



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

*E Libris*

*Arturi S. Napier.*



3000009241

CA 3. SAU

---

To be returned

16 NOV 1949

CANCELLED  
- 4 NOV 1997  
04 NOV 1997













**M É M O I R E**  
**SUR LE**  
**SYSTÈME PRIMITIF DES VOYELLES**  
**DANS LES**  
**LANGUES INDO - EUROPÉENNES**  
**PAR**  
**FERDINAND DE SAUSSURE.**



**LEIPSICK**  
**EN VENTE CHEZ B. G. TEUBNER.**  
**1879.**

LEIPSICK: IMPRIMERIE B. G. TEUBNER.

## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Revue des différentes opinions émises sur le système des <i>a</i> . . . . .	1
Chapitre I. Les liquides et nasales sonantes . . . . .	6
§ 1. Liquides sonantes . . . . .	6
§ 2. Nasales sonantes . . . . .	18
§ 3. Complément aux paragraphes précédents . . . . .	45
Chapitre II. Le phonème <i>A</i> dans les langues européennes . . . . .	50
§ 4. La voyelle <i>a</i> des langues du nord a une double origine . . . . .	50
§ 5. Equivalence de l' <i>α</i> grec et de l' <i>a</i> italique . . . . .	52
§ 6. Le phonème <i>A</i> dans les langues du nord . . . . .	62
Chapitre III. Les deux <i>o</i> gréco-italiques . . . . .	69
§ 7. <i>o</i> <sub>2</sub> gréco-italique. — <i>a</i> <sub>2</sub> indo-européen . . . . .	70
§ 8. Second <i>o</i> gréco-italique . . . . .	96
Chapitre IV. § 9. Indices de la pluralité des <i>a</i> dans la langue mère indo-européenne . . . . .	116
Chapitre V. Rôle grammatical des différentes espèces d' <i>a</i> . . . . .	123
• § 10. La racine à l'état normal . . . . .	123
§ 11. Rôle grammatical des phonèmes <i>A</i> et <i>o</i> . Système complet des voyelles primordiales . . . . .	134
§ 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion . . . . .	185
§ 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots. . . . .	228
Chapitre VI. De différents phénomènes relatifs aux sonantes <i>i</i> , <i>u</i> , <i>r</i> , <i>n</i> , <i>m</i> . . . . .	239
§ 14. Liquides et nasales sonantes longues . . . . .	239
§ 15. Phénomènes spéciaux . . . . .	275
Additions et corrections . . . . .	284
Registre des mots grecs . . . . .	289





Etudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste ce qu'on appelle l'*a* indo-européen, tel est l'objet immédiat de cet opuscule: le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatifs à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivés au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que nous le voyions se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est clair qu'en fait c'est le système des voyelles dans son ensemble qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit être inscrit à la première page.

Aucune matière n'est plus controversée; les opinions sont divisées presque à l'infini, et les différents auteurs ont rarement fait une application parfaitement rigoureuse de leurs idées. A cela s'ajoute que la question de l'*a* est en connexion avec une série de problèmes de phonétique et de morphologie dont les uns attendent encore leur solution, dont plusieurs n'ont même pas été posés. Aussi aurons-nous souvent, dans le cours de notre pérégrination, à traverser les régions les plus incultes de la linguistique indo-européenne. Si néanmoins nous nous y aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égèrera mainte fois dans le dédale, c'est que pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent: c'est une nécessité, c'est la première école où il faut passer; car il s'agit ici, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude.

Je suis obligé de retirer plusieurs des opinions que j'ai émises dans un article des Mémoires de la Société de Linguistique de Paris intitulé: «Essai d'une distinction des différents *a* indo-européens». En particulier la ressemblance de *ar* avec les phonèmes sortis du *r* m'avait conduit à rejeter, fort à contre-cœur, la théorie des liquides et nasales sonantes à laquelle je suis revenu après mûre réflexion.

Bopp et ceux qui suivirent immédiatement l'illustre auteur de la *Grammaire Comparée* se bornèrent à constater qu'en regard des trois voyelles *a e o* des langues européennes, l'arien montrait uniformément *a*. L'*e* et l'*o* passèrent dès lors pour des affaiblissements propres aux idiomes de l'Occident et relativement récents de l'*a* unique indo-européen.

Le travail de M. Curtius dans les *Sitzungsberichte der Kgl. Sächs. Ges. der Wissensch.* (1864) enrichit la science d'un grand fait de plus: M. Curtius montrait que l'*e* apparaît à la même place dans toutes les langues d'Europe, qu'il ne peut par conséquent s'être développé indépendamment dans chacune d'elles. Et partant de l'idée reçue que la langue-mère ne possédait que les trois voyelles *a i u*, il tira cette conclusion, que tous les peuples européens avaient dû traverser une période commune, où, parlant encore une même langue, ils étaient déjà séparés de leurs frères d'Asie: que durant cette période une partie des *a* s'étaient — sous une influence inconnue — affaiblis en *e*, tandis que le reste persistait comme *a*. Plus tard les différentes langues ont laissé s'accomplir, séparément les unes des autres, un second scindement de l'*a* qui a produit l'*o*. Au sud de l'Europe néanmoins, cette voyelle a dû prendre naissance dès avant la fin de la période gréco-italique, vu la concordance de l'*o* des deux langues classiques, notamment dans la déclinaison des thèmes masculins en *-a* (ἵππος = *equos*).

Nous croyons représenter exactement le système de M. Curtius par le tableau suivant<sup>1</sup>:

1. Il y faut ajouter cependant la remarque suivante des *Grundzüge* (p. 54): «le dualisme (Zweiklang) primitif *gan* (skt. *gan-á-mi*) et *gán* (skt.

Indo-europ.	<i>a</i>	$\bar{a}$
Européen	<i>a; e</i>	$\bar{a}$
Plus tard	<i>ao; e</i>	$\bar{a}$

L'exposé de M. Fick (*Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 176 seq.) reproduit en gros le système précédent. L'ancien *a* s'est scindé dans la période européenne en *a* et *e*. Lorsqu'un mot montre *e* dans toutes les langues, il faut supposer que le changement de son *a* en *e* remonte jusqu'à cette période; apparaît-il au contraire avec *a* ou *o*, ne fût-ce que dans une seule langue, il faut admettre que l'*a* subsistait encore à l'époque de la communauté. L'*ablaut* du grec *δέρομαι δέδορα*, mais surtout du germanique *ita at*, est une admirable utilisation du scindement de l'*a*. Sur ce dernier point chez M. Curtius cf. la note ci-dessous.

Autre était le système de Schleicher. Admettant dans chaque série vocalique deux degrés de renforcement produits par l'adjonction d'un ou de deux *a*, il posait pour la série de l'*a* les trois termes: *a aa āa*.

Il retrouve ces trois degrés en grec: *a* y est représenté ordinairement par  $\epsilon$  (ex.  $\epsilon\delta\omega$ ), puis par  $o$  ( $\pi o\delta\acute{o}s$ ) et par  $\alpha$  ( $\alpha\kappa\omega\nu$ ). *a + a*, le premier renforcement, est représenté par  $o$  lorsqu'il se produit sur un  $\epsilon$ , ainsi «*γέ-γον-α*, forme première: *ga-gān-a*; skr. «*ga-gān-a*, à côté de *é-γεν-όμην*.» Ce même degré se traduit sous la forme de  $\bar{a}$ ,  $\eta$ , lorsqu'il a un *a* pour base: *ἐλακον*, *λέλακα*. Le second renforcement est  $\omega$ : *ἐρωγα*. — Le gothique posséderait aussi les trois degrés; les autres langues auraient confondu les deux renforcements.

L'arbre généalogique des langues, tel que le construisait Schleicher, n'étant pas celui que la plupart des autres savants ont adopté et ne comportant pas de période européenne, il est

---

«parf. *ga-gān-a*), *bhar* (skt. *bhar-ā-mi*) et *bhār* (skt. *bhāra-s* fardeau) de-  
«vint par une substitution insensible d'abord: *ghen gan*, *bher bhar*, puis *gen*  
«*gon* (*γενέσθαι*, *γέγονα*), *bher bhor* (*φέρω*, *φόρος*). Mais rien ne peut faire  
«penser qu'il y ait jamais eu une période où *γεν* et *γον*, *φερ* et *φορ* se  
«seraient échangés arbitrairement, de telle sorte qu'il eût pu arriver de  
«dire *γονέσθαι*, *φόρω* ou inversement *γέγενα*, *φέρως*.» Ici par conséquent  
le savant professeur admet une diversité originaire de l'*e* et de l'*o* et fait  
remonter l'*o* de *γέγονα* à l'indo-européen  $\bar{a}$ .

clair que l'*e* des langues d'Europe ne remonte pas pour lui à une origine commune. En particulier l'*i* gothique a dans son Compendium une toute autre place que l'*ε* grec : ce dernier est considéré comme le représentant régulier de l'*a* indo-européen, l'*i* gothique comme un affaiblissement anormal. Nous faisons donc abstraction de l'idée d'un développement historique commun du vocalisme européen, en formulant dans le schéma suivant le système de Schleicher :

Indo-europ.	<i>a</i>	<i>aa</i>	<i>āa</i>
Européen	<i>a e o</i>	<i>a o ā</i>	<i>ā</i>

Il faut noter en outre que l'*a* grec et l'*a* latin ne sont pas mentionnés comme degrés renforcés.

Dans un opuscule intitulé : «Die bildung der tempusstämme durch vocalsteigerung» (Berlin 1871), le germaniste Amelung, prématurément enlevé à la science, a essayé d'appliquer le système de Schleicher d'une manière plus conséquente en le combinant avec la donnée de l'*e* commun européen. Cet *e* est à ses yeux le seul représentant normal de l'*a* non renforcé. L'*a* européen — sous lequel il comprend aussi l'*o*, comme l'avait fait M. Curtius — remonte au premier renforcement qu'il désigne par *ā*, et le second renforcement (*ā*) est l'*ā* long des langues d'Europe. Les présents tels que goth. *fara*, gr. *ἄγω*, *ᾔζω* montrent donc une voyelle renforcée, et il faut admettre que ce sont des dénominatifs. — En un mot le dualisme d'*e* et *a* est primitif, et le rapport qu'il y a entre eux est celui de la voyelle simple à la voyelle renforcée. Voici le tableau :

Indo-europ.	<i>a</i>	<i>ā</i>	<i>ā</i>
(Arien	<i>a</i>	<i>a ā</i>	<i>ā</i> )
Européen	<i>e</i>	<i>a</i>	<i>ā</i>
Gothique	<i>i</i>	<i>a</i>	<i>ō</i>
Grec	<i>ε</i>	<i>α ο</i>	<i>ā ω</i>

Le débat qu'Amelung a eu sur cette question avec M. Leo Meyer dans le Journal de Kuhn (XXI et XXII) n'a pas apporté de modification essentielle à ce système qui a été exposé une seconde fois d'une manière détaillée dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* XVIII 161 seq.

M. Brugman (Studien IX 367 seq. K. Z. XXIV 2) fait remonter l'existence de l'*e*, en tant que voyelle distincte de toute

autre, à la période indo-européenne, sans prétendre par là que sa prononciation ait été dès l'origine celle d'un  $e$ ; et il en désigne le prototype par  $a_1$ . Concurrément à cette voyelle, le même savant trouve dans gr. lat. slav.  $o$  = lith. goth.  $a$  = skr.  $\bar{a}$  (du moins dans les syllabes ouvertes) un phonème plus fort qu'il appelle  $a_2$  et dont la naissance serait provoquée par l'accent.

D'après cette théorie on dresse assez généralement le tableau suivant, qui cependant n'est certainement pas celui qu'approuverait M. Brugman lui-même, puisqu'il fait allusion (Studien IX 381) à la possibilité d'un plus grand nombre d' $a$  primitifs:

	(a)		$\bar{a}$
Indo-europ.	$a_1$	$a_2$	
Européen	$e$	$a$	$\bar{a}$

On voit qu'en résumé, pour ce qui est des langues de l'Occident, les différents auteurs, quel que soit leur point de vue, opèrent avec trois grandeurs; l' $e$ , l' $a$  et l' $\bar{a}$  des langues européennes. Notre tâche sera de mettre en lumière le fait qu'il s'agit en réalité de quatre termes différents, et non de trois; que les idiomes du nord ont laissé se confondre deux phonèmes fondamentalement distincts et encore distingués au sud de l'Europe:  $a$ , voyelle simple, opposée à l' $e$ ; et  $o$ , voyelle renforcée, qui n'est qu'un  $e$  à sa plus haute expression. La dispute entre les partisans du scindement ( $a$  primitif affaibli partiellement en  $e$ ) et ceux du double  $a$  originaire ( $a_1, a_2$  devenus  $e$  et  $a$ ), cette dispute, il faut le dire, porte dans le vide, parce qu'on comprend sous le nom d' $a$  des langues d'Europe un aggrégat qui n'a point d'unité organique.

Ces quatre espèces d' $a$  que nous allons essayer de retrouver à la base du vocalisme européen, nous les poursuivrons plus haut encore, et nous arriverons à la conclusion qu'ils appartenaient déjà à la langue-mère d'où sont sorties les langues de l'Orient et de l'Occident.

## Chapitre I.

## Les liquides et nasales sonantes.

Avant de commencer une recherche sur l'*a*, il est indispensable de bien déterminer les limites de son domaine, et ici se présente d'emblée la question des liquides et nasales sonantes: car quiconque admet ces phonèmes dans la langue-mère considérera une foule de voyelles des périodes historique de la langue comme récentes et comme étrangères à la question de l'*a*.

L'hypothèse des nasales sonantes a été mise en avant et développée par M. Brugman, Studien IX 287 seq. Dans le même travail (p. 325), l'auteur a touché incidemment le sujet des liquides sonantes, dont la première idée est dûe, paraît-il, à M. Osthoff.

## § 1. Liquides sonantes.

Dans la langue-mère indo-européenne la liquide ou les liquides, si l'on en admet deux, existaient non-seulement à l'état de *consonnes*, mais encore à l'état de *sonantes*, c'est-à-dire qu'elles étaient susceptibles d'accent syllabique, capables de former une syllabe. C'est ce qui a lieu, comme on sait, en temps historique, dans le sanskrit. Tout porte à croire que les liquides sonantes n'ont jamais pris naissance que par un affaiblissement, en raison duquel l'*a* qui précédait la liquide se trouvait expulsé; mais cela n'empêche pas, comme nous le verrons, de les placer exactement sur le même rang que *i* et *u*.

Il est certain tout d'abord qu'au *r* indien<sup>1</sup> correspond presque constamment en zend un phonème particulier, très-voisin

---

1. Le signe diacritique que nous adoptons pour marquer les liquides et nasales sonantes (*r̥ n̥ m̥*) a un emploi différent dans les Grundzüge der Lautphysiologie de Sievers (p. 89). Aussi avons-nous cherché à l'éviter, mais inutilement: qu'on considère que la désignation ordinaire *r* devenait impossible, puisqu'elle eût entraîné la confusion de la nasale sonante (*n*) avec la nasale cérébrale sanskrite; que d'autre part la désignation *r* (Sievers, Brugman) ne saurait être introduite dans la transcription du sanskrit, qu'enfin le caractère *r̥* a été employé déjà par M. Ascoli précisément avec la valeur du *r*-voyelle, et l'on reconnaîtra que si nous innovons, c'est du moins dans la plus petite mesure possible.

sans doute du *r*-voyelle, savoir *ērē*: aussi le *r* de la période indo-iranienne ne trouvera plus aujourd'hui de sceptiques bien décidos. — L'ancien perse, il est vrai, n'offre rien de semblable, si ce n'est peut-être *akunavam* = skr. *ākṛṇavam*. En regard du skr. *kṛtá*, du zd. *kēřeta*, il montre *karta*, et il n'y a point là d'inexactitude de l'écriture, car la transcription grecque nous donne *αρ*, par exemple dans *ἄρξίφος* = skr. *ṛgipyá*, zd. *ērēzifya* «faucou»<sup>1</sup>. Les noms qui contiennent *ʾArta-* sont moins probants à cause du zend *asha* qui, lui aussi, remonte à *\*arta* en dépit du skr. *ṛtá*.

En présence de l'accord du zend et du sanskrit, on est forcé d'admettre que le perse a confondu des phonèmes différents à l'origine, et c'est là un des exemples les plus patents de la tendance générale des langues ariennes à la monotonie du vocalisme; l'iranien en cela rend des points au sanskrit, mais dans le sein de l'iranien même l'ancien perse est allé plus loin que le zend.

En regard du *r* des langues ariennes, les langues d'Europe montrent toutes un *r*-consonne (ou *l*-consonne) accompagné d'une voyelle distinctement articulée. Mais cette voyelle est, chez plusieurs d'entre elles, de telle nature, qu'on ne saurait ramener simplement le groupe phonique où elle se trouve à *a* + *r*, et que tout parle au contraire pour qu'elle ne soit qu'un développement anaptyctique survenu postérieurement.

Au *r* arien et indo-européen répond:

En grec: *αρ, αλ; ρα, λα*

En latin: *or, ul (ol)*

En gothique: *aur, ul*

Le slave et le lithuanien n'ont pas conservé d'indice positif du *r*. On peut dire seulement que cette dernière langue l'a remplacé souvent par *ir, il*.

1. La forme perse a dû être *arzifya*. Disons tout de suite que le mot existe aussi en grec avec la substitution régulière: d'abord dans l'idiome macédonien où il a la forme *ἀργίπους* (Hes.) pour laquelle M. Fick (K. Z. XXII 200) a tort de chercher une autre étymologie. A côté d'*ἀργίπους* l'Etymol. Mag. nous a conservé *αίγίπουψ* *ἀετός ὑπὸ Μανεδόνων* qui est évidemment le même mot, et ceci nous amène avec sûreté au grec *αἰγυπιός*. La disparition du *ρ* a son analogie dans deux autres cas de *r*-voyelle: *μαπέειν* de *μάρπω* et *αἰγλη* = skr. *ṛgrá*. Pour l'*i* d'*αἰγυπιός* et d'*αἰγλη* v. ces mots au registre.

Nous passons à l'énumération des cas :

### 1. Syllabe radicale.

L'ordre adopté ici, pour distinguer les différents cas où apparaît *r*, se base sur une classification nouvelle des racines, qui ne pourra être justifiée que plus tard mais qui ne saurait non plus désorienter le lecteur.

Nous ne nous occuperons que des racines contenant *e*. — Toute racine qui dans les langues d'Europe contient *e*, a la faculté d'expulser cet *e* et de prendre ainsi une forme plus faible, à condition seulement que les combinaisons phoniques ainsi produites puissent se prononcer commodément.

Sont à ranger dans les racines contenant *e* : les racines où se trouvent les diphthongues *ei* et *eu* et qu'on a l'habitude de citer sous leur forme affaiblie, privée d'*e*; ainsi *kei*, *sreu*, *deik*, *bheugh* (*ki*, *sru*, *dik*, *bhugh*).

L'*i* et l'*u* de ces racines, ainsi que la liquide et la nasale des racines telles que *derk* *bhendh*, peuvent prendre le nom de *coefficient sonantique*. Ils concourent au vocalisme de la racine. Suivant que l'*e* persiste ou disparaît, leur fonction varie : *r*, *l*, *m*, *n*, de consonnes deviennent sonantes; *i* et *u* passent de l'état *symphthongue* à l'état *autophthongue*.

#### A. Racines terminées par un coefficient sonantique.

Exemples *kei* (forme faible *ki*) *sreu* (f. fble *sru*) *bher* (f. fble *bhr*) *men* (f. fble *mn*).

#### B. Racines renfermant un coefficient sonantique suivi d'une consonne.

- Ex. *deik* (f. fble *dik*) *bheugh* (f. fble *bhugh*) *derk* (f. fble *drik*) *bhendh* (f. fble *bhndh*).

#### C. Racines sans coefficient sonantique, terminées par une consonne.

Ex. *pet* (f. fble *pt*) *sek* (f. fble *sk*) *sed* (f. fble *zd*).

Nous n'avons pas à nous occuper ici des racines *terminées* par *e*, comme, en grec,  $\theta\epsilon\delta\epsilon\epsilon$ .

Dans la forme faible, selon que le suffixe ajouté commence par une consonne ou par une voyelle, les racines de la classe A seront assimilables à celles de la classe B ou à celles de la classe C.

En effet, dans la classe B, le coefficient sonantique, à l'instant



où l'*e* disparaît, prend nécessairement la fonction de voyelle puisqu'il se trouve entre deux consonnes. C'est là aussi ce qui arrive pour les racines de la classe A, lorsqu'elles prennent un suffixe commençant par une consonne: ainsi *mn-to*.

Mais si le suffixe commence par une voyelle, leur coefficient sonantique aura la qualité de consonne, et ces mêmes racines ressembleront de tout point aux racines de la classe C; ainsi *ἐ-πλ-ό-μην* comme *ἔ-σχ-ο-ν*.

En vue du but spécial que nous nous proposons dans ce chapitre, nous tirons des remarques qui précèdent l'avantage suivant: c'est que nous connaissons le point précis où il faut s'attendre à trouver les liquides sonantes et que nous assistons pour ainsi dire à leur formation; la comparaison seule d'un *r* indien avec un *αφ* grec n'a, en effet, qu'une valeur précaire si l'on ne voit pas comment cet *αφ* a pris naissance et s'il y a une probabilité pour que ce soit un *ar* ordinaire. Partout où l'*e* tombe normalement, partout en particulier où apparaît l'*i* ou l'*u* auto-phthongue, les liquides sonantes doivent régulièrement exister ou avoir existé, si la position des consonnes les forçait à fonctionner comme voyelles.

#### A. FORMATIONS VERBALES.

**AORISTE THÉMATIQUE.** On a dit souvent que ce temps coïncidait entièrement, pour ce qui est de la forme, avec l'imparfait de la sixième classe verbale des grammairiens hindous. Reste à savoir si cette sixième formation remonte aux temps indo-européens, comme cela est indubitable pour notre aoriste, mais infiniment moins certain pour le présent.

Quoi qu'il en soit, cet aoriste réclame l'expulsion de l'*e* — ou de l'*a* dans les langues ariennes —. En conséquence les racines des classes A et C (v. plus haut) font en grec très-régulièrement:

<i>πελ</i> :	<i>ἐ-πλ-ό-μην</i>	<i>πετ</i> :	<i>ἔ-πτ-ό-μην</i>
( <i>ἐ</i> ) <i>γερ</i> :	( <i>ἐ</i> ) <i>γρ-ε-το</i>	<i>σεχ</i> :	<i>ἔ-σχ-ο-ν</i>
		1 <i>σεν</i> :	<i>ἔ-σπ-ο-ν</i>
		2 <i>σεν</i> :	<i>ἐνί-σπ-ε<sup>1</sup></i>

1. La présence de l'*s* dans les trois derniers exemples atteste l'ancienneté de cette formation. — En ce qui concerne *ἐνίσπε* on ne peut repousser complètement l'idée qu'il y a là un imparfait dont le présent

Les impératifs *σχές* et *ἐνίσπες* ont déterminé M. Curtius à admettre dans ces deux aoristes la métathèse de la racine<sup>1</sup>. M. Osthoff dans son livre: *das Verbum in der Nominalcomposition* p. 340, a déjà déclaré ne pouvoir souscrire à une opinion semblable de l'éminent linguiste relative aux présents comme *γίγνομαι*, *μύμνω*, et cela en partant aussi de la conviction que la dégradation de la racine *y* est absolument normale. Comment d'ailleurs la métathèse se mettra-t-elle d'accord avec le vocalisme des thèmes *σχέ σχο*, *σπε σπο*? — Ces impératifs ont donc suivi l'analogie de *θές*, *ἔς*.

Chose étonnante, le sanskrit ne forme cet aoriste que sur les racines de la classe B: les formes comme *ἔ-π-ε-το* lui sont étrangères; la seule trace qu'il en offre peut-être est la 3<sup>me</sup> personne du plur. *krānta* qui, à côté de *ākrata* (3<sup>e</sup> pl.) a l'air d'être une forme thématique; qu'on veuille bien comparer plus bas ce qui a trait aux nasales des désinences<sup>2</sup>.

En revanche les exemples abondent pour les racines de la forme B: *rōhati āruhat*, *vārdhati āvrdhat* etc. En grec *φενγ* fait *ἔφηνον*, *στειχ* fait *ἔστιχον*; de même, et c'est là que nous en voulions venir,

*δέρομαι* fait *ἔ-δρακ-ο-ν* (skr. *ādr̥cam*)

*πέρθω* - *ἔ-πραθ-ο-ν*

*πέρδω* - *ἔ-παρδ-ο-ν*

*τέρω* - *ταρπ-ώ-μεθα*

*ἔτραπον* de *τρέπω* vient aussi d'une forme *ἔτρπον*, mais ici c'est une liquide précédant l'*e* qui s'est transformée en sonante.

AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ. Il n'est pas certain que les aoristes causatifs du sanskrit soient immédiatement comparables aux aoristes grecs redoublés. Mais il existe d'autres aoristes in-

serait *\*ἔ-σπ-ω*. Cf. *ἔ-σχ-ω*, *πλ-π-ω* et notre note 1, page 11. Il faudrait donc diviser ainsi: *ἐν-ἔ-σπ-ε*.

1. Dans les autres aoristes on aurait la syncope. Verbum II 7.

2. M. Delbrück (Altind. Verb. p. 63) dit bien que *śran* dans *avasran* (R. V. IV 2, 19) contient la voyelle thématique. Mais les preuves positives manquent et Grassmann interprète cette forme d'une manière toute différente (*a-vas-ran*). — *ā-gama-t* est d'une autre formation qui se reproduit en grec dans le dorien *ἔ-πετο-ν*, dans l'attiq. *ἔ-τεμο-ν*. Cet aoriste-là coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 1<sup>re</sup> classe verbale. C'est l'aoriste non-sigmatique slave: *nesŭ*.

diens, moins nombreux, qui coïncident exactement avec les formes grecques: ici encore l'*a* (*e*) est invariablement expulsé.

Racines des formes A et C:

skr. *sac*: á-sa-çc'-a-t<sup>1</sup>

*pat*: á-pa-pt-a-t

gr. *σεπ*: ἐ-σπ-ἐ-σθαι

*κελ*: ἐ-κέ-κλ-ε-το

*φεν*: ἐ-πε-φν-ο-ν

*τεμ*: ἐ-τε-τμ-ο-ν

Racines de la forme B, avec *i*, *u* pour coefficient sonantique:

skr. *tveš*: á-ti-tviš-a-nta

gr. *πειθ*: πε-πιθ-ἐ-σθαι

*πενθ*: πε-πνθ-ἐ-σθαι

Et enfin avec une liquide pour coefficient sonantique:

skr. *darh*: á-da-drh-a-nta

gr. *τερπ*: τε-τάρπ-ε-το

M. Delbrück range une partie de ces formes indiennes dans le plus-que-parfait; mais si l'on peut accéder sans réserves à sa manière de voir pour les formes *sans voyelle thématique* comme *agabhartāna*, on n'en sera que plus enclin à placer les premières sous la rubrique aoriste.

PARFAIT. Le parfait indo-européen affaiblissait la racine au pluriel et au duel de l'actif, et dans tout le moyen. Voy. en particulier Brugman Stud. IX 314. Ce mode de formation s'est conservé intact dans les langues ariennes.

Racines des formes A et C:

skr. *sar*: sa-sr-ús

*pat*: pa-pt-ús

Devant les suffixes commençant par une consonne, certaines racines en *r* n'admettent pas l'*i* de liaison, et l'on a alors un *r* comme dans *éa-kr-má*. Ce même *i* de liaison permet, chez les racines de la classe C, des formes telles que *pa-pt-imá*<sup>2</sup>.

1. On dira qu'*ásacát* est imparfait (présent *sáčcati*); sans doute, mais il n'y a pas de limite fixe entre les deux temps. Les aoristes redoublés sont les imparfaits d'une classe verbale que la grammaire hindoue a oubliée et dans laquelle rentreraient, avec *sáčcati*, le skr. *sídati*, le part. *pibdamāna*, le gr. *πίπτω*, *γίγνομαι*, *μύνω*, *μέμβλεται* etc.

2. M. Brugman (Studien IX 386) éprouve une certaine hésitation à attribuer aux périodes les plus anciennes des formes comme *paptima*, et croit plutôt qu'elles doivent le jour à l'analogie de *éa-kr* etc. Au fond la question reviendrait à cette autre, de savoir si la voyelle de liaison existait déjà dans la langue-mère, auquel cas *pat* faisait nécessairement *pa-pt* au parfait pluriel. Or l'*u* des formes germaniques (*bundum*, *bundus*) s'accorderait bien avec cette hypothèse, et l'*α* du grec *γεγήμεν*

En arrivant aux racines de la forme B nous pouvons tout de suite mettre le gothique en regard de l'indien :

*bhaugh*: skr. *bu-bhuḡ-imá* goth. *bug-um*

et avec *ṛ*:

*vart*: skr. *va-vrt-imá* goth. *vaurþ-um*

Cf. goth. *baug* = *bubhóga*, *varþ* = *vavárta*.

En grec la forme du singulier a peu à peu empiété sur celle du pluriel; dans les quelques restes de la formation primitive du pluriel actif (Curtius Verb. II 169) nous trouvons encore *ἐπέπιδμεν* en regard de *πέποιθα*, *ἐκίτον* en regard de *εἵκα*, mais le hasard veut qu'aucun cas de *ṛ* n'ait subsisté<sup>1</sup>. Le moyen du moins s'est mieux conservé :

Racines de la forme A :

*σπερ*: *ἔ-σπαρ-ται* *περ*: *πε-παρ-μένος*

*δερ*: *δε-δαρ-μένος* *σελ*: *ἔ-σταλ-μαι*

*φθερ*: *ἔ-φθαρ-μαι* cf. *ἔ-φθορ-α*

*μερ*: *εἵ-μαρ-ται*, et *ἔ-μβραται* Hes. — cf. *ἔ-μμορ-α*

Il est superflu de faire remarquer encore ici que *ἔ-φθαρ-μαι* est à *φθερ* ce que *ἔ-σσυ-μι* est à *σεν*.

Les langues italiques ont trop uniformisé la flexion verbale pour qu'on puisse s'attendre à retrouver chez elles l'alternance des formes faibles et des formes fortes. Mais il est fort possible que les doublets comme *verto* — *vorto* proviennent de cette source. On ne doit pas attacher beaucoup d'importance à *pepuli* de *pello*, *perculi* de *percello*; il y a peut-être là le même affaiblissement de la voyelle radicale que dans *detineo*, *colligo*, avec cette différence que l'influence du *l* aurait déterminé la teinte *u* au lieu d'*i*.

L'ombrien possède, en regard de l'impératif *kuvertu*, le futur antérieur *vurtus* — prononcé sans doute *vortus* — formé

n'y répugne pas, bien qu'il s'explique plus probablement par la contamination du singulier *γέγηθα* et de la 3<sup>e</sup> p. du plur. *γεγήθασι*; qu'on compare enfin le latin *-imus* dans *tulimus*. — Dans cette question il faut considérer aussi les parfaits indiens comme *sedimá*, gothiques tels que *sētum*, et latins tels que *sēdimus* qui sont reconnus pour contenir la racine redoublée et dénuée de voyelle. Ainsi *sedimá* = *\*sa-zd-imá*. Il va sans dire que la même analyse phonétique ne serait pas applicable à chacune de ces formes: la formation s'est généralisée par analogie.

1. *τέ-τλᾶ-μεν* vient de la rac. *τλᾶ* comme *ἔσταμεν* de *στᾶ*; son *λα* ne remonte pas à une liquide sonante.

sur le thème faible du parfait. Sur les tables en écriture latine on a *covertu* et *covortus*. Si l'on était certain que *covortuso* fût un parfait (v. Bréal, Tables Eugubines p. 361), cette forme serait précieuse. Seulement il ne faut pas perdre de vue que sur sol italique *vort-* représente aussi bien *va<sub>2</sub>rt-* que *vrt-*, en sorte que toutes ces formes ont peut-être pour point de départ le singulier du parfait, non pas le pluriel; elles n'en restent pas moins remarquables. Autre exemple: *persnimu*, *pepurkurent*.

PRÉSENT. Dans la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> classe verbale, au présent et à l'imparfait, la racine ne conserve sa forme normale qu'aux trois personnes du singulier de l'actif; le duel, le pluriel et tout le moyen demandent l'expulsion de l'*a*: ainsi, en sanskrit, pour ne citer que des racines de la forme A:

<i>e</i> fait <i>i-más</i>	<i>kar</i> fait <i>kr-thás</i> (véd.)
<i>ho</i> - <i>gu-hu-más</i>	<i>par</i> - <i>pi-pr-más</i>

En grec *πίμ-πλα-μεν* correspond exactement à *pi-pr-más*; cette forme, en effet, n'appartient point à une racine *πλā* qui serait la métathèse de *πελ*, autrement les Dorien diraient *πίμπλāμι*. L'*η* panhellène indique au contraire que *πίμπλημι* est une transformation récente de \**πιμπελμι* = skr. *píparmi*<sup>1</sup>.

La rac. *φερ* prend la forme *πι-φρα-* (dans *πιφράναι*) qui est égale au skr. *bi-bhr-* (*bibhymás*). Les traces nombreuses de l'*ε*, par exemple dans *φρές* (Curtius Stud. VIII 328 seq.), nous garantissent que la racine était bien *φερ*, non *φρά*.

Les autres formations du présent n'offrant dans les langues d'Europe que des traces incertaines de *ῥ*, il n'y aurait pas grand avantage à les passer en revue. Rappelons seulement le latin *po(r)sco* identique à l'indien *ṛṣé'hāmi*. Si la racine est bien *prak*, le *ῥ* est né ici de la même manière que dans *ἐτραπον* de *τρέπω*. Pour comparer ces deux présents, il faut partir de l'idée que *posco* est bien le descendant direct de la forme indo-européenne, exempt de toute contamination venant des autres formes ver-

1. Il existe, il est vrai, des formes comme *πλάθος* (v. Joh. Schmidt Vocal. II 321), mais celles qui se trouvent chez les tragiques attiques sont, suivant Ahrens, des dorismes de mauvais aloi, et celles des inscriptions peuvent provenir, comme les formes éléennes bien connues, d'un passage secondaire d'*ā* à *a*. On pourrait du reste admettre que *πλā* existait parallèlement à *πελ*. Cf. récemment Schrader Studien X 324.

bales, et une telle supposition aura toujours quelque chose de périlleux, étant donnée l'habitude des dialectes italiques de passer le niveau sur le vocalisme de la racine et de propager une seule et même forme à travers toute la flexion. Mais, dans le cas de *posco*, c'est sans doute précisément la forme du présent qu'on a généralisée de la sorte. — Avec les mêmes réserves, on peut rapprocher *horreo* et *torreo*, ce dernier dans le sens intransitif seulement, des présents indiens *hr̥syati* et *īr̥syati*<sup>1</sup>; ces deux racines montrent l'*e* dans les formes grecques non affaiblies: *χέρσος*, *τέρσομαι*.

#### b. FORMATIONS NOMINALES.

Dans les langues ariennes, le PARTICIPE PASSÉ PASSIF en -TÁ rejette régulièrement l'*a* radical, si cela est possible, c'est-à-dire si la racine est de la forme A ou B (page 8). Ainsi en sanskrit *yo* donne *yu-tá*, en zend *dar* donne *dērē-fa*, etc. A la dernière forme citée correspond exactement le grec *δαρ-τό* ou *δρα-τό* de *δέρω*, et l'on a de même *σπαρτός* de *σπερ*, *καρτός* de *κερ*, (*πάμ*-)*φθαρ-τος* de *φθερ*.

Dans *φερτός*, dans *ἄ-δερκτος* et dans les autres adjectifs semblables, il faut voir des formations récentes. C'est ainsi, pour ne citer que cet exemple entre cent, qu'à côté de l'ancien *πύσ-τι-ς* = skr. *buddhi*, nous voyons apparaître *πεῦσις*, formé à nouveau sur l'analogie de *πύθομαι*.

La racine de *σάρκτον* (câble) est *σπερ*, comme on le voit par *σπεῖρα*.

*βλαστός* = skr. *vr̥ddhá* montre aussi un *la* fort régulier; mais comme ce participe a perdu son présent, notre principal moyen de contrôle, savoir l'*e* des formes congénères, nous fait ici défaut.

Le latin a *pulsus* de *pello*, *vulsus* de *vello*, *perculsus* de *per-cello*, *sepultus* de *sepelio*.

M. Fick identifie *curtus* — qui paraît être sorti de *\*cortus* — au grec *καρτός*.

*pro-cul* rappelle vivement l'indien *vi-pra-kr̥ṣ-ṭa* (éloigné), *pra-kr̥ṣ-ṭa* (long, grand, en parlant d'une distance); il faudrait alors le ramener à un cas du thème *\*proculsto*-<sup>2</sup>. *recello* et *procello* ont

1. Mémoires de la Soc. de Linguistique III 283.

2. Ou au comparatif neutre *\*proculstis*, *\*proculsts*?

d'ailleurs un sens voisin de celui du skr. *karś*, mais comme *verro* s'en approche encore davantage, toute cette combinaison est sujette à caution.

On a comparé l'ancien mot *forctus* (Corssen Ausspr. I<sup>2</sup> 101) au skr. *dr̥dhá* de *darh*.

L'étymologie *porta a portando* étant difficile à accepter, *porta* doit être un participie de la racine *per* (d'où gr. *πείρω, διαμπερές*), et il équivaldrait à une forme grecque \**παρή*.

Le gothique a les participes *faurft(a)-s*, *daurst(a)-s*, *faurht(a)-s*, *handu-vaurht(a)-s*, *skuld(a)-s*.

L'adjonction du SUFFIXE -TI nécessite également l'expulsion de l'a (e) radical. Nous ne citons que les cas où cette loi a donné naissance au *r*:

Les exemples abondent dans les langues d'Asie: skr. *bhr-ti*, zend *bērē-ti* de la rac. *bhar*, et ainsi de suite.

Le grec a *κάρ-σις* de *κερ*. Hésychius donne: *ἀγαρός· ἄθροι-σις* (l'accent paraît être corrompu) qui doit remonter à \**ἄγαρ-σις* de *ἀγείρω*. — *στάλ-σις* de *στέλ* est d'une époque tardive.

Le gothique forme sur *bairan*: *ga-baurf(i)-s*, sur *tairan*: *ga-taurf(i)-s*; de même *faurft(i)-s*, *fra-vaurht(i)-s*.

Le latin *fors* (thème *for-ti-*) de *fero* coïncide avec le skr. *bhr̥ti*. — *mors* est l'équivalent du skr. *mṛti*, seulement le prés. *morior* et le grec *βροτός* montrent que l'o est répandu par toute la racine et recommandent donc la prudence.

*sors*, pour \**sorti-s*, paraît être sorti de la même racine *ser* qui a donné *exsero*, *desero*, *praesertim*<sup>1</sup>. Le mot serait donc à l'origine simplement synonyme d'*exsertum*.

Si les adverbes en *-tim* dérivent, comme on le pense, de thèmes nominaux en *-ti*, il faut citer ici l'ombrien *trah-vorfi* = *transversim*; cf. *covertu*.

Le SUFFIXE -Ú demande, dans la règle, l'affaiblissement de

1. Toute différente est la racine de *con-sero*, *as-sero* qui signifie *attacher*. Le *sero* dont nous parlons est le skr. *sārati*, *sisarti* «couler, avancer»: composé avec la préposition *pra* il a aussi le sens transitif et donne le védique *prá bāhāvā sisarti* (R. V. II 38, 2) «il étend les bras», exactement le grec *χειρας ἰάλλειν* (= *σι-σάλ-γειν*, *σι-σλ-γειν*). Le verbe *insero* peut appartenir à l'une ou à l'autre des deux racines en question.

la racine. En dehors des langues ariennes, le *r* ainsi produit se reflète encore fidèlement dans l'adjectif gothique:

*hairsus* (rac. *fers*) = skr. *tr̥śú*

Nous insistons moins sur les adjectifs grecs:

*βραδύς* = skr. *mṛdú*<sup>1</sup>

*πλατύς* = skr. *pr̥thú*

Le lithuanien *platūs* donnerait à croire que le *la* de *πλατύς* est originaire, car dans cette langue on attendrait *il* comme continuation du *r*. En tous cas on aimerait trouver parallèlement à *πλατύς*, *βραδύς* des formes contenant l'*e*<sup>2</sup>.

Lorsque les racines des classes A et B (page 8) sont employées SANS SUFFIXE comme thèmes nominaux, elles expulsent leur *a* (en Europe leur *e*). Sous cette forme elles servent fréquemment en composition:

skr. *bhed*: *pūr-bhād* *darç*: *saṃ-dṛç*

Tel est, en grec, l'adverbe *ὑπό-δρα(κ)* de *δρακ*. Cf. pour la fonction comme pour la forme le skr. *ā-pr̥k* «mixtim».

Voici enfin quelques mots, de différentes formations, qui renferment un *r*:

Skr. *hṛd* «cœur» = lat. *cord*-. Le grec *καρδία*, *καρδίη* se place à côté de la forme indienne *hṛdī*. — Le goth. *hairto*, le gr. *κῆρ* (= *κερ*? Curtius Grdz. 142) offrent une forme non affaiblie de la racine.

Skr. *ṛkṣa* «ours» = gr. *ἄρκτος* = lat. *ursus* (\**orcsus*).

Le lat. *cornua* au pluriel répond peut-être exactement au védique *ṛ̥ṇgā*; il serait donc pour \**corn̥gua*. Dans cette hypothèse le singulier ne serait pas primitif. Le goth. *haur̥n*, dans la même supposition remonterait à \**haur̥ng*, et la flexion se serait dirigée d'après la forme du nom.-accus. où la gutturale devait facilement tomber<sup>3</sup>.

1. A côté de *βραδύς* on a avec *l*: *ἀβλαδέως* *ἡδέως* Hes. ce qui rend bien vraisemblable l'ancienne étymologie du latin *mollis* comme étant pour \**moldvis*.

2. *πλέθρον*, *πέλεθρον* seraient-ils par hasard ces parents de *πλατύς* où nous trouverions l'*e*?

3. Le capricorne, ce coléoptère à grandes antennes, qui s'appelle en grec *κεράμβυξ*, nous a peut-être conservé la trace d'un ancien thème \**κ(ε)ραμβο-* = *ṛ̥ṇga*.



Le rapprochement du grec *τράπελος* avec le skr. *tr̥prá*, *tr̥pála* (Fick W. I<sup>3</sup> 96) demeure très-incertain.

*κάρχαρος* «hérissé» (cf. *κάρκαρος*) fait penser au skr. *kr̥c̥chrá* «âpre, pénible etc.»

Le lat. *furnus* «four» sort de \**fornus* = skr. *ghr̥ná* «ardeur».

*κελαινός* «noir», ramené à \**κ(ε)λασνγο-ς*, devient le proche parent du skr. *kr̥śná* (même sens)<sup>1</sup>.

*λαυκᾶνίη* «gosier» est pour \**σλανFav-ιη*, amplification du thème *s̥l̥kvan* qui signifie en sanskrit *coin de la bouche*; le thème parent *srákva* a suivant Böhrtlingk et Roth le sens général de *bouche, gueule*<sup>2</sup>. L'épenthèse de l'*u* dans le mot grec a des analogies sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Chez des auteurs post-homériques on trouve aussi *λευκανίη*.

*ε-ύλάνα* (lacon.) «charrue», *α-ύλακ-ς* «sillon» répondent, d'après l'étymologie de M. Fick, au védique *v̥l̥ka* «charrue».

Le lat. *morbus* est sans doute parent du skr. *m̥r̥dh* «objet hostile, ennemi», mais la différence des thèmes ne permet pas d'affirmer que l'*or* du mot latin soit sorti de *ṛ*.

*ταρτημόριον τὸ τριτημόριον* Hes. Cf. skr. *tr̥t̥iya*.

Gr. *πράσον* = lat. *porrum* contient sans doute aussi le *ṛ*.

Si l'on fait abstraction des formations courantes, comme les substantifs grecs en *-σι-ς*, dans lesquelles la voyelle du présent devait inévitablement pénétrer peu à peu, les exceptions à la loi de correspondance énoncée en commençant sont peu nombreuses.

Les cas tels que *γέλιγς* — *gr̥h̥gana*, *merda* — *m̥r̥d*, ou *περκνός* — *pr̥k̥ni* n'entrent pas en considération, vu que les thèmes ne sont pas identiques; à côté de *περκνός* nous trouvons d'ailleurs *πρακνός* (Curt. Grdz. 275). — *δειράς* (dor. *δηράς*) «crête de montagne» a été rapproché de skr. *dr̥śád* «pierre», mais à tort, car *δειράς* ne saurait se séparer de *δειρή*.

1. Ce qui rend suspecte la parenté de *κελαινός* avec *κῆλς*, c'est l'*a* du dorien *κᾶλς* et du lat. *cāligo*.

2. Si l'on compare en outre les sens de *srakti*, on reconnaît que tous ces mots contiennent l'idée de *contour*, d'*angle* ou d'*anfractuosité*. Ce mot d'*anfractuosité* lui-même s'y rattache probablement en ligne directe, car le latin *an-fractus* sort régulièrement de \**an̥-sractus* comme \**cere-frum*, *cerebrum* de *ceres-rum*. Cf. cependant Zeyss K. Z. XVI 381 qui divise ainsi: *anfr-actus*. — Le grec ajoute à cette famille de mots: *δακτοφάραγγες*, *πέτραι*, *χαράδραι* et *δάπται* *φάραγγες*, *χαράδραι*, *γέφυραι*. Hes.

L'identification de *Φλέγυς* avec *bhīgu* (Kuhn, herabk. des feuers) est séduisante, mais elle ne peut passer pour parfaitement sûre.

Au skr. *kṛmi* répond presque sans aucun doute, et très-régulièrement pour ce qui est du *ṛ*, le goth. *vaurms*; mais le gr. *ἐλμῖς*, le lat. *vermis* montrent *e*. La forme de ce mot a du reste une instabilité remarquable dans son consonantisme<sup>1</sup> aussi bien que dans la voyelle radicale: l'épel *krimi* est très-fréquent en sanskrit, et *ἐλμινθεῖς*· *ἐλμινθεῖς*· *Πάφιοι* (Hes.) nous donne la forme correspondante du grec.

## 2. Syllabes suffixales.

Les noms de parenté et les noms d'agent en -TAR expulsent, aux cas faibles, l'*a* du suffixe qui se réduit à -tr, ou, devant les désinences commençant par une consonne, à -tr̥. De là:

gr. *πα-τρ-ός*, lat. *pa-tr-is*: cf. skr. *pi-tr-ā*

et avec *ṛ*: gr. *πα-τρά-σι* = skr. *pi-tr̥-si*.

V. Brugman, *zur Gesch. der stammabstufenden Declinationen*, Studien IX 363 seq. On a de même: *μητράσι*, *ἀνδράσι*, *ἀστράσι* etc.

Le mot en -ar est-il le premier membre d'un composé, il faut attendre la forme faible, comme dans l'indien *bhrātr̥-varga*. Peut-être en grec *ἀνδρά-ποδο-ν* est-il, comme le prétend M. Brugman, un dernier échantillon de ce mode de formation.

Au nom.-acc. sing. de certains neutres apparaît un suffixe -ṛ ou -ṛ-t qui a donné skr. *yakṛt* = gr. *ἡπαρ* = lat. *jecur* (probablement pour \**jequor*). Cependant tous les neutres grecs en -αρ ne remontent pas à une forme en *ṛ*: *οὔθαρ*, par exemple, répond au védique *úthar*, et son *a* n'est point anaptyctique.

## § 2. Nasales sonantes.

Tandis que la liquide sonante s'est maintenue du moins dans l'antique langue de l'Inde, les nasales sonantes ont entièrement disparu, comme telles, du domaine indo-européen<sup>2</sup>. Il y a

1. Le *k* remplacé par *v*, au lieu de *kv*; le *m* remplacé par *v* dans le slave *čřivī*; la liquide variant entre *l* et *r*, et cela, même en-deçà des limites du grec, ainsi que l'indique la glose: *δόμος*· *σκόληξ*· *ἐν ξόλοις*.

2. Il n'est naturellement pas question ici des nasales sonantes qui se sont formées à nouveau, dans plusieurs langues anciennes et modernes.

plus: la liquide, en cessant d'être sonante, n'a point du même coup cessé d'exister; elle s'est bornée à prendre la fonction de consonne. Autre a été le sort des nasales, soit dans le grec, soit dans les langues ariennes: en donnant naissance à un phonème vocalique, elles ont elles-mêmes succombé, et, pour mettre le comble à la complication, le phonème en question est venu se confondre avec l'*a*.

Cet *a* n'a rien qui le fasse distinguer de prime abord dans le sanskrit ni dans le zend. En grec on peut heureusement le reconnaître plus facilement, parce qu'il se trouve souvent opposé à un *ε* radical (τείνω — τείρος).

Dans les langues congénères la nasale s'est conservée; en revanche, la voyelle qui s'est développée devant elle a pris, dans plusieurs de ces idiomes, la couleur de l'*e*; et il est souvent impossible de savoir si le groupe *en* remplace réellement une nasale sonante.

Le travail où M. Brugman a exposé sa théorie offre des matériaux considérables à qui est désireux d'étudier la question; mais il convient de rassembler ici les principaux faits dont il s'agit en les plaçant dans le cadre qui nous a servi pour les phénomènes relatifs aux liquides. Les deux séries se complètent et s'éclairent ainsi l'une l'autre.

Voici les différents phonèmes qui sont sortis des nasales sonantes:

(Indo-eur. $\eta$ [ $\dot{\eta}$ ]	$\eta$ )	(Indo-eur. $\eta$ [ $\dot{\eta}$ ]	$\eta$ )
Arien <sup>1</sup> <i>a</i>	<i>a</i>	Latin <i>en</i>	<i>em</i>
Grec <i>α</i>	<i>α</i>	Paléosl. <i>ε</i>	<i>ε</i>
Goth. <i>un</i>	<i>um</i>	Lithuan. <i>in</i>	<i>im</i>

Les nasales sonantes ont pu prendre naissance de deux manières: ou par la chute d'un *a*, comme c'est toujours le cas pour les liquides sonantes; ou par l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale. Nous considérons d'abord le premier cas:

1. Il s'entend qu'en zend l'*a* sorti de la nasale sonante participe aux affections secondaires de l'*a*, par exemple à la coloration en *e*.

## 1. Syllabe radicale.

## A. FORMATIONS VERBALES.

AORISTE THÉMATIQUE (cf. page 9). L'indien *randh* «tomber aux mains de» a un aoriste *á-radh-a-t*, lequel sort de \**a-rndh-a-t*, à supposer du moins que la racine soit bien *randh*, et non *radh*.

On voit ici dès l'abord le contraste des conceptions, suivant qu'on croit ou non à la nasale sonante. Jusqu'ici on regardait la nasale d'une racine telle que *randh* comme un élément mobile rejeté dans la forme faible. Avec la théorie nouvelle c'est au contraire l'*a* qui a été rejeté, en concordance parfaite avec ce qui a été développé plus haut, et l'*a* que nous voyons, l'*a* de *áradhat*, équivant à une nasale, car il est fait de la substance même de cette nasale évanouie. Si le hasard avait voulu que ce fût un *u* et non un *a* qui se développât dans les langues ariennes sur la nasale sonante, l'aoriste en question serait «*árudhat*».

Le grec est là pour en donner la preuve irréfragable, car chez lui la monotonie de l'*a* cesse et le dualisme se révèle dans les deux teintes *ε* et *α*:

La racine *πενθ* donne l'aoriste: *ἐ-παθ-ο-ν*<sup>1</sup>.

L'AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ ne fournit aucun exemple grec. En sanskrit on peut citer le védique *éa-krad-a-t* de *krand*<sup>2</sup>.

L'AORISTE SANS VOYELLE THÉMATIQUE qui coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 2<sup>me</sup> classe verbale<sup>3</sup> n'a pas été mentionné plus haut à propos des liquides, parce qu'il n'offrait aucun cas de *ř* en Europe. — Le singulier de l'actif conserve l'*a* (*e*). Le reste de l'actif ainsi que tout le moyen l'expulsent; on a donc en sanskrit:

1. Ce n'est pas que, dans l'espèce, nous n'ayons quelques doutes sur la véritable qualité de l'alpha d'*ἐπαθον*, et cela à cause du latin *pator*, sur lequel nous reviendrons plus bas. Mais *ἐπαθον* se trouve être le seul aoriste thématique où l'on puisse supposer une nasale sonante, et, si on le refusait, il suffirait de renvoyer aux exemples qui suivent.

2. Toujours en supposant que la nasale est radicale.

3. Les formes qui ont le «*vridhi*» comme *áçvait*, *ávāt* sont entièrement différentes. Il faut y voir, avec M. Whitney, des aoristes sigmatiques.

1° Racines de la forme A (page 8):

Singulier	Pluriel, duel et moyen
<i>cro</i> : á- <i>crav</i> -[a]m; á- <i>cro-t</i>	<i>cru-tám</i>
<i>var</i> : á- <i>var</i> (-s)	á- <i>vr-ta</i>

et avec nasale sonante dans la forme faible:

<i>gam</i> : á- <i>gan</i> (-t)	<i>ga-tám</i>
---------------------------------	---------------

2° Racines de la forme B:<sup>1</sup>

Singulier	Pluriel, duel et moyen
<i>doh</i> : á- <i>dhok</i> (-t)	á- <i>duh-ran</i>
<i>varǵ</i> : <i>várk</i> (-s)	á- <i>vrk-ta</i>

M. Brugman me fait part d'une explication très-ingénieuse des aoristes grecs comme *ἔχεν*, *ἔσσε* qui jusqu'alors avaient résisté à toute analyse. Ce sont les formes de l'actif correspondant aux aoristes moyens comme *ἐχόμεν*, *ἐσόμεν*. La flexion primitive était: *ἔχεν* (pour *ἔχεν*), \**ἔχεν*, \**ἔχεν*(τ); — pluriel \**ἐχόμεν* etc.; — moyen *ἐχόμεν*. Comme au parfait, l'*α* de la première personne *ἔχεν* s'est propagé par tout l'actif, et l'ancien pluriel à syllabe radicale faible s'est retiré devant des formes forgées sur le modèle du singulier (*ἐχόμεν*). Cet \**ἐχόμεν* qui n'existe plus et qui est à *ἔχεν* ce qu'en sanskrit \**á-cru-ma* est à *á-crav-am* a son analogue parfait, avec nasale sonante, dans la forme *ἔκλυ-μεν* (rac. *κτεν*): seulement, dans ce dernier aoriste, c'est le singulier qui a subi des changements sous l'influence du pluriel: \**ἐκτεν-α*, \**ἐκτεν*(-τ) ont été remplacés par *ἐκταν*, *ἐκτᾶ*. — Dans *κτᾶ-μεναι*, *κτᾶ-σθαι*, *κτᾶ-μενος*, *ἀπ-ἐκτα-το* l'*α* doit être sorti directement de la sonante. — M. Curtius (Verb. I<sup>2</sup> 192) fait remarquer que l'hypothèse d'une racine *κτα* est inadmissible.

PARFAIT (cf. page 11). Les racines de la forme A présentent encore en grec des restes du parfait primitif tels que:

*μέ-μα-τον*; cf. sing. *μέ-μον-α* de *μεν*  
*γε-γά-την*; cf. pf. sg. *γέ-γον-α* de *γεν*;

et au moyen:

*τέ-τα-ται* de *τεν*      *πέ-φα-ται* de *φεν*<sup>2</sup>

1. Les racines de cette forme contenant une nasale ne paraissent pas fournir d'exemple.

2. La 3<sup>e</sup> pl. *πέφονται* est une formation récente faite sur l'analogie des racines en *α*; il faudrait régulièrement *πεφν-αται*. — *γεγάσι*, *μεμανία* et les autres formes où le suffixe commence par une voyelle n'ont pu se

Dans les formes indiennes, la voyelle de liaison a permis à la nasale de rester consonne: *ga-gm-imá*, *ta-tñ-îsé*. Le participe *sa-sa-vân* (de *san*) offre la sonante; voy. cependant ce mot au registre.

Dans les racines de la forme B on peut citer avec M. Brugman: skr. *tastámbha*, 3<sup>e</sup> pl. *tastabhús* (c'est-à-dire *tastmbhús*); *éacéchánda* a un optatif *éacéchadyát*. En grec on a *πεπαθῖα* en regard de *πέπονθα* (rac. *πενθ*); M. Brugman adoptant en outre une leçon d'Aristarque obtient: *πέπασθε* (= *πέ-παθ-τε*) au lieu de *πέποσθε* Iliad. 3, 99 et pass. — Cf. cependant notre remarque sur *ἐπαθον*, p. 20 i. n.

Le goth. *bund-um* (rac. *bend*) est naturellement pour *bndum*, et tous les verbes gothiques de cette classe présentent semblablement la sonante au parf. pluriel et duel.

PRÉSENT. Dans la 2<sup>e</sup> classe verbale (cf. page 13) on peut signaler en grec (ἐ)ραμαι ramené à ῥη-μαι dans un récent article de M. Brugman K. Z. XXIII 587; la racine est la même que dans l'indien *rámati* «se plaisir, etc.». En sanskrit nous trouvons par exemple: *hán-ti*, 2<sup>e</sup> plur. *ha-thás*, c'est-à-dire *hñ-thás*.

La 8<sup>me</sup> classe verbale fera l'objet d'un prochain travail de M. Brugman, où il montrera que *tanómi*, *vanómi* etc., sont pour *tn-nó-mi*, *vn-nó-mi*. Aussi le grec montre-il l'alpha significatif dans *τά-νν-ται* de la racine *τεν*, dans *ᾗ-νν-ται* de la rac. *έν*<sup>1</sup>. Cela est dans l'ordre, puisqu'on a, de la rac. *κῆι*: *έι-nómi*, de la rac. *dhars*: *dhars-nómi* et non pas: «*έe-nómi*, *dhars-nómi*»<sup>2</sup>.

La classe des inchoatifs ajoute *-ska* à la racine *privée d'a*: skr. *yú-échéti* de *yo*, *ucéchéti* de *vas*. Il est clair par conséquent que *yá-échéti* de *yam*, *gá-échéti* de *gam* ont la nasale sonante, et il n'y

---

produire que par analogie. Il est remarquable que les formes fortes du singulier soient restées à l'abri de toute contamination de ce genre, car *γέγαα*, *μέμαα* n'existent que dans nos dictionnaires ainsi que le montre Curtius Verb. II 169. L'ancienne flexion: *γέγονα*, plur. *γέγαμεν* est donc encore transparente.

1. M. Curtius a montré l'identité de *ἄννται* (Homère a seulement *ἦννται*) avec le skr. *sanuté* (rac. *san*); la sifflante a laissé une trace dans l'esprit rude de l'att. *ᾗ-νν-ω*. Quant à la racine non affaiblie *έν*, elle vit dans le composé *αὐθ-έν-της* «auteur d'une action». Cf. Fick Wörterb. I<sup>o</sup> 789.

2. Les formes comme *δείκνυμι*, *ξεύγνυμι* sont des innovations du grec.

a pas de raison de croire que le grec  $\beta\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$  soit formé différemment, bien qu'il puisse venir de la racine sœur  $\beta\bar{a}$ .

## D. FORMATIONS NOMINALES.

Le suffixe -TÁ (cf. page 14) donne les thèmes suivants:

de *tan* (*ten*): skr. *ta-tá* = gr.  $\tau\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$  = lat. *ten-tus*

de *g<sub>2</sub>am* (*g<sub>2</sub>em*): skr. *ga-tá* = gr.  $\beta\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>1</sup> = lat. *ven-tus*

de *man* (*men*): skr. *ma-tá* = gr.  $\mu\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>2</sup> = lat. *men-tus*<sup>2</sup>

de *gh<sub>2</sub>an* (*gh<sub>2</sub>en*): skr. *ha-tá* = gr.  $\varphi\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>3</sup>

de *ram* (*rem*): skr. *ra-tá* = gr.  $\epsilon\varrho\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$  (= lat. *lentus*?)

Ces formes indiennes auxquelles il faut ajouter *yatá* de *yam*, *natá* de *nam*, *kšatá* de *kšan*, et qui se reproduisent dans le zend et l'ancien perse (zd. *gata* «parti», a. p. *gata* «tué» etc.) appartiendraient suivant Schleicher Beiträge II 92 seq. à des racines en -ā, et l'auteur s'en sert pour démontrer la théorie qu'on connaît; mais comment se ferait-il que ce fussent précisément là les seuls cas d'un *a* sanskrit terminant une racine et que dans tous les exemples où la nasale n'est pas en jeu, on trouve *i* ou *ī* dans les mêmes participes: *sthítá*, *pítá*? On peut dire tout au contraire que cet *a* porte en lui-même la preuve de son origine nasale.

Les thèmes en -TI (cf. page 15) sont tout semblables aux précédents: skr. *tati* = gr.  $\tau\acute{\alpha}\sigma\iota\varsigma$ , cf. lat. *-tentio*; *kšati* (de *kšan*) a pour parallèle grec l'homérique  $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\omicron\text{-}\kappa\tau\alpha\sigma\acute{\iota}\eta$  (de  $\kappa\tau\epsilon\nu$ ). Le skr. *gáti*, le gr.  $\beta\acute{\alpha}\sigma\iota\varsigma$  et le goth. *(ga-)qumþ(i)s* se réunissent de même dans l'indo-européen *g<sub>2</sub>m-ti*. Le goth. *(ga-)mund(i)s* répond au véd. *matí* (skr. classique *máti*), au lat. *men(ti)s*<sup>4</sup>.

THÈMES EN -Ú (cf. page 15). L'identité de l'ind. *bahú* et du gr.  $\pi\alpha\chi\acute{\upsilon}\varsigma$  (*bahulá* =  $\pi\alpha\chi\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ ) s'impose avec non moins de force que

1.  $\beta\alpha\tau\acute{o}\varsigma$  pourrait aussi appartenir à la racine  $\beta\bar{a}$  qui a donné  $\epsilon\beta\eta\nu$ ; les deux formes devaient nécessairement se confondre en grec. En revanche le skr. *gatá* ne saurait dériver de  $g\bar{a}$ .

2. Forme conservée dans le mot  $\alpha\acute{\nu}\tau\acute{o}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ , suivant l'étymologie la plus probable. — *-mentus* se trouve dans *commentus*.

3. L'identification du skr. *han* et du grec  $\ast\varphi\epsilon\nu$  sera justifiée plus bas.

4. Les formes latines n'inspirent pas une confiance absolue, en ce sens qu'elles peuvent tout aussi bien s'être formées postérieurement comme le gr.  $\delta\acute{\epsilon}\varphi\epsilon\iota\varsigma$ ,  $\theta\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ . Pour les formes slaves telles que *-meŕi* cette possibilité se change presque en certitude.

le rapprochement de *pinguis* avec *παχύς* que l'on doit à M. Curtius. On est obligé d'admettre la réduction de la première aspirée *ph* dans la période antéhistorique où l'italique n'avait pas encore converti les aspirées en spirantes, et ceci n'est point sans doute un cas unique dans son genre. Or *pinguis* pour \**penguis* nous prouve que l'*a* de *bahú* et de *παχύς* représente une nasale sonante. Le superlatif skr. *bámh-iśtha* en offrait du reste la preuve immédiate.

Le skr. *raghú*, *laghú* = gr. *ἐλαχύς* contient également la nasale sonante à en juger par les mots parents skr. *rámhas* et *rámhi*. Donc le latin *lëvis* est pour \**lenihuis*, \**leivuis*; les traitements divers de *pinguis* et de *levis* n'ont d'autre raison que la différence des gutturales (*gh<sub>1</sub>* et *gh<sub>2</sub>*: *bahú*, *raghú*). La discordance du vocalisme dans *levis* vis-à-vis d'*ἐλαχύς* est supprimée. Le lith. *lëngvas*, le zd. *reñgya* confirment l'existence de la nasale. Enfin, pour revenir au skr. *raghú*, l'*a* de ce mot ne s'explique que s'il représente une nasale sonante, autrement il devait disparaître comme dans *rgú* (superl. *rágīśtha*) et dans les autres adjectifs en *-ú*.

Le lat. *densus* indique que *δασύς* est pour *δηςύς*.

L'affaiblissement de la syllabe radicale devant le suff. *-ú* se vérifie encore dans *βαθύς*, de la racine *βενθ* dont la forme pleine apparaît dans *βένθ-ος*. Ici cependant, comme plus haut pour *παθεῖν*, on peut être en doute sur la provenance et par conséquent aussi sur la nature de l'*α*: car à côté de *βενθ* on a la rac. *βᾶθ* sans nasale. Ces sortes de doublets nous occuperont dans un prochain chapitre.

Thèmes de diverses formations:

Skr. *así* = lat. *ensis*. Skr. *vastí* et lat. *vē(n)sica*.

Le goth. *ūhtvo* (c.-à-d. \**unhtvo*) «matin» répond, comme on sait, au védique *aktú* «lumière», auquel on a comparé aussi le grec *ἄκτις* «rayon».

Le gr. *πάτο-ς* «chemin» doit remonter à \**πητο-ς*, vu la nasale du skr. *pántham*, gén. *path-ás* (= *πηθ-ás*).

Le thème *ñdhara* (ou peut-être *ñdhara*) «inferior» donne l'indien *ádharma*, le lat. *inferus*, le goth. *undaro*.

M. Scherer (Z. Gesch. der deutsch. Spr. p. 223 seq.), parlant des thèmes des pronoms personnels, se livre à des conjectures



dont M. Leskien a fait ressortir le caractère aventureux (Declination p. 139); sur un point cependant le savant germaniste a touché juste sans aucun doute: c'est lorsqu'il restitue pour le pluriel du pronom de la 1<sup>re</sup> personne un thème contenant une nasale devant l's: *amsma*, *ansma*. Ce n'est pas que les raisons théoriques de M. Scherer soient convaincantes; mais le germanique *uns*, *unsis* ne s'explique que de cette façon. Au lieu de *amsma* ou *ansma*, il faut naturellement *msna* ou *nsma*, d'où sortent avec une égale régularité le goth. *uns*, le skr. *asmád*, le grec (éol.) *ἄμμε* = \**ἄμμε*.

Plusieurs cas d'une nature particulière, celui du nom de nombre cent par exemple, trouveront leur place dans un autre chapitre <sup>1</sup>.

## 2. Syllabes suffixales.

La flexion des thèmes en *-an* (*-en*), *-man* (*-men*), *-van* (*-ven*) demande un examen détaillé qui trouvera mieux sa place dans un chapitre subséquent. Il suffit ici de relever ce qui a trait à la nasale sonante: dans la langue-mère, le suffixe perdait son *a* aux cas dits *faibles* et *très-faibles*. Dans ces derniers, la désinence commence par une voyelle et la nasale restait consonne; aux cas «faibles» au contraire elle était obligée de prendre la fonction de voyelle, parce que la désinence commence par une consonne. Là est toute la différence. On a en sanskrit, du thème *ukśán*:

gén. sing. <i>ukśn-ás</i>	intr. pl. <i>ukśá-bhis</i> (= <i>ukśñ-bhis</i> )
dat. sing. <i>ukśn-é</i>	loc. pl. <i>ukśá-su</i> (= <i>ukśñ-su</i> )

Le grec fait au gén. sing.: *ποιμένοϛ*, au dat. plur.: *ποιμέσι*,

1. Il est possible que la nasale sonante soit représentée en arien par *i*, *u*, dans le mot qui signifie *langue*: skr. *gīhvā* et *gūhī*, zd. *hizra*, *hizu*; — l'ancien perse serait *ižāva* selon la restitution de M. Oppert, mais . . . *āva* seul est encore écrit sur le rocher. Comme la consonne qui commence le mot est un véritable Protée linguistique — elle diffère même dans l'iranien vis-à-vis de l'indien — et qu'en lithuanien elle devient *l*, on conviendra que la glose d'Hésychius: *λαυχάνη* γλῶσσα trouve son explication la plus naturelle dans la comparaison des mots cités: le thème primitif serait ?-*ngḥ<sub>1</sub>ū* ou ?-*ngḥ<sub>1</sub>wā*: de là le lat. *d-īngua*, le goth. *t-uggon-*, et le gr. \**λ-αχ<sub>1</sub>Far-η*, *λαυχάνη*. Le slave *j-ęzy-kŭ* montre aussi la sonante. Seul l'ę du lith. *l-ėžu-v-i-s* s'écarte de la forme reconstruite. — Pour l'épenthèse de l'*u* dans le mot grec cf. plus haut (p. 17) *λαυνανίη*.

tous deux hystérogènes. Les anciennes formes ont dû être \**ποιμν-ός* et \**ποιμᾶ-σι*. Il a subsisté quelques débris de cette formation: *κν-ν-ός* du thème *κν-ον*, *φρ-ᾶ-σί* (Pindare) du thème *φρ-εν*. V. Brugman Stud. IX 376.

Au nom.-acc. sing. des neutres en *-man*, l'a final de skr. *nāma*, zd. *nāma*, gr. *ὄνομα*<sup>1</sup> est sorti, aussi bien que l'ε du slave *imę* et l'en du lat. *nōmen* d'une nasale sonante indo-européenne. Morphologiquement, c'est ce que font conclure toutes les analogies, ainsi celle de l'ind. *dātṛ* au nom.-acc. neutre; phonétiquement, c'est la seule hypothèse qui rende compte de l'absence de la nasale dans les deux premières langues citées. — Voilà la première fois que nous rencontrons une nasale sonante à la fin du mot, et le cas mérite une attention spéciale. Si simple que la chose paraisse à première vue, elle ne laisse pas que d'embarrasser quelque peu, aussitôt qu'on considère le mot dans son rôle naturel de membre de la phrase. L'indien *dātṛ*, qui vient d'être cité, placé devant un mot commençant par une voyelle, comme *api*, donnerait, d'après les règles du sandhi: *dātrapi*. En d'autres termes, le *dātṛ* du paradigme n'a de réalité que suivi d'une consonne ou finissant la phrase; devant les voyelles il n'y a que *dātṛ*. Et cependant ṛ (ce qui veut dire: *r* doué d'accent syllabique) peut fort bien se maintenir devant les voyelles. C'est ainsi que la phrase anglaise: *the father is* se prononcera couramment: *the fathṛ is*, non pas: *the fathr is*<sup>2</sup>. Il en est de même de ṇ dans l'allemand *sieben-und-zwanzig* (*sieben-und-zwanzig*).

Un mot indo-européen comme *stāmn* (nom.-acc. de *stāman* = skr. *sthāman*-<sup>3</sup>) a donc pu faire à la rencontre d'une voyelle,

1. Le τ des cas obliques (*ὀνόματος*) n'a probablement existé à aucune époque au nomin.-accusatif. — Le goth. *namo* n'est pas mentionné, parce qu'il est de formation nouvelle.

2. Il est vrai que ṛ, ṇ etc. placés devant une voyelle paraissent se dédoubler en *rr*, *nn* etc. V. Sievers Lautphysiol. p. 27 au milieu. Et, bien qu'on puisse dire que *i* et *u* sont aussi consonnes durant un instant dans le passage des organes à une autre voyelle, dans *ia* ou *ua* par exemple, il n'en reste pas moins certain que la triple combinaison phonique 1) *ia*. 2) *ia* c. à d. *iia*. 3) *iia*, transportée dans la série nasale se réduit à 1) *na* et 2. 3) *ṇna* dans la série de l'*r*: à 1) *ra* et 2. 3) *ṛra*. — *i* désigne l'*i* consonne.

3. Le mot choisi plus haut pour exemple (skr. *nāman*) ne convenait

devant *api* par exemple: *stāmn api* — ou bien *stāmn api* (cf. note 2. p. 26). Se décider pour la première alternative serait peut-être admettre implicitement qu'on disait *madhw api* et non *madhu api*, c'est-à-dire faire remonter la règle de sandhi sanskrite relative à *i* et *u* devant les voyelles, du moins dans son principe<sup>1</sup>, jusqu'à la période protoethnique; et l'usage védique ne parlerait guère en faveur de cette thèse. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de ce point, parce que nous croyons que l'hypothèse: *stāmn api* est en effet la plus probable, mais qu'on veuille bien comparer plus loin ce qui a rapport à l'accusatif singulier des thèmes consonantiques. — On a donc dans la phrase indo-européenne: *stāmn tasya* et *stāmn api*.

A l'époque où la nasale sonante devint incommode à la langue, époque où Hindous et Iraniens parlaient encore un même idiome, l'ancien *stāmn tasya* devint nécessairement *stāma tasya*, skr. *sthāma tasya*. Placé à la fin de la phrase, *stāmn* devait également donner *stāma*. Quant à *stāmn api*, son développement normal a dû être, en vertu du dédoublement dont il a été question: *stāma-n api*. Cette dernière forme a péri: il y a eu unification comme dans une foule de cas analogues pour lesquels il suffit de citer les récents travaux de M. Curtius: *Zu den Auslautsgesetzen des Griechischen*. Stud. X 203 seq. et de M. Sievers dans les *Beiträge de Paul et Braune* V 102.

Dans le grec et le slave la marche de cette sélection a dû être à peu de chose près la même que dans les langues ariennes.

FLEXION DES NEUTRES EN *-man*, DANS LA LANGUE GRECQUE. — La flexion grecque (*ὀνόματος, -μαν* etc.) présente partout la nasale sonante grâce à la création d'un thème en *-τ* difficile à expliquer. Il faut natu-

---

plus ici, parce que la forme primitive de sa syllabe initiale est assez incertaine.

1. Dans son principe seulement, car il faudrait supposer en tous cas un *ǵ* indo-européen à la place de la spirante du sanskrit classique, et le *v* de la même langue serait encore bien plus éloigné de la consonne primitive (*ǵ*). — Nous ajoutons que dans la restitution des formes indo-européennes nous nous servons des signes *w* et *y* sans essayer de distinguer l'*u* et l'*i* consonnes (*ǵ* et *ǵ* de Sievers), des spirantes correspondantes (*w* et *j* de Sievers). Dans le cas de *madhw api*, *w* représenterait certainement *ǵ*.

rellement mettre cette déclinaison en regard de celle de ἥμαρ, ἥματος. ὀνόματος répond au skr. *nāmnas*, ἥματος au skr. *yaknás*; et pour ce qui est de cette dernière classe de thèmes, nous pouvons être certains, quelle que soit l'origine du τ grec, que la déclinaison indienne *yakṛt*, *yaknás*, qui ne connaît l'r qu'au nom.-acc. sing. reflète fidèlement celle de la langue-mère<sup>1</sup>.

Mais quant à savoir si l'insertion du τ est partie des thèmes en -μα, ou des thèmes en -ατ, ou si elle s'est développée de pair sur les deux classes de thèmes, sans qu'il y ait eu de contamination entre elles, c'est une question qui peut se trancher de plusieurs façons, sans qu'aucune solution soit bien satisfaisante.

Voici quelques points à considérer dans la discussion des probabilités:

1° Les langues parentes possèdent un suffixe -mā-ta, élargissement du suff. -man; en latin par exemple ce suffixe a donné *augmentum*, *cognomen-tum*. Ce suffixe manque en grec. — Un suffixe -n-ta parallèle à un neutre grec en -ατ, -ατος existe probablement dans le lat. *Oufens* (masc.), *Oufentina*: cf. οὐθατ, -ατος. Car *Oufens* remonte à \**Oufento-s*.

2° Le t qui se montre au nom.-acc. du skr. *yakṛ-t* pourrait bien malgré tout avoir joué un rôle dans le phénomène. On aurait un parallèle frappant dans le lat. *s-an-gu(-en)* en regard du sanskrit *ás-r-g*, g. *as-n-ás*<sup>2</sup>; là nous voyons clairement l'élément consonantique ajouté au r du nom.-acc. se propager sur le thème en -n. D'autre part il y a quelque vraisemblance pour que la dentale de *yakṛt* (*yakṛd*) ne soit autre que celle qui marque le neutre dans les thèmes pronominaux<sup>3</sup>; dans ce cas c'est en réalité un d, et il n'y a plus à s'en préoccuper dans la question du τ grec.

3° Dans le cas où l'insertion du τ serait partie des thèmes en -ατ, il est remarquable que le nom.-acc. des mots en -μα ait subi lui aussi un métaplasme venant de ces thèmes, car les formes ἥματ, τέκματ, τέκμωτ n'ont point d'analogue dans les langues congénères. Il est vrai que, selon l'étymologie qu'on adoptera, il faudra peut-être diviser ainsi: ἥματ, τέκματ, τέκμωτ.

1. Partir d'un ancien génitif \*ἥματος serait récuser le témoignage du sanskrit et en même temps admettre inutilement en grec un cas d'altération phonétique, dont les exemples, s'ils existent (v. p. 7), sont en tous cas très-sporadiques. Il est vrai que *yakṛt* s'est aussi, plus tard, décliné en entier; mais le fait important, c'est que *yakan* ne peut point avoir d'autre nominatif que *yakṛt*. — Le lat. *jecinoris* a remplacé l'ancien \**jecinis*, grâce à la tendance à l'uniformité qui fit passer l'or du nominatif dans les cas obliques. — M. Lindner (p. 39 de son *Altindische Nominalbildung*) voit aussi dans ἥματος le pendant du skr. *yaknás*.

2. Excellent rapprochement de Bopp, en faveur duquel nous sommes heureux de voir intervenir M. Ascoli (*Vorlesungen über vgl. Lautlehre* p. 102). La chute de l'a initial a sa raison d'être; v. le registre.

3. Cf. *yívat* (*yívad*), neutre védique de *yívan*.

4° Les thèmes neutres *δοῦναι*, *γόνναι*, qui, dans la plus grande partie de la flexion, remplacent *δόρν*, *γόρν*, sont peut-être au skr. *dāru-n(-as)*, *gānu-n(-as)* ce que *δοῦναι* est au skr. *nāmn(-as)*. Ceci, sans vouloir préjuger la valeur morphologique de la nasale de *dāru-n*, et surtout sans insister sur le choix de ces deux thèmes en *u* dont la flexion primitive soulève une foule d'autres questions.

5° Même en sanskrit, certaines formes faibles de thèmes terminés en *an* s'adjoignent un *t*; ainsi *yuvati* (= *yuvnti*) à côté de *yūnī*, tous deux dérivés de *yuvan-*. A son tour l'indien *yuvati* nous remet en mémoire la formation grecque: \**ποροφντῖα*, *ποροφασσα*, féminin de *ποροφρον-*. Cf. encore *yúvat* pour \**yúva* au neutre, forme qui comporte aussi une autre explication (p. 28, note 3), et *varimātā*, *ḥkvatā*, instrumentaux védiques de *varimán*, *ḥkvan*.

6° Les mots paléoslaves comme *žrèbe*, gén. *žrèbeč-e* «poulain», *teleč-e* «veau» etc. ont un suffixe qui coïncide avec l'*-ar* du grec dans une forme primitive *-nt*. Seulement ces mots sont des diminutifs de formation secondaire, et le grec n'a peut-être qu'un seul exemple de ce genre, l'homérique *ποσώναρα* qui semble être dérivé de *πόσωνο-ν*. On peut conjecturer néanmoins que les formes slaves en question sont bien la dernière réminiscence des thèmes comme *ἦναρ*, *-ατος* et *yakšt*, *-nās*. D'après ce qui a été dit plus haut, le nom.-acc. en *-e* ne pourrait qu'être récent; nous trouvons semblablement en latin le nom.-acc.: *ungu-en*, en grec: *ἄλειφα* à côté d'*ἄλειφας*.

Voilà quelques-uns des rapprochements qui se présentent à l'esprit dans la question de l'origine du *τ* dans les suffixes *-ar* et *-ματ*. Nous nous abstenons de tout jugement; mais personne ne doutera, en ce qui concerne l'*α* qu'il ne soit le représentant d'une nasale sonante.

A côté de skr. *nāma* se placent, sous le rapport du traitement de la nasale sonante finale, les noms de nombre suivants:

*saptá* = lat. *septem*, goth. *sibun*, gr. *ἑπτά*

*náva* = lat. *novem*, goth. *niun*, gr. *ἐννέα*

*dáca* = lat. *decem*, goth. *taihun*, gr. *δέκα*

C'est là la forme du nomin.-accusatif, la seule qui donne matière à comparaison. A la question: «quels sont les thèmes de ces «noms de nombre?» la grammaire hindoue répond: *saptan-*, *navan-*, *daçan-*, et à son point de vue elle a raison, car un instr. pl. comme *saptabhis* ne se distingue en rien de la forme correspondante du thème *nāman-*, qui est *nāmabhis*. Cependant, si nous consultons les langues congénères, deux d'entre elles nous montrent la nasale labiale, le latin et le lithuanien (*dészimtis*<sup>1)</sup>, et ces deux

1. *septyni*, *devyni* sont de formation secondaire. Leskien; *Declin. im Slavisch-Lit.* p. XXVI.

langues sont les seules qui puissent éclairer la question, vu que le gothique convertit l'*m* final en *n*.

SECONDE PREUVE EN FAVEUR DE LA NASALE LABIALE. Le sanskrit termine ses noms de nombre ordinaux, de deux à dix, par *-tiya*, *-tha* ou *-ma*<sup>1</sup>. En omettant pour un instant l'adjectif ordinal qui correspond à *pāñca*, et en mettant ensemble les formes dont le suffixe commence par une dentale, on a une première série composée de:

*dvi-tiya*, *tr-tiya*, *čatur-thā*, *šaṣ-ṭhā*,

et une seconde où se trouvent:

*saptamā*, *aṣṭamā*, *navamā*, *daṣamā*.

Dans les langues européennes la première formation est la plus répandue, et en gothique elle a complètement évincé la seconde. Il est encore visible néanmoins que les deux séries du sanskrit remontent telles quelles, à part les changements phonétiques, à la langue indo-européenne. En effet aucun idiome de la famille ne montre la terminaison *-ma* là où le sanskrit a *-tha* ou *-tiya*, tandis qu'à chaque forme de notre seconde série répond, au moins dans une langue, un adjectif en *-ma*: nous ne citons pas l'iranien, trop voisin du sanskrit pour changer beaucoup la certitude du résultat.

En regard de *saptamā*: gr. ἑβδομος, lat. *septimus*, boruss. *septmas*, paléosl. *sedmŭ*, irland. *sechtmad*.

En regard de *aṣṭamā*: lith. *aszmas*, paléosl. *osmŭ*, irland. *ochtmad*.

En regard de *navamā*: lat. *nonus* pour *\*nomus* venant de *\*noumos*, v. Curtius Grdz. p. 534.

En regard de *daṣamā*: lat. *decimus*.

Donc les noms de nombre sept, huit, neuf et dix, et ceux-là seuls, formaient dans la langue-mère des adjectifs ordinaux en *-ma*. Or il se trouve précisément que ces quatre noms de nombre<sup>2</sup>, et ceux-là seuls, se ter-

1. Nous ne tenons pas compte de *prathamā* et *turīya*, étrangers à la question.

2. Une des formes du nom de nombre huit se terminait en effet par une nasale. Il est vrai que les composés grecs comme *ὄκτα-κόσιοι*, *ὄκτα-πῆχες* n'en offrent qu'une trace incertaine, et qu'ils s'expliquent suffisamment par l'analogie de *ἑπτα-*, *ἐννεα-*, *δεκα-* (cf. *ἑξα-*). Pour le lat. *octingenti*, une telle action de l'analogie est moins admissible; cette forme d'autre part ne saurait renfermer le distributif *octōni*; on peut donc avec quelque raison conclure à un ancien *\*octem*. Le sanskrit lève tous les doutes: son nom.-acc. *aṣṭā* est nécessairement l'équivalent d'*\*octem*, car personne ne s'aviserait de le ramener à un primitif *akta* répondant à une forme grecque fictive «*ὄκτε*» semblable à *πέντε*: une pareille supposition serait dénuée de tout fondement. Tout au plus pourrait-on penser à un duel en *ā* dans le genre de *deva* pour *devā*, et c'est en effet dans ce sens que se prononcent les éditeurs du dictionnaire de St-Petersbourg. Mais

minent par une nasale. Ou bien il y a là un jeu singulier du hasard, ou bien la nasale des cardinaux et celle des ordinaux sont en réalité une seule et même chose; en d'autres termes, pour autant qu'on a le droit de regarder les premiers comme bases des seconds, le suffixe dérivatif des ordinaux est *-a*, non pas *-ma*<sup>1</sup>.

La nasale latente de *saptá*, identique à celle qui apparaît dans *saptamá*, est donc un *m*. Même conclusion, en ce qui concerne *aṣṭá*, *náva*, *dāça*.

Nous revenons au nom de nombre cinq. Bopp (Gr. Comp. II p. 225 seq. de la trad. française) fait remarquer l'absence de la nasale finale dans les langues européennes<sup>2</sup>, ainsi que l'e du grec *πέντε* en regard de l'α de *ἐντά*, *ἐντέα*, *δένα* « conservé par la nasale. » — « De tous ces faits, dit-il, « on est tenté de conclure que la nasale finale de *pañcan*, en sanskrit et « en zend, est une addition de date postérieure. » C'est trop encore que de la laisser aux langues ariennes: en effet, le gén. skr. *pañcānām* (zd. *pañcānām*) serait tout à fait irrégulier s'il dérivait d'un thème en *-an*; il est simplement emprunté aux thèmes en *-a*<sup>3</sup>. Les composés artificiels tels que *priyapañcānas* (Benfey, Vollst. Gr. § 767) n'ont aucune valeur linguistique, et les formes *pañcābhis*, *-bhyas*, *-su* ne prouvent rien ni dans un sens ni dans l'autre<sup>4</sup>. Ainsi rien ne fait supposer l'existence d'une nasale.

pourquoi, dans ce cas, cette forme se perpétue-t-elle dans le sanskrit classique? On est donc bien autorisé à admettre une forme à nasale, qui peut-être avait une fonction spéciale dans l'origine. — Pour ce qui est de la forme *akta*, assurée par le goth. *ahtau*, nous nous bornons à relever dans la formation de son ordinal (gr. \*ὀγδο-*o*- ou \*ὀγδ-*o*-, lat. *octāv-o*-) le même mode de dérivation au moyen d'un suff. *-a* que dans *aṣṭam-á*, *saptam-á* etc. (v. la suite du texte).

1. Quant à savoir si, en tout dernier ressort, on ne trouverait pas telle ou telle parenté entre le *-ma* du superlatif et le *-m-a* des adjectifs ordinaux, de façon par exemple que déjà dans la période proethnique, la terminaison *ma* de ces derniers aurait produit l'impression du superlatif et aurait été étendue de là à d'autres thèmes pour les élever à cette fonction, ce sont des questions que nous n'avons pas à examiner ici.

2. Le gothique *fimf* ferait « *fimfun* » s'il avait eu la nasale finale.

3. Le point de départ de tous ces génitifs de noms de nombre en *-ānām* paraît être *trayānām*, lequel dérive de *trayá*, et non de *tri*-. L'accentuation s'est dirigée sur celle des autres noms de nombre. Le zend *ṭrayām* qui permet de supposer \**ṭrayanām* (cf. *vehrkām*, *vehrkanām*), atteste l'ancienneté de ce génitif anormal.

4. Ces mêmes formes dont le témoignage est nul dans la question de savoir si le nom de nombre cinq a ou non une nasale finale, ne pèsent naturellement pas davantage dans la balance, lorsqu'il s'agit de savoir si la nasale de *náva*, *dāça* etc. — dont l'existence n'est pas douteuse — est un *n* ou un *m*.

Les adjectifs ordinaux de ce nombre sont :

gr. *πέμπτος*, lat. *quin(c)tus*, (goth. *fimfta*), lith. *pėnktas*, paléosl. *peŕŭ*, zd. *puŕḁa*, akr. véd. *pañcāthā*.

Le nombre cardinal n'ayant pas la nasale finale, ces formations sont conformes à la règle établie plus haut. Si, à côté de *pañcāthā*, le sanskrit — mais le sanskrit seul — nous montre déjà dans le Vēda la forme *pañcamā*, c'est que, pour nous servir de la formule commode de M. Havet, étant donnés *pañca* et le couple *saptā-saptamā*, ou bien *dāṣa-dāṣamā* etc., l'Hindou en tira tout naturellement la quatrième proportionnelle : *pañcamā*<sup>1</sup>.

M. Ascoli, dans son explication du suffixe grec *-tato*, prend pour point de départ les adjectifs ordinaux *ἐνατος* et *δέκατος*. Notre thèse ne nous force point à abandonner la théorie de M. Ascoli; il suffit d'ajouter une phase à l'évolution qu'il a décrite et de dire que *ἐνατος*, *δέκατος* sont eux-mêmes formés sur sol grec à l'image de *τρίτος*, *τέταρτος*, *πέμπτος*, *ἑκτος*<sup>2</sup>.

La valeur phonétique primitive de la terminaison *-ama* des formes sanskrites, et de ce qui lui correspond dans les autres langues, est examinée ailleurs.

Il n'était pas inutile pour la suite de cette étude d'accentuer le fait, assez généralement reconnu, que la nasale finale des noms de nombre est un *m*, non pas un *n*. La valeur morphologique de cet *m* n'est du reste pas connue, et en le plaçant provisoirement sous la rubrique *syllabes suffixales* nous n'entendons en aucune manière trancher cette obscure question.

Outre la flexion proprement dite, deux opérations grammaticales peuvent faire subir aux suffixes des variations qui engendreront la nasale — ou la liquide — sonante, savoir la composition et la dérivation. Ce sont elles que nous étudierons maintenant<sup>3</sup>.

C'est une loi constante à l'origine, que les suffixes qui expulsent leur *a* devant certaines désinences prennent aussi cette

1. On trouve inversement *saptātha*, zd. *haptaṭha*, à côté de *saptamā*. En présence de l'accord à peu près unanime des langues congénères, y compris le grec qui a cependant une préférence bien marquée pour le suff. *-to*, on ne prétendra point que c'est là la forme la plus ancienne.

2. Nous n'avons malheureusement pas réussi à nous procurer un autre travail de M. Ascoli qui a plus directement rapport aux noms de nombre, intitulé : *Di un gruppo di desinenze Indo-Europee*.

3. Le nombre des liquides sonantes dues à la même origine étant très-minime, nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet à la page 18.



forme réduite, lorsque le thème auquel ils appartiennent devient le premier membre d'un composé. Brugman K. Z. XXIV 10. Cf. plus haut p. 18.

Le second membre du composé commence-t-il par une consonne, on verra naître la sonante à la fin du premier. Les langues ariennes sont toujours restées fidèles à cette antique formation:

skr. *nāma-dhéya* (= *nāmn-dhéya*)

Cette forme en -a qui ne se justifie que devant les consonnes s'est ensuite généralisée de la même manière qu'au nomin.-acc. neutre: on a donc en sanskrit *nāmāṅka* au lieu de \**nāmnāṅka*. — *açmāsyā* de *açman* «rocher» et *āsyā* «bouche» est un exemple védique de cette formation secondaire; c'est aussi le seul qui se trouve dans le dictionnaire du Rig-Véda de Grassmann<sup>1</sup>, et l'on a simultanément une quantité de composés dont le premier membre est *vṛṣan* et qui offrent les restes du procédé ancien: *vṛṣan* composé avec *āçva* par exemple, donne, non pas *vṛṣāçva*, mais *vṛṣanaçvā*, ce qu'il faut traduire: *vṛṣṇ-n-açvā*. D'après l'analogie des thèmes en -r (*pitṛartha* de *pitar* et *artha*), on attendrait \**vṛṣnaçvā*; et nous retrouvons ici l'alternative formulée plus haut dans *stāmn api*, *stāmn api*. Peut-être que dans la composition il faut comme dans la phrase s'en tenir à la seconde formule, et que *pitṛartha* doit en fait d'ancienneté céder le pas à *vṛṣanaçva*.

Dans les composés grecs dont le premier membre est un neutre en -μα, ὄνομα-κλυτός par exemple, on peut avec M. Brugman (Stud. IX 376) reconnaître un dernier vestige de la formation primitive, à laquelle s'est substitué dans tous les autres cas le type ἀρρεν-ο-γόνος. Cf. p. 34 ἀπαξ et ἐπλόος.

DÉRIVATION. Il va sans dire qu'ici comme partout ailleurs la sonante ne représente qu'un cas particulier d'un phénomène général d'affaiblissement; qu'elle n'apparaîtra que si l'élément dérivatif commence par une consonne. Voyons d'abord quelques exemples du cas inverse, où le suffixe secondaire commence par une voyelle. Déjà dans le premier volume du Journal de Kuhn (p. 300), Ebel mettait en parallèle la syncope de l'a aux cas faibles du skr. *rājān* (gén. *rājānas*) et la formation de *λίμν-η*, *ποίμν-η*,

1. Ajouter cependant les composés des noms de nombre, tels que *saptāçva*, *dāçāritra*. Leur cas est un peu différent.

dérivés de *λιμήν, ποιμήν*. M. Brugman (Stud. IX 387 seq.) a réuni un certain nombre d'échantillons de ce genre qui se rapportent aux thèmes en *-ar*, et parmi lesquels on remarquera surtout lat. *-sobrīnus* = *\*-sosr-inus*, de *soror*. Cf. loc. cit. p. 256, ce qui est dit sur *ῥμν-ο-ς*, considéré comme un dérivé de *ῥμήν*.

L'élément dérivatif commence par une consonne:

Le suffixe *-man* augmenté de *-ta* devient *-mṇta*. Un exemple connu est: skr. *gró-mata* = v. haut-all. *hliu-munt*. Le latin montre, régulièrement, *-mento*: *cognomentum, tegmentum* etc.

Un suffixe secondaire *-bha* qui s'ajoute de préférence aux thèmes en *-an* sert à former certains noms d'animaux. Sa fonction se borne à *individualiser*, suivant l'expression consacrée par M. Curtius. Ainsi le thème qui est en zend *arshan* «mâle» n'apparaît en sanskrit que sous la forme amplifiée *ṛṣa-bhá* (= *ṛṣṇ-bhá*) «taureau». De même: *vṛṣan, vṛṣa-bhá*. A l'un ou à l'autre de ces deux thèmes se rapporte le grec *Εἰραφ-ιώτης*, éol. *Ἐρραφ-εώτης*, surnom de Bacchus<sup>1</sup>, v. Curtius Grdz. 344.

Le grec possède comme le sanskrit un assez grand nombre de ces thèmes en *-ṛ-bha*, parmi lesquels *ἔλ-αφο-ς* est particulièrement intéressant, le slave *j-elen-ŷ* nous ayant conservé le thème en *-en* dont il est dérivé. M. Curtius ramène *ἔλλος* «faon» à *\*ἔλ-ν-ό-ς*; ce serait une autre amplification du même thème *el-en*.

Les mots latins *columba, palumbes*, appartiennent, semble-t-il, à la même formation; mais on attendrait *-emba*, non *-umba*.

Le skr. *yúvan* «jeune», continué par le suff. *-ṣa*, donne *yuvaṣá*. A qui serait tenté de dire que «la nasale est tombée», il suffirait de rappeler le lat. *juven-cu-s*. Le thème primitif est donc bien *yawṇ-kṛá*. Le goth. *juggs* semble être sorti de *\*jivuggs, \*jiuggs*; cf. *nūn* pour *\*nivun*.

Skr. *párvata* «montagne» paraît être une amplification de *párvan* «articulation, séparation». On en rapproche le nom de pays *Παρρασία*, v. Vaniček Gr.-Lat. Et. W. 523.

Le thème grec *έν-* «un», plus anciennement *\*σεμ-*, donne *ᾗ-παξ* et *ᾗ-πλόος* qui sont pour *\*σηπαξ, \*σηπλοος*. La même

1. L'e initial n'est probablement qu'une altération éolo-ionienne (cf. *ἔρσην*) de l'α que doit faire attendre le *ῥ* de la forme sanskrite.

forme *sm-* se retrouve dans le lat. *sim-plex* = \**sem-plex* et dans l'indien *sa-kṛt*.

Dans le Vêda, les adjectifs en *-vant* tirés de thèmes en *-an*, conservent souvent l'*n* final de ces thèmes devant le *v*: *ómanvant*, *vṛṣanvant* etc. Cela ne doit pas empêcher d'y reconnaître la nasale sonante, car devant *y* et *w*, soit en grec soit en sanskrit, c'est *an* et non pas *a* qui en est le représentant régulier<sup>1</sup>. C'est ce que nous aurions pu constater déjà à propos du participe parf. actif, à la page 22 où nous citons *sasaván*. Cette forme est seule de son espèce, les autres participes comme *gaghanván*, *vavanván*, montrant tous la nasale. *sasaván* lui-même répugne au mètre en plusieurs endroits; Grassmann et M. Delbrück proposent *sasanván*<sup>2</sup>. C'est en effet *-anván* qu'on doit attendre comme continuation de *-nván*, et *-nván* est la seule forme qu'on puisse justifier morphologiquement: cf. *çuçukván*, *čakrván*. Le zend *gārvnāo* est identique à *gaghanván*.

La formation des féminins en *-ī* constitue un chapitre spécial de la dérivation. Relevons seulement ceux que donnent les thèmes en *-vant* dont il vient d'être question: *nr-vātī*, *re-vātī* etc. Le grec répond par *-φείσα* et non \**-φασσα* comme on attendrait. Homère emploie certains adjectifs en *-φεις* au féminin: *ἐς Πύλον ἡμαδόεντα*, mais il ne s'en suit pourtant point que le fém. *-φείσα* soit tout moderne: cela est d'autant moins probable qu'un primitif *-φεντυα* est impossible: il eût donné *-φείσα*. Mais l'absence de la nasale s'explique par le \**-φασσα* supposé, qui a remplacé son *a* par *ε* et qui, à part cela, est resté tel quel, se bornant à imiter le vocalisme du masculin.

Nous arrivons aux nasales sonantes des syllabes désinentielles, et par là au second mode de formation de ces phonèmes (v. page 19), celui où l'*a*, au lieu d'être expulsé comme dans les

1. Cette évolution de la nasale sonante ne doit pas être mise en parallèle avec les phonèmes *īr* et *ūr*, p. ex. dans *titirván*, *pūryāte*, ou du moins seulement avec certaines précautions dont l'exposé demanderait une longue digression. L'existence du *r* dans *čakrván*, *gāgrván*, *paprván* etc., suffit à faire toucher au doigt la disparité des deux phénomènes.

2. On pourrait aussi conjecturer *sasāván*; cf. *sātā*, *sāyāte*.

cas précédents, n'a existé à aucune époque. Il sera indispensable de tenir compte d'un facteur important, l'accentuation du mot, dont nous avons préféré faire abstraction jusqu'ici, et cela principalement pour la raison suivante, c'est que la formation des nasales — et liquides — sonantes de la première espèce, coïncidant presque toujours avec un *éloignement* de la tonique, l'histoire de leurs transformations postérieures est de ce fait même à l'abri de ses influences.

Au contraire, la formation des nasales sonantes de la seconde espèce est évidemment tout à fait indépendante de l'accent; il pourra donc leur arriver de supporter cet accent, et dans ce cas le traitement qu'elles subiront s'en ressentira souvent.

Nous serons aussi bref que possible, ayant peu de chose à ajouter à l'exposé de M. Brugman.

Pour les langues ariennes, la règle est que la nasale sonante portant le ton se développe en *an* et non pas en *a*.

DÉSINENCE -NTI DE LA 3<sup>e</sup> PERSONNE DU PLURIEL. Cette désinence, ajoutée à des thèmes verbaux consonantiques, donne lieu à la nasale sonante. La plupart du temps cette sonante est frappée de l'accent, et se développe alors en *an*:

2<sup>e</sup> classe: *lih-ánti* = *lih-ñti*      7<sup>e</sup> cl.: *yuñg-ánti* = *yuñg-ñti*

Dans la 3<sup>e</sup> classe verbale, la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel de l'actif a la particularité de rejeter l'accent sur la syllabe de redoublement; aussi la nasale de la désinence s'évanouit: *pi-pr-ati* = *pi-pr-ñti*. Il en est de même pour certains verbes de la 2<sup>e</sup> classe qui ont l'accentuation des verbes redoublés, ainsi *çās-ati* de *çās* « commander ».

En ce qui concerne *dádhati* et *dádati*, il n'est pas douteux que l'*a* des racines *dhā* et *dā* n'ait été éliidé devant le suffixe, puisqu'au présent de ces verbes l'*a* n'est conservé devant aucune désinence du pluriel ou du duel: *da-dh-más*, *da-d-más* etc. La chose serait plus discutable pour la 3<sup>e</sup> pers. du pl. *gáhati* d'un verbe comme *hā* dont la 1<sup>e</sup> pers. du pl. fait *ga-hī-más*, où par conséquent l'*a* persiste, du moins devant les désinences commençant par une consonne. Néanmoins, même dans un cas pareil, toutes les analogies autorisent à admettre l'élision de l'*a* radical; nous nous bornons ici à rappeler la 3<sup>e</sup> pers. pl. du parf. *pa-p-ús* de *pā*, *ya-y-ús* de *yā*, etc. L'*a* radical persistant, il n'y aurait jamais eu

de nasale sonante et l'*n* se serait conservé dans «*gá-ha-nti*», aussi bien qu'il s'est conservé dans *bhára-nti*. — Ceci nous amène à la forme correspondante de la 9<sup>e</sup> classe: *punánti*. Ici aussi nous diviserons: *pu-n-ánti* = *pu-n-nti*, plutôt que d'attribuer l'*a* au thème; seulement la nasale est restée, grâce à l'accent, absolument comme dans *lihánti*<sup>1</sup>.

La désinence *-ntu* de l'impératif passe par les mêmes péripiéties que *-nti*.

LA DÉSINENCE *-NT* de l'imparfait apparaît, après les thèmes consonantiques, sous la forme *-an* pour *-ant*. Cette désinence recevant l'accent — ex. *vr-án* de *var* —, elle n'a rien que de régulier.

LA DÉSINENCE DU MOYEN *-NTAI* devient invariablement *-ate* en sanskrit, lorsqu'elle s'ajoute à un thème consonantique. C'est que, primitivement, la tonique ne frappait jamais la syllabe formée par la nasale, ce dont témoignent encore les formes védiques telles que *rihaté*, *anjáté*. Brugman Stud. IX 294.

Au sujet de l'imparfait *liháta*, l'accentuation indo-européenne *rihntá* ne peut faire l'objet d'aucun doute, dès l'instant où l'on admet *rihntái* (*rihaté*). Quant à l'explication de la forme indienne, on peut faire deux hypothèses: ou bien le ton s'est déplacé dans une période relativement récente, comme pour le présent (véd. *rihaté*, class. *liháte*). Ou bien ce déplacement de l'accent remonte à une époque plus reculée (bien que déjà exclusivement arienne) où la nasale sonante existait encore, et c'est ce que suggère le védique *kránta* (Delbrück A. Verb. 74) comparé à *ákrata*. On dirait, à voir ces deux formes, que la désinence *-ata* n'appartient en réalité qu'aux formes pourvues de l'augment<sup>2</sup> et que dans toutes les autres la nasale sonante accentuée a dû devenir *an*, d'où la désinence *-anta*. Plus tard *-ata* aurait gagné du terrain, et *kránta* seul aurait subsisté comme dernier témoin du dualisme perdu. Cette seconde hypothèse serait superflue, si

1. S'il y a un argument à tirer de l'imparfait *apunata*, il est en faveur de notre analyse.

2. Il est certain que l'accentuation de ces formes a été presque partout sans influence sur le vocalisme, et qu'il faut toujours partir de la forme *sans augment*. Mais cela n'est pas vrai nécessairement au-delà de la période proethnique.

*kránta* était une formation d'analogie, comme on n'en peut guère douter pour les formes que cite Bopp (Kr. Gram. d. Skr. Spr. § 279): *práyurhánta* etc. Cf. plus haut p. 10.

PARTICIPE PRÉSENT EN -NT. Le participe présent d'une racine comme *vaç* «vouloir» (2<sup>e</sup> classe) fait au nom. pl. *uçantas*, au gén. sg. *uçantás*. Dans les deux formes il y a nasale sonante; seulement cette sonante se traduit, suivant l'accent, par *an* ou par *a*. Au contraire dans le couple *tudántas*, *tudatás*, de *tud* (6<sup>e</sup> classe), la seconde forme seulement contient une nasale sonante, et encore n'est-elle point produite de la même manière que dans *uçantás*: \**tudhántás* (*tudatás*) vient du thème *tuda<sub>h</sub>nt-* et a perdu un *a*, comme \**tñ-tá* (*taká*) formé sur *tan*; tandis que \**uñtás* (*uçantás*) vient du thème *uñt-* et n'a jamais eu ni perdu d'*a*. — Certaines questions difficiles se rattachant aux différents participes en -nt trouveront mention au chapitre VI.

Jusqu'ici l'existence de la nasale sonante dans les désinences verbales en -nti etc., n'est assurée en réalité que par l'absence de *n* dans les formes du moyen et autres, dans *rihaté* par exemple. Les langues d'Europe avec leur vocalisme varié apportent des témoignages plus positifs.

Les verbes slaves qui se conjuguent sans voyelle thématique ont -etĭ à la 3<sup>e</sup> pers. du plur.: *jadetĭ*, *vèdetĭ*, *dadetĭ*; cf. *nesatĭ*. De même les deux aoristes en -s font *něšę*, *nesošę*, tandis que l'aoriste à voyelle thématique fait *nesą*.

Le grec montre, après les thèmes consonantiques, les désinences suivantes: à l'actif, -avti (-āσι), -āti (-āσι); au moyen, -atai, -ato<sup>1</sup>. Les deux dernières formes n'offrent pas de difficulté; il s'agit seulement de savoir pourquoi l'actif a tantôt -avti, tantôt -avti. La désinence -avti n'apparaît qu'au parfait: *ἐδώκατι*, *πεφύλασσι*, mais le même temps montre aussi -avti (-āσι): *γεγράφασσι* etc. Le présent n'a que -avti. M. Brugman attribue à l'influence de l'accent la conservation de *n* au présent: *ἔασι* = *sánti*. En ce qui concerne le parfait, il voit dans -avti la forme régulière<sup>2</sup>: -avti y a pénétré par l'analogie du présent ou plus probablement par celle de parfaits de racines en α comme *ἔστα-avti*, *τέθνα-avti*.

1. Hésychius a cependant une forme *ἑσώαται*.

2. Ici il faut se souvenir que l'auteur regarde à bon droit le parfait grec comme dénué de voyelle thématique; l'α n'appartient pas au thème.

— Ce qui est dit sur l'accent ne satisfait pas entièrement, car, ou bien il s'agit de l'accentuation que nous trouvons en grec, et alors *ἔαντι ἐθάνατι* se trouvent tous deux dans les mêmes conditions, ou bien il s'agit du ton primitif pour lequel celui du sanskrit peut servir de norme, et ici encore nous trouvons parité de conditions: *sánti, tūtudís*. L'hypothèse *tūtudati* ou *tutudati*, comme forme plus ancienne de *tūtudís* (p. 320) est sans fondement solide. L'action de l'accent sur le développement de la nasale sonante en grec demeure donc enveloppé de bien des doutes<sup>1</sup>.

A la 3<sup>e</sup> pers. du plur. *ἔλυσαν*, -αν est désinence; le thème est *λυσ*, ainsi que le montre M. Brugman (p. 311 seq.). L'optatif *λύσειαν* est obscur. Quant à la forme arcadienne *ἀποτίνοιαν*, rien n'empêche d'y voir la continuation de -nt, et c'est au contraire la forme ordinaire *τίνοιεν* qu'on ne s'explique pas. Elle peut être venue des optatifs en *ιη*, comme *δοίην*, 3<sup>e</sup> pl. *δοίεν*.

Parmi les participes, tous ceux de l'aoriste en *σ* contiennent la nasale sonante: *λύσαντι*. Au présent il faut citer le dor. *ἔασσα* (Ahrens II 324) et *γεκαθά* (*ἐκοῦσα*, Hes.) que M. Mor. Schmidt change à bon droit en *γεκαῖσα*. Toute remarque sur une de ces deux formes ferait naître à l'instant une légion de questions si épineuses que nous ferons infiniment mieux de nous taire.

DÉSINENCE -NS DE L'ACCUSATIF PLURIEL. L'arien montre après les thèmes consonantiques: -as: skr. *ap-ás*, ce qui serait régulier, n'était l'accent qui frappe la désinence et qui fait attendre *\*-án* = *\*-áns*. M. Brugman a développé au long l'opinion que cette forme de la flexion a subi dans l'arien une perturbation;

1. La question est inextricable. Est-on certain que les formes du présent n'ont pas, elles aussi, cédé à quelque analogie? Au parfait, on n'est pas d'accord sur la désinence primitive de la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel. Puis il faudrait être au clair sur l'élision de l'*a* final des racines, devant les désinences commençant par une sonante: lequel est le plus ancien de *τίθη-ντι* ou de *gáhati* = *gáh-nti*? Plusieurs indices, dans le grec même, parleraient pour la seconde alternative (ainsi *τιθέασι*, arcad. *ἀπυδόας* seraient un vestige de *\*τιθάντι* — ou *\*τιθατι*? —, *\*ἀποδας*; la brève de *γνούς*, *ἔγνω* s'expliquerait d'une manière analogue). Enfin les formes étonnantes de la 3<sup>e</sup> p. pl. de la rac. *as* «être» ne contribuent pas, loin de là, à éclaircir la question, et pour brocher sur le tout, on peut se demander, comme nous le ferons plus loin, si la 3<sup>e</sup> pers. du plur. indo-européenne n'était pas une forme à syllabe radicale forte, portant le ton sur la racine.

que primitivement l'accusatif pluriel a été un cas fort, comme il l'est souvent en zend et presque toujours dans les langues européennes, et que l'accent reposait en conséquence sur la partie thématique du mot. Nous ne pouvons que nous ranger à son avis. — La substitution de l'a à la nasale sonante précède ce bouleversement de l'accusatif pluriel; de là l'absence de nasale.

Le grec a régulièrement -as: *πόδ-ας*, cf. *ἵππους*. Les formes crétoises comme *ποτινί-ας* ne sont dûes qu'à l'analogie de *πρε-γυρά-ς* etc. Brugman loc. cit. p. 299. — Le lat. -ēs peut descendre en ligne directe de -ns, -ens; l'ombr. *nerf* = \**nerms*. — L'acc. goth. *broþrun*s est peut-être, malgré son antiquité apparente, formé secondairement sur *broþrum*, comme le nom. *broþrus*. Cf. p. 47.

DÉSINENCE -M. (*Accusatif singulier et 1<sup>e</sup> pers. du sing.*) L'acc. sing. *pādam* et la 1<sup>e</sup> pers. de l'imparf. *āsam* (rac. as) se décomposent en *pād* + *m*, *ās* + *m*.

D'où vient que nous ne trouvions pas «*pāda*, *āsa*», comme plus haut *nāma*, *dāça*? La première explication à laquelle on a recours est infailliblement celle-ci: la différence des traitements tient à la différence des nasales: *pādam* et *āsam* se terminent par un *m*, *nāma* et *dāça* par un *n*. C'est pour prévenir d'avance et définitivement cette solution erronée, que nous nous sommes attaché (p. 29 seq.) à établir que la nasale de *dāça* ne peut être que la nasale labiale; il faut donc chercher une autre réponse au problème. Voici celle de M. Brugman (loc. cit. p. 470): «laissée à elle-même, la langue semble avoir incliné à rejeter la nasale, et dans *dāça* «elle a donné libre cours à ce penchant, mais l'*m* dans *pādam* était tenu «en bride par celui de *āçva-m*, et dans *āsam* par celui de *ābhara-m*.» Ceci tendrait à admettre une action possible de l'analogie sur le cours des transformations phonétiques, qu'on regarde d'ordinaire comme étant toujours purement mécaniques; principe qui n'a rien d'inadmissible en lui-même, mais qui demanderait encore à être éprouvé. Si nous consultons les langues congénères, le slave nous montre l'acc. sing. *matere*<sup>1</sup> = skr. *mātāram*, mais *imę* = skr. *nāma*; le gothique a l'acc. sing. *fadar* = skr. *pitāram*, mais *taihun* = skr. *dāça*. Ceci nous avertit, je crois, d'une différence primordiale. Plus haut nous avons admis qu'un mot indo-européen *stām̃* (skr. *sthāma*) restait toujours disyllabique, que, suivi d'une voyelle,

1. M. Scholvin dans son travail *Die declination in den pannon.-sloven. denkmälern des Kirchensl.* (Archiv f. Slav. Philol. II 523), dit que la syntaxe slave ne permet pas de décider avec sûreté si *matere* est autre chose qu'un génitif, concède cependant qu'il y a toute probabilité pour que cette forme soit réellement sortie de l'ancien accusatif.



il ne devenait point *stāmn*<sup>1</sup>. On peut se représenter au contraire que l'acc. *patarm* faisait *patarm* *api*, et admettre même que *patarm* restait dissyllabique devant les consonnes: *patarm* *tasya*<sup>2</sup>. Sans doute on ne doit pas vouloir poser de règle parfaitement fixe, et la consonne finale du thème amenait nécessairement des variations; dans les accusatifs comme *bharantm*, une prononciation dissyllabique est impossible devant les consonnes. Mais nous possédons encore les indices positifs d'un effort énergique de la langue tendant à ce que l'*m* de l'accusatif ne formât pas une syllabe: ce sont les formes comme skr. *uśām*, zd. *ushām* = \**uśām*, *pānthām*, zd. *pañtām* = \**pānthānm*<sup>3</sup>, et une foule d'autres que M. Brugman a traitées Stud. 307 seq. K. Z. XXIV 25 seq. Certains cas comme Zīp = *dyām*, βāv = *gām*, semblent remonter plus haut encore. De même, dans le verbe, on a la 1<sup>re</sup> pers. *vam* = \**varm* (Delbrück, A. Verb. p. 24). Si cette prononciation s'est perpétuée jusqu'après la substitution de l'*a* à la nasale sonante, on conçoit que l'*m* de *patarm* et *āsm*, ait été sauvé et se soit ensuite développé en *-am* par svarabhakti. — Le goth. *fadar* pour \**fadarm* a perdu la consonne finale, tandis que \**tehm* se développait en *taihum*. En ce qui concerne la première personne du verbe, M. Paul a ramené le subjonctif *bairau* à \**bairaj-u* = skr. *bhārey-[a]m*; si cet *-u* ne s'accorde guère avec la disparition totale de la désinence dans *fadar*, il laisse subsister du moins la différence avec les noms de nombre, qui ont *-un*. M. Brugman a indiqué (p. 470) une possibilité suivant laquelle l'acc. *tunþu* appartiendrait à un thème *tunþ-*; l'accord avec *bairau* serait alors rétabli; mais pourquoi *fadar* et non «*fadaru*»? Doit-on admettre une assimilation de l'accusatif au nominatif? — Le slave \**materem*, *matere* doit s'être développé sur \**materm* encore avant l'entrée en vigueur de la loi qui a frappé les consonnes finales. La première personne des aoristes non-thématiques *nēsū*, *nesochū* n'est plus une forme pure: elle a suivi l'analogie de l'aoriste thématique. Du côté opposé nous trouvons *ime* pour *imn*. — Nous aurions dû faire remarquer plus haut déjà que la règle établie par M. Leskien suivant laquelle un *a* final contient toujours un ancien *ā long* n'entraîne pas d'impossibilité à ce que *e* dans les mêmes conditions continue une nasale sonante; car ce dernier phonème a pu avoir une action toute spéciale (cf.

1. Pour les neutres en *-man* qui sont dérivés d'une racine terminée par une consonne, c'est la seule supposition possible, attendu que *n* se trouvait alors précédé de deux consonnes (*vakmn*, *sadmn*) et que dans ces conditions il était presque toujours forcé de faire syllabe même devant une voyelle. — Pour ce qui est des noms de nombre on remarquera que le dissyllabisme de *saptm* est prouvé par l'accent concordant du skr. *saptā*, du gr. *ἑπτά* et du goth. *sibun*, lequel frappe la nasale.

2. Cf. la prononciation de mots allemands comme *harm*, *lärm*.

3. Ces formes, pour le dire en passant, sont naturellement importantes pour la thèse plus générale que la désinence de l'accus. des thèmes consonantiques est *-m* et non *-am*.

goth. *taihun* etc. où il a conservé la nasale contre la règle générale), et l'*e* ne termine le mot que dans ce cas-là. — En grec et en latin les deux finales se sont confondues dans un même traitement.

Mentionnons encore la 1<sup>re</sup> pers. du parf. skr. *véd-a*, gr. *oîd-a*. Aux yeux de M. Brugman la désinence primitive est *-m*. Dans ce cas, dit M. Sievers, le germ. *vait* est parti de la 3<sup>e</sup> personne, car le descendant normal de *vaidm* serait «*vaitun*».

En résumé, la somme de faits dont il a été question dans ce chapitre et dont nous devons la découverte à MM. Brugman et Osthoff<sup>1</sup> est extrêmement digne d'attention. Ces faits trouvent leur explication dans l'hypothèse des mêmes savants de liquides et de nasales sonantes proethniques, que nous regardons à l'avenir comme parfaitement assurée. — Résumons les arguments les plus saillants qui parlent en sa faveur :

1. Pour ce qui est des liquides, quiconque ne va pas jusqu'à nier le lien commun que les faits énumérés ont entre eux, devra reconnaître aussi que l'hypothèse d'un *r* voyelle est celle qui en rend compte de la manière la plus simple, celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, puisque ce phonème existe, puisqu'on le trouve à cette place dans une des langues de la famille, le sanskrit. — Dès lors il y a une forte présomption pour que les nasales aient pu fonctionner de la même manière.

2. Certaines variations du vocalisme au sein d'une même racine qui s'observent dans plusieurs langues concordamment, s'expliquent par cette hypothèse.

3. L'identité théorique des deux espèces de nasales sonantes — celles qui doivent se produire par la chute d'un *a* (*αρός*) et celles qu'on doit attendre de l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale (*ῥαται*) — est vérifiée par les faits phonétiques.

4. Du même coup les dites désinences se trouvent ramenées à une unité: il n'est plus nécessaire d'admettre les doublets: *-anti*, *-nti*; *-ans*, *-ns*, etc.

1. L'hypothèse des liquides sonantes indo-européennes a été faite il y a deux ans par M. Osthoff, *Beiträge de Paul et Braune* III 52, 61. La loi de correspondance plus générale qu'il établissait à été communiquée avec son autorisation dans les Mémoires de la Soc. de Ling. III 282 seq. Malheureusement ce savant n'a donné nulle part de monographie complète du sujet.

5. L'idée qu'on avait, que les nasales ont pu dans certains cas être rejetées dès la période proethnique conduit toujours, si l'on regarde les choses de près, à des conséquences contradictoires. La théorie de la nasale sonante supprime ces difficultés en posant en principe que dans la langue mère aucune nasale n'a été rejetée.

En fait d'objections, on pourrait songer à attaquer la théorie précisément sur ce dernier terrain, et soutenir la possibilité du rejet des nasales en se basant sur le suffixe sanskrit *-vams* qui fait *-uś* aux cas très-faibles; le grec *-via* = *-uśī* prouve que cette dernière forme est déjà proethnique. Dans l'hypothèse de la nasale sonante la forme la plus faible n'aurait jamais pu donner que *-vas* = *-wŋs*. Mais il est hautement probable, comme l'a fait voir M. Brugman K. Z. XXIV 69 seq. que la forme première du suffixe est *-was*, qu'il n'a été infecté de la nasale aux cas forts que dans le rameau indien de nos langues, et cela par voie d'analogie<sup>1</sup>.

M. Joh. Schmidt, tout en adhérant en général à la théorie de M. Brugman dans la recension qu'il en a faite *Jenaer Literaturz.* 1877 p. 735, préférerait remplacer la nasale sonante par une nasale précédée d'une voyelle irrationnelle: *ās'ntai* = *ḡarai*. Il ajoute: «si l'on voulait en se fondant sur *ukśnās*, ramener *ukśā-bhis* à *ukśn̄bhis*, il faudrait aussi pour être conséquent, faire sortir «*ṣvābhis*, *pratyāgbhis* de \**ṣunbhis*, \**pratigbhis*.» L'argument est des mieux choisis, mais on ne doit pas perdre de vue le fait suivant, c'est que les groupes *i + n*, *u + n*, ou bien *i + r*, *u + r* peuvent toujours se combiner de deux manières différentes, suivant qu'on met l'accent syllabique sur le premier élément ou sur le second — ce qui ne change absolument rien à leur nature. On obtient ainsi: *in* ou *yn̄* (plus exactement *īn̄*), *un* ou *un̄* (*uṇ̄*) etc. Or l'observation montre que la langue se décide pour la première ou pour la seconde alternative, suivant que le groupe est suivi

1. On peut faire valoir entre autres en faveur de cette thèse le mot *anaḍvāh*, nomin. *anaḍvān* qui vient de la racine *vah* ou de la racine *vadh*: on n'a jamais connu de nasale à aucune des deux. Puis le mot *pīmān* dont l'instr. *pumsā* ne s'explique qu'en partant d'un thème *pumas* sans nasale. Il est vrai que ce dernier point n'est tout à fait incontestable que pour qui admet déjà la nasale sonante.

d'une voyelle ou d'une consonne:  $\text{cu} + n + \text{as}$  devient *ṣunas*, non *ṣuṇ(n)as*;  $\text{cu} + n + \text{bhis}$  devient *ṣuṇbhis* (= *ṣvabhis*), non *ṣuṇbhis*. Les liquides attestent très-clairement cette règle: la racine *war*, privée de son *a*, deviendra *ur* devant le suff. *-u*: *uru*, mais *wṛ* devant le suff. *-ta*: *vṛta*<sup>1</sup>.

On pourrait encore objecter que *ukṣṇbhis* est une reconstruction inutile puisque dans *ḍhanībhis* de *ḍhanin* où il n'est pas question de nasale sonante nous remarquons la même absence de nasale que dans *ukṣābhis*. Mais les thèmes en *-in* sont des formations obscures, probablement assez récentes, qui devaient céder facilement à l'analogie des thèmes en *-an*. On peut citer à ce propos la forme *maghōsu* de *maghāvan* assurée par le mètre R. V. X 94, 14 dans un hymne dont la prosodie est, il est vrai, assez singulière. Des cas très-faibles comme *maghōnas* on avait abstrait un thème *maghon-*: de ce thème on tira *maghōsu*, comme de *ukṣan* *ukṣāsu*.

La chronologie de la nasale sonante est assez claire pour les langues asiatiques où elle devait être remplacée dès la période indo-iranienne par une voyelle voisine de l'*a*, mais qui pouvait en être encore distincte. Pour le cas où la nasale sonante suivie d'une semi-voyelle apparaît en sanskrit sous la forme *an* (p. 35), le zend *ḡaynvāo* = *ḡaghanvān* prouve qu'à l'époque arienne il n'y avait devant la nasale qu'une voyelle irrationnelle<sup>2</sup>.

1. Les combinaisons de deux sonantes donnent du reste naissance à une quantité de questions qui demanderaient une patiente investigation et qu'on ne doit pas espérer de résoudre d'emblée. C'est pourquoi nous avons omis de mentionner plus haut les formes comme *ḥinvānti*, *ḍeivvāsi* (cf. *ḍeivvōsi*); *ḥinvānt*, cf. *ḍeivvōs*. La règle qui vient d'être posée semble cependant se vérifier presque partout dans l'arien, et probablement aussi dans l'indo-européen. Certaines exceptions comme *purūn* (et non «*purvas*») = *puru* + *ns*, pourront s'expliquer par des considérations spéciales: l'accent de *purū* repose sur l'*u* final et ne passe point sur les désinences casuelles — le gén. pl. *purūnām* à côté de *purānām* a un caractère récent —; l'*u* est par conséquent forcé de rester voyelle: dès lors la nasale sera consonne, et la forme \**purūns* se détermine. Les barytons en *-u* auront ensuite suivi cette analogie.

2. Si le skr. *amā* «domi» pouvait se comparer au zd. *nmāna* «de-meure», on aurait un exemple de *a* = *ṛ* produit dans la période indienne. Mais le dialecte des Gāthās a *demāna* (Spiegel Gramm. der Ab. Spr. p. 346), et cette forme est peut-être plus ancienne?

Les indices que fournissent les langues classiques, ceux du moins que j'ai aperçus, sont trop peu décisifs pour qu'il vaille la peine de les communiquer. Dans les langues germaniques, M. Sievers (*Beiträge de P. et B.* V 119) montre que la naissance de l'*u* devant les sonantes *r*, *l*, *m*, *n*, *ŋ*, date de la période de leur unité et ne se continue point après la fin de cette période. Ainsi le goth. *sittls*, c'est-à-dire *sittls*, qui, ainsi que l'a prouvé l'auteur, était encore \**setlas* à l'époque de l'unité germanique, n'est point devenu «*sittuls*».

### § 3. Complément aux paragraphes précédents.

Il faut distinguer des anciennes liquides et nasales sonantes différents phénomènes de svarabhakti plus récents qui ont avec elles une certaine ressemblance.

C'est ainsi qu'en grec le groupe *consonne + nasale + y* devient *consonne + avy*<sup>1</sup>: *ποιμν + yω* donne \**ποιμανyω*, *ποιμαίνω*; *τι-τυ + yω* donne \**τιτανyω*, *τιταίνω*; le dernier verbe est formé comme *ἴζω* qui est pour *σι-σδ-yω* (v. Osthoff, *das Verbum etc.* p. 340). Les féminins *τέχαινα* pour \**τεκτυ-γα*, *Λάκαινα*, *ζύγαινα* etc. s'expliquent de la même manière.

Les liquides sont moins exposées à ce traitement, comme l'indique par exemple *ψάλτριά* en regard de *Λάκαινα*. Le verbe *ἐχθαίρω* dérive peut-être du thème *ἐχθρό*, mais les lexicographes donnent aussi un neutre *ἐχθαρ*. — En revanche l'éolique offre:

---

1. On peut néanmoins considérer l'*av* ainsi produit comme représentant une nasale sonante, la nasale, comme dans le skr. *gāghanvān* = \**gāghnōān* (p. 35) ayant persisté devant la semi-voyelle. Ainsi *ποιμαίνω* = *ποιμnyω*. Dans un mot comme \**ποιμnyω*, s'il a existé, la langue a résolu la difficulté dans le sens inverse, c'est-à-dire qu'elle a dédoublé *y* en *iy*: \**ποιμnyω*, grec historiq. *ποίμνιον*. Nous retrouvons les deux mêmes alternatives dans les adverbes védiques en *-uyā* ou *-viyā*: \**ācuyā* se résout en *ācuyā*, tandis que \**uruyā* devient *urviyā*. Dans ces exemples indiens on ne voit pas ce qui a pu déterminer une forme plutôt que l'autre. Dans le grec au contraire, il est certain que la différence des traitements a une cause très-profonde, encore cachée il est vrai; le suffixe de *ποίμνιον* est probablement non *-ya*, mais *-ia* ou *-iya*: il y a entre *ποιμαίνω* et *ποίμνιον* la même distance qu'entre *ἄζωμα* et *ἄγιος* ou qu'entre *οὐσα* et *οὐσία*. La loi établie par M. Sievers *Beitr. de P. et B.* V 129 n'éclaircit pas encore ce point.

*Πέρραμος* = *Πρίραμος*, *ἀλλότερρος* = *ἀλλότριος*, *μέτερρος* = *μέτριος*, *κόπερρα* = *κόπρια* (Ahrens I 55); ces formes sont bien dans le caractère du dialecte: elles ont été provoquées par le passage de l'i à la spirante jod — d'où aussi *φθέρρω*, *κτέννω* — qui changea *Πρίραμος* en \**Πρjραμος*. C'est alors que la liquide développa devant elle une voyelle de soutien, qui serait certainement un *a* dans tout autre dialecte, mais à laquelle l'éolien donne la teinte *ε*. Dans des conditions autres, *ᾱμ-ᾱ* est, suivant une explication que M. Brugman m'autorise à communiquer, sorti de \**σμ-α* qui est l'instrumental de *εἰς* «un» (thème *sam-*); tandis que *μία* pour \**σμ-ία* (Curtius Grdz. 395) s'est passé du soutien vocalique.

On peut ramener la prépos. *ἄνευ* à \**σνευ* qui serait le locatif de *smi* «dos»; le Vêda a un loc. *sāno* qui diffère seulement en ce qu'il vient du thème fort. Pour le sens cf. *νόσφι* (Grdz. 320). On trouve du reste en sanskrit: *sanutār* «loin», *sánutya* «éloigné» qui semblent être parents de *smi*; *sanutār* est certainement pour \**snutār*; cf. *sanūbhis* s. v. *snú* chez Grassmann. Ce savant fait aussi de *sanitūr* un adverbe voisin de *sanutār*; dans ce cas le goth. *sundro* nous donnerait l'équivalent européen. Cf. enfin le latin *sine*.

La 1<sup>re</sup> pers. du pl. *ἐλύσαμεν* est pour \**ἐλυσμεν*. Cette forme est avec *ἐλυσα*, *ἐλυσαν* et le part. *λύσας* la base sur laquelle s'est édifié le reste de l'aoriste en *-σα*.

L'aor. *ἔκτανον* de *κτεν* appartient à la même formation que *ἔσχ-ον* (p. 9). Il doit son *α* à l'accumulation des consonnes dans \**ἐκτεν-ον*. L'*α* de *ἔδραμον* a la même origine, à moins, ce qui revient assez au même, que *ρα* ne représente *ῥ* et qu'on ne doive assimiler *ἔδραμον* à *ἔτραπον*. — *σπαρέσθαι*, s'il existe (Curtius Verb. II 19), remonte semblablement à \**σπρέσθαι*<sup>1</sup>.

1. Les aoristes du passif en *-θη* et en *-η* sont curieux, en ce sens que la racine prend chez eux la forme réduite, et cela avec une régularité que la date récente de ces formations ne faisait pas attendre. Exemples: *ἐτάθη*, *ἐτάφθη*; *ἐλάπη*, *ἐδάκη*. A l'époque où ces aoristes prirent naissance, non-seulement une racine *δεϛκ* avait perdu la faculté de devenir *δεϛκ*; mais il n'est même plus question d'existence propre des racines; leur vocalisme est donc emprunté à d'autres thèmes verbaux (par exemple l'aoriste thématique actif, le parfait moyen), et il nous apprend seulement que le domaine des liquides et nasales sonantes était autrefois fort étendu. Néanmoins certaines formes de l'aor. en *-η* restent inexplicables: ce sont

Le germanique est très-riche en phénomènes de ce genre; c'est, comme on pouvait attendre, l'*u* qui tient ici la place de l'*a* grec. M. Sievers (loc. cit. p. 119) ramène la 1<sup>re</sup> pers. pl. parf. *biuum* à *bitm̃* né lors de la chute de l'*a* de \*(*bi*)*bitmá*. Cf. plus haut p. 11 i. n. — M. Sievers explique semblablement *lauhmuni*, p. 150.

M. Osthoff considère le dat. pl. *broþrum* (l'*u* de ce cas est commun à tous les dialectes germaniques) comme étant pour *broþrm*, skr. *bhrátr̥bhyas*. Mais il reste toujours la possibilité que la syllabe *um* soit ici de même nature que dans *bitum*. En d'autres termes l'accent syllabique pouvait reposer sur la nasale, aussi bien que sur la liquide. Cf. les datifs du pluriel gothiques *bajoþum*, *menoþum*, où la liquide n'est point en jeu.

Quant aux participes passifs des racines à liquides ou à nasales de la forme A (p. 8), comme *baurans* en regard du skr. *ba-bhrāná*, il faut croire que la voyelle de soutien est venue, le besoin d'ampleur aidant, de certains verbes où la collision des consonnes devait la développer mécaniquement, ainsi dans *numans* pour \**nmans*, *stulans* pour \**stlans*. Ajoutons tout de suite que les formes indiennes comme *ça-grām-āná* (= *ça-gr̥m̥m-āná*) présentent le même phénomène, et que dans certaines combinaisons il date nécessairement de la langue-mère. En thèse générale, les insertions récentes dont nous parlons se confondent souvent avec certains phonèmes indo-européens dont nous aurons à parler plus tard, et qu'il suffit d'indiquer ici par un exemple: goth. *kaurus* = gr. *βαρύς*, skr. *gurú*.

On sait l'extension qu'a prise dans l'italique le développement des voyelles irrationnelles. Le groupe ainsi produit avec une liquide coïncide plus ou moins avec la continuation de l'ancienne liquide sonante; devant *m* au contraire nous trouvons ici *e*, là *u*: (*e*)*sm(i)* devient *sum*, tandis que *pedm̃* devient *pedem*. Un *n* semble préférer la voyelle *e*: *genu* est pour \**gnu*, *sinus* pour \**smus* (skr. *smú*. Fick W. I<sup>o</sup> 226).

---

celles comme *ἐάλη*, *ἐδάκην*, où *αλ*, *ακ* est suivi d'une voyelle. Ces formes, comme nous venons de voir, se présentent et se justifient à l'aoriste actif après une double consonne, mais non dans d'autres conditions: il faut donc que *ἐάλην*, *ἐδάκην* soient formés secondairement sur l'analogie de *ἐτάκην*, *ἐδάκην* etc. qui eux-mêmes s'étaient dirigés sur *ἐταπόμην*, *ἐδακον* etc.

En zend, ce genre de phénomènes pénètre la langue entière; c'est en général un *e* qui se développe de la sorte. — Le sanskrit insère un *a* devant les nasales; nous en avons rencontré quelques cas précédemment; la prosodie des hymnes védiques permet, comme on sait, d'en restituer un grand nombre. D'autres fois l'*a* se trouve écrit: *tatane* à côté de *tatné*, *kšamá* à côté de *kšmās*. L'accent de *kšamá* suffirait pour déterminer la valeur de son *a*; si cet *a* avait été de tout temps une voyelle pleine, il porterait le ton: «*kšámā*».

En quittant les liquides et nasales sonantes, phonèmes dûs la plupart du temps à la chute d'un *a*, il est impossible de ne pas mentionner brièvement le cas où l'*a* est empêché d'obéir aux lois phonétiques qui demandent son expulsion. Ce cas ne se présente jamais pour les racines de la forme A et B (p. 8), le coefficient sonantique étant toujours prêt à prendre le rôle de voyelle radicale. Au contraire les RACINES DE LA FORME C ne peuvent, sous peine de devenir imprononçables, se départir de leur *a* que dans certaines conditions presque exceptionnelles.

Devant un suffixe commençant par une consonne elles ne le pourront jamais<sup>1</sup>. Les formes indiennes comme *taptá*, *sattá*, *tašjá*, les formes grecques comme *ἐξτός*, *σμεπτός* etc., pouvaient-elles perdre leur *a*, leur *ε*? Non, évidemment; et par conséquent elles n'infirmant en aucune façon le principe de l'expulsion de l'*a*.

Le suffixe commence-t-il par une voyelle et demande-t-il en même temps l'affaiblissement de la racine, cet affaiblissement pourra avoir lieu dans un assez grand nombre de cas. Nous avons rencontré plus haut *σχ-εῖν*, *σπ-εῖν*, *πτ-έσθαι* etc. des racines *σεχ*, *σεν*, *πεν* etc. En sanskrit on a par exemple *bá-ps-ati* de *bhas*, *á-kš-an* de *ghas* lequel donne aussi par un phénomène analogue la racine secondaire *ga-kš*. Le plus souvent l'entourage des consonnes ne permettra pas de se passer de l'*a*. Prenons par exemple le participe parfait moyen sanskrit, lequel rejette l'*a* radical: les racines *bhar* de la forme A et *vart* de la forme B suivront la règle sans difficulté: *ba-bhr-āná*, *va-vrt-āná*. De même *ghas*, bien qu'étant de la

1. On a cependant en sanskrit *gāha*, *gāhi*, *sá-gāhi*, *zā. ha-γdāhiu*, venant de *ghas* par expulsion de l'*a* et suppression de la sifflante (comme dans *pumbhís*).



forme C, donnerait s'il se conjuguait au moyen: \**ga-kš-āná*; mais telle autre racine de la forme C, *spaç* par exemple, sera contrainte de garder l'a: *pa-spaç-āná*. Ce simple fait éclaire tout un paradigme germanique: à *babhrāná* répond le goth. *baurans*, à *vavr-tāná* le goth. *vaurjans*; le type *paspācāná*, c'est *gibans*. Tous les verbes qui suivent l'ablaut *giba*, *gab*, *gebun*, *gibans*, ont au participe passif un *e* (i) pour ainsi dire illégitime et qui bien que très-ancien n'est là que par raccroc.

Il y a dans les différentes langues une multitude de cas de ce genre, que nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici. La règle pratique très-simple qui s'en dégage, c'est que, lorsqu'on pose la question: «telle classe de thèmes a-t-elle l'habitude de conserver ou de rejeter l'a (e) radical?», on doit se garder de prendre pour critère des formes où l'a (e) ne pouvait pas tomber.

C'est ici le lieu de parler brièvement de ce qui se passe dans les racines dont *as* et *wak* peuvent servir d'échantillons. Il est permis à la rigueur de les joindre au type C; mais chacun voit que la nature sonantique de la consonne initiale chez *wak* et son absence totale chez *as* créent ici des conditions toutes particulières.

Chez les racines comme *as*, peu nombreuses du reste, la chute de l'a, n'entraîne point de conflit ni d'accumulation de consonnes. Elle est donc possible, et en temps et lieu elle devra normalement se produire. De là la flexion indo-européenne: *ás-mi*, *ás(-s)i*, *ás-ti*; *s-mási*, *s-tá* etc. Optatif: *s-yám*. Impératif: (?) *z-dhi* (zend *zdi*). Voy. Osthoff K. Z. XXIII 579 seq. Plus bas nous rencontrerons skr. *d-ánt*, lat. *d-ens*, participe de *ad* «manger».

La racine *wak* est en sanskrit *vaç* et fait au pluriel du présent *uç-más*; on a semblablement *iš-tá* de *yağ*, *ṛḡ-ú* de *rağ* etc. Quel est ce phénomène? Un affaiblissement de la racine, sans doute; seulement il est essentiel de convenir que ce mot *affaiblissement* ne signifie jamais rien autre chose que *chute de l'a*. C'est laisser trop de latitude que de dire avec M. Brugman (loc. cit. p. 324) «*Vocalwegfall unter dem Einfluss der Accentuation.*» Entre autres exemples on trouve cités à cette place indo-eur. *smusá* «bru» pour *sumusá*, skr. *strí* «femme» pour \**sutrí*. Lors même que dans ces mots un *u* serait tombé (la chose est indubitable pour le véd. *çmasi* = *uçmási*), il s'agirait ici d'un fait absolument anormal

qu'on ne saurait mettre en parallèle et qui est plutôt en contradiction avec la loi de l'expulsion de l'*a*, car un corollaire de cette loi, c'est précisément que les *coefficients de l'a* se maintiennent. Gardons-nous aussi de prononcer le mot *samprasāraṇa*: ce terme, il est vrai, désigne simplement le passage d'une semi-voyelle à l'état de voyelle; mais en réalité il équivaut dans tous les ouvrages de linguistique à: rétrécissement des syllabes *ya, wa, ra* (*ye, we; yo, wo*) en *i, u, r*. Dans l'esprit de celui qui emploie le mot *samprasāraṇa*, il y a inévitablement l'idée d'une action spéciale de *y, w, r* sur la voyelle qui suit, et d'une force absorbante dont jouiraient ces phonèmes. Si tel est le sens qu'on attache au mot *samprasāraṇa*, il faut affirmer nettement que les affaiblissements proethniques n'ont rien à faire avec le *samprasāraṇa*. L'*a* tombe, voilà tout. Et ce n'est point par plusieurs phénomènes différents, mais bien par un seul et même phénomène que *pa-pt-ús* est sorti de *pat*, *s-mási* de *as*, *rih-mási* de *raigh*, *uḡ-mási* de *wak*. — D'ailleurs, lorsque dans des périodes plus récentes nous assistons véritablement à l'absorption d'un *a* par *i* ou *u*, la voyelle qui en résulte est dans la règle une longue.

Plus haut, nous n'avons fait qu'indiquer ce mode de formation des liquides sonantes, ainsi *τρέπω* donnant *ἐτραπον*; *mr̥dú, pr̥thú* des racines *mr̥ad* et *pr̥ath*. La liste serait longue. Il vaut la peine de noter le gr. *τρεφ* qui, outre *ἐτραφον* et *τέτραμμαί*, présente encore la sonante régulière dans l'adjectif *ταρφύς*.

## Chapitre II.

### Le phonème *A* dans les langues européennes.

#### § 4. La voyelle *a* des langues du nord a une double origine.

La tâche que nous nous étions posée dans le chapitre précédent n'était qu'un travail de déblai: il s'agissait de dégager l'*a*, l'ancien et le véritable *a* — un ou complexe, peu importe ici — de tout l'humus moderne que différents accidents avaient amassé sur lui. Cette opération était tellement indispensable que nous

n'avons pas craint de nous y arrêter longtemps, de dépasser même les limites que nous fixait le cadre restreint de ce petit volume.

Il est possible à présent de condenser en quelques mots le raisonnement qui nous conduit à la proposition énoncée en tête du paragraphe.

1. L'*u* (*o*) germanique n'entre plus en considération dans la question de l'*a*. Il sort toujours d'une liquide ou d'une nasale sonante, lorsqu'il n'est pas l'ancien *u* indo-européen.

2. Il n'y a plus dès lors dans le groupe des langues du nord que 2 voyelles à considérer: l'*e*, et ce que nous appellerons l'*a*. Cette dernière voyelle *apparaît en slave sous la forme de o*, mais peu importe: un tel *o* est adéquat à l'*a* du lithuanien et du germanique; la couleur *o* ne fait rien à l'affaire.

3. Dans le groupe du sud on a au contraire 3 voyelles: *e a o*.

4. L'*e* du sud répond à l'*e* du nord; l'*a* et l'*o* du sud réunis répondent à l'*a* du nord.

5. Nous savons que lorsqu'un *α* grec alterne avec *ε* dans une racine contenant une liquide ou une nasale (non initiale), l'*α* est hystérogène et remonte à une sonante.

6. Or les dites racines sont *les seules* où il y ait alternance d'*α* et d'*ε*, ce qui signifie donc que l'*a* gréco-latin et l'*e* gréco-latin n'ont aucun contact l'un avec l'autre.

7. Au contraire l'alternance d'*e* et d'*o* dans le grec, et primitivement aussi dans l'italique, est absolument régulière (*ἔτερον: τέτοκα, τόκος. tego: toga*).

8. Comment l'*a* et l'*o* des langues du sud pourraient-ils donc être sortis d'un seul et même *a* primitif? Par quel miracle cet ancien *a* se serait-il coloré en *o*, *et jamais en a*, précisément toutes les fois qu'il se trouvait en compagnie d'un *e*? — Conclusion: le dualisme: *a* et *o* des langues classiques est originaire, et il faut que dans l'*a* unique du nord deux phonèmes soient confondus.

9. Confirmation: lorsqu'une racine contient l'*a* en grec ou en latin, et que cette racine se retrouve dans les langues du nord, on observe en premier lieu qu'elle y montre encore la voyelle *a*, mais de plus, et voilà le fait important, *que cet a n'alterne point avec l'e*, comme c'est le cas lorsque le grec répond par un *o*. Ainsi le gothique *vagja* = gr. *ὀχέω*, *klaf* = gr. *(κ)κλοφα* sont

accompagnés de *viga* et de *hlifa*. Mais *agis(a-)* = gr. ἄχος, ou bien *ala* = lat. *alo* ne possèdent aucun parent ayant l'e. A leur tour les racines de la dernière espèce auront une particularité inconnue chez celles de la première, la faculté d'allonger leur *a* (*agis*: *ōg*, *ala*: *ōl*), dont nous aurons à tenir compte plus loin.

M. Brugman a désigné par  $a_1$  le prototype de l'e européen; son  $a_2$  est le phonème que nous avons appelé *o* jusqu'ici. Quant à ce troisième phonème qui est l'a gréco-italique et qui constitue une moitié de l'a des langues du nord, nous le désignerons par la lettre *A*, afin de bien marquer qu'il n'est parent ni de l'e ( $a_1$ ) ni de l'o ( $a_2$ ). — En faisant provisoirement abstraction des autres espèces d'a possibles, on obtient le tableau suivant:

<i>Langues du nord.</i>	<i>Etat primordial.</i>	<i>Gréco-italique.</i>
e	$a_1$	e
a {	$a_2$	o
	<hr/> A	<hr/> a

### § 5. Equivalence de l'α grec et de l'a italique.

Dans le paragraphe précédent nous avons parlé de l'α grec et de l'a italique comme étant une seule et même chose, et il est reconnu en effet qu'ils s'équivalent dans la plupart des cas. L'énumération des exemples qui suit, et qui a été faite aussi complète que possible, est en grande partie la reproduction de la première des listes de M. Curtius (*Sitzungsberichte* etc. p. 31). Il était indispensable de mettre ces matériaux sous les yeux du lecteur quand ce n'eût été que pour bien marquer les limites où cesse en grec le domaine des liquides et nasales sonantes, en rappelant que l'alpha n'est point nécessairement une voyelle anaptyctique d'origine secondaire.

D'autre part le mémoire cité contient deux listes d'exemples avec le résultat desquelles notre théorie paraît être en contradiction. La première de ces listes consigne les cas où un α grec se trouve opposé à un e latin; la seconde donne les mots où au contraire l'e grec répond à l'a latin. Or un tel échange d'e et d'a, qui peut s'accorder plus ou moins avec le scindement d'un α unique, est à peu près incompatible avec l'hypothèse des deux

phonèmes  $\alpha$  et  $\alpha_1$  différents dès l'origine. Mais, aux yeux de celui-là qui accepte la théorie des nasales sonantes, le nombre des cas de la première espèce se réduira déjà considérablement: il supprimera *ἐκατόν* — *centum*, *δασύς* — *densus*, *παχύς* — *pinguis* etc. En y regardant de plus près, en tenant compte de toutes les rectifications motivées par les travaux récents, on arrivera à un résidu absolument insignifiant, résidu dont presque aucune loi d'équivalence phonétique n'est exempte. Nous pouvons nous dispenser de faire cela tout au long. Un ou deux exemples suffiront. *Κρέας* — *caro*: M. Bréal a montré (Mém. Soc. Ling. II 380) que ces deux mots ne sont point parents. *Μέγας* — *magnus*: la racine n'est point la même, comme nous le verrons plus bas. *Κεφαλή* — *caput*: le  $\varphi$  du grec continue à rendre ce rapprochement improbable. *Τέσσαρες* — *quattuor*: les plus proches sœurs de la langue latine montrent l'e: ombr. *petur*, osq. *petora*; *quattuor* est sans doute une altération de \**quottuor* pour \**quettuor* (cf. *colo* = \**quelo* etc.). *Βαστάζω* — *gesto* (Fick): leur identité n'est pas convaincante, car on attendrait du moins \*(*g*)*vesto*; *gesto* et *gero* sont bien plutôt parents du gr. *ἀ-ροστός*<sup>1</sup> «paume de la main» dont l'o est  $\alpha_2$ . En ce qui concerne *ἄχην* (cf. *ἄχηνία*) qu'on rapproche du lat. *ēgeo*, il y aurait en tous cas à tenir compte de la glose *ἀεχῆνες· πένητες* (Hes.). — L'exemple le plus saillant qu'on ait cité pour la prétendue équivalence d'e et d'a, c'est le grec *ἐλίκη* «saule» = lat. *salix* (vieux haut-all. *salaha*); mais ici encore on pourra répliquer que *ἐλίκη* et un mot arcadien et l'on pourra rappeler *ζέρεθρον* = *βάραθρον* et autres formes du même dialecte<sup>2</sup> (Gelbke, Studien II 13).

Au sein du grec même — il ne s'agit pas ici des différences de dialecte — on a souvent admis un échange d'e et d'a. Comme nous avons eu occasion de le dire au § 4, ce phénomène est limité à une classe de racines chez lesquelles l' $\alpha$ , étant un produit récent des liquides et nasales sonantes, n'est pas en réalité un  $\alpha$ . Nous ne croyons pas que cet échange se présente nulle part ailleurs.

1. Egal lui-même au skr. *hāsta*. Le zend *zaṣta* montre que la gutturale initiale est palatale, non vélaire. C'est un cas à ajouter à la série: *hānu* — *γένος*, *ahām* — *ἐγώ*, *mahānt* — *μέγας*, *gha* — *γε* (*hīd* — *καρδία*).

2. C'est avec intention que nous nous abstenons de citer *ζέλλω*, qui en apparence serait un parallèle meilleur.

Il nous semble superflu d'ouvrir ici une série d'escarmouches étymologiques dont l'intérêt serait fort médiocre. Déjà le fait qu'il n'est aucun des cas allégués qui ne prête à la discussion suffit à éveiller les doutes. Un simple regard sur la flexion verbale permet de constater que là du moins il n'y a pas trace d'un *α* remplaçant l'*ε* en-dehors des racines à liquides et à nasales. Autant le paradigme *τρέπω, έτραπον, τέτραμμαι, έτράφθην* est commun dans ces deux dernières classes, autant partout ailleurs il serait inouï. Un exemple, il est vrai, en a été conjecturé. M. Curtius est porté à croire juste la dérivation que font Aristarque et Buttmann de l'aor. pass. homérique *έάφθην* (*έπι δ' άσπίς έάφθην*, Iliade XIII 543, XIV 419). Le mot semble signifier *suivre dans la chute*, ou selon d'autres *rester attaché, adhérer*. Partant du premier sens, Buttmann voyait dans *έάφθην* un aoriste de *εποιμαι*, rejetant l'opinion qui le rattache à *άπτω*. Dans tous les cas personne ne voudra sur une base aussi frêle soutenir la possibilité de l'ablaut *ε-α* dans la flexion verbale. Avant de s'y avouer réduit, il serait légitime de recourir aux étymologies même les plus hasardées (cf. par exemple goth. *siggan* «tomber», ou bien skr. *sañg* «adhérer»; *α* serait alors représentant d'une nasale sonante).

Examinons encore trois des cas où l'équivalence d'*ε* et d'*α* est le plus spacieuse: *νέ(ε)ω* «nager», *νά(ε)ω* (éol. *ναύω*) «couler»; cf. skr. *snauíti*. Comment une même forme primitive a-t-elle pu donner à la fois *νέ(ε)ω* et *νά(ε)ω*? C'est ce qu'on ne saurait concevoir. La difficulté est supprimée si, séparant *νά(ε)ω* de l'ancienne racine *snau*, nous le rapprochons de *snā*: *να(ε)* s'est développé sur *snā* absolument comme *φα(ε)* (*φάυος*) sur *bhā*, *χα(ε)* (*χαῦνος, χάος*) sur *ghā*, *στα(ε)* (*σταυρός*) sur *stā*, *λα(ε)* (*άπολαύω*) sur *lā*, *δο(ε)* (*δουφανολή*) sur *dā*, *γνο(ε)* (*νόος, gnavus*) sur *gnā*. — *νέ(ε)ομαι* «venir», *ναίω*, *ένασσα, ένασθην* «demeurer»; cf. skr. *násate*. Les sens ne s'accordent pas trop mal, mais rien ne garantit que la véritable racine de *ναίω* soit *nas*; qu'on compare *δαίω*, *έδάσσατο, -δαστος*. D'autre part il faut tenir compte de *ναῦος* «temple», que M. Curtius propose, il est vrai, de ramener à *\*νασφος*. — *φάστν* «cité» appartient à la racine du goth. *visan* qu'on croit retrouver dans le gr. *εστία* et avec plus de certitude dans *άέσκω*, *άεσα* «passer la nuit, dormir». *φάσ-τυ* est à *άφέσ-κω* ce que le thème latin *vad-* est au gr. *άφεθ-λον*; il s'agit ici de phénomènes

phoniques tout particuliers. — Les autres cas peuvent tous s'éliminer semblablement. Dans deux mots: *δεῖπνον* = \**δαπινον*, et *εἶκλον*, autre forme de *αἶκλον* (v. Baunack, Studien X 79), l'*α* semble s'être assimilé à l'*i* qui suivait. Quant à *κλείς*, *γείτων*, *λεώς*, *λειτουργός*, *ρεῖα* etc., à côté de *κλαῖς*, *γαῖ*, *λαός*, *ῥαῖδιος* etc., il n'est pas besoin de dire que leur *ε* pour *η* n'est que la traduction ionienne d'un *ā*.

Après la critique détaillée de ce point par M. Brugman on ne sera plus disposé à attribuer aux formes dialectales *φάρω*, *τράχω*, *τράφω* etc., pas plus qu'à *ῥεσπάριος*, *ἀνφόταρος*, *πατάρα*, une importance quelconque dans la question de l'*α*. M. Havet (Mémoires de la Soc. de Linguist. II 167 seq.) a depuis longtemps expliqué leur *α* par l'influence de *ρ*. Il va sans dire qu'ici nous n'avons point affaire à un *ρ* voyelle donnant naissance à *α*, mais bien à un *ρ* consonne transformant *ε* en *α*. C'est le phénomène inverse qui se manifeste dans certaines formes ioniennes et éoliennes telles que *ῥρσην*, *γέργερος*, *χλιερός*.

Comme on le voit par le tableau de Corssen (II<sup>e</sup> 26), l'échange de l'*α* et de l'*ε* est aussi presque nul dans le latin, pour autant du moins que certaines affections phonétiques spéciales et de date récente ne sont pas en jeu. Le vocalisme concorde également entre les différents dialectes italiques qu'il est donc permis de considérer à cet égard comme un tout. La divergence la plus considérable est dans le latin *in-* (préfixe négatif) et *inter* en regard de *an-*, *anter*, de l'osque et de l'ombrien. Cette divergence s'expliquera plus loin, nous l'espérons.

Les exemples qui suivent sont répartis en trois séries, d'après la place de l'*α* et son entourage dans la racine.

1. *La syllabe radicale ne contient ni nasale ni liquide qui ne serait pas initiale.* En tête de la liste se trouvent les racines communes à un grand nombre de mots. Les lettres C et F renvoient aux ouvrages d'étymologie de M. Curtius et de M. Fick.

<i>ak<sub>1</sub></i> :	<i>ἄκ-ρος</i> , <i>ἀκαχ-μένος</i>	<i>ac-ies</i> , <i>ac-us</i> etc.
<i>ak<sub>2</sub></i> :	<i>ἄκ-αρος</i> , <i>ἄχ-λύς</i>	<i>aqu-ilus</i> . F.
<i>ag</i> :	<i>ἄγ-ω</i> , <i>ἄγ-ός</i>	<i>ag-o</i> , <i>ac-tio</i> .
<i>ap</i> :	<i>ἄπ-τω</i>	<i>ap-tus</i> , <i>ap-ere</i> (?).
<i>kwap</i> :	<i>καπ-ύω</i> , <i>καπ-νός</i>	<i>vap-or</i> , <i>vappa</i> . C.

<i>dap</i> :	δάπ-τω, δαπ-άνη	<i>dap-es, dam-num</i> <sup>1</sup> .
1 <i>mak</i> :	μάκ-αρ, μακ-ρός	<i>mac-te</i> ( <i>macer</i> ?).
2 <i>mak</i> <sup>2</sup> :	μάχ-ομαι, μάχ-αιρα	<i>mac-tare, mac-ellum</i> .
<i>mad</i> :	μαδ-άω, μαδ-αρός	<i>mad-eo, mad-idus</i> .
<i>lak</i> :	λάκ-ος, λακ-ερός	<i>lac-er, lac-erare</i> .
<i>lag</i> :	λάγ-νος, λαγγ-άζω	<i>lac-sus, langu-eo</i> . C.
<i>lap</i> :	λάπ-τω, λαφ-ύσσω	<i>la-m-b-o, lab-rum</i> .
<i>las</i> :	λίλα(σ)-ίομαι, λάσ-τη	<i>las-c-ivus</i> .
<i>sap</i> :	σαπ-ρός, σαφ-ής	<i>sap-io, sap-or</i> . C.
ἄβιν· ἐλάτην	<i>abies</i> .	βάκτρον <i>baculus</i> .
ἄγρός	<i>ager</i> .	βασκαίνω <i>fascinare</i> (?).
ἄκχος	<i>axilla, āla</i> .	δάκρυ <i>dacruma</i> .
ἄμνός	<i>agnus</i> <sup>3</sup> .	κάδος <i>cadus</i> .
ἄξινη	<i>ascia</i> .	κακκάω <i>cacare</i> .
ἄξων	<i>axis</i> .	κάπρος <i>caper</i> .
Ἄπι-δανός	<i>amnis</i> <sup>4</sup> .	ῥάξ <i>racemus</i> (?).
ἀπό	<i>ab</i> .	ιάπτω <i>jacio</i> (?).
ἄττα	<i>atta</i> .	λάχνη <i>lāna</i> .
ἄχνη	<i>agna</i> .	ψαφαρός <i>scabies</i> .

## Dans la diphthongue:

ai. αἶθω	<i>aestas, aestus</i> .	λαιός	<i>laevus</i> .
αἰών	<i>aevum</i> <sup>5</sup> .	σαῖοι	<i>saevus</i> <sup>6</sup> (?).
αἶσα (αἰκ-γα)	<i>aequus</i> .	σκαίος	<i>scaevus</i> .
(δα(ι)ρήρ	<i>lēvir</i> .)	dor. αἰ	osq. <i>svai</i> <sup>7</sup> .

1. Sur le rapport de *damnum* et de *δαπάνη*, v. Bechstein, Studien VIII 384 seq. L'auteur omet de mentionner que même au temps de Suétone (Néron, chap. 31) *damnosus* signifiait *dépensier*. — 2. Il est préférable de ne pas inscrire ici une troisième racine *mak*, dans *μάσσω* — *mācero*, parce que l'e du sl. *męknęti* complique la question. — 3. V. Fick, K. Z. XX 175; le sl. *jagnę* qui a *g*<sub>2</sub> justifie la forme ancienne \*ἄβνός qu'on suppose pour le mot grec. — 4. M. Curtius interprète le nom de fleuve Ἄπιδανός par ἄπι «eau» + δανο «donnant», étymologie qui trouverait peut-être quelque appui dans Ἡρι-δανός (skr. *vāri* «eau»); il rapporte à la même racine Μεσάπιοι, γῆ Ἀπία etc. La question est seulement de savoir si nous avons affaire à *ap* (d'où *amnis*) ou à *ak*<sub>2</sub> (dans *aqua*); mais dans l'un et l'autre cas le latin montre l'a. — 5. L'a est long: gr. ἑπη-ετανός, skr. *āyus*. — 6. V. Savelsberg, K. Z. XVI 61. L'épel *σαῖοι* rend le rapprochement douteux. — 7. Encore ici on peut supposer l'a long; on arriverait peut-être à expliquer de la sorte *εἰ* pour *ηἰ*.



<b>au.</b> <i>aug:</i>	αὐγ-ή, αὐκ-σις	<i>aug-ere, aug-ustus.</i>
1 <i>aus:</i>	αὔωσ; ἀέλιος	<i>aur-ora; Aus-elius. C.</i>
2 <i>aus:</i>	ἐξ-αυσ-τήρ	<i>h-aur-io, h-aus-tus<sup>1</sup> (?).</i>
<i>gau:</i>	γαῦ-ρος, γη-θέω	<i>gau-dere, gav-isus. C.</i>
<i>kaup:</i>	κάπ-ηλος <sup>2</sup>	<i>caup-o, cōp-a. C.</i>
<i>pau:</i>	παύ-ω	<i>pau-cus, pau-per.</i>
<i>stau:</i>	σταυ-ρός	<i>in-stau-rare. C.</i>

1. Fick, *Beiträge de Bezzenberger* II 187. — 2. L'u est tombé en grec, comme dans κλόνις et d'autres formes. Osthoff, *Forschungen* I 145. Misteli, *K. Z.* XIX 399.

αὔρα	<i>aura</i> (emprunté?).	θραύω	<i>fraus.</i>
αὔτε	<i>autem</i> (?).	καυλός	<i>caulis.</i>
ἐνι-αυτός	<i>autumnus</i> (?).	σανχμός	<i>saucius.</i>
θαῦνον· θη- ρίον Hes.	<i>Faunus</i> (?).	ταῦρος	<i>taurus.</i>

<i>a</i> est suivi de <i>v</i> .	ἀπο-λαύ-ω	<i>Lav-erna, lav-erniones. C.</i>
	ἀ(φ)-ίω	<i>av-eo, av-idus</i> (?). <i>C.</i>
	πα(φ)-ίω	<i>pav-io.</i>
	φαῦ-ος, φα(φ)εινός	<i>fav-illa. C.</i>

## 2. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale<sup>1</sup>.

Dans un certain nombre d'exemples (nous en avons placé quelques-uns entre crochets) l'*a* représente certainement autre chose que *Λ*: c'est un *a* anaptyctique, en rapport avec les phénomènes étudiés au chapitre VI.

<i>ank:</i>	ἀγκ-ών, ἀγκ-ύλος	<i>anc-us. C.</i>
<i>angh:</i>	ἄγγ-ω	<i>ang-o, ang-ustus.</i>
1 <i>ar:</i>	ἄραρ-ίσκω, ἄρ-θρον	<i>ar-tus.</i>
2 <i>ar:</i>	ἄρ-όω	<i>ar-are, ar-vum.</i>
<i>ark:</i>	ἄρκ-έω	<i>arc-eo, arx.</i>
<i>arg:</i>	ἄργ-ός [ἄργ-υρος]	<i>arg-uo [arg-entum].</i>
—	ἄρπ-άξω, ἄρπ-αλέος	<i>rap-io, rap-ax.</i>
<i>al:</i>	ἄλ-αλ-τος	<i>al-o, al-umnus. C.</i>
(?) <i>alg:</i>	ἄλγ-ος, ἀλγ-έω	<i>alg-eo</i> (?).
<i>kan:</i>	καν-άξω, ἡμ-καν-ός <sup>2</sup>	<i>can-o, can-orus.</i>
[ <i>kard:</i>	κράδ-η, κραδ-άλινω	<i>card-o. C.]</i>
<i>kal:</i>	καλ-έω	<i>cal-endaē, cal are.</i>

[ <i>bhark</i> : φράσσω, φρακ-τός	<i>farc-io, frac-sare.</i>
[ <i>sark</i> <sub>2</sub> : φάπ-τω	<i>sarc-io. Bugge.]</i>
[ <i>sarp</i> : ἄρπ-η	<i>sarp-o, sarmen.]</i>
1 <i>sal</i> : ἄλ-λομαι	<i>sal-io, sal-tus.</i>
2 <i>sal</i> : σάλ-ος, σαλ-άσσω	<i>sal-um. C.</i>
[ <i>skand</i> : κἀνδ-αρος	<i>cand-eo, cand-ela. C.]</i>

ἄλλος	<i>alius.</i>
[ἄλκη	<i>alces.]</i>
ἀλκυνών	<i>alcedo.</i>
ἀλφός	<i>albus.</i>
[ἀμφί	<i>amb-.]</i>
[ἄμφω	<i>ambo.]</i>
ἄν	<i>an.</i>
[ἀν- (priv.)	<i>osq. ombr. an-.]</i>
ἄνεμος	<i>animus.</i>
ἀντί	<i>ante.</i>
ἀράχνη	<i>arānea.</i>
[ἀρμός	<i>armus.]</i>
ἄρον	<i>arundo(?) F.</i>
[βαρύς	<i>gravis.]</i>
βλάπτω	<i>suf-flāmen(?)<sup>3</sup>.</i>
βάρβαρος	<i>balbus.</i>
βάλανος	<i>glans.</i>
γάλακτ-	<i>lact-.]</i>
γλαμυρός	<i>gramia.</i>
γλαφυρός	<i>glaber(?)</i>
κάλχη	<i>clacendix.</i>
καμάρα	<i>camurus.</i>
dor. κᾶπος	<i>campus.</i>
καρκίνος	<i>cancer.</i>

λάξ		<i>calx.</i>
κάρταλος		<i>cartilago</i> <sup>4</sup> .
κράμβος		<i>carbo.</i>
μάλβαξ	}	<i>malva.</i>
μαλάχη		
μάμμη		<i>mamma.</i>
dor. νᾶσσα		<i>anat-</i>
δί-πλαξ		<i>ombr. tu-plak</i> <sup>5</sup> .
[παλάμη		<i>palma.]</i>
πάλη		<i>palea. F.</i>
dor. πᾶνιον		<i>pannus.</i>
πλάξ		<i>planca.</i>
πραπίδες		<i>palpito</i> <sup>6</sup> .
φαίβος		<i>valgus</i> (?).
ἄλς		<i>sal.</i>
φακτοί		<i>an-fractus</i> <sup>7</sup> .
σκάλοψ		<i>talpa. C.</i>
σκάνδαλον		<i>scando. C.</i>
[ἄφλαστον		<i>fastigium. F.]</i>
ἥλος	}	<i>vallus. C.</i>
Φάλλος		
χάλαζα		<i>grando.</i>
dor. χάν <sup>8</sup>		<i>anser.</i>

1. Les couples σφάλλω — fallo et ἀλφάνω — labor ne sont pas insérés dans cette liste, parce qu'ils prêtent matière à discussion. — 2. ἡμίκα-  
νός· ὁ ἀλεκτρονίων. Hes. — 3. Fick, Beitr. de Bezzenb. I 61. — 4. Studien  
V 184. — 5. L'e du latin *duplex* n'est dû qu'à la loi d'affaiblissement qui  
frappe les seconds membres des composés. — 6. Nous séparons ainsi *pal-*  
*pito* de *palpo* = ψηλαφάω. — 7. V. page 17. — 8. Ahrens II 144. — *an-*  
*trum* et *brachium* sont empruntés au grec.

Au tableau qui précède il faut ajouter 5 racines qui, au fond, semblent ne pas contenir de nasale, bien qu'elles en soient infectées dans plusieurs langues, sans doute par l'influence du suffixe. Ces racines sont du reste dans un tel état qu'on peut quelquefois douter si leur voyelle est *e* ou *a*, et que l'étude de leurs perturbations est à peine possible à l'heure qu'il est. On peut en dire autant de quelques-unes de celles qui viennent d'être mentionnées et qui sont placées entre crochets.

κλάζω, ἐκλάζον, κέκλαγγα, *clango, clangor.*

κεκληγηώς, κλαγγή

Cf. norr. *hlakka*; goth. *hlahjan*, *hloh*; lith. *klegù*. F. I<sup>s</sup> 541.

τεταγών

*tango, tago, tetigi, tactus.*

M. Fick compare le goth. *stiggvan* ce qui s'accorde mal avec le lat. *tago*. Il est certain qu'on ne doit pas songer au goth. *tekan*; ce dernier a un parent grec dans δάκτυλος (rac. *dag*; cf. *digitus*).

πήγνυμι, πέγνηρα, ἐπάγρη,

*pango, pago, pepigi,*

πηκτός, πάγη

*pignus, pāciscor, pāx.*

Cf. goth. *fahan*, *faiḥah*, ou bien v. h<sup>t</sup>-all. *fuogī*; skr. *pāṣa*.

πλήσσω, dor. πλᾶρά, ἐξεπλάγην; *plango, planxi, planctus,*

πλάζω, ἐπλάγχθη

*plāga*. C. Grdz. 278.

κάκαλον «mur d'enceinte»

*cancelli* «treillis, barrières».

M. Fick qui rapproche ces deux mots (II<sup>s</sup> 48) leur compare le skr. *kācate* et *kāñcate* «attacher». Mais de là il n'y a qu'un pas au goth. *hāhan*, *haihāh* «suspendre». L'identification de ce dernier verbe avec le skr. *ṣāṅkate* «être préoccupé, douter etc.» (I<sup>s</sup> 56) a un côté faible dans la signification du mot indien. Cf. Pott, Wzlw. III 139.

Voici enfin différents exemples appartenant aux tableaux 1 et 2, mais qui présentent un *ā* long, dans l'une des deux langues ou dans toutes deux. Cet *ā* long est un nouveau phonème à enregistrer, et comme il est évidemment en rapport avec *ɹ*, nous pouvons lui donner tout de suite la désignation *ā*, tout en nous promettant de l'étudier ailleurs plus à loisir.

dor. γάρῳ *garrio*<sup>1</sup>.

dor. (F)ᾗχῶ<sup>2</sup> } *vāgio*.

(F)ι(F)ᾗχῇ } *cāligo*.

dor. καλίς<sup>2</sup> *cāligo*.

dor. κλα(ῥ)ίς<sup>2</sup> { *clāvis.*

*claudio.*

dor. κλαῖος<sup>2</sup> *glārea*<sup>3</sup>.

λαῖς bas-lat. *gravarium*<sup>4</sup>(?).

<i>μᾶλον</i>	<i>mālum.</i>	<i>ῥάπυς</i>	<i>rāpa.</i>
<i>ναῦς</i>	<i>nāvis.</i>	<i>σκήπων</i> <sup>1</sup>	<i>scāpus.</i>
dor. <i>πᾶλός</i> <sup>2</sup>	<i>pālūd</i> <sup>5</sup> .	<i>ἁδύς</i> }	<i>suāvis.</i>
<i>πηρός, παῦρος</i> }	<i>pārum.</i>	<i>εὐᾶδε</i> }	
dor. <i>τὸ πᾶρος</i> }	<i>parvus.</i>	( <i>ταῶς</i>	<i>pāvo</i> <sup>3</sup> .)
<i>πεπαρεῖν</i>	<i>ap-pāreo</i> <sup>6</sup> .	<i>χαμός</i>	<i>hāmus.</i>
<i>ῥάδιξ</i> }	<i>rādix.</i>	<i>ψηλαφάω</i> ( <i>η=ā?</i> )	<i>palpare.</i>
<i>ῥάδαμνος</i> }		dor. <i>ψᾶπος</i>	<i>sābulum.</i>

Ici se place aussi la racine de *magnus*, *māior*, osq. *mahiis* etc. qui a donné en grec *μῆχος*, *μῆχαρ*, dor. *μᾶχανά* (Ahrens II 143). V. page 64.

1. La racine de *garrio* n'est pas, il est vrai, exactement la même que celle de *γαρύω* (cf. lith. *garsā*). — 2. Ahrens II 137 seq. — 3. Il est possible que *glārea* soit emprunté; *pāvo* l'est presque certainement. — 4. Pictet, *Origines Indo-européennes* I<sup>1</sup> 132. — 5. D'autre part *πιάδος* se rapproche de *palus*. — 6. Curtius, *Verbum* II '29. — 7. Dor. *σιᾶπάνιον* Ahrens II 144.

### 3. *a* termine la racine:

<i>ghā</i> <sup>1</sup> :	<i>χᾶ-λά, χᾶ-τέω</i>	<i>fā-mes, fā-tuus.</i>
	<i>χᾶ-τίλω, χᾶ-τίς</i>	<i>fā-t-iscor, fā-t-igo.</i>
<i>pā</i> :	<i>πᾶ-τ-έομαι,</i>	<i>pā-nis, pā-bulum, pa-sco,</i>
	<i>ᾶ-πα-σ-τος, πᾶ-νία</i>	<i>pā-s-tor</i> <sup>2</sup> , <i>pā-vi.</i>
<i>bhā</i> :	dor. <i>φᾶ-μί, φᾶ-μα;</i>	<i>fā-ri, fā-ma,</i>
	<i>φᾶ-τις, 1° p. pl. φᾶ-μέν</i>	<i>fā-bula, fā-t-eor.</i>
(?) <i>lā</i> <sup>3</sup> :	<i>ῥλά-ω, ῥλα-κ-ή</i>	<i>lā-trare (lā-mentum?).</i>
<i>stā</i> :	dor. <i>ῥ-στα-μι, ῥ-στα-ν;</i>	<i>Stā-tor, stāmen,</i>
	<i>στα-τήρ; 1° p. pl. ῥ-στα-μεν</i>	<i>stā-tus, stā-bulum.</i>
(s) <i>nā</i> :	<i>νᾶ-ρός, νᾶ-μα,</i>	<i>nā-tare, nā-trix,</i>
	<i>νᾶ-σος, Nā-λάς</i>	<i>nāre.</i>
<i>spā</i> :	dor. <i>σᾶ-διον; σπά-ω</i>	<i>spā-tium (pa-t-eo?),</i>
		<i>pa-nd-o, pa-s-sus.</i>

1. La dépendance des mots latins de la rac. *ghā* est assez généralement reconnue; quant à *hisco*, *hiare* etc., on ne saurait les dériver immédiatement de *ghā*; *hiare* est le lith. *žiōti* (rac. *ghyā*); et la ressemblance de *hisco* avec *χάσκω* ne doit point faire passer sur cette considération. — 2. Schmitz, *Beiträge zur lat. Sprachk.* p. 40. — 3. En admettant dans *ῥλάω* un cas de prothèse de l'*v* nous restituons au grec une racine qui ne manque presque à aucune des langues congénères. M. Fick il est vrai la trouve dans *λῆρος*, *ληρέω*. Le *λάων* d'Homère est controversé. *ἀλυκτεῖ*: *ῥλακτεῖ*. *Κρητες* nous apporte peu de lumière.

Les exemples qui précèdent offrent plusieurs cas d'amplification au moyen d'une dentale, amplification qu'affectionnent les racines en  $\bar{a}$ , qui s'est accomplie du reste de plusieurs manières différentes. Voici une racine qui dans les deux langues n'apparaît que sous la forme amplifiée (cf. Curtius Grdz. 421):

$\bar{la}$ : dor.  $\lambda\acute{\alpha}\text{-}\theta\text{-}\omega$ ;  $\xi\text{-}\lambda\acute{\alpha}\text{-}\theta\text{-}\omega\nu$   $\bar{la}\text{-}t\text{-}eo$ .

La nasale de  $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  ne prouve nullement une racine *lan*, que le skr. *rāndhra* «caverne», vu son isolement, ne confirmerait pas. Hésychius il est vrai donne:  $\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\acute{\epsilon}\varsigma$ :  $\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\acute{\epsilon}\varsigma$ , mais une autre glose:  $\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\nu\acute{\eta}\varsigma$ :  $\acute{\alpha}\sigma\phi\alpha\lambda\acute{\eta}\varsigma$ . *Λάκωνες*, interdit d'en tirer aucune conséquence quant à  $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$ .

Le lat. *ma-nd-o* «mâcher» (cf. *pa-nd-o*,  $\lambda\alpha\text{-}\nu\theta\text{-}\acute{\alpha}\nu\omega$ ), *ma-s-ticare*, *ma-nu-cius* etc., et le grec  $\mu\alpha\text{-}\sigma\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$  se basent pareillement sur une racine *mā* dont dérive encore le goth. *mat(i)-s* «repas».

Ici se place enfin lat. *pa-t-ior*, *pa-s-sus*, en regard de  $\pi\acute{\alpha}\text{-}\sigma\chi\omega$ ,  $\xi\text{-}\pi\alpha\text{-}\theta\omega\nu$ ; nous avons vu et nous verrons plus bas qu'il est à peu près impossible de décider si l' $\alpha$  de ces mots grecs est un  $\alpha$  ancien ou le représentant d'une nasale sonante.

Il reste à mentionner:

dor. $\mu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$	= <i>māter</i> .	$\chi\lambda\bar{\alpha}\rho\acute{\omicron}\varsigma$	= $h(\bar{\alpha})\bar{l}\bar{\alpha}r\bar{\iota}\varsigma(?)$ .
$\varphi\rho\acute{\alpha}\tau\eta\rho$	= <i>frāter</i> .	[dor. $\tau\lambda\bar{\alpha}\tau\acute{\omicron}\varsigma$	= <i>lātus</i> .]
$\pi\acute{\alpha}\tau\eta\rho$	= <i>pater</i> .	$\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\iota\acute{\alpha}$	cf. <i>prātum</i> .

Döderlein (Handbuch der Lat. Etym.) compare *latex* «ruisseau» à  $\lambda\acute{\alpha}\tau\alpha\acute{\xi}$  «bruit du dé qui tombe». M. Roscher a montré (Stud. IV 189 seq.) que les nombreuses formes du mot  $\beta\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha\chi\omicron\varsigma$  «grenouille» remontent à  $\ast\beta\rho\acute{\alpha}\tau\rho\alpha\chi\omicron\varsigma$  qu'il rapproche du lat. *blaterare*. Il faudrait citer aussi  $\lambda\acute{\alpha}\tau\rho\iota\varsigma$  en regard de *latro* si ce dernier n'était emprunté au grec (Curtius Grdz. 365).

Les syllabes suffixales fournissent  $\bar{a}$  et  $\bar{\alpha}$  en nombre relativement restreint. Ces phonèmes sont, peu s'en faut, limités au suffixe des féminins de la 1<sup>re</sup> déclinaison: grec  $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}$ , vieux-latin *formā*. Certains cas de cette déclinaison montrent aussi  $\bar{a}$  bref, voy. § 7 fin. Un  $\bar{a}$  bref apparaît ensuite au nom.-acc. plur. des neutres de la 2<sup>e</sup> déclinaison, où probablement il a été long d'abord: grec  $\delta\bar{\omega}\rho\bar{\alpha}$ , latin *dōnā* (vieux lat. *falsā*?). V. § 7.

$\bar{a}$  est de plus désinence des thèmes neutres consonantiques

au nom.-acc. plur. Ex. *γένε-α*, *gener-a*. Mais on sait que l'âge de cette désinence est incertain.

### § 6. Le phonème $\Delta$ dans les langues du nord.

Que faut-il, quand il s'agit d'un mot gréco-latin, pour être sûr que ce mot contient  $\Delta$ ? Il faut simplement, toutes précautions prises contre les liquides et nasales sonantes, qu'il ait l'*a* en grec et en latin. Mais il suffit en général, si le mot existe dans l'une des deux langues seulement, que dans cette langue il montre l'*a*: l'*a* italique ou grec *non anaphyctique* *a*, dans quelque forme qu'il se trouve, la qualité  $\Delta$ . — Dans les idiomes du nord le problème est plus compliqué: chaque *a* peut, en lui-même, être  $\Delta$  ou  $a_2$ . Avant de lui attribuer la valeur  $\Delta$ , il faut s'être assuré qu'il ne peut représenter  $a_2$ . Cette épreuve sera possible bien souvent dans chaque langue sans qu'il soit besoin de recourir aux idiomes congénères, et cela au moyen des données morphologiques qui indiquent dans quelles formations  $a_1$  est remplacé par  $a_2$ . La formation est-elle de celles qui n'admettent pas  $a_2$ , on sera certain que l'*a* est un  $\Delta$ . Le thème du présent, mais seulement chez les verbes primaires, est la plus répandue de ces formations.

Dans le choix des racines données comme exemples de  $\Delta$  dans les langues du nord, nous avons suivi autant que possible ce principe. Il faut que sans sortir de ce groupe de langues on puisse conclure que la racine contient  $\Delta$ , puis on compare les langues du sud, et il y a confirmation en tant que ces dernières montrent l'*a*. Cf. § 4, 9. Des exemples tels que sl. *orja* en regard du lat. *arare* ou goth. *ḡahan* en regard de *tacere* ont été laissés de côté: ce n'est pas qu'il y ait lieu de douter que leur *a* ne soit un  $\Delta$ , mais ces verbes étant dérivés on ne peut distinguer dans la langue même, si leur *a* ne représente pas  $a_2$ ; on ne le peut décider qu'en invoquant l'*a* des langues du sud. Or, c'est précisément à mettre en lumière l'identité de l'*a* du sud avec celui des  $\Delta$  du nord qui ne peut être  $a_2$ , qu'est destiné le tableau. — Cependant un tel triage était impossible pour les thèmes nominaux détachés.

La plupart des exemples se trouvent dans les riches collections d'Amelung auxquelles nous ne saurions toutefois renvoyer le lecteur purement et simplement: car, conformément à son

système, qui n'admet qu'un seul phonème primitif soit pour l'*a* du nord soit pour l'*a* et l'*o* réunis du sud, l'auteur citera indistinctement goth. *akrs* = gr. ἀκρός, goth. *hlaƿ* = gr. κέκλωφα. La présente liste est très-loin d'être complète; c'est plutôt un choix d'exemples.

<i>ʌk<sub>1</sub></i> :	sl. <i>os-trŭ</i> ; lith. <i>asz-trūs, aszmen-</i>	<i>ac-ies, ἄκ-ρος.</i>
<i>ʌg<sub>1</sub></i> :	norr. <i>ak-a, ōk</i>	<i>ag-o, ἄγ-ω.</i>
<i>ʌgh<sub>2</sub><sup>1</sup></i> :	goth. <i>ag-is, og</i> (irland. <i>ag-athar</i> )	<i>ἄχ-ος, ἀκαχ-ίζω.</i>
<i>kʌp</i> :	goth. <i>haf-jan, hof<sup>2</sup></i>	<i>cap-io.</i>
<i>twʌk<sup>3</sup></i> :	goth. <i>ƿvah-an, ƿvoh</i>	<i>τάκ-ω, ἐ-τάκ-ην.</i>
<i>dhʌbh<sup>4</sup></i> :	sl. <i>dob-rŭ</i> ; goth. <i>ga-daban, ga-dob</i>	<i>fäh-er.</i>
<i>mʌk<sub>1</sub></i> :	goth. <i>ma(h)-ists<sup>5</sup></i>	<i>μακ-ρός.</i>
<i>mʌgh<sub>2</sub></i> :	sl. <i>mog-a</i> ; goth. <i>mag-an<sup>5</sup></i>	<i>mag-nus, μαχ-ανά.</i>
<i>wʌdh</i> :	norr. <i>vað-a, vōð</i>	<i>vād-o, vāsi. F.</i>
<i>skʌp</i> :	sl. <i>kop-ajq<sup>6</sup></i> ; lith. <i>kap-ŭju</i>	<i>σκάπ-τω, κάπετος.</i>
<i>skʌbh</i> :	goth. <i>skab-an, skof</i>	<i>scab-o, scābi.</i>
<i>ʌn</i> :	goth. <i>an-an, on</i> ; sl. <i>a-ch-a</i>	<i>an-imus, ἄν-εμος.</i>
<i>ʌngh<sub>1</sub></i> :	goth. <i>agg-vus</i> ; sl. <i>až-ŭkŭ</i> ; lith. <i>ànszetas</i>	<i>ang-o, ἄγγ-ω.</i>
<i>ʌl</i> :	goth. <i>al-an, ol</i> (irland. <i>al</i> )	<i>al-o, ἄν-αλ-τος.</i>

1. Le grec ἄχομαι, ἄχος, ἡκαχον, ἄχθος; le goth. *ag-is, un-agands*, parf.-prés. *og* etc. sortent d'une racine *agh* sans nasale qui semble être distincte de *angh*. La première donne en sanskrit *aghā* «méchant» (*aghā-m* «mal, malheur»), *aghulā* (id.), *aghāyāti* «menacer»; la seconde: *amhi*, *amhas* etc. La première désigne un mal moral, du reste assez indéterminé, la seconde signifie *attacher, resserrer*. La gutturale finale prouve assez qu'il y a lieu de faire la distinction; en effet le zend *āzanīh*, le slave *ažŭkŭ* montrent *gh<sub>1</sub>* et élèvent par conséquent une barrière entre skr. *amhi* et skr. *aghā*. Ce n'est qu'en apparence que le *gv* du goth. *aggvus* contredit au *z* du slave et du zend: nous croyons que le *v* en question vient des cas obliques où il ne fait que continuer l'*u* suffixal. Mais il faut avouer que le zend *ayana* «vinculo» compromet la combinaison. — 2. *hafjan* est un verbe fort; autrement, d'après ce qui vient d'être dit, nous ne devrions pas le citer. — 3. Il semble à peu près impossible de maintenir le rapprochement du goth. *ƿvahan, ƿvoh* avec le grec τέγγω (malgré ἄτρεγκτος = ἄτρεγκτος). Le grec τέγω au contraire n'offre aucune difficulté de forme; les significations il est vrai s'écartent sensiblement, mais elles peuvent s'unir dans l'idée de *faire ruisseler* qui est précisément celle du skr. *tōcate* auquel on a comparé *ƿvahan*. Cf. d'ailleurs les sens variés des racines *prau* et *snā*. — 4. Fick K. Z. XIX 261. — 5. Comme l'a fait voir M. Ascoli (K. Z. XVII 274) le goth. *maists* est pour \**mahists*, ce qui le place à côté de μακρός en le séparant de mikils, ainsi que le demandait déjà la diffé-

rence des voyelles. M. Ascoli a montré en même temps que *major*, *magnus*, remontent à *maḥ*, *magh*; et nous nous permettrions seulement de mettre en doute que ce *magh* ait donné le skr. *mahánt*. Ne pouvant développer la chose au long, nous nous contentons de constater qu'il y a 3 racines. 1° *maḥ*<sub>1</sub>: zend *maçyāo*, anc. pers. *maḥista*, goth. *ma(h)ists*, *ma(h)isa*, grec *μαχός*, et aussi *μαχας* et le latin *macte*. 2° *maḥ*<sub>2</sub>: skr. *maghá* «richesse», goth. *magan*, lat. *magnus*, *ma(h)jor*, gr. *μαχανά*, sl. *moga*; — mais point *mahánt*, vu le *z* du zend *mazūōnt*. 3° *ma*<sub>1</sub>*g*<sub>1</sub> ou *ma*<sub>1</sub>*gh*<sub>1</sub>: gr. *μέγας*, goth. *mikils*, skr. *mahánt*; cf. *magmán*. — En ce qui concerne spécialement le gothique, il faut admettre que le parf. sing. *mag* est pour \**mog* et qu'il a suivi l'analogie du pluriel *magum*; de même qu'inversement *forum* a remplacé \**farum*. Cf. plus loin, chap. V. — 6. Les verbes dérivés de la classe dont fait partie *kopaja* n'ont pas l'habitude de changer un *e* radical en *o* (*a*<sub>2</sub>); il était donc permis de le citer ici.

goth. <i>a(j)iza-</i>	<i>a(j)es.</i>	goth. <i>aljīs</i>	<i>alius</i> , ἄλλος.
goth. <i>akrs</i>	<i>ager</i> , ἄγρός.	goth. <i>ana</i>	ἀνά.
lith. <i>akmū</i> (? sl.		lith. <i>asà</i>	<i>ansa</i> .
<i>kamy</i> = * <i>okmy</i> ,		goth. <i>and-</i>	<i>ante</i> , ἀντί.
norr. <i>hamarr</i> )	<i>ἄκμων</i> .	v. h <sup>t</sup> -all. <i>ano</i> , lith.	
goth. <i>ahva</i>	<i>aqua</i> .	<i>anýta</i>	<i>ānus</i> .
lith. <i>áklas</i>	<i>aquilus</i> , ἄκαρας.	goth. <i>arhvazna</i>	<i>arcus</i> .
v. haut-all. <i>ahsa</i> ,		goth. <i>avo</i>	<i>avus</i> .
sl. <i>osī</i> , lith. <i>asīs</i>	<i>axis</i> , ἄξων.	sl. <i>brada</i> (* <i>borda</i> )	
goth. <i>af</i>	<i>ab</i> , ἀπό.	lith. <i>barzdà</i> ,	
sl. <i>ofičī</i> , goth. <i>atta</i>	<i>atta</i> , ἄττα.	v. h <sup>t</sup> -all. <i>part</i>	<i>barba</i> .
goth. <i>tagr</i>	<i>lacrima</i> , δάκρυ.	goth. <i>bariz-eins</i>	
sl. <i>bobŭ</i> , boruss.		(sl. <i>borŭ</i> F.)	<i>far</i> , g. <i>farris</i> .
<i>babo</i>	<i>fāba</i> . F.	v. haut-all. <i>gans</i> ,	
goth. <i>gazds</i> <sup>1</sup>	<i>hasta</i> .	sl. <i>gašī</i> , lith. <i>žasis</i>	<i>anser</i> , χάν.
sl. <i>lomŭ</i>	<i>lāma</i> (* <i>lacma</i> ). F.	goth. <i>fana</i> ,	
goth. <i>ma(h)il</i>	<i>mācula</i> . F.	sl. <i>o-pona</i>	<i>pannus</i> , πᾶνιον.
		goth. <i>salt</i> , sl. <i>soŭi</i>	<i>sal</i> , ἄλς.

1. Osthoff K. Z. XXIII 87.

Les exemples suivants vont nous faire voir le *ɹ* long des langues du nord. Ce phonème qui dans le groupe du sud ne diffère de *ɹ* bref que par la quantité, chez elles en général s'en distingue encore par la teinte. Dans le germanique et le lithuanien c'est un *ō* long (v. h<sup>t</sup>-all. *uo*), tandis que le slave chez qui *ɹ* bref devient *ŏ* donne à *ɹ* long la couleur *a*. On sait que l'*a* slave ne



sort d'une voyelle brève que dans un ou deux cas tout à fait exceptionnels. Les formes placées entre crochets enfreignent cette loi de substitution.

<i>fāgus</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>buocha</i> .	<i>πᾶχυς</i>	norr. <i>bōgr</i> .
<i>cāligo</i> , <i>καλῖς</i>	sl. <i>kalŭ</i> . F.	<i>rāpa</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>ruoba</i> , lith.
<i>μάκων</i>	sl. <i>makŭ</i> [v. h <sup>t</sup> -all. <i>māgo</i> ].		<i>rōpé</i> [sl. <i>rēpa</i> ].
<i>nāres</i> , <i>nāsus</i>	lith. <i>nōsis</i> , anglo-s.	<i>suāvis</i> , <i>ἀδύς</i>	germ. <i>swōtya</i> : norr.
	<i>nōsu</i> (cf. sl. <i>nosŭ</i> ,		<i>soetr</i> , v. h <sup>t</sup> -all.
	v. h <sup>t</sup> -all. <i>nasa</i> ).		<i>suozi</i> (F. III <sup>s</sup>
			361).

$\Delta$  et  $\bar{\Delta}$  terminent la racine :

<i>ghā</i> :	<i>χή-μη</i> ( <i>χᾶ-λά</i> )	germ. <i>gō-men</i> , lith. <i>go-murŷs</i> « pat- latum ». F.
<i>tā</i> :	<i>tā-bes</i>	sl. <i>ta-jā</i> [anglo-s. <i>þāven</i> ].
<i>bhā</i> :	<i>fā-ri</i> , <i>φᾶ-μί</i>	sl. <i>ba-jā</i> .
<i>lā</i> :	<i>lā-trare</i>	sl. <i>la-jā</i> , lith. <i>lō-ju</i> [mais en gothique <i>laia</i> = * <i>lē(j)a</i> ].
<i>stā</i> :	<i>stā-tus</i> , <i>ἔ-στᾶ-ν</i> etc.	sl. <i>sta-na</i> , lith. <i>stōju</i> ; goth. <i>sto-min</i> , <i>sta-da</i> [v. h <sup>t</sup> -all. <i>stām</i> , <i>stēm</i> ].
(s) <i>tā</i> :	dor. <i>τᾶ-τάω</i> <sup>1</sup>	sl. <i>ta-jā</i> , <i>ta-tŷ</i> , <i>ta-jŭnŭ</i> .

La racine est augmentée d'une dentale, par exemple dans :

<i>pā-t</i> :	<i>πα-τ-έομαι</i> , <i>pā-s-tor</i>	goth. <i>fo-d-jan</i> <sup>2</sup> , sl. <i>pa-s-tyrŷ</i> .
<i>lā-(t)</i> :	<i>λά-ω</i> « vouloir »	goth. <i>la-þ-on</i> , <i>la-þa-leiko</i> . F.
<i>sā-t</i> <sup>3</sup> :	<i>sā-t-ur</i> , <i>sā-t-is</i>	goth. <i>sa-d-a</i> , <i>so-þ-a</i> ; lith. <i>só-t-us</i> (sl. <i>sytŭ</i> ).

1. Ahrens II 144. Au slave *tajŭ* « en cachette », *tajŭnŭ* « secret » cf. le thème indien *tāyú* « voleur » d'où aussi *τηῦ-σιος* « vain, sans résultat » (Pott, *Wurzelwörterb.* I 100). — 2. *fodjan* suppose une racine contenant  $\Delta$ , et c'est à ce titre-là seulement que nous le citons; il est bien probable en effet, si nous considérons le mot *fodjan* lui-même, que son *o* répondrait à un  $\omega$ , non pas à un  $\bar{\alpha}$  du grec. Cf. chap. V § 11. — 3. La racine simple se trouve dans le grec *ἔωμεν* = \**hōμεν* (Curtius, *Verb.* II 69).

Parmi les mots plus isolés nous nous bornerons à citer :

( <i>pater</i> , <i>πατήρ</i>	goth. <i>fadar</i> ; cf. § 11.)
<i>māter</i> , <i>μάτηρ</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>muotar</i> , sl. <i>mati</i> , lith. <i>motė</i> .
<i>frāter</i> , <i>φράτηρ</i>	goth. <i>broþar</i> , sl. <i>bratrŭ</i> , lith. <i>broterėlis</i> .

Le  $\bar{\Delta}$  du suffixe des féminins s'observe commodément aux cas

du pluriel dont la désinence commence par une consonne: goth. *gibo-m*, lith. *mergó-ms*, sl. *žena-mŭ*. Placé dans la syllabe finale, il a subi, comme on sait, diverses altérations. Au nominatif singulier, le slave (*žena*) garde encore *a*, chez lui représentant de l'*ā* long, tandis que les lois qui régissent les sons du germanique et du lithuanien commandaient d'abrégier la voyelle finale: *giba*, *mergà*, sauf dans le goth. *so*, gr. *ἄ*. Sur le vocat. *ženo* v. p. 93.

Δ dans la diphthongue donne lieu à quelques remarques particulières.

Plusieurs savants ont nié qu'il y eût une diphthongue européenne *eu*, en d'autres termes et en se plaçant au point de vue de l'unité originiaire de l'*a*, qu'il y ait eu scindement de la diphthongue *au* en *eu*: *au* à la même époque où dans toute autre position l'*a* s'était scindé en *e*: *a*. M. Bezzenberger (*Die a-Reihe der gotischen Sprache* p. 34) prétend, ou plutôt mentionne, car, ajoute-t-il, il est à peine besoin de le dire expressément, que dans le présent gothique *kiusa* pour *\*keusa* = gr. *κεύω*, l'*e* de la première langue est sans lien historique avec l'*e* de la seconde. La raison de cette violente séparation de deux formes dont la congruité est aussi parfaite que possible? C'est que les idiomes letto-slaves n'ont pas de diphthongue *eu*, et que par conséquent la période européenne n'en pouvait point posséder non plus.

En général nous ne nous sommes posé aucune tâche relativement à l'*e* européen, le fait de son apparition concordante dans les différentes langues étant reconnu par les partisans de tous les systèmes. Nous devons cependant nous occuper de l'*e* pour autant qu'on veut le mettre en rapport avec l'*a* et combattre les arguments qui tendraient à établir qu'à une époque quelconque l'*e* et l'*a* (Δ) ne faisaient qu'un. Evidemment l'origine récente de la diphthongue *eu*, si elle se confirmait, rentrerait dans cette catégorie. D'autre part nous nous abstenons de poursuivre jusqu'au bout les conséquences où M. Bezzenberger se verrait entraîné par le principe qu'il pose, parce que nous voulons éviter de subordonner à la question de l'*eu* celle de l'unité européenne ou celle du scindement de l'*a*. Disons donc tout de suite que l'absence de l'*eu* dans les langues letto-slaves, sur laquelle l'auteur se fonde, est révoquée en doute par M. Joh. Schmidt qui en signale des traces nombreuses K. Z. XXIII 348 seq. M. Schmidt

regarde le paléosl. *ju* et le lith. *iau* comme étant dans certains cas des représentants de l'*eu* (sl. *b(l)judā* = goth. *biuda*, gr. *πεύδομαι*; lith. *riāugmi*, gr. *ἐρεύω*). Depuis il est vrai, M. Bezzenberger a rompu une nouvelle lance pour la cause qu'il défend. Notre incompetence ne nous permet point de jugement; mais voici ce que nous tenons du moins à dire:

Lors même que la supposition de M. Schmidt ne devrait pas se vérifier, lors même qu'il n'existerait aucun indice d'une diphthongue *eu* dans le domaine letto-slave, il ne s'en suivrait pas qu'elle n'a jamais existé: les langues italiques non plus ne possèdent pas l'*eu*, et n'était le seul *Leucetio*, on pourrait venir dire que jamais dans l'italique l'ancienne diphthongue *au* n'a pu la forme *eu*. Personne ne doute cependant que *douco* ne soit sorti de \**deuco*. La même chose semble s'être passée dans le letto-slave, non-seulement dans la diphthongue, mais aussi, comme en latin, dans le groupe *ev*. Ceci se voit avec le plus de clarté dans le paléosl. *člověku*: le lette *zilverks* montre en effet que l'*o* n'est pas primitif<sup>1</sup>, et sans aller si loin il suffit de constater la palatale initiale *č* pour savoir que la forme ancienne est \**čelvěku* (voy. à ce sujet J. Schmidt Voc. II 38 seq.). D'où vient l'*o* par conséquent? Il ne peut venir que du *v* avec lequel la métathèse de la liquide l'avait mis en contact. — Par un raisonnement d'un autre genre on acquiert la conviction que *slovo* est sorti de \**slevo*: en effet les neutres en *-as* n'ont de toute antiquité que *a*<sub>1</sub>, jamais *a*<sub>2</sub>, dans la syllabe radicale: il en est ainsi dans l'arien, le grec, le latin, le germanique. Or le slave lui-même n'enfreint point cette règle ainsi que le montre *nebo* = gr. *νέφος*. Comment donc expliquer *slovo* = *κλέφος* autrement que par l'influence du *v* sur l'*e*? Il y aurait la même remarque à faire sur le présent *plova*, = gr. *πλώω*, car *πλώω* est évidemment de formation postérieure. — Dans une syllabe de désinence nous trouvons semblablement en sanskrit *sūnāvas*, en grec *πήχες*, en gothique *sunjus*, et dans le slave seul *synove*.

Cette action du *v* qui a duré fort tard, comme le montre *člověku*, commence de se produire dès la période d'unité letto-

1. On trouve aussi l'*e* dans le goth. *fairhvus* «monde» qu'on peut ramener à \**hverhvus*, \**hwervehvus* et rapprocher de *člověku*.

slave. En regard du grec *véfo-s* apparaît en lithuanien *navijas* comme en slave *novŭ*.

Ici quelques mots sur l'*a* lithuanien. En présence de la complète équivalence de cet *a* et de l'*o* slave (tous deux représentent  $a$  et  $a_2$ ), on se demande naturellement auquel des deux phonèmes appartient la priorité. Le mot dont il vient d'être question est-il sous sa forme letto-slave *novos* ou bien *navas*? A voir toutes les fluctuations entre l'*ō* et l'*ā* des différents dialectes de la Baltique, borussien, lithuanien, lette, et à considérer la divergence de teinte entre l'*a* bref et l'*a* long soit en lithuanien soit en slave (lith.  $\bar{a} : \bar{o}$ ; sl.  $\bar{o} : \bar{a}$ ), une troisième hypothèse se présente vite à l'esprit, savoir *nāvās*. Dans la période letto-slave on aurait prononcé non un *a* pur, mais un *ā*, bref et long. Sans doute il n'y a pas pour cette hypothèse d'argument bien positif, mais il y en a encore moins, croyons-nous, qu'on puisse invoquer contre elle. Elle appuie les faits d'assimilation dont nous parlions, comme d'autre part elle en est appuyée. La méthode comparative est et sera toujours obligée de recourir parfois à ces sortes d'inductions doubles.

Je cite encore le lith. *javai*, gr. *ζεά* (skr. *yáva*), *sávo*, gr. *ἔφος*, puis deux mots où le même phénomène se manifeste, semble-t-il, en sens inverse comme dans le lat. *vomo* pour *\*vemo*. Ce sont *vákaras* = gr. *ἑσπερος*, sl. *večerŭ*; *vasarā* = gr. *ἔαρ*, lat. *vēr*. Plusieurs de ces exemples et des précédents font partie de la liste où M. J. Schmidt consigne les cas prétendus de concordance incomplète de l'*e* dans les langues européennes: ce seraient, si tout ceci n'est pas illusoire, autant de numéros à retrancher d'un catalogue déjà bien diminué.

Cette transformation letto-slave de *ev* en *āv* diffère du phénomène analogue que présente l'italique principalement en ce qu'elle n'a pas lieu constamment. Il faut bien qu'il y ait une cause pour que *devel'i* (lith. *devyni*) n'ait pas été traité comme *\*slevo* devenu *slovo*, mais cette cause demeure cachée. — Dans la diphthongue au contraire l'assimilation de l'*e* est la règle, abstraction faite des cas tels que *bljudā* et *riaugmi* que nous avons vus plus haut. Il y a peut-être une preuve de cette double origine de l'*au* (en dernière analyse elle est triple, l'*a* (*ā*) étant lui-même formé de  $a + a_2$ ) dans le génitif lithuanien *sunais* des thèmes en *-u* en regard du gén. *akēs* (et non «*akais*») des thèmes en

-i<sup>1</sup>. Toutefois le rapport exact entre *ë* et *ai* étant encore incertain, nous n'insistons pas.

Dans la descendance letto-slave des diphthongues *a<sub>1</sub>i*, *a<sub>2</sub>i*, *ai*, il y a également, nous venons d'y faire allusion, des perturbations assez graves. La signification exacte de l'*i* et de l'*ë* en slave, de l'*ë* (*ei*) et de l'*ai* en lithuanien est encore un problème. Il semble que l'*ë* de la dernière langue, qui représente apparemment *a<sub>1</sub>i*, ne soit ailleurs qu'une dégradation de l'*ai*: on a par exemple en regard du goth. *haims*, du boruss. *kaima*, voire même du lith. *kaimýnas*, un *ë* dans *kēmas*.

De ce qui précède il ressort que les exemples de *a* lithuanien ou slave dans la diphthongue ne peuvent avoir comme tels qu'une valeur très-relative, presque nulle lorsqu'il s'agit de *au*.

(?) <i>ghais</i> :	<i>haer-eo</i>	lith. <i>gaisztù</i> , <i>gaišztì</i> . F.
<i>skaidh</i> :	<i>caed-o</i>	goth. <i>skaid-an</i> , <i>skaiskaid</i> .
<i>aug</i> :	<i>aug-eo</i> , <i>αῦξις</i>	goth. <i>auk-a</i> , <i>aiauk</i> ; lith. <i>aug-u</i> .
(?) <i>aus</i> :	<i>h-aur-io</i> , <i>h-aus-tus</i>	norr. <i>aus-a</i> , <i>jös</i> . F.
<i>aevum</i> , <i>αἰών</i>	goth. <i>aivs</i> . cf. p.56.	<i>aurora</i> lith. <i>auszrà</i> .
<i>caecus</i>	goth. <i>haihs</i> .	<i>caulis</i> , <i>καυλός</i> lith. <i>káulas</i> . C.
<i>δα(ι)ήρ</i>	ags. <i>tācor</i> ; sl. <i>dě-verŭ</i> , lith. <i>dēveris</i> .	<i>vāvš</i> norr. <i>nav-st</i> .
<i>haedus</i>	goth. <i>gaits</i> .	<i>pau-cus</i> goth. <i>fav-ai</i> .
<i>laevus</i> , <i>λαῖός</i> sl. <i>lěvŭ</i> .		<i>σανσαρός</i> lith. <i>saúsas</i> .
		<i>'A-χα(F)ιοί</i> goth. <i>gavi</i> <sup>1</sup> .

1. Le thème du mot gothique est *gauja-* (contrée): *'Αχαιοί* signifierait *ὁμόχωροι*. Ici se placent peut-être aussi les *Δωριεὺς τρι-γάτες*, à moins d'y voir un composé de *τρίχια* — à la manière de l'indien *purudhā-pratika* — avec un thème *Fi-* = zend *vīç* «clan».

### Chapitre III.

#### Les deux *o* gréco-italiques.

C'est pour des raisons toutes pratiques que nous avons jusqu'ici considéré l'*o* gréco-italique comme un tout homogène. En

1. L'*au* du gothique *sunaus* ne s'explique pas de la sorte, comme le fait voir la forme correspondante des thèmes en *-i* qui, elle aussi, a l'*a*: *anstais*. Jusqu'à présent cet *au* et cet *ai* ne s'expliquent pas du tout.

réalité il en existe au contraire deux espèces bien distinctes que nous allons étudier l'une après l'autre.

### § 7. $o_2$ gréco-italique. — $a_2$ indo-européen.

Les phénomènes des langues ariennes sont ici trop intimement liés à ceux qu'on observe en Europe pour pouvoir être traités à part. Nous avons donc inscrit en tête du paragraphe l' $a_2$  *indo-européen* à côté du gréco-italique  $o_2$ .

La véritable définition de  $a_2$  est, ce me semble: la voyelle qui, dans les langues européennes, alterne régulièrement avec  $e$  au sein d'une même syllabe radicale ou suffixale.

Ainsi, pour parler d'un  $a_2$  proethnique, il faut absolument placer aussi le germe de l' $e$  européen dans la période d'unité première. C'est là l'hypothèse de M. Brugman. Ce savant, par une conception qu'Amelung avait entrevue (v. p. 5), renonce à chercher dans l'état du vocalisme que nous représente l'arien la donnée d'où il faut faire découler les phonèmes de l'Occident et transporte au contraire jusque dans la langue mère le principe de l' $e$  européen et du phonème qui remplace parfois cet  $e$  ( $a_2$ ), laissant du reste le nombre total des  $a$  provisoirement indéterminé.

Dans tout ce qui suit nous partons de cette hypothèse non prouvée de l'origine proethnique de  $a_1 = e$ . Quant à  $a_2$ , nous voulons le prouver par le moyen des faits réunis dans le paragraphe, lesquels du reste sont généralement connus. — Plus tard nous examinerons jusqu'à quel point ces faits, en assurant  $a_2$ , n'assurent pas du même coup l' $a_1$  indo-européen.

M. Brugman s'est étendu avec le plus de détail sur  $a_2$ : Studien IX 367 seq. 379 seq. K. Z. XXIV 2. Ce phonème, dit-il, devient dans l'arménien, le grec, l'italique et le slave<sup>1</sup>:  $o$ , dans le celtique, le germanique et les langues de la Baltique:  $a$ , dans

---

1. Bien que ce ne soit pas là une question de fond, nous aimerions mieux ne pas mettre ainsi le slave en compagnie des langues du sud, car on ne saurait trop insister sur la disparité de l' $o$  slave et de l' $o$  des langues classiques. Le premier a ni plus ni moins la valeur d'un  $a$  lithuanien ou gothique. Quand nous voyons au contraire  $a_2$  devenir en gréco-italique  $o$  et non  $a$  (antithèse qui en slave n'existe pas), c'est là un fait notable, que nous avons utilisé § 4, 8.

l'arien en toute syllabe ouverte:  $\bar{a}$ , mais, si la syllabe est fermée<sup>1</sup>,  $a$ .

Comme nous le disions, il y a, indépendamment de ce qui appartient aux liquides sonantes, des  $o$  gréco-italiques qui remontent à un phonème autre que  $a_2$ . Nous appelons  $o_2$  l'espèce qui équivaut à l'ancien  $a_2$ : le second  $o$  recevra la désignation  $\varphi$ .

Voici les formations où  $a_2$  (gréco-it.  $o_2$ ) vient régulièrement remplacer  $a_1$  ( $e$ ).

### 1. Syllabe radicale.

#### A. FORMATIONS VERBALES.

PARFAIT. Tandis que dans l'origine le moyen ainsi que le pluriel et le duel de l'actif rejettent l' $a_1$  radical, le *singulier de l'actif* lui substitue  $a_2$ <sup>2</sup>. On trouve toutes les formes grecques en question énumérées chez Curtius Verb. II 185 seq. 188 seq. En voici quelques exemples pris dans les trois modèles de racines de la page 8:

γεν: γέγονα	δερκ: δέδορκα	λεγ: ελλοχα
κτεν: ἔκτονα	φεικ: ἔοικα	τεκ: τέτοκα
μερ: ἔμμορα	ἔλευθ: ἐλλήλουθα <sup>3</sup>	χεδ: κέχοδα

1. Pour la diphthongue, on pourra nommer syllabe ouverte celle où, étant suivi d'une voyelle, le second élément de la diphthongue se change en une semi-voyelle (*éikáya*); la syllabe fermée est celle qui est suivie d'une consonne (*dibhéda*).

2. Nous avons parlé plus haut de l'extension secondaire de cette forme en grec (p. 12 et p. 22 i. n.). *οἶδα: ἰδμεν*, et quelques autres exemples reflètent l'image de l'état primitif qui est encore celui du germanique et du sanskrit.

3. On sait que la diphthongue *ou* n'est plus en grec qu'une antiquité conservée çà et là; les parfaits comme *πέφευγα, τέτευχα*, ne doivent donc pas étonner. Mais on trouve encore d'autres parfaits contenant l' $\epsilon$ , tels que *κελεβώς, λέλεγα*. Au moyen, ces formes sont nombreuses, et l'on a même la diphthongue *ει* dans *λέλειπται, πέπεισμαι* etc. (à côté des formations régulières *ἔλκτο, ἰδμαι, τέτυγμαι* etc.). Cet  $\epsilon$  vient certainement en partie du présent, mais il a encore une autre source, les formes *faibles* du parfait chez celles des racines de la forme C qui ne pouvaient rejeter  $a_1$  — certaines d'entre elles le pouvaient, v. page 12 i. n. Ainsi *τεκ* a dû faire d'abord *τέτοκε*, plur. *\*τετεκαμεν* ou *\*τετεκμεν*, parce que «*τετεκμεν*» était impossible. Ce qui appuie cette explication de l' $\epsilon$ , c'est que les formes en question, celles du moins qui appartiennent à l'actif, sont principalement des participes, et que le partic. parf. demande la racine *faible*. Ex.: *ἐν-ήνοχα ἀν-ηνεχῖαν, εἰλοχα συνειλεχώς* etc. Curtius Verb. II 190.

Dans le latin *totondi*, *sponondi*, *momordi* (v<sup>\*</sup>latin *spepondi*, *memordi*) vit un reste de cette antique formation. On peut supposer que le présent de ces verbes a été d'abord \**tendo*, \**spendo*, \**merdo*. A côté de ces présents on avait les dérivés *tondeo*; *spondeo*, *mordeo*, et en vertu de la règle: qui se ressemble s'assemble, le verbe en -eo se mettant en rapport avec le parfait finit par évincer l'ancien présent. — Cf. p. 13.

Dans les langues germaniques le singulier du parfait n'est pas moins bien conservé que le pluriel et le duel. Là, partout la forme faible privée d'a (p. 12 et 22), ici partont a<sub>2</sub> sous sa figure germanique a: *gab* de *giban*, *bait* de *beitan*, *baug* de *biugan*, *varþ* de *vairþan*, *rann* de *rinnan* etc.

Le parfait irlandais traité par M. Windisch K. Z. XXIII 201 seq. est fort intéressant: ici encore l'e, expulsé au pluriel, devient a (= a<sub>2</sub>) au singulier. L'auteur réunit les exemples de cet a, p. 235 seq. où il n'y a qu'à choisir dans la masse. Prés. *condercar* «voir», parf. sing. *ad-chon-darc*; prés. *bligim* «traire», parf. sing. *do ommalgg* etc.

Les langues ariennes répondent par l'*ā* long dans la syllabe ouverte: skr. *gagāma*, *papāta*, *ikāya*. La syllabe fermée comme la diphthongue suivie d'une consonne ont l'*a* bref, selon la règle: *dadārça*, *bibhēda*.

Il est singulier que dans la langue védique la première personne ne montre jamais d'*ā* long, et que même dans le sanskrit classique la longue ne soit que facultative pour cette forme. M. Brugman (Stud. 371) a cherché à expliquer le fait au moyen de son hypothèse sur la désinence -a de cette première personne, laquelle représenterait un ancien -m (v. p. 42): la syllabe se trouvant ainsi fermée, l'*a* bref de *gagāma* etc. n'aurait rien que de régulier. Mais 1° il est permis de douter que cet a représente vraiment une nasale; 2° ce point même étant admis, on préjuge dans cette explication la question de savoir quel phénomène est antérieur de l'allongement de a<sub>2</sub> ou de l'évanouissement de la nasale; 3° dans *rāgān*-(a)m, *pād*-(a)m et autres formes la désinence -m n'a pas empêché l'allongement de a<sub>2</sub>. — Il faut avouer qu'on ne saurait tenir pour certaine la présence de a<sub>2</sub> à la première personne: elle est assurée pour la 3<sup>e</sup> personne, et probable pour la seconde (*gagantha*); voilà tout, car en grec et en germanique la



première personne pouvait facilement emprunter  $a_2$  à la seconde et à la troisième<sup>1</sup>.

A part ce petit groupe du parfait singulier on ne rencontre nulle part dans la flexion verbale  $a_2$  remplaçant l' $a_1$  radical. Trois aoristes sigmatiques grecs<sup>2</sup>: *δοάσσατο* en regard de l'imparf. *δεάμην, -έτοσσε* (Pindare) de la rac. *τεκ, ζόασον· σβέσον* Hes. cf. *ξείνυμεν*, peuvent néanmoins renfermer un vestige de quelque autre emploi de  $a_2$ . Et il se trouve justement que l'aoriste indien en *-īsam* allonge l'*a* radical dans la syllabe ouverte comme si cet *a* était  $a_2$ : *ākāniśam, āvādiśam*. Seulement, dans le dialecte védique, l'allongement n'est qu'intermittent: la liste que donne Delbrück *Altind. Verb.* 179 seq. montre qu'à une ou deux exceptions près il n'a lieu que si toutes les syllabes qui suivent sont brèves, parce qu'apparemment une certaine cadence du mot serait sans cela troublée. Il faudrait savoir, avant d'être en droit de conclure à la présence de  $a_2$ , si des raisons de ce genre ont pu arrêter l'allongement de ce phonème. Nous croyons en effet qu'il en est ainsi; v. p. 88. Il serait essentiel aussi de connaître exactement l'origine de l'aoriste en *-īsam* sur laquelle nous reviendrons au chapitre VI. Dans tous les cas l'aoriste sigmatique ordinaire, comme *ἔδειξα*, montre  $a_1$  et non  $a_2$ .

VERBES DÉRIVÉS. Outre les dénominatifs, qui naturellement prennent la racine telle qu'elle est dans le thème nominal, il existe des verbes dérivés qu'on aimerait appeler déverbatifs et dont il est impossible de ne pas faire, au moins provisoirement, une classe distincte, comme le veut l'accentuation indienne. Nous les placerons donc ici plutôt que d'en faire un appendice aux thèmes nominaux. Ils ont en partie le sens causatif. L' $a_1$  radical devient chez eux  $a_2$ .

Gothique *dragkjan* pour \**dragkijan*, cf. *drigkan*; *lagjan*, cf. *ligan*; *kausjan*, cf. *kīusan*.

Grec *ὀχέω* de *φεχ*, *φορέω* de *φερ*, *σκοπέω* de *σκεπ*. *φοβέω* de *φεβ* est peut-être un causatif.

1. Il est singulier de trouver chez Hésychius une 1<sup>re</sup> personne *λέλεγα*, suivie à quelques lignes de distance d'une 2<sup>e</sup> pers. *λέλογας*. Mais il n'y a là sans doute qu'un hasard.

2. Ahrens (I 99) conjecture un aoriste éolique *ὀρράτω*, de *εἴρω* «entre-lacer». Ce serait une quatrième forme de cette espèce.

On a en latin *moneo* de *men*, *noceo* de *nec*, *torreo* (dans le sens causatif) de *ters*. *mordeo*, *spondeo*, *tondeo* trouvent dans les langues congénères l'e radical requis. Nous reviendrons sur *tongeo* et le goth. *þagkjan*<sup>1</sup>. On connaît les deux exemples gréco-italiques *torqueo* = *τροπέω* (rac. *terk<sub>2</sub>*), *sorbeo* = *σορβέω* (rac. *serbh*). Curtius Verb. I<sup>2</sup> 348. — Le latin conserve l'o dans des formes dérivées directement de la racine et qui primitivement devaient avoir une autre voyelle, ainsi dans *sponsus*, *tonsus*. Dans *morsus*, *tostus*, on pourrait à la rigueur admettre que *or* est sorti d'une liquide sonante.

Ce que peut fournir la 1<sup>o</sup> conjugaison appartient aux dénominatifs, car les langues congénères ne montrent jamais *a* dans la syllabe de dérivation de cette espèce de verbes.

En paléoslave: *po-ložiti* de *leg*, *topiti* de *tep*, *voziti* de *vez* etc.

Nous trouvons dans les langues ariennes la voyelle longue qu'il fallait attendre: skr. *pātáyati* de *pat*, *grāváyati* de *cro*. Zend *pārayēiti* de *par*. — Les racines fermées ont la brève régulière: *varṭáyati*, *rocáyati*.

#### B. FORMATIONS NOMINALES.

THÈMES EN -ma. Le grec en offre un assez grand nombre. Nous désignons par Hm. ceux qu'on trouve chez Homère, par Hs. ceux qui sont tirés d'Hésychius.

εἰ οἶμο <sup>1</sup> Hm.	λεχ λόχη Hm.	ἄλει ἀλοιμό <sup>4</sup>	ῥεγκ ῥογκμό <sup>6</sup> (?)
έρκ ὄρχμο Hs.	1 cερ ὄρχμο Hm.	βρεχ βροχμό Hs.	2 cερ ὄρχμή Hm.
Feλ ὄλμο Hm.	πετ πότμο <sup>2</sup> Hm.	δεχ δοχμή	cteλ στολόμ
Feρ ὄρμο Hm.	τελ τόλμη-Hm.	κερ κορμό Hm.	φερ φορμό <sup>7</sup>
	τερ τόρμο <sup>3</sup>	cλει λοιμό <sup>5</sup> Hm.	φλετ φλογμό
		πλεκ πλοχρό Hm.	Feχ συν-εοχμό
			Hm.

1. En outre οἶμη. — 2. S'il était prouvé que le τ initial de *τετμεῖν* vient d'une ancienne gutturale, il vaudrait mieux retirer *πότμος* de la rac. *πετ*. Le rapport de *πότμος* à *τετμεῖν* serait quant à la consonne initiale celui de *ποινή* à *τεῖσαι*. — 3. C'est *τόρμος* dans le sens de *τέρμα*, non *τόρμος* «trou» que nous entendons. — 4. *ἀλοιμός* «enduit» est un mot conservé dans l'Etymol. Mag. Il se rapporte non à *ἀλείφω* mais à *ἀλλεῖν* *ἀλείφειν*, et au lat. *lino* (*lēvi*, *lītus*); v. Curtius Verb. I<sup>2</sup> 259. — 5. Il existe une racine *sra<sub>1</sub>i* «pécher, être criminel, se perdre»: elle a donné le skr.

1. Dans *foveo*, *moveo*, *voveo*, *mulgeo*, *urgeo* et d'autres, il faut tenir compte de l'influence possible des phonèmes avoisinants.

*sre-man* dans *asremán* que Böhtl.-Roth et Grassmann (s. v. *sreman*) traduisent par *fehlerlos*, peut-être aussi *sríma*, nom de fantômes nocturnes. En latin *lẽ-tum*, *de-leo* (*de-levi*). En grec *λοι-μός* et *λοιτός* *λοιμός* Hes. rejeté par M. Schmidt, quoique garanti par l'ordre alphabétique. Une racine sœur se trouve dans le skr. *srívyati* «manquer, échouer» parent du grec *λύμη*, *λύμαινομαι*. Puis il y a la racine amplifiée *sra<sub>1</sub>idh*: skr. *srédhati* «etwas falsch machen, fehlgehen» et *srídhi* «der Irrende, der Verkehrte» (B. R.); elle donne en grec *ήλθιος*, dor. *άλθιος* pour *ά-αλθιος* (*ήλεός* est autre chose). La branche *sra<sub>1</sub>i-t* ne se trouve qu'en Europe: goth. *sleiþs* «nuisible», grec *ά-(σ)λιτ-ειν* «pécher», *άλοιτός* *άμαρτωλός*; peut-être en outre le lat. *stilit*. On peut admettre du reste que *άλιτειν* n'a reçu sa dentale que sur sol grec. C'est là l'opinion de M. Curtius (Grdz. 547), et elle a une base très-solide dans la forme *άλει-της*. — 6. V. le dictionnaire de Passow s. v. *ξηγμός*. — 7. Il est douteux que le mot vienne de *φέρω*, mais le degré *φερ* existe en tous cas dans *φερνίον*, *φέρμιον* «panier».

Le verbe *κοιμάομαι* indique un ancien thème \**κοιμη* ou \**κοιμο* de la rac. *κει*. Dans *πλόκ(α)μος* de *πλεκ*, *οὐλ(α)μός* de *φελ* on a sans doute le même suffixe. — Quelques exceptions comme *τειμή* (inscr.), *δειμός*, *άγερός*, présentent l'*ε* dans la racine: ce sont des formations nouvelles qui ont suivi l'analogie des neutres en *-μα*. Pour *κενθμός* même remarque qu'à propos de *πέφενγα*.

La racine du lat. *forma* sera sans doute *fer* (anc. *dha<sub>1</sub>r*), avec *e*; l'*o* est donc  $a_2$ .

Les thèmes germaniques *flauma-* «flot» (Fick III<sup>s</sup> 194), *strauma-* «fleuve» (F. 349), seraient en grec «*πλουμο*, *φουμο*». De la rac. *ber* vient *barma-* «giron» (F. 203), qui en gothique est devenu un thème en *-i*. Le goth. *haims* «village» n'est thème en *-i* qu'au singulier: l'ancien *haima* reparait dans le plur. (fém.) *haimos*; le degré  $a_1$  se trouve dans *heiva-* «maison».

Au germ. *haima-* répond en borussien *kaima*, cf. lith. *kaimýnas* et *kėmas* (p. 69). De *vez* (vehere) le lithuanien forme *vazmà* «le métier de charretier» (Schleicher, Lit. Gr. 129), de *lenk* «courber», avec un *s* inséré, *lànksmas* «courbure».

Les thèmes en *-ma* du Véda se trouvent réunis dans le livre de M. B. Lindner, *Altindische Nominalbildung*. p. 90. Nous citons une fois pour toutes ce livre indispensable que nous avons constamment consulté et utilisé pour tout ce qui concerne la formation des mots.

La syllabe radicale de ces thèmes indiens ne se trouve jamais dans la position qui met  $a_2$  en évidence, puisque le suffixe, com-

mençant par une consonne, en fait une syllabe fermée. On ne peut pas prouver  $a_2$  dans *sár-ma*, *é-ma* etc., comme d'autre part on ne pourrait pas prouver que leur *a* est  $a_1$ . Une série de thèmes indiens en *-ma* présente donc la forme forte de la racine: une seconde série, il est vrai, rejette l'*a* radical, mais celle-là aussi, comme nous le constaterons, se reproduit dans les langues congénères. La première classe, celle qui nous intéresse ici, accentue comme en grec tantôt la racine tantôt le suffixe. Ex. *hó-ma*, *dhár-ma*, et *nar-má*, *ghar-má*.

Cette formation donnait des noms abstraits masculins (car les féminins comme le gr. *οἶμη* ou le lat. *forma* sont étrangers au sanskrit), mais elle ne paraît pas avoir produit d'adjectifs. Le cas du lat. *formus*, gr. *θερμός*, est isolé, et en sanskrit *gharmá* est substantif. En ce qui concerne *θερμός*, son *ε* est postérieur, car, outre *formus*, le *gh* de *gharmá* indique  $a_2$  (v. chap. IV). Cet *ε*, il est vrai, a dû être introduit avant que le procès du dentalisme fût consommé; autrement le *θ* ne s'expliquerait pas.

THÈMES EN *-ta*. Nous commençons comme toujours par le grec:

εἰ οἶτο	νec νόστο	ἀφερ ἀορτή
κει κοίτο <sup>1</sup>	φερ φόρτο	βρεμ βροντή
κεν <sup>2</sup> κόντο	χερ <sup>3</sup> χόρτο	μερ μορτή

1. Et le fém. *κοίτη*. — 2. *κεν* est la vraie forme de la racine; de là *κέν-τωρ*, *κέν-τρον*, *κεν-τέω*. Peu de probabilité pour le rapprochement avec skr. *kunta*. — 3. Dans *εὐ-χερ-ής*.

*πλοῦτος* est d'une formation trop peu claire pour figurer dans la liste. L'admission de *έορτή* et du sicil. *μοίτος* dépend aussi de l'étymologie qu'on en fera. *λοιτός* en revanche prendrait place ici de plein droit<sup>1</sup> (v. p. 75).

Le latin a *hortus* = *χόρτος*. M. Fick compare *Morta*, nom d'une Parque, à *μορτή* «part», mais ce nom est-il latin? Nous avons mis *porta* parmi les cas de liquide sonante, p. 15.

Le gothique a *daufa* «mort» de *divan* (germ. *dauda*, Verner

1. On ne sait où placer les noms d'agents en *-της*, dont la parenté avec les mots en *-τηρ* (Brugman, Stud. IX 404) est bien douteuse, vu l'*α* du dorique. Quelques-uns ont l'*σ*: *ἀγνοτής*(?), *ἀορτής* (mais aussi *ἀορτήρ*), *ἄρχει-φόντης*, fém. *κυνο-φόντις*; *Μούσα*, \**Μόντια* fém. de \**Μόντης*. *φρον-τίς* est de dérivation secondaire.

K. Z. XXIII 123). D'ordinaire cependant ce ne sont que les thèmes en -ta dont la syllabe radicale est affaiblie, non ceux où elle est du degré a<sub>2</sub>, qui servent à former des participes. La racine germanique *bren* «brûler» donne *branþa-* «incendie» (Fick III<sup>3</sup> 205); *breu* «brasser» donne *brauda-* neut. «pain» (F. 218). Quant au goth. *gards*, il faut le séparer du gr. *χόρτος*, v. J. Schmidt Voc. II 128. L'e des mots *þiuþa-* neut. «bien» et *þiuda* fém. «peuple» est surprenant; ici naturellement l'italique *touto* comme aussi le lith. *tauta* sont sans valeur (pag. 66 seq.).

Schleicher donne un certain nombre de ces thèmes à la page 115 de sa grammaire lithuanienne: *tvártas* «cloture» de *verti*, *rástas* «billot» de *rent* «tailler», *spástai* masc. plûr. «trébuchet» de *spend* «tendre des pièges»; *nasztà* fém. «fardeau» de *nesz*, *slaptà* fém. «le secret» de *slep* «cacher» etc. — En paléoslave: *vrata* neut. pl. = \**vorta* «porte»; c'est le lith. *vàrtai*; *vérti* nous montre l'e. De *pen* vient *pa-to* «entrave».

En sanskrit ces thèmes auraient, j'imagine, l'aspirée *th*; mais je n'en trouve point d'exemple bien transparent. Le zend a *gaēða* fém. «le monde» de *gaē* (soit *gi*) «vivre», *dvaēða* «crainte» de la racine qui est en grec *δφει* (Curtius, Stud. VIII 466). Le *ð* équivalant à un ancien *th*. Quelques autres formes sont consignées chez Justi p. 371. — Les neutres *ðraota* et *çraota* sont vraisemblablement les équivalents de skr. *srótas* et *çrótas* passés dans une autre déclinaison<sup>1</sup>.

THÈMES EN -na. ἐρεφ ὄρφνη θερ θρόνο<sup>1</sup> πει ποινη

1. *θρόνος* est la métathèse de \**θόρονος* assuré par *δόρναξ· ὑποπόδιον· κύπριοι* Hes. Sur la rac. *θερ* v. Curtius Grdz. 257.

On ne peut savoir si la racine de *θοίνη* est *θει*, avec *e*. Il est difficile aussi de rien décider sur *οἶνος*, *ὑπνος* et *ὄκνος*. *τέχνη*, *ἔδνον*, *φερνή* (éol. *φέρενα*) montrent un *ε* irrégulier. Quant à l'*ε* de *τέκνον*, prenons garde qu'ici l'*e* ne pouvait pas tomber — ce qui n'est pas le cas pour *φερνή* —, que par conséquent rien n'empêche *τεκ* de représenter le degré où la racine expulse l'*e*. Or il existe une seconde série de thèmes en -na qui en effet affai-

1. Il est vrai que *çraota* coïncide avec le goth. *hliuþ*, mais l'*e* de cette forme fait soupçonner qu'elle est récente. Quant au lith. *sriautas*, il peut s'identifier à *srótas* aussi bien qu'à *ðraota*.

blit la racine: c'est à cette classe sûrement qu'appartient *τέκνον* et son équivalent germanique *þegná-* (oxyton, v. Verner l. c. 98). *πόρνη* en fait partie également; son *o* n'est pas  $a_2$ .

En regard de *ώνος*, *ώνή* (skr. *vasná*), le lat. *vēnum dare* et le slave *věno* présentent un *e* fort extraordinaire. Il faut dire que l'étymologie de ce mot n'est point encore éclaircie et qu'il nous apparaît entièrement isolé. On pourrait, il est vrai, le mettre en rapport avec skr. *vásu*.

La racine germanique *veg* donne *vagna-* «char»; *ber* donne *barna-* neut. «enfant» (mais en lith. *bėrnas*); de *lei(h)v* vient *laihma-* neut. «le prêt» (F. III<sup>8</sup> 269), de *leug laugna* fém. «action de cacher» (F. 276). On aurait tort de placer ici *launa-* «salaire»: le grec *λαν* nous apprend que son *a* est  $a_1$ .

Je trouve en lithuanien *varsná* fém. *στροφή βοών* (de *vėrsti*?) et *kálnas* «montagne» de *kel*. On compare à ce dernier le lat. *collis*: peut-être y a-t-il même identité complète, car le passage d'un thème en *-o* comme *\*colno* dans la déclinaison en *-i* se rencontre dans plusieurs cas. Pour *mainas* «échange» = sl. *měna* (F. II<sup>2</sup> 633), la voyelle radicale est incertaine. Slave *strana* «région» pour *\*storna*; *čėna* «honneur» identique au gr. *ποινή*, au zd. *kaėna* fém.; l' $a_1$  radical est évident dans le dor. *ἀποτεισεί* et autres formes. On connaît moins bien la racine du zd. *daėna* fém. «loi» que M. J. Schmidt (Verwandtsch. 46) compare au lith. *dainà* (cf. créet. *ėv-θινος* = *ėvνομος*?). Zd. *vaėna* «désir».

En sanskrit on a entre autres les oxytons *praėná*, (*vasná*), *syoná* adj. «moëlleux» d'où *syoná-m* «couche» (= gr. *εύνή* pour *\*ούνή*?), les paroxytons *várna*, *svápna*, *phéna*. A ce dernier répond le lith. *pėnas* qui semblerait prouver  $a_1$ ; mais, comme dans *kėmas*, il y a lieu de se défier de *ė*, d'autant plus que le gr. *φαινός* «sanglant» (primit. «écumant»?) pourrait bien attester positivement  $a_2$ .

THÈMES GRECS EN -CO. (τεκ τόξο<sup>1</sup>) κερ κορσό<sup>2</sup> λεκ λοξό

1. L's appartient peut-être à la racine comme c'est le cas pour *πάλιν-ορσο*, *ἄψ-ορσο*. — 2. *κορσόν*· *κορμόν* Hes. — Je ne fais que mentionner *νόσος νούσος* et *μόρσιμος*. On pourrait ajouter *δόξα* de *δεκ* si l'on assimilait son *α* à celui de *τόλμα*.

Le latin partage avec le grec le thème *lókso* (*luxus*) et possède en outre *noxa*, cf. *necare*.

**THÈMES GRECS EN -avo, -avη.** On les trouve réunis chez G. Meyer *Nasalstämme* 61 seq. En laissant de côté les adjectifs en -avό, il reste principalement des noms d'instrument proparoxytons, dont quelques-uns montrent l'e, tandis que la majorité prend o<sub>2</sub>. Ainsi δρέπανο, στέφανο en regard de ξόανο, ὄργανο, ὄχανο, πόπανο, χόανο, χόδανο etc. A côté de δρκάνη (Eschyle) on trouve beaucoup plus tard ἐρκάνη. Somme toute, il semble que l'o soit de règle. Cf. lith. *darg-anà* « temps pluvieux » de *derg*, *rág-ana* « sorcière » de *reg* « voir ».

L'o du grec paraît à première vue s'accorder à merveille avec l'ā long des mots indiens tels que l'adj. *nācana* perditor de *nācati* perire ou le neut. *vāhana* « véhicule » tout pareil à ὄχανον. Mais ces mots ont un rapport si étroit avec les verbes de la 10<sup>e</sup> classe qu'il est difficile de ne pas voir dans leur suffixe une mutilation de -ayana<sup>1</sup>. Et cependant la formation existe aussi en zend: *dā-rana* « protection » = skr. *dhāraṇa*. Nous laisserons la question indécise.

**THÈMES GRECS EN -ev.** Ils prennent constamment o<sub>2</sub> si la racine a e. Ainsi γεν γονεύ, Feχ ὄχεύ, νευ νομεύ, πεμπ πομπεύ, τεκ τοκεύ, τρεφ τροφεύ, χευ χουεύ, et cent autres. Mais ces mots sont probablement de dérivation secondaire (Pott K. Z. IX 171); ils auraient pour base les thèmes qui suivent.

**THÈMES EN -a.** On peut diviser de la manière suivante ceux (contenant a<sub>2</sub>) que fournit la langue hellénique:

Adjectifs (relativement peu nombreux): δεχ δοχό, τεμ τομό, ἐλκ ὀλκό, cμει σμοιό, θευ θουό, λειπ λουπό etc.

Noms d'agent: κλεπ κλοπό, τρεφ τροφό, πεμπ πομπό, ἀφειδ ἀοιδό etc.

Noms d'objets et noms abstraits: πεκ πόκο, τεκ τόκο, ζεφ ζόφο, νευ νόμο, πλευ πλόο, cτειχ στοίχο, ἐρ [πεντηκόντ-]ορο etc.  
— Oxytons: λεπ λοπό, νευ νομό, λευγ λουρό etc.

Féminins: δεχ δοχή, cτελ στολή, φερβ φορβή, cπενδ σπονδή, λειβ λουβή, cπευδ σπουδή etc.

Le latin, fort chiche de ses a<sub>2</sub>, en met parfois où il n'en faut point. Il a les neutres *pondes-* de *pend* et *foedes-* de *feid*, alors que le règle constante des thèmes en -as est de garder a<sub>1</sub> dans la

1. La chose est évidente dans *astamana* et *antarana*, v. B. R.

racine<sup>1</sup>. Probablement ces mots ont été d'abord des neutres en -a. L'ablatif *pondō* ne s'explique pas autrement; \**foido-* n'a pas laissé de trace, mais le neutre \**feidos* est conservé dans *fidus-ta* qui serait donc plus primitif que le *foideratei* du sénatusconsulte des Bacchanales. L'opinion de Corssen qui fait de *fidusta* un superlatif est rejetée par d'autres autorités. — Outre ces deux mots à restituer, nous trouvons *dolus* = *δόλος* — le degré *del* n'existe plus nulle part, mais l'o de ce mot fait bien l'effet d'être  $o_2$  —; *modus* de *med* (gr. *μέδ-ιμνος*, goth. *mit-an*); *procus* de *prec* (cf. *procax*); *rogus* de *reg*(?); vieux-lat. *tonum* de (s)*ten* (*Στέν-τωρ* etc.); le fém. *toga* de *teg*. On peut mentionner ici *pōdex* de *pēd* = \**perd*. — On s'étonne de l'osq. *feihoss* en regard du *τοῖχος* grec.

En gothique: *saggva-* (*siggvan*), *vraka-* (*vrikan*), *dragka-* neut. (*drigkan*), *laiba* fém. (-*leiban*), *staiga* fém. (*steigan*), *hnaiva* adj. (*hneivan*), etc.

En lithuanien: *dagà* «temps de la moisson» (goth. *daga-*) de *deg* «brûler»<sup>2</sup>; *vāda-s* de *ved*; *tāka-s*, slave *tokŭ* de *tek*; *bradà* fém., sl. *brodŭ* de *bred*. En slave *plotŭ* de *plet*, *lākŭ* de *lęk*, *trāsŭ* de *tręs* etc.

Les langues ariennes montrent dans la syllabe ouverte la voyelle longue régulière. Noms d'objets et noms abstraits: skr. *tāna* = gr. *τόνο-s*, *srāva* = gr. *ῥόο-s*, *pākā* «cuisson» de *pac*; zd. *vāda* «meurtre» de *vad* (*vadh*). Adjectifs, noms d'agent: skr. *tāpā* «chaud» (aussi *chaleur*) de *tap*, *vyādhā* «chasseur» de *vyadh*.

Evidemment la loi primitive était que l' $a_1$  radical cédât la place à  $a_2$  dans le thème en -a. Toutes les infractions dont se sont rendues coupables les différentes langues ne sont pas parvenues à obscurcir ce trait caractéristique de leur commune structure grammaticale. C'est dans les langues ariennes que l'innovation a pris les plus grandes proportions: elle embrasse tous les mots comme *yāma* de *yam*, *stāva* de *sto* etc. L'analogie des racines terminées par deux consonnes a dû avoir en ceci une très-grande part d'influence: dès l'instant où les sons de  $a_1$  et  $a_2$  se furent confondus, un mot comme *vārdha*, primitivement *va<sub>2</sub>rdha*, s'associa dans l'esprit de celui qui parlait au présent *vārdhati*,

1. *holus* à côté du vieux-lat. *helusa* doit son o au voisinage de l.

2. A côté de *dagà* et *dāgas* se trouve la formation nouvelle *degas* «incendie».



primitivement *vá,rahati*, et il est tout naturel qu'on ait ensuite formé sur ce modèle *yáma* de *yámati*, ou *hása* de *hásati* à côté de *hása*. — En Europe, où la distinction des deux  $a$  ( $a_1$ ,  $a_2$ ) subsistait, nous n'en constatons pas moins un oubli fréquent de la tradition: cependant le grec montre une somme encore si minime de formations de ce genre qu'on n'en peut tirer que la confirmation de leur absence peut-être presque totale à l'origine. Ce sont les neutres *ἐργ-ό*<sup>1</sup> et *τέλσ-ο*, les adjectifs *πελ-ό*, *χέρσ-ο*, *ῥέμβ-ο* et *πέρκ-ο* (ordinairement *περκ-νό*), plus *ἐλεγο* et *ἐλεγχο*. Dans le cas de *λευκ-ό* la diphthongue *ου* était en jeu; *κέλευθ-ο* montre encore sa forme ancienne dans *ἀ-κόλουθο*. A côté de *Δελφοί* on a *δολφό*. Je crois que c'est là, avec les mots qui suivent, à peu près tout ce que le grec possède de formations de ce genre<sup>2</sup>.

Il y a des exemples qui possèdent leur analogue dans un des idiomes congénères et qui méritent certainement toute attention: *ξέα* en regard de l'ind. *yáva*<sup>3</sup>; *ἱμερο* pour *ἐ-σμερο*<sup>4</sup> comparable au skr. *smārá*; *θεό* qui coïncide avec le goth. *diuza*- neut.<sup>5</sup> Le gr. *στένιον* (aussi *στήνιον*) joint au skr. *stána* fait conclure à un indo-eur. *sta,na*. V. sur ces mots Joh. Schmidt *Verwantschaftsverh.* 64.

En germanique, ce sont principalement les adjectifs (réunis chez Zimmer, Nominalsuffixe *a* und *ā* 85—115) qui ont admis l'e

1. Au contraire l'arménien a régulièrement *gorts* (*ἐργον*), avec  $a_1$ .

2. En voici quelques-unes de moindre importance: *κέπκο*, *κελεφό*, *κέρκο*, *πέλεθο*, *σέρφο*; le voc. *ὦ μέλε· ἔλεο* est obscur. *ἐρο* et *γέλο* sont anormaux déjà d'ailleurs. *πέθο* est de formation secondaire. — *ξένο* pour *ξένφο* et tous les cas analogues n'entrent naturellement pas en considération. *στένο* semble être de même nature, à cause de la forme *στεῖνο*.

3. L'histoire de ce thème est assez compliquée: *ξέα* n'est qu'une forme plus récente de *ξεία* (= skr. *yávasa*) et ne peut donc se comparer directement à *yáva*. Mais ce mot grec nous apprend néanmoins que l'a radical de *yáva* est de l'espèce  $a_1$  —  $a_2$ , non de l'espèce  $\Delta$ . La brève de *yáva* décide d'autre part pour  $a_1$ , et l'isolement du mot garantit suffisamment son origine proethnique. Nous obtenons donc l'indo-eur. *ya,wa*. — Basé là-dessus nous avons admis dans l'a du lith. *javai* une altération secondaire de l'e, p. 68.

4. Cf. *χίλιοι* pour *\*χεσλιοι*, *ἑμάτιον* pour *\*ἐσματιον* etc. — La glose *ἡμερτόν· ἐπίεραστον* ébranle l'étymologie ordinaire.

5. Le sens premier serait *anima*. Cf. p. 84 i. n. — Le lith. *dvėsti* et *dvėsé* «esprit» pourraient aussi suggérer un primitif *\*θFεσο*.

dans la racine. Ainsi *reuda-* «rouge» à côté de *rauda-*, *gelba-* «jaune», *hreuba-* «asper», *hvīta-* soit *hveita-* «blanc», apparenté mais non pas identique au skr. *çvetā*, *leuba-* «cher», *īverha-* «transversal», *seuka-* «malade», *skelha-* «oblique» etc.

Dans deux adjectifs qui ont presque le caractère de pronoms et dont l'un du moins n'est sûrement pas sorti d'une racine verbale, l' $a_1$  date de la langue mère: *na<sub>1</sub>wa* (gr. *νέος*, goth. *niujis*, skr. *nāva*) dérivé de *nu* (*vv*) et *sa<sub>1</sub>na* (gr. *ἔνος*, lat. *senex*, goth. *sinista*, irl. *sen*, lith. *sėnas*, skr. *sāna*).

Dans la plupart des langues européennes les féminins en -ā sont placés sur un pied de parfaite égalité avec les masculins ou les neutres en -a: ils servent comme eux à la dérivation courante et varient ainsi les ressources de la langue. Le sanskrit présente un état de choses tout différent. On trouve en combinant les listes de Grassmann et de M. Lindner (p. 150) que les féminins védiques en -ā forment vis-à-vis des masculins une petite minorité, que la plupart d'entre eux sont des appellatifs, tels que *kācā* «fouet», *vaçā* «vache», et que les couples comme *πλόκος πλοκή*, si fréquents en Europe, ne sont représentés ici que par quelques exemples (ainsi *rāsa rasā*, *vārśa* (neut.) *varśā*). Et c'est à peine si un ou deux de ces féminins paraissent contenir  $a_2$ : le plus grand nombre, comme *druhá*, *vrtā*, appartient à la classe privée d'a radical que nous retrouverons ailleurs. En présence de ces faits, nous n'avons pas le droit d'étendre aux féminins proethniques en -ā toutes les conclusions auxquelles on sera arrivé pour les thèmes en -a, et il devient probable que les féminins européens formés avec  $a_2$  sont une catégorie grammaticale hystérogène.

Pour ce qui est de L'ACCENTUATION des thèmes en -a, il y a, d'après tout ce qui précède, un triage à faire dans les matériaux qu'offre le Vêda. Il se peut que la règle de M. Lindner (loc. cit. 29) se vérifie pour les formations nouvelles dont nous avons parlé. Mais si nous nous bornons à prendre les thèmes (védiques) qui allongent l'a radical, où par conséquent nous sommes sûrs de la présence de  $a_2$ , voici comment ils se classent. Paroxytons. a. noms abstraits etc.: (*pāça*, *bhāga*) *vāja*, *vāra*, *çāka*, *gāna* neut.

b. adjectifs, appellatifs: *gāra*<sup>1</sup>. — Oxytons. a. (*dāvā*) *nādā*, *nāvā*, *vāsā*, *sāvā*, *sādā*. b. *grābhā*, *nāyā*, *ghāsā*, *tārā*, *vākā*, *vāhā*, *ṣrāyā*, *sāhā*, *svāmā*, *hvarā*. — Pour être conséquent, nous avons placé entre crochets comme étant sans valeur ici les mots dont la racine contient  $a$  au témoignage des langues d'Europe; ex.: *bhāga*, gr. *φαγ*.

$a_2$  ne pouvant se manifester dans les mots venant de racines fermées comme *manth* ou *veṣ*, il en résulte que le départ entre les formations nouvelles et les formations primitives qui seules nous intéressent est impossible chez ces mots. Mais les langues congénères garantissent jusqu'à un certain point l'ancienneté de quelques-uns d'entre eux. Voyons l'accentuation que leur donne le sanskrit. Paroxytons: gr. *δολφός*, germ. *kalba-*, skr. *gārbha*; gr. *λοιγός*, skr. *rōga* [gr. *ὀρός*, skr. *sāra*<sup>2</sup>]; germ. *hausa*-<sup>3</sup> «crâne», skr. *kōṣa* (Fick); germ. *drauga-*, skr. *drógha*; germ. *rauta-*, skr. *róda* (F.); germ. *svaita-*, skr. *svéda* (F.). Oxytons: sl. *maṭū*, skr. *manthā*; sl. *mrakū* = \**morkū*, skr. *markā* (B. R.) [sl. *chromū* (adj.), skr. *srāmā*<sup>4</sup>]; gr. *οἶκο*, skr. *veśā*; gr. *κόγχη*<sup>3</sup>, skr. *ṣaṅkhā*; germ. *ḡauta-*, skr. *todā* (F.); germ. *maisa*-<sup>3</sup>, skr. *meśā* (Bugge); germ. *rauda-* (adj.), skr. *lohā*. Quant à l'accent des mots comparés, on voit qu'il n'est pas toujours d'accord avec celui du sanskrit.

Sont oxytons en grec: les adjectifs, les noms d'agent, une partie des noms abstraits masculins, les noms abstraits féminins.

En germanique, autant que j'ai pu m'en rendre compte, les substantifs (masculins et féminins) sont oxytons: le goth. *snaivs* (*veípei* donne l'*e*) prouve par la perte du *g* l'accentuation *snaí(g)vá-* (Sievers). Dans l'article cité de M. Verner sont mentionnés les

1. Les mots comme *bādha* de *bādh* dont la racine a déjà l'*ā* long, en outre les mots d'origine obscure comme *gāla* «filet», *ḡāpa* «bois flottant» ne sont pas cités. *kāma* est un thème en -*ma*.

2. *sara* paraît n'être qu'une variante de *ṣara* ou *ṣaras*. Les sens de *sāra* (crème, quintessence etc.) et du gr. *ὀρός* (partie aqueuse du lait) se concilient facilement, bien qu'ils soient en apparence opposés. Le lat. *serum* est-il le même thème, ou seulement parent? Curtius Grdz. 350.

3. L'*a* de *hausa-* et de *maisa-*, l'*o* de *κόγχη*, représentent peut-être  $a_2$ , mais on ne peut le dire avec certitude.

4. Goldschmidt Mém. Soc. Ling. I 413. Ce mot ne peut figurer ici que si la racine est *sram*. Si l'on admet une racine *srā*, la chose est toute autre.

thèmes germaniques *haugá-* (rac. *heuh*, dans le goth. *hiuhma*), *laidá* (fém.) de *leiþ*, *sagá* (fém.) de *seh* (lat. *secare*). Les deux mots suivants sont analogues, mais viennent de racines qui ont a: *hōbá* (fém.) de *haf*, *fangá* (fém.) de *fanh*. En revanche on a des paroxytons dans *faiha-* (goth. *filufaihs*), *maisa-*, cf. ci-dessus. — Les adjectifs sont souvent paroxytons, ainsi *lausa-* de *leus*<sup>1</sup>, *hauha-* «haut» en regard de *hauga-* «éminence», mais nous avons vu que la plupart ont e dans la racine, ce qui leur assigne une place à part.

En somme et autant qu'on en peut juger sur ces données fort peu complètes, on conclura: 1° qu'un grand nombre de thèmes en a avec a<sub>2</sub> dans la racine, ont eu dans la langue mère le ton sur le suffixe; 2° qu'on ne peut dire avec certitude si quelques-uns de ces thèmes, quel que fût d'ailleurs le sens, ont eu au contraire le ton sur la syllabe radicale.

Dans les thèmes en -a formant le second membre d'un composé dont le premier sera un substantif régi — nous ne parlons que des cas où l'action verbale est encore sentie, non de *tatpuruṣas* en général —, ou bien une préposition, la présence de a<sub>2</sub> est assurée aussi<sup>2</sup>. Nous pouvons distinguer quant au sens quatre catégories représentées par les exemples suivants: a. *pari-vādá* «le blâme» de *vad*, b. *ut-tāná* «qui s'étend» de *tan*, c. *sūkta-vāká* «récitation d'un sūkta» de *vac*, d. *uda-hārā* «porteur d'eau» de *har*. Le zend montre le même allongement de l'a.

Exemples grecs: a. *σύλ-λογος* et *συλ-λογία* de *λεγ*; b. *ἐξ-ημοιβός* de *ἀμειβ*, *πρό-χοος* de *χεν*; c. —; d. *ὑ-φορβός* de *φερβ*, *πυρ-φόρος* de *φερ*. La classe c existe dans quelques féminins comme *μισθο-φορά*, mais ces mots sont des exceptions.

Exemples lithuaniens: *pá-szaras* «nourriture» de *szer*, at-

1. Même accentuation dans le mot grec qui y correspond *λοῦσον· κόλουρον*, *κολοβόν*, *τετρασμένον* (parent de *ἀλεύομαι* = goth. *liusan*; cf. *ἀλυσάξω* et chez Hésychius *λυσάξει*). Relativement à la chute nécessaire de l's grec placé entre deux voyelles, les affirmations péremptoires paraissent encore prématurées en présence de certains cas tels que *συνσαρός* (lith. *saúsas*), *ἐν-θουσιασμός* (cf. sl. *duchŭ*, *duša*). Reste à trouver la règle. — La racine *fraþ* (avec a) donne l'adj. oxyton *frōdā-*.

2. Il est remarquable que les composés indiens de caractère moderne où le premier membre est décliné (*puṣṭimbhará* etc.) ne présentent jamais l'a long.

*laidà* «grâce» de *leid*, *isz-takas* «écoulement» de *tek*. Paléoslave: *vodo-nosŭ* de *nès*, *sq-logŭ* de *leg* (peut-être bahuvrīhi), *pro-vodŭ* «compagnon» de *ved*, *po-tokŭ* «rivière» de *tek*, *pro-rokŭ* «prophète» de *rek*, *vodo-tokŭ* «canal» de *tek*. Dans *dobro-rekŭ* (Osthoff Beitr. de P. et B. III 87) l'e s'est infiltré.

En latin le vocalisme du second membre des composés, soumis aux influences de divers agents destructeurs, est absolument méconnaissable. L'osq. *loufri-konoss* est un bahuvrīhi.

A l'origine, on n'en peut douter, ces composés ont été généralement oxytons. Ils le sont dans les textes védiques, et ils le sont en partie en grec. Dans la classe *d* le grec n'a retiré l'accent sur la pénultième que lorsqu'elle était brève<sup>1</sup> (Bopp *Accentuations-system* 280, 128. Schröder K. Z. XXIV 122). Voy. l'exception que présente parfois le sanskrit, chez Garbe K. Z. XXIII 481; elle rappelle la distinction du grec *παρόκτονος* et *παροκτόνος*.

THÈMES EN -i. Voici ceux que forme le grec: *τρέχ τρόχι* «coureur» (Eschyle), *τρέφ στροφή* «homme retors» (Aristophane), *χρεμ χρόμι*, nom d'un poisson; *μεμφ μόμφι* fém. = *μομφή*. Adjectifs: *τρέφ τρόφι* (Homère), *δρεπ δρόπις· τρυγητός* Hes. Cf. *μολπίς*, *φρόνις*, *φόρμιγξ*.

Cf. goth. *balgi-* «outré» de *belg* «enfler»; skr. *rāci*, *ghāsi*; *dhrāgi*, *grāhi*. Lindner p. 56.

THÈMES EN -u. La racine du goth. *hinþan* «prendre» donne *handú-* fém. «la main» (Verner l. c.). L'a du germ. *haidú-* = skr. *ketú* est certainement  $a_2$  (et non  $a_1$ ), parce que le *é* alternant avec *k* du skr. *éçtati*, parent de ces mots, est un signe de  $a_1$  (chap. IV). En comparant *skadu-* «ombre» au skr. *éçtati*, on aurait un thème en -u tout semblable aux précédents; mais ici nous sommes moins sûrs que la voyelle radicale soit  $a_1$ . Nous reviendrons sur ce rapprochement au chapitre IV.

Le lith. *dangùs* «ciel» vient de *deng* «couvrir». Quant aux nombreux adjectifs en -u-s, réunis par M. J. Schmidt, *Beiträge de Kuhn et Schleicher* IV 257 seq., et qui prennent régulièrement  $a_2$  —

1. Les exemples où la règle n'est plus du tout observée (ex.: dans *πολλοπορθος*, *παλιπτορος*) présentent ordinairement cette singularité que le premier membre a *i* dans la dernière syllabe.

ex.: *sargūs* de *serg* —, ce n'est pas en réalité au thème en -u, restreint à quelques cas du masculin, mais bien au thème en -ya qui apparaît partout ailleurs qu'on doit, semble-t-il, attribuer la priorité: il est vrai que le sanskrit a quelques adjectifs comme *dāru* de *dar*, mais la règle dominante des anciens adjectifs en -u est de rejeter l'a radical (p. 15, 23).

On trouve un thème *da<sub>2</sub>mu* dans le lat. *domus*, -ūs, égal au paléosl. *domŭ*<sup>1</sup>. Ce dernier mot, au dire des slavistes, est bien un véritable thème en -u et ne montre point la même indifférence que d'autres à se décliner sur *vlŭkŭ* ou sur *synŭ*. C'est à la même formation qu'appartient le gr. *κόρυς* fém. si l'on adopte le rapprochement de M. Fick avec le goth. *hairda* lequel attesterait l'e radical et la non-suffixalité du *ð*; puis *κροκῦς*, -ύδος fém., de *κρέκω* «tramer».

Deux neutres paroxytons de grande importance: gr. *δόρυ*, irland. *daru*- (Grdz. 238), skr. *dāru*; gr. *ρόνυ*, skr. *gānu*. L'ind. *sānu*, d'après cette analogie, doit contenir  $a_2$ . *φόρβν* τὰ οὐλα. *Ῥλειοι* semble venir de *φέροβ* et avoir  $a_2$ .

Très-répandue est la famille des thèmes en -ya. Toutefois les formations secondaires s'y entremêlent si étroitement avec les mots tirés directement de la racine que nous nous abstenons, de peur d'erreurs trop nombreuses, de soumettre ces thèmes au même examen que les précédents.

## 2. Syllabes suffixales.

Les langues européennes montrent clairement que la voyelle ajoutée à la racine dans les thèmes verbaux en -a est un  $a_1$  qui alterne avec  $a_2$ . Il y a concordance de tous les principaux idiomes de la famille quant à la place où apparaît  $a_2$  (1<sup>o</sup> pers. des trois nombres, 3<sup>e</sup> pers. pl.).

---

1. L'ind. *dāmūnas* «familiaris», un des noms d'Agni, se décompose peut-être en *damu* + *nas* (venir). Il reste à expliquer la brève de *dāmu*: on pourrait penser tout d'abord à un déplacement de la quantité et reconstruire \**dāmunas*. Mais l'allongement de l'i ou de l'u devant une nasale est chose si commune, qu'une telle hypothèse serait fort risquée. Il n'est pas inconcevable que, l'u une fois allongé, l' $a_2$  qui précédait ait été forcé par là de rester bref. V. p. 89. Toutefois la forme *damūnas* qui apparaît plus tard rend cette combinaison très-problématique.

Grec	Latin	Gothique	Paléoslave	Sanskrit
(ἔχω <sup>1</sup>	<i>veho</i>	<i>viga</i>	<i>veza</i>	<i>vāhāmī</i> )
ἔχομεν	<i>vehimus</i> <sup>2</sup>	<i>vigam</i>	<i>vezomǔ</i> <sup>3</sup>	<i>vāhāmas</i>
—	—	<i>vigos</i>	<i>vezovǔ</i> <sup>3</sup>	<i>vāhāvas</i>
ἔχοντι	<i>vehunt</i> <sup>4</sup>	<i>vigand</i>	<i>vezaŕi</i>	<i>vāhanti</i>
Cf. ἔχετε	<i>vehite</i>	<i>vigiŕ</i>	<i>vezete</i>	<i>vāhatha</i>

1. La racine ici importe peu. — 2. Anciennement \**vehumus*, \**vehumus*. — 3. *vezomǔ* et *vezovǔ* sont les formes de l'aoriste (s'il existe chez ce verbe); l'e du présent *vezemǔ*, *vezevǔ*, est dû à l'analogie des autres personnes. — 4. Vieux latin *tremonti*. — Le zend concorde avec le sanskrit. Le lithuanien présente les 1<sup>ères</sup> personnes du plur. et du duel *sūkame*, *sūkava*. L'a du goth. *vigats* (2<sup>e</sup> p. du.) ne peut être qu'emprunté à *vigam*, *vigand* etc. On explique de même le v. h<sup>t</sup>-all. *wegat* en regard du *vigiŕ* gothique (2<sup>e</sup> p. pl.), et le lith. *sūkate*, *sūkata*.

Les formes du moyen reproduisent le même schéma: parmi elles on distingue les 1<sup>ères</sup> personnes du grec: φέρομαι, ἐφερόμην qui bien que s'écartant des formes indiennes, présentent, selon la règle, un o devant μ (v. ci-dessous).

La forme primitive exacte de la 1<sup>e</sup> personne du singulier de l'actif est une énigme que nous n'essayons point de résoudre. Avec la désinence dite secondaire, elle n'offre pas de difficulté: gr. ἔ-φερον, sl. *vezǔ* (régulier pour \**vezon*), skr. *á-bharam* (a bref, vu la syllabe fermée). Du reste le paradigme se répète partout où il y a une conjugaison de l'espèce qu'on appelle thématique. Dans ce paradigme, l'apparition de  $a_2$  est évidemment liée d'une manière ou d'une autre avec la nature de la consonne qui suit. V. Paul dans ses *Beiträge* IV 401. On ne peut, vu la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel, — à moins d'admettre que la désinence de cette personne fût à l'origine *-mti* — chercher dans le son labial la cause de la transformation. Il faudra l'attribuer aux *sonantes*, ou plus généralement peut-être aux *sonores*. C'est le seul cas où la substitution du phonème  $a_2$  au phonème  $a_1$  trouve son explication dans une action mécanique des sons avoisinants.

Dans la diphthongue de l'optatif, c'est  $a_2$  qui apparaît: le grec et le germanique sont les seuls idiomes qui donnent à ce sujet un témoignage positif, mais ce témoignage suffit: gr. ἔχouis, ἔχοι, ἔχοιμεν etc.; goth. *vigais*, *vigai*, *vigaima* etc.

Devant le suffixe du participe en *-mana* ou *-ma* les langues

européennes ont a<sub>2</sub>: gr. ἐχό-μενο-ς<sup>1</sup>, sl. *vezo-mŭ*, lith. *vėza-ma*; le lat. *vehimini* ne décide rien. D'après le grec on attendait en sanskrit «*vāhamāna*»: nous trouvons *vāhamāna*. J'ai essayé ailleurs d'expliquer cette forme par un déplacement de la quantité (cf. *pavākā* pour *pāvākā*, *ṣvāpāda* pour *ṣvāpada*. Grassmann s. v.). Mais cette hypothèse, peu solide par elle-même, se heurte aux formes comme *sasrmānā*. Nous nous en tiendrons à ces remarques-ci: 1° Quant au suffixe: il n'est pas identique au -μενο du grec. Selon toute probabilité, il remonte à ma<sub>2</sub>na et se place à côté du boruss. *po-klausīmanas*<sup>2</sup> (Bopp, Gram. Comp. Trad. IV 25); le zend -mana et le gr. -μενο représentent -ma<sub>1</sub>na; le zend -mna nous donne une troisième forme, affaiblie. Il est difficile du reste de se représenter comment ces trois suffixes ont pu alterner dans l'indo-européen, et il est étrange que de deux idiomes aussi voisins que le zend et le sanskrit, le premier ignore complètement -ma<sub>2</sub>na quand inversement, l'autre a perdu toute trace de -ma<sub>1</sub>na<sup>3</sup>. 2° Quant à la voyelle thématique: quoiqu'elle soit brève, elle pourrait être a<sub>2</sub>, ainsi que le réclament et le phonème qui suit et le témoignage des langues européennes. Pour cela il faut admettre que dans une syllabe ouverte suivie d'une longue les langues ariennes n'ont pas allongé<sup>4</sup> a<sub>2</sub>. Les exemples où la chose peut se vérifier sont malheureusement rares et un peu sujets à caution: le premier est le zd. *katāra* dont il est

1. Le pamphylien βολέμενος (βουλόμενος) appartient à un dialecte où πορτί est devenu περτ-. Les formes nominales βέλεμον, τέρεμον etc. peuvent s'interpréter de différentes manières.

2. Le gr. -μوني dans χαρμονή etc. n'est qu'une continuation relativement moderne du suff. -μον, étrangère aux participes.

3. Les infinitifs indiens en -mane viennent de thèmes en -man.

4. La longue, dans le cas de *vāhamāna*, descend elle-même d'un ancien a<sub>2</sub> (*vaha<sub>2</sub>ma<sub>2</sub>na*): mais il est aisé de comprendre que dans le conflit des deux a<sub>2</sub> tendant l'un et l'autre à devenir voyelle longue, le second, qui ne trouvait point de résistance dans la syllabe brève placée après lui, devait remporter l'avantage. — Cette syllabe brève dont nous parlons est remplacée dans certaines formes par une longue, ainsi au pluriel *vāhamānās*; et pour soutenir toute cette théorie, à laquelle du reste nous ne tenons pas particulièrement, on serait naturellement obligé de dire que dans *vāhamāna* comme aussi dans *pākā*, *vyādhā* etc. l'allongement n'appartient en propre qu'à ceux des cas de la déclinaison où la terminaison est brève.



question ci-dessous; le second est *damūnas*, v. page 86; enfin on a les aoristes en *-šam*, page 73. Mais la brève du zend *vazyāmana* demeure incompréhensible.

Devant le suff. *-nt* du partic. prés. act. la voyelle thématique est  $a_2$ , lorsqu'elle n'est pas rejetée, ce qui arrive à certains cas de la flexion. Grec *ἐχοντ-*, goth. *vigand-*, sl. (*vezy*), gén. *vezŕsta*, lith. *veziant-*. L'a bref du skr. *vāhant-* est régulier, la syllabe étant fermée. Quant à l'e du lat. *vehent-*, M. Brugman admet qu'il vient des cas faibles à nasale sonante. — Le participe du futur est tout semblable.

Quittant la voyelle thématique verbale, nous recherchons les cas où un  $a_2$  apparaît dans le suffixe des thèmes nominaux. Toutefois nous laisserons de côté provisoirement les suffixes terminés par une consonne.

Le suff. *-ma<sub>2</sub>na* est déjà traité; un autre suffixe participial est *-a<sub>2</sub>na*: skr. *bībhīd-ānā*, goth. *bit-an(a)-s*. — Le suffixe secondaire *-tara* subit des variations assez surprenantes. Il prend, en zend, la forme *-tāra* lorsqu'il s'ajoute à des pronoms: *katāra*, *yatāra*, *atāra*, (cf. *fratāra*), tandis que le sanskrit présente partout l'a bref: *katarā*, *yatarā* etc. C'est le même phénomène que pour le suff. *-māna*, avec cette différence qu'ici c'est l'iranien qui montre  $a_2$ , et que la forme qui contient  $a_1$  subsiste parallèlement à l'autre. De plus le zend n'est point isolé comme le sanskrit l'était tout à l'heure: à côté de *katāra* se place le sl. *kotoryŕi* et *vŕtorŕi*, le goth. *hvaŕara* et *anŕara*<sup>1</sup> (zd. *aŕtara*). D'autre part l'*ā* du sanskrit est appuyé du gr. *νότερος* et, dans le slave même, de *jeterŕi*. Le lat. *uter*, qui a passé par une forme *\*utrs*, n'entre pas en ligne de compte. L'osq. *pŕturus-pid* (cf. *pŕterei*) a subi une assimilation secondaire. Curtius Grdz. 718. Nous ne trouvons pas d'autre issue que d'admettre un double suffixe primitif. Peut-être que l'un, *-ta<sub>2</sub>ra*, s'ajoutait aux pronoms, tandis que l'autre était réservé aux prépositions, comme cela a lieu en zend, et que plus tard les différentes langues ont en partie confondu les deux emplois. Il faut ajouter que le zend abrège l'*ā* de *katāra* toutes les fois que par l'addition de la particule *ēt*, la syllabe qui suit cet *ā* devient longue: *katāraçēt*, *katāremēt* (Hübbschmann *Casus*-

1. Je sais bien que cet *a* gothique peut s'expliquer différemment si l'on compare *fadar* = *πάρειρα* et *ufar* = *ὕπερ*.

lehre 284). Êst-ce à dire que l'allongement, dans *katāra*, tient à une cause toute autre que la présence de  $a_2$ ? Comme nous venons de le dire (p. 88), cette conclusion ne paraît pas nécessaire.

VOYELLE SUFFIXALE DES THÈMES EN -a (*Thèmes en -a proprement dits, thèmes en -ta, -na, -ma, -ra etc.*). M. Brugman indique brièvement que cette voyelle est  $a_2$  (Stud. IX 371), et cette opinion a été adoptée de tous ceux qui ont adopté l'hypothèse de  $a_2$  en général<sup>1</sup>. Ici comme ailleurs  $a_2$  alterne avec  $a_1$ . Voici, en prenant comme exemple le thème masculin ind.-eur. *akwa*, les cas de la déclinaison où l'accord des langues européennes atteste clairement la présence de  $a_2$ : nom. sg. *akwa\_2-s*, acc. sg. *akwa\_2-m*<sup>2</sup>, acc. pl. *akwa\_2-ns*. De même au nom.-acc. neut.: *dāna\_2-m*. Le degré  $a_1$  est assuré au vocatif *akwa\_1*. Tout le reste est plus ou moins entouré d'ombre. Doit-on, au *génitif singulier*, admettre  $a_1$  ou  $a_2$ ? Le goth. *vulfi-s* parle pour la première alternative<sup>3</sup>, le gr. ἰππο-ιο pour la seconde. Ces deux formes ne peuvent pas l'une et l'autre refléter directement la forme première. L'une d'elles a nécessairement subi une action d'analogie: il ne reste qu'à savoir laquelle. La forme sanskrite est pour plusieurs raisons impropre à décider ici. Mais il y a une forme pronominale slave qui semble prouver  $a_1$ : *česo* ou *čiso*, gén. de *čŭ(-to)*. M. Leskien (Decl. 109) approuve ceux qui y voient une forme en -*sya*, et pourquoi ne serait-elle pas tout d'un temps le zd. *čahyā* (skr. *kāsya*, génitif du thème *ka*) qui lui-même trahit  $a_1$  par sa palatale? Comme il n'y a pas d'ailleurs de raison de croire que le génitif d'un pronom en - $a_2$  différât en rien de la forme correspondante des thèmes

1. Dans l'article cité des *Mémoires de la Société de Linguistique*, je croyais avoir des raisons de dire que l'o dans ἵππος, *equos*, était o — malgré le vocatif en e — et non pas  $a_2$ . Depuis j'ai reconnu de plus en plus qu'une telle proposition est insoutenable, et je n'en fais mention ici que pour prévenir le reproche de changer d'opinion d'un moment à l'autre en disant que cet article a été écrit il y a près d'un an et dans un moment où je venais à peine de me rendre compte de la double nature de l'o gréco-italique.

2. L'a bref du skr. *ācvās*, *ācvām* est régulier, la syllabe étant fermée.

3. Sur l'a secondaire du vieux saxon -*as*, v. Leskien *Declination* p. 30. Le boruss. *stesse* parle aussi pour  $a_1$ , bien que souvent l'e de la Baltique inspire assez peu de confiance (ex.: lith. *kvep* « exhaler », goth. *hwap*, grec, lat. *kvap*).

*nominiaux* en  $a_2$ , nous concluons à l'indo-eur. *akwa<sub>1</sub>-sya* et nous tenons l'o de *ἰππο-ιο* pour emprunté à d'autres cas. — Le *locatif* a dû avoir  $a_1$ : *akwa<sub>1</sub>-i*. C'est ce qu'indiquent les locatifs osques comme *tereí*, *akeneí*, et les locatifs doriques comme *τοῦτεí*, *τεῖδε*; cf. *πανδημεí*, *ἀμαχεí*, etc., enfin le vieux locatif lithuanien *namė* (Leskien l. c. 47). M. Brugman qui est pour cette hypothèse *akwa<sub>1</sub>i* me fait remarquer que les locatifs grecs en *-oi* (*οἴκοι*) ne sont qu'un cas tout ordinaire de contamination, tandis qu'en partant d'un primitif *akwa<sub>2</sub>i* on est fort en peine d'expliquer la forme en *-si*. — Devant celles des désinences du pluriel qui commencent par *bh* et *s* le thème s'accroît d'un *i*, mais la voyelle est  $a_2$  à en juger par le grec *ἰπποῖ-σι*, l'osq. *sicolois* et le germ. *þai-m* (déclinaison pronominale). Le lithuanien a *tė-mūs*; mais la véritable valeur d'*ė* est obscure.

Lorsque la désinence commence par une voyelle, celle-ci, dans toutes les langues de la famille, se trouve soudée avec la voyelle finale du thème. D'après les principes généraux de la comparaison linguistique on placera donc le fait de cette contraction dans la période proethnique. Cependant le phénomène a quelque chose de si particulier, il peut si bien se concilier avec les tendances phonétiques les plus diverses, et d'autre part s'accomplir dans un laps de temps restreint, que l'hiatus après tout a pu tout aussi bien subsister jusqu'à la fin de cette période, ce qui ne veut pas dire qu'il se soit perpétué très-tard jusque dans l'époque préhistorique des différentes langues<sup>1</sup>. Cette question est liée à certaines autres traitées au paragr. 11. — Au *nominatif pluriel*, skr. *ácṡās*, goth. *vulfos*, osq. *Abellanos*, ombr. *screihtor*, la voyelle de la désinence<sup>2</sup> est  $a_1$ . Il faut donc, principalement à cause de l'o des formes italiques, que le thème ait  $a_2$ : nous obtenons ainsi *akwa<sub>2</sub> + a<sub>1</sub>s*. Prononcé avec hiatus, la forme serait *akwa<sub>2</sub>a<sub>1</sub>s* (à peu près *ekwoes*); avec contraction *akwā<sub>2</sub>s* (*ekwōs*). Nous enregistrons le phonème nouveau<sup>3</sup>  $\bar{a}_2$  engendré ici comme

1. Nous n'osons pas invoquer en faveur de l'hiatus les formes védiques (restituées) telles que *devāas*, *śāmsaas*, *devānaam* etc., ni celles du zend comme *daēvāaš* sur la signification desquelles les avis varient beaucoup.

2. Sa valeur est donnée par le grec et le slave: *μητέρ-ες*, *mater-e*.

3. En admettant la possibilité d'une longue  $\bar{a}_2$ , différant de la brève  $a_2$ , nous tranchons implicitement la question de savoir si dans la langue

par accident mais qui trouvera plus loin son rôle morphologique. De quelque époque du reste que date la contraction, il est essentiel de noter que l'*o* de *vulfos* (=  $\bar{a}_2$  long) diffère à l'origine de l'*o* de *broþar* (=  $\bar{a}$ ). Au nord de l'Europe en effet les longues de  $a_2$  et  $\bar{a}$  sont confondues aussi bien que ces voyelles elles-mêmes. — Pour l'*ablatif singulier*, la voyelle désinentielle est inconnue: si nous lui attribuons la valeur  $a_1$ , le cas est le même que pour le nominatif pluriel. Le génitif letto-slave *vlŭka*, *vilko*, sort de l'ancien ablatif (Leskien). Cette forme donne lieu à la même remarque que *vulfos*: l'*a* slave (= *o* lithuanien) est chez elle  $\bar{a}_2$ , non pas  $\bar{a}$  comme dans *mati* (lith. *motė*). — La seule donnée que nous ayons sur la nature de l'*a* dans la désinence du *datif singulier* est incertaine: ce sont les infinitifs grecs en *μεν-αι* = skr. *man-e* qui la fournissent<sup>1</sup>. Si nous la prenons pour bonne, il y a dans l'*o* de *ἵππῳ*, *equō*, et dans l' $\bar{a}$  du skr. *ācāvāya* les éléments  $a_2 + \bar{a}$ . Nous ne ferons pas l'analyse fort difficile de l'instrumental singulier et pluriel (skr. *ācāvai*, lith. *vilkais*), du génitif pluriel ni du nom.-acc. duel. Le *nom.-acc. pl. des neutres* est unique dans son genre: son  $\bar{a}$  long a la valeur  $\bar{a}$ , c'est le gréco-italique qui nous l'apprend<sup>2</sup>. A moins de l'identifier, comme quelques-uns l'ont fait, au nom. sg. du féminin, il faudra supposer une forme première  $\bar{d}ana_2 + \bar{a}$ , ou bien si le  $\bar{a}$  désinentiel est bref  $\bar{d}ana_1 + \bar{a}$ ; on ne saurait admettre  $\bar{d}ana_2 + \bar{a}$ , puisqu'au datif singulier  $a_2 + \bar{a}$  a donné l'*o* gréco-italique.

Dans la déclinaison pronominale, nous trouvons  $a_2$  devant le *d* du nom.-acc. sg. neutre: gr. *τό*, lat. *-tud*; goth. *þata*, sl. *to*,

mère  $a_2$  a été *bref* comme il l'est partout dans les langues européennes. Les formes dont il est question pourraient du reste, comme on voit, servir à démontrer cette quantité brève.

1. Schleicher doute que *-μεν-αι* puisse être le datif d'un thème consonantique. Comp.<sup>4</sup> 401. — La longueur fréquente chez Homère de l'*ι* du datif grec (Hartel *Hom. Stud.* I<sup>3</sup> 56) n'est pas une raison suffisante pour croire que cette forme représente autre chose que l'ancien locatif. *Διῖφι* dans *Διῖφι* etc. ne paraît pas être un datif. Les formes italiques et lithuaniennes sont équivoques.

2. Lui seul peut nous l'apprendre; car il est superflu de répéter que les langues du nord confondent  $\bar{a}_2$  et  $\bar{a}$ . En slave par exemple l'*a* de *děla* (pl. neut.; cf. lat. *dōna*) n'est pas différencié de l'*a* de *vlŭka* (gén. soit abl. sing.; cf. lat. *equo*).

lith. *ta-i* (skr. *tad*). Puis au nom. plur.: gr. *τοί*, vieux lat. *poploe* (déclinaison pronominale à l'origine), goth. *þai*<sup>1</sup> (skr. *té*). — C'est évidemment  $a_2$  que renferme le pronom *sa* (nom. sg.): gr. *ὁ*, goth. *sa*. La forme indienne correspondante *sa* est le seul exemple certain où l'on puisse observer comment le sanskrit traite ce phonème, quand il est placé à la fin du mot. Nous constatons qu'il ne lui fait pas subir l'allongement<sup>2</sup>. Relevons encore le pronom de la première personne gr. *ἐγώ*, lat. *ego*, sl. *azŭ*<sup>3</sup> = \**azom* ou \**azon* (skr. *ahám*); l' $\bar{o}$  long de *ἐγώ* est encore inexpliqué, mais il est certainement de sa nature  $a_2$ .

M. Brugman (l. c. 371) a fait voir le parallélisme qui existe entre l' $e$  ( $a_1$ ) du vocatif des thèmes en  $a_2$  et l' $a$  bref du vocatif des féminins en  $\bar{a}$ : gr. *νύμφᾶ, δέσποτᾶ*, de thèmes *νυμφᾶ-, δεσποτᾶ-*; véd. *ambā*, voc. de *ambā*; sl. *ženo*, voc. de *žena*. La dernière forme appartient au paradigme courant. Le locatif grec *χαμᾶι*, du thème \**χαμᾶ-* = skr. *kṣmā* offre exactement le même phénomène et vient se placer à côté du locatif des masculins en *-ει*. On ramènera le loc. osq. *viai* à *viā + i*, le loc. sl. *ženě* à *ženā + i*. La forme des langues ariennes doit être hystérogène. Mais peut-être le loc. zd. *zemē* offre-t-il un débris ancien: il est naturel de le rattacher au thème féminin skr. *kṣamā* et au gr. *χαμᾶι*, plutôt que de le dériver d'un masculin qu'il faudrait aller chercher jusqu'en Italie (lat. *humus*). — Il y a peu de chose à tirer du génitif. Nous concluons: où les masculins ont  $a_2$ , les féminins ont  $\bar{a}$ ; où ils ont  $a_1$ , les féminins ont  $\bar{a}$ . Cette règle est singulière, parce que partout ailleurs le rapport  $\bar{a} : \bar{a}$  diffère absolument du rapport  $a_1 : a_2$ .

Comme premier membre d'un composé le thème des masculins offre  $a_2$ : gr. *ἐπὶ-δαμος*, goth. *goda-kunds*, sl. *novo-gradŭ*,

1. Le sl. *tí* est d'autant plus suprenant que nous trouvons  $\bar{e}$  au loc. *vlŭcě* où nous avons conclu à la diphthongue  $a_1i$ . Cf. plus haut p. 69.

2. Le texte du Rig-Véda porte *une fois* la forme *sū* pour *sa* (I 145, 1). Il y a aussi en zend une forme *hā* que M. Justi propose de corriger en *hāu* ou *hō*. Lors même qu'elle serait assurée, la quantité d'un  $a$  final en zend n'est jamais une base sûre.

3. L' $a$  initial de ce mot auquel répond le lith. *asz* (et non «*ós*z») est tout à fait énigmatique. Cf. lith. *aszva* = *equa*, *apē* en regard de *ėnė*.

lith. *kaklá-ryszis*. De son côté le thème féminin montre  $\bar{a}$  long<sup>1</sup>: skr. *senā-pati*, zd. *upaçtā-bara*, gr. *νῆα-φόρος*, lith. *vasaró-laukis* de *vasarà* (Schleicher *Lit. Gr.* 135).

En considérant les *dérivés* des thèmes en  $a_2$  dans les langues ariennes, on s'étonne de voir cette voyelle rester brève devant les consonnes simples<sup>2</sup>; ainsi *ghorātā* de *ghorā*. Il faut dire tout d'abord que dans bien des cas  $a_2$  est remplacé, ici encore, par  $a_1$ : *ghorātā* par exemple est le goth. *gaurīþa*. Cf. vieux lat. *accetia*. Dès lors la brève est justifiée. — Mais cette explication, il faut bien le dire, fait défaut pour d'autres formes. Dans *tā-ti* et *kā-ti*,  $a_2$  est attesté par le lat. *tot* et *quot*. En regard du gr. *πότερος*, de l'ombr. *podruhpei*, du goth. *hwaþara*<sup>3</sup>, du sl. *kotoryŕi*, du lith. *katrās*, nous trouvons en sanskrit *kā-tará*. Les formes *ubhá-ya* en regard du goth. *bajoþs* et *dva-yá*, cf. gr. *δοιοί*, sont moins embarrassantes, parce qu'on peut invoquer le lith. *abeji* et *dveji*. Mais il est inutile, je crois, de recourir à ces petites explications: il est trop visible que l' $a$  qui termine le thème, ne s'allongera dans aucun cas. C'est là, on ne saurait le nier, un côté faible de l'hypothèse de  $a_2$ : on pourra dire que devant les suffixes *secondaires* règnent parfois les mêmes tendances phonétiques qu'à la fin du mot, on pourra comparer *ka-* dans *kā-ti* au pronom *sa*, devenu *sa*.

1. Quant à la formation slave *vodo-nosŕ* de *voda*, elle est imitée du masculin; le grec a de même le type *λογχο-φόρος* de *λόγχη*. Considéré seul, *vodo-* pourrait, étant donné le vocalisme du slave, se ramener à *vada-*: une telle forme serait fort curieuse, mais le  $\bar{a}$  des idiomes congénères nous défend de l'admettre. — M. G. Meyer (Stud. VI 388 seq.) cherche à établir que la formation propre des langues européennes est d'abrégier l' $\bar{a}$  final; mais pour cela il fait sortir *λογχο-* (dans *λογχο-φόρο*) directement du thème féminin, ce que personne, je crois, ne sera plus disposé à admettre. Les trois composés indiens où ce savant retrouve sa voyelle brève *kaça-plaká*, *ukha-chid*, *kṣa-pāvant* pourraient s'expliquer au besoin par l'analogie des thèmes en  $-a$  que nous venons de constater en Europe, mais le premier n'a probablement rien à faire avec *kāçā*; les deux autres sont formés sur *ukhá* et *kṣam*.

2. La règle sur  $a_2$  devant une syllabe longue trouverait peut-être quelquefois son application ici; ainsi le suff. *-vant*, étant long, pouvait paralyser l'allongement de l' $a_2$  qui précédait; — dans *āçvāvant* etc. la longue n'est due qu'à l'influence spéciale du *v*.

3. Les formes des autres dialectes germaniques remontent, il est vrai, à un primitif *hveþara* qui est surprenant.

Mais nous ne voulons pas nous risquer, pour ces quelques exemples, à soutenir dans toutes ses conséquences une thèse qui mènerait extrêmement loin.

Peut-être est-ce la même raison qui fait que le skr. *samā* garde l'a bref, bien qu'il corresponde au gr. *ὀμός*, au goth. *sama(n)* : M. Benfey y voit en effet un dérivé (superlatif) du pronom *sa*. Le zend *hāma* ne nous sert de rien, et voici pourquoi. La même langue possède aussi *hama* et d'autre part le slave a la forme *samŭ* à laquelle M. Fick joint l'anglo-s. *ge-sōm* « concors » : *hāma* est donc hypothéqué par ces deux derniers mots, et son *ā* long ne peut plus représenter  $a_2$ . Si *o*, dans *ὀμός*, représentait  $o$ , les difficultés seraient levées, mais je ne sais si cela est bien admissible. Cf. *simá*, *sumát*, *smát*.

J'ai réservé jusqu'à présent un cas qui présente certaines analogies avec celui de *samá* : c'est le mot *damá* dans sa relation au gr. *δόμος*, au lat. *domo-*, à l'irland. *-dam*. Seulement, ici, il n'y a plus même la moindre probabilité à diviser : *da-ma*. Si l'on considère la parenté possible de *samá* avec le thème *sam-* « un », ou la particule *sam*, on trouve les deux séries parallèles : 1° *sam*, *samá* avec brève irrégulière, *ὀμός*, *sāmŭ*. 2° *dam* (*ḍw*?), *damá* avec brève irrégulière, *δόμος*; *ḍāμος*. J'ignore si ces deux séries sont unies par un lien intérieur<sup>1</sup>.

M. Brugman attribue à  $a_2$  une quantité moyenne entre la brève et la longue et accorde ainsi la brève de toutes les langues européennes avec la longue des langues asiatiques. Mais puisque celles-ci ont elles-mêmes un *a* bref devant les groupes de plus d'une consonne, on peut se passer de ce compromis et admettre que la différence entre  $a_1$  et  $a_2$  n'était que qualitative. Cf. p. 91 i. n.

Nous verrons à propos de la flexion d'autres exemples, et des plus probants, de l' $a_2$  indo-européen.

1. Inutile de faire remarquer que le verbe grec *δέμω*, sans correspondant asiatique — et dont Böhtlingk-Roth veulent séparer *δόμος* dans le cas où on l'identifierait à *damá* — apporte de nouvelles complications. Pris en lui-même, *damá* pourrait, vu son accentuation, être l'équivalent de « *dmá* » : ce serait alors un thème autre que *δόμος* et qui en grec ferait « *δαμος* ». C'est ainsi, sans aller bien loin, qu'il existe un second mot indien *sama* signifiant *quiconque*, lequel devient en grec *ἀμός* (goth. *sums*), v. le registre.

§ 8. Second *o* gréco-italique.

Voici les raisons qui nous forcent d'admettre une seconde espèce d'*o* gréco-italique:

1. Il y a des *o* auxquels le sanskrit répond par un *a* bref dans la syllabe ouverte: ainsi l'*o* de *πόσις* — *potis* = skr. *pāti* doit être différent de l'*o* de *δόρυ* = skr. *dāru*.

2. Raison morphologique: comme nous l'avons vu au § 7, le phonème  $a_2$  est lié et limité à certains thèmes déterminés. Jamais par exemple aucune forme du présent d'un verbe primaire, c'est-à-dire non dérivé, ne présente un *o* (ou en germanique un *a*) que la coexistence de l'*e* prouverait être  $a_2$ . Il est donc invraisemblable que l'*o* d'un présent comme *ὄζω*, en d'autres termes l'*o* qui se maintient dans toutes les formes d'une racine, puisse représenter  $a_2$ .

Le vocalisme de l'arménien est ici d'une certaine importance. Les articles de M. Hübschmann *Ueber die stellung des armenischen im kreise der indogerm. sprachen* et *Armeniaca*, K. Z. XXIII 5 seq. 400 seq. offrent des matériaux soigneusement triés, malheureusement moins abondants qu'on ne souhaiterait, ce qui tient à l'état imparfait de l'étymologie arménienne. C'est là la source où nous puisons. L'auteur montre que la distinction d'*a* et d'*e* existe en arménien comme dans les langues d'Europe, que cet idiome en conséquence n'appartient point à la famille arienne: fondé en outre sur les phénomènes relatifs aux gutturales il le place entre le letto-slave et l'iranien. Sans vouloir mettre en question ce dernier résultat, nous croyons devoir faire remarquer que *par son vocalisme* l'arménien ne se borne pas à affirmer une relation générale avec l'Europe, mais qu'il noue des liens plus étroits avec une certaine portion de ce domaine, qui n'est pas comme on l'attendrait le slavo-germanique, mais bien le gréco-italique. L'arménien possède en effet la distinction des phonèmes  $a_2$  et  $a_1$ .

$a_1$  devient *a*: *atsem* = *ἀγω* (Hübschmann 33); *baš* «part», *bažanel* «partager», gr. *φᾶγῃν* (22); *kapel*, lat. *capio* (19); *hair* pater; *ail* = *ἄλλος* (33); *andzuk* «étroit», gr. *ἄγχω* (24). —  $\bar{a}$  se trouve dans *mair* mater; *elbair* frater; *basuk*, gr. *πάχυνς* (emprunté peut-être à l'iranien, 402).



$a_2$  devient *o* (pour l'*e* v. l. c. 33 seq.): à côté de *hetkh* «trace» (lat. *peda*), *otn* «pied», cf. gr. *ποδ-* (Brugman Stud. IX 369); *gochél* «crier», cf. gr. *ἔπος*, ὄψ (33); *gorts* «œuvre», cf. gr. *ἔργα* (32); *ozni éχinos* (25) n'a point d'analogue direct dans les langues congénères, mais comme celles-ci ont un *e* dans ce nom du hérisson, l'*o* de *ozni* doit être  $a_2$ . En composition: *lus-a-vor* que M. Hübschmann rend par *λευκοφόρος* et qui vient de *berem* «je porte» (405); *age-vor* (400). Enfin dans le suffixe: *mardo-* (dat. *mardoy*) = gr. *βροτό*. Mais il y a un point, et c'est là ce que nous avons plus particulièrement en vue, où l'arménien cesse de refléter l'*o* gréco-italique et où il lui oppose un *a*: *akn* «œil», gr. ὄσσε, lat. *oculus* (33); *anwan* «nom», gr. ὄνομα, lat. *nōmen* (10), *magil* «serre», gr. ὄνυξ, lat. *unguis* (35); *amp, amb* «nuage», gr. ὄμβρος (19); *vard* «rose», gr. *φρόδον*, lat. *rosa* (35); *tal* «donner», gr.-lat. *dō* (33). L'Arménien comme tel porte le nom de *Hay*; M. Fr. Müller rapproche le skr. *pāti*, soit le gréco-ital. *poti-* (Beitr. zur Lautlehre d. arm. Spr. Wiener Sitzungsber. 1863, p. 9). Dans tous ces exemples, l'*o* gréco-italique était suspect d'ailleurs d'avoir une valeur autre que  $a_2$ , par exemple dans *poti-* que nous venons de voir (page 96), dans ὄσσε, *oculus*, dont la racine conserve constamment l'*o*. Ainsi l'arménien paraît bien apporter une confirmation à l'hypothèse des deux *o*. Il faut dire toutefois qu'au gréco-ital. *od* (ὄξω) répond, suivant la conjecture de M. Hübschmann, *hot* «odeur» (405): on attendrait *a* comme dans *akn*.

Ce point étant établi, qu'il existe des *o* gréco-italiques autres que  $a_2$  = indo-eur.  $a_2$ , il reste à examiner si le résidu qu'on obtient constitue une unité organique et distincte dès l'origine, ou bien s'il s'est formé accidentellement, si par exemple certains *a* ne se seraient pas changés en *o*, à une époque relativement moderne. On arrive à la conclusion que les deux choses sont vraies. Il est constant que dans plusieurs cas l'*o* n'est que la phase la plus récente d'un *a*. Mais d'autre part l'accord du grec et du latin dans un mot comme *πόσις* — *potis* garantit la haute ancienneté de l'*o* qu'il contient et qui, nous venons de le reconnaître, ne remonte point à  $a_2$ .

Nous pourrions en somme distinguer quatre espèces d'*o*, dont l'importance et l'âge ne sont pas les mêmes.

1° *o* = *a*<sub>2</sub> commun au grec et à l'italique (§ 7).

2° *o* de *πόσις* — *potis* commun au grec et à l'italique. Nous adopterons pour ce phonème la désignation *φ*.

3° *o* sorti d'*a* à une époque postérieure (dans le grec et l'italique séparément).

4° Il existe des *o* anaptyctiques développés sur les liquides sonantes et sur d'autres phonèmes analogues, v. chap. VI. Une partie d'entre eux, comme dans *vorare*, gr. *βορ*, apparaissent dans les deux langues, d'autres dans l'une des deux seulement. Il est essentiel de ne jamais perdre de vue l'existence de ces voyelles qui expliquent une foule d'anomalies apparentes, mais aussi de ne point les confondre avec les *o* véritables.

Nous pourrions passer immédiatement au catalogue des *φ* gréco-italiques, qui du reste tiendrait facilement en deux ou trois lignes. Mais auparavant il convient de s'orienter, de débrouiller, autant que nous le pourrons, l'écheveau des perturbations secondaires où l'*o* s'est trouvé mêlé et de rechercher les rapports possibles de cette voyelle avec *a*.

#### Obscurcissement de la voyelle *o* en *u*.

Après avoir traité de la substitution de *v* à *o* propre au dialecte éolique, Ahrens ajoute (I 84): in plurimis [exemplis, *o*] integrum manet, ut ubicunque ex *ε* natum est, *δόμος*, *λόγος* (nam *ἄγρις* ab *ἀγρο*, *ξύανον* a *ξύω*, cf. *ξύω*, diversam rationem habent) etc. La désignation *o ex ε natum* répondrait assez bien à ce que nous appelons *o*<sub>2</sub>, et il serait curieux que l'éolique fût une différence entre *o*<sub>2</sub> et *φ*. Mais en y regardant de plus près, l'espoir de trouver là un précieux critère est déçu: sans parler de *ξύανον* où il est invraisemblable de voir un mot différent de *ξύανον*, l'*o* (= *o*<sub>2</sub>) des suffixes subit la transformation p. ex. dans *τύτε*, dans *ἄλλυ* (arcad.), dans *τέκτυνες*, dans l'homérique *ἐπασσύετεροι*. Dès qu'on considère que l'*v* en question suppose un ancien *u*, on reconnaît avec M. Curtius (Grdz. 704) que l'obscurcissement éolique de l'*o* a exactement le même caractère que dans l'italique, dont ce dialecte grec partage d'ailleurs les principales allures phonétiques. Ainsi que l'éolique, le latin maintient le plus souvent *o*<sub>2</sub>, quand cette voyelle se trouve dans la syllabe radicale: *toga*,

*domus* etc., et néanmoins on ne pourrait poser de règle absolue<sup>1</sup>.

Au contraire l'v panhellène, dans des mots comme *λύκος* ou *πύλη*, est, si nous ne trompons, une apparition d'un ordre différent. Tout d'abord les groupes *υφ*, *υλ*, ne semblent pas être jamais sortis de groupes plus anciens *οφ*, *ολ*, à voyelle pleine: ils sont assimilables de tout point aux affaiblissements indiens *ur*, *ul*; nous n'avons donc pas à les envisager ici. Dans les autres cas, l'v (*u*) vient d'une consonne d'organe labial qui a déteint sur une voyelle irrationnelle ou bien sur une liquide ou nasale sonante. Ainsi dans *ἀνώνυμος*, il n'y a pas eu transformation de l'o d'*ὄνομα* en *u*: le phénomène remonte à une époque où à la place de cet o, n'existait qu'un phonème indéterminé. C'est ce dernier que *μ* put colorer en *u*. De même *γυνή* est pour *γῦνή*, non pour *γᾠνή*. En comparant *μάσταξ* et *μαύται γνάθοι* (cf. *μάθναι*) au goth. *munfa-*, au lat. *mentum*, nous expliquerons le dor. *μύσταξ* par la forme ancienne *μῡσταξ*. Par une sorte d'épenthèse, les gutturales vélaires font parfois sentir leurs effets sur la syllabe qui les précède<sup>2</sup>: de là *λύκος* pour \**ϕλυκος*, \**ϕλῡκος* = skr. *vṛka*, goth. *vulfs*. Dans *ὄνυξ* (lat. *unguis*), *v* est également une exécution de la gutturale.

Il faut convenir cependant que dans quelques cas c'est bien une voyelle pleine qui a été changée de la sorte, mais toujours sous l'influence des consonnes avoisinantes: *κύλιξ*, lat. *calix*, skr. *kalāṣa*; *νύξ*, lat. *nox*, skr. *nākti*; *κύκλος*, germ. *hvehvla-*, skr. *śakrá*. Ce dernier exemple est remarquable: le germanique, comme aussi la palatale du sanskrit, nous montre à n'en pas

1. Comme dans le latin *-tūrus* = \*-*tōrus*, *o* peut devenir *ū*. Hésychius donne les formes *ζώθωνες* = *ζώθωνες* et *θύραξ* = *θύραξ*, sans en indiquer, il est vrai, la provenance.

2. Nous avons admis une épenthèse semblable dans *λαυκανίη* et *λαυχάνη* (p. 17 et 25), chez qui l'*u* n'était pas comme ici un son parasite. On a peine à se défendre de l'idée que *δάφνη* et sa forme thessalienne *δαύχνα* remontent tous deux à \**δαχῦνᾱ* (cf. *δανχυμόν· εὐκαστον ξύλον δάφνης*), et l'on retrouve des doublets analogues dans *δύγγος* et *δάμπος*, dans *αὐχάν*, dial. *ἀμφήν*, éol. *αὔφην* (Grdz. 580). — Est-ce que dans *αἰγυπίος*, *αἰγλη*, *αἰκλον*, l'*i* serait dû à la gutturale palatale qui suit? Je tenais la chose pour probable en écrivant la note de la page 7; mais je reconnais que c'était là une conjecture sans fondement.

douter que son *v* s'est développé sur un *ε* primitif. Ainsi, et pour plusieurs raisons, nous n'avons pas le droit de traiter l'*v* grec en question comme étant dans tous les cas<sup>1</sup> l'équivalent d'un *o*. Cela du reste n'a pas grande conséquence pratique, vu que *νόξ* (qui est certainement pour \**νόξ*) est presque le seul exemple qui entre en considération dans la question du phonème *ρ*.

En latin la voyelle obscurcie en *u* pourra généralement passer pour *o*. Quelquefois l'altération est allée jusqu'à l'*i* comme dans *cinis* = *κόνις*, *similis* = *ὁμαλός*; dans ce cas il n'y a plus de preuve de l'existence de l'*o*, car *i* peut, en lui-même, représenter aussi un *e*.

### Echange des voyelles *a* et *o*.

1. Avant tout il faut écarter la permutation *a* : *ō* qu'on observe particulièrement en grec et qui est un phénomène d'*ablaut* régulier étudié au chapitre V : ainsi *βα-τήρ* : *βω-μός*.

2. *a* changé en *o*. Le phénomène, comme on sait, est fréquent dans les dialectes grecs. Il a lieu en lesbien dans le voisinage des liquides et des nasales : *ὄνω*, *δόμορις*, *σρότος*, *θροσέως* etc. (Ahrens I 76). Le dorique a entre autres *γρόφω*, *κοθαρός* (Héraclée), *ἄβλοπές* (Crète). Hésychius donne *κόρξα καρδία*. *Πάφιοι*, *στροπά ἀστραπή*. *Πάφιοι*<sup>2</sup>. Ionien *έωντόν*, *θωύμα* pour *θᾶνμα*. Ces transformations dialectales qui du reste s'attaquent souvent aux *a* anaptyctiques ne nous intéressent qu'indirectement, en nous faisant assister au fait manifeste d'un *ā* devenant *o* sur sol grec<sup>3</sup>.

1. Assez fréquent, mais peu étudié, est l'échange d'*a* et d'*v*, comme dans *γνάθος* : *γυνθός*, *μάχλος* : *μυκλός* (Stud. III 322); c'est en présence de ce fait qu'on se demande s'il est vrai que l'*v* ait ni plus ni moins la valeur d'omicron. De ces exemples il faut sans doute retrancher *βυθός* qui peut élever pour le moins autant de prétentions que *κεύθω* à la parenté du skr. *gūhati* (pour le labialisme devant *v* cf. *πρέσβυς*); *βυσσοδομέω* rappelle vivement le skr. *gūhya*. Sur le *z* du zend *gaos* v. Hübschmann K. Z. XXIII 393. *κέκενται* (Hes.) parle dans le même sens.

2. En outre *στροφαί ἀστραπαί*; *στροπάν την ἀστραπήν*. Le *ρα* du mot *ἀστραπή* vient probablement de *ρ* (cf. véd. *srká*); *στεροπή* est obscur.

3. Dans une quantité de mots dont la provenance est inconnue l'*o* doit être mis également sur le compte du dialecte, ainsi *ἀποφεῖν ἀπατήσαι*, *κρόμβος ὁ καπνός*, *βρόταχος* = *βάτραχος*, *πόλυντρα ἄλφιστα*, *κόλυβος* = *καλύβη*, *πόρδαλις* etc.

En dehors des dialectes, c'est particulièrement devant *υ*, *ϕ*, qu'on remarque une oscillation entre<sup>3</sup> α et ο : κλοιός « lien, carcan » parent de κλα(ϕ)ίς, ποῦς et πά(ϕ)ίς, οὔρος et αὔρα, οὐτάω et γατάλη, α(ϕ)ιτός et ὀ(ϕ)ιωνός(?). Nous avons peine à croire à la parenté de οἰστρος avec αἶθω (Ascoli K. Z. XII 435 seq.).

Souvent l'échange d'α et d'ο n'est qu'apparent, pour choisir un exemple où il est impossible d'hésiter, dans δραμεῖν : δρόμος. La racine est évidemment δρεμ : les mots qui ont pu la contenir sous cette forme ont péri, δραμεῖν doit son α à la liquide sonante, δρόμος a pris régulièrement α<sub>2</sub>, et il semble à présent que δρομ permute avec δραμ. Dans le cas de ξαπίς : ξόπαλον, le verbe (ϕ)ρέπω nous a conservé l'ε. On expliquera semblablement χαμαί : χθών, παρθένος : πτόρθος, σκαληνός : σκολιός dont l'e radical apparaît dans le lat. *scelus* (cf. skr. *śhala* « fraude »), et aussi, je pense, γαμφή : γόμφος<sup>2</sup>.

Pour se rendre un compte exact du rapport de Κρόνος à κράινω, de κρουνός à κράνα, \*κράννα, de σκoiός, σκότος à σκᾶνά, de πτόα, πτοία à πτᾶ (καταπτήτην), il faudrait être mieux fixé sur leur formation et leur étymologie. Il n'y a pas de raison majeure pour mettre Νότος, νοτίζω en relation avec νᾶρός, νᾶσος, de snā : le skr. *nīrá* « eau » permet de les rattacher à une autre racine. Nous avons vu p. 77 que θρόνος pour \*θορνος appartient à la rac. θερ, non à θρᾶ (θρᾶνος).

Comme voyelles prothétiques l'α et l'ο alternent fréquemment, ainsi dans ἄσταφίς : ὄσταφίς, ἀμῖξαι : ὀμίχεν, ἀδαχέω : ὀδάξω. Il ne s'agit point ici d'un changement d'α en ο : seulement dans le premier cas c'est α, dans le second c'est ο qui s'est développé sur la consonne initiale.

Il est plus que prōbable que l'α des désinences du moyen -σαι, -ται, -νται et l'ο des désinences -σο, -το, -ντο, sont à l'origine une seule et même voyelle. La forme -τοι du dialecte de

1. On trouvera sous les numéros suivants d'autres exemples de ce fait.

2. Le même échange pourra s'interpréter de différentes manières dans les cas suivants : ἀollής et ἑάλις, κόχλος et κάχληξ, κόναβος et κανάξω, κροτάνη « nœud du bois » parent de κάρταλος et du lat. *cartilago* (p. 58), μόσχος « jeune pousse » et μασχάλη « aisselle, jeune pousse », πεπορασμένος φανερός Hes. rapporté par l'éditeur, M. Mor. Schmidt, à πεπαρεῖν (v. p. 60), στρογγύλος et στραγγός.

Tégée nous en est garante jusqu'à un certain point, car l'arcadien ne paraît point avoir de disposition particulière à changer *a* en *o*, à moins qu'on n'en voie la preuve dans *κατό* pour *κατά*. Les exemples qu'on donne sont *ἐφθορκώς*, *δεκόταν*, *ἐποτόμβοια* (Schrader Stud. X 275). M. Schrader estime que l'*o* de *ἐφθορκώς* n'est autre que la voyelle du parfait, qui s'est conservée quelquefois dans la formation en *-κα*. Quant à l'apparition d'un *o* dans les noms de nombre cités, c'est là également un fait qui peut être indépendant des idiotismes locaux: tous les Grecs hésitent ici entre *a* et *o* (*δέκα*, *εἰκοσι*, *ἐκατόν*, *διακόσιοι*) bien que les groupes *κα* *κο* contenus dans ces formes remontent indistinctement à l'élément *κη*.

Le passage *a : o* étant admis pour les syllabes finales, on pourra regarder le lesb. *ὑπά* comme la forme ancienne de *ὑπό*. Cf. *ὑπαί*.

Le latin présente, dans la diphthongue, *roudus*, autre forme de *raudus* conservée chez Festus, *lucrum* de la rac. *lau*, puis *focus* à côté de *fax*, et quelques autres cas moins sûrs (v. Corssen II<sup>2</sup> 27). L'ombr. *hostatu*, selon M. Bréal (Mém. Soc. Ling. III 272), est le parent non de *hasta*, mais de *hostis*; seulement cette étymologie dépend de l'interprétation de *nerf*. Dans *sordes* en regard de *suāsum* (Curtius, Stud. V 243 seq.) la cause de l'*o* est dans le *v* disparu<sup>1</sup>; *adolesco* (cf. *alo*), *cohors* (cf. *hara*), *incolumis* (cf. *calamitas*) doivent vraisemblablement le leur à l'affaiblissement régulier en composition. — A la fin du mot l'osque offre dans ses féminins en *-o* pour *-ā*, *-ā*, un exemple bien clair de cette modification.

3. Une question digne en tous cas d'attention est celle-ci: l'*ablaut* *a<sub>1</sub> : a<sub>2</sub>* ou *e : o* (étudié au § 7) se reproduit-il dans la sphère de *Δ*? Doit-on croire par exemple que l'existence du grec *ὄγμος* en regard de *ἄγω* est due à un phénomène de même nature que celle de *φλογμός* en regard de *φλέγω*?

Le gréco-italique seul peut donner la réponse. En effet ce n'est pas des langues du nord qui ont confondu *Δ* avec *a<sub>2</sub>* qu'on

1. On ne voit pas bien quelle voyelle est originaire dans le cas de *favissa*: *fovea* (comparé au gr. *χεμή* qui lui-même n'est pas d'une formation transparente) et de *vacuus*: *vocivus*. *Quattuor* et *canis* (v. p. 53 et 105) montrent que *vo* (*wo*) peut devenir *va*.

pourrait attendre la conservation de ce substitut de *α* dont nous parlons, et les langues ariennes nous renseignent encore bien moins. Or dans le gréco-italique même les données sont d'une pauvreté qui contraste avec l'importance qu'il y aurait à être fixé sur ce point. Ici se présentent en première ligne les parfaits *κέκονα* de *καίνω* et *λέλογχα* de *λαγχάνω* avec les substantifs *κονή* et *λόγχη* (Hes.). Ces formes ne décident rien, parce que la racine contient une nasale. C'est ce que fait toucher au doigt un troisième exemple: *βολή* en regard de *βάλλω*. La racine de *βάλλω* est *βελ*: cela est prouvé par *βέλος*, *βέλεμνον*, *βελόνη*, *βελτός*, *ἐκατη-βελέτης*. Ainsi l'*α* de *βάλλω* est dû à une liquide sonante et n'a nullement qualité de voyelle radicale. Or qui nous dit que les racines de *κέκονα*, *λέλογχα*, ne sont pas *κεν* et *λεγχ*? Si d'aventure les deux ou trois formes où survit la racine *βελ* ne nous étaient pas parvenues, le mot *βολή* semblerait venir d'une racine *βαλ*, et cependant nous savons qu'il n'en est rien<sup>1</sup>. C'est le même échange apparent que celui que nous avons rencontré plus haut, seulement celui-ci joue l'*ablaut* avec un certain semblant de vérité. Il se trouve encore dans les couples *σπαργάω*: *σποργαί* (Hes.), *ἀσχαλάω*: *σχολή*, *πταίρω*: *πτόρμος* et *πτόρος* (ces mots du reste sont éoliques), *ἄρχω*: *ῥορχαμος*, *ῥάπτω*: *ῥομφεύς*.

Mais voici des cas plus graves parce que dans la racine dont on les fait venir la présence réelle de *α* n'est pas douteuse: *ῥγμος* «sillon, rangée» qu'on rattache à *ἄγω*; *κόπρος* «fumier», mais aussi «boue» qui serait parent de *καπύω* (Grdz. 141); *σοφός* en regard de *σαφής*; *ῥξος* *Ἄρηνος*, *ἄοςος*, qui rappellent *ἄξομαι*; *ῥλβος*, rac. *ἄλφ*(?); *ποθή*, *πόθος* «deuil, regret, désir» liés peut-être à *παθεῖν* (v. p. 61; pour le sens cf. *πένθος*); *νόα* *πηγή*. *Λάκωνες* (Hes.) en regard de *ναύω*; *ὀχθέω* «s'indigner, s'emporter» rapproché parfois de *ἄχθομαι*; *ἄρουρα* si on le ramène à *ἄρορ-φα*.

1. Le *πέποσχα* de Syracuse (Curtius l. c.) ne prouve pas davantage l'*ablaut* en question: 1° parce que cette formation est toute secondaire, 2° parce que l'*ο* peut n'être qu'une variante dialectale de l'*α*. — Un présent *καίνω* pour *κηγω* venant de *κεν* est une forme claire; quant à *λαγχάνω*, sa première nasale n'est point, comme l'est celle de *λέλογχα*, la nasale radicale de *λεγχ*: de *λεγχ* on forme régulièrement *\*λῆχνω* lequel devient d'abord *\*λαχνω*, puis par épenthèse *\*λαγχνω*, *λαγχάνω*. V. le mot au registre.

Puis le lat. *doceo* placé en regard de *δίδαξαι* (v. p. 107), et le gréco-ital. *onkos* (*ὄγκος*, *uncus*) de la rac. *ank* (*ἀγκών*, *ancus*).

Voilà les pièces du procès, et les seules données en réalité qui nous restent pour élucider cette question capitale: y a-t-il un *ablaut* de *Δ* semblable à l'*ablaut*  $a_1 : a_2$ ? — Un examen quelque peu attentif des cas énumérés convaincra, je crois, chacun que ces éléments sont insuffisants pour faire admettre un tel *ablaut*, lequel s'accorderait mal avec les faits exposés au paragr. 11. Il y a principalement trois choses à considérer: 1° la plupart des étymologies en question sont sujettes à caution; 2° l'o peut n'être qu'une altération toute mécanique de l'a; 3° il n'est pas inconcevable que sur le modèle de l'ancien *ablaut*  $e : o$ , le grec, postérieurement, ait admis parfois l'o lors même que la voyelle radicale était a.

4. *o* (= *φ*) *changé en a*. C'est là une altération peu commune en grec, même dans les dialectes. On connaît la glose *ἀμέσω· ὠμοπλάται*, singulière variante du thème gréco-italique *omso*. Pour *παράα* en regard de *οὖς* v. page 114. Les Crétois disent *ἄναρ* pour *ὄναρ*, Hérodote *ἀρρωδεῖν* pour *ὄρρωδεῖν*. On trouve chez Hésychius: *ἄφελμα· τὸ κάλλυντρον* (= *ὄφελμα*), *καγκύλας· κηκίδας*. *Αἰολεῖς* = *κογκύλαι· κηκίδες*. Cf. Ahrens II 119 seq.

Un exemple beaucoup plus important, en tant qu'appartenant à tous les dialectes, serait le mot *αἰπόλος*, si l'on approuve M. G. Meyer qui identifie la syllabe *ai* avec le thème *ὄφι*, lat. *ovi* (Stud. VIII 120 seq.<sup>1</sup>). Cette conjecture qui a des côtés séduisants laisse cependant prise à bien des doutes.

Le même mot *ovis* est accompagné en latin de *avilla*, conservé chez Festus. M. Fröhde croit que cette forme se rattache à *agnus*: mais après les travaux de M. Ascoli, la réduction de *gv* à *v* en latin, à l'intérieur du mot, est à peine admissible. Du reste le *Prodromus C. Gl. Lat.* de M. Löwe a révélé un mot *aububulcus* (*ovium pastor*) — ou *aubulcus* suivant la correction de M. Bährens, *Jen. Literaturz.* 1877 p. 156 — qui décidément atteste l'a. Cela ne corrobore point l'opinion de M. G. Meyer relativement à *αἰπόλος*, car l'o latin devant *v* a une tendance marquée vers l'a,

1. M. Meyer propose une étymologie semblable pour *αἰγυπῖος* (cf. p. 7). Auparavant déjà, Pictet avait expliqué l'un et l'autre mot par *avi* «mouton». *Origines Indo-européennes* I<sup>1</sup> 460 seq.



spéciale à cette langue. En dehors du groupe *ov*, on peut dire que *a* sorti de *o* est en latin chose moins insolite qu'en grec, et cependant extrêmement rare. L'exemple le plus sûr est *ignārus*, *nārare* (en regard de *nōsco*, *ignōrare*, gr. *γνω*) où l'*o* transformé est une voyelle longue. *Ratumena porta*, suivant M. Curtius, est parent de *rota*. Pour ce qui concerne *Cardea*, l'approché de *cor* (Curtius Grdz. 143), il faut se souvenir que l'*o* de ce dernier mot est anaptyctique. Le cas de l'ombr. *kumaltu* (lat. *molo*) n'est pas très-différent. C'est une question difficile que de savoir si dans *datus*, *catus*, *nates*, en regard de *dōnum*, *cōs*, *νῶτον*, l'*a* est ancien ou sorti secondairement de *o*. Mais ce point-là trouvera au chapitre V une place plus appropriée.

5. Si, dans le grec, il n'y a pas de raison positive de croire que le phonème *o*<sub>2</sub> soit jamais devenu *a* par transformation secondaire<sup>1</sup>, il est presque indubitable en revanche que certains *a* italiques remontent à cette origine<sup>2</sup>. L'*a* de *canis* en particulier ne peut représenter que *a*<sub>2</sub>; dire en effet que l'*o* de *κύων* est un *o* n'aurait aucune vraisemblance; ce phonème paraît être étranger aux suffixes. On peut citer ensuite l'osq. *tanginom*, parent du lat. *tongeo*. A ce dernier répond le verbe faible goth. *þagkjan*. Si nous avons en même temps un verbe fort «*þigkan*», tous les doutes seraient levés: l'*a* de *þagkjan* serait nécessairement *a*<sub>2</sub>, l'*o* de *tongeo* serait donc aussi *a*<sub>2</sub>, et il serait prouvé que l'*a* de *tanginom* sort d'un *o* qui était *a*<sub>2</sub>. Ce verbe «*þigkan*» n'existe pas, mais le *un* du verbe parent *þugkjan* permet d'affirmer avec une certitude à peine moindre que la racine est bien *teng*. Peut-être l'*a* de *caveo* est-il également pour *o* = *a*<sub>2</sub>; la question, vu *ἐχομεν*, est difficile. Dans *Parca* même phénomène, si l'on ramène ce mot à la racine de *plecte* et du gr. *πόρκος* (nasse). On compare *palleo* au gr. *πολιός*; or l'*o* de ce dernier mot est *o*<sub>2</sub>, vu *πελιός*. Cf. *pullus*. — Dans ces exemples, l'*a*, nous le répétons, n'est pas la continuation directe de *a*<sub>2</sub>, mais une altération hystérogène de l'*o*.

Jusqu'ici il a été question des voyelles *o* et *a* alternant dans

1. M. Mor. Schmidt met un point de doute à la glose d'Hésychius *ἑωσφόρος*· *ἑωσφόρος*, qui serait sans cela un exemple très-remarquable.

2. On devait s'y attendre, car depuis bien longtemps sans doute le son des deux *o* s'était confondu.

une même langue. Il reste à voir comment elles se correspondent, lorsqu'on compare le grec et l'italique. Pour cela il est bon de se prémunir plus encore qu'ailleurs contre les pièges déjà plusieurs fois mentionnés que tendent certains phénomènes liés aux liquides et, dans une mesure moindre, aux nasales. Nous avons éliminé complètement ce qui tient aux liquides sonantes du § 1 — ainsi *καρδία*: *cor*, skr. *hṛd* —; mais il y a une seconde série d'exemples — ainsi *ὀρθός*: *arduus*, skr. *ūrdhvā*; v. chap. VI — que nous n'avons pas osé passer de même sous silence et que nous nous sommes borné à mettre entre crochets. Ces exemples doivent être comptés pour nuls, et ce qui reste est si peu de chose, que la non-concordance des deux langues sœurs dans la voyelle *o* prend indubitablement le caractère d'un fait anormal. — Pour les recueils d'exemples ci-dessous, la grammaire de M. Leo Meyer offrait les matériaux les plus importants.

6. *Coexistence d'o et d'a dans une des deux langues ou dans les deux langues à la fois.* Lorsqu'une des deux formes est de beaucoup la plus commune comme dans le cas de *ovis*: *avilla* (p. 104), nous ne mettons pas l'exemple dans cette liste.

ὄβριον κόλ-αβρος	} <i>aper</i> <sup>1</sup> (?).	λογγάξω λαγγάξω	} <i>longus</i> . C.
καύαξ <sup>2</sup> κόβαλος		μονιός μάννος	
σάος <sup>3</sup> σόω, σόος	} <i>sānus</i> .	ὄμπνη ἄφενος	} <i>opes</i> (?).
τράπηξ τρόπις		} <i>trabs</i> .]	
φάλλης φολκός	} <i>falx</i> . C.]		κόοι

1. Curtius Stud. Ia. 260, Grdz. 373. — 2. καύαξ· πανούργος (Suidas). — 3. La racine, bien que le béot. *Ξανκράτειος* ne décide rien, paraît être *sau*. Le latin montrerait *o* dans *sōspes*, si la parenté du mot avec notre racine était mieux assurée, mais il a toutes les apparences d'un composé contenant la particule *se-*, cf. *seispes*; par un hasard singulier il existe un mot védique *viṣpitā* «danger». — Sur *ank- onk* et autres cas v. p. 114.

## 7. α grec et ο italique.

## a. La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.

(?) δακ, δι-δάσκω, ἐ-δί-δακ-σα, δι-δαχ-ή doc, doc-eo, doc-tus<sup>1</sup>.  
 λακ, ἐ-λακ-ον, λάσκω, λέ-λακ-α loqu, loqu-or, locutus.  
 (ἀπαφός (ἐποψ) ὑρυρα<sup>2</sup>) | δᾱρός dūrus<sup>3</sup>(?).

1. Il n'y a pas d'autre raison de ramener διδάσκω, διδάξαι, à une rac. δακ que l'existence du lat. doceo. Autrement on les rapporterait sans un instant d'hésitation à la racine qui se trouve dans δέ-δα(σ)-ε, δα(σ)-ήμων. Mais rien n'empêche, dira-t-on, de réunir tout de même δασ et doc, comme ayant tous deux pour base la racine dā «savoir». A cela il faut répondre que δασ n'est une racine qu'en apparence: c'est δευσ qui est la forme pleine, ainsi que l'indiquent l'indien dāms et le gr. δῆνος pour \*δένσος (= skr. dāmsas). δέδα(σ)ε (aoriste), δεδα(σ)ώς, ἐδά(σ)ην, ont, régulièrement, la nasale sonante (pages 20 où δέδαε a été oublié, 22 et 46); dans δι-δασκω, si on le joint à cette racine, elle n'est pas moins régulière (v. p. 22). Il faut répondre en second lieu que la racine dā qu'on a cru trouver dans le zend n'a, suivant M. le prof. Hübschmann, aucun fondement réel. Cette question difficile se complique du latin disco, du sanskrit dīks et du zend daṣsh. — 2. ἐποψ sera né par étymologie populaire: ἐποψ ἐπόπτης τῶν αὐτοῦ κακῶν, dit Eschyle. Ainsi s'explique son ε. D'autre part M. Curtius partant du thème εpop explique le premier ο (υ) de ὑρυρα par assimilation. C'est pourquoi l'exemple est placé entre crochets. — 3. δᾱρός (diurnus) est pour \*δαρός = skr. dū-rá «éloigné». La glose δαόν· πολυχρόνιον Hes. (δαόν?) est bien probablement un comparatif neutre sorti de \*δάφυον, skr. dāviyas. δῆν et δοάν sont autre chose. Si dūrus est égal au grec δᾱρός, il est pour \*dourus, mais ce dernier rapprochement est boiteux: on peut dire seulement que durare (edurare, perdurare) signifie parfois durer — cf. δᾱρός — et qu'il rappelle dūrā dans des expressions comme durant colles «les collines s'étendent» Tacite Germ. 30.

## b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

On ne pourrait, je crois, démontrer pour aucun exemple de cette sorte que la voyelle variable (α ο) a été de tout temps une voyelle pleine: tous ces mots au contraire paraissent liés aux phénomènes spéciaux auxquels nous faisons allusions ci-dessus. Ce sont principalement βάλλω: volare; δάλλω, δαλέομαι: doleo; δαμάω: domare; δαρδάνω: dormio; ταλ: tollo; φαρῶω: forare. Puis κάλαμος: culmus; κράνος «cornouiller» (aussi κύρνος) et cornus; ταρβέω: torvus(?); παρά: por- (p. 111). M. Fick rapproche γύαλον de vola. πρᾶνής et πρᾶνός (Hes.) différent peut-être du latin prōnus, et, dans l'hypothèse contraire, les contractions qui ont pu

avoir lieu, si par exemple le thème est le même que dans le skr. *pravanā*, auront troublé le véritable rapport des voyelles.

c. Les phonèmes sont placés à la fin de la racine. Dans cette position on ne trouve pas d'o latin opposé à un α grec.

8. o grec et α italique.

a. La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.

ὄβολος	<i>agolum.</i> F.(?).	κόσμος	<i>castus</i> (§ 11 fin).
ὀϊστός	<i>arista.</i> F.(?).	κύλιξ	<i>calix.</i>
ὀλοφύρομαι	<i>lāmentum</i> <sup>1</sup> (?).	μοχλός	<i>mālus.</i>
ὀξύς	<i>acci-piter</i> <sup>2</sup> (?).	τόξον	<i>taxus</i> <sup>3</sup> (?).
ὄνος	<i>asinus</i> (?).	τρώγλη	<i>trāgula</i> (?) J.Schmidt.

1. Cf. p. 60. — 2. Si l'on peut douter de l'identité d'*acci-* avec *ὄξv-*, il serait en revanche bien plus incertain de le comparer directement à *ὄκv-*, qui est déjà tout attelé avec *ὄκιor*. *aqui-* dans *aquifolius* ne s'éloigne pas trop d'*ὄξvς*. — 3. Pictet comparait ces deux mots à cause du grand emploi du bois d'if pour la fabrication des arcs (Origines I<sup>1</sup> 229). Mais *τόξον* peut se ramener, et avec plus de vraisemblance, soit à la racine *τεκ* soit à la racine *τεξ*; son o est alors α<sub>2</sub>.

Devant v:

κο(φ)έω	<i>caveo.</i> C.	ὄγδοος	<i>octāvus</i> (?).
κό(φ)οι	<i>cavus.</i> C. cf. p. 106.	πτοέω	<i>paveo</i> (?).
λούω	<i>lavo.</i>	χλόη	<i>flāvus</i> (?).
νό(φ)ος	<i>navare.</i>	ψάιζος	<i>paedor</i> de * <i>pav-id.</i>
ἀ-γνο(φ)ια	<i>gnāvus.</i>		F.

Dans la diphthongue:

οἶδμα	<i>aemidus.</i>	οὔατα	<i>auris.</i>
οἰκτρός	<i>aeger.</i>	οὐ, οὐδέ	<i>h-au-d</i> (?).

b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

κόλλωψ	<i>callus.</i>	ὀλοός	<i>salvus.</i> C.
[κολοκάνος	<i>cracentes.</i>	[ὀρθός	<i>arduus.</i>
κόνις	<i>canicae</i> <sup>1</sup> (?).	[πορεῖν	<i>parentes.</i>
κροκάλη	<i>calculus.</i>	ῥωδιός	<i>ardea.</i>
λόγχη	<i>lancea.</i>	[χολάς	<i>haru-spez.</i>
		φορί	<i>far, g. farris</i> (?).

1. *Canicae* furfures de farre a cibo canum vocatae. Paul. Ep. 46. M. Si le mot est parent de *κόνις*, il l'est aussi de *cimis* (p. 100).

c. *Les phonèmes sont placés à la fin de la racine.* Ici se rangeraient *datus*, *dare* (cf. *dōnum*) en regard du gr. δῶ δο, *catus* (cf. *cōs*) en regard de κῶνος, *nates* en regard de νῶτον. Sur ces mots v. plus haut p. 105. Le cas de *strāvi*, *strātus*, auxquels le grec oppose στρω rentre dans la classe *arduus*: ὀρθός (p. 106).

Voici maintenant la correspondance régulière qui exige l'o dans les deux langues. Ce tableau, nous le répétons, n'est pas exclusivement un catalogue des *o* gréco-italiques; il doit servir surtout à s'orienter, à évaluer approximativement l'extension de l'o autre que *o*<sub>2</sub> en gréco-italique; aussi y a-t-il encore beaucoup à trier, en dehors des exemples désignés comme suspects. Par le signe †, nous posons la question de savoir si l'o n'est pas *o*<sub>2</sub>.

a. *La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.*

od:	ὄζω, ὄδωδ-α	ol-eo, od-or.
ok <sub>2</sub> :	ὄπωπ-α, ὄσσε, ὄκ-τ-αλλος	oc-ulus.
(?)bhodh <sup>1</sup> :	βόθ-ρος, βόθ-υνος	fod-io, fossa.
ὄκρις	ocris, ombr. okar.	κόκκυξ coxa.
†ὄκτω	octo.	κόκκυξ cuculus.
ὄξίνα	occa.	κυκεών cocetum.
ὄστέον	os, osseus.	μόκρων mucro <sup>3</sup> .
ὄ(φ)ις	ovis.	νύξ nox.
ὄπι(-θεν)	ob <sup>2</sup> (?).	πόσις, πότνια potis, potiri etc.
†ὄπος	sūcus.	πρό prō.
		ὀπάων socius <sup>4</sup> .

1. V. Curtius, Grdz. 467. — 2. Pour le sens, *ob* va bien avec *ἐπί*, mais comment accorder leur voyelles? Si *ὄπι-* est vraiment une particule et non simplement un rejeton de la rac. *ἐπ* «suivre», on peut à peine douter de son identité avec *ob*. Le *p* est conservé dans *op-ācus*; -ācus est parent de *aquilus*, gr. ἀχλὺς etc. — 3. μόκρων· τὸν ὀξύν· Ἐρυνθραῖοι. Hes. V. Fick II<sup>3</sup> 198. — 4. *socius* et *ὀπάων* se placent à côté de l'indien *sákhi* (v. Fick II<sup>3</sup> 259). L'a bref du mot indien montre que l'o n'est pas *o*<sub>2</sub>, que par conséquent il faut séparer ces mots de *sek*<sub>2</sub> «suivre». On pourra les comparer à *ὄπις* «secours, justice, vengeance des dieux» et à ἀόσητήρ, ὁσσητήρ (Hes.) «défenseur». Ceci rappelle le skr. *śak* (*śagdhī*, *śaktām* etc.) «aider» que Böhtlingk-Roth séparent de *śaknóti* «pouvoir». Ç serait pour *s*, comme dans *śákrti*; et peut-être le zd. *haṣma* «ami» est-il identique au skr. *śagmá* (= \**śakmá*) «secourable». Il y aurait identité entre *śacī* «se-

cours divin» et *ὅπις*. L'italique reflète, semble-t-il, la même racine dans *sancio, sanctus, Sancus, Sanqualis porta, sacer* (cf. *çakrá*).

Il y a encore *bos*: *βοῦς* et *bovare*: *βοάω* où la valeur de l'o latin est annulée par le *v* qui suit (pour *ovis* le cas est un peu différent); *πόσθη* qu'on a identifié à *pūbes*; *πῦματος* qu'on a comparé à l'osq. *posmos* ainsi que *πυνός*: *ὁ πρωκτός* en regard de *pōne*. En outre il faut mentionner l'opinion qui réunit *foveo* à *φώγω* (Corssen II<sup>2</sup> 1004), bien qu'elle suppose la réduction de *gv* à *v*<sup>1</sup>.

Dans la diphthongue:

† *οίνή* *oinvorsei*.  
*κλό(φ)νις* *clūnis*.

b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

[ol: <i>ὀλωλ-α, ὀλ-έσθαι</i>	<i>ab-ol-eo.</i>		
[or: <i>ὄρωρ-α, ὄρ-σο</i>	<i>or-ior, or-tus.</i>		
[ <i>g<sub>2</sub>or</i> : <i>ἐ-βρω-ν</i> [ <i>βόρ-μος, βορ-ά</i> ]	<i>vor-are, -vor-us, vorri</i> edaces <sup>1</sup> .]		
[ <i>mor</i> : <i>μορ-τός, βορ-τός</i>	<i>mor-ior, mor-tuus, mors.</i>		
[ <i>mol</i> : <i>μύλ-λω, μύλ-η</i>	<i>mol-o, mol-a</i> . cf. ombr. <i>kumaltu</i> .]		
[ <i>stor</i> : <i>στόρ-νυμι, στρω-μα</i>	<i>stor-ea, tor-us</i> <sup>1</sup> ( <i>sterno</i> ).]		
† <i>ὀγκάομαι</i> <i>uncare</i> (sl. <i>jenčq</i> ).	<i>κόραξ</i> et	<i>corvus</i> et	
<i>ὄγκος</i> «croc» <i>uncus</i> , v. p. 104, 114.	<i>κορώνη</i>	<i>cornix</i> .	
<i>ὠμος</i> (* <i>ὄμσος</i> ) <i>umerus</i> .	<i>μόλις</i>	{ <i>molestus</i> .	
<i>ὀμφαλός</i> <i>umbilicus</i> .		{ <i>mōles</i> .	
<i>ὄνομα</i> <i>nōmen</i> .	<i>μόρμος</i>	<i>formido</i> .	
<i>ὀνοτός</i> <i>nota</i> .	<i>μορμύρω</i>	<i>murmur</i> .	
<i>ὄνυξ</i> <i>unguis</i> .	<i>μύρμηξ</i>	<i>formica</i> .	
† <i>ὀρφανός</i> <i>orbus</i> (armén. <i>orb</i> ).	<i>ὀλος</i>	<i>sollus</i> .	
<i>βολβός</i> <i>bulbus</i> (emprunté?).	<i>πόλτος</i>	<i>puls</i> .	
<i>γομφάς</i> <i>scrōfa</i> .	<i>ξύν</i>	<i>com</i> .	
<i>δόναξ</i> <i>juncus</i> .	† <i>πόρκος</i>	<i>porcus</i> .	
( <i>φ</i> ) <i>ρόδον</i> ( <i>v</i> ) <i>rosa</i> .	[ <i>πόρσω</i>	<i>porro</i> <sup>2</sup> .]	
† <i>κόγχη</i> <i>congius</i> .	<i>σφόγγος</i>	<i>fungus</i> .	
<i>κόμη</i> <i>coma</i> (emprunté?).	[ <i>φύλλον</i>	<i>folium</i> .]	
<i>κορωνός</i> <i>corona</i> .	[ <i>χόριον</i>	<i>corium</i> .]	

1. Le skr. *dāhati* «brûler» vient d'une rac. *dha, gh<sub>2</sub>* (Hübschmann K. Z. XXIII 391) qui donne aussi le lith. *degu* et le goth. *days* «jour». C'est peut-être à cette racine qu'appartient *foveo*. On devrait alors le ramener

1. βορά et βόρμος (avoine, Hes.) ont ici peu ou point de valeur, parce que leurs thèmes sont de ceux qui réclament  $o_2$  (p. 74 et 79). En principe il y aurait les mêmes précautions à prendre vis-à-vis des mots latins; mais  $o_2$  n'est pas si fréquent dans l'italique qu'on ne puisse regarder l'o de *vorare* comme l'équivalent de l'o de βράναι, βράμα (sur *vorri* v. Corssen Beitr. z. It. Spr. 237). Nous ferons la même remarque relativement à *storea*, *torus* en regard du στοια hellénique. — 2. M. Fick (II<sup>3</sup> 145) place *porro* et πόρσω sous un primitif *porsōt* (mieux: *porsōd*), et sépare πρόσσω (= \*προ-τυω) de πόρσω, πόρρω. Bien que la distinction que veut établir Passow entre l'usage des deux formes ne paraisse pas se justifier, on peut dire en faveur de cette combinaison: 1° que la métathèse d'un πρόσσω en πόρσω serait d'une espèce assez rare; 2° que dans πόρρω pour πόρσω il y aurait assimilation d'un σ né de τυ, ce qui n'est pas tout à fait dans l'ordre, bien qu'il s'agisse de σ et non de σσ, et qu'on puisse citer, même pour le dernier cas, certaines formes dialectales comme le lacon. κάρρων; 3° que *porsōd* lui-même s'explique fort bien comme amplification de l'adverbe skr. *purās*, gr. πάρος. πόρσω (*porro*): *purās πάρος* = κόρη: σίρας κάρη.

N'ont pas été mentionnés: βούλομαι — *volo* dont la parenté est douteuse (v. chap. VI), et προτί auquel Corssen compare le lat. *por-* dans *por-rigo*, *por-tendo* etc. La position de la liquide déconseille cette étymologie, malgré le crétois προτί, et rien n'empêche de placer *por-* à côté du goth. *faur*, grec παρά.

Mots se rapportant aux tableaux a et b, mais qui contiennent un  $\bar{o}$  long:

† ἄκυς	ōcior.	κράζω	{	crōcio.
† φόν	ōum.			crōcito.
[ᾠλένη	ulna.]	μᾶρος	{	mōrosus.
[βλωμός	glōmus <sup>1</sup> ].	μᾶρον		mōrum.
κλώζω	glōcio.	μόρον		
		† νῶϊ		nōs.

1. βλωμός· ψωμός Hes. Le mot se trouve dans un fragment de Callimaque. *glomus* in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur. Paul. Diac. 98. M. Si l'on tient compte de *glomerare* et de *globus*, on

à \*fohveo ou \*fehveo; cf. *nivem* = \*nihvem. Mais le sens de *foveo* laisse place à quelques doutes, qui seraient levés, il est vrai par *fōmes* «bois sec, matières inflammables» si la parenté de ce mot avec le premier était assurée. Il est singulier toutefois que *defomitatus* signifie *ébranché* (Paul. Diac. 75 M. Cf. germ. *bauma-* «arbre»? ). La rac. *dha<sub>1</sub>gh<sub>2</sub>* se retrouve en grec dans τέφ-ρα «cendre» et dans le mot *tuf*, *tofus* (souvent formé de matières volcaniques) dont le τοφιών des tables d'Héraclée rend l'origine grecque probable. τόφος est identique au goth. *dag(a)s*, au skr. -*dāgha*.

sera porté à comparer le skr. *gūlma* « bouquet de bois; troupe de soldats; tumeur ». — Mentionnons aussi la désinence de l'impératif, lat. *legi-tō*, gr. *λεγέ-τω*.

c. *ϕ* termine la racine.

<i>kō</i> : κῶ-νος	<i>cō-(t)s</i> , <i>cŭ-neus</i> (cf. <i>că-tus</i> ).
<i>gnō</i> : ἔ-γνω-ν, γι-γνώ-σχω, γνώ-ριμος	<i>gnō-sco</i> , <i>gnō-tus</i> , <i>i-gnō-ro</i> (cf. <i>gnā-rus</i> , <i>nārrare</i> ).
<i>dō</i> : ἔ-δω-κα, δῶ-ρον, ἐ-δό-μην, δο-τός	<i>dō-num</i> , <i>dō-(t)s</i> (cf. <i>dă-tus</i> , <i>dă-re</i> ).
<i>pō</i> : εὐλ. πῶ-νω, ἄμ-πω-τις, πο-τός, πῶ-μα	<i>pō-tus</i> , <i>pō-culum</i> , <i>pō-sca</i> .
(?) <i>rō</i> : ῥῶ-ννυμι, ἔ-ρρω-σα	<i>rō-bur</i> .

Les exemples où l'on peut admettre avec le plus de confiance que l'*o* est un *ϕ* sont:

Dans le gréco-italique: les racines *ϕd* « olere », *ϕk* « être aigu », *ϕk<sub>2</sub>* « voir »; *dō* « donner », *pō* « boire », *gnō* « connaître ». Dans ces racines en effet la voyelle *o* règne à toutes les formes. — Parmi les thèmes détachés: *ϕkri* « colline » et *ϕk<sub>2</sub>i* « œil » qui appartiennent aux racines mentionnées, puis *ϕwi* « mouton », à cause de l'*a* bref du skr. *āvi*; *ϕoti* « maître », skr. *pāti*; *mōni* « joyau », skr. *mānī*; *ϕk<sub>2</sub>i* « compagnon », skr. *sākhī*. D'après cette analogie, on devra ajouter: *ϕsti* « os », *klōuni* « clunis »(?), *kōni* « poussière », *nōkti* « nuit ». Plus incertains sont *omso* « épaule », *okto*, nom de nombre et *g<sub>2</sub>ou* « bos ».

Le latin apporte les racines de *fodio*, *rōdo*, *onus*, *opus* etc., les thèmes *hosti*, *rota* (skr. *rātha*).

Entre autres exemples limités au grec, il faut citer les racines des verbes ὄδομαι, ὀδομαι, κλώθω, φάγω, κόπτω, ὠθέω, ζώννυμι, ὀμνυμι, οὐνίημι. Nous trouvons *ϕ* finissant la racine dans βω « nourrir », φθω « dépérir » (φθόσις, φθόη). Dans un grand nombre de cas il est difficile de déterminer si l'on n'a pas affaire à une racine terminée par *v* (*ϕ*) ou *i* (*γ*). Ainsi ἔκομεν, κέ-κομε semblent bien appartenir à *κοϕ<sup>1</sup>*, non à *\*κω*; σκοιός, comparé à σκό-το, contient *ϕ* et appartient à une racine *σκω* (cf. aussi

1. Voy. Curtius Stud. VII 392 seq. Ce qui lève les doutes, c'est le parfait νένοται que rapporte Hérodien, appartenant à *νοέω* dont le *ϕ* est assuré par une inscription (Grdz. 178).



p. 120 i. n.), mais ramené à  $\sigma\kappa\epsilon\iota$  (cf.  $\sigma\kappa\acute{\iota}\rho\omicron\nu$ ) il contient  $\omicron_2$  et peut alors s'identifier au skr. *chāyā*. Inutile de multiplier ces exemples douteux. — Le mot  $\kappa\omicron\iota\eta\varsigma\ \lambda\epsilon\rho\epsilon\nu\varsigma\ \kappa\alpha\beta\epsilon\iota\lambda\omicron\nu$ ,  $\delta\ \kappa\alpha\theta\alpha\iota\lambda\omicron\nu\ \varphi\omicron\nu\epsilon\alpha$  (ol δὲ κός; cf.  $\kappa\omicron\iota\acute{\alpha}\tau\alpha\iota\ \lambda\epsilon\rho\acute{\alpha}\tau\alpha\iota$ ) peut se comparer au skr. *kāvi*, à moins qu'on ne le tienne pour étranger. Prépositions:  $\pi\omicron\rho\acute{\iota}$  = skr. *prāti*,  $\pi\omicron\tau\acute{\iota}$  = zend *pāiti*.

Quel est l'âge et l'origine du phonème  $\varphi$ ? Nous nous sommes précédemment convaincus que le second  $\omicron$  gréco-italique ( $\omicron_2$ ), que  $e$  ( $a_1$ ), que  $a$  ( $\Delta$ ), ont leur existence distincte depuis les périodes les plus reculées. Mais quelles données avons-nous sur l'histoire du phonème  $\varphi$ ? On peut dire qu'il n'en existe absolument aucune. Ce qui permet d'affirmer que l' $\omicron_2$  du sud a eu son équivalent dans le nord, c'est que l' $a$  qui lui correspond en slavo-germanique a des fonctions spéciales et des rapports réguliers avec  $e$  qui le séparent nettement de  $\Delta$ . Au contraire le rôle grammatical de  $\varphi$  ne diffère pas essentiellement de celui de  $\Delta$ , et si, dans de telles conditions, nous trouvons que les langues du nord répondent à  $\varphi$  absolument comme elles font à  $\Delta$ , nous sommes naturellement privés de tout moyen de contrôle relativement à l'ancienneté du phonème en question. Si l'on admet que  $\varphi$  est ancien, l' $a$  des langues du nord contient, non plus deux voyelles seulement ( $\omicron_2 + \Delta$ ), mais trois:  $\omicron_2 + \Delta + \varphi$ . Si au contraire on y voit un produit secondaire du gréco-italique, le seul phonème dont il puisse être issu, c'est  $\Delta$ . — J'ai hésité bien longtemps, je l'avoue, entre les deux possibilités; de là vient qu'au commencement de ce mémoire (p. 5)  $\varphi$  n'est pas compté au nombre des  $a$  primitifs. Le fait qui me semblait militer en faveur de la seconde hypothèse c'est que l'arménien, qui distingue de  $\Delta$  le phonème  $\omicron_2$ , ne paraît point en distinguer le phonème  $\varphi$  (p. 97). Mais nous ne savons pas s'il en a été ainsi de tout temps, et d'autre part la supposition d'un scindement est toujours entourée de grosses difficultés. Ce qui paraît décisif, c'est le fait frappant que presque tous les thèmes nominaux détachés qui contiennent la voyelle  $\varphi$  se trouvent être de très-vieux mots, connus dans les langues les plus diverses, et de plus des thèmes en  $-i$ , voire même des thèmes en  $-i$  de flexion toute particulière. Cette coïncidence ne peut pas être due au hasard; elle nous indique que le phonème  $\varphi$  s'était fixé là de vieille date, et dès lors il sera difficile de lui refuser ses lettres de noblesse indo-européenne.

Les cas qui pourraient servir de base à l'hypothèse où *ɔ* serait une simple altération gréco-italique de *ɹ*, sont *onko* venant de *ank*, déjà mentionné p. 104, *oi-no* «un» à côté de *ai-ko* *aequus*, la rac. *ok*, d'où le thème *okri*, à côté de *ak*, *socius-ὁπάων* comparé à *sak* dans *sacer*, et le lat. *scobs* de *scabo*. On pourrait attacher une certaine importance au fait que *okri* et *soki* (*socius*), à côté de *ak* et *sak*, se trouvent être deux thèmes en *-i* (v. ci-dessus). Mais cela est trop problématique, et l'étymologie donnée de *soki* n'est qu'une conjecture. Pour *πρόβατον* de *βω* v. le registre.

Beaucoup plus remarquable est le cas de *οῦς* «oreille». L'homérique *παρήιον* nous apprend que, en dehors de toutes les questions de dialecte qu'on pourrait élever au sujet de l'éol. *παράνα* ou de *ἄανθα· εἶδος ἐνωπίου*, l'*o* de *οῦς* a comme équivalent, dans certaines formes, un *α*. Ce qui donne à la chose un certain poids, c'est que *οῦς* appartient à cette catégorie de thèmes de flexion singulière qui est le siège le plus habituel du phonème *ɔ* et dont nous aurons à reparler. On aurait donc un *ɔ*, assuré comme tel, accompagné de *ɹ*. Malheureusement le lat. *auris* est embarrassant: son *au* peut à la rigueur venir de *ou*, mais il pourrait aussi être la diphthongue primordiale.

Les exemples réunis ci-dessous permettent de constater d'un coup d'œil que les phonèmes par lesquels les langues du nord rendent *ɔ* sont exactement les mêmes que pour *ɹ* (p. 63) et pour *a*<sub>2</sub> (p. 70). Dans les trois cas nous trouvons ce que nous avons désigné, pour abrégé, par *a du nord* (p. 51).

Latin et Grec	Lithuanien	Paléoslave	Germanique
<i>oculus, ὄσσε:</i>	<i>akis</i>	<i>oko</i>	germ. <i>augen-</i> = <i>*agven-</i>
(?) <i>octo, ὀκτώ:</i>	<i>asztūni</i>	<i>osmī</i>	goth. <i>ahtau</i>
<i>ovis, ὄvis:</i>	<i>avis</i>	<i>ovica</i>	vieux h <sup>t</sup> -all. <i>awi</i>
<i>hostis, —:</i>	—	<i>gostī</i>	goth. <i>gasti-</i>
<i>nox (νόξ):</i>	<i>naktis</i>	<i>noštī</i>	goth. <i>naht-</i>
<i>potis, πόσις:</i>	<i>věsz-pati-</i>	—	goth. <i>-fadi-</i>
— <i>πορτί:</i>	—	<i>proti</i>	—
<i>monile, μόννος:</i>	—	? <i>monisto</i> <sup>1</sup>	germ. <i>manja-</i>
<i>rota —:</i>	<i>rátas</i>	—	vieux h <sup>t</sup> -all. <i>rad</i>

1. Miklosich (Vergl. Gramm. II 161) pense que ce mot est d'origine étrangère.

Racines: gr. *ὄκ, ὄπ*, lith. (*at-*)*a-n-kù*; gr. *φωγ*, anglo-saxon *bacan, bōc*; lat. *fod*, sl. *bodā* (le lithuanien a la forme incompréhensible *bedū*).

Dans les mots qui suivent, on peut douter si l'*o* gréco-italique n'est pas *o*<sub>2</sub>, ou même, dans un ou deux cas, une voyelle anaptyctique: ὄζος, goth. *asts*; ὄρρος, v. h<sup>t</sup>-all. *ars* (Grdz. 350); ὄπός, v. h<sup>t</sup>-all. *saf*, sl. *sokŭ*; ὄρνις, v. h<sup>t</sup>-all. *arni*, sl. *orŭlŭ*; gréco-it. *orphos*, goth. *arbi*; gréco-it. *omsos*, goth. *amsa*; *collum*, goth. *hals*; *coxa*, v. h<sup>t</sup>-all. *hahsa*; *κόραξ*, lith. *szárka* «pie»?; *γόμεφος*, sl. *zabŭ*; gréco-it. *porkos*, v. h<sup>t</sup>-all. *farah*, sl. *prasę* pour *\*porse*, lith. *pàrszas*; osq. *posmos*, lat. *post*, lith. *pàskui*; *longus*, goth. *laggs*. L'*o* de *χολή* (v. h<sup>t</sup>-all. *gallā*) doit être *o*<sub>2</sub>, à cause de l'*e* du lat. *fel*. — Dans la diphthongue: gréco-it. *oinos*, germ. et boruss. *aina-*; gréco-it. *klouni*, norr. *hlaun* (lith. *szlaunis*).

J'ai fait plus haut la remarque que les idiomes du nord, en opposant au phonème *o* les mêmes voyelles qu'au phonème *a*, nous frustraient de la preuve positive, que ce dernier phonème est aussi ancien que les autres espèces d'*a*. Il existe cependant deux séries de faits qui changeraient du tout au tout l'état de nos connaissances sur ce point, selon qu'on leur attribuera ou non une connexion avec l'apparition de *o* dans le gréco-italique.

1. Trois des plus importantes racines qui contiennent *o* en grec: ὀδ ou ὠδ «olere», ζωσ «ceindre», δω «donner», présentent en lithuanien la voyelle *ũ*: *ũdũ*, *jũsmi*, *dũmi*. De plus, le lat. *jocus*, dont l'*o* pourrait fort bien être *o*, est en lithuanien *jũkas*; *ũga* répond au lat. *ũva*, *nũgas* à *nũdus*<sup>1</sup> (= *noguidus*?). Au grec βωφ, βοφ, dont l'*o* selon nous est *o*, répond le lette *giuvs*. En revanche *kũlas*, par exemple, est en grec *κᾱλον* (bois). Le slave ne possède rien qui corresponde à *ũ* (*jas-*, *da-* = lith. *jũs-*, *dũ-*); bien plus, le borussien même ne connaît point cette voyelle (*datwei* = *dũti*), et le passage de *ō* à *ũ* est une modification familière aux dialectes lithuaniens. Il faut donc convenir que si réellement le phonème *o* se cache dans l'*ũ* lithuano-lette, c'est par un accident presque invraisemblable.

2. Je n'ai parlé qu'occasionnellement du vocalisme celtique,

1. Il faut aussi tenir compte de *λυμός· γυμός* (Hes.). Cette forme semble être sortie de *\*νυμός* par dissimilation. *\*νυμός* est pour *\*νυβός*, *\*νογ<sup>F</sup>ός* = skr. *nagnā*.

et je ne le fais encore ici que par nécessité, mes connaissances sur ce terrain étant très-insuffisantes. Le vocalisme irlandais concorde avec celui du slavo-germanique dans le traitement de *a* et *a*<sub>2</sub>; les deux phonèmes sont confondus. Exemple de *a*: *ato-m-aig* de la rac. *ag* agere; *agathar*, cf. ἄγεται; *asil*, cf. *axilla*; *athir*, cf. *pater*; *altram*, *no-t-aíl*, cf. *alo*; *aile*, cf. *alius*. Voy. Windisch dans les Grundzüge de Curtius aux numéros correspondants. D'autre part *a*<sub>2</sub> devient aussi *a*. Nous l'avons constaté plus haut dans les formes du parfait singulier et dans le mot *daur* = δόρν. En outre, d'après le vocalisme des syllabes radicales, la voyelle suffixale disparue qui correspondait à l'*o*<sub>2</sub> gréco-italique était *a*. Mais voici que dans *nocht* «nuit», *roth* «roue», *ói*<sup>1</sup> «mouton», *ocht* «huit», *orc* «porc», *ro* = gr. *πό* etc., c'est *o* et non plus *a* qui répond à l'*o* des langues du sud. Précisément dans ces mots, la présence de *ɔ* est assurée ou probable. — Comment se fait-il que dans le vieux gaulois l'*a*<sub>2</sub> suffixal soit *o*: *tarvos trigaranos*, *veun-rov* etc.?

## Chapitre IV.

### § 9. Indices de la pluralité des *a* dans la langue mère indo-européenne.

Dans le système d'Amelung, l'*o* gréco-italique et l'*a* gréco-italique (notre *a*) remontent à une même voyelle primordiale; tous deux sont la gradation de l'*e*. S'il était constaté que dans les langues ariennes la voyelle qui correspond à l'*a* gréco-italique en syllabe ouverte est un *ā* long, comme pour *o*, cette opinion aurait trouvé un point d'appui assez solide. A la vérité, le nombre des exemples qui se prêtent à cette épreuve est extraordinairement faible. Je ne trouve parmi les mots détachés que *ἀπό* — *ab*, skr. *āpa*; *ἄων*<sup>2</sup>, skr. *ācan* (au cas faibles, comme *ācānā*, syllabe fermée); *αἶξ*, skr. *āgá*; *ἄθηρ*, véd. *ātharí* (?). Mais du moins les thèmes verbaux de *āga-i*, europ. *ag*; *bhāga-ti*, europ. *bhag*; *māda-ti*, gréco-it. *mād*; *yāga-ti*, gr. *áy*; *vāta-ti*, europ. *wat* (irland. *fáith*, lat.

1. L'*o* est allongé par le *w* qui suivait.

2. Le *τ* de *ἀωντ-* est ajouté postérieurement; cf. *λεον-τ*, fém. *λέαινα*.

*vātes*) nous donnent une sécurité suffisante. Si l'on recherche au contraire les cas possibles d'un  $\bar{a}$  arien correspondant, en syllabe ouverte, à un  $\alpha$  ( $\Delta$ ) gréco-italique, on en trouvera un exemple, en effet assez important: skr. *āgas*, en regard du gr. *ἄγος* qu'on s'accorde à séparer de *ἄγος*, *ἄγιος* etc.<sup>1</sup> Le cas est entièrement isolé, et dans notre propre système il n'est point inexplicable (v. le registre). Faire de ce cas unique la clef de voûte d'une théorie sur l'ensemble du vocalisme serait s'affranchir de toute espèce de méthode<sup>2</sup>.

On pourra donc sans crainte établir la règle, que, lorsque les langues européennes ont  $\Delta$ , en syllabe ouverte comme en syllabe fermée l'arien montre *a bref*. Mais ceci veut dire simplement que l' $\alpha$  n'est pas un  $a$  long: il arrive en effet que dans certaines positions, par exemple à la fin des racines, ce n'est plus du tout un  $\alpha$ , mais bien  $i$  ou  $\bar{i}$ , au moins en sanskrit, qui se trouve placé en regard du phonème  $\Delta$  des langues d'Europe. Voy. ci-dessous.

Comment l'arien se comporte-t-il vis-à-vis de l' $e$  européen? Il lui oppose aussi l'*a bref*. Ce fait est si connu qu'il est inutile de l'appuyer d'une liste d'exemples. Le seul point à faire ressortir, celui qu'avait relevé d'abord Amelung, celui sur lequel M. Brugman a assis en grande partie l'hypothèse de  $a_2$ , c'est le fait négatif que, lorsqu'on trouve  $e$  en Europe, jamais l'arien ne présente d' $\bar{a}$  long.

Si maintenant l'on posait cette question-ci: Y a-t-il dans l'indo-iranien l'indice certain d'une espèce d' $\alpha$  qui ne peut être ni  $a_1$  ni  $a_2$ ? nous répondrions: Oui, cet indice existe. L' $i$  ou  $\bar{i}$  pour  $\alpha$  n'apparaît que dans un genre de racines sanskrites tout particulier et ne peut avoir ni la valeur  $a_1$  ni la valeur  $a_2$  (§ 11 fin).

1. Pour des raisons exposées plus loin, nous serons amené à la conclusion que, si une racine contient  $\Delta$ , le présent  $a$  normalement  $\bar{a}$  long et que les thèmes comme *āga-*, *bhāga-* etc. n'ont pu appartenir primitivement qu'à l'aoriste. Mais comme, en même temps, c'est précisément l'aoriste, selon nous, qui laisse apparaître  $\Delta$  à l'état pur, il ne saurait y avoir d'inconséquence à faire ici de ces thèmes un argument.

2. Le skr. *vyāla* (aussi *vyāḍa*) «serpent» est bien probablement proche parent du gr. *ὄφις* *σκόληξ*, mais il serait illusoire de chercher à établir entre les deux mots l'identité absolue: cf. *ὄφις*, *ῥυλος*.

Mais si, précisant davantage la question, on demandait s'il y a dans l'arien des traces incontestables du dualisme  $a_1$  :  $\Delta$  tel qu'il existe en Europe, la réponse, je crois, ne pourrait être que négative. Le rôle de l' $i$  dans ce problème est assez compliqué, et nous ne pourrions aborder la question de plus près qu'au chapitre V.

Deux autres points méritent particulièrement d'être examinés à ce point de vue :

1° Les  $\bar{a}$  longs tels que celui de *svādāte* = gr. *ἄδεσται*. Voy. § 11 fin.

2° Le traitement de  $k_2$ ,  $g_2$  et  $gh_2$  dans les langues ariennes. Dans l'article cité des Mémoires de la Société de Linguistique, j'ai cherché à établir que la palatalisation des gutturales vélaires est due à l'influence d'un  $a_1$  venant après la gutturale. Je confrontais la série indienne *vākā*, *vācas*, *vōcā-t* avec la série grecque *γογο-*, *γενεσ-*, *γενέ-(σθαι)* et concluais que la diversité des consonnes dans la première avait le rapport le plus intime avec la diversité des voyelles suffixales observable dans la seconde. Je crois encore à l'heure qu'il est que cela est juste. Seulement il était faux, comme j'en ai fait plus haut la remarque (p. 90), de donner à l' $o$  du suffixe, dans *γογο*, la valeur  $\varphi$  ou  $\Delta$  ( $\varphi$  étant considéré comme une variété de  $\Delta$ ) : cet  $o$ , nous l'avons vu, est  $a_2$ . Voilà donc la signification du fait notablement changée. Il prouve bien encore que l'indo-iranien distingue entre  $a_1$  et  $a_2$ , mais non plus, comme j'avais pensé, qu'il distingue entre  $a_1$  et  $\Delta$ . La thèse, conçue sous cette forme, devant être soutenue, à ce que nous apprenons, par une plume beaucoup plus autorisée que la nôtre, nous laisserons ce sujet intact : aussi bien l'existence de l' $a_2$  arien est déjà suffisamment assurée par l'allongement régulier constaté au § 7<sup>1</sup>.

1. Pour bien préciser ce que nous entendions à la page 90, il faut dire quelques mots sur les formes zendes *cahyā* et *cahmāi*. Juste les met sous un pronom indéfini *ca*, tandis que Spiegel rattache *cahmāi* directement à *ka* (Gramm. 193). En tous cas le fait que, d'une façon ou d'une autre, ces formes appartiennent au pronom *ka* ne peut faire l'objet d'un doute. La palatale du génitif s'explique par l' $a_1$  que nous avons supposé. Pour le datif, il ne serait pas impossible que l'analogue grec nous fût conservé. Hésychius a une glose *τέμμαι· τέλνει*. M. Mor. Schmidt corrige *τέλνει* en *τένει*. Mais qu'est-ce alors que *τέμμαι*? Si nous lisons *τένει*, nous

Le traitement des gutturales vélaires *au commencement des mots* porte la trace très-claire de la permutation  $\alpha_1 : \alpha_2$  dans la syllabe radicale. Mais laisse-t-il apercevoir une différence entre  $\alpha_1$  et  $\lambda$  ? C'est là le fait qui serait important pour nous. Il serait difficile de répondre par oui et non. A tout prendre, les phénomènes n'excluent pas cette possibilité, et semblent plutôt parler en sa faveur. Mais rien de net et d'évident; point de résultat qui s'impose et auquel on puisse se fier définitivement. Nous supprimons donc comme inutile le volumineux dossier de ce débat, qui roule la plupart du temps sur des exemples d'ordre tout à fait subalterne, et nous résumons :

Quand l'européen a  $k_2e$ ,  $g_2e$ ,  $gh_2e$ , l'arien montre presque régulièrement *éa*, *ga*, *gha*. Exemples: gr. *τέσσαρες*, skr. *catvāras*; lith. *gēsti*, skr. *gāsati*; gr. *τέρος*, skr. *hāras*. Ceci rentre dans ce que nous disions précédemment. La règle souffre des exceptions: ainsi *kalayati* en regard de *κέλης*, *celer* (Curtius Grdz. 146), *gāmāti* en regard du goth. *qiman*<sup>1</sup>. Au groupe européen  $k_2\lambda$  l'arien répond assez généralement par *ka*. Seulement, bien souvent, on se demande si l' $\alpha$  européen qui suit la gutturale est véritablement  $\lambda$ , ou bien un phonème hystérogène. D'autre fois le rapprochement est douteux. Exemples: gr. *καλός*, skr. *kalya*; lat. *cacumen*, skr. *kakūbh*; lat. *calix*, skr. *kalāṣa*; lat. *cadaver*, skr. *kalevara*? (Bopp); *κάνδαλοι· κοιλώματα*, *βάθρα*, skr. *kandarā*; gr. *καμάρα*, zd. *ka-mara*; gr. *κάμπη*, skr. *kampanā*; gr. *καινός*, skr. *kanyā* (Fick); dans la diphthongue, lat. *caesaries*, skr. *késara*; lat. *caelebs*, skr. *kévala*; gr. *Καιάδας*, *καίατα· ὀρύγματα*, skr. *kévaṭa*, etc.<sup>2</sup> Pour *g*

avons dans *τέμμαι* le pendant de *čahmāi* (cf. créet. *teios* pour *poios*). Cependant les deux formes ne sont pas identiques; la forme grecque provient d'un thème *consonantique kasm-* (cf. skr. *kasm-in*), *ai* étant désinence (v. p. 92); au contraire *čahmāi* vient de *kasma-*.

1. Peut-être que le *g* du dernier exemple a été restitué postérieurement à la place de *ǵ*, sur le modèle des formes telles que *ǵa-gmūs* où la gutturale n'avait point été attaquée. L'état de choses ancien serait donc celui que présente le zend où nous trouvons *ǵamyāf* à côté de *ǵa-ymaf*.

2. Il est remarquable que les langues classiques évitent, devant *a*, de labialiser la gutturale vélaire, au moins la ténue. Dans (*c*)*vapor*, le groupe *kw* est primitif, ainsi que l'indique le lithuanien, et dans *πᾶς* il en est probablement de même; *πάσμαι* est discuté. Il ne semble pas non plus qu'on trouve de *hw* germanique devant *a*; toutefois ce dernier fait ne s'ac-

et *gh*, les cas sont rares. — Nous trouvons la palatale dans *céandra*, -*céandra* (groupe primitif  $sk_2$ ) en regard du lat. *candeo*. A la page 85 nous comparions goth. *skadus* au skr. *cat* «se cacher». Or l'irlandais *scáth* prouve que la racine est *skat*, non *sket*<sup>1</sup>, et nous aurions ainsi un exemple bien clair de *ca* répondant à  $k\Delta$ ; il est vrai que la gutturale fait partie du groupe primitif *sk*. Un cas semblable, où c'est la sonore qui est en jeu, est le zd. *gād* «demander», irland. *gad*, gr. *βάξω* (malgré *βάξω*); ici le sanskrit a *g*: *gādati*.

Bref, il n'y a rien de décisif à tirer de ce genre de phénomènes, et nous devons, pour établir la primordialité du dualisme  $a_1$ : $\Delta$ , recourir à une démonstration *a priori*, basée essentiellement sur la certitude que nous avons de la primordialité de  $a_2$ . En linguistique, ce genre de démonstration n'est jamais qu'un pis aller; on aurait tort toutefois de vouloir l'exclure complètement.

1. Pour simplifier, nous écarterons du débat le phonème  $\varphi$ ; son caractère presque exceptionnel, son rôle très-voisin de celui de  $\Delta$ , lui assignent une espèce de position neutre et permettent de le négliger sans crainte d'erreur. En outre l' $\bar{e}$  long des langues d'Europe, phonème que nous rencontrerons plus loin et qui n'est peut-être qu'une variété d' $\bar{a}$ , pourra rester également en dehors de la discussion. Voy. au sujet d' $\bar{e}$  le § 11.

2. Nous posons comme un point démontré dans les chapitres précédents et comme la base d'où il faut partir le fait que le vocalisme des *a* de toutes les langues européennes plus l'arménien repose sur les quatre *a* suivants:  $a_1$  ou *e*;  $a_2$  ou *o*;  $\Delta$  ou *a*;  $\bar{a}$  ou  $\bar{a}$ . En outre il est établi que *o* alterne régulièrement avec *e*, jamais avec *a*; et semblablement que  $\bar{a}$  alterne exclusivement avec *a*. Ce dernier point n'a pu être encore bien mis en lumière, mais au chapitre V nous le constatons d'une manière positive.

3. L'apparition régulière, dans certaines conditions, d'un  $\bar{a}$

---

cuse pas d'une manière assez saillante pour pouvoir servir à démontrer la différence originaire de  $\Delta$  et  $a_2$  au nord de l'Europe.

1. Grassmann décompose le véd. *māmçatú* en *mās* ou *māms* «lune» et *catú* «faisant disparaître». Cette dernière forme répond au goth. *skadus*. — Si l'on place dans la même famille le gr. *σκότος*, on obtient une racine *skot* et non plus *skat*. Comparez *σκοτομήνιος* et *māmçatú*.



long arien en regard de l'o européen (§ 7), phénomène qui ne se présente jamais lorsque la voyelle est en Europe  $e$  ou  $a$ , s'oppose absolument à ce qu'on fasse remonter à un même phonème de la langue mère l' $e$  (ou l' $a$ ) et l'o européens.

4. D'autre part il est impossible de faire remonter l'o européen au même phonème primordial qui a donné  $\bar{a}$ . En effet, les langues ariennes n'abrégent point  $\bar{a}$  devant les groupes de deux consonnes (*çásmi* etc.). On ne comprendrait donc pas comment l'o européen suivi de deux consonnes est représenté en arien par  $a$  bref (*ὄρ-μή* = *sarma*, non «*sārma*», *φέροντι* = *bharanti*, non «*bharānti*»).

5. Relativement à  $o$  et  $\bar{a}$ , trois points sont acquis:  $\alpha$ ) Ce qui est en Europe  $o$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $e$  ou  $a$  (v. ci-dessus, n° 3).  $\beta$ ) Ce qui est en Europe  $o$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $\bar{a}$  (v. ci-dessus, n° 4).  $\gamma$ ) De tout temps il a été reconnu que ce qui est en Europe  $\bar{a}$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $e$  ou  $a$ . Ceci établit que l' $o$  et l' $\bar{a}$  européens ont été dans la langue mère distincts l'un de l'autre et distincts de tous autres phonèmes. — Que savons-nous sur la portion du vocalisme de la langue mère qui répond à la somme  $e + a$  dans les langues d'Occident? Deux choses: cette portion du vocalisme différait de  $o$  et de  $\bar{a}$ ; et en second lieu elle ne contenait pas de voyelle longue. Réduites à une forme schématique, nos données sont donc les suivantes:

Indo-européen

$$\begin{array}{c} o \\ \bar{a} \end{array} x, \text{ bref.}$$

Européen

$$\begin{array}{cc} o & e \\ \hline \bar{a} & a \end{array}$$

Essayons à présent de donner à  $x$  la valeur d'un  $a$  unique. Voici les hypothèses qu'entraîne nécessairement avec elle cette première supposition: 1° Scindement de l' $a$  en  $e$ - $a$ , à son entrée en Europe. La question de la possibilité de cette sorte de scindements est une question à part qui, tranchée négativement, rendrait la présente discussion superflue. Nous ne fondons donc point d'objection sur ce point-là. 2° Merveilleuse répartition des richesses vocaliques obtenues par le scindement. Nul désordre au milieu de cette multiplication des  $a$ . Il se trouve que  $e$  est

toujours avec  $o$ , et  $a$  toujours avec  $\bar{a}$ . Un tel fait est inimaginable. 3° Les trois espèces d' $a$  supposées pour la langue mère ( $a$   $o$   $\bar{a}$ ) n'étaient pas, évidemment, sans une certaine relation entre elles: mais cette relation ne peut avoir rien de commun avec celle que nous leur trouvons en Europe, puisque dans la langue mère  $e$  et  $a$ , par hypothèse, étaient encore un seul phonème. Ainsi les langues européennes ne se seraient pas contentées de créer un *ablaut* qui leur est propre: elles en auraient encore aboli un plus ancien. Et pour organiser le nouvel *ablaut*, il leur fallait disloquer les éléments du précédent, bouleverser les fonctions respectives des différents phonèmes. Nous croyons que cet échafaudage fantastique a la valeur d'une démonstration par absurde. *La quantité inconnue désignée par  $x$  ne peut pas avoir été une et homogène.*

Cette possibilité écartée, il n'y a plus qu'une solution plausible au problème: *transporter tel quel dans la langue mère le schéma obtenu pour l'européen*, sauf, bien entendu, ce qui est de la détermination exacte du son que devaient avoir les différents phonèmes.

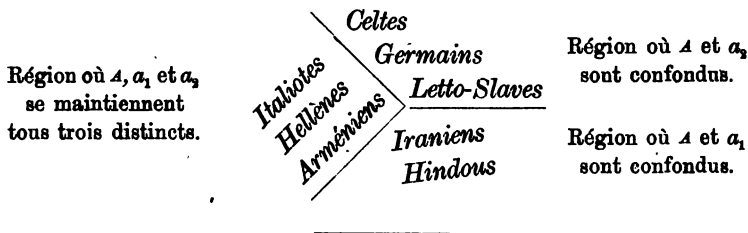
Quand on considère le procès de réduction des  $a$  deux fois répété dans le domaine indo-européen: dans le celto-slavo-germanique à un moindre degré, puis sur une plus grande échelle<sup>1</sup> dans les langues ariennes, et cela en tenant compte de la position géographique des peuples, il semble à première vue très-naturel de croire que c'est là un seul grand mouvement qui aurait couru de l'ouest à l'est, atteignant dans les langues orientales sa plus grande intensité. Cette supposition serait erronée: les deux événements, il est aisé de le reconnaître, ne sauraient être liés historiquement. Le vocalisme des  $a$ , tel que l'offre le slavo-germanique, ne peut en aucune façon former le *substratum* des phénomènes ariens. L'arien distingue  $a_2$  de  $\Delta$  et confond  $\Delta$  avec  $a_1$ . L'Europe septentrionale confond  $a_2$  avec  $\Delta$ .

Il est un cas sans doute où l' $a_2$  arien est confondu lui aussi avec  $\Delta$  (et  $a_1$ ), c'est lorsqu'il se trouve dans la syllabe fermée.

1. Sur une plus grande échelle, en ce sens qu'outre la confusion de  $a_1$  et  $\Delta$ , il y a eu aussi plus tard coloration de  $a_2$  en  $a$ . Voyez la suite.

Mais, à l'époque où, dans d'autres conditions, se produisit l'allongement de  $a_2$ , il est à peine douteux que, devant deux consonnes, ce phonème conservât comme ailleurs son individualité. On peut donc dire que l'arien postérieur confond  $a_1$ ,  $a$  et  $a_2$  en syllabe fermée, mais que le plus ancien arien que nous puissions atteindre confond seulement  $a_1$  et  $a$ .

La figure suivante représente la division du territoire indo-européen qu'on obtient, en prenant pour base le traitement des trois  $a$  brefs dont nous venons de parler. Il est fort possible qu'elle traduise fidèlement le véritable groupement des différentes langues, mais, pour le moment, nous ne voulons pas attacher à cette répartition d'autre valeur que celle qu'elle peut avoir dans la question de l' $a$ . Les Celtes, par exemple, s'ils appartiennent au groupe du nord pour le traitement des voyelles (p. 116), sont unis par d'autres attaches à leurs voisins du sud.



## Chapitre V.

### Rôle grammatical des différentes espèces d' $a$ .

#### § 10. La racine à l'état normal.

Si le sujet de cet opuscule avait pu être circonscrit au thème du présent chapitre, le plan général y aurait gagné sans doute. Mais nous avons à nous assurer de l'existence de plusieurs phonèmes avant de définir leur rôle dans l'organisme grammatical, et dans ces conditions il était bien difficile de ne pas sacrifier quelque chose de l'ordonnance rationnelle des matières. C'est ainsi que le chapitre sur les liquides et nasales sonantes devra tenir lieu plus ou moins d'une étude de la racine à l'état réduit, et que nous nous référerons au paragraphe 7 pour ce qui concerne cet autre état de la racine où  $a_1$  se change en  $a_2$ .

Les racines se présentent à nous sous deux formes principales: la forme pleine et la forme affaiblie. A son tour la forme pleine comporte deux états différents, celui où l'*a* radical est *a*<sub>2</sub> et celui où il est *a*<sub>1</sub>. C'est ce dernier état de la racine qu'il reste à envisager; c'est celui qu'on peut appeler, pour les raisons exposées plus loin, l'état normal de la racine.

Voici d'abord les motifs que nous avons de dire, au commencement de ce travail, qu'une racine contenant *i* ou *u* ne possède sa forme pleine et inaltérée que lorsqu'elle montre la diphthongue. Cette idée a été émise déjà à plusieurs reprises<sup>1</sup>. Ceux de qui elle émanait ont paru dire parfois que c'est après tout affaire de convention de partir de la forme forte ou de la forme faible. On reconnaîtra, je crois, l'inexactitude de cette opinion en pesant les trois faits suivants.

1. Dès qu'on admet l'existence de liquides et de nasales sonantes indo-européennes, on voit aussi le parallélisme de *i*, *u*, avec *r*, *n*, *m*. Mais ceci, dira-t-on, ne prouve rien; je puis admettre avec les grammairiens hindous que *ar* est gouna de *r*, et semblablement *an*, *am*, gouna de *n*, *m*. En effet; aussi ce n'est point là-dessus que nous nous fondons, mais bien sur les racines terminées par une consonne (par opposition à sonante). Pour pouvoir parler d'une racine *bhudh* il faudrait dire aussi qu'il y a une racine *pt*. Car partout où *bhudh* apparaîtra, on verra aussi apparaître *pt*, à condition seulement que la forme se puisse prononcer: *bu-budh-ús*, *pa-pt-ús*; *ἐ-πυθ-όμην*, *ἐ-πτ-όμην*. Sitôt qu'on trouve *bhaudh*, on trouve aussi *pat*: *bódhati*, *πύθεται*; *pátati*, *πέτεται*. Dira-t-on que *at* est gouna de *t*?

1. Sans poser de règle absolue, M. Leo Meyer dans sa *Grammaire Comparée* (I 341, 343) fait expressément ses réserves sur la véritable forme des racines finissant par *i* et *u*, disant qu'il est plus rationnel de poser pour racine *sruv* que *sru*. Dans un article du Journal de Kuhn cité précédemment (XXI 343) il s'exprime dans le même sens. On sait que M. Ascoli admet une double série, l'une ascendante (*i ai*, *u au*), l'autre descendante (*ai i*, *au u*); cela est en relation avec d'autres théories de l'auteur. M. Paul, dans une note de son travail sur les voyelles des syllabes de flexion (Beitr. IV 439), dit, en ayant plus particulièrement en vue les phénomènes du sanskrit: «lorsqu'on trouve parallèlement *i*, *u* (*y*, *v*) et *ē*, *ō* (*āi*, *ay*, *āy*; «*āu*, *av*, *āv*), la voyelle simple peut souvent ou peut-être toujours être «considérée comme un affaiblissement avec autant de raison qu'on en a eu jusqu'ici de regarder la diphthongue comme un renforcement.»

2. Si, pour la production de la diphthongue, il était besoin d'une opération préalable de renforcement, on concevrait difficilement comment l' $a_1$  du «gouna» devient  $a_2$ <sup>1</sup> absolument comme tous les autres  $a_1$ . Au paragraphe 7 nous sommes constamment partis du degré à diphthongue, et nous n'avons pas éprouvé une seule fois qu'en procédant de la sorte on se heurtât à quelque difficulté.

3. L'absence de racines en *in, un; im, um; ir, ur* (les dernières, quand elles existent, sont toujours d'anciennes racines en *ar* faciles à reconnaître) est un fait si frappant qu'avant de connaître la nasale sonante de M. Brugman il nous semblait déjà qu'il créât entre les rôles de *i, u*, et de *n, m, r*, une remarquable similitude. En effet cela suffirait à établir que la fonction de *a* et la fonction de *i* ou *u* sont totalement différentes. Si *i, u*, étaient, au même titre que *a*, voyelles fondamentales de leurs racines, on ne comprendrait pas pourquoi celles-ci ne finissent jamais par des phonèmes qui, à la suite de *a*, sont fort communs. Dans notre conception, cela s'explique simplement par le fait que *a* ne prend qu'un seul coefficient sonantique après lui.

En vertu du même principe, il n'existe point de racine contenant le groupe: *i, u + nasale (ou liquide) + consonne*. Quand on parle par exemple d'une racine sanskrite *śiníc*, c'est par abus: il est facile de s'assurer, en formant le parfait ou le futur, que la nasale n'est point radicale. Au contraire dans *bandh* la nasale est radicale, et elle persistera au parfait.

Dans l'échange de la diphthongue et de la voyelle, il n'y a donc pas à chercher avec Schleicher de renforcement dynamique ou avec Benfey et Grein de renforcement mécanique; il n'y a qu'un affaiblissement, et c'est lorsque la diphthongue cesse d'exister qu'un phénomène se produit.

Quant à la *vridhhi* qui, d'après ce qui précède, ne peut plus être mise, même de loin, en parallèle avec le «gouna», nous n'en avons trouvé aucune explication satisfaisante. Il y en a évidemment deux espèces: celle qui sert à la dérivation secondaire, — *vridhhi* dynamique ou psychologique, si on veut lui donner ce

---

1. Nous ne voulons point dire par là que  $a_2$  soit une gradation.

nom — et celle qu'on trouve dans quelques formes primaires comme *yai-mi*, *á-gai-sam* où on ne peut lui supposer qu'une cause mécanique (v. plus bas). La vriddhi de la première espèce est indo-iranienne; on en a signalé des traces douteuses dans l'indo-européen. La vriddhi de la seconde espèce paraît être née plus tard.

Partout où il y a permutation de *ai*, *au*, avec *i*, *u*, l'*a* de la diphthongue est dans les langues européennes un *e* ( $a_1$ ) ou son remplaçant *o* ( $a_2$ ), mais jamais *ä*. Nous verrons au § 11 que les combinaisons *ai*, *au* sont d'un ordre différent et ne peuvent pas perdre leur *ä*. Ce fait doit être rangé parmi les preuves de la primordialité du vocalisme européen.

Passons maintenant en revue les formations où la racine présente  $a_1$ , soit que ce phonème fasse partie d'une diphthongue, soit qu'il se trouve dans toute autre position. La catégorie de racines que nous considérons embrasse toutes celles qui ne renferment point *ä* ou *ø*, à l'exception des racines terminées par  $a_1$ , et de quelques autres qui leur sont semblables. *La question est toujours comprise entre ces limites-ci: est-ce  $a_2$ , absence de *a*, ou bien  $a_1$  qui apparaît?*

#### A. FORMATIONS VERBALES.

PRÉSENTS THÉMATIQUES DE LA 1<sup>re</sup> CLASSE VERBALE. Ils ont invariablement  $a_1$ .

Grec: *λέγω*; *τέλω*, *ῥέ(φ)ω*, *μένω*, *φέρω*; *σείχω*, *φείγω*, *σπένδω*, *ἔρω* etc. Curtius, Verb. I<sup>3</sup> 210 seq. 223 seq.

Latin: *lego*; *tero*, *tremo*; *fido* pour *\*feido*<sup>1</sup>, (*duco* pour *\*deuco*), *-fendo*, *serpo* etc.

Gothique: *giba*; *sniva*, *nima*, *baira*; *steiga*, *biuda*, *binda*, *filha* etc.

Paléoslave: *nesa*; *ženā*, *berā*; *męta*, *vľęka* pour *\*velka* etc. L'*e* s'est fréquemment affaibli en *ĭ*, sous des influences spéciales au slave. Les formes comme *živā* sont les équivalents des formes grecques comme *ῥέφω*. Sur la diphthongue *eu* en letto-slave, cf. p. 66 seq.

Lithuanien: *degù*; *vejù*, *genù*; *lėkù*, *senkù*, *kertù* etc.

---

1. *mējo* est peut-être pour *\*meiho*.

L'irlandais montre régulièrement *e*.

Langues ariennes. L'*a*, sauf quelques cas spéciaux, est bref; par conséquent c'est bien  $a_1$  et non  $a_2$  que prend la syllabe radicale. Sanskrit *vāhati*; *gáyati*, *srávati*, *stánati*, *bhárati*; *céti*, *róhati*, *vándate*, *sárpati* etc.

#### SUBJONCTIF DU PRÉSENT NON-THÉMATIQUE ET DU PARFAIT.

Pour former le subjonctif, les présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe ajoutent un  $a_1$  thématique à la racine non affaiblie, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve au singulier de l'actif. Si le verbe n'est pas redoublé, on obtient de la sorte un thème absolument semblable aux présents de la 1<sup>re</sup> classe. Sanskrit *hāna-t*, *āya-t*, *yuyáva-t*, de *hán-ti*, *é-ti*, *yuyó-ti*. Il nous a été conservé en grec: *εἶω* subjonctif de *εἶμι* (Ahrens II 340). Le pluriel eût été sans doute *\*εἶομεν* (cf. hom. *ἴομεν*)<sup>1</sup>.

Il est extrêmement curieux que le parfait, qui prend  $a_2$  dans les formes non affaiblies, sauf peut-être à la première personne (p. 72), restitue  $a_1$  au subjonctif. Voyez les exemples chez Delbrück, *Altind. Verb.* 194. De *gabhār-a*, *gabhāra-t*; de *tatān-a*, *tatāna-t*, etc. Ici le grec offre un magnifique parallèle dans *εἶδομεν*, *εἶδε-τε*, subjonctif courant chez Homère du parf. *οἶδ-α*. Une autre forme, *πεισίδομεν*, s'est soumise à l'analogie de l'indicatif.

PRÉSENTS NON-THÉMATIQUES (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe verbale). Nous recherchons si c'est  $a_1$  ou  $a_2$  qui apparaît aux trois personnes de l'indicatif singulier (présent et imparfait). Aux autres personnes, l'*a* radical est expulsé.

La syllabe étant toujours fermée, nous ne pouvons nous renseigner qu'auprès des langues de l'Occident. L'exemple le plus important est celui de  $a_1$ s «être». Aux trois personnes en question, les langues européennes ont unanimement *e*. Puis vient la racine  $a_1$ i «aller»: grec *εἶμι*, lith. *eimi*. Si *στεν* est le skr. *sto* «laudare», il est probable que *σεῦνται* appartient bien à la 2<sup>e</sup> classe, comme *staníti* (cf. Curtius Verb. I<sup>2</sup> 154). Naturellement, il faudrait régulièrement *\*στυνται*, la diphthongue est empruntée à l'actif disparu<sup>2</sup>.

1. On a voulu voir dans les futurs *βέσταιμι*, *πίσταιμι*, *ἔδομαι*, *κείω* etc. d'anciens subjonctifs. Les deux derniers, appartenant à des verbes de la 2<sup>e</sup> classe, s'y prêtent très-bien.

2. Très-obscur est *σοῦνται*, à côté de *σεῦνται*. V. Curtius l. c.

Ces exemples montrent  $a_1$ , et c'est  $a_1$  que nous retrouvons dans les aoristes comme *ἔχενα*, *ἔσσενα* qui ne sont en dernière analyse que des imparfaits de la 2<sup>e</sup> classe. V. plus haut p. 21.

La diphthongue *au* du skr. *stauti*, *yauti*, etc., est tout à fait énigmatique. Rien, en tous cas, n'autoriserait à y voir l'indice de la présence de  $a_2$ . Les diphthongues de  $a_2$ , suivies d'une consonne, ne se comportent pas autrement que les diphthongues de  $a_1$ . Il semble tout au contraire que ce soit de préférence  $a_1i$  et  $a_1u$  qui subissent en sanskrit des perturbations de ce genre. L'aoriste sigmatique nous en offrira tout à l'heure un nouvel exemple.

Le présent de la 3<sup>e</sup> classe se dérobe davantage à l'investigation. On a identifié, non sans vraisemblance, le lat. *fert* au skr. *bībhārti*. Le grec n'a plus d'autres présents redoublés que ceux dont le thème finit en  $\eta$  ou  $\tilde{\alpha}$ . Sans doute on peut se demander si *πίμπλημι* n'est pas la métathèse de *πιμπελμι* (v. p. 13 et le chap. VI). Cependant la certitude que nous avons que la voyelle est  $a_1$  ne dépend pas, heureusement, de cette hypothèse. Même si *πίμπλημι* vient d'une racine *πλη*, cet  $\eta$ , comme aussi ceux de *τίθημι*, *ἵημι* etc., prouve que la formation ne prend pas  $a_2$ ; autrement on aurait «*τίθωμι*, *ἵωμι*». C'est ce que nous reconnaitrons au § 11.

**AORISTE SIGMATIQUE NON-THÉMATIQUE.** L'identité de l'aoriste grec en *-σα* avec l'aoriste sigmatique *non-thématique* connu dans le sanskrit et le slave est un fait que M. Brugman a définitivement acquis à la science (v. Stud. IX 313). La racine est au degré  $a_1$ , au moyen comme à l'actif. Exemples: *ἔστρεψα*, *ἔπεμψα*, *ἔδειασα*, *ἔπλευσα*, *ἔτευξα* etc. Le slave a également *c: pęchŭ*, *něsŭ* etc.<sup>1</sup>

En sanskrit cet aoriste allonge l'*a* radical dans les formes de l'actif, mais nous avons vu plus haut que cette sorte de phénomènes, en syllabe fermée, ne se peut ramener jusqu'à présent à aucun principe ancien, et qu'il est impossible d'en tenir compte. L'allongement disparaît au moyen. Le vocalisme de ce temps soulève néanmoins différents problèmes que nous toucherons au § 12. — Sur certaines traces de  $a_2$  à l'aoriste v. p. 73.

Le subjonctif *pārsā-t*, *gēsā-t* etc. se reflète en grec dans les

1. Tout autre est le vocalisme de l'aoriste en *-sa* (*á-dikša-t*).



formes homériques comme *παρα-λέξο-μαι*, *ἀμείψε-ται* etc. V. Curtius Verb. II 259 seq. L'a radical est  $a_1$  comme à l'indicatif.

FUTUR EN -SYA. Par l'addition de - $ya_1$  au thème de l'aoriste se forme le thème du futur. Le vocalisme ne subit pas de changement.

Exemples grecs: *στρέψω*, *εἴσομαι*, *πλευσοῦμαι*, *ἐλευσόμαι*. La nécessité de l'e se voit bien par la forme *κλευσόμεθα*, futur de *κλύω* rapporté par Hésychius.

Le futur lithuanien ne contredit pas à la règle.

Le futur indien a, lui aussi, la forme pleine de la racine: *vakṣyá-ti*, *ḡṣyá-ti*, *bhṛtsyá-ti*.

#### b. FORMATIONS NOMINALES.

THÈMES EN -AS. Neutres grecs: *βέλος*, *βένθος*<sup>1</sup>, *βλέπος*, *βρέφος*, *γένος*, *ἔργος*, *εἶρος*, *ἐλεγχος*, *ἔλκος*, *ἔλος*, *ἔπος*, *ἐρεβος*, *ἐρκος*, *ἔτος*, *θήρος*, *κέρδος*, *λέχος*, *μέλος*, *μένος*, *μέρος*, *νέμος*, *νέφος*, *πέκος*, *πένθος*<sup>1</sup>, *πέος*, *ρέθος*, *σθένος*, *σκέλος*, *στέφος*, *τέγος*, *τέκος*, *τέλος*, *φέργος*; — *δέ(γ)ος*, *εἶδος*, *τεῖχος*; *γλειῦκος*, *ἔρευθος*, *ζεύγος*, *κεῦθος*, *κλέ(φ)ος*, *ῥέ(φ)ος*, *σκεῦος*, *τεῦχος*, *ψεῦδος* etc. D'autres encore chez Ludwig *Entstehung der a-Decl.* 10.

Souvent le thème en -εσ n'est conservé que dans un composé: *ἀμφι-ρεπής*, cf. *ῥοπή*; *ιο-δυεφής*, cf. *δυόφο-ς*; *ἀ-μερφές* *αἰσχροόν* Hes. cf. *μορφή*. *Ἀλι-θήρης*<sup>2</sup> dans Homère n'est point éolique: *θήρσος*, en effet conservé chez les Éoliens, est le thème en -εσ régulier de la rac. *θερσ*, et *θάρσος*, *θράσος*, sont formés postérieurement sur *θρασύς*, *θαρσύς* (dans *θαρσύνω*).

Pour les adjectifs (oxytons) en -εσ, sur l'ancienneté desquels différentes opinions sont possibles, *ψευδής* atteste le même degré  $a_1$ .

L'o du neutre *ὄχος* est dû à ce que *έχω* «veho», en grec, a abdiqué en faveur de *ὀχέω*. Du reste Hésychius donne *έχεσφιν* *ἄρμασιν*. *σκότ-ος* vient d'une racine *skot* et non *sket*. Si Homère a dit *δυσπονής* (au gén. *δυσπονέος*), c'est que *πόνος*, dans sa signification, s'était émancipé de la racine *πεν*.

Exemples latins: *decus*, *genus*, *nemus*, *pectus*, *scelus*, *tempus*,

1. *βάθος* et *πάθος* sont des formes postérieures faites sur *βαθύς* (p. 24) et sur *παθεῖν* (p. 20).

2. Ce nom a passé dans la déclinaison des thèmes en - $\bar{a}$ .

*Venus, vetus* (sur ces deux mots v. Brugman K. Z. XXIV 38, 43). Le neut. *virus* (gén. *vīri*) indique un primitif *wa<sub>1</sub>is-as*. Sur *foedus, pondus, holus*, v. p. 80. En composition: *de-gener*.

Le gothique donne *riqiz-a* = ἔρεβος, *rimis-a*, *sigis-a*, *þeihs-a*, *veihs-a* (v. Paul Beitr. IV 413 sq.); *ga-digis* viole la règle. Paléoslave *nebo, slovo* pour \**slevo* (v. p. 67) *tęgo* «courroie», cf. *vūs-taga*; lithuanien *debes-ì-s*, *degēs-ì-s*<sup>1</sup>; irlandais *nem* «ciel», *tech* τέχος; arménien *erek* ἔρεβος (K. Z. XXIII 22).

Les langues ariennes sont en harmonie avec celles d'Europe, car elles ont: 1° la racine pleine; 2° *a* bref en syllabe ouverte, c'est-à-dire  $a_1$ . Skr. *vácas, rágas, mánas, gráyas, çrávas; várças, tégas, róhas*.

Les adjectifs se comportent de même: *yaças, tavás, toças*<sup>2</sup>.

THÈMES EN -yas. En ajoutant -yas (dans certains cas *ias*) à la racine normale, on obtient le comparatif de cette racine fonctionnant comme adjectif. Le thème du superlatif est dérivé du premier au moyen d'un suff. *ta*, dont l'addition a nécessité l'affaiblissement du suffixe précédent, mais non pas celui de la racine. Il convient donc de réunir les deux classes de thèmes.

Sanskrit *sáhyas, sáhiṣṭha; kṣépyas, kṣépiṣṭha*, cf. *kṣiprá; rágyas, rágiṣṭha*, cf. *rgí*. Zend *darezista*, cf. *dēzēra*.

Les cas où le grec a conservé cette formation ancienne, indépendante de l'adjectif, sont précieux pour la détermination de la qualité de l'*a*. La rac. φερ donne *φέριστος, κερδ κέρδιστος; μινύς* a pour comparatif *μεί-(y)ων, κρατύς* (= \**κρτύς*) *κρείσσων*<sup>3</sup>. Le vieux comparatif attique de *ὀλίγος* est *ὀλείζων*, v. Cauer Stud. VIII 254. Ainsi l'*a* est bien  $a_1$ .

Si l'on adopte l'étymologie de M. Benfey, le lat. *pějor* est au skr. *pīyí* ce que *μείων* est à *μινύς*. — En gothique il faut remarquer l'e de *vairsiza*.

THÈMES EN -man. α) Les neutres:

Exemples grecs: *βλέμμα, θρόμμα, πείσμα* pour \**πένδμα*,

1. Le masc. *véidas* peut fort bien continuer un ancien neutre en -es (*eīdos*).

2. Le nom *uśás* affaiblit la racine, mais le suffixe est différent (v. p. 12); *úras* «poitrine» et *çiras* «tête» ne peuvent pas non plus être mis en parallèle direct avec les mots comme *vácas*.

3. Le superlatif, cédant à l'analogie de *κρατύς* etc. fait *κράτιστος*.

σέλαμα, σπέριμα, τέλαμα, φθέριμα; δειμα, χειμα; ξεῦμα, ξεῦριμα. Comparez ces deux séries-ci: κέρμα, πλέριμα, τέριμα, φλέριμα, στέριμα (Hes.); — κορμός, πλοχμός, τόριμος, φλογμός, στολμός (page 74), en outre ἔριμα «boucles d'oreilles» à ὄριμος «collier», ἔριμα «appui pour les vaisseaux» à ὄριμος «rade», ἔριμ' ὀδυνάων à ὄριμή; φέριμιον, diminutif de \*φέριμα, à φορμός, χειμα à χῡμός pour \*χῡμός, \*χουμός (cf. ζύμη pour \*ζουμη, lacon. ζωμός).

L'homérique οἶμα de εἰ «aller» a dû être formé sur l'analogie de οἶμος. L'o de δόγμα paraît être un ρ. On n'est pas au clair sur δῶμα; en tous cas rien ne justifierait un primitif \*δόμμα. ὄχημα (= ἔχημα), que donne Hésychius, ne peut qu'être moderne.

En latin: *germen*, *segmen*, *tegmen*, *termen* (Varron). L'u de *culmen* est dû à la consonne qui suit.

Paléoslave *brēmę* «fardeau» pour \**bermę*, *slēmę* «culmen tecti» pour \**selmę*, *vrēmę* «temps» pour \**vermę*. Miklosich, *Vergl. Gramm.* II 236.

Sanskrit *dhárman*, *vártman*, *éman*, *hóman*, *vécman* etc. (Lindner 91 seq.). Zend *zaēman*, *fraoθman* etc.; mais aussi *pishman*.

β) Les masculins et les adjectifs:

Grec *κευθμών* -ῶνος, *λειμών* -ῶνος, *τελαμών* -ῶνος, *χειμών* -ῶνος; *πλεύμων* -ονος, *τέριμων* -ονος; l'adjectif *τεράμων* -ονος. Dérivés: *στελμονίαι*, *φλεγμονή*, *βέλεμν*-ο-ν. Mots en -μήν: *ἄντμήν*, *λιμήν*, *πυθμήν* et *ύμήν*<sup>1</sup>. Ce dernier, d'après une étymologie reprise récemment, — il a échappé à l'auteur qu'elle avait été faite par Pott *Wurzelwörterb.* I 612 — coïncide avec l'ind. *syúman* (neut.); il y a là un *ū* long qui nous engage à suspendre notre jugement. Mais dans *ἄντμήν*, *λιμήν* et *πυθμήν* l'affaiblissement de la racine est manifeste<sup>2</sup>. Dans ces trois mots précisément le suffixe n'admet point  $\alpha_2$ . Parmi les masculins ce ne sont donc que les thèmes en -*ma*<sub>2</sub>*n* qui offrent la racine au degré 1; cf. § 13.

1. *ποιμήν*, qui paraît contenir ρ, ne nous intéresse pas ici.

2. La racine d'*ἄντμήν* se trouve sous sa forme pleine dans *ἄ(f)ετ-μα*. Fondé sur les formes celtiques, M. Fick établit que le τ de ces mots n'est point suffixal (*Beitr. de Bezenb.* I 66). — Il n'y a pas de motif pour mettre *ύσμήν* parmi les thèmes en -*man*. Le mot peut venir d'un ancien fém. *ύσμι*, à peu près comme *δωτίνη* de *δῶτις*.

— Les infinitifs en *-μεν*, *-μεναι* n'offrent pas les garanties nécessaires relativement au vocalisme de la syllabe radicale.

Le latin a *sermo*, *termo* (Ennius), *tēmo* = \**tecmo*.

Le gothique a *hliuma -ins*, *hiuhma -ins*, *milhma -ins*, *skeima -ins*. Anglo-sax. *filmen* = gr. *πέλμα* (Fick III<sup>s</sup> 181).

Quelques-uns des mots lithuaniens seront sans doute d'anciens neutres, mais cela est indifférent. Schleicher donne *želmū* «verdure», *teszmū* «mamelle», *szèrmens* (plur. tant.) «repas funèbre», de la racine qui se retrouve en latin dans *cēna*, *sili-cernium*.

Sanskrit *varśmán*, *hemán*; *darmán*, *somán* etc.<sup>1</sup> Lindner p. 93. Paroxytons: *gēman*, *klóman* «le poumon droit» (v. B. R.). Ce dernier mot est le gr. *πλεύμων*<sup>2</sup>. — Le zend a *raçman*, *maēðman*, mais aussi *uruðman*.

THÈMES EN *-tar*. Nous ne considérerons ici que la classe des noms d'agent.

Grec *ἔστωρ*, *κέντωρ*; *Ἐκτωρ*, *Μέντωρ*, *Νέστωρ*, *Στέντωρ*; — *δεκτήρ* (Hésiode), *πειστήρ* «câble» (Théocrite) et *πειστήρ* de *πείθω* (Suidas), *νευτήρ* *κολυμβητής* (Hes.), *ξενκτήρ*, *τευκτήρ* (id.). Il y a de nombreux dérivés comme *ἄλειπτήριον*, *θρεπτήριος*, *πενστήριος*, *θερτήρια* *ἐορτή τις*. Nous constatons dans *ἀορτήρ* un o irrégulier, emprunté sans doute à *ἀορτή*. Cf. p. 76 i. n.

Latin *emptor*, *rector*, *vector*, *textor* etc.

1. Un seul exemple védique enfreint la règle: *vidmán* «savoir, habileté». Remarquons bien que le grec de son côté a l'adj. *ἰδμων*. Cet adjectif n'apparaît pas avant les Alexandrins. Il peut être plus ancien; pour quoi en tous cas n'a-t-on pas fait «*εἰδμων*»? La chose est très-claire: parce que c'est presque exclusivement *id* et *oid*, et presque jamais *eid*, qui contiennent l'idée de *savoir* (*εἰδώς* = *ἔεφιδώς*). Même explication pour le mot *ἔστωρ* qui devrait faire normalement «*εἰστωρ*». On pourrait, sur cette analogie, songer à tirer de la forme *vidmán* une preuve de l' $a_1$  arien en syllabe fermée. L'arien, en effet, ne devait guère posséder *wa<sub>1</sub>id* que dans le subjonctif du parfait. Le Rig-Véda n'a que *āvedam* où l'on puisse supposer  $a_1$  (car *védas* paraît appartenir partout à *ved* «obtenir»); mais *āvedam* n'est pas nécessairement ancien. On conçoit donc qu'à l'époque où l' $a_1$  de *wa<sub>1</sub>ida* subsistait comme tel *wa<sub>1</sub>idman* ait pu paraître étrange et impropre à rendre l'idée de *savoir*. Le choix restait entre *wa<sub>1</sub>idman* et *widman*; ce dernier prévalut.

2. Par étymologie populaire: *πνεύμων*. Le lat. *pulmo* est emprunté au grec. *πλευρά* paraît être le vieux sax. *hlīor* «jone» (primit. «côté?»).

Paléoslave *bljusteljĭ, žeteljĭ*.

Sanskrit *vaktár, yantár, cetár, sotár, bhettár, góštár; bhártar, hétar* etc. — Zend *gañtar, mañtar, craotar* etc. Quelques exceptions comme *bērētar* à côté de *frabaretar*. Cf. § 13.

Le suffixe *-tr-a* demande aussi la racine non affaiblie. Elle a en général  $a_1$ , comme dans le gr. *δέστρον, κέντρον, φέρτρον*, mais on peut citer pour  $a_2$ : *ρόπτρον* de *ρεπ* et le norr. *lattra* = \**lahtra*- «couche», gr. *λέπτρον*.

THÈMES EN -au. La flexion des thèmes qui suivent devait être distincte de celles des autres thèmes finissant par *u*. La plupart sont féminins. Gr. *νέκυσ* masc., zend *naçu* fém. Gr. *γένυς*, goth. *kinnus*, skr. *hānu*, tous trois féminins. Goth. *hairus* masc., skr. *čāru* fém. Skr. *dhānu* fém., gr. \**θένυς* masc. (gén. *θινός* pour \**θενφος*; cf. *θεινῶν αἰγιαλῶν* Hes.). Ici se placent encore skr. *pārçu* fém., gr. *χέλυσ* (russ. *želvĭ* venant de \**žilŭvĭ*. J. Schmidt Voc. II 23), goth. *qīpus*, germ. *lemu*- «branche» (Fick III<sup>s</sup> 267), lat. *penus*. Puis avec une accentuation différente, gr. *δελφύς*, skr. *paraçú* = gr. *πέλεκυς*. — Cf. § 12.

Neutres: indo-européen *mā<sub>1</sub>dhu* et *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>u*.

Des trois formes que chaque racine (voy. p. 135) est susceptible de prendre, nous avons vu que celle qui est dépourvue d'*a* ne peut pas prétendre à la priorité. Le litige n'est plus qu'entre les deux formes caractérisées par les deux variétés de l'*a*,  $a_1$  et  $a_2$ . Ce qui nous semble décider sans conteste en faveur de  $a_1$ , c'est la fréquence de ce phonème, et cela dans les paradigmes les plus importants. Par exemple dans toute la flexion verbale,  $a_2$  ne fait son apparition qu'à deux ou trois personnes du parfait. Quelle raison avons-nous de croire que des gisements entiers de  $a_1$ , tels que nous les apercevons dans les différents présents n'aient pu naître que par l'altération du phonème  $a_2$ ? Au contraire, dans un cas du moins, nous prenons sur le fait le développement de  $a_2$ : c'est lorsqu'il sort de l' $a_1$  thématique devant les consonnes sonores des désinences verbales (p. 87). Si ailleurs sa genèse se dérobe encore à notre regard, on entrevoit cependant la possibilité d'une explication; le phonème n'apparaît en effet qu'à certaines places très-déterminées.

Un phénomène digne de remarque, mais qui, dans cette question, peut s'interpréter de deux façons opposées, c'est l'apparition de  $a_1$ , à l'exclusion de  $a_2$ , dans les cas où le rejet de l' $a$  est prescrit mais en même temps empêché par une cause extérieure (p. 48). Ainsi, au temps où le pluriel de  $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\rho\kappa\alpha$  faisait  $\delta\epsilon\delta\eta\kappa(\alpha)\mu\epsilon\nu$ , le pluriel de  $\tau\acute{\epsilon}\tau\omicron\kappa\alpha$ , avons-nous conclu p. 71 i. n., faisait  $\tau\epsilon\tau\epsilon\kappa(\alpha)\mu\epsilon\nu$ . M. Brugman montre comment le thème  $pa\acute{d}$ , accusatif  $pa_2dm$  ( $\pi\acute{o}\delta\alpha$ ), empêché qu'il est de faire au génitif:  $pd\acute{as}$ , s'arrête à la forme  $pa_1d\acute{as}$  ( $pedis$ ). Voilà, pourrait-on dire, qui prouve que  $a_1$  est une dégradation de  $a_2$ . Mais celui qui part d'un thème  $pa_1d$  aura une réponse tout aussi plausible:  $pa_2d$  est une modification extraordinaire qu'il n'y a aucune raison d'attendre dans les formes exposées aux affaiblissements; si l'affaiblissement est paralysé, c'est forcément le thème pur  $pa_1d$  qui apparaît.

Seconde question. Sans vouloir se prononcer sur la priorité de l'un ou de l'autre phonème, M. Brugman tient que  $a_2$ , par rapport à  $a_1$ , est un renforcement; que  $a_1$ , par rapport à  $a_2$ , est un affaiblissement (Stud. 371, 384). Nous-même, à la page 5, appelions  $a_2$  une voyelle renforcée. Ces désignations prennent un corps si on admet que l'échange de  $a_1$  et  $a_2$  est en rapport avec les déplacements du ton; c'est là l'opinion de M. Brugman. Si on pense, et c'est notre cas, que l'échange des deux phonèmes est indépendant de l'accent, il vaut mieux s'abstenir d'attribuer à l'un d'eux une supériorité qui ne se justifie guère.

Si  $a_2$  est une transformation mécanique de  $a_1$ , cette transformation en tous cas était consommée à la fin de la période proethnique, et les langues filles n'ont plus le pouvoir de la produire. Il est fort possible par exemple que  $\pi\lambda\omicron\chi\mu\acute{o}\varsigma$  n'ait été tiré de  $\pi\acute{\lambda}\acute{\epsilon}\kappa\omega$  qu'à une époque qu'on peut appeler moderne. Mais il va bien sans dire que l' $o$  de  $\pi\lambda\omicron\chi\mu\acute{o}\varsigma$  n'est pas sorti de l' $\epsilon$  de  $\pi\acute{\lambda}\acute{\epsilon}\kappa\omega$ . La langue a simplement moulé cette forme sur les substantifs en  $-\mu\omicron-\varsigma$  qu'elle possédait auparavant.

### § 11. Rôle grammatical des phonèmes $A$ et $Q$ . Système complet des voyelles primordiales.

Quand on considère les cas suivants de la permutation  $a_1 a_2$ : goth. *hlifa hlaf*, gr. *κλέπτω κέκλοφα*, gr. *ἱππος ἱππε*, et qu'on leur compare les cas suivants de la permutation  $A \bar{A}$ : goth. *saka sōk*,

gr.  $\lambda\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$   $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\kappa\alpha$ , gr.  $\nu\acute{\upsilon}\mu\phi\bar{\alpha}$   $\nu\acute{\upsilon}\mu\phi\check{\alpha}$ , la tentation est forte, assurément, de poser la proportion  $\bar{\alpha} : \alpha = a_2 : a_1$ . Mais ce serait s'engager dans une voie sans issue et méconnaître le véritable caractère des phénomènes. Nous allons, pour plus de clarté, construire tout de suite le système des voyelles tel que nous le comprenons. Il n'est question provisoirement que des syllabes radicales.

Le phonème  $a_1$  est la voyelle radicale de toutes les racines. Il peut être seul à former le vocalisme de la racine ou bien être suivi d'une seconde sonante que nous avons appelée coefficient sonantique (p. 8).

Dans de certaines conditions qui ne sont pas connues,  $a_1$  est remplacé par  $a_2$ ; dans d'autres, mieux connues, il est expulsé.

$a_1$  étant expulsé, la racine demeurera sans voyelle dans le cas où elle ne contient point de coefficient sonantique. Dans le cas contraire, le coefficient sonantique se montre à nu, soit à l'état auto-phthongue (p. 8), et fournit une voyelle à la racine.

Les phonèmes  $\Lambda$  et  $\varnothing$  sont des coefficients sonantiques. Ils ne pourront apparaître à nu que dans l'état réduit de la racine. A l'état normal de la racine, il faut qu'ils soient précédés de  $a_1$ , et c'est des combinaisons  $a_1 + \Lambda$ ,  $a_1 + \varnothing$ , que naissent les longues  $\bar{\alpha}$ ,  $\bar{\varnothing}$ . La permutation  $a_1 : a_2$  s'effectue devant  $\Lambda$  et  $\varnothing$  comme ailleurs.

Vocalisme des racines dans l'indo-européen.								
Racine pleine	$a_1$ $a_2$	$a_1 i$ $a_2 i$	$a_1 u$ $a_2 u$	$a_1 n$ $a_2 n$	$a_1 m$ $a_2 m$	$a_1 r$ $a_2 r$	$a_1 \Lambda$ $a_2 \Lambda$	$a_1 \varnothing$ $a_2 \varnothing$
Racine réduite	—	—i	—u	— $\eta$	— $\bar{m}$	— $\bar{r}$	— $\Lambda$	— $\varnothing$

#### Désignations utiles

Pour  $a_1\Lambda$  et  $a_1\varnothing$  après la contraction:  $\bar{\alpha}_1$  et  $\bar{\varnothing}_1$ .

»  $a_2\Lambda$  »  $a_2\varnothing$  » » » :  $\bar{\alpha}_2$  et  $\bar{\varnothing}_2$ .

La théorie résumée dans ce tableau a été appliquée plus haut à toutes les espèces de racines excepté celles qui contiennent  $\Lambda$  et  $\varnothing$ . Ce sont elles que nous allons étudier maintenant.

Pour distinguer l'une d'avec l'autre les deux formes que peut prendre la racine pleine selon que l' $a$  radical est  $a_1$  ou  $a_2$ , il n'y a pas d'inconvénient à appeler la première le degré 1 (état

normal), la seconde le degré 2. Nous ne voulons pas dire par là qu'une des deux formes soit le renforcement de l'autre (v. p. 134).

### I. Racines finissant par $\bar{a}$ .

#### A. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 1.

Ce qui parle bien haut pour que  $\bar{a}$  et  $\bar{o}$  soient autre chose que des voyelles simples, c'est que partout où d'autres racines sont au degré 1, les racines en  $a$  ont une longue. Pourquoi, du fait qu'il finit la racine, l' $a$  se serait-il allongé? Si au contraire  $\bar{a}$  est assimilable à une diphthongue,  $\sigma\bar{a}\mu\omega\nu$  en regard de  $\sigma\bar{a}\nu\acute{o}\varsigma$  s'explique exactement de même que l'indien *gēman* ( $\bar{e} = a_1i$  monophthongué) en regard de *gítá*<sup>1</sup>. Toute racine en  $\bar{a}$  est identique dans son organisme avec les racines comme *kai*, *nan*<sup>2</sup>, et aussi *tan*, *bhar* (type A, p. 8).

Nous avons à faire la revue des principales formations du degré 1 énumérées au § 10. Il faut pour que la théorie se vérifie que nous trouvions dans ces formations  $\bar{a}_1$  et  $\bar{o}_1$ . Le nombre des exemples est restreint. Ils n'ont de valeur que si l'échange entre la racine pleine et la racine faible subsiste<sup>3</sup>.

1. Pour le grec, la soudure de l'augment avec un  $\lambda$  ou un  $\rho$  initial, soudure qui s'est accomplie à une époque préhistorique, est un parallèle très-remarquable aux contractions radicales que nous supposons. Dans  $\bar{\alpha}\gamma\omega\nu$ ,  $\bar{\omega}\varphi\epsilon\lambda\omega\nu$ , l' $\bar{a}$  vient de  $a_1 + \lambda$  et l' $\bar{o}$  de  $a_1 + \rho$  absolument comme dans  $\sigma\bar{a}$ - et  $\delta\omega$ -. On sait que M. Curtius (Verb. I<sup>2</sup> 130 seq.) se sert, pour expliquer la soudure en question, de l'hypothèse de l'unité originaire de l' $a$ . Nous ne pouvons donc ni partager ni combattre sa théorie.

2. Pour plus de clarté, quand il est constaté que l' $\eta$  d'une racine n'est pas l' $\eta$  panhellène, nous écrivons toutes les formes par  $\bar{a}$ .

3. Cette conception ne diffère pas essentiellement de celle qui a assez généralement cours depuis Schleicher. Seulement comme *kai* en regard de *ki* est pour nous non une gradation, mais la forme normale, nous devons aussi partir du degré  $\sigma\bar{a}$  et non de *sta*. Voici, en dehors de cette différence de principe, ce qui est modifié: 1° Modification liée d'un côté à la pluralité des  $a$ , constituant de l'autre une hypothèse à part: différents  $a$  peuvent former le second terme de la combinaison  $a + a$ , mais le premier  $a$  est toujours  $a_1$ . 2° Modification découlant de celle qui précède jointe à la théorie de  $a_2$ : il s'effectue, au sein de la combinaison, un *ablaut* ( $a_1 : a_2$ ). Par là même la reconstruction  $a + a$  cesse d'être théorie pure. — La différence de principe mentionnée, combinée toutefois avec la modification 1, s'accuse le plus nettement dans ce point-ci, c'est que l' $\bar{a}$  long se



Sur les PRÉSENTS DE LA 2<sup>e</sup> ET DE LA 3<sup>e</sup> CLASSE, v. p. 146.  
La racine, dans les formes pleines, est du degré 1.

AORISTE SIGMATIQUE (v. p. 128). Le grec fait *ἔ-στᾶ-σα*, *ἔ-βᾶ-σα*, *ᾤνᾶ-σα*. Une forme comme *ἔ-στᾶ-σα*, c'est-à-dire *e-stea-sa* de *stea* (*sta<sub>1A</sub>*) est le parallèle parfait de *ἔ-δει-σα*. Sanskrit *á-hā-sam*, *á-dā-sam*; zd. *čtāo-nh-a-*! (subj.).

FUTUR (v. p. 129). Grec *βᾶ-σομαι*, *στά-σω*, *φᾶ-σω*, *φθά-σομαι*, *δῶ-σω*; cf. *πλευ-σοῦμαι* etc. Sanskrit *dā-syāti*, *gā-syāti*.

THÈMES NEUTRES EN -*man* (v. p. 131). Cf. Lobeck *Paralipomena* 425 seq. Grec *βᾶ-μα*, *σᾶ-μα*, *σύ-στᾶ-μα*, *φᾶ-μα*. Les présents *δράω* et *πάομαι* diminuent la valeur de *δρᾶ-μα* et *πᾶ-μα*. Dans *πό-μα*, nous assistons à un empiètement de la forme faible, mais en même temps *πῶ-μα* subsiste.

Latin *grā-men* (moy. h<sup>1</sup>-all. *grüe-jen* «virescere»), *stā-men*, *ef-fā-men*, *lā-min-a*.

Sanskrit *dā-man*, *sā-man*, *sthā-man*.

THÈMES MASCULINS EN -*man* (v. p. 131). Gr. *στά-μων*, [*τλά-μων*]. Goth. *sto-ma-ins*, *blo-ma-ins*. Skr. *dā-mán*.

THÈMES EN -*tar* (v. p. 132). Skr. *dā-tár*, *pá-tar* «buveur», *pā-tár* «protecteur», *sthā-tar* etc. La langue hellénique n'a pas su maintenir cette formation dans toute sa pureté. La perturbation a été causée par les adjectifs verbaux en -*τό* qui de plus en plus communiquent la forme faible aux noms d'agent. Homère emploie encore parallèlement *δο-τήρ*, *δῶ-τωρ* et *δω-τήρ*; *βο-τήρ*, *βῶ-τωρ* et *συ-βῶ-της* (dans Sophocle *βω-τήρ*). A côté de *βα-τήρ* on peut citer *ἐμπυρι-βή-της*, car il est bien probable que la formation en -*τᾶ* s'est dirigée sur les anciens thèmes en -*tar*. Pour expliquer le mot obscur *ἀφήτωρ* (Iliade IX 404), le scholiaste se sert de *πολυ-φή-τωρ*. On a aussi *ὀνᾶ-τωρ*, mais l'adj. verbal fait lui-même *ὀνᾶτός*. Dans *στα-τήρ* et *πο-τήριον* la forme faible est installée. Hésychius a *μα-τήρ*· *ἐρευννητής*, *ματηρεύνει*· *μαστεύει*, de *μαίομαι*.

Latin *mā-ter-ies* (cf. skr. *mā-trā*) et *mā-turus* auquel on compare le sl. *ma-torŭ* «senex», *pō-tor*, *pō-culum* = skr. *pā-tram* (il faut dire que *pō-* n'existe pas). Les formations irrégulières ne manquent pas, ainsi *dā-tor*, *Stā-tor*.

place au même rang que l'a bref (quand cet *ā* est *a<sub>1</sub>*), ainsi *μηκος* = *meakos* n'est plus considéré comme renforcé en comparaison de *τέκος*.

Le sanskrit, dont le témoignage est le premier en importance, ne connaît que la forme pleine; le grec a plus généralement la forme réduite, mais aussi la forme pleine; le latin ne décide rien. On peut donc affirmer sans témérité que la formation régulière demande les longues  $\bar{\alpha}$ ,  $\bar{\varphi}$ , c'est-à-dire le double son  $\alpha_1\alpha$ ,  $\alpha_1\varphi$ , soit l'état normal, comme pour toutes les racines. Cf. du reste le § 13.

## B. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 2.

Voici où se manifeste la réalité de la reconstruction  $ea$  comme forme première de  $\bar{\alpha}$ . Dans les formations où l' $e$  radical est remplacé par  $o$  ( $\alpha_2$ ), le grec laisse apparaître à la place de l' $\bar{\alpha}$  long final, un  $\omega$ <sup>1</sup>. Ces cas, disons-le tout de suite, ne sont pas fort nombreux; mais ils se répètent dans les racines où  $\alpha$  est médial ( $F\bar{\alpha}\gamma$ :  $\kappa\upsilon\mu\alpha\tau\text{-}\omega\gamma\eta$ ), et nous croyons ne pas être trop hardi en mettant l' $au$  des parfaits sanskrits comme *dadhau* en rapport direct avec eux. Pour éviter de séparer les différentes formes du parfait, nous ferons la justification de ce dernier point sous la lettre c.

Racine  $\beta\bar{\alpha}$ :  $\beta\bar{\alpha}\text{-}\mu\alpha$  mais  $\beta\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$ ; cf.  $\kappa\acute{\epsilon}\rho\text{-}\mu\alpha$ ,  $\kappa\omicron\rho\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$  (p. 131 et 74).

Racine  $\psi\bar{\alpha}$  ( $\psi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\psi\eta\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$ ):  $\psi\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$ .  $\psi\acute{\omega}\omega$  est un verbe forgé.

Le mot  $\sigma\tau\bar{\omega}\text{-}\mu\iota\xi$  «solive» permet de rétablir \* $\sigma\tau\omega\text{-}\mu\omicron$  ( $\sigma\tau\bar{\alpha}$ ).

Racine  $\varphi\bar{\alpha}$ : fut.  $\varphi\acute{\alpha}\text{-}\sigma\omega$  mais  $\varphi\omega\text{-}\nu\eta$ <sup>2</sup>; cf.  $\tau\epsilon\acute{\iota}\text{-}\acute{\sigma}\omega$ ,  $\pi\omicron\iota\text{-}\nu\eta$  (p. 129 et 77). Néanmoins on a  $\varphi\acute{\alpha}\text{-}\mu\bar{\alpha}$  et non \* $\varphi\acute{\omega}\text{-}\mu\bar{\alpha}$ .

La racine  $\gamma\rho\bar{\alpha}$  «ronger» donne  $\gamma\rho\acute{\omega}\text{-}\nu\eta$  «excavation». Ici encore:  $\sigma\mu\acute{\omega}\text{-}\nu\eta$  «tumeur», si le mot vient de  $\sigma\mu\acute{\alpha}\omega$ ; cf.  $\sigma\mu\bar{\omega}\delta\iota\xi$ .

Devant le suff.  $\text{-}\alpha$ ,  $\chi\bar{\alpha}$  fait  $\chi\omega$ :  $\chi\acute{\omega}\text{-}\rho\alpha$ . Comme exemple servant à établir que cette formation prend  $\alpha_2$ , je n'ai point d'autre mot à citer que  $\sigma\varphi\omicron\delta\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$  en regard de  $\sigma\varphi\epsilon\delta\text{-}\alpha\nu\acute{o}\varsigma$ . De même  $\psi\acute{\alpha}\omega$  fait  $\psi\acute{\omega}\text{-}\rho\alpha$ <sup>3</sup>.

Si  $\bar{\alpha}$ ,  $\omega$ , ne sont pas des combinaisons de l' $e$ , ces faits nous apparaissent comme une énigme. L'*ablaut* qui s'effectue au moyen

1. Cf. le dat.  $\epsilon\pi\pi\omega = \epsilon\pi\pi\omicron\text{-}\alpha\iota$  (p. 92).

2. Le dor.  $\pi\omicron\lambda\upsilon\varphi\bar{\alpha}\nu\omicron\varsigma$  est très-douteux. Ahrens II 182.

3. Voici des cas plus problématiques. A côté de  $\sigma\alpha\tau\iota\lambda\eta$  et de  $\omicron\lambda\text{-}\sigma\acute{\alpha}\tau\eta$ ;  $\omicron\lambda\text{-}\sigma\omega\tau\eta$ . L'homérique  $\mu\epsilon\tau\alpha\mu\acute{\omega}\nu\iota\omicron\varsigma$  vient peut-être de  $\mu\alpha\acute{\iota}\omicron\mu\alpha\iota$ , mais le prés.  $\mu\acute{\omega}\tau\alpha\iota$ , lui-même très-obscur, compromet la valeur de l' $\omega$ . A l' $\omega$  de  $\acute{\alpha}\tau\epsilon\iota\lambda\eta$  et de  $\beta\omega\tau\acute{\alpha}\xi\epsilon\iota\nu$   $\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\epsilon\iota\nu$  est opposé un  $\alpha$  dans  $\gamma\alpha\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\iota$ , mais  $\omicron\upsilon\tau\acute{\alpha}\omega$  embrouille tout.

de l' $\bar{o}$  est par son essence même lié à l'existence d'un  $e^1$ . Sans  $a_1$ , point de  $a_2$ . D'où un  $\bar{a}$  aurait-il reçu le pouvoir de permuter avec le son  $\bar{o}$ ? Il me semble que tout s'éclaircit au contraire si,  $\bar{a}$  étant pour  $ea$  et comparable à la diphthongue  $ei$ , on ramène  $\bar{o}$  à  $oa$  en l'assimilant à  $oi$ .

Il faut supposer de même l'existence d'une ancienne combinaison  $o_3\varphi$ ; seulement elle n'est plus observable pour nous. Par exemple dans  $\delta\bar{\omega}\text{-}\rho\omega\nu$ , si nous jugeons d'après  $\chi\acute{\omega}\text{-}\rho\alpha$  de  $\chi\bar{\alpha}$ , la syllabe  $\delta\bar{\omega}$  se décompose en  $do_3\varphi$ , tandis que le  $\delta\bar{o}$  de  $\delta\acute{\iota}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\iota$  représente  $de\varphi$ . — Ces différentes combinaisons sont incorporées au schéma donné plus haut. V. aussi page 145.

Ce n'est que le plus grand hasard qui nous permet de surprendre encore les vestiges si significatifs de la permutation  $\bar{a} : \bar{o}$ . La langue des Hellènes est à cet égard presque l'unique lumière qui nous guide. Et même pour elle, ces précieux monuments appartiennent au passé. L'échange vivant entre les deux voyelles a évidemment cessé depuis longtemps.

Le latin n'a point d'exemple assuré de l'*ablaut*  $\bar{a}_1 : \bar{a}_2$ . Il n'y a pas lieu de s'en étonner: c'est tout juste si cette langue a gardé quelques débris du grand échange  $a_1 : a_2$ . Mais on peut dire sans crainte de se tromper que  $\bar{a}_2$  en Italie serait distinct de  $\bar{a}_1$  aussi bien qu'en Grèce.

En germanique au contraire la différence n'est plus possible:  $\bar{a}_1$ , comme nous savons, devient  $\bar{o}$ ;  $\bar{a}_2$  de même. L'anglo-saxon *grōve*, parf. *greōv*, serait, restitué sous une forme plus ancienne, *grō-ja*, *ge-grō*. Des deux  $\bar{o}$  de ce verbe, le premier répond à l' $\bar{a}$  du lat. *grā-men* ( $\bar{a}_1$ ), l'autre est de même nature que l' $\bar{\omega}$  de  $\beta\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$  ( $\bar{a}_2$ ). Tout ce qui est vrai de l' $\bar{o}$  germanique l'est aussi de l' $\bar{a}$  slave et de l' $\bar{o}$  lithuanien. Ces phonèmes — qu'on peut réunir sous le nom d' $\bar{a}$  du nord, par opposition à l' $\bar{e}$  de la même région — contiennent encore  $\bar{o}_1$  et  $\bar{o}_2$ , lesquels, étant confondus même en grec, ne sont donc distingués nulle part l'un de l'autre. Exemple: sl. *da-ja*, *da-rŭ*, cf. gr.  $\delta\acute{\iota}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\iota$ ,  $\delta\bar{\omega}\text{-}\rho\omega\nu$  ( $\bar{o}_1$  et  $\bar{o}_2$ , v. ci-dessus).

Avant de passer au degré affaibli des racines en  $a$  nous ouvrons une parenthèse, afin d'envisager sans plus tarder la question des racines qui en Europe finissent par  $e$ . Ces racines,

1. Sur les cas comme  $\acute{\alpha}\gamma\omega$   $\delta\gamma\mu\acute{o}\varsigma$  v. page 102.

en grec, font alterner la brève et la longue exactement comme les racines en *a* et en *o* (*o*). Laissant de côté préalablement le problème de l'origine et de la composition de l'*ē* long, nous citons quelques exemples des formations du degré 1. Singulier actif du présent de la 3<sup>e</sup> classe (v. p. 147): *τί-θη-μι*, *ῖ-η-μι*, *δί-θη-μι*. Pour le singulier de l'aoriste actif, la formation en *-κα* de *ἔθηκα*, *ἔηκα*, nous enlève des exemples; il y a *ἔ-σθη-ν* si la racine est *σθη*. Aoriste en *-σα*: *ἔ-θη-σα*, *ἔ-νη-σα*(?). Futur: *θή-σω*, *ῆ-σω*, *δή-σω*. Mots en *-μα*: *ἀνά-θη-μα*, *ῆ-μα*, *διά-θη-μα*, *νή-μα*, *σχῆ-μα* (rac. *σχ-η*). Mots en *-μων*: *θη-μών*, *ῆ-μων*. Les mots en *-τήρ*, nous l'avons vu, ont suivi l'analogie des adjectifs verbaux en *-τό*.

Dans les formations du degré 2, on trouve *ω*.

Le véritable parfait de *ἵημι* est *ἔ-ω-κα*; *ἀφ-έωκα* est rapporté par Hérodien et par d'autres grammairiens. Il y a eu addition de *-κα* sans modification de la syllabe radicale, v. p. 149. Les tables d'Héraclée ont *ἀνέωσθαι*<sup>1</sup>. Le verbe *πί-πτ-ω* forme son parfait sur une racine apparentée *πτη* dont nous n'avons pas à rechercher ici la formation; *πτη* donne régulièrement *πέ-πτω-κα*<sup>2</sup>. Le participe *πε-πτη-(ς)ώς* n'a pas et ne doit pas avoir *ω*. Le prés. *διώκω* permet de conclure presque à coup sûr à un ancien parfait \**δε-δίω-κα* de *διη* (*δέ-μαι*) duquel il est né lui-même à peu près comme *ἀνώγω* de *ἄνωγα*. Le parf. *δεδίωχα* (Curtius Verb. II 191) est refait sur *διώκω*.

La racine *θη* fait *θη-μών* mais *θω-μός*; cf. *τέρμων*, *τόρμος*. *ἄω-τον* vient probablement de *ἄη-μι*; cf. *νόστος* de *νεσ* (p. 76).

L'accord des langues européennes pour l'*ē* long est un fait connu<sup>3</sup>. Dans les idiomes germaniques, à l'exception du gothique,

1. Au moyen l'*ω* n'est pas primitif. Il n'existait d'abord qu'au singulier de l'actif. Mais la valeur de cette forme comme témoin de l'*ω* n'en est pas amoindrie.

2. Sur le *πτω* ainsi obtenu se développent des formes fautives, grammaticalement parlant, comme *πτῶμα* et *πτῶσις*.

3. Durant l'impression de ce mémoire, M. Fick a publié dans les *Beiträge de Bezzenger* (II 204 seq.) d'importantes collections d'exemples relatives à l'*ē* européen. Il est un point sur lequel peu de linguistes sans doute seront disposés à suivre l'auteur: c'est lorsqu'il place l'*ē* du prétérit pluriel germanique *gēbum* (pour *gegbum*) sur le même pied relativement à *e* que l'*ō* de *for* relativement à *a*. — Le savant qui le premier attira l'at-

ce phonème prend la forme de  $\bar{a}$ , mais la priorité de l' $\bar{e}$  a été reconnue de plus en plus depuis Jacobi (Beitr. zur deutschen Gramm.). A la fin des racines,  $\bar{e}$  se montre principalement dans *gh<sub>1</sub> $\bar{e}$*  «aller», *dh<sub>1</sub> $\bar{e}$*  «allaiter», *n $\bar{e}$*  «coudre», *m $\bar{e}$*  «mesurer», *w $\bar{e}$*   $\acute{a}\eta\upsilon\alpha\iota$ , *s $\bar{e}$*  «jeter, semer». Exemples du degré normal: gr.  $\kappa\acute{\iota}\chi\eta\text{-}\mu\iota$ , v. h<sup>t</sup>-all. *gā-m* (cf. skr. *gīhīte*, lat. *fīo* pour \**fīho*); gr.  $\eta\text{-}\mu\alpha$ , lat. *sē-men*, v. h<sup>t</sup>-all. *sā-mo*, sl. *sē-mę*, lith. *sē-men-s*.

A l'ablaut grec- $\eta$ :  $\omega$  ( $\acute{\iota}\eta\mu\iota$ :  $\acute{\epsilon}\omega\alpha$ ) répond exactement l'ablaut du nord  $\bar{e}$ :  $\bar{a}$  (germ. lith.  $\bar{o}$ ). C'est celui qu'on observe dans les prétérits gothiques *sai-so*, *vai-vo*, *lai-lo*, venant de racines *s $\bar{e}$* , *v $\bar{e}$* , *l $\bar{e}$* . Le germ. *dō-ma-*, employé comme suffixe, ne diffère pas du gr.  $\theta\omega\text{-}\mu\acute{o}$ ;  $\bar{e}$  apparaît dans *dē-di-* «action». En lithuanien on a *pa-dō-na-s* «sujet», lequel vient très-probablement de la même racine *dh $\bar{e}$* .

Le latin ici ne reste pas absolument muet: de la racine *nē-dh* ( $\nu\eta\text{-}\theta\text{-}\omega$ ), amplification de *n $\bar{e}$* , il forme *nōdus*.

L' $\bar{e}$  long, dans notre théorie, ne doit pas être un phonème simple. Il faut qu'il se décompose en deux éléments. Lesquels? Le premier ne peut être que  $a_1$  ( $e$ ). Le second, le coefficient sonantique, doit apparaître à nu dans la forme réduite (p. 135). La forme réduite de  $\theta\eta$ , c'est  $\theta\epsilon$ . En conséquence on dira que  $\bar{e}$  est fait de  $e + e$ . L' $\bar{o}$  de  $\theta\omega\mu\acute{o}\varsigma$  alors représenterait  $o_2 + e$ .

Cette combinaison  $o_2e$ , nous la connaissons depuis longtemps. C'est celle qui se trouvait dans le nom. pl. goth. *vulfos*, osq. *Abel-lanōs*, et à laquelle nous avons donné le nom de  $\bar{a}_2$  (p. 91).

Cependant — et ici nous abordons la partie la plus difficile et la plus obscure peut-être de notre sujet — on s'aperçoit en y regardant de plus près que le témoignage du grec est sujet à caution et que l'origine de l' $\bar{e}$  long est un problème extraordinairement complexe.

1° Une combinaison  $a_1a_1$  parallèle aux combinaisons  $a_1a$ ,  $a_1i$ ,  $a_1n$  etc. fait l'effet d'un de contre-sens. S'il y a une raison pour que  $a_1$ , avec son substitut  $a_2$ , possède des attributions qu'aucune autre sonante ne possède, pour que toutes n'apparaissent que comme les satellites de ce phonème, comment admettre que ce même  $a_1$  puisse à son tour se transformer en coefficient?

tention sur l' $\bar{e}$  long européen est, si nous ne nous trompons, M. J. Schmidt *Vocalismus* I 14.

2° Le grec paraît être le seul idiome où les formes faibles des racines en *ē* présentent *e*. Les principaux cas sont: *θε-τός*, *τίθε-μεν*; *έ-τός*, *ίε-μεν*; *δε-τός*; *δίε-μαι*; *μέ-τρον*; *έ-ρρε-θην*, *ἄ-σχε-τος*, *ἄ-πλε-τος*. En Italie que trouve-t-on? La racine européenne *sē* fait au participe *să-tus*. A côté de *rē-ri* on a *ră-tus*, à côté de *fē-lix* et *fē-tus*, *af-fă-tim* suivant l'étymologie de M. Fick. De la racine *dhē* «faire» vient *fă-c-io*<sup>1</sup> (Curtius), de la rac. *wē* (dans *wē-lum*, *e-vē-lare*) *va-nnus*.

Les langues du nord ont renoncé le plus souvent aux formes faibles des racines en *ā* et en *ē*. Il y a donc peu de renseignements à espérer de ce côté-là, mais ce qui reste confirme le témoignage du latin. M. Fick rapporte en effet à *blē* «souffler» (anglo-s. *blāvan*) le germ. *blā-da-* «feuille» et à *mē* «mesurer» (anglo-s. *māvan*) *mă-ja-* «ver». Suivant quelques-uns le goth. *gatvo* «rue» appartient à *gē* «aller». En lithuanien *mē* donne *ma-tiūti* «mesurer». Peut-être est-il permis aussi de nommer sl. *doja* = goth. *da*[*dd*]*ja* de *dhē* «allaiter». Quant au goth. *vinds*, lat. *ventus*, c'est une forme qui peut s'interpréter de plusieurs manières et qui n'établit nullement que *wē* fasse au degré réduit *we*.

Dans le grec même on peut citer à la rigueur *κτάομαι* et *χράομαι* de *κτη* et *χη* (Ahrens II 131), *τι-θᾶ-σός* de *θη* (Grdz. 253), *μετρίον* qui aurait signifié *petite mesure* (v. le Thesaurus d'Etienne) et qui dans ce cas ne peut venir que de *mē* «mesurer», *σπᾶ-νις* en regard du lat. *pē-nuria*.

On pourrait invoquer, pour établir que les formes faibles ont eu *e* dès l'origine, les racines secondaires, ou passant pour telles, comme *med* de *mē*. Mais il s'agirait alors de démontrer dans chaque cas que la racine est bien réellement secondaire. Si elle remonte à la langue mère, nous considérons le type *me-d* et le type *mē* (= *me* + *a*) comme deux rejetons également anciens du tronc *\*me-*. La racine germanique *stel* «dérober» est censée sortir de *stā* (p. 65). Or cette dernière racine n'apparaît nulle part sous la forme *stē*. On voit par là quel fond l'on peut faire sur ces racines secondaires, pour déterminer le vocalisme de nos racines en *ē*.

Il ressort de ce qui précède que la voyelle des formes ré-

---

1. *Con-di-tus* de la même racine peut se ramener à *\*con-da-tus*.

duites de nos racines diffère en tous cas de ce qu'on appelle l'*e* européen. D'autre part nous ne voudrions pas identifier l'*a* de *satus* directement au phonème *Λ*. Ce n'en est, croyons-nous, qu'une modification (v. p. 178 seq.).

3° On observe entre l'*ē* et l'*ā* longs des langues d'Europe des variations surprenantes, inconnues pour les voyelles brèves correspondantes.

*ā* en grec et en germanique: *ē* en latin et en letto-slave.

Gr. *ἐ-φθᾶ-ν*, *φθᾶ-σομαι*; v. h<sup>t</sup>-all. *spuon*: lat. *spēs*, sl. *spě-ja*

*ā* en gréco-italique et en letto-slave: *ē* en germanique.

Lat. *stā-men*; gr. *ἰ-στᾶ-μι*; sl. *sta-ti*: v. h<sup>t</sup>-all. *stē-m*, *stā-m* (mais aussi *sto-ma*, *-ins*, en gothique).

Lat. *tā-b-es*; sl. *ta-ja*: anglo-saxon *fā-van* (= \**fē-jan*).

A l'intérieur du mot: gr. *μάκων*, sl. *makŭ*: v. h<sup>t</sup>-all. *māgo*.

*ē* en grec et en letto-slave: *ā* en germanique, etc.

Gr. *τί-θη-μι*, sl. *děti*: v. h<sup>t</sup>-all. *tuo-m* (mais aussi *tā-t*).

Gr. *μῆ-τις*: goth. *mo-ða*.

Lat. *cēra*; gr. *κηρός*: lith. *kóris* (F. I<sup>3</sup> 523).

Il faut mentionner encore le v. h<sup>t</sup>-all. *int-chnāan* en regard du gréco-it. *gnō* et du sl. *zna-* (connaître).

Entre le grec et le latin la même instabilité de l'*ā* long s'observe dans plusieurs cas:

Gr. *φᾶ-νός*, lat. *frē-tus*, *frē-num*. Gr. *βᾶ-μεν*, lat. *bē-t-ere*.

Dans l'intérieur de la racine: gr. *ῥή-μι*, lat. *ājo*; gr. *ῥῥ-μαι*, lat. *ānus* (Grdz. 381). A l'*η* panhellène des noms de nombre *πεντήκοντα*, *ἑξήκοντα* (Schrader Stud. X 292), est opposé en latin un *a*: *quingenta*, *sexaginta*.

Les cas que nous venons de voir amènent à cette conclusion, qu'il est quasi impossible de tirer une limite fixe entre l'*ā* et l'*ē* européens. Dès une époque reculée la répartition des deux voyelles était accomplie très-certainement pour un nombre de cas déterminé, et ce sont ces cas qu'on a en vue quand on parle de l'*ē*, de l'*ā* européen. Mais, je le répète, rien n'indique entre *ē* et *ā* une différence foncière et primordiale. — Qu'on se rappelle maintenant les faits relatifs à la forme réduite des racines en *ē*, le

participe latin *sa-tus* de *sē* etc., qu'on pèse aussi les considérations théoriques développées en commençant, et l'on ne sera pas éloigné peut-être d'admettre la supposition suivante: *les éléments de l'ē seraient les mêmes que ceux de l'ā, leur formule commune étant  $a_1 + A$ .*

Nous ne sommes pas en état de donner les règles suivant lesquelles la soudure des deux phonèmes a engendré tantôt *ē* tantôt *ā*. Nous faisons seulement remarquer qu'une telle hypothèse ne lèse point le principe de phonétique en vertu duquel le même son, placé dans les mêmes conditions, ne peut donner dans un même dialecte deux produits différents. Il s'agit en effet de voyelles consécutives ( $a_1 + A$ ) qui ont subi une contraction. Qui voudrait nier que bien des facteurs dont nous ne savons rien, telle nuance d'accent dont la plus imperceptible suffisait pour modifier le phénomène<sup>1</sup>, ont pu être en jeu dans cette contraction?

Il découle de l'hypothèse que l'*ō* de *βαμός* et l'*ō* de *θωμός* sont identiques.

Quant à L'ÉPOQUE DE LA CONTRACTION, c'est une question que nous avons déjà rencontrée à propos du nom. pl. *vulfos* et autres cas de ce genre p. 91. Toutes les fois qu'on observe une variation entre l'*ē* et l'*ā* comme pour le sl. *spě-* en regard du germ. *spō-*, ce sera pour nous l'indice que la contraction est relativement récente<sup>2</sup>. Mais l'histoire du phénomène se décompose très-

1. La prononciation des diphthongues lithuanienues *ai* et *au* diffère du tout au tout, d'après la description qu'en fait Schleicher, selon que le premier élément est accentué ou non. Et cependant *ai* et *ai*, *au* et *au*, sont entièrement identiques par l'étymologie.

2. L'échange assez fréquent de l'*ā* et de l'*ē* dans la même langue s'explique si l'on admet que les deux produits divergents de la contraction *ea* continuèrent de vivre l'un à côté de l'autre. Ainsi le v. h<sup>t</sup>-all. *tā-t* à côté de *tuo-m*, le grec *κί-χη-μι* et *κί-χά-νω*, *πῆ-μα* et *πᾶ-θ* (p. 152), *ἐή-τωρ* et *ἐλά-να*; le lat. *mē-t-ior* et *mā-teries*. — Un phénomène plus inattendu est celui de la variation *ē-ā* dans le même mot entre dialectes très-voisins. Il va sans dire que ce fait-là ne saurait avoir de rapport direct avec l'existence du groupe originaire *ea*. Ainsi les mots *ἦβα*, *ἦμ-*, *ἦσυχος*, *ἦμε-ρος*, prennent *ā* dans certains dialectes éoliques et doriques, *η* dans d'autres. V. Schrader Stud. X 313 seq. La racine *βᾶ* donne en plein dialecte d'Héraclée *βου-βῆτις*. En Italie on a l'incompréhensible divergence de l'optatif ombr. *porta-ia* avec *s-iē-m* (= gr. *εἶην*). Le paléoslave a *rěpa* en regard du lith. *ropė* lequel concorde avec le lat. *rāpa* etc. M. Fick compare à ce cas celui du sl. *rěka* «fleuve» opposé au lith. *rokė* «pluie fine»



probablement en une série d'époques successives dont la perspective nous échappe. Rien n'empêcherait d'admettre par exemple que la rac. *wē* «souffler» ou le mot *bhráter* «frère» aient opéré la contraction avant la fin de la période proethnique.

Pour ce qui concerne l'*ε* des formes grecques comme *θε-τός*, il sera plus facile de nous faire une opinion à son sujet, lorsque nous en viendrons à l'*ĩ* indien comme représentant d'un *a* bref. Il suffit pour ce qui suit de remarquer que cet *ĩ* est la voyelle qu'il faut attendre en sanskrit dans toute forme réduite d'une racine en *ā*. Abordons maintenant, en y faisant rentrer les formes des racines en *ē*, l'étude du degré réduit.

C. ETAT RÉDUIT.

Dans les deux premières formations verbales que nous aurons à considérer il y a alternance de la racine réduite et de la

(II<sup>s</sup> 640). Ici l'hypothèse d'une métaphonie produite par l'*i* suffixal qui se trouve dans l'*ε* lithuanien aurait un certain degré de vraisemblance. — Enfin un troisième genre de phénomènes, c'est la coloration germanique et éléenne de l'*ē* en *ā* qui est un souvenir de l'ancien groupe *ea*, en ce sens qu'elle indique que l'*ε* européen était en réalité un *ā* fort peu différent de l'*ā*. En latin même on a vu dans l'*ae* de *saeculum*, *Saeturnus* (cf. *Sāturnus*) l'essai orthographique d'exprimer un *ē* très-ouvert.

1. Il sera bon peut-être de résumer dans un tableau les différentes espèces d'*a* brefs et d'*a* longs (c.-à-d. *doubles*) que nous avons reconnues. Voici les *a* du gréco-italique et du germanique groupés d'abord uniquement d'après les caractères extérieurs:

Gréco-italique			Germanique	
e	a	o	e	a
ē	ā	ō	ē	ō

En marquant la relation des différents *a* entre eux on obtient:

Etat primordial			Gréco-italique			Germanique		
	a	q		a	o		a	
e	ea ( <i>A</i> <sub>1</sub> )	e q ( <i>Q</i> <sub>1</sub> )	e	ē ā	ō	e	ē	ō
o <sub>2</sub>	o <sub>2</sub> a ( <i>A</i> <sub>2</sub> )	o <sub>2</sub> q ( <i>Q</i> <sub>2</sub> )	o	ō		a	ō	

Cf. le tableau de la page 135.

racine pleine. La forme pleine (qui n'apparaît qu'au singulier de l'actif) est au degré 1 pour le présent (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe), au degré 2 pour le parfait.

PRÉSENT DE LA 2<sup>e</sup> CLASSE. Comparez

skr. <i>ás-mi</i>	<i>εἶμι</i>	$\varphi\tilde{a}-\mu\acute{\iota}$ = phea-mi
<i>ás(s)i</i>	<i>εἶς</i>	$\varphi\tilde{a}-c$ = phea-si
<i>ás-ti</i>	<i>εἶσι</i>	$\varphi\tilde{a}-t\acute{\iota}$ = phea-ti
<i>s-más</i>	<i>ἴμεσ</i>	$\varphi\tilde{a}-\mu\acute{e}c$ = pha-mes

On le voit, la racine *phea* ou *pha<sub>1</sub>* ne se comporte pas autrement que la racine *a<sub>1</sub>i*, la racine *a<sub>1</sub>s* ou n'importe quelle autre racine. *ἐπί-στα-μαι*, verbe déponent, présente l' $\alpha$  bref régulier. Curtius Verb. I<sup>2</sup> 148.

Le sanskrit a presque complètement perdu la forme faible; voy. plus bas.

Pour l'aoriste non-thématique, qui est un imparfait de la 2<sup>e</sup> classe, M. J. Schmidt (K. Z. XXIII 282) nous semble avoir prouvé surabondamment ceci: toutes les formes grecques qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif et qui ont une longue, ainsi *ἔ-στᾶ-μεν*, sont des formes secondaires faites sur le modèle de ce singulier, à moins qu'il ne s'agisse d'un genre de racines spécial, les racines à métathèse comme *πλη*. L' $\alpha$  bref est conservé entre autres dans *βᾶ-την* de *ἔ-βᾶ-ν*, *φθᾶ-μενος* de *ἔ-φθᾶ-ν*, dans *ἔ-δο-μεν*, *ἔ-θε-μεν*, *εἶ-μεν*<sup>1</sup>. En même temps M. Schmidt affirme le parallélisme si important de l' $\tilde{a}$  long du singulier avec la «gradation» telle qu'elle se trouve dans *εἶμι* en regard de *ἴμεν*. Dans l'aoriste même, nous connaissons maintenant des formes grecques à gradation; ce sont celles qu'a découvertes M. Brugman (v. *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. et ci-dessus p. 21), ainsi *ἔ-χεν-α* en regard de *ἔ-χυν-το*.

Schleicher, dans son *Compendium*, reconnaît la quantité variable de l' $\alpha$ . M. Curtius, tout en l'admettant pour le présent et l'imparfait, est d'avis que l'aoriste ne connaissait originairement que la voyelle longue. Mais pouvons-nous mettre en doute l'identité formelle de l'aoriste avec l'imparfait? Pour ce qui est de l' $\tilde{a}$  long persistant des formes ariennes, l'aor. *á-pātām* n'est,

1. Il semblerait, si *ἔστατο* chez Hésychius n'est pas corrompu de *ἔστατο*, que *ἔστᾶν* ait eu un moyen *ἔσταῖμην*.

bien entendu, un argument à faire valoir contre la primordialité de βᾱ-την qu'à la condition de regarder aussi le présent φᾱμὶ φᾱμέν comme une innovation par rapport à pámi pāmás. Il existe du reste en sanskrit des restes de la forme faible restreints, il est vrai, au moyen: de dhā a-dhī-mahi et peut-être dhī-mahi (Delbrück p. 30), de sā (sā-t, sā-hi) sī-mahi, de mā, au présent, mī-mahe (v. Böhtl.-Roth). Puis les formes incorporées dans le paradigme de l'aoriste en s comme ásthita et ádhita que cite M. Curtius<sup>1</sup>.

PRÉSENT DE LA 3<sup>e</sup> CLASSE. La flexion grecque de ἴ-στᾱ-μι, ἴ-σᾱ-μι (cf. σᾱ-μα), δῖ-δω-μι, τί-θη-μι, ἵ-η-μι, est toute pareille à celle de φᾱ-μὶ. Le lat. dā-mus, dā-te etc. reflète la forme faible. La 2<sup>e</sup> pers. dās paraît avoir suivi la 1<sup>e</sup> conjugaison. L'équivalent de δίδως serait \*dās.

Ici le paradigme indien n'a point perdu les formes réduites: gá-hā-mi, gá-hā-si, gá-hā-ti; pluriel gá-hī-más etc.; duel gá-hī-vás. Au moyen on a, de l'autre racine hā (s'en aller), gí-hī-še, gí-hī-te, gí-hī-mahe etc. Ainsi se fléchissent encore mā «mesurer» et dans le Véda les racines çā «aiguiser», çā «donner», rā (rīhī) id. La rac. gā «aller» conserve partout la forme pleine, uniformité qui, d'après tout ce que nous pouvons observer, doit être hystérogène. C'est ainsi que dans le dialecte védique hā «abandonner» a perdu lui-même la forme faible. — Sur dadmās et dadhmās, v. p. 179.

PARFAIT. L'au du sanskrit dadhau (3<sup>e</sup> pers. sing.) nous semble fournir un nouvel indice de la variété primitive des a ariens. Si l'on met en regard dadhau et ἔω[-ξε], ἀέρου et ἱππω (dvaú et δύω, nau et νώ), ἀσταί et ὄρω, on se persuadera qu'il y a une espèce d'ā qui en sanskrit se change en au à la fin du mot, et que cette espèce d'ā résulte d'une combinaison où se trouvait a<sub>2</sub>. Les formes védiques qui sont écrites par ā comme paprá, árvā, indiquent simplement une prononciation moins marquée dans le sens de l'au (peut-être ā°). Partout ailleurs qu'à la fin du mot la voyelle en question est devenue ā: dvādaça en regard de dvaú, dadhātha en regard de dadhau. Dans ukšá, hótā, sákhā (v. § 12) la

1. Pour écarter les doutes qui pourraient encore surgir relativement à l'extension de la forme forte telle qu'on la doit supposer ici pour le sanskrit, il faut mentionner qu'à l'optatif en -yā, le pluriel et le duel de l'actif (dviśyāma, dviśyāva etc.) sont manifestement créés postérieurement sur le modèle du singulier. V. § 12.

non apparition d'*au* peut s'expliquer 1° par le fait que *n*, *r*, *i*, ont persisté, très-probablement, à la suite de l' $\check{a}$  jusqu'à une époque relativement peu reculée — on a même prétendu trouver dans le Vêda des traces de l'*n* et de l'*r* —, 2° par la considération que l' $\check{a}$  de ces formes est un  $a_2$  allongé et non une combinaison de  $a_2$ . — Pour les premières personnes du subjonctif telles que *áy-ā* (= gr. *ελ-ω*, v. p. 127), la seconde des deux raisons précitées serait peut-être valable. Du reste ces formes ne sont connues que dans un nombre restreint d'exemples védiques et il se pourrait que l' $\check{a}$  y fût de même nature que dans *paprā*, *ācvā*.

Déterminer les formes primitives est du reste une tâche malaisée. L'hypothèse que la désinence de la 1<sup>e</sup> personne du parfait actif est *-m* (v. p. 72, 42) repose sur une invraisemblance: il faut admettre, nous l'avons vu, que deux personnes distinguées l'une de l'autre par leur forme, le germ. *\*vaitun* et *vait*, se sont réunies par analogie dans une seule. Si incompréhensible que soit ce phénomène, la nasale est indispensable pour expliquer les formes *vaivo*, *saiso*, dont nous nous occupons. Sans elle le gothique ferait *\*vaiva*, *\*saisa*, et ce sont en effet ces formes qu'il faut rétablir pour la 3<sup>e</sup> personne. L'identité de la 1<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> pers. consacrée dans les autres prétérits amena une réaction qui cette fois fit triompher la première. En sanskrit *\*dadhām* a cédé au contraire à *dadhau*: *dadhau* lui-même remonte à *dhadhā<sub>2A</sub>-a<sub>1</sub>*. — Les Grecs ont dû dire d'abord *\*ἔων* et *\*ἔω*. Nous soupçonnons dans *πέφη·ἐφάνη* (Hes.), de la rac. *φᾱ* qui se retrouve dans *πεφύσεται*, *ἄμφᾰδόν*, un dernier reste de ces formes antiques<sup>1</sup>. Il est visible que le sing. *\*βέβην* (*\*βέβηθα*) *\*βέβη*, *\*ἔων* (*\*ἔωθα*) *\*ἔω*, doit sa perte à la trop grande ressemblance de sa flexion avec celles des aoristes et des imparfaits, et c'est là aussi ce qui a produit le premier germe des innombrables formations en *-χα*. Jusqu'au temps d'Homère (Curtius Verh. II 203, 210) on peut dire que les formes en *-χα* n'ont pas d'autre emploi que d'éluder la flexion *\*βέβην* *\*βέβηθα* *\*βέβη*: elles n'apparaissent que si la racine est vocalique, et, dans le verbe fini, presque uniquement

1. Les exemples de parfaits glosés dans Hésychius par des aoristes ne sont point rares, ainsi que l'a fait voir M. Curtius Stud. IX 465. — Il faut considérer avant tout que le grec ne connaît de l'aoriste non-thématique redoublé que quelques formes d'impératif (*κέκλυτε* etc.).

au singulier. A aucune époque le moyen ne les admet. — Dans les 3<sup>es</sup> personnes comme βέβα-κε, ἔω-κε on obtient en retranchant l'appendice -κε le type pur du grec très-ancien. — Pour les conjectures qu'on peut faire sur la substitution d'η et d'ā à ω dans τέθηκα, βέβακα etc. nous pouvons renvoyer à la page 154.

Le moyen grec ἔ-σῳ-ται, δέ-δο-ται, πέ-πο-ται etc. conserve la forme faible pure. A l'actif (pluriel, duel, participe) on a un certain nombre de formes comme ἔ-σῳ-μεν etc., βε-βῶ-μεν (inf.), τέ-τλῶ-μεν. Curtius Verb. II 169 seq. Comparez δέι-δι-μεν δει-δοι-κα et ἔ-σῳ-μεν ἔ-στη-κα (pour \*ἔ-στω-κα).

Les formes faibles du sanskrit présentent un état de choses singulier. L'i qui précède les désinences et qui apparaît aussi devant le v du suffixe participial (*tasthimá*, *dadhṣé*, *yayiván*) est constamment un i bref. On a par exemple *papimá*, *papiván* en regard de *pī-tá*, *pī-tí*, *pīpī-śati*<sup>1</sup>. L'i serait-il la même voyelle de liaison que dans *pa-pt-imá* etc., et l'a radical a-t-il été élidé devant elle? Tant qu'on ne connaîtra pas la cause d'où dépend la quantité de l'i final de nos racines, il sera difficile de trancher cette question.

PRÉSENT EN -ska (v. p. 22). Grec βό-σκω, φᾶ-σκω.

THÈMES NOMINAUX EN -ta (cf. p. 14, 23). Formes indiennes offrant un i bref: *chi-tá* «fendu» (aussi *chātá*), *di-tá* «attaché» de *dā* dans *dāman* etc., *di-tá* «coupé» de *dā dāti* (on trouve aussi *diná*, *dāta* et en composition -tta), *mi-tá* «mesuré» de *mā māti*, *çi-tá* (aussi *çāta*) «aiguisé» de *çā çīçāti* (f. fble *çiçi-*), *sthi-tá* de *sthā* «se tenir debout». Le part. *si-tá* «attaché» vient de *se* (d'où entre autres *siṣet*) plutôt que de *sā* (dans *sāhi*). — Formes offrant un i long: *gī-tá* «chanté» de *gā gāyati*, *dhi-tá* de *dhā dhāyati* (inf. *dhātave*), *pī-tá* «bu» de *pā pāti*, *sphī-tá* de *sphā sphāyate* «croître». La formation en -tvá étant parallèle aux thèmes en -tá, nous mentionnons *hi-tvá* (aussi *hi-tvā*) de *hā gāhāti* «abandonner» dont le participe fait *hi-ná*; cf. *gāhita* et *ugghita*. — L'ā s'est introduit dans quelques exemples comme *rā-tá* de *rā rāti*, malgré *rirīhi* et autres formes contenant l'i. Sur *dhmātá*, *trātá* etc., v. le chap. VI.

Formes grecques: σῳ-τός, φᾶ-τός, εὔ-βο-τος, δο-τός, πο-τός, σύν-δε-τος, συν-ε-τός, θε-τός. J. Schmidt loc. cit. 280.

1. On a, il est vrai, l'optatif du parfait védique *papīyāt*, mais, outre que cette forme n'est pas concluante pour la flexion du thème de l'indicatif, l'i peut y résulter d'un allongement produit par y. Cf. *gākṣīyāt*.

Formes latines: *cā-tus* = skr. *çitā*, *stā-tus*, *dā-tus*, *rā-tus*, *sā-tus*. Cf. *fāteor* de \**fā-to*-, *nātare* de \**na-to*.

En gothique *sta-da-* «lieu».

THÈMES NOMINAUX EN -*tī* (cf. p. 15, 23). Sanskrit *sthī-tī*, *pī-tī* «action de boire», *pī-tī* «protection» dans *nṛ-pīti*, *sphī-tī* à côté de *sphā-tī*, etc. — Grec *στα-σις*, *φα-τις*, *χα-τις* (Hes.) d'où *ἡπιζω*, *βό-σις*, *δό-σις*, *πό-σις*, mais aussi *δῶ-τις* (inscr.) et *ἄμ-πω-τις*, *δέ-σις*, *ἄφ-εσις*, *θέ-σις*. — Latin *stā-tio*, *rā-tio*, *af-fā-tim* (p. 142).

THÈMES NOMINAUX EN -*ra* (cf. p. 157). Sanskrit *sthi-rā* (compar. *sthéyas*) de *sthā*, *sphi-rā* de *sphā*, *nī-rā* «eau», v. p. 101.

L'*ī* est comme on voit le seul représentant indien de l'*a* bref finissant une racine, sauf, à ce qu'il semble, devant les semi-voyelles *y* et *v*, où l'*a* peut persister comme dans *dāyate* qu'on compare à *δαίωμα*, dans *gā-v-ām* = *βο-ῤ-ῶν* (v. § 12). L'*a* de *dādamāna* n'est pas le continuateur d'un *a* indo-européen: il indique simplement que la forme a passé dans la flexion thématique. Sur l'*a* de *madhu-pā-s* v. p. 177. — Le zend a tellement favorisé les formes fortes des racines en *ā* (ex.: *dāta*, -*çtāiti*, en regard du skr. *hitā*, *sthīti*) que c'est à peine si l'on peut encore constater que l'*i* dont nous parlons est indo-iranien. On a cependant *vī-mita*, *zaçtō-miti* de *mā* «mesurer» et *pitār* «père»<sup>1</sup>. L'*i* existe aussi dans l'anc. perse *pitā*. Il est à croire que les formes comme *fraorenata* et *pairibarenaiṃha* que M. Justi place dans la 9<sup>e</sup> classe verbale sont en réalité thématiques. Leur *a* ne correspond donc pas à l'*i* sanskrit.

## II. Racines contenant un *ā* médial.

Les phonèmes *λ* et *ρ*, suivis d'une consonne, ne se comportent pas autrement que lorsqu'ils terminent la racine. Le rapport de *lāθ* à *crā* est à cet égard celui de *πευθ* à *πλευ* ou de *δερκ* à *φερ*.

C'était donc une inconséquence de notre part que de dire, au chap. IV: les racines *dhabh*, *kap*, tout en disant: la racine *stā*;

1. *Patar* est, paraît-il, une fausse leçon. V. Hübschmann dans le dict. de Fick II<sup>o</sup> 799.

c'est  $dh\bar{z}bh$ ,  $k\bar{z}p$  (=  $dh\alpha_1\bar{z}bh$ ,  $ka_1\bar{z}p$ ) qui sont les vraies racines. Mais cette notation, avant d'être motivée, n'aurait pu que nuire à la clarté.

C'est en grec que le vocalisme des racines contenant un  $\alpha$  médial s'est conservé le plus fidèlement. Celles de ces racines qui finissent par une sonante, ainsi  $\theta\bar{\alpha}\lambda$ ,  $\delta\bar{\alpha}u$ , ne seront pas comprises dans l'étude qui suit. Elles trouveront une mention à la fin du paragraphe. — Tout d'abord nous devons déterminer la forme exacte des principales racines à considérer. Il est fréquent que des phénomènes secondaires la rendent à peu près méconnaissable.

Nous posons en principe que dans tout présent du type  $\mu\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  on a le droit de tenir la nasale de la syllabe radicale pour un élément étranger à la racine, introduit probablement par épenthèse. Bien que la chose ne soit point contestée, il est bon de faire remarquer que les présents comme  $\lambda\iota\mu\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\pi\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$ , dans lesquels la nasale, d'après ce qui est dit p. 125, ne peut pas être radicale, rendent à cet égard le doute impossible.

I. 1. Rac.  $c\bar{F}\bar{u}\delta$ . La nasale n'apparaît que dans  $\acute{\alpha}\nu\delta\acute{\alpha}\nu\omega$  pour  $*\acute{\alpha}\delta\nu\omega$ . Il n'est donc pas question d'une racine  $\sigma F\alpha\nu\delta$ . 2. Rac.  $\lambda\bar{\alpha}\theta$ , prés.  $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$ . Même remarque. Cf. p. 61. 3. Rac.  $\lambda\bar{\alpha}\phi$ . Le prés.  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$  se ramène à  $*\lambda\alpha\phi\nu\omega$ <sup>1</sup>. La thèse de M. J. Schmidt (Voc. I 118) est: 1° que la nasale de  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$  est radicale; 2° que  $\lambda\acute{\eta}\phi\omega\mu\alpha\iota$ ,  $\lambda\eta\pi\acute{\tau}\acute{o}\varsigma$ , sont sortis des formes nasalisées que possède le dialecte ionien:  $\lambda\acute{\alpha}\mu\phi\omega\mu\alpha\iota$ ,  $\lambda\alpha\mu\pi\acute{\tau}\acute{o}\varsigma$  etc. On pourrait demander, pour ce qui est du second point, pourquoi la même transformation ne s'est pas accomplie dans  $\lambda\acute{\alpha}\mu\phi\omega$  (de  $\lambda\acute{\alpha}\mu\pi\omega$ ), dans  $\kappa\acute{\alpha}\mu\phi\omega$ ,  $\gamma\gamma\alpha\mu\pi\acute{\tau}\acute{o}\varsigma$ ,  $\kappa\lambda\acute{\alpha}\gamma\omega$ ,  $\pi\lambda\acute{\alpha}\gamma\pi\acute{\tau}\acute{o}\varsigma$  etc. Mais ce serait peut-être trancher, à propos d'un cas particulier, une question extrêmement vaste. Nous devons donc nous contenter ici d'avancer que toutes les formes du verbe en question peuvent se rapporter à  $\lambda\bar{\alpha}\phi$ , que plusieurs en revanche ne peuvent pas être sorties de  $\lambda\alpha\mu\phi$ . De l'avis de M. Curtius, les formes ioniennes tirent leur nasale du présent par voie d'analogie. 4. Racine  $\theta\bar{\alpha}\phi$ . De quelque façon qu'on doive expliquer  $\theta\acute{\alpha}\mu\beta\acute{o}\varsigma$  (=  $*\theta\alpha\phi\nu\acute{o}\varsigma$ ?), l'aor.  $\acute{\epsilon}\tau\acute{\alpha}\phi\omega\nu$  et le parf.  $\tau\acute{\epsilon}\theta\bar{\alpha}\pi\alpha$  indiquent que la nasale n'est pas radicale. Le rapprochement du skr. *stambh* est douteux, vu les phénomènes d'aspiration des mots grecs.

II. *Racines qu'il faut écarter.* 1. A la page 103 nous avons ramené  $\lambda\alpha\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$  à une racine  $\lambda\epsilon\gamma\chi$ . On s'explique facilement la formation de  $\epsilon\lambda\eta\chi\alpha$  à côté de l'ancien  $\acute{\epsilon}\lambda\omicron\gamma\chi\alpha$  par le parallélisme de  $\lambda\alpha\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\chi\omega\nu$  (=  $\lambda\acute{\eta}\chi\omega\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\eta}\chi\omega\nu$ ) avec  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omega\nu$  (=  $\lambda\alpha\beta\omega\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omega\nu$ ). 2.  $\chi\alpha\nu\delta\acute{\alpha}\nu\omega$  pour  $\chi\alpha\delta\nu\omega$  (=  $\chi\eta\delta\nu\omega$ ) vient de  $\chi\epsilon\nu\delta$ , comme le prouve le fut.  $\chi\epsilon\acute{\iota}\sigma\omega\mu\alpha\iota$ .

1. Devant  $n$ ,  $ph$  devient  $f$ ,  $v$ ,  $b$ ; puis  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omega\nu$  prend  $b$  par analogie. Cf.  $\theta\iota\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\theta\iota\gamma\omega\nu$  en regard de  $\tau\epsilon\acute{\iota}\chi\omega\varsigma$ .

Le parfait n'est pas si bien conservé que pour λεγχ- : il s'est dirigé sur le présent et fait *κέχανδα* au lieu de \**κέχονδα*. — Les formes grecques se rattachant à *δάκνω* conduiraient à une racine *dāk*; mais les formes indiennes sont nasalisées. Or nous ne pouvons pas admettre de racine *dank* (v. p. 182). Il faut donc supposer que la racine est *da,nk*. Alors *δάκνω*, *ἔδακον*, sont pour *δῆκνω*, *ἐδῆκον*, et toutes les autres formes grecques, comme *δήξομαι*, *δήγμα*, sont engendrées par voie d'analogie. Mais par là même on est autorisé à s'en servir, en les faisant dériver d'une racine fictive *dāk*. L'a du v. h<sup>1</sup>-all. *zanga*, d'après ce qui précède, est un *a*, non un *ā*.

III. Il y a des couples de racines dont l'une a *n* ou *m*, l'autre *ā* pour coefficient sonantique, ex.:  $g_1a_1m$  et  $g_1a_1ā$  «venir». Les seules qui nous intéressent ici sont celles du type B (p. 8). 1. Le grec possède à la fois *μενθ*, prouvé par *μενθήραι*, et *μᾶθ*, prouvé par *ἐπι-μᾶθής*. Les formes faibles comme *μαθεῖν*, *μανθάνω* (\**μαθνώ*) peuvent, vu le vocalisme grec, se rapporter aux deux racines. 2. *βενθ* (*βένθος*) et *βᾶθ* (*βήσσα*); *βαθύς* peut appartenir à *βενθ* aussi bien qu'à *βᾶθ* (v. p. 24). 3. *πενθ* et *πᾶθ* (cf. p. 61). Quoique les formes *πίσσομαι* = *πέλομαι* et *πήσας* = *παθών* ne reposent que sur de fausses leçons, l'existence de *πᾶθ* est probable pour deux raisons; 1° *πεν-θ* suivant l'opinion très-vraisemblable de M. Curtius, est une amplification de *πεν*. Or, à côté de *πεν*, nous avons *πη* ou *πᾶ* dans *πη-μα*<sup>1</sup>. 2° Si les *α* de *πάσχω*, *παθεῖν* etc. peuvent s'expliquer par une rac. *πεν-θ*, en revanche l'a du lat. *pa-t-i-or* suppose nécessairement une base *pā* et non *pen*<sup>2</sup>.

IV. Parmi les racines mal déterminées dont nous parlions à la p. 59, celle de *πήγνυμι* n'est peut-être pas un cas désespéré. Il n'est pas trop hardi de s'affranchir de la nasale du parfait gothique \**sefanh* (*faiḥā*) et de la rapporter comme celle du lat. *panxi* (cf. *pepigō*) à la formation du présent que présente le grec *πήγνυμι*. Ainsi nous posons la racine *pāg* (ou *pāk*). En outre, pour ce qui regarde le grec, nous disons qu'il n'y a pas eu infection de la racine par la nasale du suffixe, que *πήξαι* par exemple n'est pas pour «*παγξαι*». Ceci revient à contester que *πήγνυμι* soit pour

1. Pour le fait de l'amplification cf. *μεν-θ* et *μᾶ-θ* qui viennent de *men* et *mā* (*μητις*), *βενθ* et *βᾶθ* qui viennent de  $g_2em$  et  $g_2ā$  etc. Curtius Grdz. 65 seq. Dans plusieurs cas l'addition du déterminatif date de la langue mère; ainsi *βεν-θ*, *βᾶ-θ*, *βᾶ-φ* (*βάπτω*), ont des corrélatifs dans le skr. *gam-bh*, *gā-dh*, *gā-h*. D'autres fois elle n'a eu lieu évidemment que fort tard comme dans le gr. *δαρ-θ* «dormir» ou dans *πεν-θ*. Ces derniers cas, considérés au point de vue de l'histoire de la langue, ne laissent pas que d'être embarrassants. On ne voit guère par où l'addition du nouvel élément a pu commencer.

2. Nous nous en tenons à l'ancienne étymologie de *παθεῖν*. Dans tous les cas celle de Grassmann et de M. J. Schmidt ne nous semble admissible qu'à la condition d'identifier *bādā* non à *πενθ*, mais à *πᾶθ*.



\*παγνυμι, \*παγγνυμι, comme le veut M. J. Schmidt (Voc. I 145). Voici les raisons à faire valoir: 1° Bien que la règle doive faire en effet attendre \*πᾶγγνυμι, les cas comme δείκνυμι, ξεύγνυμι, montrent de la manière la plus évidente qu'il y a eu devant -νν, introduction secondaire de la forme forte. M. Schmidt, il est vrai, tient que εἰ, εὔ, sont eux-mêmes pour νν, mais sur ce point l'adhésion de la plupart des linguistes lui a toujours fait défaut. 2° D'après la même théorie, ῥήγνυμι serait pour \*ῥᾶγγνυμι (cf. ῥορᾶγγνυ). Donc les Doriens devraient dire ῥᾶγγνυμι, mais ils disent, au présent (Abrens II 132), ῥήγνυμι. Cela établit l'introduction pure et simple de la forme forte.

La loi qui préside à l'apparition de l'*ā* long ne se vérifiera pas pour toutes les racines. Certains verbes, comme θάπτω ou λάπτω, ont complètement renoncé à l'*ā* long. Nous reviendrons sur ces cas anormaux (v. p. 157 seq.).

Nous passons à l'examen des principales formations verbales. Sauf une légère inégalité au parfait actif, le verbe λάθω conserve le paradigme dans sa régularité idéale. Comparez

φεύγω	ἐφυγον	πέφευγα	πεφυγμένος	φεύξομαι	φυκτός
λάθω <sup>1</sup>	ἔλαθον	λέλαθα	λελᾶσμένος	λάσομαι	-λαστός
(leathō	elathon	leleatha	lelasmenos	lea(th)somai	lastos)

PRÉSENT DE LA 1<sup>e</sup> CLASSE (cf. p. 126). Outre λάθω, on a θάγω, κάδω, τάκω, ἔδομαι, puis σήπω et τμήγω dont l'η, vu ἐσάπην et τμάγεν, représente *ā*, et sans doute aussi δήω. Avec ρ: κλώθω, τρώγω, φάγω; de plus ῥώ(σ)ομαι, χώ(σ)ομαι (p. 173). Curtius Verb. I<sup>2</sup> 228 seq. Sur le prés. δήκω v. ibid.

AORISTE THÉMATIQUE (cf. p. 9, 20). En regard des présents λάθω, ἔδομαι, \*τμάγω (τμήγω) on a: ἐ-λάθο-ν, ε-ῥᾶδο-ν, δι-ἐ-τμάγο-ν. Il est permis de restituer à πῑάκων un présent \*πῑάκω. La longue de πῑήσσω est incompatible en principe avec la formation en -γω. L'origine récente de ce présent est donc aussi transparente que pour φάξω à côté de φάγω. La longue des présents fait défaut pour ἐ-λάβο-ν, ἐ-λάχο-ν, simplement parce que ces présents ne suivent point la 1<sup>e</sup> classe; au parfait l'*ā* long

1. La rac. λᾶθ est sortie de λᾶ (p. 61) comme πλῆ-θ de πλῆ, mais le paradigme qui lui a été imposé était ancien. — Il va sans dire que leathō est une transcription schématique, destinée seulement à mettre en évidence la composition de l'*ā* long; à l'époque où les éléments de cet *ā* étaient encore distincts, l'aspirée eût été probablement dh.

reparaîtra. De *ζωο* vient *ζούσθω* pour *ζοσέ-σθω* (Grdz. 611). Sur les aoristes isolés tels que *ἐφαγον* v. p. 161.

L'AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ (cf. p. 10, 20) a le même vocalisme radical que l'aoriste simple: *λέ-λᾶθο-ν*, *λε-λᾶβέ-σθαι*, *λε-λᾶκο-ντο*, *πε-πᾶγο-ίην* (Curtius Verb. II 29). Au contraire *ἐ-μέ-μηκο-ν* est un plus-que-parfait (ibid. 23).

Même affaiblissement à L'AORISTE DU PASSIF EN -*η* (cf. p. 46 i. n.): de *cāp* *ἐ-σᾶπν-ν*, de *tāk* *ἐ-τᾶκν-ν*, de *tmāγ* *τμᾶγε-ν*. De *Fār*, Homère emploie à la fois *ἄγῃ* et *ἐ-ἄγῃ*.

À L'AORISTE NON-THÉMATIQUE (cf. p. 21, 146) *ἄσ-μενος* est à *cād* ce que *χῡ-μενος* est à *χευ*.

PARFAIT. Aux principaux présents à voyelle longue cités ci-dessus correspondent les parfaits *λέ-λᾶθ-α*, *κέ-κᾶθ-α*, *τέ-τᾶκ-α*, *ἔ-ᾶθ-α* (lié par le sens à *ἀνδάνω*), *σέ-σηπ-α*, soit *\*σέ-σᾶπ-α*. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle longue: *με-μηκ-ώς* (*μηκάομαι*), *ἐ-πιηγ-α* (*πτήσσω*), *ἔ-ᾶγ-α* (*ἄγνυμι*), *πέ-πηγ-α* (*πῆγνυμι*) etc. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle brève: *λέ-ληκ-α* (*λάσκω*), *εἰ-ληφ-α* (*λαμβάνω*), *κέκηφε* Hes. (*καπύω*) et d'autres, comme *πέφηνα*, qui se trouvent appartenir au genre de racines dont nous faisons abstraction provisoirement (v. p. 151). Le parf. *τέ-θηπ-α* n'a point de présent proprement dit.

Soit à l'aoriste, soit ailleurs, les racines de tous les parfaits précités présentent quelque part un *α* bref. La longue au parfait singulier est normale, puisque cette formation veut la racine pleine. Mais nous avons  $\bar{\alpha}_1$ , et la règle demande  $\bar{\alpha}_2$ : on devrait trouver «*λέλῶθα*» etc. de même que pour les racines finissant par  $\bar{\alpha}$  on attendrait «*βέβῶκα*, «*ἔστῶκα*» etc. (p. 149). C'est là un des cas assez fréquents où le phonème  $\bar{\alpha}_2$  manque à l'appel et où il est difficile de décider comment au juste il a dû disparaître. Est-ce que, avant la contraction, *ea* s'est substitué à *oa*? Nous voyons de même la diphthongue *ou*, sur le point de périr, se faire remplacer par *eu*. Y a-t-il eu au contraire une réaction du présent sur le parfait postérieure à la contraction? On pourrait recourir à une troisième conjecture: la présence de  $\alpha_2$  à la première personne n'étant garantie par aucun fait décisif (p. 72), la flexion primitive a peut-être été: 1° p. *λέλᾶθα*, 3° p. *\*λέλῶθε*; plus tard l' $\bar{\alpha}$  se serait généralisé. Quoi qu'il en soit, nous possédons encore

des vestiges de l'*ω* du parfait qui ne semblent point douteux: ce sont les formes doriques *τεθωγμένοι· μεμεθυσμένοι, τέθωκται· τεθύμωται* (Hes.) de *θάγω*.<sup>1</sup> L'*ω* s'est communiqué à l'aoriste dans *θῶξαι* et *θαχθείς* (Ahrens II 182). Du reste, même dans *τέθωκται* et *τεθωγμένοι*, il ne peut être qu'emprunté au singulier de l'actif qui, par hasard, ne nous est pas conservé. De plus, à côté de *ῥάναξ*, on a le parf. *ἄνωγα*. Cette forme sans doute pourrait être plus probante si l'on en connaissait mieux la racine.

Au pluriel, au duel, au participe, et dans tout le moyen l'*ā* long ne peut pas être ancien. La flexion primitive était: *τέθᾱγα* ou *τέθωγα, τέθωρας, τέθωγε, \*τέθᾱγμεν, \*τεθᾱγός*; moy. *\*τέ-θᾱγμαi*. Les témoins de la forme faible sont les participes féminins homériques *λελάκνυτα, μεμᾱκνυται*; on peut citer aussi *τεθᾱλνυτα, σεσᾱρνυτα* et *ἀρᾱρνυτα* (Curtius Verb. II 193). Le masculin a toujours *η*, peut-être en raison des exigences du vers. En tous cas cette différence n'est pas originaire. — A côté de *κέκηφε*, on a *κεκᾱφώς*, et le moyen de *λέληθε* est dans Homère *λέλᾱσται*, part. *λελάσμενος*.

AORISTE SIGMATIQUE ET FUTUR (cf. p. 128 seq.). Les formes sont régulières: *λάσομαι* de *λάθω*; *τάξω* de *τάκω*; *ῆσατο* (Hom.) de *ἄδομαι*; *πάξω, ἐπᾱξα* de *πάγνυμι*; *ἐπιᾱξα* de *πιᾱσσω*; — *δάξομαι, ἐδηξάμην* (dans Hippocrate d'après Veitch) de *δάκνω*; *λάψομαι* de *λαμβάνω*.

Parmi les FORMATIONS NOMINALES, nous considérons d'abord celles où se montre *Δ*<sub>2</sub>. Cf. p. 181.

Thèmes en -o et en -η. De *Fāγ* «briser», *κυματ-ωγή*. Malheureusement on pourrait supposer une contraction de *κυματο(φ)αγή*; mais la même racine donne encore *ιωγή* (Grdz. 531). La racine qui est dans le lat. *capio* forme *κῶπη*. *Λῶβη* en regard de *lābes* (les deux mots ne peuvent guère être identiques). De *māk*, dans *μᾱκοᾱ* (et non *μακκοᾱ*, v. Pauli K. Z. XVIII 14, 24), vient *μῶκος*; de *ptāk*, *πτωχός*. De *θαᾱσσω*, *θῶκος*. Sous le rapport du vocalisme radical, le gr. *ῶμός* est au lat. *āmarus* ce que *-λοιχός* par exemple est à *λιχανός*. A *ψήχω* appartient *ψᾱχος· γῆ ψαμμῶδης*; l'*α* se trouve dans *ψᾱκτήρ* etc.<sup>2</sup> Si l'on

1. Pour la signification v. Ahrens II 343.

2. Il est vrai qu'il y a aussi un verbe *ψάχω* dont le rapport avec *ψήχω* n'est pas bien clair.

rattache *ὥκς* à la rac. *ἄκ*, il a  $\bar{\alpha}_2$ . L'*ω* de *ἀγωγός* et *ἀκωκή* aurait une plus grande valeur sans la reduplication.

Thèmes sans suffixe. De même que *φλεξ* donne *φλόξ*, de même *πτᾶκ* donne *πτάξ*. De *θαπ* ou *θαφ* «admirer» vient *θῶψ* «le flatteur» comme cela ressort de *θήπων· ἐξαπατῶν, κολακεύων, θαυμάζων* et d'autre part de cette définition de *θῶψ*: *ὁ μετὰ θαυμασμοῦ ἐγκωμιαστής* (Hes.). Le verbe *θῶπιω* ne peut être qu'un dérivé de *θῶψ* comme *πτώσσω* l'est de *πτῶξ*.

Thèmes de diverses formations. A côté de *ἀχλὺς*: *ᾠχρός*; cf. *χώρα* (p. 138). A côté de *λάγνος*: *λωγὰς· πόρνη*; cf. *ὀλκάς, νομάς, σποράς, τοκάς* etc. M. Bugge (Stud. IV 337) rapporte *νώγαλον* «friandise» à un verbe qui a dû être en germanique \**snaka*, \**snōk*. On a réuni *κνώδαλον* (et *κνώδων*) à *κναδάλλεται· κνήθεται*; toutefois *κνώψ, κνωπεύς*, en sont bien voisins. *Πρωτεύς* vient peut-être de la rac. *prāt* qui est dans le goth. *fraþjan*.

Les exemples de *ā* pour *ω* ne manquent pas: *θαγ* donne *θηγρός*, *θαπ* *θηπόν· θαυμαστόν*; *τᾶγ* *τᾶγρός* (cf. *ἐτᾶγην*); *Fāγ* forme, en même temps que *κυματ-ωγή, ναυ-ᾶγός* et *ἡρόν· κατεαρός*.

De même, *φερ* donnant *φορέω*, *λᾶκ* devrait donner «*λωκέω*». La forme réelle est (*ἐπι*)*ληκέω*: elle est régulière pour la quantité de la voyelle, irrégulière pour sa qualité. Même remarque pour *ἀγέομαι, θᾶλέω* etc.

Les FORMATIONS DU DEGRÉ 1 auront dans nos racines  $\bar{\alpha}_1$ .

Thèmes en *-man* (cf. p. 130): *ἐπι-λάσμων; λῆμμα, δῆγμα, πῆγμα* (Eschyle).

Thèmes en *-as* (cf. p. 129): *ἄδος, κᾶδος, μᾶκος, ᾰ-λᾶθής, εὐ-(f)ᾰχής* (cf. *ἰᾶχη*). Les suivants, plus isolés, ne sont pas accompagnés de formes ayant l'*α* bref: *μᾶχος, ᾰπος* (fatigue, dans Euripide); *ᾰ-ξηχής, ᾰ-σκηθής, κῆτος, τῆθος*. Exemple contenant *ο*: *νωθής* en regard de *νόθος*.

La meilleure preuve de la postériorité de formations comme *θάλος, μάθος* (Eschyle), ce sont les composés *νεοθηλής, ἐπι-μηθής*, où subsiste la longue. C'est ainsi encore que l'homérique *εὐπηγής* est remplacé plus tard par *εὐπᾶγής*. Peut-être la brève de *ᾰγος* = skr. *āgas* (p. 117) comporte-t-elle une explication analogue malgré l'isolement de ce mot.

Thèmes en *-yas* (cf. p. 130). On a le superl. *μάκιστος* qui est à *μακρός*, ce que le skr. *kṣēpīṣṭha* est à *kṣīprā*. Quant à l'*ā* long

qui se manifeste dans l'accentuation des comparatifs neutres *μᾶσσον, θᾶσσον, μᾶλλον*, il est prudent de ne rien décider à son égard, d'autant plus que le dialecte homérique n'admet pas l'*η* dans ces formes. M. Ascoli, d'accord en cela avec d'autres savants, les explique par la même infection qu'on observe dans *μείζων* (Kritische Studien p. 129). M. Harder (*De alpha vocali apud Hom. producta*, p. 104) cite des témoignages pour l'accentuation *μάσσον* et *μάλλον*.

LES THÈMES QUI REJETTENT *a*<sub>1</sub> auront *a* autophthongue:

Thèmes en *-α*. Certains d'entre eux comme *σφοδρός, ὠχρός* (p. 156) prennent *a*<sub>2</sub>. Une seconde série affaiblit la racine, par exemple *λιβρός, πικρός, στιφρός*, de *λειβ, πεικ, κτειφ*; *λνγρός, ψνδρός*, de *λευγ, ψευδ*; *ἐλαφρός* de *\*λεγχ*; sanskrit *kṣiprá, éhidrá* de *ksep, chéd*; *ζυκρά, ζυβήρα* de *ζοέ, ζοβη*; *γῆδhrá, σῆγprá* de *gardh, sarp*; germanique *digra* «épais» de *deig*; indo-européen *rudhrá* «rouge» de *ra<sub>1</sub>udh*. De même, *cāπ*, soit *sa<sub>1</sub>π*, fait *σᾶπρός*; *māk* fait *μᾶκρός*; *lāθ* donne *λάθρα*. On peut placer ici *τᾶκερός* de *tāk* et *πᾶγερός* de *pāγ*, si l'*ε* y est anaptyctique; *ἄκρος* de *āk* est régulier aussi, sauf l'accentuation.

Thème en *-υ* (cf. p. 15, 23): *ταχύς*.

Thèmes en *-τα* (cf. p. 14, 23, 149). La forme faible est devenue très-rare, mais *ἄ-λαστος* de *lāθ* et le verbe *πακτώ* à côté de *πᾶκτός* en sont de sûrs témoins. Il n'y a pas à s'étonner des formes comme *τᾶκτός, λᾶπτός, πᾶκτός*, plus que de celles comme *φενκτός* qui, elles aussi, remplacent peu à peu le type *φνκτός*.

Revenant aux formations verbales, nous examinons le vocalisme des racines dont le présent se fait en *-γω* ou en *-τω*.

En sanskrit la 4<sup>e</sup> classe verbale affaiblit la racine. En grec les formes comme *νίζω, στίζω, κλύζω, βάλλω* de *βελ, καίνω* de *κεν* (p. 103) et beaucoup d'autres attestent la même règle.<sup>1</sup> Rien de plus normal par conséquent que l'*ᾶ* bref de *ᾶζομαι, βάζω, σάπτω, σφάζω, χάζω* etc. Les formes comme *πτήσσω, φώζω* (cf.

1. Il est naturel que cette formation, une fois qu'elle eut pris l'immense extension qu'on sait, ne se soit pas maintenue dans toute sa rigueur. Evidemment un grand nombre de verbes de la 1<sup>re</sup> classe ont, sans rien changer à leur vocalisme, passé dans la quatrième. Ainsi *τείρω*, cf. lat. *tero, δειρώ* à côté de *δέρω* (quelques manuscrits d'Aristophane portent *δαίρω* qui serait régulier), *φθείρω* (dor. *φθαίρω*) etc.

φάγω) sont aussi peu primitives que τείρω (v. p. 157 i. n.). πῆτω paraît ne s'être formé qu'en pleine époque historique (Curtius Verb. I<sup>2</sup> 166).

Les présents en -τω sont analogues: ἄπτω, βάπτω, δάπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. montrent l'*α* bref. Seul σκήπτω enfreint la règle, car pour θάπτω (p. 156) et σκάπτω, on peut sans crainte y voir des dénominatifs; cf. παίζω, παίγμα, παίγνιον venant de παίς.

Dans les temps autres que le présent, les verbes en -γω et en -τω restent en général sans gradation (nous adoptons pour un instant cette désignation des formes pleines de la racine). C'est la solidarité qui existe entre les différentes formes du verbe à cet égard que fait ressortir M. Uhle dans son travail sur le parfait grec (*Sprachwissenschaftl. Abhandlungen hervorgeg. aus G. Curtius' Gramm. Ges.* p. 61 seq.). Mais, au lieu d'attribuer à certaines racines et de refuser à d'autres une *faculté inhérente de gradation*, ainsi que le fait l'auteur, il faut dire au contraire que lorsque la gradation fait défaut, c'est qu'elle s'est perdue. Qu'est-ce qui a occasionné sa perte? C'est précisément, si nous ne nous trompons, l'existence d'un présent sans gradation, comme ceux en -γω et en -τω.

Ainsi l'analogie de σφάζω, βάπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. a peu à peu étouffé les formes fortes comme \*λᾱπ ou \*σκᾱπ. Les parfaits font λέλαφα, ἔσκαφα; les futurs λᾶψω, σκάψω etc. Les verbes contenant *ι* et *υ*, comme στίζω, πτίσσω, νίπτω, κύπτω, τύπτω, se comportent de même, c'est-à-dire qu'ils n'admettent nulle part la diphthongue<sup>1</sup>. Ces anomalies ne font donc pas périliter la théorie du phonème *α*. D'ailleurs il y a des exceptions: κάπτω (Hes.): κέκηφα; τάσσω (τέτᾱχα): τᾱγός; ἄπτω: ἡπάομαι (Curtius); καχλάζω: κέχλᾱδα.

Les présents à nasale comme λαμβάνω, ἀνδάνω, δάνω, n'exercent pas la même influence destructive sur le vocalisme de leurs racines. Cela tient au parallélisme presque constant de ces formations avec les présents à «gradation» (λιμπάνω, λείπω; λανδάνω, λήθω), grâce auquel il s'établit une sorte d'équivalence

1. Il est vrai qu'au parfait l'*ι* et l'*υ* subissent ordinairement un allongement (\*έκῡφα), mais cela est tout différent de la diphthonguaison, et l'*ᾱ* long ne se peut jamais mettre en parallèle qu'avec la diphthonguaison.

entre les deux formes. Pareillement le prés. *λάσκω* laisse subsister le parf. *λέληκα*.

Nous passons à l'examen des principales formations verbales dans les langues européennes autres que le grec.

PARFAIT. Le germanique nous présente *ō*: goth. *sok*, *hof*. L'*ō* doit être du degré 2 et correspondre à l'*ω* régulier de *τε-θωγ-*, non à l'*ā* hystérogène de *τέ-τᾱκ-ε*. Par la même unification que nous avons vue en grec, l'*ō* du singulier s'est répandu sur le pluriel et le duel, et l'on a *sokum*, *soku*, au lieu de \**sakum*, \**saku*. De même l'optatif devrait faire \**sakjau*. Le participe passif, dont le vocalisme est en général celui du parfait pluriel, fait encore *sakans*. Il y a une proportion rigoureuse entre *sok*: *sakans* et *bait*: *bitans*. Un autre reste de la forme faible, c'est *magum* dont nous avons parlé à la page 64.

Le latin a *scābi*, *ōdi*, *fodi*; l'irlandais *ro-gád* (prés. *guidiu*).

PRÉSENT DE LA 1<sup>re</sup> CLASSE (v. p. 153). Latin *lābor* (cf. *lābare*), *rādo*, *vādo* (cf. *vādum*), *rōdo*<sup>1</sup>.

Goth. *blota* et *hwopa*. Ici *ō* est du degré 1. — Le parf. *hvai-hwop* (\**baiblot* ne nous a pas été conservé) a gardé la reduplication, afin de se distinguer du présent. Si le germanique faisait encore la différence entre *ā<sub>2</sub>* et *ā<sub>1</sub>*, cela n'eût pas été nécessaire.

Paléoslave *pađa*, *paśa*. — Lithuanien *móku*, *szóku*, et aussi sans doute plusieurs verbes qui suivent à présent d'autres formations, comme *kósiu* «tousser» (cf. skr. *kásate*), *osziù*, *kósziu*, *dróziù*, *glóbiu*, *vókiu*; *bóstu*, *stokstù*. Schleicher Lit. Gr. 235 seq.

PRÉSENT EN -*ya*. Goth. *fraþja*, *hafja*, *hlakja*, *skakja* etc.; lat. *capió*, *facio*, *gradior*, *jacio*, *lacio*, *quavio*, *pātor*, *rapio*, *sapio*, *fodio*. Ces formes sont régulières (v. p. 157).

Il faut mentionner en lithuanien *vagiù* «dérober» et *smagiù* «lancer», dont les infinitifs sont *vógti*, *smógti*.

PRÉSENTS DU TYPE ᾄω. Plus haut nous avons omis à dessein de parler de cette classe de présents grecs, parce qu'il convient que les traiter conjointement avec ceux des langues congénères.

En germanique c'est la formation la plus commune: goth.

---

1. *Trāho* paraît bien n'être qu'un composé de *veho*.

*draga, hlaḡa, skaba, ĩvaha* etc. — Le latin la préfère aux présents à voyelle longue comme *vādo*, mais l'emploie moins volontiers que la forme en *-io*. Il a *ago, cado, scabo, loquor*; puis des exemples où la consonne finale est une sonante, *alo, cano*; enfin les présents rares *tago, pago; olo, scato* (Neue Formenl. II<sup>2</sup> 423). Les deux derniers, bien qu'ils appartiennent à la langue archaïque, sont probablement secondaires<sup>1</sup>. — Le grec n'a que *ἄγω, γλάφω, γράφω, μάχομαι, ὄθομαι*, et les formes très-rares *ἄχομαι, βλάβομαι*<sup>2</sup>. — On trouve dans les verbes lithuaniens énumérées dans la grammaire de Schleicher: *badù, kasù, lakù*<sup>3</sup>, *plakù*. Enfin le paléoslave, si nous ne nous trompons, a seulement *bodq* et *mogq*.

Nous n'hésitons pas à dire que ces présents ont subi un affaiblissement dans leur racine.

Il n'y a aucun motif pour s'effrayer de cette conséquence forcée des observations précédentes. Il est indubitable que *κλύω, λίτομαι*, et d'autres présents grecs sont des formes faibles. D'ailleurs si, plutôt que d'admettre cet affaiblissement, on renonçait au parallélisme de *λήθω* avec *πέτομαι, λείπω*, on arriverait, contre toute vraisemblance, à faire ou de *λήθω* ou de *μάχομαι* un type à part ne rentrant dans aucune catégorie connue.

A cela s'ajoutent les considérations suivantes.

L'indo-européen a eu évidemment deux espèces de thèmes verbaux en *-a*: les premiers possédant la racine pleine et paroxytons, les seconds réduisant la racine et oxytons. Rien ne permet de supposer que l'un des deux caractères pût exister dans un même thème sans l'autre.

En sanskrit et en zend, les oxytons de la langue mère donnent des aoristes et des présents (6<sup>e</sup> classe). En grec il n'y a point de présents oxytons, et un thème ne peut être oxyton qu'à la condition d'être aoriste. Nous devons donc nous attendre, sans décider d'ailleurs si la 6<sup>e</sup> classe est primitive ou non, à ce que les thèmes faibles, lors même qu'ils ne seraient pas attachés à un second thème servant de présent, aient une certaine tendance à se fléchir à l'aoriste. Et les thèmes du type *λιπε-*, où nous pouvons con-

1. On ne connaît pas le présent de *rabere*; celui de *apere* paraît avoir été *apio*.

2. Il est douteux que *γράφω* et *λάω* soient pour *γραφω* et *λαω*.

3. Dans son glossaire Schleicher donne *lakù*.



trôler l'affaiblissement de la racine, vérifient entièrement cette prévision. A côté des présents *γλύφειν, κλύειν, λίτεσθαι, σίχειν*<sup>1</sup>, *τύκειν* (Hes.), ils donnent les aoristes *δικεῖν, ἐλ(υ)θεῖν, μυκεῖν, στυγεῖν, βραχεῖν* (= *βρεχεῖν*).

De ce qui précède il ressort que les différents présents grecs pour être sous leur vrai jour, doivent être jugés conjointement aux *aoristes isolés* de même forme radicale, lorsque ces aoristes existent.

Or pour le type *μαχε* ils existent. A côté des présents *ἄγειν, ἄχεσθαι, βλάβεσθαι, γλάφειν, γράφειν, μάχεσθαι, ὄθεσθαι*, on a les *aoristes isolés* *μακεῖν, ταφεῖν* (être étonné), *φαγεῖν, φλαδεῖν* (se déchirer). Et si cette propension à se fléchir à l'aoriste était chez le type *λιτε* un signe de l'affaiblissement radical, n'avons-nous pas le droit de tirer la même conclusion pour le type *μαχε*?<sup>2</sup>

1. *σίχουσι* donné par Hésychius a été restitué dans le texte de Sophocle, *Antigone* v. 1129. — Le nombre des présents de cette espèce est difficile à déterminer, certains d'entre eux étant très-rares, comme *λίβει, λίβων* pour *λείβει*, d'autres, comme *γλίχομαι*, que plusieurs ramènent à \**γλισκομαι*, étant de structure peu claire, d'autres encore comme *λύω* devant être écartés à cause de l'ω long du sanskrit.

2. Pour saisir dans son principe le fait employé ici comme argument, il faut en réalité une analyse un peu plus minutieuse.

Tout d'abord, il semble qu'on doive faire une contre-épreuve, voir si les thèmes contenant *ε* ne se trouvent pas dans le même cas que ceux contenant *α*. Cette contre-épreuve est impossible *a priori*, vu qu'un thème contenant *ε* est fort, et qu'un aoriste fort ne peut qu'être hystérogène. L'aoriste régulier des racines contenant *ε* a toujours la forme *πτ-ε*.

En revanche le soupçon d'une origine récente ne saurait atteindre les aoristes tels que *φαγεῖν*, vu leur ressemblance avec le type *λαθεῖν* de *λήθω*. Le fait se résume donc à ceci: au temps où l'aoriste était pur de formes fortes, où il ne contenait que des formes faibles ou des formes dont on ne sait rien, les différentes espèces de thèmes dont il s'agit se répartissaient de la manière suivante entre l'aoriste et le présent:

Présent	<i>πέτε</i>	<i>λίτε</i>	<i>μάχε</i>
Aoriste	—	<i>δικέ</i>	<i>φαγέ</i>

Pour que les thèmes du type *μαχε* pussent comme ceux du type *λιτε* et à l'encontre de ceux du type *πετε* se fléchir comme oxytons (soit à l'aoriste), ils devaient être des thèmes faibles.

Du reste nous ne demanderions pas mieux que de donner pour un instant droit de cité aux aoristes isolés contenant *ε*, et de faire le simulacre de la contre-épreuve. On n'en trouverait qu'un seul: *ἐλεῖν* (*εὔρεῖν* = *φε*-

Tout parle donc pour que μάχομαι soit un présent exactement semblable à λίτομαι. Depuis quelle époque ces thèmes faibles se trouvent-ils au présent? C'est là en définitive une question secondaire. Si l'on admet dans la langue mère une 6<sup>e</sup> classe des présents, λίτομαι, μάχομαι, pourraient être fort anciens et n'avoir fait qu'abandonner leur accentuation première. Nous croyons cependant, comme nous y faisons allusion plus haut, que dans la première phase du grec, tous les anciens oxytons, *quel qu'ait été l'état de choses primitif*, ont dû passer d'abord par l'aoriste, que par conséquent les présents du type λίτομαι sont en tous cas de seconde génération. Les cas comme celui de ἐλ(υ)θεῖν qui a mieux aimé rester dépourvu de présent que de changer d'accentuation recommandent cette manière de voir. Mais en même temps il est probable que dès une époque plus ancienne que la langue grecque certains thèmes du type μαχε- (*age*- par exemple), cessant d'être oxytons, s'étaient ralliés aux présents comme *bhère*.

Passons aux verbes latins. Pour deux d'entre eux, *tago* et *pago*, M. Curtius a victorieusement établi qu'ils ne sont rien autre chose que d'anciens aoristes. Voy. notamment Stud. V page 434. Il est vrai que ce sont les seuls exemples qui soient accompagnés d'une seconde formation (*tango*, *pango*). Mais sur ce précédent nous pouvons avec quelque sécurité juger *cado*, *scato*, *cano*, *loquor*; ce dernier du reste est en grec λακείν, non «λάκειν». Il reste seulement *ago*, *scabo* et *alo* qui, ayant leur pendant dans les idiomes congénères, paraissent appartenir au présent depuis plus longtemps.

En abordant le germanique, la question de savoir si l'indo-européen a eu des *présents* de la 6<sup>e</sup> formation prend plus d'importance que pour le grec et le latin. Si l'on répond affirmativement, il n'est besoin de longs commentaires: *saka* est un présent de la 6<sup>e</sup> classe, et la seule chose à faire admettre c'est que le ton, cédant à l'attraction des autres présents, s'est porté de bonne heure sur la racine (*hlāfa*, *skāfa* etc.). Dans tous les cas le germanique a reçu des périodes antécédentes quelques présents de

*ve-eiv*), en revanche le présent est peuplé littéralement de ces formes. Mais cette confrontation, qui a l'air très-concluante, n'aurait à notre point de vue qu'une valeur relative.

cette espèce, ainsi que le font conclure goth. *skaba* = lat. *scabo*, *graba* = gr. *γράφω*, norr. *aka* = gréco-it. *agō*. Mais il n'en est pas moins vraisemblable que la majorité soit issue de l'aoriste. C'est même la seule hypothèse possible pour goth. *ƿvaha*, cf. *τάχω* (p. 63); norr. *vaða*, cf. lat. *vādo*; anglo-s. *bace*, cf. *φάγω*. Les formes comme *ƿvaha* nous reportent donc à une époque où l'aoriste germanique existait encore, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi, tandis que le thème *beuge-* (*biuga-*) se conservait à l'exclusion de *buge-*, l'inverse avait lieu pour *ƿvahe-*. Depuis la confusion des phonèmes  $\bar{a}_1$  et  $\bar{a}_2$ , l' $\bar{o}$  du prés. \**ƿvōha* (*τάχω*) ne différerait plus de l' $\bar{o}$  du parf. *ƿvōh* (ou *ƿveƿvōh*). Au contraire le thème *ƿvahe-* offrait un excellent *ablaut*, qui devait s'établir d'autant plus facilement que les verbes en *-ya* comme *hafja hōf* en donnaient déjà l'exemple.

Je ne pense pas que les formes, peu nombreuses du reste, du letto-slave fassent quelque difficulté sérieuse.

Tout cela pourra paraître suggéré par les besoins du système. Quelle nécessité y a-t-il après tout de soutenir que *saka*, *ἄγω*, doivent appartenir à une autre formation que *φέρω*? C'est cette nécessité, urgente à nos yeux, que nous voudrions accentuer d'une manière bien précise. Le présent n'est qu'un cas particulier. Qu'on considère l'ensemble des formations, et l'on verra apparaître un trait caractéristique des racines contenant  $\bar{a}$ , trait inconnu à la grande classe des racines dont la voyelle est *e*, la faculté d'allonger la voyelle<sup>1</sup>. On peut avoir sur *saka* et *ἄγω* telle opinion qu'il plaira. Seulement quand leurs racines font *sōk* et *ἄγέσμαι* dans le même temps que *bher* fait *bār* et *φορέω*, il y a là un phénomène tellement extraordinaire qu'il s'agit avant tout et à tout prix de s'en rendre compte. Or l'hypothèse proposée pour *saka* n'est que l'explication indirecte de *sōk*. La tentative peut n'être pas réussie; en tous cas elle est motivée.

Notre hypothèse sur cette faculté d'allonger la voyelle est connue par ce qui précède. Il sera permis de renvoyer le lecteur qui voudra apprécier jusqu'à quel point la propriété de l'allonge-

1. Sans doute il y a aussi des  $\bar{e}$  longs, mais dans un nombre de racines extrêmement limité et qu'il serait injustifiable de vouloir confondre avec le type *bher*. Nous abordons ces racines à la p. 166.

ment est inhérente aux racines contenant  $\bar{a}$  ou  $\varnothing$  au travail déjà cité de M. Fick qui traite de l' $\bar{a}$  long européen (Beitr. de Bezzenb. II 193 seq.). Du reste nous ne nous sentons point en état de dire dans chaque cas pourquoi l'on trouve une brève ou une longue, comme nous avons cru en effet pouvoir le faire pour les formations relativement très-transparentes qui ont été analysées plus haut. Les remarques qu'il nous reste à faire ne porteront donc point sur le détail.

Les matériaux relatifs à la permutation  $\bar{a} : a$  et  $\bar{o} : o$  dans le latin se trouvent réunis chez Corssen Ausspr. I<sup>2</sup> 391 seq. En voici quelques exemples: *com-pāges* : *pago*; *ācer* : *acies*; *ind-āgare* : *ago*; *sāgio* : *sagax*; *con-tāgio* : *tagax*; *lābor* : *labare*. L' $\bar{o}$  de *prae-co* venant de *cano* serait-il un exemple de  $\bar{a}_2$ ?

En grec on peut ajouter à la liste de M. Fick et aux exemples donnés plus haut:  $\acute{\alpha}\chi\omicron\varsigma$  :  $\acute{\iota}\tilde{\alpha}\chi\eta$ ;  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$  :  $\epsilon\acute{\iota}\nu\text{-}\acute{\omicron}\sigma\acute{\iota}\text{-}\phi\upsilon\lambda\lambda\omicron\varsigma$ ;  $\kappa\acute{\omega}\phi\omicron\varsigma$  :  $\kappa\acute{\omicron}\pi\tau\omega$ ;  $\phi\acute{\omega}\theta\omega\upsilon$  :  $\phi\acute{\omicron}\theta\omicron\varsigma$ ;  $\phi\acute{\omega}\gamma\omega$  :  $\phi\omicron\xi\omicron\varsigma$  (Curtius).

Pour les idiomes du nord l'échange  $\bar{a} : a$  est devenu une sorte d'*ablaut quantitatif* qui a succédé à l'*ablaut qualitatif*  $\bar{a}_1 : \bar{a}_2$ . L'*ablaut qualitatif* était détruit par la confusion phonique des deux  $\bar{a}$  (p. 139) comme aussi par la perte partielle des formations contenant  $\bar{a}_1$ , dont la plus importante est le présent de la 1<sup>e</sup> classe. En germanique particulièrement l'élimination de ce dernier au profit des formes comme *saka* a fait naître entre la série  $a : \bar{o}$  et la série  $e : a$  ( $a_2$ ) un parallélisme absolument hystérogène. La langue sent la même relation entre *sok*, *sokjan*; *groba*, et les présents correspondants *saka*; *grāba*, qu'entre *vrak*, *vrakjan*, *vraka* et *vrīkan*. Mais le vrai rapport serait rendu assez exactement par la fiction suivante: se représenter les racines comme *beug* ayant perdu le degré de l' $e$  et ne possédant plus que les formes *bug* et *baug*<sup>1</sup>. — Comme le présent n'était pas le seul thème du degré 1, on s'attendrait cependant à trouver la voyelle longue ailleurs que dans les formations qui demandent  $a_2$ , par exemple dans les neutres en *-as* et les comparatifs en *-yas*. Il n'en est rien: *hatis*,

1. A la page 122 nous nous sommes montré incrédule vis-à-vis des transformations d'*ablaut* d'une certaine espèce et avec raison, croyons-nous. Mais ici de quoi s'agit-il? Simplement de la suppression d'un des trois termes de l'*ablaut*, suppression provoquée principalement par la perte du présent.

*skafis*, *batiza*, montrent l'*a* bref. Ces formes paraissent s'être dirigées sur le nouveau présent. Nous n'avons pu découvrir qu'un seul exemple qui, sur ce point, répondit à la théorie: c'est le féminin goth. *sokni*. Les thèmes en *-ni* demandent en effet le degré 1, ainsi que le prouve *siuni-* de la rac. *schv* (cf. skr. *hā-ni*, *gyā-ni*, en regard de *hī-nā*, *gī-nā*). Donc «*sakni*» eût été irrégulier au même chef que *hatis*. Le norr. *dægr* pour \**dogis* serait un second cas de ce genre si l'*e* du lith. *degù* ne rendait tout fort incertain. Cf. la note.

La permutation en question est fort commune en letto-slave. Lithuanien *pra-n-tù* : *prótas*, *žadù* : *žódis* etc. — En slave on a les verbes comme *po-magaja*, *badaja*, en regard de *moga*, *boda* etc. De même qu'en germanique, l' $\bar{a}$ , dans les cas où l' $\bar{a}$  bref est conservé parallèlement, devient pour la langue une espèce de gradation.

Ici nous devons faire mention d'une innovation très-étendue qui donne au vocalisme letto-slave une physionomie à part. Tandis qu'en germanique la confusion de  $\bar{a}$  avec  $a_2$  n'a amené presque aucun trouble dans le système des voyelles, le letto-slave au contraire a mélangé deux séries vocaliques, et nous voyons l'*a* (ou  $\bar{a}$ , p. 68) issu de  $a_2$  permuter avec  $\bar{a}$  ( $\bar{\bar{a}}$ ) comme s'il était  $\bar{a}$ . De là l'échelle slave  $e : o : a$  dans les nombreux exemples comme *teka*, *točiti*, *takati*, l'échelle lithuanienne  $e : a : o$ , comme dans *želiù*, *žalias*, *žolė*<sup>1</sup>. V. Schleicher Lit. Gr. 35 seq. — Il faut avouer que d'autres allongements de ce genre restent inexplicables, je veux dire particulièrement l' $\bar{e}$  des fréquentatifs slaves comme *plētaja* de *pleta*. Il serait à souhaiter aussi qu'on sût à quoi s'en tenir sur l' $\bar{e}$  long germanique des formes comme *nēmja-* (rac. *nem*). Amelung, remarquant que l' $\bar{e}$  est suivi le plus souvent d'une syl-

---

1. Le germanique n'est pas sans offrir un ou deux exemples analogues. Ainsi le goth. *dags* (dont la racine est *deg* si l'on peut se fier au lith. *degù*) est accompagné de *fidur-dogs*, *ahtau-dogs*. Sans *dægr* (cf. ci-dessus), on pourrait songer à voir dans *-dogs* le même allongement singulier que présente le second terme des composés indiens *catā-čārada*, *prithu-gāghanā*, *dvi-gāni*, et qui, en grec, se reflète peut-être dans les composés comme *εὐ-ήνωρε*, *φιλ-ήγετρος*, où l'allongement n'était pas commandé par une succession de syllabes brèves. — L'allongement du lat. *sēdare* (v. p. 168) et du gr. *τρῶνάω* (v. ce mot au registre) n'a rien de commun, croyons-nous, avec les phénomènes slaves dont nous parlons.

labe contenant  $i$  ou  $y$ , supposait une épenthèse et ramenait  $n\bar{e}mja-$  à  $*namja-$ ,  $*naimja-$ .

Il reste à considérer les racines qui ont un  $\bar{e}$  médial, type absolument parallèle à  $\lambda\bar{\alpha}\theta$ ,  $\lambda\epsilon\pi$ ,  $\delta\epsilon\rho\kappa$ . On a la proportion:  $\Phi\eta\eta\gamma : \theta\eta = \lambda\bar{\alpha}\theta : \epsilon\tau\bar{\alpha}$ .

Pour ne point éparpiller cette famille de racines, nous citerons aussi les exemples comme *krēm* où l' $\bar{e}$  est suivi d'une sonante, quoique ce caractère constitue un cas particulier traité à la fin du paragraphe.

Le degré 2 apparaîtra naturellement sous la même forme que pour les racines finissant par  $\bar{e}$ : il aura  $\bar{o}$  dans le gréco-italique<sup>1</sup>,  $\bar{a}$  (germ. lith.  $\bar{o}$ ) dans les langues du nord. V. p. 140 seq.

Il sera intéressant d'observer le vocalisme du degré réduit, parce qu'il pourra apporter de nouvelles données dans la question de la composition de l' $\bar{e}$  qui nous a occupés plus haut p. 141 seq.

*Première série:* le degré réduit présente  $a$ .

1. Rac. *kēd*. Au lat. *cēdo* on a souvent joint, et à bon droit, ce nous semble, les formes homériques  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\omega}\nu$ ,  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\eta}\sigma\epsilon\iota$ . On a la proportion:  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\omega}\nu : c\bar{e}do = satus : s\bar{e}men$ .

2. Rac. *rēg* «teindre». Gr.  $\rho\acute{\eta}\gamma\gamma\omicron\varsigma$ ; les quatre synonymes  $\rho\acute{\eta}\gamma\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\rho\epsilon\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\rho\omicron\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\rho\alpha\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ , sont irréguliers: il faudrait « $\rho\omega\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ». Néanmoins l' $\alpha$  contenu dans  $\rho\alpha\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ , ainsi que dans  $\chi\rho\upsilon\sigma\omicron\rho\alpha\gamma\epsilon\acute{\varsigma}$  (Curt. Grdz. 185), est pour nous très-remarquable. Ici en effet  $\rho\alpha$  ne saurait représenter la liquide sonante:  $\rho$  étant initial, elle n'aurait pu donner que  $\alpha\rho$ . Donc, à moins que cette racine n'ait suivi l'analogie de quelque autre, l' $\alpha$  de  $\rho\alpha\gamma$  doit être assimilé à l' $\alpha$  de *satus*. Dans  $\rho\acute{\epsilon}\xi\omega$  toutefois la forme faible a  $\epsilon$ .

3. Rac. *rēm*. Gr.  $\epsilon\rho\eta\mu\omicron\varsigma$ , lith. *romūs*. Formes faibles: gr.  $\eta\rho\acute{\epsilon}\mu\alpha$ , lith. *rīmti*, mais aussi gr.  $\acute{\alpha}\rho\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu$ ,  $\mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\nu$ ,  $\eta\sigma\upsilon\chi\acute{\alpha}\xi\epsilon\iota\nu$  (infinif dorique en  $-\epsilon\nu$ ). — Cette racine n'est pas identique avec *rem* d'où  $\epsilon\rho\alpha\mu\alpha\iota$  (p. 22).

4. Rac.  $\lambda\eta\gamma$  (l' $\eta$  est panhellène, Schrader Stud. X 316). M. Curtius indique que  $\lambda\alpha\gamma\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\iota$ ,  $\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu\alpha\iota$  pourrait donner la forme à voyelle brève. Verb. I<sup>3</sup> 229.

1. M. Brugman Stud. IX 386 dit quelques mots sur  $\rho\acute{\eta}\gamma\gamma\upsilon\mu\iota : \epsilon\rho\rho\omega\gamma\alpha$ . Il considère l' $\omega$  de  $\epsilon\rho\rho\omega\gamma\alpha$  comme une imitation postérieure du vocalisme de  $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\lambda\omicron\phi\alpha$ .

5. Rac. *léd*. Au goth. *leta*, *lailot*<sup>1</sup>, on joint *lats* et le lat. *lassus*. Le lithuanien a *lėidmi* (= \**lėdmī*).

6. Rac. *bhrēg*. Gr. *βήρνυμι*, *βήξω* etc. Degré 2: *βωχμός*, *ἀπο-ρωξ*, *ἔρωγα*<sup>2</sup>. Le parfait moyen *ἔρωγγμαι* et le partic. *ἐρωγγεῖας* des tables d'Héraclée sont réguliers en ce sens qu'ils n'ont pas  $\omega$ , mais on attendrait *-ρωγ-* plutôt que *-ρωγγ-*. C'est ce que présente l'aor. pass. *ἔρωγγην*, où le groupe *ρα* représente  $\varphi + \alpha$ , non pas  $\gamma$ . *Φραγ*: *Φρωγ* = *să*:*sē*. En latin le degré réduit s'est propagé: *fractus*, *frango* pour \**frag-no*. Le goth. *brikan* est un verbe de l'espèce ordinaire. Sur le rapport de *-ru-* dans *brukans* au *-ra-* gréco-italique v. p. 180. Le slave a *brěgŭ* «rive».

7. Rac. *sēk*. Paléosl. *sěka* «caedere», lith. *sýkis* «une fois, un coup», lat. *sica* pour \**sēca*. Degré 2: v. h<sup>t</sup>-all. *suoha* «herse». Degré réduit: lat. *saxum* = germ. *sahsa-* «pointe, couteau etc.» (Fick III<sup>3</sup> 314); mais aussi *secare*<sup>3</sup>.

*Deuxième série*: le degré réduit n'est pas connu.

1. Gr. *ἀρήνω*, *ἀρηγών*. Degré 2: *ἀρωγός*, *ἀρωγή*.

2. Rac. *dhřēn*. Gr. *δῆρνω-s*, *ἐν-θρήνη* (= \**ἀνθο-θρήνη*), *τεν-θρήνη*; *θρώναξ*: *κηρήν*. *Λάκωνες* (pour la formation cf. *δρπηξ* de *ἐρπ*, *πόρπαξ* de *perk<sub>2</sub>*, *κρώμαξ* de *κρημ*, *σκώληξ* de *σκᾱλ*, lat. *proca*x de *prec*, *pōdex* de *perd*).

3. Rac. *rēp*. Lat. *rēpo*, lith. *rėplóti*.

*Troisième série*: le degré réduit présente *e*.

1. Rac. *ēd*. Lith. *ėdu*, *ėsti*; sl. *ěmĭ* ou *jamĭ* = \**j-ěmĭ* (Leskien,

1. Nous ne saurions adopter la théorie qui ramène l' $\bar{e}$  des verbes gothiques de cette classe à  $a + \text{nasale}$ , théorie que défend en particulier M. J. Schmidt Voc. I 44 seq. M. J. Schmidt accorde lui-même que pour *leta* et *greta* les arguments manquent et que dans *blesa* rien ne peut faire supposer une nasale. En outre l'auteur part du point de vue que l' $\bar{a}$  germanique est antérieur à l' $\bar{e}$ . Dès qu'on cesse de considérer  $\bar{e}$  comme une modification de l' $\bar{a}$ ,  $a + \text{nasale}$  ne doit faire attendre que  $\bar{a}$  comme dans *hāhan*. L' $\bar{o}$  du parfait, dans la même hypothèse, s'explique encore bien moins: cf. *haihah*. Enfin celui qui soutient que *redan* est pour \**randan* ne doit pas oublier que par là il s'engage à approuver toute la théorie des  $\bar{a}$  longs sanskrits sortis de *an*, vu qu'à *reda* correspond *rādhati*.

2. Dans *ῥωγαλέος* l' $\omega$  est irrégulier, si l'on compare *λευγαλέος*, *εἰδάλιμος*, *πενκάλιμος*; mais Hésychius a *ῥρειαλέον*, v. Curtius Grdz. 551.

3. A la p. 84, le germ. *saga* est rangé parmi les formations qui ont  $a_2$ . Cela est admissible si on prend soin de déclarer *saga* hystérogène. Mais peut-être l' $a$  de ce mot répond-il à l' $a$  de *saxum*,

*Handb. d. altb. Spr.* § 26), 3° p. *ēsti* ou *jastī*; *medv-ēdī*. Lat. *ēsurio*, *ēsus*(?). En grec, la longue de *ἐδήδοκα*, *ἐδηδώς*, *κἀτηδα· καταβρωμένα*, *ἐδηδών· φαγέδαινα*, ne prouve pas grand chose; mais celle de *ᾠ-ηστῆς*, et *ᾠ-ηστις* paraît garantir l'*η* radical. On trouve le degré 2 dans *ἐδωδή*; malheureusement cet *ω* est équivoque comme l'*η* de *ἐδήδοκα*. Ce ne serait pas le cas pour l'*ω* de *ᾠδῆς*, si, en se fondant sur l'éol. *ἐδύνη* = *ὀδύνη*, on voulait le rattacher à notre racine. Peut-être n'est-il point indifférent de trouver en gothique *uz-eta* (crèche). — Le degré réduit a engendré le gr. *ἐδμεναι*, *ἐδω*, *ἐσθίω*, le lat. *edo*, *edax*, le goth. *ita*.

2. Rac. *krēm*. Elle donne en grec *κρημνός*, *κρήμνημι*, et, au degré 2, *κρώμαξ* (aussi *κλώμαξ*). Le goth. *hramjan* pour lequel on attendrait \**hromjan* s'est dirigé sur les racines à *e* bref. Le gr. *κρέμαμαι* donne la forme faible.

3. Rac. *tēm*. Lat. *tēmētum*, *tēmulentus*. Miklosich (Lexicon palaeosl.) compare à ces mots le sl. *timica* «boue» dont le premier *i* représente donc un *ē* long. La forme faible se trouve dans *tenebrae* et le sl. *tima*. La comparaison des mots sanskrits (p. 172) montre que le rac. *tēm* ou *stēm* réunissait en elle les idées d'*humidité*, d'*obscurité*, de *silence*, d'*immobilité*. Au figuré elle rend aussi celle de *tristesse*.

4. Rac. *dhēn*. Lat. *fēnus*; gr. *ἐν-θηνία* à côté d'*ἐν-θενία* (skr. *dhāna*).

5. Rac. *sēd*. Lat. *sēdes* (ancien neutre en -as), *sēdulus*, *sēdare*. Lith. *sēdzu*, *sēdėti*. Je ne sais comment on explique le présent slave *sędą*; l'infinitif fait *sěsti*. Au degré 2 *sēd* donne *sóstas* «siège» et non «*sastas*». Semblablement on a en slave *saditi* «planter» et non «*soditi*». Le grec et le germanique ont toujours l'*e* bref. Il ne peut appartenir primitivement qu'à la forme faible. Goth. *sitan*, gr. *ἐξομαι*, *ἐδορα*, *ἐδος* (cf. *sēdes*). Sur l'*i* de *ἰδρύω* qui est important cf. p. 180.

6. Rac. *stēg*. Lat. *tēgula*. Lith. *stėgiu* et *stogas*, non «*stagas*». Il faut que *στέγω*, *tego*, *τέγος* etc., soient sortis secondairement, bien qu'à une époque très-reculée, de la forme faible. De même *tōga* est nécessairement hystérogène.

7. Rac. *swēdh*. Gr. *ῥήθος*, parf. *εἰωθα*<sup>1</sup>. En latin, peut-être

1. On a reconstruit «*εἰφοθα*» en supposant une action progressive du digamma sur l'*o* (Brugman Stud. IV 170). Le seul bon exemple qu'on pût



*suēscō* et probablement *sōdes* (pour \**svēdes*) qu'on a rattaché à ἡθεῖος (\*ἡθεσ-ιο). La forme faible se trouve dans le goth. *sīdus*, le lat. *sōdalis* (\**svedalis*), le gr. εὐέθωκα. ἔθων, ἔθεται (Hes.) doivent être sortis de l'aoriste, et ἔθος est fait sur ἔθω.

Le parfait grec μέμηλε indique une racine *mēl* dont la forme faible a donné μέλω etc. Si le μεμᾰλότας de Pindare est authentique, l'*ā* de cette forme se place à côté des cas comme ἦβα ἄβα dont nous avons parlé p. 144 i. n.

On constate parfois une variation de la qualité de l'*ā* telle qu'elle apparaissait dans le v. h<sup>t</sup>-all. *stēm*, *tuom*, en regard du gr. ἴσῃμι, τίθημι (p. 143). Gr. ῥάομαι «danser» comparable au norr. *rās* «danse etc.», gr. κέχλᾰδα (et καχλάζω) en regard du goth. *greta* (v. Fritzsche *Sprachw. Abh.* 51). On pourra citer aussi le lat. *rōbur* si, tout en adoptant le rapprochement de Kuhn avec skr. *rādhas*, on maintient celui de *rādhati* avec goth. *reda*, *rairoþ*. Cette même racine donne, au degré 2, le sl. *radŭ* «soin», au degré faible le gr. ἐπ-ροοθος. En regard du gréco-it. *plāg* le gothique a *fleka*. Toutefois M. Bezzenberger prétend que le présent *fleka* n'est conservé nulle part et que rien n'empêche de rétablir *floka* (A-Reihe, p. 56 i. n.).

La troisième série ainsi que plusieurs exemples de la première nous montrent l'*e* répandu dans la forme faible même dans d'autres idiomes que le grec. C'est là, comme on se le rappelle, un fait qui paraît ne jamais se présenter à la fin des racines (p. 142), et un fait qui, peu important en apparence, jette en réalité

citer pour une modification de ce genre, c'étaient les participes comme τεθνηῶτα. Cet exemple tombe, si l'on admet que l'*ω* est emprunté au nominatif τεθνηώς, ce qui est à présent l'opinion de M. Brugman lui-même (K. Z. XXIV 80). A ce propos nous ne pouvons nous empêcher de manifester quelque scepticisme à l'égard des innombrables allongements tant régressifs que progressifs qu'on attribue au digamma. Peut-être ne trouverait-on pas un cas sur dix qui soutint l'examen. Ici la voyelle est longue dès l'origine, par exemple dans κλαῖς, νηός, ἦος, ἐκηα, θηέομαι, φᾰεα etc.; là il s'agit de l'allongement des composés comme dans μετήορος; ailleurs c'est une diphthongue qui se résout comme dans ῥώς pour \**ausōs*, \**auōs*, \**auwōs* (cf. dor. ἐξωβάδια, πλῆων venant de \*ἐξονάδια, πλείων). Et comment explique-t-on que les mots comme γλυκός, sauf ἐὺς ἐῆος, ne fassent que γλυκέος quand τοκέυς fait τοκήος? — Nous reconnaissons bien que certaines formes, p. ex. ἥειρε de εἶρω, ne comportent jusqu'à présent que l'explication par le digamma.

quelque trouble dans la reconstruction du vocalisme des  $\bar{a}$ . Il laisse planer un certain doute sur l'unité de composition des différents  $\bar{a}$  longs européens, et nous sommes obligés d'entrer dans la terre inconnue des langues ariennes sans que l'européen où nous puisons nos lumières ait entièrement confirmé l'hypothèse dont nous avons besoin. N'étaient les racines comme *sēd sed*, tout  $\bar{a}$  long sanskrit répondant à un  $\bar{a}$  long européen serait une preuve directe du phonème  $a$ . Nous reviendrons sur ce point à la p. 175.

### Langues ariennes.

**I. Existence, à l'intérieur de certaines racines, de la dégradation  $\bar{a}$   $a$  constatée plus haut dans les langues d'Europe.**

Pendant longtemps toutes les racines ariennes ou peu s'en faut paraissaient posséder l'échelle  $\bar{a}$   $a$ . Grâce aux travaux de M. Brugman la complète disparité de l' $\bar{a}$  de *tāna* (= gr. *τόνος*) avec l' $\bar{a}$  européen est désormais mise en évidence. Comment peut-on s'assurer que l' $\bar{a}$  des exemples relatifs à notre question est bien un  $\bar{a}$  long et non pas  $a_2$ ? Dans certains cas, il faut le reconnaître, les critères font défaut purement et simplement. Qui décidera par exemple de la valeur de l' $\bar{a}$  de *çāli* ou de *rāhū*? D'autre fois, et particulièrement dans les trois cas suivants, on peut prouver que la longue est originaire.

1. L' $\bar{a}$  se trouve devant un groupe de deux consonnes comme dans *çāsmi* qui ferait «*çāsmi*», si l' $a$  était  $a_2$ .

2. L' $\bar{a}$  se trouve dans une formation où le témoignage des langues européennes joint à celui d'une grande majorité d' $a$  brefs ariens interdit d'admettre  $a_2$ . Ex.: *kāçate* au présent de la 1<sup>e</sup> classe; *rādhas*, thème en *-as* (p. 126 et 129).

3. Il y a identité avec une forme européenne où apparaît l' $\bar{a}$  long. Ex.: skr. *nāsā* = lat. *nāsus*.

En jugeant d'après ces indices on se trouve du reste d'accord avec les grammairiens hindous qui posent les racines *çās*, *kāç*, *rādḥ*, et non *ças*, *kaç*, *radḥ*.

α) Le degré réduit présente<sup>1</sup>  $a$ .

---

1. Nous ne comptons pas les formes redoublées comme *çākaçīti* de *kāç*, *asīṣadhat* de *sādḥ*, *badbadhānā* de *bādḥ*. Les  $a$  brefs de cette espèce sont dus à la recherche du rythme plutôt qu'à autre chose.

*āmā* (= gr. ὀμός): *āmla*.

*ācū*: ἄκρι; cf. gr. ὠκύς, ὄκρις.

*krāmāti* «marcher»: *krāmāti* est apparemment l'ancien aoriste. Du reste *krāmana* etc. montre que la forme faible s'est généralisée.

*gāhate* «se plonger»: *gāhvarā* «profond».

*nāsā* «nez» parallèlement à *nās*, *nāsta* (id.).

*pāgas* ne signifiant pas seulement *lumière*, mais aussi *force*, *impétuosité* (B. R.), il est probable que le mot est identique, malgré tout, avec le gr. \*πάγος dans εὐ-πηγής: *pāgrā* qu'on traduit par *dru*, *compacte*, offre la forme faible de la racine.

*mādyati* «s'enivrer»; *mādati*, comme plus haut *krāmāti*, s'annonce comme un ancien aoriste. L'ā de *mādyati* ne s'accorde guère avec le présent en -ya et paraît être emprunté à une forme perdue \**mādati*.

*vācati* «mugir»: *vācā* «vache». Dans *vāvaçre*, *vāvaçānā* l'a bref est sans valeur, cf. la note de la p. 170.

*svādate* «goûter», *svādman*, *svāttā* pour \**svatta*: *svādati* représente l'ancien aoriste.

*hrādate* «résonner»: *hrādā* «lac» (cf. gr. καχλάξω qui se dit du bruit des vagues).

β) Le degré réduit présente ī.

*plā-ç-i* nom d'un viscère: *plī-h-ān* «foie». Pour *k* et *gh* alternant de la sorte à la fin d'une racine cf. *mak* et *magh* p. 64.

*çās* «gouverner». Le vocalisme de cette racine est presque intact. Nous allons confronter *çās* avec *dveš* comme plus haut *lāθ* avec *φενυ*:

<i>çāsti</i>	<i>çismās</i>	<i>çisāt</i>	<i>çaçāsa</i>	<i>çisīā</i>	<i>çāstār</i>	<i>ā-çis</i>
<i>dvešti</i>	<i>dvišmās</i>	<i>dvišāti</i>	<i>didvēša</i>	<i>dvišīā</i>	<i>dveštār</i>	<i>pati-dviš</i>

Cependant l'analogie a déjà commencé son œuvre: le pluriel du parfait fait *çaçāsus* au lieu de \**çaçisus* et le passif *çāsyāte* pour \**çisīyāte*. Böhtlingk-Roth citent le participe épique *çāsta*, et on a dans le Rig-Véda des formes comme *çāste*, *çāsmahe*.

*sādḥ* «réussir». Les formes *sīdhyati*, *siddhā*, *sīdhmā*, *sīdhṛā*, *nīh-śīdh*, ont dû être primitivement à *sādhati*, *sādhiṣṭha* etc. ce que *çis* est à *çās*. Par analogie on créa *sédhati*, *sīsédha*, ce qui amena une scission entre les deux moitiés de la racine.

γ) Le degré réduit présente à la fois *a* et *ī*.

*tāmyati* «être affligé» (cf. *mādyati* p. 171), *tāmrā* «de couleur sombre»: *timirā* «obscur», *tāmyati* «être humide, silencieux, immobile». La forme *stimyati* fait supposer que la racine est en réalité *stām*. On trouve l'*ā* par exemple dans *tāmīsrā*.

*vāsas* «vêtement»: *vāste* «se vêtir» — non pas «*ušte*» comme on aurait si la racine était *vas* —, mais aussi *ā-vīš-t-ita* «revêtu» R. V. X 51, 1; *veša* et *veṣṭayati* dans le sanskrit classique paraissent être nés comme *sēdhati* de quelque phénomène d'analogie.

*çāktā* «maître», *çākman* «force» ἄπαξ εἰρημένον védique: *çāknōti* «pouvoir», mais en même temps *çikvā*, *çikvan*, *çikvas* «habile».

*sādāna* synonyme de *sādana* «demeure»<sup>1</sup>, *sādād-yoni* (véd.): *sīdāti* (aussi *sīdati*) «s'asseoir» n'est pas pour «*sizdati*» comme nous le disions par erreur à la p. 11, et cela 1° parce qu'il faudrait dans ce cas «*sīdati*», 2° par la raison péremptoire que le zend a *hīdaiti* et non «*hīzhdaiti*». Les autres formes, fortes et faibles, n'ont ni *sād* ni *sīd*, mais *sād*.

II. La répartition des racines qui ont la dégradation *ā a* est-elle la même dans les langues ariennes qu'en Europe?

Comme tout *a* et tout *o* européen suppose, d'après ce que nous avons vu, un *ā* et un *ō*, la quantité de ces phonèmes est indifférente pour la recherche qui suit.

Parmi les exemples ariens nous ne croyons pas devoir omettre les racines telles que *āp* qui ont supprimé la dégradation en généralisant la forme forte.

1. L'européen présente *ā* (au degré réduit, *a*).

Skr. *āp*, *āpnōti*, *āptā*: lat. *apiscor*, *aptus*. — Skr. *āmā* à côté de *amla*: gr. ἄμωός, lat. *amarus*. — Skr. *āçri* à côté de *āçri*: gr. ἄριος, ὄριος. — Skr. *kāsate* «tousser»: lith. *kósu*, v. h<sup>t</sup>-all. *huosto*. — Skr. *gāhate* (cf. p. 171): gr. βῆσσα. — Skr. *pāgas*: gr. ἐν-πηγής, p. 171. — Skr. *nāsā* à côté de *nās*: lat. *nāsus*, lith. *nósis*, sl. *nosü*. — Skr. *mādyati*: lat. *madeo*, gr. μαδάω. — Zend *yāçti*: gr. ζωσ, ζοσ (p. 154), sl. *jas*, lith. *jūs*. — Skr. *vāçati*: lat. *vacca*. — Skr.

1. Il va sans dire que *sādāna* dans le sens d'action de poser (*sādayati*) ne peut pas être cité.

*çāsti* : lat. *castus*, *castigare*<sup>1</sup>, *Casmenae*; gr. *κόσμος*; goth. *hazjan*. — Skr. *svādāte* : gr. *σῶδᾰ*. — Skr. *hāsate* «jouter à la course» (B. R.) : gr. *χάομαι* (?).

2. L'eupéen présente *ē*.

Skr. *krāmāti* : gr. *κρημ* (p. 168). — Skr. *tāmyati*, *tāmrú* : europ. *tēm* (p. 168). — Skr. *dāsati* «poursuivre» : gr. *δήω*. — Skr. *rādhati* «faire réussir», *rādhas* «richesse» : goth. *redan* «délibérer», peut-être aussi lat. *rōbur* (cf. p. 169). — Skr. *rāj rājati* «briller» : grec *ρήν* «teindre» (p. 166). — Zend *rām* dans *rāmōidwem* «vous reposeriez» europ. *rēm* (p. 166). — Skr. *vāsas* (p. 172) : l'absence assez singulière du degré *ῥοσ* dans les formes grecques fait soupçonner que la racine est *ῥησ*. — Skr. *sādana* etc. (p. 172) : europ. *sēd* (p. 168). — Skr. *hrādāte* : europ. *ghrēd*, *ghrād* (p. 169).

A cette liste il faut ajouter skr. *bāhi* = gr. *παῦς*, skr. *sāmi* = europ. *sēmi*, skr. *rāj* = lat. *rēx*, goth. *reiks*, irland. *rí*. Isolés et dépourvus de formes faibles, ces mots sont difficiles à classer.

La valeur des coïncidences énumérées est rehaussée par ce fait que la dégradation indienne *ā a*, ou plus généralement l'*ā* long, ne se présente jamais, que nous sachions, quand l'eupéen offre un type comme *pet*<sup>2</sup>.

La réciproque, comme on va le voir, serait moins vraie. Nous rappelons que toute racine européenne montrant quelque part *a* doit être considérée comme possédant la dégradation *ā a*.

*ājati* cf. gr. *ἄγω*, *ἄγεομαι*; *gādati* cf. gr. *βάζω*, irland. *guidiu ro-gād*; *bhājati* cf. gr. *φαγεῖν*; *yājati* cf. gr. *ἄζομαι*; *rādati* cf. lat. *rādo*; *lābhati* cf. gr. *λαβειν*; *vātati* cf. lat. *vātes*; *sthaḡati* cf.

1. Fröhde K. Z. XXIII 310. Ajoutons *pro-ceres* pour \**pro-cases* = skr. *pra-çīśas* «les ordres», de même qu'en Crète *κόσμοι* signifie les magistrats.

2. Le rapprochement du goth. *nīpan* avec le skr. *nāthitā* «inope» n'est rien moins que satisfaisant. Quant à *bhrājati* en regard du gr. *φλέγω*, le lat. *flagrare* «vertit par son a que la racine est *bhleg* et que l'*ε* de *φλέγω* est de même nature que dans *ἔζομαι* de *sēd*. Pour le lat. *decus* en regard du skr. *dācati*, l'o des mots grecs *δόγμα*, *δέδονται* (cf. p. 131) nous rend le même service. La racine est *deph*: *δέδονται* est à \**dēcus* (converti en *decus*) ce que *ἐπι-ροδοσ* est au goth. *reda* (p. 169). — On trouve dans le Rig-Véda un mot *bhārman* de la racine qui est en Europe *bher*. L'allongement aura été provoqué par le groupe consonantique qui suit comme il faut l'admettre, je pense, pour *hārdi* «cœur», *pārśni* cf. *πέρρα*, *māmsā* = goth. *mimza*.

europ. *stēg* (p. 168). Rien, ni dans la formation des temps ni dans celle des mots, ne trahit une différence quelconque entre ces verbes et les exemples comme *pātati* = lat. *peto*.

Ce fait, s'il n'est pas précisément des plus favorables à l'hypothèse du phonème *A*, est cependant bien loin de la menacer sérieusement. Reprenons le présent *svādāte* cité précédemment. Ce présent est accompagné d'une seconde forme, *svādāti*. Si l'on compare le grec *ᾄδομαι*, aoriste *ἔ-ῥᾔδο-ν*, on conviendra qu'il y a neuf probabilités sur dix pour que *svādāti* représente sinon l'ancien aoriste, du moins un présent originellement oxyton *swadā-ti*. L'accent, en sanskrit, a été attiré sur la racine par l'*a* qui s'y trouvait, phénomène que nous constaterons encore plus d'une fois. *Aucun présent indien en a* n'a le ton sur le suffixe quand il y a un *a* dans la racine. V. Delbrück *Altind. Verb.* 138 et 145 seq. S'appuyer ici sur l'accentuation serait donc récuser d'avance tous les autres arguments et supprimer la discussion.<sup>1</sup>

Qu'on se figure le présent *svādāte* tombé en désuétude, *svādāti* survivant seul, et l'on aura à peu près l'état de choses qu'offrent actuellement *ágati*, *gádāti* etc. Les formes comme *svādman* n'auraient pas tardé en effet à suivre le présent dans sa ruine.

Cette explication est la même que celle que nous avons tentée (p. 160 seq.) pour les présents comme goth. *saka*, gr. *μάχομαι*. Seulement l'arien n'étant plus comme les langues européennes retenu et guidé par la différence des sons *e* et *a* pousse plus loin qu'elles l'assimilation de nos verbes à ceux du type *pa<sub>1</sub>t*. Au parfait par exemple la 1<sup>e</sup> pers. *babhā́ja* (à côté de *babhā́ga*) et la 2<sup>e</sup> *babhāktha* (à côté de *bhegītha*) ne sauraient se ramener à *bhāg*. Ces formes ont subi le métaplasme. La 3<sup>e</sup> pers. *babhā́ga* peut passer pour originaire et se comparer directement au grec *τέθωγε*, au goth. *sok*.

Les coïncidences que nous avons vues entre les *ā* longs ariens et européens permettent-elles de tirer quelque conséquence touchant les *a* proethniques? Si les malencontreuses racines européennes comme *sēd sed* ne venaient à la traverse, nous

1. Les présents où nous restituons *A* ne sont pas les seuls où l'accent doit avoir subi ce déplacement: *dācāti* de la rac. *damç* est forcément pour *\*dācāti*, *\*dācāti* (cf. *ῥανσιρ*).

aurions dans les cas comme *svādate* = *ṣḍouai* comparés à *pātati* = *peto* la preuve pure et simple que la dégradation indo-européenne *ā a* est liée au phonème *a*, et que ce phonème *a* de tout temps différé de *a<sub>1</sub>*. Dans l'état réel des choses, nous devons renoncer à cet argument.

Cependant c'est ici le lieu de faire remarquer que la coïncidence a lieu en grand pour toute la classe des racines finissant par *ā*. *La nécessité de l'ā long aux formes non affaiblies* de ces racines (dont nous avons parlé p. 136 seq.) est la même pour l'arien que pour l'européen. Il n'y a point de racine en *ā*. Ce fait, si on le compare à tout ce que nous savons de l'organisme des racines, démontre que l'*ā* indo-européen est une combinaison de *a<sub>1</sub>* avec un second phonème. Il ne contient cependant pas la preuve que ce second phonème fût telle et telle voyelle (*a, o*).

III. Le vocalisme des formes faibles, dans les exemples de la dégradation *ā a*, et les données qu'il fournit sur les *a* indo-européens.

M. Brugman a consacré quelques lignes auxquelles nous faisons allusion à la p. 5, à la question des *a* proethniques autres que *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>*. Il cite comme exemple d'un de ces *a* la voyelle radicale de *pitār* — *πατήρ* — *pater* et de *sthitā* — *στατός* — *status*. Car autrement, dit-il, ces formes comparées à *padās* — *\*πεδός* — *pedis* seraient absolument incompréhensibles. Il va sans dire, d'après tout ce qui précède, que nous nous joignons sans réserves, pour le fond de la question, à cette opinion du savant linguiste. Seulement nous ne comprenons pas bien le rôle que joue dans son raisonnement l'*i* indien de *pitār*, *sthitā*. Il n'a pu entrer dans la pensée de l'auteur de dire que parce que l'*i* indien de *pitār*, *sthitā*, diffère de l'*a* indien de *padās* ces phonèmes ont dû différer de tout temps. Ce qui est sous-entendu, c'est donc que l'*i* en question répond toujours à un *a* européen. On aurait attendu alors une explication, si courte et de quelque nature qu'elle fût, relativement aux cas comme *θετός* — *hitā*<sup>1</sup>.

La véritable signification de l'*i* arien dont il s'agit ne se révèle, croyons-nous, que dans les formes énumérées plus haut (p. 171 sq.) où l'*i* se trouve à l'intérieur de la racine. On peut joindre

---

1. M. Brugman la donne peut-être indirectement en émettant la présomption que les phonèmes *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* ne terminent jamais la racine.

aux exemples donnés *çíkate* «tomber par gouttes», dont la forme forte est dans le grec *κηκίω*, et *khidāti* «presser», *khidrā*, *khidvas*, qui, ainsi que l'a reconnu Grassmann, sont parents du gr. *κῆδω*. L'e de *khédā* «marteau» et de *éikhéda* n'est point originaire, puisqu'on a en même temps *éakháda*, parfait védique donné par Pāṇini.

Tous ces exemples de l'ĩ ont ceci de commun et de caractéristique qu'ils correspondent à un *ā* long des formes fortes. Les racines sans *dégradation*, comme *tap tāpati* ou *pac pácati*, placées dans les mêmes conditions d'accent, ne convertiront jamais leur *a* en *i*<sup>1</sup>. Si elles ne peuvent l'expulser, elles le garderont toujours tel quel: *taptá*, *paktí* etc.

Si l'on considère de plus que tout *ĩ* placé à la fin d'une racine est accompagné d'un *ā* dans la forme forte, qu'il en est de même, en dehors de la racine, dans les formes de la 9<sup>e</sup> classe verbale comme *prñmās* en regard de *prñāti*, on arrivera à cette notion, que L'Ĩ ARIEN POUR *a* SUPPOSE UN *ā* LONG DANS LES FORMES NON AFFAIBLIES AUSSI NÉCESSAIREMENT QUE LE VÉRITABLE *i* SUPPOSE *ai* OU QUE *r* SUPPOSE *ar*.

Or la réduction de l'*ā* long, pour désigner ainsi le phénomène en faisant abstraction de toute reconstruction théorique, ce fait qui est la condition même de l'ĩ arien, ce fait appartient à l'histoire de la langue mère, non à l'histoire de la période indo-iranienne; la comparaison des langues d'Occident l'a suffisamment établi. Il est clair par conséquent que le germe de l'ĩ est indo-européen. *Le vocalisme arien accuse une différence de qualité entre les a proethniques sortis de ā, ou du moins certains d'entre eux, et les a proethniques non sortis de ā.*

Cette définition *a sorti d'un ā long* convient admirablement aux phonèmes *ā* et *o* des langues européennes. L'ĩ arien serait-il donc purement et simplement le représentant de ces phonèmes? Nullement. Cette thèse serait insoutenable. Dans la majorité des cas *ā* et *o* sont rendus par *a*, comme nous l'avons vu au chapitre IV et tout à l'heure encore où il était question des formes

1. Ni les aoristes comme *āgíyat* ni les désidératifs tels que *pits* de *pat* ne sauraient infirmer cette règle. La valeur de l'*i* des aoristes est nulle puisqu'il apparaît même à la place d'un *u* (*aubgíyat*), et les désidératifs doivent peut-être le leur à un ancien redoublement.



*bhāgati*, *rādati* etc. opposées à *ṣayeti*, *rādo* etc. Entre les cas même où le sanskrit conserve la dégradation, il en est bon nombre, nous l'avons constaté, dont la voyelle est *a* aux formes faibles, p. ex. *svādāte*, *svādati*. Ce n'est pas qu'on ne doive présumer que le même phonème d'où, avec le concours de certains facteurs, résulte un *ī* n'ait pu prendre, sous d'autres influences, une route divergente. Nous ne doutons même pas que dans les formes où ce phonème a été placé dès l'origine sous la tonique il n'ait produit *a* au lieu de *ī*. Voici les exemples qui paraissent le prouver. A côté des cas obliques comme *niçās* «noctis» il existe une forme védique *nāk* (= \**nāks*, cf. *drakṣyāti* de *darç* etc.) qui, ainsi que le fait remarquer M. Brugman (Stud. IX 395), est le propre nominatif de *niçās*. Le phonème destiné à devenir *i* dans la syllabe non accentuée a donné *a* sous l'accent<sup>1</sup>. — Tout porte à croire que la seconde partie de *catāsras* est identique avec *tisrás*, zd. *tisarō*<sup>2</sup>. Le prototype de l'*i* de *tisrás* s'est donc épanoui en *a* sous l'accent. — Peut-être enfin que l'*a* de *madhu-pá* (le type *soma-pá* est le plus commun, il est vrai, dans la langue védique) n'est dû ni à l'analogie de la déclinaison thématique ni à un suffixe -*a*, mais qu'il est tout simplement l'équivalent accentué de l'*ī* de *pī-tá*. La formation non védique *gala-pī*, faisant à l'instrumental *gala-py-ā*, est en tous cas hystérogène.

L'influence de l'accent qu'on remarque dans les cas précités ne doit cependant point faire espérer de résoudre le problème en disant que l'*a* radical de *svādati* résulte de l'innovation qui a amené la tonique sur la racine (p. 174) et qu'autrement on aurait «*svidāti*»<sup>3</sup> comme on a *khidāti*, *çišāt*. On ne comprend en effet ce

1. M. Brugman cite *nāk niçās* pour corroborer son opinion relative à la déclinaison de *ṛé*, *pré* etc. où il pense qu'il y a eu autrefois des formes fortes. Mais tant qu'on n'en aura pas l'indice positif nous nous autoriserons au contraire des nominatifs *ṛk*, *prk* etc. pour dire que *nāk* est forme faible à l'égal de *niç-ās*. La forme non affaiblie de ce thème ne pourrait être que *nāç*.

2. Les nominatifs anciens étaient \**tisáras* (zd. *tisarō*) et \**catāsaras* (forme que Grassmann croit pouvoir rétablir dans un passage du Rig-Véda), mais cela ne change rien à l'accentuation. — Pour l'identité de la fin de \**catāsaras* avec *tisáras* on peut remarquer que le premier élément de \**catāsaras* se retrouve à son tour dans la 2<sup>e</sup> moitié de *pánāca*.

3. Cette forme est doublement fictive, car le son qui a donné *ī* se

retrait de l'accent qu'en admettant que la racine possédait déjà un *ā* bien caractérisé. Mais voulût-on même recourir à une hypothèse de ce genre, il resterait à rendre compte d'une infinité de formes accentuées sur le suffixe. En expliquant *bhāgati*, *mādati*, *āgati*, on n'aurait point encore expliqué *bhaktā*, *madirā*, *agā*, ni d'autres formes plus isolées montrant également *ā* dans les langues d'Europe, comme *paḡrā*, *bhadrā* (cf. goth. *batists*, *botjan* etc.), *ḡaphā* (cf. norr. *hōfr*), *maghā* (v. p. 64), *ḡācadmahe* = *καάσμεθα* etc.

On est donc amené à conclure à la diversité sinon tout à fait originaire du moins proethnique du phonème *ā* et de la voyelle qui a donné l'î indo-iranien. Nous croyons que cette voyelle était une *espèce d'e muet, provenant de l'altération des phonèmes ā et ɔ*. L'altération, à en juger par le sanskrit (p. 150), avait été générale à la fin des racines, partielle dans les racines finissant par une consonne. Ceci peut tenir à la manière dont les syllabes étaient séparées dans la prononciation.

Que cette voyelle indéterminée soit une dégénérescence des voyelles *ā* et *ɔ* — nous ajoutons par hypothèse: *seulement* de ces voyelles — et non pas, comme on pourrait croire, un phonème distinct de tout autre dès l'origine, c'est ce qui ressort des considérations suivantes.

1° S'il y a une raison quelconque d'admettre à l'intérieur des racines un phonème *ā* parallèle à *i*, *u*, *r*, etc., il serait invraisemblable et absolument arbitraire de prétendre que le même phonème n'ait jamais pu terminer la racine. Or le sanskrit montre que la voyelle dégradée existait dans toutes les formes faibles des racines en *ā*. Il devient donc évident que dans certains cas, si ce n'est dans tous, elle est la transformation secondaire d'un *ā* (ou d'un *ɔ*).

2° Dire que la voyelle faible proethnique d'où dérive l'î de *sthitā*, *ḡiṣṭā*, n'a point été d'abord une voyelle pleine serait renoncer à expliquer l'ā de *sthāman*, *ḡāsti*, dont elle forme la seconde partie.

Cette voyelle, disons-nous, devait être très-faible. On aurait peine à comprendre autrement comment dans plusieurs fond avec les sonantes qui précèdent en une voyelle longue (v. chap. VI). Nous devrions donc écrire, pour être exact, «*sūdāti*».

langues différentes elle tend à être supprimée. On a en sanskrit les formes comme *da-d-más*, *da-dh-más*, *ā-tta*, *vāsu-tti*, *ava-tta* (de *dā* partager). Le paléosl. *damŭ*, *da-s-te* etc. s'explique de même (pour le redoublement v. § 13 fin). Le pluriel et le duel du prétérit gothique faible *-de-d-um* etc., où la rac. *dhē* est fléchie, croyons-nous, à l'imparfait, rendent le même témoignage. En latin *pestis* est suivant Corssen pour *\*per-d-tis*. Nous rappelons aussi l'ombr. *te d̥tu*. Tout indique encore que l'*i* de *sthitá*, *pitár*, est identique avec l'*i* de *duhitár* et d'autres formes du même genre (cf. le chap. VI). Or en slave et en germanique *dŭšti*, *dauhtar*, montrent que la voyelle en question a disparu, absolument comme dans *da-s-te*, *de-d-um*. — Enfin la prononciation indéterminée de cette voyelle se manifeste encore par le fait qu'elle s'absorbe dans les sonantes qui la précèdent. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette particularité. Le participe de *grā* par exemple, donne, au lieu de «*grítá*» (cf. *sthitá* de *sthā*), *gr̥tá* = *\*gr̥tá*.

Nous désignerons la voyelle indéterminée par un <sup>a</sup> placé au-dessus de la ligne.

En Europe cette voyelle incolore, quand elle n'a pas disparu, s'est confondue le plus souvent avec les phonèmes *a* et *o* dont elle était sortie. Nous sommes obligé de prendre plusieurs de nos exemples dans les cas mentionnés ci-dessus où une voyelle apparaît à la suite de la racine comme dans *duhitár*. La valeur de cette voyelle ne diffère point de celle qui est dans *sthitá*.

La continuation latine est en général: *a* dans la première syllabe des mots, *e* ou *i* dans la seconde. Exemples: *castus* (= skr. *ciśtá*), *pater*, *status*, *satus*, *catus*, *datus*<sup>1</sup>; — *genitor*, *genetrix*, *jani-trices*, *umbilicus*. Le mot *lien* = skr. *plāhān* offre *i* dans la 1<sup>e</sup> syllabe. En revanche *anāt* «canard» montre *a* dans la seconde.

En germanique on trouve *a* (parfois *u*) dans la 1<sup>e</sup> syllabe, et suppression de la voyelle dans la 2<sup>e</sup> syllabe. Exemples: *fadar*, *dauhtar*. Le v. h<sup>t</sup>-all. *anud* «canard» retient la voyelle dans la 2<sup>e</sup> syllabe et lui donne la couleur *u*.

1. Il nous semble, d'après tout ce qui précède, qu'il faut expliquer *datus*, *catus* en regard de *dōs*, *cōs* (comme *satus* en regard de *sēmen*) au moyen de la voyelle indéterminée. Le mot *nates* comporte la même supposition, si l'on juge l'*o* de *νόσφι* de la même manière que l'*o* de *δοτός* (v. plus bas).

Le letto-slave offre un *e* dans le paléosl. *slezena* = skr. *pñhán*, et le même *e* se retrouve dans la désinence du génitif: *matere*, gr. *μητρός*. Voy. ci-dessous ce qui est relatif à *pátys*. Dans la seconde syllabe nous trouvons la voyelle supprimée: sl. *dŭšti*, lith. *duktė*; sl. *qty*, lith. *antīs*, cf. lat. *anat*.; lith. *arklas* «charrue» comparé à *ἄροτρον*, *irklas* «rame», cf. skr. *aritra*.

En grec les formes comme *ἐρε-τύον*, *κέρα-μος*, *ἄρο-τρον*, *ἀρι-θύος* indiquent que la voyelle muette peut prendre quatre couleurs différentes, sans qu'on voie du reste ce qui détermine l'une d'elles plutôt que l'autre.

Il devient donc possible d'identifier l'*ε* de *έτός* avec l'*a* du lat. *satus*. Dans *έτός* de *ή*, *δοτός* de *δω* et *στατός* de *τῶ* nous admettrions que le souvenir des formes fortes imposa dans chaque cas la direction que devait prendre la voyelle indéterminée. Ainsi l'*α* et l'*ο* de la fin des racines ne seraient point comme ailleurs les représentants directs de *α* et *ο*. Ils seraient issus du son *⁴*, affaiblissement proethnique de ces phonèmes. Libre de toute influence la voyelle *⁴* semble avoir incliné vers l'*α*. C'est ce qu'indiquent *πατήρ*, *θυγάτηρ*, *ὀμφαλός* = *nābhīlā*, *σπλάγγν-ο-ν* cf. *pñhán*, *κίοναμεν* en regard de *πρῆνιμάς*, puis quelques formes isolées comme *πρόβατον*, *πρόβασις*, *βασιλεύς* parallèlement à *βόσκω*, *βοτήρ* de *βω*. L'*i* se trouve dans *πί-νω*, *πιπί-σκω*.

Plusieurs exemples, à l'intérieur des racines, rappellent les doublets de formes faibles indiennes comme *çik* et *çak* de *çāk*, *vīs* et *vas* de *vās*. En grec on a de *κωπ* (*κωφός*) *κάπων* et *κόπτω*. L'*α* de *κάπων* paraît représenter la voyelle faible; l'*ο* de *κόπτω* est *ο*. En gothique on a de *slāk* (parf. *sloh*) le partic. *slauhans* et le présent *slaha*.

On peut citer encore comme exemples de la voyelle faible médiale grec *ἐτραγον* de *τρωγ*, goth. *brukans* où le groupe *ru* répond au *ra* de *fractus* et de *ῥαγήναι* (rac. *bhrēg*). V. p. 167. L'*i* représente la même voyelle dans *ἰδρύω* (cf. skr. *sīd*), dans *κίκνυς* «force» que M. Fick rapproche du skr. *çāk*, *çik*.

Dans deux exemples seulement l'*i* indien semble être rendu directement par l'*ο* grec: *δοχμός* qui correspond à *ḡihmā* et *κόσμος* en regard du skr. *çis*. Est-il permis de comparer *κίτανα* «joueur» et *κότταβος*? Cf. ion. *ὄτταβος*. Il serait possible aussi que la voyelle de *νυκτ*-, *noct*- répondît exactement à celle de *νιç*-.

Dans quelques cas le sanskrit offre un  $u$  à la place de l' $i$ ; *gūdā* «intestin», cf. γόδα· έντερα. Μακεδόνες; *udāra* «ventre», cf. ὄδερος· γαστήρ; *su-tūka* «rapide» de *tak* (cf. ταχύς); *vāru-na*, cf. ούρα· νός. Le cas le plus important est celui de la désinence du génitif. Nous croyons que *pātyus* est identique avec πόσιος; voy. page 196.

Avant de finir, nous ne voulons pas omettre de mentionner différentes formes indo-européennes qui sont en désaccord avec la théorie proposée. Peut-être sont-ce des fruits de l'analogie proethnique. Indo-eur. *swādū* en regard de *prthū* etc. (p. 15, 23). Indo-eur. *āstai* (skr. *āste*, gr. ἥσται) au lieu de *astai*. Indo-eur. *ak<sub>1</sub>man* «rocher» à la place de *akman*, *ayas* «æs» et non *āyas* (p. 156). Il est fort singulier aussi de trouver de la rac. *sād* skr. *sādas* = gr. ἔδος, de la rac. *tām* skr. *tāmas* = lat. \**temus* dans *temere*, de la rac. *dāk<sub>1</sub>* lat. *decus* = skr. \**dācas* dans *daçasyāti*, toutes formations qu'il nous est impossible de regarder comme légitimes. Voici un cas bien frappant: en regard du v. h<sup>t</sup>-all. *uoba* on a, très-régulièrement, en sanskrit *āpas* «acte religieux», en zend *hv-āpañh* (Fick I<sup>3</sup> 16), mais en même temps skr. *āpas*, lat. *opus*, inexplicables l'un et l'autre.

Pour que le phonème  $\bar{a}$  remplit un rôle morphologique parfaitement identique avec celui de  $i$  ou  $u$ , il faudrait, en vertu du même principe qui ne permet point de racines finissant par *in*, *ir* etc. (p. 125), qu'aucune racine ne montrât  $\bar{a}$  suivi d'une sonante. Mais ici semble cesser le parallélisme de  $\bar{a}$  avec les autres coefficients sonantiques, parallélisme qui du reste, considéré au point de vue physiologique, est assez énigmatique.

Voici quelques-unes des racines où nous devons admettre, provisoirement du moins, le groupe  $\bar{a}$  + sonante. Rac.  $\bar{a}r$  (soit  $a_1\bar{a}r$ ) «labourer»,  $\bar{a}r$  ἀραρίσκω,  $\bar{a}l$  «nourrir» (goth. *ala ol*),  $\bar{a}n$  «souffler» (goth. *ana on*),  $\bar{a}u$  «gagner» (ἀπο-λάνω, ληΐς, sl. *lonŭ*). Le grec offre entre autres:  $\theta\bar{a}l$  θάλλω, τέθᾶλα, θᾶλέω; —  $\xi\bar{a}u$  ξαίνω, ἐπί-ξηνον; —  $\pi\bar{a}r$  πᾶνρος, πᾶρος, πηρός et avec  $\bar{a}_2$  (ταλαί-)πωρος, cf. p. 60; —  $c\bar{a}r$  σᾶίρω, σέσᾶρα, σεσᾶρντα et σωρός; —  $ck\bar{a}l$  σκάλλω, σκῶληξ; —  $\gamma\bar{a}u$  γᾶ(F)ίω, γᾶνρος, γέγη(u)θα; —  $\delta\bar{a}u$  δα(F)ίω, δέδη(F)α, δεδᾶντα (dans Nonnus d'après Veitch);

— και κα(ῥ)ίω, ἐκη(ῥ)α<sup>1</sup>; — κλαῦ κλαῖς et avec *ā*, κλωβός (Grdz. 572); — φᾶυ (rac. secondaire) πιφαῦσκαω, φά(ῥ)εα; — χρᾶυ χρᾶίνω, ξα-χρηής. A la p. 57 sont réunis plusieurs exemples gréco-italiques de ce genre. Une partie de ces racines sont indubitablement hystérogènes. Ainsi *μαίνουμαι* vient vraisemblablement de *μεν* comme *καίνω* de *κεν* (p. 103); plus tard l'*α* donna lieu à une méprise, et l'on forma *μέμηνα*, *μήνις*, *μάντις*. L'*o* du lat. *doleo* indique également que l'*α* de *δάλλει· κακουργεῖ* n'est point originaire (cf. p. 107), et cependant l'on a *δᾶλέομαι*.

A cette famille de racines se joignent les exemples comme *krēm*, *mēl* (p. 166 seq.).

C'est une conséquence directe de la théorie et une conséquence pleinement confirmée par l'observation que l'*α* (*Α*) des diphthongues *αι* et *αυ* ne puisse être expulsé. On pourrait objecter le lat. *miser* à côté de *maereo*, mais *maereo* est apparemment pour *moereo* de même que *paenitet* (Corssen I<sup>2</sup> 327) est pour *poenitet*.

Les racines qu'on abstrait de formes comme le lat. *sarpo* ou *taedet* sont incompatibles avec notre théorie. La voyelle des racines étant toujours *e*, jamais *a*, il faudrait poser pour racines *searp* *teaid*, soit *sārp* *tāid*. Or on ne trouve pas d'*ā* long dans les groupes radicaux de cette espèce.

Mais quelles garanties a-t-on de l'ancienneté de ces radicaux? Les racines telles que *derk* ou *weid* peuvent le plus souvent se suivre facilement jusque dans la période indo-européenne. Dès qu'il s'agit des types *sarp* et *tāid*, c'est à peine si l'on recueille une ou deux coïncidences entre le grec et le latin, entre le slave et le germanique. Des 22 verbes gothiques qui suivent l'*ablaut* *faīfa* *faīfalþ*, ou *haita* *haihait*, et dont la partie radicale finit par une consonne, 6 se retrouvent dans une des langues congénères, mais sur ce nombre *salta* = lat. *sallo* est notoirement hystérogène; *fāha* si on le compare à *pango* ne doit sa nasale qu'au suffixe; *hāha* de même; il est comparé à la p. 59 avec le lat. *cancelli* et le skr. *kañcate*, mais *κάκαλον* et le skr. *kācana* «attache» ne connaissent

1. Déjà à la p. 169 nous avons eu l'occasion de contester que l'*η* de *ἐκηα* vint du digamma: *ἐ-κηῥ-α* est à *keau* ce que *ἐ-σσευ-α* est à *seu*. La flexion idéale serait *ἐκηα*, \**ἐκᾶυμεν*, \**ἐκᾶντο*, cf. *ἐσσενα*, \**ἐσσυμεν*, *ἐσσντο* (p. 21, 146).

point de nasale; *auka* enfin rentre dans un cas particulier dont il sera question ci-dessous. En réalité il n'existe donc que deux cas, *valda* = sl. *vlada*, *skaida* = lat. *caedo*. On remarque bien que la coïncidence, dans ces deux cas, ne dépasse pas les idiomes les plus rapprochés<sup>1</sup>. Ces fausses racines pouvaient prendre naissance de manières très-diverses: 1° Par l'addition de déterminatifs à la forme faible des racines comme *āl* et *gāu*. Ainsi le goth. *al̥fa* est une continuation de *ala*, le lat. *gaudeo* est du consentement de tous une greffe tardive de *gau*. 2° Par infection nasale venant du suffixe du présent. 3° Par propagation de la forme faible dans les racines contenant *r*, *l*, *n*, *m*. Ainsi naît le grec *θαρος* (p. 129), ainsi le gréco-it. *phark* (*farcio* — *φράσσω*, cf. *frequens*), car même en latin *ar* est dans plusieurs cas un affaiblissement, v. le chap. VI. 4° Par la combinaison des procès 1 et 3; ex.: *spar-g-o* de *sper* (*σπείρω*). 5° Par la propagation de formes contenant *a*<sub>2</sub>. S'il est vrai par exemple que le goth. *blanda* soit parent de *blinda* «aveugle», il faut qu'une confusion ait été occasionnée, à l'époque où la reduplication subsistait partout, par le parf. *beblind* du présent perdu \**blinda*. Cette forme s'associant à *fefal̥p* etc., était capable de produire *blanda*.

Les remarques qui précèdent ne s'appliquent pas aux racines où l'*a* est initial comme *aīdh*, *aug*, *angh*, *arg*, dont on ne saurait contester la haute antiquité. Mais ces racines n'en sont pas moins dûes à des modifications secondaires. Comme nous essayons de l'établir au chap. VI, elles sont issues de racines contenant l'*e*. Par exemple le thème *aus-os* «aurore» et toute la racine *aus* procèdent de la racine *wes*, *angh* procède de *negh* etc.

1. Nous ne trouvons que 3 exemples qui puissent à la rigueur prétendre à un âge plus respectable: 1° Lat. *laedo*, cf. skr. *srédhati*. Comme toutes les formes parentes montrent *e* (v. p. 75), ce rapprochement ne peut être maintenu qu'à condition d'admettre une perturbation du vocalisme dans la forme latine. 2° Gr. *σάσαρος*, cf. skr. *śūśyati*. Nous n'attaquons pas ce parallèle; nous ne nous chargeons pas non plus d'expliquer l'*a* du grec, mais il faut tenir compte de l'*e* du v. h<sup>2</sup>-all. *siurra* «gale», v. Fick III<sup>2</sup> 327. L'*a* du lith. *sáusas* (cf. p. 69) peut se ramener à volonté à *e*, *a*<sub>2</sub> ou *ā*. 3° Lat. *candeo*, gr. *κάνθαρος*, cf. skr. *cándrá*. Ce dernier cas est un peu plus redoutable que les deux premiers. Cependant le groupe *an* peut, ici encore, provenir d'un affaiblissement tel que ceux dont nous parlerons au chap. VI.

On ne trouve pas de racines terminées vocaliquement et dont le vocalisme consisterait uniquement dans  $a_1$ , comme serait « $sta_1$ » ou « $pa_1$ ». A la rigueur les présents sanskrits comme *tī-ṣṭha-ti*, *pī-ba-ti*, pourraient passer pour contenir de telles racines. Il faudrait attribuer à ces formes une antiquité énorme, car ce serait y voir la base, insaisissable partout ailleurs, de racines comme  $sta_1-a$ ,  $pa_1-o$  (gr. *στᾶ*, *πα*; skr. *sthā-tār*, *pā-tār*). Mais il est bien plus admissible de dire tout simplement que ces formes sont dûes à l'analogie des verbes thématiques, et que *ṛ-στᾶ-τι* est plus vieux que *tī-ṣṭha-ti*.

Appelons Z tout phonème autre que  $a_1$  et  $a_2$ . On pourra poser cette loi<sup>1</sup>: chaque racine contient le groupe  $a_1 + Z$ .

Seconde loi: sauf des cas isolés, si  $a_1$  est suivi de deux éléments, le premier est toujours une sonante, le second toujours une consonne.

Exception. Les sonantes  $a$  et  $o$  peuvent être suivies d'une seconde sonante.

Pour donner des formules aux différents types de racines que permettent ces deux lois, appelons S les sonantes  $i$ ,  $u$ ,  $n$ ,  $m$ ,  $r$  (1),  $a$ ,  $o$ , et désignons par C les consonnes par opposition à sonantes. Comme ce qui vient après  $a_1$  forme la partie la plus caractéristique de la racine, il est permis de négliger les différentes combinaisons auxquelles les phonèmes qui précèdent  $a_1$  donneraient lieu. Ainsi  $a_1i$ ,  $ka_1i$ ,  $ska_1i$ , rentreront pour nous dans le même type, et il suffira d'indiquer par  $x$  Z placé entre crochets qu'il peut y avoir différents éléments avant  $a_1$ . Ces formules ne comprennent que le premier grand embranchement de racines, mais conservent leur raison d'être dans le second, dont nous parlerons au § 14.

1<sup>er</sup> type:  $[x Z +] a_1 + Z$ .

2<sup>e</sup> type:  $[x Z +] a_1 + S + C$ .

Type résultant de l'exception à la seconde loi:

$[x Z +] a_1 + A (o) + S$ .

---

1. Il faut avertir le lecteur que nous restituons  $a_1$  par hypothèse à certaines racines telles que *pū* «pourrir» qui ne le montrent plus nulle part et que nous considérons de plus près au chap. VI.



## § 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion.

### REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

#### 1. *Forme des suffixes.*

Nous ne considérons que les suffixes primaires.

La loi fondamentale des racines était de renfermer le groupe  $a_1 + Z$ . Une loi analogue, mais plus large, régit les syllabes suffixales: *tout suffixe contient  $a_1$ .*

Exception. Le suffixe du participe présent actif *-nt* ne possède pas  $a_1$ .

Les formes dont l'analyse est douteuse cachent peut-être d'autres exceptions, dont on ne peut tenir compte.

Les suffixes se divisent en deux grandes classes, selon que  $a_1$  est suivi ou non d'un phonème.

Dans le premier cas la formule coïncide avec celles des syllabes radicales. Les principaux suffixes de cette classe sont  $-a_1n$ ,  $-ma_1n$ ,  $-wa_1n$ ,  $-a_1m$ ,  $-a_1r$ ,  $-ta_1r$ ,  $-a_1s$ ,  $-ya_1s$ ,  $-wa_1s$ ,  $-a_1i$ ,  $-ta_1i$ ,  $-na_1i$ ,  $-a_1u$ ,  $-ta_1u$ ,  $-na_1u$ ,  $-ya_1u$  etc. Un thème tel que  $sa_1r-ma_1n$  ou  $ma_1a-ta_1r$  est une combinaison de deux cellules parfaitement semblables l'une à l'autre. — Toutefois le parallélisme de ces suffixes avec les racines n'est pas absolu. Il est restreint par une loi qui exclut des suffixes presque tout autre phonème que  $t$ ,  $s$ , et les sonantes.

La deuxième classe de suffixes est celle qui finit par  $a_1$  (lequel alterne comme ailleurs avec  $a_2$ ). Ce sont entre autres les suffixes  $-a_1$ ,  $-ta_1$ ,  $-aa_1$ ,  $-ma_1$ ,  $-ya_1$ ,  $-wa_1$ ,  $-ra_1$ .

#### 2. *Qu'est-ce qu'on peut appeler les variations vocaliques amenées par la flexion?*

Les deux seules modifications que puisse subir la racine, l'expulsion de  $a_1$  et son changement en  $a_2$ , sont aussi les deux seules modifications dont les suffixes soient susceptibles.

Les variations proethniques du vocalisme, si l'on en fait le total, se composent donc: 1° des cas d'expulsion et de transformation de l' $a_1$  radical; 2° des cas d'expulsion et de transformation de l' $a_1$  suffixal.

Mais pour saisir les phénomènes dans leur lien intérieur, la classification des syllabes en syllabes radicales et syllabes suffixales ne convient pas. Il y faut substituer la division en *syllabes ou cellules présuffixales et prédésinentielles.*

Les syllabes présuffixales sont celles qui précèdent immédiatement un suffixe. Il s'entend de soi-même que, dans le mot primaire, ce ne peuvent jamais être que des racines.

Les syllabes prédésinentielles comprennent: 1° les racines sans suffixe; 2° les suffixes.

Si le terme de *syllabe* n'était ici plus ou moins consacré par l'usage, nous lui préfererions beaucoup celui de *cellule* ou d'*unité morphologique*, car un grand nombre de racines et de suffixes — p. ex. *sta<sub>1A</sub>*, *pa<sub>1rA</sub>* (§ 14), *-ya<sub>1A</sub>*, peut-être aussi *ka<sub>1i</sub>*, *-na<sub>1u</sub>* etc. — sont disyllabiques. Définissons donc bien ce que nous entendons par «syllabe» ou cellule: *groupe de phonèmes ayant, à l'état non affaibli, le même a<sub>1</sub> pour centre naturel*.

Nous nous proposons d'étudier les variations vocaliques du mot primaire (expulsions et transformations de l'*a*) qui sont en rapport avec la flexion. Ce sujet ne touche, sauf une exception douteuse (p. 221), à aucune des modifications que subissent les syllabes présuffixales; il embrasse en revanche *la presque totalité de celles qui s'accomplissent dans les syllabes prédésinentielles*.

Nous ne disons pas *la totalité*, parce que dans certains thèmes-racines tels que skr. *mīdh* ou (*aṣva*)-*vyūḡ* on constate un affaiblissement persistant à tous les cas de la déclinaison. Apparemment cet affaiblissement ne dépend pas de la flexion.

Le principe du changement de l'*a<sub>1</sub>* en *a<sub>2</sub>* étant presque aussi mal connu pour les syllabes prédésinentielles que pour d'autres on ne saurait affirmer que ce changement dépend de la flexion avec une sécurité aussi grande que pour le second genre de modifications, l'expulsion de l'*a*. Néanmoins l'alternance qu'on observe entre les deux *a*, alternance qui se dirige sur celle des désinences nous a déterminé à ranger l'apparition de l'*a<sub>2</sub>* prédésinentiel parmi les phénomènes de flexion.

### Flexion verbale.

#### 1. EXPULSION DE L'*a*.

De la conformation des racines et des suffixes (v. ci-dessus) il résulte, soit pour les noms soit pour les verbes, deux types principaux de thèmes. Dans le premier type *a<sub>1</sub>* finit le thème, dans le second *a<sub>1</sub>* est suivi d'un ou de deux phonèmes.

Thèmes verbaux du premier type:  $rá_1ika_1-$  ( $\lambda\epsilon\iota\kappa\epsilon-$ ),  $riká_1-$  ( $\lambda\iota\kappa\acute{\epsilon}-$ ),  $ra_1iksyá_1-$  ( $\lambda\epsilon\iota\psi\epsilon$ ),  $spakya_1-$  ( $\rho\alpha\varsigma\gamma\alpha-$ ),  $gmśká_1-$  ( $\beta\alpha\sigma\kappa\epsilon-$ ).

Thèmes verbaux du second type:

a. Racine simple ou redoublée. Ex.:  $á_1s-$  ( $\acute{\epsilon}\sigma-$ ),  $á_1i-$  ( $\epsilon\iota-$ ),  $bhá_1A-$  ( $\varphi\acute{\alpha}-$ ),  $rá_1igh-$  ( $\lambda\acute{e}h-$ ),  $ká_1As-$  ( $\zeta\acute{\alpha}s-$ ),  $bhá_1bhá_1r-$  ( $b\acute{i}bh\acute{a}r-$ ).

b. Racine + suffixe. Nous pensons que les caractéristiques  $-na_1u$  et  $-na_1A$  des classes 5 et 9 ne sont pas plus des suffixes proprement dits que  $-na_1g$  dans  $yunágmi$  (v. chap. VI). Mais cela est indifférent pour la flexion, et nous pouvons réunir ici toutes ces formes:  $strná_1u^{-1}$  ( $str\grave{n}ó-$ ),  $prná_1A-$  ( $pr\grave{n}\acute{a}-$ ),  $yuná_1g-$  ( $yunág-$ ),  $righyá_1A-$  ( $lihy\acute{a}-$ , optatif).

Les expulsions d'*a*, dans les syllabes prédésinentielles, se ramènent à deux principes très-différents: la *qualité du phonème initial des désinences* et l'*accentuation*. Selon que l'un ou l'autre des deux principes règne, il naît deux modes de flexion auxquels on nous permettra d'appliquer les termes de **flexion faible** et de **flexion forte** indo-européenne. Dans la flexion forte, la seule qu'admette le verbe, l'expulsion de l'*a* se dirige d'après l'accent.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui, après la belle découverte de M. Verner, que l'accentuation indienne peut passer, et cela particulièrement dans les formes verbales, pour l'image presque absolument fidèle de l'accentuation proethnique. La contradiction où était l'accent verbal grec avec celui du sanskrit et du germanique se résout par la théorie de M. Wackernagel qui en fait, comme on sait, un cas particulier de l'*enclisis*. Conformément à ce que fait attendre cette théorie, les infinitifs et les participes grecs échappent à la loi du verbe fini et s'accordent dans leur accentuation avec les formes sanskrites.

Que l'accent à son tour soit la principale force en jeu dans

---

1. Il est beaucoup plus admissible de ramener l' $\bar{u}$  du gr.  $\delta\epsilon\lambda\acute{\nu}\nu\mu\iota$  à la diphthongue  $\epsilon\nu$  que de supposer que l' $\bar{o}$  du skr.  $str\grave{n}ómi$  sorte de  $\bar{u}$ . L' $\bar{u}$  des formes iraniennes n'a rien à faire avec l' $\bar{u}$  grec; c'est un allongement de l' $u$  des formes faibles. Peut-être la suppression de la diphthongue suffixale, en grec, fut-elle occasionnée par l'introduction secondaire de la diphthongue radicale, les formes comme  $*\zeta\epsilon\nu\gamma\gamma\epsilon\nu\mu\iota$ ,  $*\delta\epsilon\lambda\acute{\nu}\nu\epsilon\nu\mu\iota$ , étant d'une prononciation difficile. Si le verbe  $\kappa\iota\nu\acute{\epsilon}\omega$ , à côté de  $\kappa\acute{\iota}\nu\upsilon\tau\alpha\iota$ , est pour  $*\kappa\iota\nu\acute{\epsilon}F\omega$ , nous aurions là un dernier reste de l' $\epsilon$ .

les dégradations de la flexion, c'est un fait proclamé d'abord par M. Benfey, mis en lumière dans ces derniers temps par les travaux de M. Osthoff et de M. Brugman et sur lequel la plupart des linguistes tombent d'accord dès à présent.

Nous allons essayer de réduire à des principes aussi simples que possible: 1° les résultats des déplacements d'accent, 2° les déplacements d'accent eux-mêmes.

Il n'y a d'autres thèmes verbaux paroxytons que les formes comme  $rá_1ika_1^{-1}$ , où l'accent est indifférent, ainsi que cela ressort de la loi I (v. ci-dessous). On peut donc poser la règle comme si tous les thèmes étaient oxytons.

Ces règles sont celles de la flexion forte en général sans distinction du nom et du verbe.

I.  $L'a_1$  QUI FINIT UN THÈME ET QUI PORTE LE TON NE PEUT S'EN DÉPARTIR EN AUCUN CAS.

II. SI LA LOI I N'Y MET OBSTACLE, TOUTE DÉSINENCE SUSCEPTIBLE D'ACCENT (C'EST-A-DIRE FORMANT UNE SYLLABE) S'EMPARE DU TON DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE.

III. AUSSITÔT PRIVÉ D'ACCENT,  $L'a_1$  DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE SE PERD.

L'énoncé de la loi II renferme implicitement l'hypothèse à laquelle nous recourons pour expliquer la variation de l'accent: c'est de poser les désinences dites secondaires comme étant en réalité les plus primitives. La forme indo-européenne de ces désinences n'est pas encore déterminée pour chaque personne avec la même sûreté; mais du moins il n'y a pas de doute possible touchant celles du singulier de l'actif, et c'est là le point principal pour ce que nous avons en vue.

Actif: -m -s -t; - $ma_1$  - $ta_1$  -nt; -wa -tam -taam.  
Moyen<sup>2</sup>: - $ma_1$ ? -sa -ta; - $ma_1dha$  - $dhwa_1$  -nta; -wadha — — .

La combinaison de ces désinences avec les thèmes  $rá_1ik$ ,  $prná_1a$ ,  $riká_1$  — ces exemples suffiront — donnera d'après ce qui est stipulé plus haut:

1. Sur le skr. *píparti* etc. v. p. 191.

2. Sur le grec -*oo*, -*zo* etc. v. p. 101 seq.

Actif	Moyen	Actif	Moyen	Actif	Moyen
rá <sub>1</sub> ik-m <sup>1</sup>	rik-má	pṛná <sub>1</sub> A-m	pṛn <sup>A</sup> -má	riká <sub>1</sub> -m	riká <sub>1</sub> -ma
rá <sub>1</sub> ik-s	rik-sá	pṛná <sub>1</sub> A-s	pṛn <sup>A</sup> -sá	riká <sub>1</sub> -s	riká <sub>1</sub> -sa
rá <sub>1</sub> ik-t	rik-tá	pṛná <sub>1</sub> A-t	pṛn <sup>A</sup> -tá	riká <sub>1</sub> -t	riká <sub>1</sub> -ta
rik-má <sub>1</sub>	rik-má <sub>1</sub> dha <sup>2</sup>	pṛn <sup>A</sup> -má <sub>1</sub> <sup>3</sup>	pṛn <sup>A</sup> -má <sub>1</sub> dha	riká <sub>1</sub> -ma <sub>1</sub>	riká <sub>1</sub> -ma <sub>1</sub> dha
rik-tá <sub>1</sub>	rik-dhwá <sub>1</sub>	pṛn <sup>A</sup> -tá <sub>1</sub>	pṛn <sup>A</sup> -dhwá <sub>1</sub>	riká <sub>1</sub> -ta <sub>1</sub>	riká <sub>1</sub> -dhwa
rik-ñt	rik-ñtá	pṛn <sup>A</sup> -ñt	pṛn <sup>A</sup> -ñtá	riká <sub>1</sub> -nt	riká <sub>1</sub> -nta
rik-wá	rik-wádha <sup>3</sup>	pṛn <sup>A</sup> -wá	pṛn <sup>A</sup> -wadha	riká <sub>1</sub> -wa	riká <sub>1</sub> -wadha
rik-tám	—	pṛn <sup>A</sup> -tám	—	riká <sub>1</sub> -tam	—
rik-táam	—	pṛn <sup>A</sup> -táam	—	riká <sub>1</sub> -taam	—

A l'impératif, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> pers. sing. moy. (skr. *dvīśvá*, *prñīśvá*; *dvīśtām*, *prñīśtām* etc.) répondent à la règle. La 3<sup>e</sup> pers. de l'actif, forme forte (skr. *dvēstu*, *prñātu*), paraît être en contradiction avec le principe des «désinences qui font une syllabe». Mais ici nous touchons à la question des désinences «primaires».

La plupart des formes «primaires» peuvent se tirer des formes «secondaires» au moyen de l'élément *i* que suppose M. Fr. Müller: *-m-i* *-ma-i*(?), *-s-i* *-sa-i*, *-t-i* *-ta-i*, *-nt-i* *-nta-i*, *-mas-i* *-madha-i*, *-was-i* *-wadha-i* (peut-être l'*s* de *-mas-i* et *-was-i* vient-il de l'ancien *dh* transformé en *-s* à la fin du mot, conservé au moyen par l'*a* qui suivait?). M. Bergaigne fait remarquer (Mém. Soc. Ling. III 105) que deux couples de désinences sanskrites du moyen, *-dhvam* *-dhve* et *-ram* *-re* présentent un rapport différent et il suppose que la nasale de *-dhvam* et *-ram* a été ajoutée après coup. Comme le grec *-σθι* indique de son côté une forme *-dhwa<sub>1</sub>*, cette hypothèse est extrêmement vraisemblable. La série s'augmente donc encore de 2 cas. Nous ne pouvons savoir si le *-tu* de *dvēstu*, *prñātu*, n'a point été formé par l'addition d'un *-u*, comme *-ti* par l'addition d'un *-i*.

Maintenant pourquoi, l'*i* ou l'*u* une fois ajoutés dans *ráikm-i* et les formes du même genre, le ton n'a-t-il pas passé selon la règle sur la désinence? A cela on peut trouver deux réponses principales. A l'époque où l'*i* (*u*) fut ajouté, l'attraction que la désinence exerçait sur l'accent, pouvait avoir cessé. En second

1. Comme nous l'avons dit p. 40 seq. nous supposons que *raikm* devant la voyelle initiale d'un mot venant après lui dans la phrase aurait été monosyllabe; qu'en général l'*m* de la 1<sup>e</sup> personne ne faisait syllabe que dans les cas de nécessité absolue.

2. Ou *rikma<sub>1</sub>dhá*, *rikwadhá*?

3. Par altération secondaire *-nA-* est devenu *-n<sup>A</sup>-*, v. p. 178 seq.

lieu, il est très-digne de remarque que la voyelle désinentielle soit dans les quatre formes en question (*dvésmi*, *dvéksi*, *dvésti*, *dvéstu*) un *i* ou un *u*, qui n'est suivi d'aucun autre phonème. Certains indices font croire que l'*i* et l'*u*, dans ces conditions, avaient une prononciation très-faible qui les rendait incapables de porter l'accent<sup>1</sup>. C'est ce qui se vérifie dans la flexion nominale pour le locatif *ukśāni*, *dātāri* etc., peut-être aussi pour les nominatifs neutres comme *pācu* (gén. *paçvās*), v. p. 222. On nous fera remarquer qu'une autre forme de l'impératif, la 2<sup>e</sup> personne *dviḍḍhi*, *prñihī* etc., s'oppose à une hypothèse de ce genre. A cela on peut répondre premièrement que le thème fort fait de fréquentes apparitions dans ces impératifs. On a en sanskrit *çādhī*, *çaçādhī*, *bodhī* (de *bodh*), *gāhāhī* que cite M. Benfey *Or. u. Occ.* I 303, *gr̥bhñāhī*, *prñāhī* (Ludwig Wiener Sitzungsber. LV 149); en grec βῆθι, ἔλῃθι, σύμ-πωθι, δίδωθι, ἔλῃθι (Curt. Verb. II 35). En second lieu, quand on considère le caractère presque

1. Si l'on admet cette explication, l'hypothèse de la priorité des désinences secondaires n'est plus absolument nécessaire. Au reste certains faits ne seraient pas loin de nous faire croire que les sonantes *i*, *u*, *ṛ*, *ṛ̥*, suivies ou non d'un phonème, étaient incapables de prendre l'accent, et que la désinence pour attirer le ton devait contenir un *a* (*a*<sub>1</sub>, *a*<sub>2</sub>, *Δ*). C'est la 3<sup>e</sup> personne du pluriel qui est en question. En sanskrit le présent de la rac. *ças* fait suivant Pāṇini *çāsmi*, *çāssi*, *çāsti*, *çīśvās*, *çīśmās*, *çāsati* (cf. *mārganti*). Les présents redoublés, sans montrer, il est vrai, la racine pleine, évitent cependant d'accentuer -*ṇti* et retirent le ton sur la reduplication: *pīparmi*, *pīpṛmās*, *pīprati*. Enfin devant la désinence -*us* ou -*ur*, bien qu'elle n'ait rien de commun avec la première (J. Darmesteter *Mém. Soc. Ling.* III 95 seq.), on trouve réellement la racine pleine, *vivyaçus*, *avivyaçus* en regard de *viviktās*, *viveçus*, *āguhavus*, *açīçrayus* etc. V. Delbrück *Altind. Verb.* 65.

Tout cela semble témoigner d'une époque où la 3<sup>e</sup> personne du pluriel à l'*actif* était une forme forte. Et cependant d'autres indices y contredisent. Ne retrouvons-nous pas dans les langues les plus diverses le pendant du skr. *s-ānti* «ils sont» où l'*a*<sub>1</sub> radical est perdu? Oui, mais ici se présente une nouvelle complication. Ni le gr. *ἐντι* ni le lat. *sunt* ni le sl. *sąti* ni le goth. *sind* ne s'accordent avec un primitif *sṇti* à nasale sonante, et l'on se demande si l'affaiblissement radical incontestable pour cette forme ne tiendrait pas précisément à la nature particulière de sa désinence. Nous ne voulons pas nous perdre dans ce problème très-compiqué déjà effleuré p. 39 i. n. Il nous semble qu'en somme la première théorie, basée sur les désinences secondaires, satisfait davantage que celle-ci.

facultatif de la désinence -*dhí*, on se demande si elle n'est pas dans l'origine une particule libre agglutinée plus tard au thème.

Il reste à considérer différents paradigmes offrant une anomalie apparente ou réelle.

1. Les formes fortes de la 3<sup>e</sup> classe avaient, croyons-nous, deux accents dans la langue mère, l'un frappant la racine et l'autre le redoublement (v. § 13 fin). Le saut de l'accent dans skr. *píprmas* en regard de *píparti* n'est donc qu'apparent.

2. Les aoristes sigmatiques comme *ágaisam* ont un vocalisme assez troublé. Les racines finissant par une consonne s'affaiblissent au moyen<sup>1</sup>; ex. *áviksmahi*, en regard de *ácsmahí*. Cela nous donne le droit de supposer que ce temps a possédé primitivement dans toute son extension l'alternance de formes fortes et de formes faibles que la structure du thème doit y faire attendre. Le pluriel et le duel de l'actif ainsi que le moyen pour certaines racines, ont donc subi un métaplasme. L'accentuation n'est pas moins corrompue que le vocalisme (Benfey Vollst. Gramm. p. 389). En grec les formes fortes ont prévalu comme en sanskrit (p. 128).

3. La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> pers. sing. du parfait semblent se prêter assez mal à notre théorie, puisque -*ta* (skr. -*tha*) et -*a* pouvaient prendre l'accent. Mais aussi l'*a* radical n'est point  $a_1$ , il est  $a_2$ . C'est là, je crois, une circonstance importante, bien qu'il soit difficile d'en déterminer au juste la portée. Le fait est que les règles qu'on peut établir pour les déplacements de l'accent et la chute de l'*a* sont souvent éludées quand cet *a* apparaît sous la forme de  $a_2$ . Cf. § 13 fin.

4. Optatif en - $yá_1A$ . Fléchi comme *prná\_1A* ce temps devait faire au pluriel (\**rikyA-má*) *riky<sup>A</sup>-má*, au moyen (\**riky<sub>A</sub>-tA*'), *riky<sup>A</sup>-t<sub>A</sub>*. Mais le groupe  $y^A$  ne peut subsister. Il se change en  $\bar{i}$  dès la période proethnique tout de même que  $r^A$  se change en  $\bar{r}$  (v. p. 179 et le chap. VI). Toutes les formes qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif avaient donc  $\bar{i}$  dans la langue mère. Pour le moyen M. Benfey a établi ce fait dans son écrit *Ueber die Entstehung etc. des indog. Optat.*<sup>2</sup> (Mémoires de l'Acad. de Göttingue

1. Bopp *Kr. Gramm. der Sanskr.-Spr.* § 349. Delbrück *Altind. Verb.* p. 178 seq.

2. Bopp considère que l'accentuation de *διδόιστο*, *διδόισθε*, doit faire admettre que la contraction s'est accomplie dans le grec même. Mais qui

XVI 135 seq.). Au pluriel et au duel de l'actif le même *i* apparaît dans toutes les langues européennes: lat. *s-i-mus* (sing. *s-iē-m*), gr. *ε-ι-μεν* (sing. *ε-ι-η-ν*), sl. *jad-i-mŭ* (sing. *jaždŭ* = \**jadŭ*), goth. *ber-ei-ma* (le singul. *berēiþ* s'est dirigé sur le pluriel). Nous renvoyons au travail déjà cité de M. Paul *Beitr.* IV 381 seq., sans pouvoir toutefois nous associer à la conception de l'auteur qui voit dans l'*i* «une contraction de -yā». En sanskrit nous trouvons au pluriel et au duel de l'actif *lihyāma*, *lihyāva* etc. Ces formes sont dûes à l'extension analogique du singulier. Qu'on considère: 1° que les langues d'Europe sont unanimes dans l'*i*; 2° que la théorie générale de la flexion veut *i*, non *yā*; 3° que les cas comme *pāmi pāmās* en regard du gr. *φαμι φαμεν* établissent un précédent pour la propagation de l'*ā* long (p. 147); 4° qu'en sanskrit même le moyen offre l'*i* et que toute divergence entre le moyen et le pluriel-duel de l'actif a un caractère anormal; 5° enfin que le zend montre l'*i* dans quelques formes actives: Justi donne *daiditem* (3° p. du.), puis *çāhī*, *fra-zahī*, *daidī*, formes du singulier qui ont reçu l'*i* par analogie<sup>1</sup>.

Le précatif védique (Delbr. l. c. 196) suit exactement dans sa flexion l'exemple de l'optatif. Actif: *bhū-yās-am*, *kri-yās-ma*; moyen: *muć-iś-īa* etc.

sait si cette accentuation existait ailleurs que dans l'écriture où la théorie grammaticale ne pouvait manquer de l'amener. C'est ainsi que *τιδέει* n'est propérispomène que grâce aux fausses conclusions tirées de *τιδέει*, v. Brugman Stud. IX 296. — On sait que M. Benfey pose *iā* comme caractéristique. Les arguments objectifs pour l'*i* long se bornent à ceci: 1° On trouve une fois dans le Mahābhārata *bhūñjīyām*; 2° Rig-Véda X 148, 2, le mètre, dit l'auteur, demande *sahīās* (*dāsīr vícaḥ sūriṇa sahīās*). Il serait plaisant que nous nous méliions d'attaquer M. Benfey sur des points de métrique védique. Nous avouons seulement, comme impression toute personnelle, être peu satisfait d'une pareille chute de *triṣṭubh* et l'être bien davantage de *sūriṇa sahyās* (— ∪ —), quand même on devrait faire deux syllabes de l'*ā* de *dāsīr*, parce que du moins la 8<sup>me</sup> syllabe du pada se trouve ainsi être une longue, selon l'habitude. Quant à *duhīyat*, M. Benfey y voit une forme thématique. Nous sommes donc en droit d'y supposer le thème faible *duhī-*. — Parmi les optatifs que donne Delbrück (l. c. 196) on trouve *gākṣīyāt*. Outre que dans le texte cette forme est placée tout près de *papīyāt*, l'*i* peut s'expliquer comme voyelle de liaison (allongée par l'effet de *y*).

1. En sanskrit l'optatif de la 3<sup>e</sup> classe accentue au moyen la syllabe de reduplication. Rien n'indique que cette particularité soit primitive.



5. Optatif de la conjugaison thématique. La caractéristique, ainsi que l'admet M. Benfey, est un  $-i$  long<sup>1</sup> que nous croyons sorti de  $-ya_1$  à peu près comme dans les formes faibles dont il vient d'être question. Mais il est fort difficile de dire d'après quel principe la réduction de  $-ya_1$  en  $-i = *y^A$  a pu se faire ici, la tonique précédant la caractéristique. La flexion est unique en son genre. On attendrait que le thème skr. *tudé* (= *\*tudá-i*) fit au pluriel «*tudímá*», puisque l'*a* est suivi d'un phonème. Mais on remarque que cet *a* est  $a_2$  (p. 87), ce qui, nous l'avons vu, change beaucoup la question. L'*a* se maintient donc, et il en résulte ce phénomène inconnu d'ailleurs d'une flexion sans dégradation se faisant sur un thème qui ne finit point par  $a_1$ . — Par une coïncidence curieuse mais fortuite sans doute l'alternance des anciennes diphthongues slaves *ě* et *i* dans l'impér. *nesi*, *nesi*, *nesěmŭ*, *nesěte*, *nesěvě*, *nesěta* semble se refléter dans le zend *barōis*, *barōit*, *baraēma*, *baraētem* (moy. *baraēsa*, *baraēta*; au pluriel *ōi* réparait). Nous avons cherché en vain ce qui pourrait justifier une différence originaire entre la diphthongue du singulier et celle du pluriel ou du moyen<sup>2</sup>.

Subjonctif des verbes thématiques. Nous ne sommes pas arrivé à nous faire une opinion sur la forme primitive d'un subjonctif comme le gr. *φέρω φέρης* etc. L'*ā* du lat. *ferāt* serait composé de  $a_1 + a_1$ ,  $e + e$ ? Ne serait-ce pas plutôt *feram ferēs* le vrai subjonctif? Et a-t-on le droit de séparer *moncat*, *audiat*, de l'optatif ombrien *portaia*?

## 2. APPARITION DU PHONÈME $a_2$ .

La flexion verbale ne connaît la transformation de l' $a_1$  en  $a_2$  que dans deux cas :

1. On sait que l'*oi* de la 3<sup>e</sup> pers. sing. de l'optatif grec (*παίδεύοι*) ne compte jamais pour brève, et en conséquence l'accent reste sur la pénultième. Il y a peut-être là, comme on l'a supposé, un indice de l'*i* long.

2. On pourrait supposer que primitivement le ton passait sur les désinences et qu'en même temps l' $a_2$  du singulier était remplacé par  $a_1$  : 3<sup>e</sup> sg. *tudá<sub>2</sub>it*, plur. *tudá<sub>1</sub>imá*. Ceci permettrait à la vérité d'établir entre *nesi* et *nesěmŭ* la même proportion qu'entre *vlŭci* (*λύκοι*) et *vlŭcě* (*\*lvnes*, v. p. 91). Mais, outre qu'en général l'*ōi* et l'*āē* du zend paraissent varier sans règle fixe, on ne voit pas en vertu de quelle loi l'*a*, au lieu de tomber au pluriel, se serait contenté de devenir  $a_1$ .

1° Dans la conjugaison thématique, où le phénomène paraît pouvoir s'expliquer par la nature de la consonne qui suit l'*a*. Voy. p. 87.

2° Au singulier du parfait, où l'*a* transformé est un *a* radical. La 1<sup>re</sup> personne conservait peut-être *a*<sub>1</sub>. Voy. p. 71 seq.

### Flexion nominale.

#### 1. EXPULSION DE L'*a*.

A. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion forte.

##### THÈMES OXYTONS.

Les thèmes finissant par *a*<sub>1</sub> se comportent comme dans la flexion verbale. L'accent ne passe point sur les désinences, et l'*a* persiste par conséquent à toutes les formes<sup>1</sup>.

La première remarque à faire relativement aux thèmes où l'*a*<sub>1</sub> est suivi d'un ou de deux phonèmes, c'est qu'ils *n'appartiennent à la flexion forte qu'au singulier*. Le pluriel et le duel devront donc être traités sous la lettre B.

On sait que l'ancienneté de l'accentuation sanskrite est prouvée ici par son accord avec celle des monosyllabes grecs.

Les cas faibles, c'est-à-dire accentués sur la désinence et dépourvus d'*a* dans la syllabe prédésinentielle, sont: l'instrumental, le datif, le génitif. Les désinences sont -*ā*, -*ai* (p. 92), -*as*.

Les cas forts ou pourvus d'*a* sont: le nominatif, l'accusatif, le locatif, le vocatif. Les désinences sont -*s*, -*m*, -*i*, e<sup>t</sup> *zéro*.

On le voit, le principe posé plus haut se vérifie. Ce qui fait qu'il y a des cas forts, c'est uniquement l'incapacité de certaines désinences à recevoir le ton<sup>2</sup>. Au vocatif d'ailleurs l'accent fuit vers le commencement du mot.

1. L'accentuation du pronom skr. *a* dans les formes comme *asyá* (à côté de *ásya*) sera née secondairement, quand le besoin de distinguer certaines nuances se sera fait sentir (voy. le dictionnaire de Grassmann, col. 207). Celle qu'accuse le goth. *þize*, *þizos*, paraît être simplement proclitique: le sanakrit a *tásya*, *tésām*, *tásyās*.

2. Nous devons nous contenter de citer la théorie différente et très-complète que M. Bergaigne a présentée sur ce sujet Mém. Soc. Ling. II 371 seq. Comme cette théorie est liée intimement à la question de l'origine des désinences et de la flexion en général, la discussion qu'elle demanderait ne manquerait pas de nous entraîner fort loin.

Nous venons de ranger le locatif parmi les cas forts. Effectivement on sait qu'en sanskrit la forme forte y est permise, sinon obligatoire comme dans *pitāri*, *dātāri*<sup>1</sup>. Deux exemples particulièrement intéressants sont *dyāvi* (cf. *divé* etc.) et *kṣāmi* en regard de l'instr. *kṣamā*. Sur l'aversion qu'a le ton pour l'i final v. p. 190.

Les phénomènes spéciaux du nominatif, qui parfois se formait sans s, demandent à n'être pas séparés de la question de l'a<sub>2</sub>. Il nous faut donc renvoyer le lecteur à la page 213.

Dans l'application de la théorie qui vient d'être formulée, nous nous bornerons, le sujet étant immense, à relever les points saillants de la déclinaison de chaque espèce de thèmes. Nous adoptons complètement les principaux résultats de l'étude de M. Brugman sur les thèmes à liquide (Stud. IX 363 seq.). Ce travail avait été précédé de la théorie de M. Osthoff sur la déclinaison des thèmes à nasale (Beitr. de P. et B. III 1 seq.), qui s'en approchait beaucoup pour le fond de la conception, mais sans proclamer encore l'expulsion totale de l'a aux cas faibles et sans opérer avec le phonème a<sub>2</sub>. M. Osthoff admettait une échelle d'a de forces différentes. — Nous mettrons encore à profit l'article de M. Brugman sur les suffixes -as, -yas, -was (K. Z. XXIV.1 seq.). Les restes de la dégradation des suffixes en letto-slave sont recueillis par M. Leskien *Archiv für slav. Philol.* III 108 seq.

Comme type de la forme faible nous choisirons le datif.

Thèmes en -wās. L'accent, en sanskrit, s'est retiré aux cas faibles sur le suffixe: *vidūše*, *ḡagṛbhuše* pour \**viduśé*, *ḡagṛbhuśé*. La forme proethnique -us- des cas faibles, telle que l'admet M. Brugman K. Z. XXIV 97, est assurée indirectement par le grec -uia, et *ιδῶι* (ibid. 81), par le goth. *berusjos* et le sl. -ūs-je.

Thèmes à liquide. L'expulsion proethnique de l'a aux cas faibles a été mise en pleine lumière par M. Brugman. Le phénomène le plus singulier est celui du génitif indien en -ur. Nous essayons de l'expliquer de la manière suivante.

1. Les thèmes qui ne finissent pas par une sonante font exception; le locatif y a été mêlé aux cas faibles: *tudatī*, *vidūśi* etc. — De quelque manière qu'on doive expliquer les locatifs védiques sans i comme *mūrdhān*, ils ne peuvent infirmer en rien la théorie.

La désinence du génitif est *-as* et non *-as*. Accentuée, comme dans *padás*, elle a dû en sanskrit se développer en *-ás* (p. 177). Non accentuée, on la voit donner *-us* dans *pátyus*, *sákhyus*, *gányus* (ici par conséquent il faut poser *-us*, non *-ur*). Peu à peu cependant la forme *-as* parvient à éliminer sa rivale.

L'hypothèse de cette désinence *-as* est confirmée: 1° par le vocalisme du grec *-os* et du slave *-e*; 2° par les génitifs comme *yuktés*, *mrdós*, dont il sera question plus bas. Enfin elle éclaireit, jusqu'à un certain point, le génitif sanskrit *mātúr*.

Le prototype de *mātúr* est *mātr-as*. Le groupe *r<sup>4</sup>* doit donner *ṛ*, puis *ūr* (§ 14). La qualité de la voyelle est donc expliquée, mais non sa quantité. En zend on a les génitifs *nars*, *ṣāctars*, qui viennent de *\*nṛs*, *\*ṣāctṛs*, l'*r*-voyelle s'étant développé en *ar* devant *s* comme dans *arshan* et autres cas. Dans *ukšnás* le son *a* ne s'est point fondu avec la nasale qui précède, ce qui s'explique fort bien, croyons-nous, par des raisons physiologiques. Nous reviendrons sur ce point au chap. VI.

D'ordinaire la contraction de *r<sup>4</sup>* en *ṛ* est proethnique. Dans le cas qui nous occupe, le gr. *πατρός*<sup>1</sup>, le goth. *fadr̥s*, paraissent indiquer qu'elle n'est qu'indo-iranienne. Les conditions, aussi, sont assez particulières, l'accent reposant sur le phonème *a*, ce qui ailleurs n'est pas le cas.

Le paradigme indien des thèmes en *-an* est parfaitement régulier. Les langues européennes n'en ont conservé que des débris. On a en latin *caro carnis*, en grec *κύων κυνός*<sup>2</sup>, ainsi que *ἄρνός*. M. Osthoff (l. c. 76 seq.) pose comme thème de ce dernier mot *varan-* (*waran-*). Il nous semble que le skr. *úrāṇa* ne s'accorde bien qu'avec *ur-án*. Ceci donne la flexion grecque très-ancienne: *\*Fr-ḡn*, gén. *\*Fr-v-ós*. Le nominatif subsiste dans *πολύ-ρρην*; le génitif est devenu régulièrement *\*Fapnós*, *ἄρνός*<sup>3</sup>.

1. Est-ce que *κύων* serait pour *\*κυντοcs*, *κυντῆς*? Cf. *ἡμέρας τε καὶ νύκτωρ* = *ἡμέρας τε καὶ νυκτός*.

2. L'accent, dans *κύων*, a été reculé; cf. skr. *ṣṛā*.

3. Hésychius donne: *ῥάνα* ἄρνα. *Ῥωμαῖοι δὲ βάτραχον*. M. Mor. Schmidt écrit *ῥάνα*, ce qui est nécessaire pour la seconde partie de la glose, mais peu probable pour la première. On ne pourrait attendre que *ῥῆνα*. Nous pensons que les gloses *ῥάνα* et *ῥάνα* se sont confondues et que *ῥάνα*- et *ῥῆνα*- remontent tous deux à *Fr-v*, comme *δατός* et *δατός* à *δῖτός*.

L'arménien *gar-n* dont parle M. Osthoff peut se ramener à la forme faible *wr-n-*.

La déclinaison *φρήν φρενός, ποιμήν ποιμένος*, vient de la généralisation de l'accusatif et aussi du locatif, car *φρένι, ποιμένι*, ont été de tout temps des formes fortes.

L'explication du goth. *auhsin* résulte du fait auquel nous venons de faire allusion: *auhsin* est identique avec le skr. *ukṣāni*. Au génitif on attendrait \**auhsns*. Il paraît évident que *auhsins* est une imitation du datif *auhsin*.

J'ai déjà cité l'article de M. Leskien, où il est montré entre autres que le sl. *dīne* «diei» vient d'un thème *diwan-* ou *dian-*.

Pour les formes indiennes comme *brahmāne*, il sera difficile de décider si l'a s'est maintenu dès l'origine pour empêcher le conflit des consonnes ou si *brahmāne* représente un primitif \**brahmné*. La position de l'accent conseille peut-être la première solution.

Le thème en -am *ghi-ám* se décline comme les précédents. V. Brugman Stud. IX 307 seq. Le zend a au nominatif *zy-āo*, au gén. *zi-m-ō*.

Le suffixe participial -nt, lui-même dépourvu d'a, peut emprunter celui du thème quand ce dernier finit par a. Tout se passe alors comme si le suffixe était -ant. L'accent qui restait immobile tant que l'a<sub>1</sub> (a<sub>2</sub>) qui le supportait finissait le thème passe aux désinences aussitôt que cet a<sub>1</sub> est revêtu du groupe -nt (lois I et II, p. 188). La flexion est donc en sanskrit *tudán, tudaté* (= *tudnté*) etc. V. Brugman Stud. IX 329 seq.

Le grec *λαβών λαβύντος* a généralisé la forme forte. En latin au contraire -ent continue la forme faible à nasale sonante, que M. Sievers a reconnue en germanique dans *hulundi*, *þusundi* et autres féminins.

Une petite minorité seulement parmi les thèmes qui finissent par i et u appartient à la flexion forte. L'exemple le plus important est *di-á-u-*<sup>1</sup> «ciel».

---

1. M. L. Havet (Mém. Soc. Ling. II 177) a montré que ce thème vient d'une racine *dī* (*dai*) et point de *diw* (*dyau*).

nom. <i>di-á<sub>1</sub>u-s</i>	Cf. ( <i>mā-tá<sub>1</sub>r</i> )	( <i>uks-á<sub>1</sub>n</i> )
voc. <i>di-á<sub>1</sub>u</i>	<i>mā-ta<sub>1</sub>r</i>	<i>uks-a<sub>1</sub>n</i>
acc. <i>di-á<sub>1</sub>u-m</i>	<i>mā-tá<sub>1</sub>r-m</i>	<i>uks-á<sub>1</sub>n-m</i>
loc. <i>di-á<sub>1</sub>w-i</i>	<i>mā-tá<sub>1</sub>r-i</i>	<i>uks-á<sub>1</sub>n-i</i>
dat. <i>di-w-á<sub>1</sub>i</i>	<i>mā-tr-á<sub>1</sub>i</i>	<i>uks-n-á<sub>1</sub>i</i>

Nominatif: plutôt que de voir dans le skr. *dyaus* l'allongement du nominatif il faut je crois, à cause du gr. *Zēús*, assimiler l'*au* de cette forme à celui de *yaúmi* etc. (p. 128). — Vocatif: gr. *Zēū*. — Accusatif: *diá<sub>1</sub>um* et la forme la plus ancienne, mais la coïncidence du gr. *Zḗν* avec skr. *dyám* paraît établir que dès une époque très-reculée la diphthongue avait cessé d'exister. Cf. p. 41. L'*ā* de la forme *áá<sub>1</sub>v* que rapporte un grammairien est assurément singulier, mais la forme éolo-dorique ordinaire montre *η*, v. Schrader Stud. X 319. — Locatif: véd. *dyávi*.

Nous allons étudier quelques autres mots du type *di-au*. Pour ne point les disperser à plusieurs endroits nous citerons les paroxytons comme les oxytons; nous aurons aussi à faire la distinction de *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* aux formes fortes.

Parmi les thèmes en *-i*, nous reconnaissons pour avoir appartenu à la déclinaison de *di-au*: *\*u-á<sub>1</sub>i* «oiseau» qui dans le Véda fait *vés* au nominatif. Le reste de la flexion est dégénéré et même au nominatif, *vi-s* commence à prendre pied.

En latin on a encore les mots comme *vatēs*, acc. *vatēm*.

C'est un échantillon analogue qui se cache dans le skr. *kavi*, car en zend ce mot fait à l'acc. *kavaēm*. Seulement nous trouvons pour nominatif zd. *kava* = *\*kavā*. Etant donné *pitá(r)* de *pitár-*, le nom. *\*kavā(i)* de *kavai-* n'a rien de surprenant. Mais il faut provisoirement nous résigner à ignorer pourquoi les thèmes en *-u* n'ont jamais de nominatif sans *s* et pourquoi les thèmes en *i* eux-mêmes ont la double formation *ves* et *\*kavā*. Cf. p. 213.

Flexion de *gāu* «bœuf». Quelle est la forme exacte de ce thème? C'est, croyons-nous, *ga-a<sub>1</sub>u* et non *ga<sub>1</sub>u*: 1° parce que dans l'hypothèse *ga<sub>1</sub>u* on devrait trouver aux cas faibles *gu-*; 2° parce que le v. h<sup>t</sup>-all. *chuo* suppose un *ā* long<sup>1</sup>. Les composés indiens comme *su-grí* ne sont d'us certainement qu'à un changement de déclinaison. La langue, partant de formes comme le gén. *sugós* ou le dat. *sugáve* et se laissant guider par les adjectifs en *-ú* (*prithú* etc.), devait aboutir à *sugís*. Du reste *ga-a<sub>1</sub>u* se

1. On pourrait dire qu'il y a ici le même allongement du nominatif que pour *fōt-* (p. 213). Mais *Zēús* (v. ci-dessus) montre qu'un thème comme *ga<sub>1</sub>u* n'eût point allongé le nominatif. — J'ai été rendu attentif à la forme *chuo* par M. le Dr Kögel qui du reste l'expliquait différemment.

décline régulièrement soit en sanskrit soit en zend. Cf. skr. *gaus* (*ga-a<sub>1</sub>u-s*) et *dy-au-s*, *gá-v-e* et *dí-v-é*. Aux cas faibles, le ton s'est fixé sur l'*a* de *ga-v*. Cet *a* n'y avait évidemment aucun droit, mais en sanskrit l'attraction qu'exercent sur l'accent les *a* radicaux de toute provenance paraît avoir été presque irrésistible. Le locatif *gavi* au lieu de \**gāvi* est comme *divi* à côté de *dyavi*. Le gr. *βο-ῖ-*, *βov* = skr. *ga-v-*, *go-* indique que l'*a* radical est un *ϕ*. La forme forte s'est perdue: *βοῖς* a remplacé \**βω(v)ς*. Homère a bien encore l'acc. *βῶν*<sup>1</sup> = arien *gām* (zd. *gām*), que nous ramènerons sans hésiter à *gō-á<sub>1</sub>u-m*, mais en elle-même cette forme pourrait être sortie de *gāum* comme *Zīv* sort de *dyāum*. Le latin ne nous apprend rien de particulier.

Thèmes en *u* qui prennent *a<sub>2</sub>*. Le zend a les formes suivantes: acc. *naçāum* (cadavre) = \**naçāvam* (n. pl. *naçāvō*); acc. *pěřēcāum* (côté), *garemāum* (chaleur). La flexion est complète pour l'ancien perse *dahyāu-s*, acc. *dahyāu-m* (nom. et acc. pl. *dahyāv-a*, gen. pl. *dahyunām*, loc. *dahyusuvā*). Le même mot en zend donne l'acc. *dañhaom* — on attendrait *dañhāum* — (et le nom. pl. *dañhāvō*). On a en outre le nom. sg. *bāzāus* (bras) dont l'*ā* s'explique, comme pour le perse *dahyāus*, par l'influence de l'accusatif<sup>2</sup> (\**bāzāum*) lequel ne nous est point parvenu. Il règne du reste, comme le montre *dahyāom* en regard de *dahyāvō*, une certaine confusion entre les thèmes qui prennent *a<sub>2</sub>* et ceux qui ne le prennent pas. Justement en regard de \**bāzāum* le Vêda nous offre *bāhāvā*, duel du même thème<sup>3</sup>. Cette flexion est d'autant moins suspecte d'origine récente qu'elle apparaît de préférence au sein d'une petite famille de thèmes en *u* avec laquelle nous avons fait connaissance p. 133: ce sont des féminins<sup>4</sup>, qui ont *a<sub>1</sub>* dans la racine. Il est possible, comme l'a conjecturé M. G. Meyer (Stammbildung p. 74), que les noms grecs en *-ev-s* aient quelque rapport avec cette déclinaison, seulement rapprocher l'*ā* arien\* de l'*η* de *τοκῆος* est, croyons-nous, inadmissible. Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'absence de l'*ev* dans *véxvς*, *πῆχvς*, où on serait le plus en droit de l'attendre. — M. Meyer rappelle les nominatifs gothiques comme *sunaus*. On pourrait penser en effet que c'est là un dernier souvenir de la double flexion primitive des thèmes en *u*.

1. Le dor. *βῶς*, *βῶν*, n'est que la transformation de *βοῖς*, *βοῖν*.

2. A moins d'admettre un allongement du nominatif coexistant avec l'*s*.

3. Il est inutile de forger un mot *bāhava* tout exprès pour expliquer cette forme.

4. Au masculin *pěřēcāum* est opposé en sanskrit le féminin *pārcu*.

Thèmes en *i* qui prennent  $\alpha_2$ . Le plus important est le thème skr. *sákhe*-, acc. *sákhāy-am* (zd. *hu-shaxāim*), voc. *sákhe*-, dat. *sákhya-e* (nom. pl. *sákhāyas*). L'*ā* long du nominatif *sákhā* est tout autre que l'*ā* (=  $\alpha_2$ ) de *sákhāyam*: il suffit de rappeler \**kavā* en regard de \**kavāyam* (*kavaēm*). C'est ici peut-être que se place le nom. pl. *ḡtaomāyō* (Spiegel Gramm. 133).

Depuis le travail de M. Ahrens sur les féminins grecs en  $\omega$  K. Z. III 81 seq. il est constant que le thème de ces mots finit par *ι*. Nous soupçonnons que ce sont là les correspondants du type skr. *sákhe*. Si l'on a le droit de mettre en parallèle

<i>dātā</i>	<i>dātāram</i>	<i>dātar</i>	<i>dātrā</i>
et δῶτωρ	δῶτορα	δῶτορ	[δῶτορος pour *δωτορος]

on a aussi celui de comparer

<i>sakhā</i>	<i>sakhāyam</i>	<i>sakhe</i>	<i>sakhyā</i>
et Ἀητώ	Ἀητώ (*Ἀητόα)	Ἀητοί	[*Ἀητόος pour *Ἀητίας]

A l'accusatif nous avons écrit *Ἀητώ*: c'est l'accentuation que prescrit Dionysius Thrax (Ahrens l. c. 93). Du reste il n'y aurait aucun témoignage en faveur du circonflexe que cela ne devrait pas arrêter, étant donnés les procédés des grammairiens, de voir dans  $\omega$  la contraction de  $\alpha\alpha^1$ , cf. Brugman Stud. IV 163. Sans doute il y a les accusatifs ioniens comme *Ἰοῦν*, et l'on sait que M. Curtius en a inféré que le thème finissait par *-οφι*. Mais les observations que fait à ce sujet M. Windisch Stud. II 229 montrent bien que cette explication n'a pas satisfait tout le monde. De \**Ἰοφιν* à *Ἰοῦν* le chemin n'est guère facile. De toute manière cette forme en *-ουν* est énigmatique et a l'air d'un emprunt fait à d'autres déclinaisons, peut-être à celle de *βοῦς*. L'hypothèse des thèmes en *-οφι* ne permet pas du reste, ainsi que le reconnaît M. Curtius<sup>2</sup>, d'expliquer l' $\omega$  du nom. *Ἀητώ*. — On pourrait s'étonner

1. Parmi les nombreuses formes que cite M. Ahrens, il ne se trouve aucun accusatif qui ait l'*ι* souscrit ou adscrit, preuve que l' $\omega$  n'y est point primitif comme au nominatif, et qu'il est bien sorti de *-ο(γ)α*. La terminaison *-ογα* à son tour ne saurait être très-ancienne. La forme pure serait *-οιν*. On a cru en effet avoir conservé des accusatifs comme *Ἰατοῖν*, mais, M. Ahrens montre qu'ils proviennent d'une fausse leçon. Ils avaient donc péri dès avant l'époque historique. On peut comparer plus ou moins \**Ἀητογα* pour \**Ἀητοῖν* à *ἡδέφα* pour *ἡδύν*.

2. Le savant professeur conjecture seulement que l'analogie des formes



que les thèmes grecs en  $-a_i$  soient employés si exclusivement à former des féminins. Toutefois il y a des traces du masculin dans les noms propres *Πατρώ*, *Μητρώ*, *Ἡρώ* (Curt. Erl. 54).

Il est probable que bon nombre de mots analogues sont à tout jamais cachés pour nous parce qu'ils ont revêtu la flexion courante des thèmes finissant par *i* et *u*. En voyant par exemple que dans le Rig-Véda *ávi* «mouton» fait au gén. *ávyas* et jamais *áves*, absolument comme on a en grec *οἶός* (pour \**ὄφιός*) et non «*ὄεως*», il est naturel de croire que la flexion première a été: nom. *awa<sub>1</sub>i-s* ou *awā<sub>1</sub>i*, dat. *awy-ai*, acc. *awa<sub>1</sub>i-m* etc. Peut-être que le gén. goth. *balgis* des masculins en *i*, au lieu d'être ainsi que le dat. *balga* emprunté aux thèmes en *-a*, offre un vestige de la flexion dont nous parlons: *balgis* serait pour \**balgi<sup>4</sup>s*.

L'immobilité de l'accent dans le paradigme sanskrit *apás* *apáse*, *uśás* *uśáse*, n'a pas grande importance. Il est possible, il est même fort probable que le ton y subissait primitivement les mêmes déplacements que partout ailleurs. C'est la persistance anormale de l'a suffixal qui est remarquable. Jusqu'ici les syllabes prédésinentielles ne nous offraient rien de semblable.

M. Brugman (K. Z. XXIV 14 seq.) donne pour ce fait de très-bonnes raisons: le désir d'éviter des formes trop disparates, dans la même déclinaison, puis l'influence analogique des cas faibles du pluriel où l'*a<sub>1</sub>* ne pouvait tomber (ainsi *apa<sub>1</sub>s-bhis*).

Cependant à quoi se réduit après tout la classe des oxytons en -as? Au nom de l'aurore, skr. *uśás*, aux mots indiens *bhiy-ás* «peur», *pí-mas* pour \**pumás* (p. 219), et aux mots comme *tavás*, *yagás*, *ψευδής*. Or ces derniers, M. Brugman l'a établi, ne sont que des neutres revêtus de la déclinaison du masculin. Il serait possible même qu'ils fussent nés séparément dans les différentes langues qui les possèdent, la flexion s'étant dirigée sur celle des composés (paroxytons) comme *su-mánas*. La forme pleine de leur syllabe radicale est très-suspecte pour des oxytons. Quant à *bhiy-ás* et *pu-más*, ils font régulièrement *bhī-ś-á* (instr. véd.), *pu-ms-é*. Le seul exemple dont on ait à commenter la déclinaison, c'est donc l'indo-eur. *<sup>4</sup>usás*, et l'on peut croire en effet

comme *δαίμων* aurait, dans de certaines limites, agi sur les mots en -*φ*. V. Erläuterungen<sup>2</sup> 55 i. n.

que les formes faibles comme <sup>4</sup>*ussáí* parurent trop inintelligibles<sup>1</sup>. L'a fut donc retenu: <sup>4</sup>*usasáí*, skr. *usáse*. Pour l'*a*<sub>1</sub> de *usáse* en regard de l'*a*<sub>2</sub> de *usásam* v. p. 215.

Les thèmes-racines, simples ou formant le second terme d'un composé, se présentent sous deux formes tout à fait différentes.

Dans le premier cas la racine est privée de son *a*<sub>1</sub> par une cause inconnue, mais évidemment indépendante de la flexion. Ces thèmes, auxquels nous faisons allusion à la page 186, ne rentrent donc point dans le sujet de ce paragraphe. Ayant perdu leur *a* avant la flexion, ils sont désormais à l'abri de toute modification<sup>2</sup>. Quand ils finissent par *i*, *u*, *r*, *ṛ*, *ṇ*, *m*, ils s'adjoignent un *t* dont les longues *ī*, *ū*, *ṛī*, *ṇī*, *mī* (chap. VI) se passent. Exemples: skr. *dvīs*, *mṛdh*, *niç* (p. 177), *açva-yúg*, *mī-t*, *hrī-t*, *su-kṛ-t*, *aranya-ga-t* (= *gm-t*); *bhī*, *bhū*, *gīr* (= *gṛ*), *-gá* (= *gṇ*); zend *drug*; gr. *ἀλκ-ι*, *ἄ-(f)ιδ-*, *σύν-υγ-*, *ἀντ-ηρίδ-*, *ἔπ-ηλυσ*, *-υδος* (métaplasme pour *-υδος*); lat. *ju-dic-*, etc.<sup>3</sup>

Dans le second groupe de thèmes-racines l'affaiblissement résulte de la flexion et n'embrasse donc que les cas faibles. Les noms dont il s'agit font pendant aux verbes de la 2<sup>e</sup> classe. Toutes les racines n'affectionnent pas ce genre de déclinaison. A peine si celles qui finissent par *r* fournissent un ou deux exemples indiens comme *abhi-śvár*.

Le vocalisme des différentes formes fortes ne peut-être traité ici où il ne s'agit que de l'expulsion de l'a; voy. p. 217 seq.

Parmi les composés sanskrits on remarque ceux de *han*:

1. Le Rig-Véda a un génitif sing. (et accusatif pl.) *usás*. On le tire, avec raison probablement, d'un thème *us*. Y supposer la continuation de la forme faible *us-s* serait invraisemblable à cause du double *s* qui serait représenté par *ś*.

2. Les déplacements d'accent restent naturellement les mêmes, du moins dans le mot simple. En composition, où ils sont censés avoir lieu également (Benf. Gramm. p. 319), l'usage védique contredit à la règle. Toutefois *vi-mṛdh-ás* R. V. X 152, 2, témoigne bien que la règle n'a pas tort.

3. Tout renforcement nasal et toute perte de nasale étant choses étrangères à l'indo-européen, il est évident que la flexion du skr. *yúg* qui fait *yúnig* aux cas forts ne peut pas être ancienne. Du reste, dans le Rig-Véda, la forme *yúnig-* est extrêmement rare.

accus. *vr̥tra-hán-am*, dat. *vr̥tra-ghn-é*. De *vah* se forme *anaḍváh*, accus. *anaḍ-váh-am*, dat. *anaḍ-úh-e*.

On entrevoit encore la déclinaison grecque primitive de *Βελλερο-φῶν* (dont l'accentuation est incompréhensible): le nom *Περσέ-φαττα*, où *-φαττα* répond au *-ghnī* sanskrit, indique que le génitif eût fait \**Βελλερο-φατος* (cf. p. 27 seq.).

En zend le thème *vac* «voix» fait à l'acc. *vācīm*, *vācem* (= gr. *ῥόπα*), au dat. *vācē*, à l'instr. *vāca* etc. Cette flexion ne peut pas être primitive. Aucune loi à nous connue n'autoriserait dans les cas faibles d'autre forme que \**uć-* (à moins que l'*ā* de *vācem* ne fût un véritable *ā* long indo-européen, ce qu'il n'est pas). La forme *vāc-* est dûe évidemment à des influences d'analogie. En sanskrit *vāc-* a envahi, comme on sait, toute la déclinaison.

Posant pour thème *ṛbhu-kśé-*, nous ramenons le nom. skr. *ṛbhu-kśá-s* à \**ṛbhu-kśāi-s* (cf. *rās* = \**rāis*). L'allongement de l'*ā* est comme pour *dyaús*. L'instr. pl. *ṛbhu-kśi-bhis* s'explique de lui-même. Quant à l'accus. *ṛbhu-kśán-am* (au lieu de \**ṛbhu-kśáy-am*), il est dû à quelque phénomène d'analogie. Cf. *divá-kśā-s* lequel fait à l'accus. *divá-kśas-am*. On a dans le Rig-Véda, mais seulement au pluriel, *uru-ḡráy-as*, *pári-ḡray-as*, de gr. Le nom. sing. eût été, je pense, *-ḡrás*. Citons encore *dhī-ḡáv-as* R. V. IX 86, 1.

Quand la racine finit par *ā*, le <sup>4</sup> des cas faibles s'élide devant la désinence: *soma-pá*, accus. *soma-pá-m* (*-pá<sub>1</sub>-m*), dat. *soma-p-é* (*-p<sup>4</sup>-é*). C'est ainsi qu'on a, dans le verbe, *ḡá-h-ati* = \**ḡá-h-nti* venant de *ḡah<sup>4</sup>* + *nti*. V. p. 36 et le § 14.

Sur la signification qu'on attribuera à l'échange de *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* dans les mots comme *pad* où l'*a* ne peut tomber, v. p. 215.

#### THÈMES PAROXYTONS.

Les thèmes paroxytons du sanskrit gardent, comme on sait, l'accent sur la syllabe radicale à tous les cas de la flexion<sup>1</sup>.

Admettons-nous ce que M. Osthoff (l. c. 46 i. n.) indique comme un résultat probable des recherches ultérieures, que l'indo-européen n'ait point connu cette loi de l'accentuation indienne et que le comparatif *wásyas* par exemple ait fait au datif *wa-*

1. Il y a de rares exceptions qui ne sont qu'apparentes. Ainsi *púmān* (dat. *pumse*) aura été d'abord oxyton, ainsi que le suppose le vocalisme de la racine. On peut en dire autant de *svār* (*súar*) qui donne un dat. védique *sūré*. Sur *sānu*, gén. *snós*, v. p. 221 seq.

*syasáí'*? Tout au contraire, nous disons que la loi des paroxytons a toujours existé:

1° Il ressort de tout ce qui précède que l'accent, aux cas «forts», ne tend pas moins à gagner la désinence qu'au datif ou aux autres cas «faibles». Que signifieraient donc des déplacements d'accent tels que *wásyās wasyasáí'*?

2° Une pareille mobilité d'accent est difficilement conciliable avec la fixité du vocalisme radical, qui est très-grande pour les paroxytons.

3° Il y a un contraste frappant entre les «cas faibles» des oxytons en *-was* et ceux des paroxytons en *-yas*. Toutes les conditions étant égales d'ailleurs, nous trouvons, là *vidúṣe* (= \**vidúṣé*), ici *vásyase*. La non expulsion se vérifie aussi dans les infinitifs en *-man-e*, *-mev-ai*, de thèmes paroxytons.

Donc dans les paroxytons normaux *tous les cas seront forts*.

Autre chose est de savoir si la dégradation du suffixe n'avait pas dès l'époque proethnique pénétré d'une manière ou d'une autre dans certains groupes de paroxytons.

Ce qui le fait supposer tout d'abord, c'est que la majorité des paradigmes du sanskrit, ne distingue point à cet égard entre oxytons et paroxytons: *bhrātre*, *rāgne*, *bhārate*, montrent le même affaiblissement que *mātré*, *ukṣné*, *tudaté*.

On ne saurait attendre des langues européennes de données décisives pour cette question. Voici cependant un cas remarquable et qui confirmerait le témoignage du sanskrit: le *t* du germ. *svester* «sœur» n'a pu prendre naissance que sur une forme faible *svesr-* d'où il a gagné ensuite les cas forts (Brugman Stud. IX 394); preuve que la dégradation, dans ce mot, est bien ancienne. Or c'est un paroxyton: skr. *svāsar*.

D'autre part le féminin *bhārantī* (cf. *tudatī*) des participes indiens paroxytons semble indiquer positivement que la flexion grecque *φέρον φέροντος* est plus primitive que le skr. *bhāran bhāratas*. C'est l'avis de M. Brugman l. c. 329<sup>2</sup>.

1. C'est ce qui paraît être l'opinion de M. Brugman (Stud. IX 383).

2. La langue védique semble faire quelque différence entre les thèmes en *-man* selon qu'ils sont oxytons ou paroxytons. De ces derniers on a par exemple *gēmanā*, *bhūmanā*, *bhūmanas*, *yāmanas*. Au contraire *preman*, *prathimān*, *mahimān*, donnent les instrumentaux *preṇā*, *prathinā*, *mahinā*,

La portée de la question diminue du reste considérablement, si l'on songe qu'au pluriel et au duel, où règne la flexion faible, oxytons et paroxytons étaient soumis à une même loi.

B. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion faible.

M. Paul a consacré une partie du travail précédemment cité à une étude sur la déclinaison primitive des thèmes en *i* et en *u*, ou plus exactement sur l'espèce la plus commune de cette déclinaison. L'auteur montre que la dégradation du suffixe, à tous les nombres, dépend du phonème initial de la désinence: selon que ce phonème est une voyelle ou une consonne, l'*a* suffixal apparaît ou disparaît<sup>1</sup>. Au vocatif, où la désinence est nulle, l'arien, le letto-slave, le germanique et le celtique prouvent que l'*a* existait (Beitr. IV 436).

C'est là ce que nous avons appelé plus haut la *flexion faible* (p. 187). Le principe de l'expulsion se résume pour elle dans cette loi unique: L'ADJONCTION D'UNE DÉSINENCE COMMENÇANT PAR UNE CONSONNE ENTRAÎNE LA PERTE DE L'*a*<sub>1</sub> PRÉDÉSINENTIEL.

— Thèmes finissant par *i* et *u*. —

Dans les cas où le suffixe a sa forme pleine, le ton, en sanskrit et en grec, se trouve sur l'*a*. Il y a tout lieu de croire que c'est là l'accentuation primitive. Celle des cas faibles du pluriel sera traitée plus bas, p. 209.

Nous pouvons parler tout de suite de la qualité de l'*a*. Les thèmes en *i* et en *u* de déclinaison faible semblent n'admettre que l'*a*<sub>1</sub>. Le grec présente *ε*, le sanskrit un *a* bref. L'*o* du sl. *synove*, l'*a* du lith. *sumaus* sont des modifications secondaires de l'*e* (p. 67).

où le rejet de l'*m* atteste la grande pression que subissait le suffixe. Mais *bhūmanas*, *yāmanas*, peuvent être une imitation de *kārmanas*, *vārtmanas*, et d'autre part le paroxyton *ācman* fait en zend *ashnō* au génitif (Spiegel Gramm. 156). — Les thèmes faibles *yūn-* et *maghon-* de *yūvan* et *maghāvan* ne prouvent pas grande chose en faveur de la dégradation des paroxytons; nous avons trop peu de garanties relativement à l'ancienneté de leur accentuation. La même remarque s'applique aux mots comme *sākhai-* *sākhi-*. Cf. *sakhibhyas*, Benfey Vollst. Gramm. p. 320.

1. On s'étonne que dans le même travail l'auteur s'efforce de tirer un parallèle entre les thèmes dont nous parlons et les thèmes à liquide et à nasale, parallèle que l'énoncé même de sa règle rend à notre sens chimérique.

En gothique l'a de *anstais*, *anstai*; *sunais*, *sunau*, est encore inexpliqué, il ne paraît point se retrouver dans les autres dialectes germaniques — au contraire le v. h<sup>t</sup>-all. a encore *suniu* — et de plus le plur. *sunjus* offre l'e.

Les thèmes *yuktá<sub>1</sub>i* et *mṛdā<sub>1</sub>u* donneront conformément à la loi posée ci-dessus<sup>1</sup>.

Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel
Nom. <i>yuktí-s</i>	<i>yuktá<sub>1</sub>y-a<sub>1</sub>s</i>	Nom. <i>mṛdú-s</i>	<i>mṛdā<sub>1</sub>w-a<sub>1</sub>s</i>
Voc. <i>yúktá<sub>1</sub>i</i>	<i>yúktá<sub>1</sub>y-a<sub>1</sub>s</i>	Voc. <i>mṛda<sub>1</sub>u</i>	<i>mṛda<sub>1</sub>w-a<sub>1</sub>s</i>
Acc. <i>yuktí-m</i>	<i>yuktí-ns</i>	Acc. <i>mṛdú-m</i>	<i>mṛdú-ns</i>
Dat. <i>yuktá<sub>1</sub>y-Ai</i>	<i>yuktí-bhyas</i>	Dat. <i>mṛdā<sub>1</sub>w-Ai</i>	<i>mṛdú-bhyas</i>
Loc. <i>yuktá<sub>1</sub>y-i</i>	<i>yuktí-swa</i>	Loc. <i>mṛdā<sub>1</sub>w-i</i>	<i>mṛdú-swa</i>

Différentes formes donnent lieu à des remarques particulières.

1. Génitif du singulier. La forme indo-européenne paraît avoir été *yuktá<sub>1</sub>īs*, *mṛdā<sub>1</sub>ūs*, vu l'accord du sl. *kostī*, *synu*, avec le skr. *yuktés*, *mṛdós* (Leskien Decl. 27). L'*i* est l'*u* devaient être longs, puisqu'ils provenaient de la contraction de *y<sup>4</sup>* et *w<sup>4</sup>*, la désinence étant *-<sup>4</sup>s* (p. 196). Cette contraction du reste n'est pas absolument régulière: elle n'a lieu ordinairement, pour l'*u* du moins, que si la semivoyelle est précédée d'une consonne comme dans *dhūtá* = \**dhw<sup>4</sup>tá* (§ 14).

2. Les ablatifs du zend comme *garōi*, *tanao*, n'infirmant point la règle: ils sont probablement de création récente (Leskien Decl. 35 seq.) et d'ailleurs la désinence est *-ad*, non *-d*. Si *garōi* était ancien, il serait donc pour «*garayad*».

3. L'instrumental sing. et le génitif plur. sont malheureusement difficiles à étudier, à cause de la formation nouvelle *yukti-*

1. Dans un article sur la gradation des voyelles (Académie de Vienne LXVI 217) M. Fr. Müller attirait l'attention sur l'antithèse des déclinaisons de *yuktí*, *mṛdú*, et des thèmes consonantiques. Il faisait remarquer que le premier genre de thèmes affaiblit le suffixe précisément dans les formes qui pour les seconds sont fortes. Mais — outre que la «déclinaison consonantique» contient aussi, comme nous l'avons vu, des thèmes en *i* et en *u* — l'antithèse est pour ainsi dire fortuite: elle n'existe que dans la limite donnée par le principe des deux flexions et la nature des désinences. Au locatif et au vocatif les paradigmes se rencontrent nécessairement: *mṛdo* cf. *Zeṽ*, *dātar*; *sūnāvi* (véd.) cf. *dāvi*, *dātāri*.

*nām*, *mṛdūnām*. Il reste pourtant des instrumentaux védiques comme *pavyā*, *ūrmīā*, et en zend les génitifs plur. *raθwām*, *χraθwām*, *vanhvām* (Spiegel Gramm. p. 142). Les langues congénères ne sont pas d'accord entre elles.

Les types *pavyā*, *vanhvām*, sont évidemment en contradiction complète avec la flexion faible; nous devons les accepter tels qu'ils sont, comme un essai de déclinaison forte. L'anomalie paraît tenir à la nature des désinences.

4. Duel. Le dat.-abl. skr. *yuktībhyām*, *mṛdūbhyām*, sl. *kostima*, *synūma*, ne présente rien de particulier. Pour le génitif-locatif, nous prions de voir à la page 209. La forme du nom.-acc. *yuktī*, *mṛdū*, sl. *kosti*, *syny*, n'est point encore bien éclaircie, et nous ne savons quoi en penser.

Les thèmes en *i* et *u* subissent dans la dérivation le même traitement que dans la flexion. Ils maintiennent leur *a* tant que l'élément ajouté ne commence pas par une consonne; *y* compte comme voyelle. C'est ainsi qu'on a en sanskrit *vāstavya* de *vāstu*<sup>1</sup>, en grec *ἄστειος* de *ἄστυ*<sup>1</sup>, *δέν-δρεον* de *δέν*, en gothique *triva-*, *kniva-* de *\*tru*, *\*knu*. Que les adjectifs verbaux grecs en *-τέος* soient apparentés aux formes indiennes en *-tavya* c'est ce que les observations de M. Curtius (Verb. II 355 seq.) rendent douteux. Qu'ils soient sortis comme les adjectifs indiens de thèmes en *-tu*, c'est l'opinion commune qu'il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'abandonner. Le mot *ἔστεός* dont le digamma apparaît dans *Ἐτεφάνδρα* (inser. cypriote, Revue archéologique 1877 p. 4) est accompagné encore de *ἔτε-μος*. Devant les consonnes nous trouvons *i*, *u*: skr. *śucītva*, *bandhutā*, gr. *ταχτήης* etc. — Au féminin, le gr. *πλατεῖα* est probablement plus primitif que le skr. *pr̥thivī*; cf. toutefois *ἄγνια*, *Ἀγνια* etc.

La flexion faible ne paraît avoir été en usage, au singulier, que pour les thèmes finissant par *i* et *u*. Toutefois on en peut soupçonner la présence dans les mots comme skr. *yantūr*, *aptūr*, *vandhūr*. Un thème à liquide eût fait au nomin. *yamtṛ-s*, au dat. *yamtā<sub>1</sub>r-ai*, à l'acc. *yamtṛ-m*. Or *yamtṛs* a pu à la rigueur donner en sanskrit *yantūr* et par extension *yantūram* etc. En grec *μάγ-τῶρ* serait pour *\*μάγτρς*.

— Pluriel et duel des thèmes de flexion forte. —

Mieux que toute autre forme, l'accusatif du pluriel montre comme quoi le principe qui régit au singulier la déclinaison de

1. Nous devrions dire *vāsto*, *ἄστυ* etc. Malheureusement en nommant les thèmes sous cette forme, on s'expose à plus d'un malentendu.

thèmes comme *pitár*, *uksán* etc., ne se vérifie plus aux autres nombres.

La place de l'accent à ce cas est donnée, comme nous l'avons vu (p. 39 seq.), par la désinence arienne *-as* pour *-ns* qui serait devenue *-ans*, *-ān*, si elle avait porté le ton. L'accentuation primitive s'est conservée du reste dans le grec (*πόδας*, cf. *ποσσί*) et, dans l'indien même, pour les thèmes sans dégradation qui, dans les Védas, accentuent rarement la désinence *-as*<sup>1</sup>.

Ayant reconnu que l'accent frappait originairement le thème, M. Brugman crut être forcé d'aller plus loin et d'admettre — par hypothèse pure, car le témoignage du zend et de l'européen est ici tout à fait équivoque — que l'accusatif pluriel était anciennement un cas fort. A la page 40 nous avons adopté cette manière de voir, parce que nous ne comprenions pas encore que le pluriel des thèmes dont il s'agit dût être jugé autrement que le singulier. Mais à quelles invraisemblances ne conduit-elle pas? Comment cet affaiblissement systématique de toutes les espèces de thèmes sanskrits à l'accusatif plur. serait-il dû au hasard d'un remaniement secondaire? Comment, en particulier, expliquer la forme des thèmes à liquides, *pitṛn*? Cette forme renverse toute l'hypothèse: elle ne se conçoit qu'en partant de l'indo-eur. *p<sup>4</sup>tr̥ns* (cf. goth. *fadruns*). Dans la supposition de M. Brugman on ne pourrait attendre en sanskrit que *\*pitrás* (pour *\*pitáras*), *\*pitárns*). Ainsi les deux choses coexistaient. La syllabe pré-désinentielle était *affaiblie malgré l'accent*. Or cela est la négation même de toute flexion forte.

En revanche la simple confrontation de *\*pitṛns*, *\*sákhi-ns*, *\*dyú-ns* avec *\*mr̥dú-ns* nous apprend que ces formes entrent sans la moindre difficulté dans le canon de la déclinaison faible.

La nasale de la désinence *-ns* a eu l'effet d'une consonne: de là *mr̥dú-ns* et *p<sup>4</sup>tr̥ns*, non *mr̥dāw-ns*, *p<sup>4</sup>tár-ns*. On ne doit donc pas s'étonner de trouver aussi *bhárnt-ns*, *tudh̥t-ns*, *widús-ns*, *śp-ns* (*bháratas*, *tudatás*, *vidúśas*, *apás*).

Les thèmes à nasale ont dû faire *uksṇs* ou bien *uksṇnns*. On

1. Exemples: *śas*, *kṣápas*, *gíras*, *tiḡas*, *díças*, *drúhas*, *dvíśas*, *dhiyas*, *dhúras*, *púras*, *pṛksas*, *psúras*, *bhídas*, *bhuḡas*, *bhúvas*, *míhas*, *mṛdhas*, *yúdhās*, *rípas*, *vípas*, *viḡas*, *vṛtas*, *vriḡas*, *gríyas*, *stúbhas*, *spáças*, *spṛdhas*, *sráḡas*, *srídhas*, *srúcās*, *hrútas*. V. le dictionnaire de Grassmann.



pourrait, sans improbabilité trop grande, retrouver cette dernière forme dans le véd. *ukśānas*, *vṛśānas*. En tous cas *ukśnās* n'est pas un type pur.

Au nominatif, le parallélisme de *pitāras*, *ukśānas*, *sākhāyas*, *dyāvas*, avec *yuktāyas*, *mṛdāvas*, saute aux yeux.

Nous arrivons aux cas dont la désinence commence par *bh* et *s*, p. ex. l'instr. *p<sup>4</sup>tr-bhis*, *uksn-bhis*, *saki-bhis*, *dyu-bhis*. Comme dans *yukti-bhis*, *mṛdū-bhis*, l'affaiblissement est causé par la consonne initiale de la désinence et point par l'accentuation. Étudions cependant cette accentuation. Ni en sanskrit ni en grec la désinence n'a le ton (*pitṛbhis*, *πατράσι* etc.). M. Osthoff (Beitr. de P. et B. III 49) rétablit \**pitṛbhis*, \**πατράσι*. Dès qu'on admet la flexion faible, cette correction est inutile<sup>1</sup>.

Mais il y a les mots-racines. Ici l'accent frappe les désinences *-bhis*, *-bhyas*, *-swa*: gr. *ποσσί*, skr. *adbbhis*, *adbhyās*, *apsi*. Nous devons croire que c'est là une imitation, proethnique mais hystérogène, de l'accentuation du singulier. En tous cas, lors même que cette supposition serait fausse, et que les désinences en question auraient eu partout le ton, comme le pense M. Osthoff, le fait que l'affaiblissement n'est dû qu'au contact de la consonne désinentielle ne nous en semblerait pas moins certain.

Cependant, en présence de l'accord des formes fortes (*mṛdāve*, *pitāras*) avec les formes comme *pitṛbhis* d'une part et l'accusatif pluriel de tous les thèmes de l'autre (v. ci-dessus), il nous semble qu'on a le droit de poser la non attraction du ton vers les désinences comme un des caractères distinctifs de la flexion faible.

Le génitif plur. skr. *ukśnām* (goth. *auhsne*), zd. *brāθrām* (gr. *πατρῶν*) etc. se place à côté de *yukty-ām*, *mṛdū-ām* (zd. *vanhvām*), v. p. 207.

Duel. Le nom.-acc. *pitārau*, *ukśānau*, *sākhāyau*, *bāhāvā*, est conforme aux règles de la déclinaison faible, plus conforme même que la forme étrange *yukti* et *mṛdū* des thèmes qui sont si fidèles à cette flexion (p. 207). Au gén.-loc. *yukti* et *mṛdū* font en sanskrit *yuktyós*, *mṛdvós*. Il faudrait \**yuktiyos*, \**mṛdāvos*,

1. En faveur de l'accentuation *pitṛbhis*, on peut remarquer qu'elle est de règle pour les monosyllabes composés de racine + suffixe, comme *vi-bhis*, *dyū-bhis*, *snū-bhis*, *stī-bhis*. Si *-bhis* avait originairement possédé toujours le ton, on attendrait certes « *vibhis*, *dyubhis* etc. ».

et pareillement *pitáros* etc. Or cette dernière forme précisément, d'après les recherches de Grassmann, est exigée par le mètre dans les 20 passages du Rig-Véda où le texte porte *pitros*<sup>1</sup>; *mātaros* apparaît dans trois passages sur quatre. Nous ignorons s'il y a un grand nombre de cas analogues. Ceux-là nous semblent déjà très-significatifs. En zend on a le gén. duel *ṣpeñtōgratavāo*. En slave *kostiju*, *synovu*, sans être de nature à confirmer grandement notre conjecture, ne lui donnent pas de démenti. Les formes comme *yuktyós*, *pitros*, se seront formées en analogie avec les génitifs du pluriel.

La dégradation des thèmes *paroxytons* au pluriel et au duel (*bhárantas*, *bháradbhis* etc., *bháradbhyām*) doit être ancienne, puisqu'ici il n'est plus question d'accent. Les thèmes en *-yas* ont l'anomalie de maintenir leur *a*, peut-être sous l'influence du singulier, dont nous avons parlé p. 203 seq.

— Le nom de nombre quatre. —

Le goth. *fidvor* montre que l'*ā* du skr. *śatvāras* n'est point  $a_2$ , mais un véritable *ā* long (=  $a + a$ ). On devra diviser ou:  $k_2a_1twā_2r-a_1s$ , ou:  $k_2a_1twā_2r-a_1s$ . La première hypothèse est la plus naturelle, car où trouve-t-on des thèmes en *-ar*? Dans l'un et l'autre cas les formes faibles comme l'instrumental devaient faire  $*k_2a_1twār-$ , d'où le gr.  $*τετῤῥᾱ-$ . Le sl. *četyr-ije*, le goth. *fidūr-dogs* supposent une autre forme faible  $*k_2a_1twār-$ ,  $k_2a_1tūr-$  qui s'accorde parfaitement avec la donnée du goth. *fidvor*. En sanskrit on attendrait *\*śatūr-* et non *śatur-*. Il est remarquable cependant que l'accusatif fasse *śatūras*, non «*śatvān*».

— Nominatif-accusatif sing. du neutre. —

Tous les thèmes finissant par  $a_1 + sonante$  prennent au nom.-acc. sing. du neutre leur forme réduite, quelle que soit d'ailleurs leur flexion. Pour les thèmes à nasale<sup>2</sup> v. p. 26 seq. Les thèmes à liquide ont en sanskrit  $r$ : *dātṛ*<sup>3</sup>; cf. gr. *véταρ*

1. Notons bien que l'instr. sg. *pitṛā*, le dat. *pitré*, ne donnent lieu à aucune remarque semblable. — *Pitaros* avait à coup sûr le ton sur la 2<sup>e</sup> syllabe.

2. Les formes grecques comme *τέρεν*, *εὔδαιμον* etc. sont hystérogènes.

3. Il y a un neutre *sthātūr* (l'opposé de *gagat*) dont je ne m'explique pas la syllabe finale.

(thème \**νετερο-*). Puis on a *çúci*, *mrda*, et, des thèmes de flexion forte comme *dyu*, *su-dyu*.

Il est impossible que ce phénomène dépende de l'accentuation: elle varie en effet, et d'ailleurs les expulsions d'*a* ne sont jamais amenées par le ton que quand il vient *après* la syllabe attaquée.

L'affaiblissement tient donc ou à une cause purement *dynamique* ou à une influence pareille à celle qui crée la flexion faible, le conflit avec des phonèmes résistants. Nous préférons cette dernière explication.

Le thème nu étant supposé la forme première du nom.-acc. neutre, il se confondait primitivement avec le vocatif du masculin. Ainsi *mrda<sub>1</sub>u*, remplissait deux fonctions. Mais, tandis que le vocatif, en sa qualité d'interjection, était placé en dehors de la phrase, le nom.-acc. neutre subissait un frottement qui eut l'effet d'une désinence commençant par une consonne. Il rejeta son  $a_1$ .

Il paraît certain que le même phénomène s'est produit sur la particule *nu*, pour \**na<sub>1</sub>u* conservé dans *ná<sub>1</sub>w-a* (p. 82).

Les neutres hétéroclites, comme *kard* (p. 224), et les neutres en *-as*, *-yas*, *-was* (*mánas*, *vásyas*, *εἰδός*) ne subissent point cette réduction. Citons comme exception rentrant dans la règle précédente le skr. *áyus* en regard du grec (masc.) *αἰῶς* qui a donné l'acc. *αἰῶ*; en outre *yós* = lat. *jus*.

La forme *sthá*, neutre védique de *sthá-s*, doit être comptée parmi les anomalies.

## 2. APPARITION DU PHONÈME $a_2$ .

Nous étudierons d'abord la répartition de  $a_1$  et  $a_2$  dans les suffixes comme *-an*, *-ar*, *-tar*, *-was* etc. qui peuvent expulser l'*a* dès qu'il est sollicité de tomber et qui ne présentent point d'autre *a* que l'*a* légitime des cas forts.

Il faut remarquer premièrement que le même suffixe peut prendre ou ne pas prendre  $a_2$ . Le suff. *-tar* des noms d'agents prend  $a_2$ ; le suff. *-tar* des noms de parenté conserve partout  $a_1$ . Le premier cas seul nous intéresse ici; l'histoire du second rentre toute entière dans le chapitre de l'expulsion de l'*a*.

Les formes où l'on constate tout d'abord qu'un suffixe prend  $a_2$  sont l'accusatif sing. et le nominatif du pluriel et du duel.

Quand l'une de ces formes présente le phonème  $a_2$ , on est sûr qu'il existe aussi dans les deux autres<sup>1</sup>.

Il reste à savoir, et c'est là la question que nous examinons, si l'apparition de  $a_2$  dans les formes précitées entraîne aussi sa présence aux trois autres cas forts, le nominatif, le locatif et le vocatif du singulier.

1. Nominatif. Pour ce qui concerne la *quantité* de l' $a$ , v. ci-dessous p. 213. Considérons d'abord sa qualité. M. Brugman a établi que le skr. *dātāram* est rendu en grec par *δάτορα*, nullement par *δατῆρα*. Après cela il n'y a point de motif pour croire que l'équivalent grec du skr. *dātā* soit *δατῆρ* plutôt que *δάτωρ*. Le lat. *dator* nous paraît même trancher la question. Bien que M. Brugman ne dise rien d'explicite à ce sujet, ce savant est loin de mettre en doute la primordialité de *dator*, puisqu'il s'en sert pour expliquer la longue de l'acc. *datōrem* (primit. \**datōrem*). Cela étant, la flexion de *δατῆρ* n'apparaît plus que comme une variété de la flexion de *γαστήρ* et *πατήρ*, variété où l' $\eta$  du nominatif s'est communiqué à plusieurs autres cas<sup>2</sup>. On devra admettre une classe de noms d'agent sans  $a_2$  qui en sanskrit n'existe plus que dans *śamstar* (acc. *śamstāram*). — Dans les thèmes à nasale on trouve, en regard du gr. *χι-ών*, le lat. *hi-em-s*. Ne serait-ce pas l'indice d'une flexion qui, traduite en grec, donnerait au nom. «*χίην*», à l'acc. *χίονα*? C'est peu probable. Qui sait si l' $e$  de *hiems* ne provient point d'une assimilation semblable à celle qu'on observe dans *bene* de *bonus*? Elle pouvait se produire par exemple à l'acc. \**hiomem*, au plur. \**hiomes*. Telle est aussi la raison de l' $e$  de *juvenis*, cf. skr. *yivānam*. A côté de *flamen*, *flamōnium*<sup>3</sup> pourrait faire conclure à l'acc. \**flamōnem*, \**flamōnem*; mais cette forme s'explique suffisamment par l'analogie de *matrimonium* etc.<sup>4</sup> — Pour les thèmes en *-was*, M. Brugman admet avec raison

1. Le pluriel indien *dyāvas* en regard de *Zīν* = \**Zēv* doit sûrement son  $\bar{u}$  long au voisinage de *dyaus* et de *dyām* (sur lesquels v. p. 197) où à l'analogie de *gāvas*.

2. L'ancien accusatif en *-τερα* a laissé une trace dans les féminins en *-τειρα*. Ceux-ci en effet n'ont pu être créés que sur ce modèle, le type *-τεια* étant le seul qui réponde au skr. *-trī*.

3. Usener, *Fleckeisen's Jahrb.* 1878 p. 51.

4. Rien n'est plus incertain que les étymologies qui tirent le lat. *mulier* et le gr. *μήνη* des thèmes du comparatif en *-ya<sub>2</sub>s*.

que le gr. *εἰδώς* (accus. ancien \**εἰδόσα*) est le continuateur direct de la forme primitive.

Ainsi rien ne peut faire admettre que la couleur vocalique du nominatif différât jamais de celle de l'accusatif.

En ce qui concerne la *quantité* de l'*a* du nominatif, c'est aujourd'hui l'opinion dominante que pour les thèmes à liquide, à nasale et à sifflante, il était long dès la période proethnique. Le système vocalique s'augmente donc de deux phonèmes: l'*ā*<sub>1</sub> et l'*ā*<sub>2</sub> longs, phonèmes tout à fait sporadiques et restreints, autant qu'on en peut juger, à cette forme de la flexion, les autres *ā* longs étant des combinaisons de deux *a* brefs.

La question de savoir si, après la syllabe à voyelle longue, venait encore l'*s* du nominatif a été l'objet de vifs débats. Le premier M. Scherer avait révoqué la chose en doute et vu dans l'allongement une façon spéciale de marquer le nominatif. A leur tour ceux qui admettent l'*s* et qui attribuent l'allongement à l'effet mécanique de la sifflante ne sont pas d'accord sur l'époque où elle a dû disparaître.

Pour ce qui concerne ce dernier point, nous nous permettrons seulement d'attirer l'attention sur le parallèle *sākhā*(i) — *Ἀηρώ* posé à la page 200, et qui nous détermine, avec les autres arguments bien connus, à admettre l'absence de sifflante après *ān*, *ām*, *ār* et *āi* dans la dernière phase de l'indo-européen.

Nous adoptons la théorie où l'allongement provient d'une cause (inconnue) autre que l'action de l'*s*, sans croire toutefois que les deux caractères se soient toujours exclus l'un l'autre. Comment concevrait-on skr. *vēs*, lat. *rates*, gr. *Ζεύς* (à côté de zd. *kava*, skr. *sākhā*, cf. p. 198), si l'*s* déterminait l'allongement? En outre il y a des cas où la voyelle longue se trouve devant une explosive. Ainsi le nom. sanskrit de *pa<sub>2</sub>d* « pied » est *pād*, p. ex. dans *a-pād*. Si cette forme est ancienne, elle suppose un *ā* long proethnique. Mais sans doute on peut alléguer l'analogie des formes comme *pādam* (= *πόδα*). Citons donc tout de suite le germ. *fōt*<sup>1</sup> dont l'*ō*, si l'on n'admet quelque part un *ā* long dans la flexion primitive du mot, est purement et simplement inexplicable. Or où l'*ā* long pouvait-il exister si ce n'est au nominatif singulier? Le dor. *πῶς* confirme ce qui précède; -*πος* dans *ῥήπος* etc., est refait sur les cas obliques, cf. *Πόλυ-πος* de *βούς*. Quant à *πῶς*, c'est une forme obscure de toute façon et que nous ne considérons pas comme la base de *πῶς*. — Si l'on admet que l'*ā* du skr. *nāpātam* soit *a<sub>2</sub>* (p. 227), l'*ā* du nom. *nāpāt* = zd. *napāo* (pour \**napā*[t]s), comme l'*ō* du lat. *nepōt*-, prouvent aussi l'allongement. — Le lat. *oōx*

1. Le norr. *fōt*- est encore consonantique. Le goth. *fotu*- est né de *fot*- comme *tunþu*- de *tunþ*-. La langue a été induite en erreur par le dat. pl. *fotum* et l'acc. sg. *fotu* lesquels provenaient du thème consonantique.

permet la même conclusion : cf. gr.  $\delta\psi$  et  $\psi$  lequel est apparemment dénominatif de \* $\psi$ oc-. — Enfin tous les mots comme lat. *fūr*, gr.  $\varphi\acute{\alpha}\rho$ ,  $\kappa\acute{\lambda}\omega\psi$ ,  $\xi\acute{\omega}\psi$ ,  $\sigma\acute{\kappa}\omega\psi$ ,  $\pi\alpha\rho\alpha$ - $\beta\acute{\lambda}\omega\psi$  venant de racines contenant  $e$  ne s'expliquent qu'à l'aide de l'allongement du nominatif. Plus tard la longue pénétra dans toutes la flexion et même dans des dénominatifs comme *fūrari*,  $\varphi\omega\rho\acute{\alpha}\omega$ ,  $\kappa\lambda\omega\pi\acute{\alpha}\omega$ , lesquels se propagèrent de leur côté (cf.  $\beta\rho\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\delta\rho\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\delta\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\nu\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\pi\omega\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\tau\rho\omega\chi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\sigma\rho\omega\varphi\acute{\alpha}\omega$ ). — A côté d' $\omicron\iota\nu\omicron\psi$  on trouve  $\omicron\lambda\nu\acute{\omega}\psi$ , à côté d' $\epsilon\pi\omicron\psi$   $\epsilon\pi\omega\pi\alpha$  (Hes.). Cette variation de la quantité paraît remonter à la même source.

2. Locatif. Ici la permutation est manifeste. En sanskrit on a *dātāram* et *dātāri*, *ukśānam* et *ukśāni*, *kśāmi* et *kśāmas* (= gr.  $\chi\theta\acute{o}\nu\epsilon\varsigma$ ). Le même échange se traduit en gothique par *auhsin* = *ukśāni* (p. 197) en regard de *auhsan* et *auhsans* = *ukśānam*, *ukśānas*. M. J. Schmidt a comparé à ce paradigme germanique le lat. *homo hominis hominem* (vieux lat.), parallèle qui s'est confirmé de plus en plus pour ce qui est du nominatif et de l'accusatif. Aux cas obliques il est difficile d'admettre que l' $i$  (=  $e$ ) de *homin-* réponde à l' $i$  (=  $e$ ) de *auhsin*. La voyelle latine paraît plutôt être purement anaptyctique, *hominis* se ramenant à \**homnis* (cf. p. 47 en bas, et l'ombr. *nomne* etc.). En grec  $\alpha\iota\psi\acute{\epsilon}\iota$  pourrait bien appartenir au thème  $\alpha\iota\psi\omicron\sigma$ - (acc.  $\alpha\iota\tilde{\omega}$ ) plutôt qu'à \* $\alpha\iota\psi\omicron$  = lat. *aevum*.

3. Vocatif. M. Brugman Stud. IX 370 pose *dātā<sub>1</sub>r* comme prototype du skr. *dātār*. Mais cette forme peut tout aussi bien sortir de *dātā<sub>2</sub>r*, et une fois qu'en grec le nom.  $\delta\omega\tau\acute{\eta}\rho$  est séparé de  $\delta\acute{\omega}\tau\omicron\varphi\alpha$  (p. 212), le voc.  $\sigma\acute{\omega}\tau\epsilon\rho$  que fait valoir M. Brugman n'a plus rien de commun avec les mots en  $-\tau\omega\varphi$ . M. Brugman lui-même a reconnu plus tard (K. Z. XXIV 92) que la qualité de l' $a$  n'est pas déterminable —  $\delta\acute{\omega}\tau\omicron\varphi$  pouvant de son côté être hystérogène pour \* $\delta\acute{\omega}\tau\epsilon\rho$  —, et en conséquence il écrit pour les thèmes en  $-was$ : *widwa<sub>2</sub>s* ou *widwa<sub>1</sub>s*. L'incertitude est la même soit pour les thèmes à nasale soit pour les thèmes en  $i$  et  $u$  de flexion forte (*sákhe*, *Αητοῖ*, p. 200). Nous parlerons plus loin (p. 216) de la circonstance qui fait pencher les chances vers  $a_1$ . Il n'en est pas moins vrai que l'apparition de  $a_1$  dans les thèmes dont nous parlons n'est démontrable que pour une seule forme, le locatif.

Voilà pour la permutation  $a_2 : a_1$  dans les syllabes prédésinentielles qui ne gardent l' $a$  qu'aux cas forts. Mais on comprend

que celles de ces syllabes où la chute de l' $a$  est impossible présentent encore une permutation d'un tout autre caractère, la permutation *forcée* si on peut l'appeler ainsi. La déclinaison du nom de l'aurore dans un grec très-primitif serait (cf. Brugman K. Z. XXIV 21 seq.): nom. \* $\alpha\nu\sigma\acute{\omega}\varsigma$  (skr.  $uśās$ ), acc. \* $\alpha\nu\sigma\acute{o}\sigma\alpha$  (skr.  $uśāsam$ ), voc. \* $\alpha\upsilon\sigma\omicron\varsigma$  ou \* $\alpha\upsilon\sigma\epsilon\varsigma$  (skr.  $uśas$ ), loc. \* $\alpha\nu\sigma\acute{\epsilon}\sigma\iota$  (skr.  $uśāsi$ ); gén. \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$  (skr.  $uśāsas$  pour \* $uśasās$ ), v. p. 201 seq. Dans ce paradigme l'apparition de l' $e$  au locatif — et au vocatif si \* $\alpha\upsilon\sigma\epsilon\varsigma$  est juste — résulte de la permutation *libre* étudiée ci-dessus. Au contraire l' $e$  de \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$  = skr.  $uśāsas$  n'existe absolument que parce qu'une cause extérieure empêche l'expulsion de l' $a$  suffixal, et dans ce cas nous avons vu que c'est toujours  $a_1$  qui apparaît (p. 134).

Dans les thèmes-racines, la permutation forcée est fréquente. Ainsi l' $a_1$  du lat. *pedis*, gr.  $\pi\epsilon\delta\acute{o}\varsigma$ , skr.  $pādás$  en regard de *compodem*,  $\pi\acute{o}\delta\alpha$ ,  $pādam$  (Brugman Stud. IX 369) est tout à fait comparable à l' $a_1$  de \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$ . Le locatif en revanche faisait à coup sûr  $pá,di$ , avec permutation *libre*.

Considérons à présent la permutation  $a_2 : a_1$  dans les thèmes où *tous les cas sont forts*, c'est-à-dire les paroxytons (p. 204). Les comparatifs en *-yas*, qui ont  $a_2$  au nominatif (lat. *suavior*) et à l'accusatif (skr.  $váśyāmsam$  reflétant un ancien \* $váśyāsam$ , gr.  $\eta\delta\acute{\iota}\omega$  = \* $\eta\delta\acute{\iota}\omega\alpha$ ), présentent un  $a$  bref, soit  $a_1$ , dans les cas obliques du sanskrit:  $váśyase$ ,  $váśyاسas$ ,  $váśyāsā$ . Il est évident qu'ici il ne saurait être question de permutation forcée, et nous apprenons ainsi que le génitif, le datif et l'instrumental, quand l'accent leur permet d'être forts, ont le vocalisme du locatif<sup>1</sup>.

Ceci aide à comprendre la flexion des neutres paroxytons en *-as*, lesquels ont  $a_2$  au nominatif-accusatif,  $a_1$  aux autres cas (Brugman l. c. 16 seq.). Si l'on convertissait en masculin le neut.  $mána_2s$ , dat.  $mána_{1,SAI}$ , on obtiendrait au nom.  $mánā_2s$ , à l'acc.

1. La conjecture de M. Brugman (l. c. 98 seq.) part du point de vue que la présence de l' $a$  aux cas faibles des noms en *-yas* est irrégulière, ce dont nous ne pouvons convenir (p. 203 seq.). — Ce qui précède fait voir que  $pādás$ , \* $uśasās$  auraient  $a_1$  quand même la permutation n'y serait pas forcée. Néanmoins nous avons cru qu'il était plus juste de présenter la chose comme on vient de la lire.

$mána_2sm$ , au dat.  $mána_1sai$ , c.-à-d. la même flexion que pour les comparatifs. Le datif serait donc tout expliqué. L' $a_2$  du nom.-acc. se justifie directement par le fait que le neutre de  $wásyā_2s$  est  $wásyā_2s$  (lat. *suavius*), et le neutre de  $widwā_2s$ ,  $widwā_2s$  (gr. *εἰδός*). Ces trois types font exception à la règle qui demande l'expulsion de l' $a$  au nom.-acc. neutre (p. 211).

Au pluriel et au duel (flexion faible) les thèmes, oxytons et paroxytons, qui ne peuvent rejeter l' $a$  devant les consonnes initiales des désinences prenaient, selon la règle,  $a_1$ : les formes grecques  $μέγες-σι$ ,  $ὄρες-φι$ , en témoignent, aussi bien que les accusatifs indiens  $pādás$ ,  $uśásas$  (=  $padás$ ,  $uśásas$ ), cf.  $pādas$ ,  $uśásas$ .

En anticipant ce qui est dit plus bas sur le vocatif, le résultat de l'étude qui précède peut se formuler ainsi: *Dans la flexion nominale les syllabes prédésinentielles où  $a_1$  est suivi d'un phonème et qui admettent la modification en  $a_2$ , présentent toujours cette modification 1° au nominatif des trois nombres, 2° à l'accusatif du singulier, 3° au nom.-acc. sing. du neutre lorsqu'il conserve l' $a$ . Partout ailleurs l' $a$ , s'il n'est expulsé, ne peut avoir que la valeur  $a_1$ .*

L'échange des deux  $a$  dans les thèmes finissant par  $a$  est traité plus haut p. 90 seq. Dans les cas qui, pour les thèmes tels que  $uksán$ , sont les cas forts on observe un parallélisme frappant entre les deux classes de suffixes:

Sing. nom. $uks-á_2n$	Cf. $yuk-tá_2s$
acc. $uks-á_2n-m$	$yuk-tá_2-m$
loc. $uks-á_1n-i$	$yuk-tá_1-i$
Plur. nom. $uks-á_2n-a_1s$	$yuk-tá_2-a_1s$

Reste le vocatif sing. On a vu que la voyelle de ce cas ne peut pas se déterminer directement pour les thèmes comme  $uksán$  (p. 214). Seulement M. Brugman tire du voc.  $yúktā_1$  une présomption en faveur de l'hypothèse  $dāta_1r$  ( $úksa_1n$ ) et nous adoptons son opinion, non point toutefois pour les raisons qu'il donne et dont nous parlerons tout à l'heure, mais uniquement parce que le locatif atteste la symétrie des deux paradigmes.

M. Brugman est convaincu que l'échange de  $a_1$  et  $a_2$  s'explique par l'accentuation, et en particulier que l' $a_1$  du voc.  $yúktā_1$ , qu'il regarde comme un affaiblissement, tient au recul du ton à



ce cas. Or le locatif qui n'a point cette particularité d'accent montre exactement le même vocalisme. Ensuite où est-il prouvé que l'accentuation en question ait une influence quelconque sur l' $a_2$ ? On compte autant de  $a_2$  après le ton que sous le ton, et d'ailleurs les deux  $a$  se trouvent placés cent fois dans les mêmes conditions d'accent, montrant par là qu'ils sont indépendants de ce facteur pour autant que nous le connaissons. C'est ce qui apparaît clairement, quand on parcourt par exemple la liste de suffixes donnée plus bas, le même suffixe pouvant avec la même accentuation prendre  $a_2$  dans certains mots et garder  $a_1$  dans d'autres. — Ainsi que nous l'avons dit p. 133 seq., nous considérons  $a_1$  comme une voyelle primitive et nullement affaiblie, et  $a_2$  comme une modification de cette voyelle. Autant il est vrai qu'on retrouve partout les trois termes  $a_2$ ,  $a_1$ ,  $a$ -zéro, autant, à notre avis, il serait erroné, de croire qu'ils forment une échelle à trois degrés et que  $a_1$  est une étape entre  $a_2$  et zéro.

M. Brugman dit (Stud. IX 371): «tous les doutes qui pourraient surgir relativement au droit que nous avons de tenir l'e «du vocatif pour un *affaiblissement* sont levés par les thèmes «en - $\bar{a}$ ,» et il cite alors le vocat. *νύμφᾶ*, *ἕνο*, *ἀμβᾶ*. C'est là cet incompréhensible parallélisme des thèmes en - $\bar{a}$  avec les thèmes en - $a_1$  ( $a_2$ ) qui se vérifie encore au locatif et dont nous avons déjà parlé p. 93. On ne pourra y attacher grande valeur, tant que l'énigme ne sera pas résolue.

Nous avons vu de quelle manière, étant donné qu'un thème prend  $a_2$ , ce phonème alternera avec  $a_1$  aux différents cas de la déclinaison. Il reste à établir ou plutôt à enregistrer, car on n'aperçoit aucune loi dans cette répartition, quels sont ces thèmes, quels sont au contraire ceux qui maintiennent  $a_1$  partout.

Pour abrégé nous écrivons, par exemple, *suffixe* - $a_2n$ , ce qui signifie: variété du suff. - $a_1n$  admettant l' $a_2$ .

I. La syllabe prédésinentielle prend  $a_2$ :

**Thèmes-racines.** Les plus importants sont *pa<sub>2</sub>d* «*pied*»: skr. *pādam*, gr. *πόδα* (Brugman Stud. IX 368); *wa<sub>2</sub>k* «*voix*»: skr. *vācam* (cf. p. 203), gr. *φῶνα*. Sur le lat. *vōcem* v. p. 214. En grec *χοῦς* (gén. *χοός*), *δόρξ*, *φλόξ* (ce mot est hystérogène, la racine

étant  $\phi\lambda\eta\gamma$ , v. p. 173 i. n.),  $\pi\acute{\omega}\xi$ ,  $\theta\acute{\omega}\psi$ . On pourrait douter si l' $\bar{a}$  du skr.  $\bar{a}p$  «eau» représente  $a_{1A}$  ou  $a_2$ . Nous nous décidons dans le premier sens pour 3 raisons: 1° si l' $\bar{a}$  de  $\bar{a}p$ -am était  $a_2$  on devrait, rigoureusement, avoir au datif  $p$ -é, 2° la parenté du gr.  $\bar{\alpha}\pi\iota$ - (p. 56) est probable, 3° dans les composés comme  $dv\bar{\iota}p\acute{\alpha}$ ,  $an\bar{u}p\acute{\alpha}$ , l' $a$  initial de  $ap$  s'est fondu avec l' $i$  et l' $u$  qui précèdent, ce que n'eût pas fait  $a_1$ . — En composition on a p. ex. gr.  $B\epsilon\lambda\lambda\epsilon\rho\phi\acute{\omega}\nu$ ,  $\bar{\iota}o\phi\acute{\omega}\nu$ , dont l'accusatif a dû faire primitivement  $-\phi\omega\nu\alpha$ . Une partie des composés indiens de  $vah$ ,  $sah$  etc. ont à l'acc.  $-\bar{v}\bar{a}h$ -am,  $-\bar{s}\bar{a}h$ -am. La forme faible existe p. ex. pour  $ana\bar{a}d$ - $\bar{v}\bar{a}h$ -am qui fait  $ana\bar{a}d$ - $uh$ - (p. 202; sur le nominatif v. p. 43 i. n.). Pour  $-\bar{s}\bar{a}h$ - (=  $sa_2h$ ) la forme faible devait être  $*\bar{s}\bar{a}h$ -, le groupe  $sg\bar{h}$  n'étant pas admissible. Or dans le Rig-Véda on ne trouve presque jamais que les cas forts, sauf pour  $ana\bar{a}d$  $vah$ . L'alternance de  $-\bar{v}\bar{a}h$ - et  $uh$ -, de  $-\bar{s}\bar{a}h$ - et  $-\bar{s}ah$ - s'était donc perdue, sans qu'on osât cependant transporter dans les cas faibles la forme à voyelle longue. Il n'existe qu'un ou deux exemples tels que  $satr\bar{a}$ - $\bar{s}\bar{a}h$ -e. — Les nominatifs ont l' $\bar{a}$  long ( $hav\bar{y}a$ - $v\bar{a}!$  etc.). Comme la syllabe est fermée, la longue est due ou à une extension analogique ou à l'allongement du nominatif (p. 213).

#### Suffixes.

1.  $-a_2n$ . Ce suffixe abonde dans toutes les langues de la famille.

2.  $-a_2m$ . On trouve le suff.  $-a_2m$  dans  $ghi$ -ám, gr.  $\chi\iota$ -ών (zd.  $zy\bar{a}o$ , lat. *hiems*, cf. p. 197) et  $ghs$ -ám: gr.  $\chi\theta$ -ών, skr. nom. pl.  $k\bar{s}\bar{a}m$ -as. Brugman Stud. IX 308.

3.  $-a_2r$ . Skr.  $dv$ -ár-as<sup>1</sup> (nom. pl.). La forme forte reparait dans le sl. *dvorŭ*, le lith. *dváras*, le lat. *fores*. Brugman l. c. 395. — On peut mettre ici *swasa*<sub>2</sub> $r$ , skr. acc. *svásāram*, lat. *soror*, lith. *sesŭ*, irl. *siur* (cf. *athir*), gr.  $\xi\omicron\rho$ -ες<sup>2</sup>.

1. L'aspirée  $dh$  a subsisté, pensons-nous, dans ce mot jusqu'au jour où naquit la forme  $dh\bar{u}r$  «timon, avant-train» venant de  $dh\bar{r}$ . L'équivoque perpétuelle qui s'établit alors entre  $dh\bar{u}r$  et les cas faibles de  $*dhvar$  (comme  $dhurám$ ) poussa à différencier ces formes.

2. M. Leo Meyer a vu dans  $\delta\acute{\alpha}p$  le représentant grec de *swa*<sub>1</sub> $sar$ , opinion à laquelle personne n'a adhéré. En revanche il n'y a aucune difficulté phonique à identifier avec skr. *svásāras*  $\xi\omicron\rho\epsilon\varsigma$   $\pi\rho\omicron\sigma\eta\kappa\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$ ,  $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\epsilon\iota\varsigma$ ; cf.  $\xi\omicron\rho$   $\theta\nu\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ ,  $\acute{\alpha}\nu\epsilon\psi\acute{\iota}\omicron\varsigma$  (probablement un vocatif),  $\epsilon\upsilon\rho\acute{\epsilon}\sigma\phi\iota$   $\gamma\upsilon\nu\alpha\iota\acute{\epsilon}\iota\nu$ . Un grand nombre d'autres formes voisines quoique assez hétérogènes ont été

4. **-ma<sub>2</sub>n.** Suffixe connu en grec, en latin, en germanique et dans l'arien. Il serait intéressant de savoir pourquoi, en grec, l'accusatif ancien en *-μova* et l'accusatif hystérogène en *-μῶνα* se répartissent exactement entre paroxytons et oxytons.

5. **-wa<sub>2</sub>n.** Ce suffixe, fréquent en sanskrit, se retrouve avec plus ou moins de certitude dans le gr. *πίων, πέπων, ἀμφιπίονες*, et *ἰδυπίων* bien qu'on ne puisse peut-être identifier purement et simplement *-πιων* avec skr. *patvan* ainsi que le fait M. Fick.

6. **-ta<sub>2</sub>r.** Noms d'agent.

7. **-a<sub>2</sub>s.** Skr. nom. pl. *uśās-as*, zd. *ushāōñh-em*, gr. *ῥῶς*, lat. *aurōra*; gr. *αἰδώς*. — Puis tous les neutres en *-as*. V. p. 215 seq.

8. **-ma<sub>2</sub>s,** paraît exister dans l'ind. *pūmas*, acc. *pūmāmsam* pour *\*pūmāsam*. Cf. p. 43 i. n. 203 i. n. 201.

9. **-ya<sub>2</sub>s,** suff. du comparatif. Brugman K. Z. XXIV 54 seq. et 98.

10. **-wa<sub>2</sub>s,** suff. du participe passé. Brugman l. c. 69 seq.

A cette première série se rattachent, comme nous l'avons vu, les suffixes finissant par *a* (*-a, -ta, -ma* etc.), qui tous prennent  $a_2$ .

## II. La syllabe prédésinentielle n'admet pas $a_2$ :

**Thèmes-racines.** *κτεῖς κτενός* (primitivement le gén. devait être *\*κτηνός, \*κτανός*), *νέκεις νεκροί, κτερες* (id.), lat. *nex* etc. En composition: skr. *vṛtra-hān(-am)*, *ṛtī-sāh(-am)* à côté de *ṛtī-śāh(-am)*.

Quand un thème-racine se trouve en même temps ne pas prendre  $a_2$  et être hors d'état de rejeter l'*a* — ex.: skr. *spāc, spācam, spācé*, gr. *ἐπί-τεξ* — il est naturellement impossible de dire à coup sûr s'il n'appartient pas au type *divīs* (p. 202).

### Suffixes.

1. **-a<sub>1</sub>n.** Plusieurs thèmes sanskrits comme *vṛśan*, acc. *vṛśānam*. En grec on a *ἄρσεν-* (peut-être identique avec *vṛśan*), *τέρειν-*, *αὐχέν-*, *φοέν-*. Parfois ces mots généralisent l' $\eta$  du nominatif, ainsi *λειχὴν -ἦνος*, *πευθὴν -ἦνος*. Le suff. *-a<sub>1</sub>n* sans  $a_2$  manque au germanique.

2. **-a<sub>1</sub>r.** Skr. *n-dr*, acc. *nāram* = gr. *ἀνέρα*. Cf. sabin. *nero*.

---

réunies par M. Ahrens *Philologus* XXVII 264. La déviation du sens n'a pas été plus grande que pour *φατῆρ*.

On a en outre αἰθ-έρ-, ἄψ-έρ-, σπινθ-έρ-, λα-πυν-ήρ· σφοδρῶς πτύων Hes.

3. -**ma<sub>1</sub>n**. Gr. ποιμέν-, πυθμέν-, λιμέν- etc. Le letto-slave (*kamen-*, *akmen-*) a perdu -*ma<sub>2</sub>n* et ne connaît plus que -*ma<sub>1</sub>n*. C'est l'inverse qui a eu lieu soit pour le germanique soit pour le sanskrit<sup>1</sup>.

4. -**ta<sub>1</sub>r**. Noms de parenté<sup>2</sup> et noms d'agent (v. p. 212).

5. -**wa<sub>1</sub>r**. C'est le suffixe qu'il faut admettre dans *devár*, acc. *devāram*. En effet le gr. δαέρ- montre *a* dans la racine; or celle-ci ne peut être *daiw* (v. p. 182). Sur ce mot cf. Brugman Stud. IX 391.

6. -**a<sub>2</sub>s**. Nous avons vu p. 201 skr. *bhiy-ās(-am)*. Les thèmes en -*a<sub>2</sub>s* formant le second terme d'un composé renoncent à l'*a<sub>2</sub>*: skr. *su-mánās-am*, gr. εὐ-μενής, ἀν-αιδής, lat. *degener*. Les adjectifs comme gr. ψευδής, skr. *tavás* se comportent de même.

Le sanskrit ne possède rien d'équivalent à la règle grecque qui veut que πατήρ-, ἀνέρ-, γαστήρ- etc., donnent en composition εὐ-πάτωρ-, ἀν-ήνορ-, κοίλο-ράστορ-, phénomène qui est l'inverse de celui que nous venons de voir pour les thèmes en -*as*. La règle des neutres en -*μα*, analogue en apparence, a peut-être une signification assez différente. Il est évident tout d'abord que πῆμα n'a pu produire ἀ-πήμων- qu'à une époque où l'*n* du premier mot existait encore, si ce n'est au nominatif-accusatif, du moins aux cas obliques<sup>3</sup>. Mais l'association de ces deux formes pourrait être même tout à fait primitive. Si l'on admet que les neutres en question sont des thèmes en -*ma<sub>2</sub>n* et non en -*ma<sub>1</sub>n* — question qui ne peut guère être tranchée —, -*πήμων-* nous représente le propre masculin de πῆμα. Le sanskrit est favorable à cette hypothèse: *dvi-gānmān-am* : *gānma* = ἀ-πήμων-α : πῆμα<sup>4</sup>.

1. La quantité de l'*a* varie en zend, comme dans tant d'autres cas. On ne saurait y attacher grande importance. En sanskrit *aryamān* fait *arya-mānam*, mais c'est un composé de la rac. *man*.

2. Sur l'anomalie de ces noms en gothique où ils présentent *a* dans le suffixe (*faðar* etc.), anomalie que ne partagent point les autres dialectes germaniques, v. Paul Beitr. IV 418 seq.

3. Après que l'*n* se fut évanoui on forma des composés comme ἄστομος au lieu de \*ἀστόμων.

4. Le rapport de κέρως et χρυσό-κέρως n'a évidemment rien de commun avec celui de πῆμα et ἀπήμων, -κέρως étant une simple contraction

Il n'est pas besoin de faire ressortir la confirmation éclatante de la théorie du phonème  $a_2$  que M. Brugman a pu tirer de ces différents suffixes. Parmi les thèmes indiens en *-ar* ceux qui allongent l' $\bar{a}$  sont 1° des noms d'agent, 2° les mots *dvár* et *svásar*: dans le gréco-italique les thèmes en *-ar* qui prennent *o* sont: 1° des noms d'agent, 2° les thèmes correspondant à *dvár* et *svásar*. L'arien offre *uśásam* en regard de *sumánāsam*: nous trouvons en gréco-italique *ausos-* et *εὐμενέσ-*, *degener-*.

Nous nous abstenons de toute hypothèse relativement aux féminins-en *-ā*, à la nature de leur suffixe et de leur flexion<sup>1</sup>.

Pour terminer nous considérons deux genres de déclinaison où, contre la règle ordinaire, les phénomènes de la flexion s'entrecroisent avec ceux de la formation des mots.

#### 1. Déclinaison de quelques thèmes en *u*.

En sanskrit *gñu* (qui n'existe qu'en composition) et le neutre *dru* sont évidemment avec *gānu* et *dāru* dans le même rapport que *snu* avec *sānu*. L' $\bar{a}$  des formes fortes est  $a_2$ , v. p. 86. En fait de formes faibles on trouve en grec *γνύξ*, *πρό-χνυ*, *ἰγνύς*, *δqv-*; en gothique *knusejan*, *kn-iv-a-*, *tr-iv-a-*.

Or la règle de la grammaire hindoue relativement à *snu* est que cette forme se substitue à *sānu* — lequel peut aussi se décliner en entier — aux cas obliques des trois nombres (plus l'acc. plur.). Benfey Vollst. Gramm. p. 315.

La déclinaison primitive, d'après cet indice, a pu être: nom.-acc. *dā<sub>2</sub>r-u*, dat. *dr-ā<sub>1</sub>w-ai* etc. Ce n'est guère plus qu'une possibilité mais, à supposer que le fait se confirmât, il introduirait dans la flexion indo-européenne un paradigme tellement extraordinaire qu'il est nécessaire d'examiner le cas et de voir s'il est explicable.

Etant donnée la déclinaison *dā<sub>2</sub>r-u*, *dr-ā<sub>1</sub>w-ai*, on ne pourrait sans invraisemblance supposer deux thèmes différents de fondation, hypothèse qui résoudrait la question de la manière la plus

de *-περας*. Au contraire celui de *πειραρ* (*-ατος*) et *ἀ-πειρων* serait intéressant à étudier.

1. Cf. p. 93, 217.

simple, mais qui n'expliquerait pas l'alternance fixe des deux formes.

Il s'agit de trouver le moyen de réunir *dá<sub>2</sub>ru*- et *dra<sub>1</sub>u*- dans un seul type primitif sans avoir recours à d'autres modifications que celles qu'entraîne la flexion du mot. En partant d'un thème paroxyton *dár a<sub>1</sub>u* cela est impossible: le ton qui frappe la racine ne passe jamais sur le suffixe (p. 204). Supposons au contraire un thème premier \**dar-á<sub>1</sub>u*: *dr-á<sub>1</sub>w-ái* est pour \**dar-á<sub>1</sub>w-ái* (voy. p. 236). Au nom.-acc. *dá<sub>2</sub>r-u* nous constatons que le ton s'est retiré sur la racine, où il a protégé l'*a*. Toute la question est de savoir si l'on peut expliquer ce mouvement rétrograde de l'accent. Il nous semble que oui. En vertu de la règle que nous avons vue p. 210, le nom.-acc. du neutre \**dar-áu* devait faire: \**dar-ú*. Mais l'*i* et l'*u* finissant un mot refusent de porter l'accent (v. p. 190). Le ton était donc forcé de se rejeter sur la syllabe radicale.

Si l'on admet la déclinaison indo-européenne *dá<sub>2</sub>ru* *drá<sub>1</sub>wái* et l'explication de *dá<sub>2</sub>ru* qui précède, il s'ensuit une rectification touchant la forme primitive du neutre d'un adjectif comme *mrđú-s* qui a dû être *mrádu*. Cette forme était trop exposée aux effets d'analogie pour pouvoir se maintenir.

Dans la même hypothèse on posera pour la déclinaison du neut. *paku* (*pecus*): nom.-acc. *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>-u*, dat. *pa<sub>1</sub>k<sub>1</sub>-w-ái*. Nous mettons *pakwái* et non *pakáwái*, parce qu'il y a des indices que ce mot suivait la déclinaison forte. En regard de l'adj. skr. *dráv-ya* on a *paçv-yà*, et le génitif védique du masc. *paçú-s* est invariablement *paçvás* (cf. *drós*, *snós*). Du reste la flexion forte ne change rien à la question de l'accent. Voici les raisons qui pourraient faire admettre la même variation du ton que pour les trois neutres précédents. L'acc. neutre skr. *paçu* se rencontre deux fois dans les textes (v. B. R.): la première fois il est paroxyton, en concordance avec le goth. *faíhu*, la seconde oxyton. Puis vient un fait que relève M. Brugman Stud. IX 383, le parallélisme du masculin oxyton *paçú-s* avec *drú-s*, *ðqū-s*, et le masc. zd. *zhnu*. Cette circonstance resserre le lien du neutre *paçu* avec la famille *dáru*, *jánu*, *sánu*. — Le nom.-acc. *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>u* est paroxyton pour la même raison que *dá<sub>2</sub>ru*<sup>1</sup>. Dans le dat. *pa<sub>1</sub>kwái* et le masc. *pa<sub>1</sub>kú-s* l'*a*

1. La coloration divergente de l'*a* dans *pá<sub>1</sub>ku* et *dá<sub>2</sub>ru*, *gá<sub>2</sub>nu*, *sá<sub>2</sub>nu*, dépend de facteurs que nous ne connaissons pas. Supposer la même in-

radical subsiste seulement, comme le dit M. Brugman, parce que *pkú-* eût été imprononçable (le *zd. fshu* résulte d'altérations secondaires); cf. p. 48.

Le gérondif skr. *gatvá*, *çrutvá*, en regard de l'inf. *gántum*, *çrótum* rentre, à première vue, dans la catégorie que nous venons de voir. En réalité il n'en est rien. L'explication proposée pour *dáru*, basée sur l'*u* final de cette forme, ne s'appliquerait plus à *gántum*. D'ailleurs il faudrait que les infinitifs védiques en *-tave* eussent la racine réduite et l'accent sur le suffixe, mais on sait que c'est le contraire qui a lieu (*gántave*). Il convient d'en rester à la conclusion de M. Barth (Mém. Soc. Ling. II 238) que le gérondif en *-tvā* ne sort pas du thème de l'infinitif. On trouverait même le moyen de réunir ces deux formes qu'il resterait à expliquer les gérondifs védiques comme *krtvā*.

## 2. Mots hétéroclites.

### A. LES NEUTRES.

Il y a longtemps que M. Scherer a supposé que le paradigme indien des neutres comme *ákṣi*, où alternent les suffixes *-i* et *-an*, devait dater de la langue mère. Dans les idiomes congénères en effet on retrouve ces mots tantôt comme thèmes en *-i* tantôt comme thèmes en *-an*. M. Osthoff (l. c. 7) s'est joint à l'opinion de M. Scherer. Mais les mots en *-i*, *-an*, ne sont qu'une branche d'une famille plus grande, dont l'étroite union est manifeste.

La déclinaison de ce qu'on peut appeler les neutres hétéroclites se fait sur deux thèmes différents<sup>1</sup>. Le premier est formé à l'aide du suff. *-an*; il est oxyton; la racine y est affaiblie.

Ce premier thème donne tous les cas dont la désinence commence par une voyelle. Il suit la flexion forte.

fluence des sonantes que plus haut p. 87 serait une conjecture assez frêle. Peut-être le masculin *pa<sub>1</sub>kú* et les cas obliques oxytons où l'*a<sub>1</sub>* était forcé ont-ils influé par analogie sur le nomin. \**pá<sub>2</sub>ku*. — Je ne sais comment il faut expliquer le datif védique (masculin) *páçve* si ce n'est par l'attraction qu'exerce l'*a* radical (p. 174). — M. Brugman (l. c.) montre qu'il a existé une forme *ga<sub>1</sub>nu* à côté de *gnu* et *ga<sub>2</sub>nu*; de même l'irland. *derucc* «gland» joint au lith. *dervà*, au sl. *drěvo* (J. Schmidt Voc. II 75) remonte à *da<sub>1</sub>ru*. En tous cas il paraît inadmissible que cette troisième forme ait alterné dans la déclinaison avec les deux premières. Sur le lat. *genu* et le véd. *sanubhis* cf. p. 47, 46.

1. Les nominatifs-accusatifs du pluriel et du duel devront rester en dehors de notre recherche, vu l'incertitude qui règne sur leur forme primitive.

Le second thème a le ton sur la racine, laquelle offre sa forme pleine. Normalement ce thème semble devoir être dépourvu de suffixe. Quand il en possède un, c'est ou bien *i* ou bien un élément contenant *r*, *jamais u ni ŋ*. Ce suffixe du reste n'en est probablement pas un; il est permis d'y voir une addition euphonique nécessitée à l'origine par la rencontre de plusieurs consonnes aux cas du pluriel (*asth-i-bhis*, etc.).

Les cas fournis par ce second thème sont ceux dont la désinence commence par une consonne, plus le nom.-acc. sing. lequel leur est assimilable (p. 210). En d'autres termes ce sont les cas moyens de la grammaire sanskrite ou encore les cas faibles de la flexion faible.

Les variations du vocalisme radical dont nous venons de parler rentrent dans le chapitre de la formation des mots, puisqu'elles correspondent à l'alternance de deux suffixes. A ce titre la déclinaison hétéroclite aurait pu être placée au § 13. Mais l'alternance des suffixes étant liée à son tour à celle des cas, il nous a paru naturel de joindre cette déclinaison aux faits relatifs à la flexion.

Les neutres désignent presque tous des parties du corps.

1<sup>re</sup> série: le thème du nom.-acc. est dépourvu de suffixe.

1. Gr. *oŭs* = lat. *aus* dans *aus-culto*. Le thème des cas obliques est *oŭar-*, c.-à-d. *\*oŭs-r-* (p. 28). Il a donné le goth. *auso ausins*. La double accentuation primitive explique le traitement divergent de *s* dans *auso* et le v. h<sup>t</sup>-all. *ōrā*. — Le nom.-acc. paraît hésiter entre deux formations, car, à côté de *ous*, le lat. *auris*, le lith. *ausis* et le duel sl. *usi* font supposer *ŭusi*. D'autre part le sl. *ucho* remonterait à *ŭusas*.

2. Lat. *ōs* = skr. *ās* (et *āsyā*), dat. *ās-n-é* (peut-être primit. *āsné?*).

3. Le skr. *ċīrś-n-é* se ramène à *\*krās-n-āi*, lequel suppose un nom.-acc. *krā<sub>1</sub>as* que le grec conserve peut-être dans *καράκῳς* et indubitablement dans *καῖ(σ)-ατ-(ος)*: la syllabe *κῳς* est empruntée au nom.-acc., le correspondant exact de *ċīrś-n-ās* ne pouvant guère être que *\*κῳσατος*.

4. Le mot pour cœur a dû être *kā<sub>1</sub>rd*, dat. *krā<sub>1</sub>n-āi*, ce qui rend assez bien compte du gr. *κῆρ* ou plutôt *κῆρ*, v. Brugman Stud. IX 296, du goth. *hairto hairtins*, du lat. *cor* etc. Cf. skr. *hṛdī* et *hārdī*.

5. Skr. *dōs*, dat. *doś-n-é* « bras ».

6. Lat. *jūs* « jus, brouet ». Le sanskrit offre le thème *yūs-ān*, employé seulement aux cas obliques.

7. Skr. *vār* « eau » à côté de *vāri*; le thème en *-an* paraît être perdu.



2<sup>e</sup> série: le nom.-acc. se forme à l'aide d'un élément contenant *r*. Quand *r* est à l'état de voyelle, il se fait suivre de *g*<sub>2</sub> ou plus ordinairement d'une dentale qui paraît être *t* (cf. p. 28). Ces additions sont vraisemblablement les mêmes que dans *-kṣi-t*, *-kr-t* (p. 202) et *-dhr-k* (au nominatif des composés de *dhar*). Les dérivés *asra* (skr.) et *udra* (indo-eur.) indiquent bien que ce qui suit l'*r* n'est pas essentiel.

1. Skr. *ās-ṛ-g*, dat. *as-n-é*. Gr. *ἄαρ*, *ἔλαρ* (Grdz. 400). L'*a* du lat. *s-an-gu-i-s*, *san-ies* (cf. p. 28) paraît être anaptyctique (cf. chap. VI). Nous devons poser pour l'indo-européen, nom.-acc. *ā-s-ṛ-g*<sub>2</sub>, dat. *s-n-āi*. En sanskrit l'*a* des cas obliques a été restitué en analogie avec le nom.-acc. L'*a* du lette *assins* est sans doute hystérrogène, cf. p. 93 i. n. — D'après ce qui précède nous regardons lat. *assir*, *assaratum*, comme étrangers à cette famille de mots. Otf. Müller (ad. Fest. s. v. *assaratum*) les croit d'ailleurs d'origine phénicienne.

2. Véd. *āh-ar*, dat. *āh-n-e* (pour \**ahné* probablement).

3. Véd. *ūdh-ar* (plus tard *ūdhas*), dat. *ūdh-n-e* (primit. *ūdhné?*); gr. *οὐδ-αρ*, *οὐδ-αρ-ος*; lat. *ūb-er* et *Oufens*; v. h<sup>t</sup>-all. *ūt-er* (neut.).

4. Lat. *fem-ur fem-in-is*. M. Vaniček dans son dictionnaire étymologique grec-latin cite ce passage important de Priscien (VI 52): *dicitur tamen et hoc femem feminis, cujus nominativus raro in usu est*. — Peut-être y a-t-il communauté de racine avec le skr. *bhāmsas*, *bhasād*.

5. Gr. *ῥῖπ-αρ ῥῖπ-αρ-ος*; zd. *yākare* (gloss. zd.-pehlvi); skr. *yāk-ṛ-t yak-n-é*; lat. *jec-ur jec-in-or-is, jecinoris*; lith. *jekna*. On peut conjecturer que les formes primitives sont: *ya<sub>1</sub>āk-ṛ-t*, dat. *yāk-n-āi*, ce qui rend compte de l'*ā* long du zend et du grec. Mais il est vrai que l'*e* du lithuanien et du latin s'y prête mal: on attendrait *a*.

6. Gr. *ῥῖδ-ωρ ῥῖδ-αρ-ος* (*ῥῖ*); v. sax. *watar*, goth. *vato vatins*; lat. *u-n-da*; lith. *va-n-dū*; sl. *voda*; skr. *udān* usité seulement aux cas obliques (nom.-acc. *ūdaka*). Conclusion: indo-eur. *wā<sub>2</sub>d-ṛ(-t)*, dat. *ud-n-āi*. La nasale du latin et du lithuanien est évidemment épenthétique.

7. Gr. *σκ-ώρ σκ-ἄρ-ός*; skr. *ṣāk-ṛ-t ṣāk-n-é* (lat. *stercus*). Ces formes ne s'expliquent que par une flexion primitive: *sā<sub>1</sub>k-ṛ-t*, dat. *sk-n-āi*.

3<sup>e</sup> série: le thème du nom.-acc. se forme au moyen d'une finale *i*. — D'après ce que nous avons vu plus haut (p. 112, 113 en bas, 114) l'*o* des mots *ὄσσε*, *ὄστρεον*, *οὖς*, doit être *o*. Au point de vue de la dégradation du vocalisme radical, ces exemples ne sont pas des plus satisfaisants. La racine apparaît invariable.

1. Skr. *ākṣ-i*, dat. *ākṣ-ṇ-é*<sup>1</sup>. Le thème nu apparaît dans *an-ākṣ* «aveugle»,

1. Par une extension du thème nasal, le dialecte védique forme *akṣābhis*. Le duel *akṣībhyām* est encore plus singulier.

nomin. *anák*. La forme en *-i* donne le gr. ὄσσε, le lith. *akis* et le duel sl. *oči*, l'autre le goth. *augo augins* où l'accentuation du thème en *-án* est encore visible.

2. Skr. *ásth-i*, dat. *asth-n-é*<sup>1</sup>. Gr. ὄσσι-νος, ὄστ-έ(y)ο-ν (cf. *hřd-aya*), lat. *os ossis* (vieux lat. *ossu*). Les formes comme ὄσσεον (huitre) font supposer une finale *ř* à côté de la finale *-i*. V. Curtius Grdz. 209.

3. Skr. *dádḥ-i*, dat. *dadh-n-é*. Le boruss. *dadán* est sans grande valeur ici: c'est un neutre en *-a* (Leskien Decl. 64).

4. Skr. *sákth-i*, dat. *sakth-n-é*. Galien rapporte un mot *ἐκταρ* (τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον) employé, dit-il, par Hippocrate mais que la critique des textes paraît avoir eu des raisons d'extirper («jam diu evanuit» Lobeck *Paralip.* 206). Cette forme s'accorderait cependant très-bien avec *sákth-i*. Doit-on comparer *ἐξές*, *ἐξέλον*, *ἐξέ* (Hes.)?

5. M. Benfey (Skr.-engl. Dict.) compare le skr. *anígí* et le lat. *inguen*. Mais le mot latin, outre les autres explications proposées (v. J. Schmidt Voc. I 81), se rapproche aussi du skr. *gaghána*.

#### D. MASOULINS ET FÉMININS.

Nous retrouvons ici le thème en *-an* et le thème sans suffixe. Ce dernier peut prendre la finale *i*. Seulement c'est le thème en *-an* qui est paroxyton et qui montre la racine pleine, et c'est le thème court qui est affaibli. Ces deux thèmes se répartissent de telle manière que les cas «forts» du masculin correspondent aux cas «très-faibles» (plus le locatif sing.) du neutre et que les cas «moyens» et «très-faibles» du masculin font pendant aux cas «moyens» du neutre. Décliné au neutre, *pánthan*, *pathí*, ferait certainement: nom. *pánthi*, dat. *pathné* (instr. pl. *pánthibhis*). — De plus les formes équivalentes *path* et *path + i*, contrairement à ce qui a lieu pour les neutres, coexistent d'habitude dans le même mot, la première étant employée devant les voyelles, la seconde devant les consonnes.

Le paradigme est complet pour le skr. *pánthan*: *pánthān-as*, *path-é*, *path-i-bhis*. La forme *pathin* est une fiction des grammairiens<sup>2</sup>, voy. Böhtl.-Roth; *path*, *pathí* sont pour *pñth*, *pñthí*, cf. p. 24. Le lat. *ponti-*, le sl. *paťi*, reproduisent au sein de la forme en *i* le vocalisme du thème en *-an* et nous apprennent que l'a radical de

1. Le génitif consonantique zend *ačtačča* pourrait suggérer que le nominatif-accusatif a été primitivement *ast*, et que *asti* était réservé aux cas du pluriel. Cf. plus bas les 3 thèmes du masculin.

2. *paripanthin* contient le suffixe secondaire *-in*.

*pánthan* est  $a_2$ . La même racine donne le goth. *finþa*, *fanþ*. Sur *pánthan* se décline *mánthan*.

Les cas « très-faibles » du skr. *pūṣ-án* (ici le thème en *-an* est oxyton) peuvent se former sur un thème *pūṣ*. Vopadeva n'admet la forme *pūṣ* que pour le locatif sing. Benfey Vollst. Gramm. p. 316.

Les autres exemples ne peuvent plus que se deviner. C'est entre autres le gr. ἄξων qui est opposé au lat. *ax-i-s*, au sl. *oši*; le skr. *naktán* et *nákti* (on attendrait au contraire \**náktan* et \**naktí*, cf. lith. *naktis*) avec le gr. *νυκτ-* et le goth. *naht-*. La triple forme se manifeste aussi dans le gr. *χερ-*, *χειρ-* (pour \**χερι-*) et \**χερον* (dans *δυσχεραίνω* de \**δυσχέρων*). En zend *χshapan* « nuit » donne au nom. *χshapa*, à l'acc. *χshapan-em*, mais au gén. *χshap-ō* (Spiegel Gramm. 155); le sanskrit a éliminé \**kšapan* en généralisant *kšap*.

Peut-être *pāti* « maître » n'est-il pas étranger à cette famille de mots, ce qui expliquerait *patní*, *πότνια*. Le lith. *pàts* offre une forme sans *i*, et le désaccord qui existe entre l'accent du skr. *pāti* et celui du goth. *-fadi-* cache bien aussi quelque anguille sous roche. La déclinaison de ce mot est remplie de choses singulières. En zend il y a un nomin. *paiti*. Cf. aussi *Προσιδάων*.

C'est à titre de conjecture seulement que nous attribuerons la naissance du thème indien *náptar* (qui dans le Rig-Véda n'apparaît point aux cas forts) à l'insertion d'un *-ṛ-*, semblable à celui de *yák-ṛ-t* etc., dans les cas faibles du pluriel de *nápat*<sup>1</sup>, ainsi *nápt-ṛ-bhis* au lieu de *naptbhis*.

Il faut être prudent devant ce grand entrecroisement des suffixes. Nous sommes sur le terrain de prédilection d'une école qui s'est exercée à les faire rentrer tous les uns dans les autres. Nous croyons néanmoins que le choix d'exemples qui est donné

1. Le fém. *naptí* prouve que l'*ā* de *nápātam* est  $a_2$ , autrement il devrait rester une voyelle entre *p* et *t*. Le lat. *nepōtem* a pris, ainsi que *datōrem*, son *ō* au nominatif (v. p. 213). L'irl. *niae*, gén. *niath* ne décide rien quant à la quantité de l'*a* (cf. *bethād* = βιόητος, Windisch Beitr. de P. et B. IV 218), mais il s'accommode fort bien de  $a_2$ . Cf. enfin *νέποδες* (?). — La substitution de *nápt-ṛ-bhis* à « *naptbhis* » aurait une certaine analogie avec une particularité de la déclinaison védique de *kšip* et de *kšap*: ces mots font à l'instrumental plur. *kšip-ā-bhis*, *kšap-ā-bhis*.

plus haut ne laisse pas de doute sur le fait qu'un ordre parfaitement fixe présidait à l'échange des différents thèmes, et sur l'équipollence de certains d'entre eux comme p. ex. *akš* et *akš + i*, en opposition à *akš + an*.

### § 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots.

Au § 12 nous avons dressé l'état des modifications qui s'observent dans les syllabes prédésinentielles. Ce qui suit aurait à en donner le complément naturel, l'histoire des modifications qui atteignent les syllabes présuffixales. Nous devons dire d'emblée que cet aperçu sera nécessairement beaucoup plus incomplet encore que le précédent. Ni les phénomènes de vocalisme ni ceux de l'accentuation n'ont été sérieusement étudiés pour ce qui concerne la formation des mots. En dehors de cette circonstance fâcheuse, il est probable qu'on n'arrivera jamais sur cette matière à des résultats aussi précis que pour ce qui touche à la flexion. Les exceptions aux règles reconnues sont trop considérables.

Nous commençons par une revue très-succincte des principales formations. A chaque suffixe nommé, nous enregistrons quelle accentuation et quel vocalisme radical il admet.

#### I. Thèmes nominaux.

Thèmes finissant par  $a_1$ - $a_2$ .

Thèmes en  $-a_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Oxytons (autant qu'on en peut juger, v. p. 82 seq.); racine au degré 2; v. p. 79 seq. 155. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>1</sup>.

Thèmes en  $-ta_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Paroxytons(?); racine au degré 2; v. p. 76. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible (participes); cf. p. 14, 23, 149, 157.

1. Voici quelques exemples: indo-eur. *yugá*, skr. *uśá*, *kṛcá*, *piśá*, *bhr̥cá*, *vṛdhá*, *vrá*, etc., zd. *gērēda* «hurlant» de *gared*, *bērēja* «désir» de *barej*; gr. ἄγός, ὄφις, ὄφελός, σιγῆς de σιγῆ, τῶς de τῆς, et avec déplacement du ton, ὄσις, σίβος, σίλῆς, τύκος; germ. *tuga-* «trait» (F. III<sup>o</sup> 123), *fluga-* «vol» (F. 195), *buda* «commandement» (F. 214), goth. *drusa* «chûte», *guma* «arrivée». En composition ces thèmes ne sont pas rares: skr. *tuvī-grá*, *á-kra*; gr. νεο γνό-ς, ἀ-τραπό-ς, ζα-βρό-ν· πολύφαγον, ἐλα-θρά· ἐν ἐλαίῳ ἐφθά, δέ-φρο-ς, ἐπι-πλά, \*γυν-πτό dans *γυνπτεῖν* (Hes.); lat. *privi-gnu-s*, *prō-bru-m* (quoi qu'en dise Corssen Sprachk. 145).

Thèmes en  $-na_2$ . — 1<sup>e</sup> série: Paroxytons(?); racine au degré 2; v. p. 77 seq. — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>1</sup> (participes). Quelques traces du degré 1; v. p. 77.

Thèmes en  $-ma_2$ . — 1<sup>e</sup> série: Accentuation douteuse; racine au degré 2; v. p. 74 seq. en ajoutant  $\beta\omega\mu\acute{o}s$ ,  $\theta\omega\mu\acute{o}s$ ,  $\phi\omega\chi\mu\acute{o}s$  (p. 138, 140, 167). — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>2</sup>.

Thèmes en  $-ra_2$ . — 1<sup>e</sup> série (peu nombreuse): Racine au degré 2; v. p. 138, 156. — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible; v. Lindner p. 100 et ci-dessus p. 157.

Il est difficile d'apercevoir la règle des thèmes en  $-ya_2$  et  $-wa_2$ . L'exemple  $a_1kwa_2$  (cheval) ne permet point à lui seul de dire que les thèmes en  $wa_2$  ont  $a_1$  dans la racine; ce peut être une formation secondaire, comme l'est par exemple le skr. *him-á*, gr.  $\chi\mu\text{-}\sigma$ , qu'on dirait contenir le suff.  $-ma$ , mais qui dérive du thème *ghi-am*.

Il semble qu'on puisse conclure ainsi: les différents suffixes finissant par  $a_2$  admettent également la racine réduite et la racine au degré 2, mais n'admettent pas la racine au degré 1. Quant à l'accent, il repose toujours sur le suffixe lorsque la racine est réduite. La plus grande partie de la série qui est au degré 2 paraît avoir été composée aussi de thèmes oxytons; cependant la règle n'apparaît pas d'une manière nette.

Thèmes finissant par  $a_1 +$  sonante ou  $s$ .

I. Le suffixe n'admet pas  $a_2$ .

Thèmes en  $-a_1n$ . Oxytons; racine réduite: gr.  $\varphi\rho\text{-}\acute{\eta}n$ ,  $*\varphi\rho\text{-}\acute{\eta}n$  (p. 195); skr. *ukśán* (acc. *ukśānam* et *ukśānam*), *plīhán* (les langues européennes font supposer que le suff. est  $a_1n$ ). Dans le skr. *vṛśan* (acc. *vṛśanam*) et le gr.  $\acute{\alpha}\rho\sigma\eta n$  il faut admettre que l'accentuation est hystérogène. Quelques exemples ont la racine au degré 1: gr.  $\tau\acute{\epsilon}\rho\eta n$ ,  $\lambda\epsilon\iota\chi\acute{\eta}n$   $\text{-}\acute{\eta}n\sigma$ ,  $\pi\epsilon\upsilon\theta\acute{\eta}n$   $\text{-}\acute{\eta}n\sigma$ .

Thèmes en  $-ma_1n$ . Oxytons; racine faible. Gr.  $\acute{\alpha}\nu\tau\mu\acute{\eta}n$ ,  $\lambda\acute{\iota}\mu\acute{\eta}n$ ,  $\pi\upsilon\theta\mu\acute{\eta}n$ . V. p. 131. Si l'on range ici les thèmes neutres en  $-man$ , nous obtenons une seconde série composée de paroxytons

1. Goth. *fulls* =  $*fulnás$ , gr.  $\lambdaύχνος$ ,  $\sigma\piαρνός$ ,  $\tauαρνόν$ ,  $\kappaολοβόν$  et tous les participes indiens en  $-ná$ .

2. Skr. *tigmá*, *yugmá*, *yudhmá*, *rukma*, *siddhmá* (p. 171) etc.; gr.  $\acute{\alpha}\kappa\mu\acute{\eta}$ ,  $\epsilon\rho\nu\gamma\muός$ ,  $\pi\upsilon\gamma\mu\acute{\eta}$ ,  $\sigma\tau\iota\gamma\mu\acute{\eta}$ .

où la racine est au degré 1. L'accentuation est assurée par l'accord du grec et du sanskrit, le degré 1 par les exemples réunis p. 130 seq., cf. p. 137 et 156.

Thèmes en **-a<sub>1</sub>r**. Oxytons; racine faible. Skr. *n-ár*, *us-ár*.

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>r**. 1° série: Oxytons; racine faible. Gr. (ᾱ)σ-*τήρ*, zend *ṣ-tār-ō*, lat. *s-tella* (Brugman Stud. 388 seq.). Des noms de parenté comme *duhitár*, *pitár*<sup>1</sup>, *yātár* (*yñtár*). — 2° série: Paroxytons; racine au degré 1. Skr. *bhrátar*, gr. *φράτηρ*; skr. *çámstar*. Le mot *mátár* et les noms d'agent grecs en *-τήρ* soulèvent une question difficile que nous examinerons plus bas à propos du suff. *-ta<sub>2</sub>r*.

Pour les thèmes en **-a<sub>1</sub>i**, il serait important de savoir si la flexion primitive de chaque exemple était forte ou faible, ce que nous ignorons bien souvent. Ce qu'on peut affirmer c'est qu'il y a des thèmes en *-a<sub>1</sub>i* qui prennent *a<sub>2</sub>* dans la racine (v. p. 85), que d'autres, comme l'indo-eur. *nsá<sub>1</sub>i* (p. 24), et les infinitifs védiques tels que *drçáye*, *yudháye*, affaiblissent la racine. Dans toutes les langues cette classe de mots est fortement mélangée de formes qui lui étaient étrangères à l'origine.

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>i** (flexion faible). La racine est réduite, v. p. 15, 23, 150; Lindner p. 76 seq., Amelung *Ztschr. f. deutsches Alterth.* XVIII 206. On attend donc que le suffixe ait l'accent, mais les faits qui le prouvent n'abondent pas. En grec le ton repose au contraire sur la racine (*πίσις*, *φύξις* etc.). En germanique comme en sanskrit oxytons et paroxytons se balancent à peu près. On a en gothique *ga-taurþi-*, *ga-kunþi-* etc., à côté de *ga-mundi-*, *ga-kundi-*, *dēdi-* etc. M. Lindner compte 34 paroxytons védiques contre 41 oxytons (masculins et féminins). Les probabilités sont malgré tout pour que le ton frappât le suffixe. Nous pouvons suivre historiquement le retrait de l'accent pour *matí*, *kírti* (véd.) qui devinrent plus tard *máti*, *kírti*. De plus *gáti*, *yáti*, *ráti* de *gam*, *yam*, *ram*, et *sthíti*, *díti* de *sthā*, *dā*, ont dû être oxytons à l'origine, autrement la nasale sonante des 3 premiers, aurait produit *-an-<sup>2</sup>* (p. 36) et l'*i* des seconds apparaîtrait sous la forme d'un *a* (p. 177). — Notons en sanskrit *s-tí* de *as*.

1. La racine de *pitár* peut être *a<sub>1</sub>pA* ou *pa<sub>1</sub>A*; dans les deux cas il y a affaiblissement.

2. Ce fait défend de reconstruire un primitif paroxyton *g'áti* tel que

Thèmes en **-a<sub>1</sub>u** de flexion faible. — 1<sup>e</sup> série (fort nombreuse): Oxytons (Bezzenberger *Beiträge* II 123 seq.<sup>1</sup>); racine faible; v. p. 15, 23, 157; Lindner p. 61. — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine au degré 2, comme skr. *çāṅkū*, sl. *śakū*; v. p. 85 seq.

Thèmes en **-a<sub>1</sub>u** de flexion forte. Oxytons; racine faible. Ex.: *di-á<sub>1</sub>u*, *go-á<sub>1</sub>u* (p. 198).

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>u**. — 1<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *ṛtí*, *aktí* (= goth. *uhtvo* p. 24); zd. *pērētu* = lat. *portus*; goth. *kustus*. — 2<sup>e</sup> série: Paroxytons; racine au degré 2. Germ. *daufus* (Verner K. Z. XXIII 123), gr. *oi-sú-a* de la rac. *wa<sub>1</sub>i* (v. Fick II<sup>3</sup> 782), skr. *tántu*, *mántu*, *sótu* etc. C'est probablement à cette formation qu'appartiennent les infinitifs en *-tu-m* (cf. p. 223).

Thèmes en **-a<sub>2</sub>s**. Oxytons; racine faible. Skr. *bhiy-ás* (v. p. 219). Sur les mots comme *ψευδής* v. p. 201.

## II. Le suffixe admet *a<sub>2</sub>*.

Thèmes en **-a<sub>2</sub>n**. Oxytons; racine faible. Skr. *çv-án* «chien» (acc. *çvánam*). Le gr. *κύων* a retiré le ton sur la racine, tandis qu'aux cas obliques on a inversement: gr. *κυνός*, skr. *çínas*. La loi générale des thèmes germaniques en *-a<sub>2</sub>n* est d'affaiblir la racine, v. Amelung loc. cit. 208; sur l'accentuation de ces thèmes qui primitivement ont été tous oxytons, Osthoff *Beitr. de P. et B.* III 15. — Quelques thèmes du degré 1: gr. *εἰκών*, *ἀνδών*, *ἀρηγών*; *μάχων*, *σάπων*; skr. *snehan* (gramm.), *rāgan*, et plusieurs neutres tels que *gāmbhan*, *manhán*.

Thèmes en **-ma<sub>2</sub>n**. La racine est toujours au degré 1, v. p. 131, 137, 140, 156. On trouve en grec des paroxytons comme *τέρμων*; le sanskrit en possède un petit nombre, ainsi *géman*, *bhásman*, *klóman*. Le goth. *hiuhma*, *mīlhma*, accuse la même accentuation. Mais les deux premiers idiomes offrent en outre des thèmes en *-ma<sub>2</sub>n* oxytons où la racine n'est point affaiblie, ainsi *χειμών*, *premán*, *varšmán*, *hemán* etc.

---

M. Brugman paraît disposé à l'admettre sur la foi du goth. *ga-gumþi-*, du skr. *gáti*, et du gr. *βάσις* (Stud. IX 326). Au reste il est juste de dire qu'on a des formes indiennes comme *tánti*, *hanti*.

1. Il est regrettable que dans ce travail le point de vue du vocalisme radical soit négligé, et que des formations très-diverses se trouvent ainsi confondues.

Thèmes en  $-a_2m$ . Oxytons; racine faible (p. 217).

Thèmes en  $-a_2r$ . — 1<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible (*dhu-ár*).  
— 2<sup>e</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1 (*swá<sub>1</sub>s-ar*). V. p. 218.

Thèmes en  $-ta_2r$ . L'accentuation et la conformation primitive des thèmes en *-tar* sont difficilement déterminables. A la p. 212 nous sommes arrivés à la conclusion que les noms d'agent grecs en  $-τήρ$  et  $-τωρ$  formaient dès l'origine deux catégories distinctes. La flexion des premiers devait se confondre primitivement avec celle des noms de parenté. Or les noms d'agent en  $-τήρ$  sont oxytons. On attend donc d'après les règles générales et d'après l'analogie des noms de parenté (v. p. 230), que la syllabe radicale y soit affaiblie. Elle l'est dans les mots comme *δοτήρ*, *στατήρ* etc. L'ancienneté de ces formes semble même évidente quand on compare *δοτήρ δώτωρ*, *βοτήρ βώτωρ*, à *πυθμήν πλεύμων*. Mais voici que l'affaiblissement en question ne s'étend pas au-delà des racines en  $-ā$ , car on a *πειστήρ*, *ἀλειπτήριον* etc. (p. 132). Voici de plus que le sanskrit ne possède aucun nom d'agent dont la racine soit affaiblie. On dira que les noms d'agent indiens ont pour suffixe  $-ta_2r$ , non  $-ta_1r$ . Mais il en existe un de cette dernière espèce: *śāmstar* (acc. *śāmstāram*), et cet unique échantillon non-seulement n'affaiblit pas la racine, mais encore lui donne le ton. Du reste en admettant même que les deux types *δοτήρ δώτωρ* nous représentent l'état de choses primitif, on ne comprendra pas comment un grand nombre de noms d'agent indiens — lesquels, ayant tous  $a_2$ , ne peuvent correspondre qu'au type *δώτωρ* — mettent le ton sur *-tar*. Deux circonstances compliquent encore cette question que nous renonçons complètement à résoudre: l'accentuation variable des noms d'agent sanskrits selon leur fonction syntactique (*dātā maghānam*, *dātā maghāni*), et le vieux mot *mātār* «mère» qui a la racine forte malgré le ton. — Il faut ajouter que le zend fournit quelques noms d'agent à racine réduite: *kērētar*, *dērētar*, *bērētar* etc.

Thèmes en  $-a_2s$ . — 1<sup>e</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1. Ce sont les neutres comme *μένος*, v. p. 129. — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *usās*. Les mots comme *τοάς* (duel *τοάςα*) sont probablement hystérogènes, cf. p. 201.

Thèmes en  $-ya_2s$ . Paroxytons (Verner K. Z. XXIII 126 seq.); racine au degré 1; v. p. 130, 156 seq.



Thèmes en *-wa<sub>2</sub>s*. Oxytons; racine (redoublée) faible. Cf. p. 35, 71 i. n., 155. Skr. *gagṛbhvān*, gr. *ldvā*, goth. *berusjos* (= be-br-usjos).

Les participes de la 2<sup>e</sup> classe en *-nt* forment une catégorie particulière, vu l'absence de tout *a* suffixal (p. 185). Ils ont le ton sur le suffixe, et la racine réduite. L'exemple typique est l'indo-eur. *s-nt* de *a<sub>2</sub>s* (Osthoff K. Z. XXIII 579 seq.). En sanskrit: *uṣánt-*, *dvīśánt-* etc. Cf. p. 38 et § 15.

Il faut nommer encore les formes comme *mīdh* et (*aṣva-*)*yūg* dont nous avons parlé p. 202, et où l'affaiblissement, quoique portant sur une syllabe prédésinentielle, n'est point causé par les désinences. Nous notons sans pouvoir l'expliquer un phénomène curieux qui est en rapport avec ces thèmes. Après *i*, *u*, *ṛ*, *ṇ*, *m*, un *t* est inséré. Or les racines en *ā*, on ne sait pourquoi, ne connaissent pas cette formation: «*pari-śhi-t*» de *sthā* serait impossible; *pari-śhā* seul existe<sup>1</sup>. Ainsi *pari-śhā*, type coordonné à *vṛtra-han*, se trouve enrôlé par l'usage dans un groupe de formes avec qui il n'a rien de commun: *pari-śhā*, *go-gi-t*, *su-kṛ-t* etc. sont placés sur le même pied. Jusqu'ici rien de bien surprenant: mais comment se fait-il que ce parallélisme artificiel reparaisse devant ceux des suffixes commençant par *y* et *w* qui demandent l'insertion du *t*? A côté de *ā-gi-t-ya*, *ā-kṛ-t-ya* nous avons *ā-sthā-ya*; à côté de *gi-t-van*, *kṛ-t-van*, on trouve *rā-van*. Les mêmes formations ont encore ceci d'énigmatique que la racine *y* est accentuée malgré son affaiblissement.

Thèmes féminins en *ā* (cf. p. 82). 1<sup>e</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *druhá*, *mudā*, *ruḡā* etc.; gr. *βαφή*, *γραφή*, *κοπή*, *ῥαφή*, *ταφή*, *τρυφή*, *φυγή*, *ὄμο-κλή*, *ἐπι-βλατ*<sup>2</sup>. 2<sup>e</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1. Goth. *gairda*, *giba*, *hairda*, v. h<sup>1</sup>-all. *speha*; gr. *εἶλη*, *εἶρη*, *ἔρση*, *ῥεῖκη*, *λεύκη*, *μέθη*, *πέθη*, *πένη*, *σέπη*, *στέγη*, *χλεύη*. En sanskrit *varśā*, identique avec *ἔρση*, est anormal par son accentuation.

1. Disons toutefois que le type *madhu-pā* (v. p. 177) est peut-être ce qui correspond à *go-gi-t*, *su-kṛ-t*. Mais à quoi attribuer l'absence du *t*?

2. L'accent est déplacé dans *βλάβη*, *δίκη*, *λύπη*, *μάχη*, *νάπη*, *ῥοπή*, *σάπη*, *μεσό-θυ*. — Dans certains cas l'expulsion de l'*a* est empêchée: indo-eur. *sa<sub>1</sub>bhā* pour *sbhā* (skr. *sabhā*, goth. *sibja*, gr. *ἐφ-έται*).

## II. Thèmes verbaux.

Plusieurs ont été *dérivés* d'autres thèmes verbaux. Ces formations ne rentrent pas dans le sujet que nous considérons, et il suffira de les indiquer sommairement: 1° Aoriste en *-sa*<sub>1</sub> (skr. *dīk-śā-t*, gr. *ἔξω*) dérivé de l'aoriste en *-s* (*da,ik-s*). 2° Thèmes oxytons en *-a* tels que *līmpā-*, *munīcā-*, *kṛntā-*, dérivés, ainsi que l'admettait Bopp, de thèmes de la 7<sup>e</sup> classe: exemple *trṃhā[ti]* = *trṃah-* (dans *trṃédhi*) + *ā*. 3° Le futur en *-s-yā* est probablement une continuation de l'aor. en *-s*. 4° Les subjonctifs (p. 127). — Les optatifs tels que *syā-* (v. ci-dessous) sont à vrai dire dérivés, aussi bien que *bharai-* (p. 193) et que les formes qui viennent d'être citées.

Thèmes en *-a*<sub>1</sub>. — 1° série: Paroxytons; racine au degré 1; v. p. 126, 153, 159. — 2° série: Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible; v. p. 9 seq., 20, 153 seq., 160 seq.

Thèmes en *-ya*<sub>1</sub>. Racine faible, soit en sanskrit soit dans les langues congénères (p. 157, 159). Contre l'opinion commune qui regarde l'accentuation indienne de la 4<sup>e</sup> classe comme hystérogène, M. Verner (l. c. 120) se fonde sur cette accentuation pour expliquer le traitement de la spirante dans le germ. *hlahjan* etc. Dans ce cas le vocalisme des thèmes en *-ya* ne peut guère se concevoir que si l'on en fait des dénominatifs: ainsi *yúdh-ya-ti* serait proprement un dérivé de *yúdh* «le combat», *pác-ya-ti* se ramènerait à *spác* (*σπαός*). La langue se serait habituée plus tard à former ces présents sans l'intermédiaire de thèmes nominaux<sup>1</sup>.

Thèmes en *-ska*<sub>1</sub>. Oxytons; racine faible; v. p. 13, 22, 149. Dans le skr. *gácčhati*, *yácčhati*, l'*a* radical (sorti de *m*<sub>2</sub>) s'est emparé du ton (cf. p. 174).

[Thèmes en *-na*<sub>1</sub>-u et *-na*<sub>1</sub>-A. Oxytons; racine faible; v. p. 22<sup>e</sup> et 187.]

Thèmes en *-ya*<sub>1</sub>A. Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible. Indo-eur. *s-yá*<sub>1</sub>A-, optatif de *a*<sub>1</sub>s. Skr. *dvišyá-* de *dveš*,

1. L'accentuation primitive de la caractéristique n'est pas malgré tout très-improbable, car, outre le passif en *-yá*, on a les formes comme *d-yá-ti*, *s-yá-ti* etc., qui paraissent venir de *ad*, *as* etc. De plus *sídh-yati*, *tímyati* (p. 171 seq.) ne se comprendraient pas davantage que *sthíti* (p. 230) si le ton n'avait frappé primitivement le suffixe. Il faut ajouter que même dans l'hypothèse où *yúdh-yati* serait dénominatif, on attendrait l'accentuation \**yudhyáti*: cf. *devayáti*. — On trouve vraiment le ton sur *-ya* dans le véd. *raṇyáti* (Delbr. 163). Pour *haryánt* cf. Grassmann s. v. *hary*.

*vavṛtyā-* de *vart*, *čáčhadyā-* de *čhand*; goth. *berjau* (= *be-br-jau*), *bitjau* (= \**bibitjau*). La formation est secondaire (cf. plus haut).

Mentionnons le thème de l'aoriste sigmatique comme *dā, ik-s-* (p. 128, 191) qui ne rentre ni dans la formule *racine simple* ni dans la formule *racine + suffixe*.

Résumons brièvement ce qui ressort de cette énumération.

1. Les phénomènes qu'on constate dans la formation des mots ne peuvent être mis en relation qu'avec l'accent. On n'observe pas d'effets comparables à ceux qui se produisent dans les déclinaisons faibles (perte de l'*a*<sub>1</sub> du premier élément causée par une consonne initiale dans le second).

2. Qu'est-ce qui détermine la place de l'accent? Voilà le point qui nous échappe complètement. Le ton opte pour le suffixe ou pour la racine, nous devons nous borner à constater pour chaque formation le choix qu'il a fait<sup>1</sup>. Comme le même suffixe peut prendre et ne pas prendre l'accent (*riká*<sub>1</sub>-, *rá*<sub>1</sub>*ika*<sub>1</sub>-), on prévoit que la règle sera extraordinairement difficile à trouver.

3. Relation du vocalisme avec l'accentuation.

Le ton repose-t-il sur la syllabe radicale, celle-ci apparaît sous sa forme pleine, au degré 1 ou au degré 2.

Nous avons cherché à écarter les exceptions, dont la plus considérable est le cas des thèmes verbaux en *-ya*. — L'affaiblissement des mots sans suffixe comme *mṛdā* (v. ci-dessus p. 233) est d'un caractère tout à fait singulier: on ne sait même à quoi le rattacher.

Le ton repose-t-il sur le suffixe, la racine est au degré réduit ou (plus rarement) au degré 2, jamais au degré 1.

Exceptions principales. Certains thèmes en *-man* tels que *χερμάν*, *varsmán* (v. plus haut), et probablement une partie des thèmes en *-tar*, puis des exemples isolés assez nombreux. Comme

---

1. Sans cette alternative, le *principe du dernier déterminant* de M. Benfey et de M. Benlœw pourrait presque passer pour la loi générale de l'accent indo-européen. — M. Lindner (Nominalbild. 17 seq.) propose pour les thèmes nominaux du sanskrit les deux lois suivantes (la seconde pouvant annuler l'effet de la première): 1. L'accent frappe la racine dans le nom abstrait (Verbalabstractum), et le suffixe dans le nom d'agent. 2. L'accentuation du nom répond à celle du verbe au présent. La latitude que laisseraient ces deux lois est singulièrement grande.

nous l'avons dit, les oxytons en *-as* tels que *ψευδής* ne constituent pas d'exception formelle.

Les oxytons du degré 2 auxquels la règle fait allusion ici sont presque uniquement des thèmes finissant par *a* (v. ci-dessus p. 229) ou des thèmes en *u* de flexion faible (p. 231), ainsi *λοιπός*, *πλοχμός*, *ketú*. C'est une chose curieuse que de voir les deux *a* se comporter différemment vis-à-vis de l'accent. Elle donnerait à penser que la naissance du phonème *a*<sub>2</sub> est antérieure à la période d'expulsion. De fait, dans les syllabes prédésinentielles, il n'est jamais besoin de supposer l'expulsion d'un *a*<sub>2</sub> (par l'accent), puisque, d'après ce qu'on a vu p. 215, les cas faibles des oxytons montrent *a*<sub>1</sub> dans les paroxytons, et que ces derniers nous représentent l'état de choses qui a précédé les phénomènes d'expulsion.

Pourvu qu'on admette l'immobilité de l'accent dans les thèmes paroxytons (p. 203 seq.), les phénomènes d'accentuation et d'expulsion peuvent sans inconvénient pratique s'étudier séparément dans les deux sphères de la flexion et de la formation des mots. C'est ainsi que nous avons procédé.

Seulement ce que nous avons devant nous, ce sont des mots et non des thèmes. Quand on dit que l'affaiblissement de la racine, dans le thème *uks-án*, est dû à l'accentuation du suffixe, il reste à chercher ce que représente cette phrase dans la réalité, et si vraiment les faits de ce genre nous introduisent de plain-pied dans l'époque paléontologique antérieure à la flexion, telle que M. Curtius la reconstruit par la pensée dans sa *Chronologie des langues indo-européennes*. Doit-on penser au contraire que tous les phénomènes se sont accomplis dans le mot fléchi<sup>1</sup>? Nous ne savons, et nous nous garderons d'aborder ce problème. Nous voudrions seulement, en combinant la loi des expulsions prédésinentielles avec celle des expulsions présuffixales, exprimer le plus simplement possible la somme des affaiblissements dûs à l'accent, telle qu'elle nous apparaît dans son résultat final: 1° TOUS LES *a*<sub>1</sub> PLACÉS DANS LA PARTIE DU MOT QUI PRÉCÈDE LA SYLLABE

1. Les cas dont nous avons parlé où l'on entrevoit une rencontre des phénomènes de flexion avec ceux de la formation (*dar-u*, *dr-aw-ai*, p. 221 seq.) seraient un argument à l'appui de cette seconde hypothèse.

ACCENTUÉE TOMBENT, à moins d'impossibilité matérielle (p. 48);  
2° AUCUNE AUTRE EXPULSION D' $a_1$  N'EST CAUSÉE PAR L'ACCENT.

$tá_1ig + ya_1s + Ai$  produit  $tá_1igia_1sai$  (skr. *tégíyase*).

$ya_1ug + tá_1i + a_1s$  »  $yuktá_1ya_1s$  (skr. *yuktáyas*).

$wa_1id + wa_1s + Ái$  »  $widusá_1i$  (skr. *vidúse*).

Il resterait à obtenir une règle unique d'où découlerait la place de l'accent dans chaque forme. Quand la question se pose entre syllabe prédésinentielle et désinence, on est fixé pourvu qu'on connaisse le genre de flexion (forte ou faible). On a vu en revanche que le parti que prend l'accent devant la bifurcation entre racine et suffixe peut se constater pour des groupes considérables de thèmes, mais non se prévoir. Nous nous contentons donc de dresser un tableau récapitulatif. Ce tableau devra justifier les  $a_1$  qui existent et qui manquent dans n'importe quelle forme primaire répondant aux conditions normales.

I. Racine + suffixe<sup>1</sup>.

## II. Racine sans suffixe.

1<sup>er</sup> cas. Le ton reste sur la racine.

Aucune expulsion n'est possible du fait de l'accent. Cf. ci-dessous.

2<sup>e</sup> cas. Le ton quitte la racine.

a. Le ton ne passe point aux désinences (flexion faible).

L'expulsion par le fait de l'accent atteindra tous les  $a_1$  présuffixaux et aucun autre. Cf. ci-dessous.

b. Le ton est attiré vers les désinences (flexion forte)<sup>2</sup>.

Il y aura expulsion: 1° de tout  $a_1$  présuffixal, 2° si l' $a_1$  ne finit le thème, de tout  $a_1$  prédésinentiel placé devant une désinence susceptible d'accent.

Dans la flexion faible les désinences commençant par une consonne produisent l'expulsion de l' $a_1$  prédésinentiel.

Nous ne nous sommes pas préoccupés jusqu'ici des syllabes de redoublement. Le peu de chose qu'on sait de leur forme primitive rend leur analyse tout à fait conjecturale. Ils s'agirait

1. Il faudrait, rigoureusement, ajouter une troisième case: *racine + infixe*, à cause du type *yu-na-g* de la 7<sup>e</sup> classe (§ 14). En faisant de *-nag* un suffixe fictif, les phénomènes sont ceux de *racine et suffixe*.

2. Nous considérons la flexion thématique comme un cas spécial de la flexion forte (p. 188).

avant tout de déterminer si le redoublement doit être regardé comme une espèce d'onomatopée, ou s'il constitue une *unité morphologique* régulière, le caractère de l'unité morphologique étant de contenir, à l'état normal,  $a_1$ .

Au parfait, rien n'empêche d'admettre cette dernière hypothèse. Comme le ton repose au singulier de l'actif sur la racine<sup>1</sup> et partout ailleurs sur les désinences, la reduplication perd forcément son  $a_1$ , mais elle ne le possède pas moins virtuellement. Ainsi l'on a: indo-eur. *uwá<sub>2</sub>ka*, *úkmá* (skr. *wáca*, *úcimá*) pour \**wa<sub>1</sub>wá<sub>2</sub>ka*, \**wa<sub>1</sub>wa<sub>2</sub>kmá*. Dans les formes comme *papáta*, l'*a* est forcé de rester. Quand l' $a_1$  radical est suivi d'une voyelle, on constate que celle-ci se répercute dans le redoublement: *bhībhá<sub>2</sub>ida* pour \**bha<sub>1</sub>ibhá<sub>2</sub>ida*, etc.<sup>2</sup>

A l'aoriste en *-a*, il faut, pour expliquer à la fois l'affaiblissement radical et l'état normal du redoublement dans *vócat*, supposer un double ton primitif (*wá<sub>1</sub>-uk-á<sub>1</sub>-t*), tel que le possèdent les infinitifs en *-tawai* et d'autres formes indiennes (Böhtlingk *Accent im Sanskrit* p. 3). Il concilie du reste l'accentuation du gr. *εἰπεῖν* avec celle de *vócat*. Les aoristes sanskrits comme *atitvīśanta* ou modifié leur reduplication: il faudrait \**atetvīśanta*.

Au présent, la plus grande incertitude règne. L'*i* de *ἵστημι* et de *píparti* pose une énigme que nous n'abordons point. Toutefois la variabilité de l'accent dans la 3<sup>e</sup> classe sanskrite semble indiquer un double ton dans les formes fortes, ce qui permettrait de comprendre *nenekti*, *vevekti*, *vevešti* (qui peuvent passer, il est vrai, pour des intensifs), zd. *zaozaomī*, *daēdōist*, et en grec *δεῖδω*. Au pluriel le ton, passant sur la désinence redevenait un, et en conséquence le redoublement perdait son *a*. De là les présents comme *didēsti*. La flexion originaire serait: *dédēsti*, *didicmās*<sup>3</sup>.

1. Le goth. *saizlep* permet de contrôler l'accent indien.

2. Le véd. *varāca* est à coup sûr une innovation, car, en le supposant primitif, on ne pourrait plus expliquer *wáca*. En grec *δεῖδωκα* et *ελοι-νῶμαι* sont, en conséquence, hystérogènes.

3. Dans cette hypothèse le redoublement *dā-* du slave *damī*, *damū*, vient du singulier, et le *dā-* du skr. *dādāmi*, du pluriel. Formes premières: *dā<sub>1</sub>o-dā<sub>1</sub>o-mi*, plur. *dō-dō-mās*.

## Chapitre VI,

## De différents phénomènes relatifs aux sonantes

*i, u, r, n, m.*

## § 14. Liquides et nasales sonantes longues.

Dans le 21<sup>e</sup> volume du Journal de Kuhn, pour la première fois peut-être depuis la fondation de la grammaire comparée, une voix autorisée a plaidé la primordialité des présents sanskrits de la 7<sup>e</sup> formation. Tout a été imaginé, on le sait, sous l'empire de l'idée théorique que l'indo-européen a horreur de l'infixe, pour expliquer comment ce groupe de présents avait pu sortir de la 5<sup>e</sup> et de la 9<sup>e</sup> classe. M. Windisch déclare qu'aucune hypothèse ne le satisfait, constate qu'aucune ne rend véritablement compte de l'organisme délicat des formes alternantes *yunag- yung-*, et trouve que ces présents offrent au contraire tous les caractères d'une formation primitive. La 9<sup>e</sup> classe dont personne ne met en doute l'origine proethnique a péri dans toutes les langues européennes, hors le grec. Quoi d'étonnant si la septième, flexion bizarre et insolite, ne s'est conservée qu'en sanskrit et en zend?

Le spectre de l'infixe se trouve d'ailleurs conjuré, si l'on admet avec le même savant que la 7<sup>e</sup> classe soit une manifestation du travail d'élargissement des racines: dans *yunag-* par exemple, la racine serait proprement *yu (yau)* et *g* ne représenterait que le déterminatif. Pour peu cependant qu'on repousse cette théorie, qui n'a pas pour elle d'argument vraiment décisif, nous nous déclarons prêt à admettre l'infixe. Surtout M. Windisch accompagne sa supposition d'un corollaire dont nous ne saurions faire notre profit à aucune condition. Il conjecture dans la 7<sup>e</sup> classe une sorte de continuation de la 9<sup>e</sup>, et nous serons amené à voir dans la 9<sup>e</sup> un cas particulier de la 7<sup>e</sup>.

Formulons la règle au moyen de laquelle on passe de la racine, telle qu'elle apparaît dans les temps généraux, au thème de la 7<sup>e</sup> classe:

*L'a<sub>1</sub> radical tombe, et la syllabe -ná<sub>1</sub>- est insérée entre les deux derniers éléments de la racine réduite.*

bha<sub>1</sub>id: bhi-ná<sub>1</sub>-d    ya<sub>1</sub>ug: yu-ná<sub>1</sub>-g    wa<sub>1</sub>d: u-ná<sub>1</sub>-d  
 ta<sub>1</sub>rgh: tr-ná<sub>1</sub>-gh    bha<sub>1</sub>ng: bhñ-ná<sub>1</sub>-g

La flexion est donnée par les lois de la page 188. Elle amènera les formes faibles *bhi-n-d*, *yu-n-g*, *tr-n-gh*, *bhñ-n-g*<sup>1</sup>, *u-n-d*.

Maintenant plaçons en regard de cette formation le présent de la 9<sup>e</sup> classe analysé conformément à notre théorie de l'*ā* long: *pu-ná<sub>1</sub>-a*, forme faible *pu-n-a*. Une parenté difficile à méconnaître se manifeste, et nous posons:

$$\left. \begin{array}{l} bhina_1d: bha_1id \\ \end{array} \right\} \begin{array}{l} = puna_1A : x \\ = prna_1A : x \\ = grbhna_1A : x \end{array}$$

Les valeurs des *x*, c'est-à-dire les racines véritables de nos présents en *-nā*, seront évidemment: *pa<sub>1</sub>wa*, *pa<sub>1</sub>ra*, *ga<sub>1</sub>rbha* (ou *gra<sub>1</sub>bha*).

C'est la rigoureuse exactitude de cette règle de trois que nous allons tâcher de démontrer.

A part d'insignifiantes exceptions, toutes les racines sanskrites non terminées par *-ī* qui appartiennent à la 9<sup>e</sup> classe prennent à l'infinitif en *-tum*, dans les thèmes en *-tava* et en *-tar*, et au futur en *-sya*, l'*i* (long ou bref) dit de *liaison*. De plus elles n'admettent à l'aoriste sigmatique que la formation en *-ī-śam*.

*punāti*: *pavi-tār*, *pavi-tra*<sup>2</sup>, *pavi-śyāti*, *ā-pāvi-śus*.

*luṇāti*: *lāvi-tum*, *lavi-śyāti*, *ā-lāvi-śam*.

*gṛṇāti*: *gāri-tār*<sup>3</sup>.

*gṛṇāti* «dévorer» (v. B. R.): *gāri-tum*, *gari-śyāti*, *ā-gāri-śam*

*pṛṇāti*: *pāri-tum*, *pāri-śyāti* (cf. *pāri-man*, *pāri-ṇas*).

*mṛṇāti*: *ā-marī-tār*.

*ṣṛṇāti*: *ṣāri-tos*, *ṣāri-śyāti* (cf. *ṣāri-ra*, *ā-ṣāri-ka*).

*stṛṇāti*: *stāri-tum*, *stāri-śyāti* (cf. *stāri-man*).

gr. *δάμνμι*: *dami-tār*.

*ṣamṇāti*<sup>4</sup>: *ṣami-tār*.

*grathnāti*: *grānhi-tum*, *granhi-śyāti*.

*mathnāti*: *mānhi-tum*, *mānhi-śyāti*.

*crathnāti*: *ā-ṣṛṇhi-ta*<sup>5</sup>.

1. Le skr. *bhanāgmi* sort régulièrement de *bhñnāgmi*, mais dans les formes faibles comme *bhanāgmās* la nasale paraît avoir été restituée par analogie: *bhñng* devait en effet donner *bhñg*, qui en sanskrit eût fait *bhāg*.

2. Le dialecte védique offre aussi *potār* et *pōtra*.

3. Tel est là l'état de choses primitif; plus tard on forme le futur *garitā*.

4. Voy. Delbrück *Altind. Verb.* p. 216.

5. Voy. Grassmann s. v. Le *r* de ce participle indique que les formes



*mṛdnāti*: mār-di-tum, mār-di-śyāti.  
*gr̥bhñāti*: grābhi-tar, grābhi-tum, a-grābhi-śma, etc.  
*skabhnāti*: skāmbhi-tum, skabhi-tā.  
*stabhnāti*: stāmbhi-tum, stabhi-tā, a-stāmbhi-śam.  
*açnāti*: pra-açi-tār.  
*iānāti*: éši-tum, eši-śyāti.  
*kuśnāti*: kōši-tum, koši-śyāti.  
*muśnāti*: móši-tum, moši-śyāti (cf. muši-vān).

Les exceptions sont, autant que j'ai pu m'en rendre compte: *badhnāti* qui n'offre l'î qu'au futur *bandhiśyāti*; *puśnāti* qui fait *pōṣtum* ou *pōsitum*, mais *puśta*, jamais \**puśitā*; et *kliçnāti* où l'î est partout facultatif. De quelque manière qu'on ait à expliquer ces trois cas, ils sont tout à fait impuissants comparativement aux vingt et un précédents, et il est légitime de conclure: si l'on tient que la racine de *pināṣti* est *peš*, celle de *gr̥bhñāti* ne doit point être nommée sous une autre forme que *grabhî* (soit *gra<sub>1</sub>bh<sub>1</sub>*). L'î de *gr̥bh-ñ-î-mās* a un rapport tout aussi intime avec l'î de *grābhi-tar* que le ś de *pi-m-ś-mās* avec le ś de *pēṣ-tar*.

Pour juger complètement du rôle et de la valeur de l'î dont nous parlons, on aura à observer trois points principaux:

1. Dès qu'on admet le lien qui unit le présent en *-nā* avec l'î final, on reconnaît que cet î, loin d'être une insertion mécanique vide de sens, fait partie intégrante de la racine<sup>1</sup>.

2. Quant à sa nature: il n'y a point de motif pour ne pas l'identifier avec l'î de *sthitā*, *pītā*. Nous avons reconnu dans ce dernier le descendant d'une voyelle faible proethnique désignée par <sup>4</sup> (p. 178 seq.), voyelle qui n'est elle-même qu'une modification de l'espèce d'*a*, ou des espèces d'*a* autres que *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* (*a*, *o*). — Plus haut l'*ā* long de *sthā-*, *pā-*, dont la moitié est formée par la voyelle mise à nu dans *sthi-*, *pī-*, nous a prouvé que celle-ci avait été une voyelle pleine dans la période proethnique très-ancienne. Ici l'*ā* de *punā-*, *gr̥bhñā-*, donne la même indication relativement à l'î de *pavi-*, *grabhî-*.

---

à nasale *çranthi-tum*, *çranthi-śyāti*, ne sont pas primitives. Le présent même devrait faire \**çrthnāti*.

1. A la juger même dans sa valeur intrinsèque, l'idée qu'on se fait par habitude de l'î de *pavitār* et de *grābhītār* n'est pas moins arbitraire que si l'on comptait par exemple pour des quantités négligeables l'î de *sthitā* ou l'î de *pītā*.

3. D'autre part il y a entre l'ĩ ou <sup>4</sup> de *sthitá*, *pītá*, et l'ĩ ou <sup>4</sup> de *pavi-*, *grabhī-*, cette importante différence morphologique, que le premier résulte de la réduction d'un ā (*a<sub>1A</sub>*), tandis que le second paraît exister de fondation à l'état autophthongue. S'il se combine avec *a<sub>1</sub>* dans le présent en *-nā*, il n'en préexistait pas moins à ce présent.

En résumé nous avons devant nous comme types radicaux: *pa<sub>1</sub>w<sup>4</sup>*, *pa<sub>1</sub>r<sup>4</sup>*, *gra<sub>1</sub>bh<sup>4</sup>* etc. Sous leur forme inaltérée — qui est la base du présent en *-na<sub>1A</sub>* —, ces types sont *pa<sub>1</sub>w<sub>A</sub>*, *pa<sub>1</sub>r<sub>A</sub>*, *gra<sub>1</sub>bh<sub>A</sub>*.

D'un côté, on vient de le voir, le rôle du phonème *A* dans *pav-i punā-* est absolument parallèle à celui que remplissent *d* ou *s* dans *bhe-d- bhinad-*, *pe-š- pinaš-*. D'un autre côté, si l'on prend les racines *grabhī*, *mardi*, *moši*, il devient évident que notre phonème possède cependant des propriétés morphologiques toutes spéciales: aucune sonante, si ce n'est peut-être *u* (v. p. 244), et aucune consonne ne pourrait être mise à la place de l'ĩ dans les trois exemples cités.

Si donc on s'en tient purement à la base de classification, plus ou moins extérieure, que nous avons adoptée à la page 184, il convient d'établir deux grandes catégories de racines. Premièrement les différents types distingués à la page citée. Deuxièmement les mêmes types à chacun desquels serait venu s'ajouter *A*. On est ramené en un mot, sauf ce qui regarde la conception de l'ĩ, à la division qu'établit la grammaire hindoue entre les racines *udāttās*, ou demandant l'*i* «de liaison», et les racines *anudāttās* qui en sont dépourvues.

Revenons un instant à la 9<sup>e</sup> classe pour considérer un point laissé de côté jusqu'ici.

Aux présents *kṣīṇāti*, *lināti*, répondent les infinitifs *kṣétum*, *létum*. On attendait «*kṣáyitum*, *láyitum* etc.» Il faut supposer que le groupe *-ay<sup>4</sup>* subit un autre traitement que *-aw<sup>4</sup>*, *-ar<sup>4</sup>*, etc. Comme l'optatif indo-eur. *bharāit* = *\*bharay<sup>4t</sup>* (p. 193) fournit un parallèle à cette contraction, il y a lieu de la croire proethnique<sup>1</sup>. Que le phonème *A*, en tous cas, existe réellement dans

1. Les exemples *çáyitum*, *çráyitum*, seraient alors des formations d'analogie. — Nous ne savons par quel moyen résoudre le problème que

les racines précitées, c'est sur quoi l'*i* long des participes *kṣī-ná*, *lī-ná* (v. plus bas), ne laisse aucune espèce de doute. Ajoutons à ces deux exemples *rināti* : *rī-ti*. — Dans les présents *kṛināti*, *pṛināti*, *bhrināti*, *ṣrināti*, l'*i* long n'a certainement pénétré que sous l'influence analogique des formes comme *kṛita*, *pṛita*. C'est ainsi que le védique *mināti* s'est changé plus tard en *mīnāti*. Les infinitifs *krétum*, *prétum*, *ṣrétum*, sont tout pareils à *kṣétum*, *létum*.

On peut évaluer certainement le nombre des *udattās* à la moitié environ du chiffre total des racines. Plus bas nous ajouterons de quelques exemples la liste commencée p. 240. Mais auparavant on remarquera que la théorie de la 9<sup>e</sup> classe nous permet de prévoir, au moins pour un groupe considérable de racines, la propriété d'être *anudattās*. Ce groupe, ce sont les racines de la 7<sup>e</sup> classe. Car autrement, d'après la loi (« l'insertion de -na- se fait entre les deux derniers éléments de la racine ») elles eussent donné évidemment des présents en -*nā*<sup>1</sup>.

*riṇākti* : *réktum*, *rekṣyāti*.

*bhanākti* : *bhānktum*, *bhaṅkṣyāti*.

*bhunākti* : *bhōktum*, *bhokṣyāti*.

*yunākti* : *yōktum*, *yokṣyāti*.

*vinācemi* : *véktum*, *vekṣyāti*.

*chināti* : *chéttum*, *chetṣyāti*.

*bhināti* : *bhéttum*, *bhetṣyāti*.

*ruṇāddhi* : *rōddhum*, *rotsyāti*.

*pināṣti* : *péṣtum*, *pekṣyāti*.

*ṣināṣti* : *ṣéṣtum*, *ṣekṣyāti*.

*zend* *činaçti* : *véd.* *céttar*.

Pour *anākti*, *tanākti*, et *trṇāḍhi*, l'*i* « de liaison » est facultatif. Les verbes *trṇātti* et *chrṇātti* forment le futur avec ou sans *i*, l'infinitif avec *i*. Les autres verbes contenant le groupe *ar* + *consonne* (*ardh*, *paré*, *varg*, *kart*), ainsi que *vināgmī*, ont toujours l'*i* dans les formes indiquées.<sup>2</sup> Dans tous ces exemples la voyelle de liaison, quand elle apparaît, a été introduite par analogie. La plupart du temps on en avait besoin pour éviter le groupe incommode *ar* + *consonne double* (cf. *drakṣyāti*, de *daré* etc.). Ce qui prouve cette origine postérieure, ce sont les formes faibles en -*ta* et en -*na* : *aktá*, *taktá*, *trṇhá*, *trṇṇa*, *chrṇṇa*, *rddhá*, *pṛktá*, *vṛktá*, *vigna*. Com-

posent les formes telles que *lāsyāti* de *lināti* (parallèlement à *leṣyāti*), *māsyāti* de *mināti* etc. M. Curtius (Grdz. 337) regarde *mā* comme la racine de ce dernier verbe. Dans ce cas l'*i* de *mināti* ne pourrait être qu'une voyelle de soutien : *m-i-nāti* pour *mnāti* serait à *ma*,<sup>3</sup> ce que *unāti* est à *wa*,<sup>4</sup>.

1. La racine *vabh*, contre toute règle, suit à la fois la 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> classe : véd. *unap* et *ubhnās*. Il y a là un fait d'analogie, à moins qu' à côté de *vabh* il n'existât une racine *vabhi*.

2. Voy. Benfey Vollst. Gramm. § 156.

parez les participes des verbes de la 9<sup>e</sup> classe *açita* (*açnāti*), *iṣṭā* (*iṣṇāti*), *kuṣita* (*kuṣṇāti*), *grhītā* (*grhṇāti*), *muṣitā* (*muṣṇāti*), *mṛdītā* (*mṛdṇāti*), *skābhitā* (*skābhnāti*), *stabhitā*<sup>1</sup> (*stabhnāti*). Nous ne citons pas *grathītā*, *mathītā*, *ā-grhītā* (de *grathnāti*, *mathnāti*, *grathnāti*); l'aspirée *th* y rendait peut-être l'*i* nécessaire d'ailleurs. Dans l'exemple *kliçitā* ou *kliṣṭā* de *kliçnāti*, la forme contenant *i* tend à être remplacée, mais enfin elle existe, ce qui n'est jamais le cas pour les racines de la 7<sup>e</sup> classe.

Le principe de la formation en *-na<sub>1</sub>u* (5<sup>e</sup> classe) ne saurait être regardé comme différent de celui des autres présents à nasale. Les formes en *-na<sub>1</sub>-u-ti* supposent donc, à l'origine, des racines finissant par *u*. Dans plusieurs cas, la chose se vérifie: *vanó-ti*, *sanó-ti* (= *wa<sub>1</sub>ná<sub>1</sub>-u-ti*, *sa<sub>1</sub>ná<sub>1</sub>-u-ti*) sont accompagnés de *vanutar*, *sánutar* (= *wa<sub>1</sub>nu-tar*, *sa<sub>1</sub>nu-tar*<sup>2</sup>); *vṛjót-ti*, outre *varūtár*, *várūtha*, a pour parents gr. *εἰλόω*, lat. *volv-o*, goth. *valv-jan*; *kṛjót-ti* se base sur une racine *karu* d'où *karóti*<sup>3</sup>. Même type radical dans *taru-te* (prés.) *taru-tár*, *taru-tra*, *tárū-śas*, *táru-śanta*, non accompagné toutefois d'un présent \**tṛjót-ti* (cf. *τρωνύω*). La place de l'*a*, dans la racine ne change rien aux conditions d'existence de notre présent: *çra<sub>1</sub>u* «écouter» pourra donc former *çr-ná<sub>1</sub>-u-ti*, *çṛjót-ti*<sup>4</sup>.

Mais dès l'époque proethnique, on ne le peut nier, la syllabe *-na<sub>1</sub>u* a été employée à la manière d'une simple caractéristique verbale: ainsi *k<sub>2</sub>i-ná<sub>1</sub>uti* (skr. *cinóti*, gr. *τίνωται*), *tṇ-ná<sub>1</sub>uti* (skr. *tanóti*, gr. *τάνω*), ne seraient point explicables comme formations organiques. — Toute cette question demanderait du reste un examen des plus délicats: il y a lieu en effet de se demander si l'*u* des exemples comme *tarutár*, *sanutár* (et comme *sanóti* par conséquent) est bien l'*u* ordinaire indo-européen. Sa contraction avec *r* dans les formes comme *túrti* et *čurna* de *čarati* (équivalent à *taruti* moins *a*, *čaruna* moins *a*) rend ce point plus que douteux. Cf. aussi, en grec, le rapport de *ὀμόσαι ὀμνυμι*.

1. Les formes *skābḍha* et *stabḍha* ne sont pas védiques. — Comme *puṣṇāti* et *badhnāti* se distinguent d'une manière générale par l'absence de l'*i* (p. 241), les participes *puṣṭā*, *baddhā*, n'entrent pas en ligne de compte.

2. Cf. gr. *άνώ* et *Έρνάλιος*.

3. Quelles que soient les difficultés que présentent à l'analyse les différentes formes de ce verbe, l'existence du groupe radical *karu*, à côté de *kar*, paraît absolument certaine. — Le présent *karóti* est fortement remanié par l'analogie. Un groupe comme *karó-* ne saurait être morphologiquement pur, car, si l'on en veut faire une racine, l'*a* double ne se conçoit pas, et si c'est un thème à deux cellules, la première devait encore perdre son *a*. On arrive donc à supposer \**káru-mi*, \**káru-ši* etc., c.-à-d. un présent de la 2<sup>e</sup> classe pareil à *taru-te* et à *ródi-mi*. L'influence de *kṛjónmi* amena ensuite la diphthongue et réagit sans doute aussi sur le pluriel et le duel, sur lesquels on nous permettra de ne rien décider de plus précis.

4. En zend, *ç* s'étant imbibé de l'*u* qui suivait, on trouve *çurunu-* au lieu de \**çṛēnu-*.

Aux racines *udāttās* énumérées plus haut ajoutons quelques nouveaux exemples qui ne possèdent point de présent de la 9<sup>e</sup> classe. Nous avons principalement en vue les cas où <sup>4</sup> est précédé d'une sonante <sup>1</sup>.

*avi* « assister »: *avi-tā* (2<sup>e</sup> pl.), *āvi-tave*, *avi-tār*, *āvi-ṣam*.

*dhavi* « agiter »: *dhāvi-tum*, *dhavi-śyāti*, *ā-dhāvi-ṣam*.

*savi* « mettre en mouvement »: *savi-tār*, *sāvi-man*, *ā-sāvi-ṣam*.

*havi* « invoquer »: *hāvi-tave*, *hāvi-man* (mais aussi *hōtrā*).

*kari* « verser »: *kari-tum*, *ā-kāri-ṣam*.

*kari* « louer »: *ā-kāri-ṣam*.

*čari* « aller »: *čari-tum*, *čari-tra*, *ā-čari-ṣam*.

*gari* « vieillir »: *gāri-tum*, *gāri-śyāti*, *ā-gāri-ṣam*.

*tari* « traverser »: *tāri-tum*, *tari-tra*, *pra-tari-tār*, *ā-tāri-ṣam*, *tāri-ša*.

*khani* « creuser »: *khāni-tum*, *khanī-tra*, *ā-khāni-ṣam*.

*gani* « engendrer »: *gāni-śva* (impér.), *gani-tār*, *gānī-tra*, *gāni-man* (aussi *gānman*), *gāni-tva*, *gāni-śyāte*, *ā-gāni-śa*.

*vani* « aimer »: *vāni-tar*, *vani-tā* (forme forte introduite par analogie dans les thèmes en -ta), *vani-śiṣṭa*. L'aoriste *vāmsat*, sans *i*, est difficile à expliquer.

*sani* « conquérir »: *sani-tār*, *sanī-tra*, *sāni-tva*, *sani-śyāti*, *ā-sāni-ṣam*.

*amī* « nuire »: *amī-śi* (2<sup>e</sup> sg.), *ami-nā*, *āmī-vā* (*amītra*?).

*bhrami* « voyager »: *bhrāmi-tum*, *bhrami-śyāti*.

*vamī* « vomir »: *vami ti*, *a-vamī-t* (Delbr. 187).

*çami* « se donner de la peine »: *çami-śva*, *çamī-dhvam* (Delbr. l. c.), *çami-tār*.

*çrami* « se fatiguer »: *çrāmi-tum*, *çrami-śyāti*.

Comme on voit, les différents suffixes commençant par *t* et *s* sont favorables à la conservation de l'*ī*. Il n'en est pas toujours de même quand c'est un *m* qui suit ce phonème. Devant le suffixe *ma* l'*ī* n'apparaît jamais. Parmi les formations en *-man*, *gāniman*, *dārīman*, *pārīman*, *sāvīman*, *stārīman*, *hāvīman*, sont réguliers, mais on a en même temps *gānman*, *darmān*, *hōman*, et d'autres formes de ce genre<sup>2</sup>. Il est permis de supposer que l'*m* a exercé sur la voyelle faible une absorption toute semblable à celle qui a donné *cinmās*, *guhmas*, pour *cinnumās*, *guhnumās*.

Un autre groupe de formes où l'extirpation de l'*ī* peut se

1. On trouve une partie des formes védiques réunies par M. Delbrück *Altind. Verb.* 186 seq.

2. Inversement une minorité de thèmes en *-i-man* sont tirés, analogiquement, de racines *anudāttās*. Ce sont, dans les *Samhitās*, *dhārīman*, *bhārīman*, *sārīman*.

suivre clairement, ce sont les présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe. Certains verbes ont maintenu intégralement le paradigme: la rac. *rodi* (*ródi-tum*, *rodi-śyāti*, *rudi-twā*, *á-rodī-śam*) possède encore le présent *ródi-ti*, plur. *rudi-más*. On connaît les autres exemples: *áni-ti*, cf. *áni-la*, *ani-śyāti*; *ṇvási-ti*, cf. *ṇvási-tum*, *ṇvasi-śyāti*; *vámi-ti* (Pāṇini), cf. *vámi-tum*, *vami-śyāti*. Comment douter après cela, quand nous trouvons d'une part *gani-tár*, *gáni-trī*, *gáni-man*, *gani-tī* etc., de l'autre l'impératif *gáni-śva* et la 2<sup>e</sup> personne *ga-gáni-śi* (Bopp Kr. gramm. § 337) — Westergaard ajoute pour le dialecte védique *ganidhve*, *ganidhwam*, *ganiše* —, comment douter que *ga-gam-si*, *ga-gan-ti*, ne soient hystérogènes? Chaque fois qu'un ī apparaît dans quelque débris du présent tel que *amī-śi*, *ṣamī-śva*, on constate que la racine montre l'ī à l'infinitif et au futur.<sup>1</sup> Aussi nous n'hésitons pas un instant à dire que dans *pīparī* de *parī*, dans *ćakartī* de *kari*, l'ī final de la racine a existé une fois, et que son absence n'est dûe qu'à une perturbation dont nous ne pouvons encore nous rendre compte. Peut-être la ressemblance de *\*pīparīti*, *\*ćakarīti*, avec les intensifs est-elle ce qui a déterminé la modification.

Un autre fait qui ne doit point induire en erreur, c'est l'apparition fréquente de l'ī en dehors de son domaine primitif. Le nombre considérable des racines *udāttās*, l'oubli de la signification de l'ī, expliquent amplement cette extension hystérogène. D'ailleurs elle est le plus souvent toute sporadique. La propagation systématique de l'i ne se constate, entre les formations importantes, que pour le futur en *-sya*, qui a étendu cette voyelle à toutes les racines en *-ar*, et de plus aux racines *han* et *gam*. Devant les suffixes *-tar*, *-tu* et *-tavya*, — les trois formations obéissent à cet égard aux mêmes règles (Benfey Vollst. gramm. § 917) — l'ī, sauf des cas isolés, est en général primitif.<sup>2</sup> L'usage de l'aoriste en *i-śam*, malgré des empiètements partiels considérables, coïncide dans les lignes principales avec celui de l'infinitif en *i-tum* (Benfey § 855 seq.). Parmi les exemples védiques

1. Il y a une exception, c'est *svāpiti svāptum*.

2. Parmi les cas irréguliers on remarque les formes védiques *śrávitave*, *śrávitavai*, *yāmitavai*. Inversement *tari-tum* est accompagné de *tar-tum pavitár* de *potár*. La liste de ces variations ne serait jamais finie.

(Delbrück 179 seq.) on en trouve peu qui ne viennent pas d'une racine en *i*<sup>1</sup>.

Une statistique spéciale que nous ne nous sentons pas en état d'entreprendre pourrait seule déterminer au juste, dans quelle mesure la théorie proposée nécessite d'admettre l'extension et aussi la disparition de l'*ī*.

La conservation de l'*i* dans les mots-racines mérite d'être notée: *vāni* et *sāni* donnent les composés *vr̥ṣṭi-vāni-s*, *upamāti-vāni-s*, *vasu-vāni-s*; *ūr̥ga-sani-s*, *go-śāni-s*, *pitu-śāni-s*, *vāga-sāni-s*, *hr̥dam-sāni-s*. Ces formes *-vani-* et *-sani-*, évidemment très-usuelles, ne sont pas de véritables thèmes en *-i*: l'accent, les racines dont elles dérivent, enfin le fait qu'on évite visiblement de former les cas à diphthongue — le Rig-Véda, sauf *ūr̥gasane* (voc.), n'offre jamais que le nominatif et l'accusatif sing. —, tout y fait reconnaître le type *vr̥tra-hán*. Le génitif de *-sani* n'a pu être primitivement que *-san-as* = *-snn-as* (cf. plus bas).

Devant les suffixes commençant par une voyelle, qu'observe-t-on? Les racines *mardī*, *pavi*, *tari*, *gani*, donnent *mr̥d'í*, *páv'ate*, *túr'ati*, *gán'as*. On pouvait le prévoir: le cas est le même que pour *somap'é* = *somap<sup>4</sup>-é*, datif de *soma-pá* (p. 203), et la voyelle élidée dans *páv'a-* n'est autre, comme on a vu, que celle qui a dû subir le même sort dans la 3<sup>e</sup> pers. pl. *pun'ate* = *pun'-yté* (p. 36).

Si maintenant nous prenons pour objet spécial de notre étude le groupe *sonante* + <sup>4</sup>, il ressort premièrement de ce qui précède cette règle-ci:

*Le groupe sonante + <sup>4</sup> précède d'une voyelle rejetée <sup>4</sup> s'il est suivi d'une seconde voyelle et demeure tel quel devant les consonnes.*

Nous passons à la démonstration de la règle complémentaire, qui forme le sujet proprement dit du présent paragraphe:

1. La forme *agrabhīśma* offre un intérêt particulier. Dans son *ī* long, évidemment le même que celui de *grābhi-tar*, *gr̥bhi-tá*, est écrite toute l'histoire du soi-disant aoriste en *-īśam*. L'existence distincte de cet aoriste à côté de l'aoriste en *-s* repose principalement sur l'innovation qui a fait diverger les deux paradigmes en transformant la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> personne du dernier, *ágais*, (véd.) en *ágaiśis* et *ágaiśit*. Ajoutons que cette innovation, comme le suppose M. Brugman Stud. IX 312, venait elle-même, par analogie, de l'aoriste en *-īśam*, où *-īs* et *-īt* étaient nés de *-īs-s* et *-īs-t*.

Le groupe sonante +<sup>4</sup>, précédé d'une consonne ou placé au commencement du mot, se change en sonante longue, quel que soit le phonème qui suit.

Ici plus qu'ailleurs il est indispensable de ne pas perdre de vue le principe que nous nous sommes efforcé d'illustrer dans les chapitres précédents. A part certains cas spéciaux, du reste douteux, tout affaiblissement proethnique, toute dégradation, toute alternance de formes fortes et faibles consiste invariablement, quelle que soit l'apparence qu'elle revête, dans l'expulsion d' $a_1$ . C'est ce principe qui exigeait que nous prissions pour *unité morphologique* non la syllabe, mais le groupe ou la cellule dépendant d'un même  $a_1$  (p. 186). Quand il y a déplacement d'accent, le ton passe non d'une syllabe à l'autre, mais d'une cellule à l'autre, plus exactement d'un  $a_1$  à l'autre. L' $a_1$  est le procureur et le modérateur de toute la circonscription dont il forme le centre. Celle-ci apparaît comme le cadre immuable des phénomènes; ils n'ont de prise que sur  $a_1$ .

D'après la définition, ce qui est *cellule prédésinentielle* dans une forme comme l'ind. *rōditi*, c'est *rodi*; dans *bódhati* au contraire ce serait *a*. Aussi le pluriel de *rōdi-ti* est-il nécessairement *rudi-más*, parce que *rodi-* tombe sous le coup des lois II et III (p. 188). Il en est de même dans la formation des mots. Ainsi *grābhī-tar*, *skāmbhi-tum*, *mōsi-tum*, thèmes à racine normale, sont accompagnés de *gṛbhī-tá*, *skabhi-tá* (= \**skmbhitá*), *muši-tá*. Quel son a été sacrifié dans le type réduit? Est-ce la voyelle faible<sup>4</sup> qui précède immédiatement la syllabe accentuée? Nullement, c'est forcément l'*a* plein, placé deux syllabes avant le ton.

Cela posé, lorsqu'à côté de *pavi-tár* nous trouverons *pū-tá*, le phénomène ne peut pas se concevoir de deux manières différentes: *pū-* ne sera pas «une contraction», «une forme condensée» de *pavi-*. Non: *pūtá* sera égal à *pavitá* moins *a*; l'*ū* de *pūtá* contient le -*vi-* de *pavi-*, rien de moins, rien de plus.

Thèmes en -*ta*, -*ti*, etc.

1. Série de l'*u*. *avi-tár*: (*indra-ūtá*), *ū-ti*; *dhávi-tum*: *dhū-tá*, *dhū-ti*; *pávi-tum*: *pū-tá*; *savi-tár*: *sū-tá*; *hávī-tave*: *hū-tá*, *devā-hū-ti*.

Comparez: *óyó-tum*: *éyu-tá*, -*éyu-ti*; *pló-tum*: *plu-tá*, *plu-ti*;



**çró-tum:** *çru-tá, çrú-ti*; **só-tum** (presser): *su-tá, sóma-su-ti*; **sró-tum:** *sru-tá, sru-ti*; **hó-tum:** *hu-tá, á-hu-ti*<sup>1</sup>.

2. Série de l'*r*. **óari-tum:** *éir-twā*<sup>2</sup>, *éur-ti*; **gari-tár:** *gūr-tá, gūr-ti*; **tári-tum:** *tir-thá, a-túr-ta, su-prá-túr-ti*; **pári-tum:** *pūr-tá, pūr-ti*; **çári-tos:** *çūr-tá* (Grassmann s. v. *çūr*).

Comparez: **dhár-tum:** *dhṛ-tá, dhṛ-ti*; **bhár-tum:** *bhṛ-tá, bhṛ-ti*; **sár-tum:** *sṛ-tá, sṛ-ti*; **smár-tum:** *smṛ-tá, smṛ-ti*; **hár-tum:** *hṛ-tá, etc.*

3. Série de l'*n*. **kháni-tum:** *khā-tá, khā-ti*; **gáni-tum:** *gā-tá, gā-ti*; **váni-tar:** *vā-tá*; **sáni-tum:** *sā-tá, sā-ti*<sup>3</sup>.

Comparez: **tán-tum:** *ta-tá*; **mán-tum:** *ma-tá*; **hán-tum:** *ha-tá, -ha-ti*.

4. Série de l'*m*. **dami-tár:** *dan-tá*; **bhrámi-tum:** *bhrān-tá, bhrān-ti*; **vámi-tum:** *vān-tá*; **çámi-tum:** *çān-tá, çān-ti*; **çrámi-tum:** *çrān-tá, etc.*

Comparez: **gán-tum:** *ga-tá, gá-ti*; **nán-tum:** *na-tá, á-na-ti*; **yán-tum:** *ya-tá, yá-ti*; **rán-tum:** *ra-tá, rá-ti*.

Avant de passer à d'autres formations, arrêtons-nous pour fixer les données qu'on peut recueillir de ce qui précède.

1. Série de l'*u*. Les modifications secondaires étant nulles, cette série doit servir de point de départ et de norme pour l'étude des séries suivantes. Nous constatons que *\*pu<sup>4</sup>ta*, ou *\*pu<sup>4</sup>ta*, qui est à *pa<sub>1</sub>w<sup>4</sup>* ce que *pluta* est à *pla<sub>1</sub>u*, s'est transformé en *pūta*.

2. Série de l'*r*. Il devient évident que *īr* et *ūr* ne sont que l'expression indienne d'un ancien *r*-voyelle long<sup>4</sup>. Dans les cas

1. Les racines des participes *ruta* et *stutá* ont des formes très-entremêlées, dont plusieurs prennent l'*ī*, probablement par contagion analogique. Sur *yuta* v. plus bas.

2. Cette forme se rencontre Mahābh. XIII 495, d'après l'indication de M. J. Schmidt (Voc. II 214).

3. La forme *sāniti* est évidemment une création nouvelle imitée des formes fortes; *san* admettrait aussi, à ce qu'il paraît, *sati* pour *sāti*; inversement on indique *tāti* de *tan*, Benfey Vollst. Gramm. p. 161 seq.

4. Ici par conséquent la formule de la grammaire hindoue se trouve être juste, abstraction faite de l'erreur fondamentale qui consiste à partir des formes faibles des racines comme de leur état normal. Il est aussi vrai et aussi faux de poser *gṛ-* comme racine de *gūr-tá* que de dire que *pū* est la racine de *pū-tá*. Le lien nécessaire des formes fortes en *i* avec les phonèmes *ū* et *īr*, *ūr*, est constaté dans cette règle: «les racines en *ū* et en *ī* prennent l'*i* de liaison».

où il existe encore, comme *pitṭn* et *mṛḡdāti* pour *\*mṛḡdāti*<sup>1</sup>, ce phonème ne s'est formé que très-tard par le procès dit *allongement compensatif*. — Nous ajoutons tout de suite que *ir* et *ur* ne sont en aucune façon des allongements secondaires de *ir* et *ur*. Partout où il existait un véritable  $\bar{r}$  (c'est-à-dire devant les consonnes), nous trouvons tout naturellement  $\bar{ir}$ ,  $\bar{ur}$ , et c'est seulement quand  $\bar{r}$  s'était dédoublé en *rr* (c'est-à-dire devant les voyelles), qu'on voit apparaître *ir*, *ur*:

$\bar{ir}$ ,  $\bar{ur}$  : *ir*, *ur* =  $\bar{u}$  : *uv*.

C'est ce qui explique le fém. *ūrvi* de *urú* (rac. *war*) en regard de *pūrvī* = *\*pūrvī* de *purú*<sup>2</sup>.

La raison qui, dans chaque cas, détermine la teinte *i* ou la teinte *u* est la plupart du temps cachée. Voy. sur ce sujet Joh. Schmidt Voc. II 233 seq.

Parfois le groupe  $\bar{ur}$  cache un *w* qui s'est fondu dans l'*u*: ainsi *ūrṇā* pour *\*wūrṇā* = sl. *vlŕna*. L'existence du  $\bar{r}$  long n'en est pas moins reconnaissable:  $\bar{r}$  bref eût donné «*vṛṇā*», ou tout au moins «*ūrṇā*». Il serait à examiner pourquoi dans certains exemples comme *hotṛ-vūrya*, *v* persiste devant  $\bar{ur}$ .

Peut-être le groupe  $\bar{ul}$  + consonne est-il quelquefois l'équivalent, dans sa série, des groupes  $\bar{ir}$  et  $\bar{ur}$  + consonne; *ul* pourrait aussi être une modification du  $\bar{l}$  bref déterminée, dans *phullā* par exemple, par une durative qui suit la liquide.

3. Séries de l'*n* et de l'*m*. L'entier parallélisme de l' $\bar{a}$  de *gātā* avec  $\bar{i}$ ,  $\bar{u}$  et  $\bar{ir}$  =  $\bar{r}$ , parle assez haut pour qu'on ne puisse sans invraisemblance donner à cet  $\bar{a}$  aucune autre valeur préhistorique que celle d'une nasale sonante longue. Et cependant la mutation de *n*<sup>4</sup> en  $\bar{n}$  n'est pas peut-être sans offrir quelque difficulté. Je comprends celle de *r*<sup>4</sup> en  $\bar{r}$ : c'est, à l'origine, une prolongation de l'*r* durant l'émission du <sup>4</sup>. Pareil phénomène semble impossible quand c'est une nasale qui précède <sup>4</sup>, l'occlusion de la cavité buccale, et par conséquent la nasale, cessant nécessaire-

1. M. Benfey a montré que le verbe *mṛḡdāti*, dans les Védas, a un  $\bar{r}$  long, et M. Hübschmann en a donné l'explication par la comparaison du zd. *marezhd*.

2. Nous admettons que dans *sagūrbhis* de *sagus*, *ācīr-dā* de *ācis*, la longue est due à un effet d'analogie dont le point de départ était fourni par les nominatifs du singulier *sagūh*, *ācīh*, cf. *pūh*, *gīh*, de *pūr*, *gīr*.

ment au moment où le son <sup>4</sup> commence. De fait nous avons vu, à côté du gén. *mātūr* = \**mātr*<sup>4</sup>s, le groupe *n*<sup>4</sup> subsister dans *ukṣnās*. Le témoignage des langues congénères n'est pas décisif, car la voyelle qui suit l'*n* dans lat. *anāt*-, v. h<sup>t</sup>-all. *anud* = skr. *ātī*, ainsi que dans *janitricēs*, skr. *yātār* (sur ces mots cf. plus bas), pourrait être émanée de la nasale sonante longue, et n'avoir rien de commun avec le <sup>4</sup> proethnique qui détermine cette dernière. Il est concevable aussi, et c'est la solution qui nous paraît le plus plausible, que *n*<sup>4</sup> se soit changé en *ṇ*<sup>4</sup>: il s'agirait donc, exactement, d'une nasale sonante longue suivie d'une voyelle très-faible.

Nous ne faisons pas d'hypothèse sur la suite de phénomènes qui a transformé un tel groupe en *ā* long. L'idée qu'une *voyelle nasale* aurait formé la transition est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit, mais je ne sais si la série de l'*m*, où c'est évidemment *ām* (*dāntā* = \**dāmtā*) qui fait pendant à l'*ā*, est de nature à confirmer une telle supposition.

Remarque concernant certaines formes de la 9<sup>e</sup> classe.

Le fait que le groupe *n* + <sup>4</sup> doit dans des cas donnés apparaître en sanskrit sous la forme d'un *ā* long intéresse directement la flexion de la 9<sup>e</sup> classe, où ce groupe règne à travers toutes les formes faibles. Dans *punīthā*, *pṛnīthā*, rien que de régulier: ainsi que dans *janītār*, *n*<sup>4</sup> se trouve précédé d'une voyelle. Au contraire *gr̥bhñīthā*, *muṣñīthā*, offraient le groupe dans les conditions voulues pour qu'il produisît *ā*. De fait, nous sommes persuadé que sans le frein puissant de l'analogie, on serait arrivé à conjuguer *gr̥bhñāti*, \**gr̥bhāthā*. Je ne sais s'il est permis d'invoquer le zd. *frīyānmahi* = *prīyāmāsi*; en tous cas le sanskrit lui-même fournit ici des arguments. Le verbe *hr̥nī-té* (iratum esse) possède un thème dérivé *hr̥nī-yā-* dans le partic. *hr̥nī-yā-māna*. Essayons de construire la même formation sur un présent du type *gr̥bhñā-*; nous obtenons, en observant la loi phonétique, *gr̥bhā-yā-*. Chacun sait que non-seulement *gr̥bhāyāti* existe, mais encore que tous les verbes en -āyā qui ne sont point dénominatifs, montrent le rapport le plus étroit avec la 9<sup>e</sup> classe<sup>1</sup>. M. Delbrück a cherché à expliquer cette parenté en conjecturant des formes premières telles que

1. Si l'on admet l'existence d'un *y* de liaison, les verbes comme *hr̥nī-y-ā-te* et *gr̥bhā-y-ā-ti* peuvent se comparer directement aux dérivés de la 7<sup>e</sup> classe tels que *tr̥mhā-ti* (p. 234):

*hr̥nī-y-ā*:  $\begin{matrix} \text{hr̥nā}_1\text{A-} \\ \text{rac. ha}_1\text{ra} \end{matrix}$  = *tr̥mh-ā*:  $\begin{matrix} \text{tr̥nā}_1\text{h-} \\ \text{rac. ta}_1\text{rh.} \end{matrix}$

\**gr̥bhanyá-*, mais *an* ne se change jamais en  $\bar{a}$ , et le thème de *gr̥bhñāti* n'est point *gr̥bhan*<sup>1</sup>.

Comme on le suppose d'après ce qui précède, *-āyá-* devra toujours être précédé d'une *consonne* et jamais d'une *sonante*, mais *m* fait exception, on a p. ex. *damāyāti*. Cela tient apparemment à la nature du groupe *-mn-* qui se prononce en réalité comme *-mmn-*. En conséquence \**dm̐(m)n̐yá-* devint *damāyá-* et non «*damnīyá-*».

Thèmes en *-na*.

Série de l'*u*. *dhavi*: *dhū-ná*; *lavi*: *lū-ná*.

Série de l'*r*. *kari*: *kīr-ná*; *gari*: *gīr-ná*; *ćari*: *ćīr-ná*; *gari*: *gīr-ná*; *tari*: *tīr-ná*; *pari*: *pūr-ná*; *marī*: *mūr-ná*; *čari*: *čīr-ná*.

Thèmes verbaux en *-ya*.

On peut réunir la 4<sup>e</sup> classe et le passif. Ces formations diffèrent pour l'accentuation, mais non pour le vocalisme.

Les séries de l'*i* et de l'*u* n'offrent rien d'intéressant, car on constate un allongement général de ces voyelles devant *y*. Ainsi *ge*, *cro*, donnent *gīyáte*, *crūyáte* pour \**giyáte*, \**cruyáte*.

Série de l'*r*: *gari*: *gīr-yati*; *kari* (verser): *kīr-yáte*; *gari* (dévorer): *gīr-yáte*; *pari*: *pūr-yate*; *čari*: *čīr-yáte*, etc.

Comparez: *kar*: *kr-iyáte*; *dhar*: *dhr-iyáte*; *bhar*: *bhr-iyáte*; *mar*: *mr-iyáte*<sup>2</sup>.

Même divergence des racines en *-ari* et des racines en *-ar* devant le *-yā* de l'optatif et du précatif: *kīr-yāt*, *tīr-yāt*, *pupūr-yās* etc.; cf. *kr-iyāma*, *sr-iyāt*, *hr-iyāt* etc.

1. M. Kuhn a mis en parallèle avec les verbes en *-āyāti* le présent *stabhūyāti* qui accompagne *stabhnōti* de même, en apparence, que *stabhāyāti* accompagne *stabhnāti*. Cette remarque est certes bien digne d'attention; cependant nous avons cru devoir passer outre, vu l'impossibilité absolue qu'il y aurait à expliquer *stabhāyá-* par *stabhī + yá*.

2. Apparemment *kriyáte* équivaut à *kr̥-yáte*: *r̥* et *i* ont échangé leurs rôles. M. J. Schmidt qui traite de ces formes Vocal. II 244 seq. ramène *kriyate* à \**kiryate* (pour \**karyate*) et ne reconnaît pas de différence foncière entre ce type et *čīryáte*. Tout ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut nous défend d'accepter cette opinion. Dans les formes iraniennes que cite l'auteur, *kiryētē* et *mīryētē* (= *kriyáte*, *mriyáte*), *īr* n'est probablement qu'un *ērē* (= *r̥*) coloré par *y*. Ce qui correspond en zend au groupe indien *īr*, c'est généralement *are*. Nous regrettons de ne pas être en état d'apprécier les arguments que M. Schmidt tire des dialectes populaires de l'Inde.

Série de l' $n$ . Une confusion partielle s'est glissée entre les racines en  $-an$  et les racines en  $-ani$ : **khani**, **sani**, donnent *khā-yāte* ou *khan-yāte*, *sā-yāte* ou *san-yāte*; à son tour **tan** fait *tan-yāte* et *tā-yāte*. Il ne saurait régner de doute sur ce qui est primitif dans chaque cas, dès qu'on considère que **gani** forme invariablement *gā-yate* et que **man**, **han**, n'admettent que *mān-yate*, *han-yāte*. Le groupe *an*, dans *hanyāte* etc., est le représentant régulier de  $\bar{n}$  devant  $y$  (p. 35). — A l'optatif, **gani** fait *gāgā-yāt* ou *gāgan-yāt* (Benfey Vollst. Gr. § 801).

Série de l' $m$ : **dami**: *dām-yati*; **bhrami**: *bhrām-yati*; **çami**: *çām-yati*; **çrami**: *çrām-yati* etc.

Comparez: **nam**: *nam-yāte*; **ram**: *ram-yāte*.

Formes faibles des présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe.

Série de l' $u$ : **hāvi**: *hū-māhe*, *ju-hū-māsi*; **bravi**: *brū-mās*, *brū-té* (3<sup>e</sup> sg. act. *brāvī-ti*).

Série de l' $r$ : **gari** «louer»: *gūr-ta* (3<sup>e</sup> sg. moy.); **pari**: *pipūr-mās*, *pipūr-thā* etc.; véd. *pūr-dhi*. La forme védique *pipr-tām* pourrait, vu le gr.  $\pi\mu\pi\lambda\alpha$ -, être sortie d'une racine plus courte qui expliquerait du même coup le thème fort *pipar*-<sup>1</sup>.

Série de l' $n$ : **gani**: *gāgā-thā*, *gāgā-tās*. Il n'est pas facile, faute d'exemples décisifs, de dire si  $\bar{n}$ , placé devant  $w$  et  $m$  devient  $\bar{a}$  comme devant les consonnes ou  $an$  comme devant les voyelles. Le traitement qu'il subit devant  $y$  parlerait pour la première alternative, et dans ce cas *gāganvās*, *gāganmās* devront passer pour des métaplasmes.

Nous avons obtenu cette proportion:

$$\left. \begin{array}{l} gāgā-thās : gāgāni-ši \\ brū-thās : brāvī-ši \end{array} \right\} = rudi-thās : rōdi-ši.$$

Formes faibles de l'aoriste sigmatique.

Le Rig-Véda offre l'aor. du moyen *a-dhūś-ata* (3<sup>e</sup> p. pl.), de la racine *dhavi*. Cette forme passe pour un «aoriste en  $-s-am$ »; en

1. L'hypothèse de M. Kuhn qui fait de *irte* le moyen de *iyarti* paraît si vraisemblable qu'on ose à peine la mettre en question. Et cependant, si l'on compare *irmā* «rapide», *irya* «violent» et le gr.  $\delta\rho$ - ( $\delta\rho\sigma\sigma$ : *irśva* =  $\kappa\rho\sigma\eta$ : *çirśá*) ce présent fait tout l'effet d'être à *ari* ce que *pūrdhi* est à *pari*. L'accent aurait subi un recul.

revanche *a-dhāviś-am* est classé dans les « aoristes en *-iś-am* ». Nous avons vu que ces deux formations n'en forment qu'une dans le principe, et qu'en général la différence apparente réside uniquement dans le phonème final des racines (p. 246 seq. 247 i. n.). Ici elle a une autre cause: c'est bien la même racine qui donne *dhāviś-* et *dhūś-*, seulement *dhūś-* contient l'i de *dhāviś-* à l'état latent; l'un est la forme faible de l'autre.

Voilà qui explique une règle que consigne le § 355 de la grammaire sanskrite de Bopp: au parasmaipadam, les racines en  $\bar{r}$  suivent la formation en *-iś-am*; à l'ātmanepadam elles admettent aussi la formation en *-sam* et changent alors  $\bar{r}$  en *ir*, *ūr*. La chose est transparente: on a conjugué d'abord *á-stāriś-am*, *á-stīrś-i*, comme *á-kṣaips-am*, *á-kṣips-i* (cf. p. 191); le moyen *á-stāriś-i* n'est qu'une imitation analogique de l'actif.

#### Thèmes nominaux du type *diviś*.

Nous n'envisageons ici que les formes où la désinence commence par une consonne, représentées par le nominatif du singulier.

Série de l'u: *pavi: ghr̥ta-pū-s*; *havi: deva-hū-s*.

Série de l'r: *gari* «louer»: *gír(-s)*; *gari* «vieillir»: *amā-gúr(-s)*; *tarī: pra-tūr(-s)*; *parī: pūr(-s)*; *marī: ā-mūr(-s)*; *starī: upa-stīr(-s)*.

— Dans le premier membre d'un composé: *pūr-bhīd* etc.

Série de l'n: *khani: bisā-khā-s*; *gani: r̥te-gā-s*; *sani: go-śā-s*.

Série de l'm: *çami: pra-çān(-s)*, instr. pl. *pra-çām-bhis*.

#### Remarque sur quelques désidératifs.

On ne doit point être surpris de trouver *gīhīrṣati* de *har*, *bubhūrṣati* de *bhar* etc., puisque l'on a aussi *gīgīṣati*, *çuçrūṣati* etc. de racines *anu-dāttās* comme *gé* et *grō*.

Avant d'entamer la seconde partie de ce sujet, il est bon de se mettre en garde contre une idée très-naturelle et plus vraisemblable en apparence que la théorie proposée ci-dessus. Elle consisterait à dire: au lieu d'admettre que  $\bar{u}$ ,  $\bar{r}$  etc., dans *lūna*, *\*p̄ṛta* etc., sont des modifications de  $u + ^A$ ,  $r + ^A$ , pourquoi ne pas poser des racines telles que  $la_1\bar{u}$ ,  $pa_1\bar{r}$ ? Les formes fortes skr. *lavi-*, *parī-*, en peuvent fort bien dériver, et l'explication des

formes faibles serait simplifiée. C'est à quoi nous opposons les remarques suivantes:

1. L'hypothèse à laquelle il vient d'être fait allusion est inadmissible:

a) Supposons pour un instant que les racines de *lavitār lūná* et de *paritār pūrtá* soient réellement *laū*, *par̄*. Quel avantage en résulte? Aucun, car on ne saurait sans pousser l'invraisemblance au dernier degré, prétendre que l' $\bar{i}$  de *grābhātar* et de *mōsitum* n'a pas existé après les sonantes comme ailleurs *au moins dans un nombre limité de cas*. Or toutes les racines finissant par sonante +  $\bar{i}$  donnent *sonante longue* dans les formes faibles. On en reviendrait donc à reconnaître pour un nombre d'exemples grand ou petit la règle qu'on aurait voulu supprimer, et au lieu de simplifier on aurait compliqué.

b) En partant des racines *laū*, *par̄* etc., on renonce à expliquer la 9<sup>e</sup> classe comme un cas particulier de la septième. Dès lors on ne comprend ni la prédilection des racines «à sonante longue», ni l'aversion des racines «à sonante brève» pour le présent en *-nā*.

c) Accordons, s'il le faut, qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la sonante longue et le présent en *-nā*; assimilons la syllabe *-nā* aux suffixes tels que *-ya* ou *-ska*. Comment expliquera-t-on, au moyen de racines *laū*, *par̄*, les présents *lūnáti* et *pṛnāti*? Comment, en règle générale, est-il concevable que *laū* puisse donner *lū* et que *par̄* puisse donner *pṛ*? — Ce point ne réfute pas seulement l'hypothèse de racines à sonante longue, c'est en même temps celui sur lequel nous croyons pouvoir ancrer en toute confiance la théorie de la 9<sup>e</sup> classe et partant la théorie des racines comme *law<sub>A</sub>*, *para<sub>A</sub>*. Car ceci est évident *a priori*: toute théorie fondée sur l'idée que *-nā* est un simple suffixe se trouvera dans l'impossibilité d'expliquer la différence typique et radicale du vocalisme de la formation *lūnáti*, *pṛnāti*, et de la formation *lūná*, *pūrná*.

2. L'autre hypothèse, bien loin d'offrir des difficultés, est dictée par l'observation des cas analogues:

Dans les racines qui présentent successivement *sonante* +  $a_1$  +  $a$ , par exemple *gyā*, *vā*, *crā*, nous sommes bien sûrs que  $a$  fait partie intégrante de la racine. Si donc notre hypothèse est juste

et si  $k\bar{s}\bar{i}$ -ná,  $l\bar{u}$ -ná,  $p\bar{u}r$ -ná etc. viennent de racines toutes pareilles à  $gya_{1A}$ , où il n'y a de changé que la place de l' $a_1$ , il faudra que les deux types radicaux se rencontrent dans les formes où  $a_1$  tombe. C'est ce qui a lieu.

Série de l' $\bar{i}$ :

$\acute{g}y\bar{a}$  ( $g_2ya_{1A}$ ) « vieillir »:  $\acute{g}y\bar{a}$ -syāti,  $\acute{g}\bar{i}$ -ná.

$\acute{g}y\bar{a}$  ( $g_1ya_{1A}^1$ ) « triompher de »:  $\acute{g}y\bar{a}$ -yas,  $\acute{g}\bar{i}$ -tá.

$py\bar{a}$  « s'engraisser »:  $py\bar{a}$ -yati,  $p\bar{i}$ -ná.

$\acute{c}y\bar{a}$  « faire congeler »:  $\acute{c}y\bar{a}$ -yati,  $\acute{c}\bar{i}$ -ná et  $\acute{c}\bar{i}$ -tá.

La série de l' $u$  offre  $\bar{u}$ -ti « tissu » de  $v\bar{a}$ ,  $v\bar{a}$ syati.

Série de l' $r$ :

$kr\bar{a}$  « blesser, tuer » dans  $kr\bar{a}$ -tha, d'où  $kr\bar{a}$ thayati<sup>2</sup>; forme faible:  $k\bar{i}r$ -ná.

$\acute{c}r\bar{a}$  « cuire, mélanger »: prés.  $\acute{c}r\bar{a}$ -ti,  $\acute{c}r\bar{a}$ -tum,  $\acute{c}\bar{i}r$ -tá,  $\bar{a}$ - $\acute{c}\bar{i}r$ <sup>3</sup>.

La série de l' $n$  offre  $\acute{g}\bar{a}n\bar{a}ti$  de  $\acute{g}\bar{n}\bar{a}$ : c'est là une formation qui permet de rétablir  $*\acute{g}\bar{a}t\bar{a} = *\acute{g}\bar{n}\bar{t}\bar{a}$  (cf.  $\acute{g}\bar{a}t\bar{a}vedas$ ?) comme participe perdu de  $\acute{g}\bar{n}\bar{a}$ . Le présent  $\acute{g}\bar{a}n\bar{a}ti$  ne saurait être absolument primitif. La forme organique serait  $\acute{g}\bar{a}n\bar{a}ti$  pour  $\acute{g}\bar{n}\bar{n}\bar{a}ti$ : cf.  $\acute{g}\bar{i}n\bar{a}ti$  de  $\acute{g}y\bar{a}$ . L'introduction secondaire de l' $\bar{n}$  long est comparable à celle de l' $\bar{i}$  long dans  $pr\bar{i}n\bar{a}ti$  (p. 243).

Ces exemples forment la minorité: la plupart des racines sanskrits qui finissent par  $-r\bar{a}$ ,  $-l\bar{a}$ ,  $-n\bar{a}$ ,  $-m\bar{a}$ , apparaissent dépourvues de formes faibles<sup>4</sup>:  $tr\bar{a}t\bar{a}$ ,  $pr\bar{a}n\bar{a}$ ,  $gl\bar{a}n\bar{a}$ ,  $ml\bar{a}t\bar{a}$ ,  $\acute{g}\bar{n}\bar{a}t\bar{a}$ ,  $mn\bar{a}t\bar{a}$ ,  $sn\bar{u}t\bar{a}$ ,  $dhm\bar{a}t\bar{a}$  etc.

1. Cette dernière racine, comme l'a montré M. Hübschmann, se retrouve dans le zd.  $zin\bar{a}\bar{s}$  et l'anc. perse  $adin\bar{a}$  (skr.  $\acute{a}g\bar{i}n\bar{u}t$ ): elle a donc  $g_1$  et n'est apparentée ni au gr.  $\beta\acute{\iota}\alpha$  ni au skr.  $\acute{g}\bar{a}yati$ ,  $\acute{g}\bar{i}g\bar{y}\bar{a}$ .

2.  $kr\bar{a}thana$  est apparemment une formation savante tirée de la soi-disant racine  $kr\bar{a}th$ .

3. Cf. aussi  $p\bar{u}r$ -va en regard de  $p\bar{r}\bar{a}$ -tár.

4. M. J. Schmidt qui, dans un article du Journal de Kuhn, a attiré l'attention sur cette particularité en présente une explication purement phonétique, fondée essentiellement sur la supposition d'une métathèse. Mais notre principe même nous empêche de discuter son ingénieuse théorie, car elle répond en définitive à la question que voici: *pourquoi est-ce qu'en sanskrit dhmā ne fait point \*dhmitā quand sthā fait sthitā?* Si l'on admet ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut, cette question cesse d'en être une, et l'on ne peut plus demander que ceci: *pourquoi dhmā ne fait-il pas dhāntā quand sthā fait sthitā?* — En outre l'hypothèse  $*dh\bar{a}m\bar{t}\bar{a}$ ,  $*dh\bar{a}m\bar{a}t\bar{a}$  (comme primitif de  $dhm\bar{a}t\bar{a}$ ) est incompatible avec la loi d'expulsion proethnique de l' $a$ . La métathèse, si elle existe en sanskrit, ne paraît admissible que pour un nombre d'exemples insignifiant.



La raison n'en est pas difficile à trouver. Entre *trātum* et \**tīrtā*, entre *ġnātum* et \**ġūtā*, *dhmātum* et \**dhāntā*, la disparité était excessive, et l'unification inévitable. Ne voyons-nous pas le même phénomène en train de s'accomplir sur les racines en -yā, où *ġina*, *ġita*, *pina*, sont accompagnés de *ġyāna*, *ġyāta*, *pyāna*, et où \**khīta* de *khyā* a déjà fait place à *khyāta*?

A ces exemples empruntés à des syllabes radicales s'ajoute le cas remarquablement limpide de l'*i* de l'optatif formé également de *i* + <sup>4</sup> (p. 191 seq.).

Ce qui achève de marquer l'identité de composition des racines qui ont produit *pūtā*, *pūrā* etc., avec les types *ġya<sub>1A</sub>*, *kra<sub>1A</sub>*, ce sont les présents *ġināti*, zd. *zināti* de *ġ<sub>1</sub>yā*; *ġināti*, zd. *ġināiti* (gloss.) de *ġ<sub>2</sub>yā*; *kṛnāti* de *kṛā* «blesser»; \**ġanāti* (v. ci-dessus) de *ġnā*. On retrouve là ces présents de la 9<sup>e</sup> classe, qui constituent un caractère si remarquable de notre groupe de racines. Il n'est pas besoin d'en faire encore une fois l'anatomie:

Type A: rac. *ġya<sub>1A</sub>*: *ġi-nā<sub>1A</sub>-ti*; \**gi<sup>A</sup>-tā* (*ġi-tā*).

Type B: rac. *pa<sub>1W</sub>*: *pu-nā<sub>1A</sub>-ti*; \**pu<sup>A</sup>-tā* (*pū-tā*).

(Type A: rac. *ġra<sub>1U</sub>*: *ġr-nā<sub>1U</sub>-ti*; *ġr-u-tā*.)

(Type B: rac. *pa<sub>1R</sub>*: *pr-nā<sub>1K</sub>-ti*; *pr-k-tā*.)

Nous avons vu (p. 247) la règle en vertu de laquelle la racine *ta<sub>1R</sub>* élidera le phonème final dans un thème comme *tarāti*. Les conditions sont tout autres s'il s'agit d'une formation telle que celle de la 6<sup>e</sup> classe: ici l'*a<sub>1</sub>* radical tombe, et l'on obtient le primitif *tr<sup>A</sup> + āti*. Se trouvant appuyé d'une consonne, l'*r* ne laisse point échapper le son <sup>4</sup>: selon la règle il se l'assimile. Il en résulte *tṛ + āti*, et enfin, par dédoublement de *tṛ*, *tṛr-āti*. Si la racine était *tar*, la même opération eût produit *tr-āti* (cf. gr. *πλ-έσθαι* etc., p. 9).

Ce procès donne naissance, dans les différentes séries, aux groupes -*iy*-, -*uw*-, -*nn*-, -*mm*-, -*rr*-. Le sanskrit garde les deux premiers intacts et change les trois autres en -*an*-, -*am*-, -*ir*<sup>1</sup> (-*ūr*-).

1. La théorie de M. J. Schmidt (Voc. II 217) tend à faire de *ir*, *ur*, des modifications de *ar*. L'auteur dit, incontestablement avec raison, que *kirāti* ne saurait équivaloir à *kṛ + āti*: cela eût donné «*krāti*». Mais la formule *kar + āti* sur laquelle se rabat M. Schmidt se heurte, elle, au

## Thèmes verbaux en -á.

Série de l'*u*. *dhavi*: *dhuv-áti*; *savi* (exciter): *suv-áti*.

Série de l'*r*. *kari* (verser): *kir-áti*; *garī* (dévorer): *gir-áti*, *gil-áti*; *gari* (approuver): *ā-gur-áte*; *tari*: *tir-áti*, *tur-áti*; *sphari* (aor. véd. *spharis*): *sphur-áti*.

Série de l'*n*. *vani*: véd. *van-éma*, *van-áti*; *sani*: véd. *san-éyam*, *san-éma*. La place de l'accent ne laisse aucune espèce de doute sur la valeur du groupe -an qui est pour -*ṇn*. C'est une accentuation très-remarquable, car d'habitude les *a* radicaux hystérogènes se sont hâtés de prendre le ton et de se confondre avec les anciens. Dans nos verbes même, il est probable que *vánati*, *sánati* n'ont de la 1<sup>e</sup> classe que l'apparence: ce sont les égaux de *vanáti*, *sanáti*, après le retrait de l'accent.

Série de l'*m*. On ne peut décider si un présent tel que *bhrámati* vient de *\*bhrámati* ou de *\*bhr̥máti*<sup>1</sup>.

## Parfait.

On trouve, en conformité avec *dudhuvis*, *dudhuvé* de *dhavi*, des formes comme *taturúsas*, *titirús* de *tari*, *tistire*, *tistiráná* de *stari* (Delbrück p. 125), *gúgurusás* de *gari*<sup>2</sup>.

En dehors de ces cas, on sait que les racines «en  $\bar{r}$ » ne sont pas traitées, dans les formes faibles du parfait, de la même manière que les racines «en *r*». Le maintien de l'*a* y est facultatif et pour certains verbes obligatoire: ainsi *stari* fait *tastariva* (Benfey p. 375). La raison de cette particularité nous échappe: on attendrait «*tastirva*».

La série nasale offre de nombreuses modifications analogiques. Les formes telles que *gáganus* (véd.) pour *\*gágnus* de *gani*, *vavamus* = *\*vavmmus* de *vami* sont les seules régulières. Elles sont accompagnées de *gágnús*, *vemus*<sup>3</sup> etc.

principe de l'expulsion des *a*, principe qui ne permet pas d'admettre, qu'à aucune époque l'indien ait possédé des présents comme «*\*karáti*».

1. Il est à croire que *bhrámati* a suivi l'analogie de *bhrámyati*, car on ne concevrait point que le groupe -*mm*- produisit -*ām*-.

2. La brève de *gúgurván* paraît être due à la réaction du thème faible *gúgurus*. Il faudrait *\*gúgurván*. La racine *tari*, outre *titirván*, offre l'optatif *turyā* pour *\*turyā*: l'*u* bref peut avoir été communiqué par le thème du moyen *turī*.

3. Notons cependant cette remarque d'un grammairien cité par Westergaard: *vemuh, tadbhāsyādisu cīrantanagrantheṣu kuṭrāpi na dṛṣṭam*.

Thèmes nominaux du type *divś*.

On a, devant les désinences commençant par une voyelle:

De *mano-ḡt-*: *mano-ḡv-*.

De *ḡr-* (\**ḡr-*): *ḡr-* (\**ḡrr-*).

De *go-śā* (\**go-śā-*): *go-śān-as* (\**go-śān-as*). R. V. IV 32, 22.

D'ordinaire le type *go-śā* a cédé à l'attraction de la déclinaison de *soma-pā*.

Dans la série de l'*m*, *pra-ḡm-*, grâce sans doute à une unification postérieure, conserve l'*ā* long devant les voyelles.

Les racines en *-a<sub>1A</sub>* présentent des exemples remarquables: *prā* (comparatif *prā-yas*, zd. *frā-yañh*) donne *pur-ú* soit \**ḡrr-ú* (fém. *pūrvī* soit \**ḡr-ṽī*); *ḡrā* donne *ā-ḡr-as*. Dans la série nasale, il est fort possible que *mānati* et *dhānati* viennent vraiment de *mā* et *dhmā*, comme l'enseigne la grammaire hindoue. Ces formes se ramèneraient alors à \**mnnāti*, \**dhmmāti*.

En terminant mentionnons deux faits que nous sommes obligé de tenir pour des perturbations de l'ordre primitif:

1. Certaines formes nominales à racine faible offrent la sonante brève.  
1° Devant les voyelles: *twi-grā* (à côté de *saṃ-girā* qui est normal) de *garī*; *pāpri* (à côté de *pāpuri*) de *parī*; *sāsni*, *sīṣṇu* de *sani*. 2° Devant les consonnes: *čarkṛti* de *kari* «louer»; *sātvan*, *sātvanā* de *sani*, etc.

2. L'*ā* résultant de la nasale sonante longue donne lieu à des méprises: ainsi *sā* forme faible de *sani* est traité comme racine, et on en tire p. ex. *ṣata-sēya*. D'un autre côté les racines *anudāttās* *han* et *man* présentent *ghāta* et *mātavai*. La création de ces formes ne paraît explicable qu'en admettant une idée confuse de la langue de la légitimité de l'échange *-an-* : *-ā-* puisée dans les couples *sānitum* : *sātā*, et appliquée parfois à faux.

Un petit nombre d'exemples offrent  $\bar{u}$  et  $\bar{r}$  à l'intérieur d'une racine finissant par une consonne. Il est rare malheureusement que la forme forte nous ait été conservée: ainsi *mūrdhān*, *sphūr-ḡati*, *kūrdati*, et beaucoup d'autres en sont privés. Nous avons cru retrouver celle de *ḡrśān* dans le gr. *ḡṛāσ-* (p. 224). L'exemple capital est: *dirghā* «long» comparé à *drāghīyas*, *drāghmān*, zd. *drāḡaiñh*.

*dirghā* (= *dīghā*, \**drāghā*) : *drāghīyas* = *ḡrthū* : *prāthīyas*  
= *ḡr-tā* : *ḡrā-ti*  
= *pūr-tā* : *parī-tār*, etc.

Plusieurs racines paraissent être à la fois *udāttās* et *anudāttās*. Dans la série de l'*u*, on trouve, à côté du participe *yu-tā*, les mots *yū-ti* et *yū-thā* dont l'*ū* long s'accorde bien avec le fut. *yavi-tā*, l'aor. *a-yāvi-šam*, et le prés. *yunāti* (gramm.). On peut suivre distinctement les deux racines *var* et *varī*, signifiant toutes deux *élire*: la première donne *vāratī*, *vavrus*, *vriyāt* (préc.), *āvṛta*, *vṛtā*; la seconde *vṛṇtē*, *vavarus*, *vūryāt*, *vurīta* (opt.), *vūrnā*, *hotṛ-vūrya*, *varītum*. A côté de *dari* (*dṛnāti*, *darītum*, *dīryāte*, *dīrnā*, gr. *δέφα-ς*), une forme *dar* se manifeste dans *dṛti*, zd. *dērēta*, gr. *δφατός*. Au double infinitif *stārtum* et *stārītum* correspond le double participe *stṛtā* et *stīrnā*, et le grec continue ce dualisme dans *σφατός*: *σφατός* (= \**στῆτος*, \**στῆτός*). On pourrait facilement augmenter le nombre de ces exemples.

D'une manière générale, la racine *udāttā* peut n'être qu'un élargissement entre beaucoup d'autres de la racine *anudāttā*. Qu'on observe par exemple toutes les combinaisons radicales qui tournent autour des bases -*u*- «tisser», *k<sub>1</sub>-u*- «s'accroître», *gh<sub>1</sub>-u*- «appeler».

- |                        |  |                               |                  |
|------------------------|--|-------------------------------|------------------|
| 1. -a <sub>1</sub> u.  | <i>ó-tum</i> , <i>vy-ōman</i> (Grassm.);           | <i>vy-ūta</i> , <i>u-ma</i> . |                  |
|                        | —  | <i>á-cv-a-t</i> .             |                  |
|                        | <i>hó-trā</i> , <i>hó-man</i> ;                    | <i>á-hv-a-t</i> .             |                  |
| 2. -a <sub>1</sub> wa. | —  |                               |                  |
| ( <i>udāttā</i> )      | <i>śāvī-ra</i>                                     | } <i>ū-ti</i> , <i>ūvūs</i> . |                  |
|                        | <i>hāvī-tave</i> , <i>hāvī-man</i>                 |                               |                  |
| 3. -wa <sub>1</sub> A. | <i>vā-tum</i> , <i>va-vau</i> , gr. <i>ῥ-τερον</i> |                               | } <i>śū-ra</i> . |
|                        | <i>śvā-trā</i> (?)                                 |                               |                  |
|                        | <i>hvā-tum</i> etc., zd. <i>zbā-tar</i>            |                               |                  |
| 4. -wa <sub>1</sub> i. | <i>váy-ati</i> , <i>uvāya</i> .                    |                               |                  |
|                        | <i>śváy-ati</i> , <i>śváyitum</i> .                |                               |                  |
|                        | <i>hváy-ati</i> .                                  |                               |                  |

Les racines citées généralement sous la forme *bhū* et *sū* (gignere) offrent deux caractères singuliers: 1° Aux formes fortes, apparition anormale de -*ūv*- et -*ū*- au lieu de -*av*'- et -*avī*-, lesquels toutefois sont maintenus dans une partie des cas; ainsi la première des racines mentionnées donne *babhūva*, *bhūvana*, *ābhūt* (1° p. *ābhūvam*), *bhūman*, et en même temps *bhāvati*, *bhavitra*, *bhāvītva*, *bhāvīyas*<sup>1</sup>; la seconde fait *sasūva* (véd.), *su-śūma*, et en

1. *bhūyas* est fait probablement à l'imitation du positif *bhū-ri*. Le zd. *bævare* paraît avoir pour base le comparatif qui est en sanskrit *bhāvīyas*.

même temps *sávati*. 2° Plusieurs formes faibles ont un *u* bref: *cam-bhú, mayo-bhú, ád-bhuta; su-tá*.

Ces anomalies se reproduisent plus ou moins fidèlement en grec pour  $\varphi\check{u} = bh\check{u}$  et pour  $\delta\check{u}$ . On sait que dans ces racines la quantité de l'*v* ne varie pas autrement que celle de l'*a* dans  $\beta\check{a}$  ou  $\sigma\check{a}$ , ce qu'on peut exprimer en disant que l'*v* long y tient la place de la diphthongue *ev*. L'obscurité des phénomènes indiens eux-mêmes nous prive des données qui pourraient éclaircir cette singularité. On classera parmi ces racines *pū* «pourrir» qui ne possède d'*a* dans aucun idiome et qui, en revanche, offre un *u* bref dans le lat. *pū-tris*. Il serait bien incertain de poser sur de tels indices une série *ū : u*, parallèle par exemple à *a<sub>1</sub>u : u*. Qu'on ne perde pas de vue l'*a* du skr. *bhāvati, bhāvitra*.

Ce n'est point notre intention de poursuivre dans le grec ou dans d'autres langues d'Europe l'histoire fort vaste et souvent extrêmement troublée des racines *udāttās*. Nous bornerons notre tâche à démontrer, si possible, que les phénomènes phoniques étudiés plus haut sur le sanskrit et d'où sont résultées les longues *i, ū, ē, ē̄, ō, ō̄*, ont dû s'accomplir dès la période indo-européenne.

Pour la série de l'*i*, cette certitude résulte de l'*i* paneuro-péen des formes faibles de l'optatif (p. 191 seq.).

Dans la série de l'*u*, on peut citer l'indo-eur. *dhū-má* de la racine qui est en sanskrit *dhavi*, le sl. *ty-ti* «s'engraisser» en regard du skr. *tāvī-ti, tavi-śá, tuv-í, tú-ya*; le lat. *pū-rus* en regard de *pavi-tár, pū-tá*. Ce qui est à remarquer dans les verbes grecs  $\theta\acute{\upsilon}\omega$  et  $\lambda\acute{\upsilon}\omega$  (skr. *dhavi dhū, lavi lū*<sup>1</sup>), ce n'est pas tant peut-être la fréquence de l'*v* long que l'absence du degré à diphthongue. Qu'on compare  $\kappa\lambda\epsilon\nu\ \kappa\lambda\nu = \text{skr. } \zeta\rho\sigma\ \zeta\rho\check{\upsilon}, \pi\lambda\epsilon\nu\ \pi\lambda\nu = \text{skr. } plo\ pl\check{\upsilon}, \phi\epsilon\nu\ \phi\nu = \text{skr. } sro\ sr\check{\upsilon}, \chi\epsilon\nu\ \chi\nu = \text{skr. } ho\ h\check{\upsilon}$ <sup>2</sup>. Cette perte marque nettement la divergence qui existait entre les organismes des deux séries de racines.

Passons à la série des liquides.

1.  $\kappa\omicron\mu\beta\omicron-\lambda\acute{\upsilon}\tau\eta\varsigma$   $\beta\alpha\lambda\alpha\nu\tau\iota\omicron-\tau\acute{o}\mu\omicron\varsigma$  Hes. est intéressant au point de vue de l'étymologie de  $\lambda\acute{\upsilon}\omega$ .

2. Dans le latin, où *rūtus* et *inclūtus* sont les seuls participes du passif en *-ū-to*, la longue ne prouve pas grande chose. Elle se montre même dans *secūtus* et *locūtus*. Les exemples qui, sans cela, nous intéresseraient sont *so-lūtus* et peut-être *argūtus*, si l'on divise *arguo* en *ar + guo = huvāti*.

## A. Devant les consonnes.

Quiconque reconnaît pour le sanskrit l'identité *pūrṇá* = *\*pr<sup>4</sup>ná* devra forcément, en tenant compte de la position de la liquide dans le lithuanien *pīlnas*, placer du même coup l'époque de la mutation dans la période proethnique. Et quant à la valeur exacte du produit de cette mutation, nous avons vu que, sans sortir du sanskrit, on est conduit à y voir un *r*-voyelle (long), non point par exemple un groupe tel que *ar* ou *<sup>4</sup>r*. Entre les idiomes européens, le germanique apporte une confirmation positive de ce résultat: le son qui, chez lui, apparaît devant la liquide est ordinairement *u* comme pour l'*r*-voyelle bref.

En LITHUANIEN *r̃* est rendu par *ir*, *il*, plus rarement par *ar*, *al*.  
*girtas* «laudatus» = *gūrtá*; *žirnis*, cf. *ģirná*; *tiltas* = *tīrthá*;  
*ilgas* = *dīrghá*(?); *pīlnas* = *pūrṇá*; *vīlna* = *ūrṇā*; — *žarnà*  
 «boyau», cf. plus bas gr. χορδή; *száltas* = zd. *čareta* lequel serait certainement en sanskrit *\*čirta*, vu le mot parent *cičirá*; *spragū* = *sphūrjáti*.

Le PALÉOSLAVE présente *rĭ*, *rŭ*, *lŭ*.

*krŭnŭ* = *kīrṇá* «mutilé»; *zrĭno* = *ģirná*; *privŭ* = *pūrva*;  
*dlŭgŭ* = *dīrghá*; *plŭnŭ* = *pūrṇá*; *vlŭna* = *ūrṇā*. Nous trouvons  
 lo dans *slota* = lith. *száltas*.

Exception: lith. *beržas*, sl. *brěza* «bouleau» = skr. *bhūrjá*.

Le GERMANIQUE hésite entre *ur*, *ul* et *ar*, *al*.

Gothique *kaur̃n* = *ģirná*; *fulls* = *pūrṇá*; *vulla* = *ūrṇā*; —  
*arms* = *īrmá*; (*untila*)-*malsks* = *mūrkhá*; *hals* = *čīrśá*(?), cf.  
 κόρη· τράχηλος Hes. L'a suit la liquide dans *frauja* = *pūrvyá*.

Le GREC répond très-régulièrement par *ορ*, *ολ*<sup>1</sup>, ou *ρω*, *λω*.

1. Nous ne décidons pas si dans certains cas *ορ* et *ολ* ne représentent point les brèves *r̃* et *l̃*. Les principaux exemples à examiner seraient: *ὄρεως*, zd. *ērēzi*; *ὀρχέομαι*, skr. *r̃ghāyāte*; *Ὀρφεύς*, skr. *r̃bhū*; *ὄρσο-* (dans *ὀρσοθύρα*, *ὀρσοτριάνης*, *ὀρσοπετής*), skr. *r̃śvā*; *μορτός*, skr. *mṛtá* (cf. toutefois véd. *murīya*): *χοῖρος* (cf. *χλούνης*), skr. *ghṛ̥ṣvi*; *τόργος*, germ. *storka-* (Fick I<sup>3</sup> 825). L'omikron suit la liquide dans: *τρόνος*, skr. *tīṇa*; *βλοσυρός*, goth. *vulpus* (Fick); *ἡμβροτον* = *ἡμαρτον*; *ἀλοξ* = *avlaξ* (p. 17); *κρόκος* (Hes.), cf. skr. *kṛkanāku*, lat. *corcus*. On pourrait même citer pour *ρω* et *λω*: *ρωθύλος*, skr. *gr̥há* (J. Schmidt Voc. II 318), *βλωθρός* à côté de *βλαστός*. On ne doit pas comparer *ρωκτός* et *pr̥śhā*, vu le zd. *parčta*. — De même en latin *r̃* paraît pouvoir donner *ar* et *ra*: *fa(r)stigium*, skr. *bhr̥ṣṭi* (gr. *ἄφλαστον*); *classis* est sûrement le skr. *kr̥ṣṭi* (cf. *quinque classes* et *pāñca*

ὄρη <sup>1)</sup>	<i>ūrghá.</i>	δολι-χός <sup>2)</sup>	<i>dirghá.</i>	πρώτος	<i>pūrvyá.</i>
ὄρθός <sup>2)</sup>	<i>ūrdhvá.</i>	πόρτις <sup>4)</sup>	<i>pūrtí.</i>	τρῶν	<i>tūrvati(?)</i> .
κόρη	<i>ḡrśá.</i>	οὔλος <sup>5)</sup>	<i>ūrñā.</i>	βρωτός	cf. <i>gīrñá.</i>
				στρωτός	cf. <i>stīrñá.</i>

Au lieu de  $\rho\omega$  on aurait  $\rho o$  dans  $\beta\rho\omicron\tau\omicron\varsigma$  «sang coagulé», si M. Bugge a raison d'en rapprocher le skr. *mūrtá* «coagulé», K. Z. XIX 446. Cf.  $\alpha\beta\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$  (Hes.) =  $\alpha\beta\rho\omega\mu\omicron\varsigma$ .

1) D'après ce qui est dit p. 250, il est indifférent que la racine commence ou non par  $w$ . — 2) La remarque précédente s'appliquerait à  $\omicron\rho\theta\omicron\varsigma$  — *ūrdhvá*; seulement le zd. *ērēdwa* montre que la racine de *ūrdhvá* n'a point de  $w$  initial. Si donc, en se fondant sur  $\beta\omega\rho\theta\iota\alpha$   $\omicron\rho\theta\iota\alpha$  et contre l'opinion d'Ahrens (II 48), on attribue à  $\omicron\rho\theta\omicron\varsigma$  le digamma, le parallèle  $\omicron\rho\theta\omicron\varsigma$  — *ūrdhvá* tombe. — 3) L' $i$  de  $\delta\omicron\lambda\iota\chi\omicron\varsigma$  n'est pas organique. A une époque où le second  $\epsilon$  de la forme forte  $*\delta\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\chi\omicron\varsigma$  ( $\acute{\epsilon}\nu\delta\epsilon\lambda\epsilon\chi\acute{\eta}\varsigma$ ) était encore la voyelle indéterminée <sup>4</sup>, cette voyelle a pu être adoptée analogiquement par  $*\delta\omicron\lambda\chi\omicron\varsigma$ ; le traitement divergea ensuite dans les deux formes. — 4) Cf. p. 265, note 4. — 5)  $\omicron\upsilon\lambda\omicron\varsigma$  «crépu» est égal à  $*\omicron\lambda\omicron\lambda\omicron\varsigma$ . Cf.  $\omicron\upsilon\lambda\eta$   $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\acute{\eta}$   $\theta\epsilon\lambda\acute{\epsilon}$   $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\acute{\eta}$ .

En LATIN *ar*, *al*, et *rā*, *lā*, équivalent aux groupes grecs  $\omicron\rho$ ,  $\omicron\lambda$ ,  $\rho\omega$ ,  $\lambda\omega$ .

<i>arduus</i>	<i>ūrdhvá.</i>	<i>grātus</i>	<i>gūrtá.</i>
<i>armus</i>	<i>īrmá.</i>	<i>grānum</i>	<i>gīrñá.</i>
<i>largus</i> <sup>1)</sup>	<i>dirghá.</i>	(?) <i>plānus</i>	<i>pūrñá</i> <sup>2)</sup> .
<i>pars</i>	<i>pūrtí.</i>	<i>strātus</i>	<i>στρωτός.</i>
<i>cardo</i> cf. <i>kūrdati.</i>			

1) Pour  $*dargus$ , malgré le  $l$  de  $\delta\omicron\lambda\iota\chi\omicron\varsigma$ , l'échange entre  $l$  et  $r$  étant assez fréquent précisément dans les racines dont nous parlons<sup>1</sup>. On pourrait aussi partir de  $*dalgus$ , admettre une assimilation:  $*lalgus$ , puis une dissimilation. — 2) Cf. *complanare lacum* «combler un lac», dans Suétone; *plēnus* est tiré par analogie de la forme forte. — Sans  $\lambda\acute{\alpha}\chi\eta$ , *lāna* pourrait se ramener à  $*vlāna$  = *ūrñā*.

Au groupe *al* est opposé *ul* en sanskrit (p. 250) dans *calvus* = *kulva* et *alvus* = *ūlva*, *ūlba*.

On trouve *-ra-* dans *fraxinus*, cf. skr. *bhūrgá*. D'autre part M. Budenz, approuvé par M. J. Schmidt (Voc. I 107), réunit *prō-kṛśáyās*?); *fastus*, comme M. Bréal l'a montré, contient dans sa première syllabe l'équivalent du gr.  $\theta\alpha\rho\varsigma$  (p. 129).

1. Exemples:  $\chi\omicron\rho\theta\acute{\eta}$  et  $\chi\omicron\lambda\acute{\alpha}\varsigma$  (p. 264);  $\delta\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$  et *dolare*;  $\kappa\omicron\lambda\omicron\lambda\omicron\varsigma$  et *cracentes*;  $\chi\acute{\alpha}\lambda\alpha\lambda\alpha$  et *grando*; gr.  $\sigma\tau\omicron\alpha$ , sl. *stelja*; gr.  $\chi\epsilon\upsilon\sigma\omicron\varsigma$ , goth. *gulþ* (p. 265); gr.  $\kappa\omicron\rho\epsilon\eta$ , goth. *hals*; lat. *marceo*, goth. *-malsks*; lith. *girėti*, sl. *glagolati*, etc.

*vincia* au skr. *pūrva*. Ce mot se retrouve aussi dans *pr̥vi-gnus* qui sera pour \**pr̥vi-gnus* (cf. *convīcium*)<sup>1</sup>.

Exemples qui se présentent entre différentes langues européennes:

Lat. *crātes*, goth. *haurdi-*. — Lat. *ardea*, gr. ῥωδιός (par prothèse, ἑρωδιός). — Lat. *cracentes* et *gracilis*, gr. κολ-ο-κάνος, κολ-ε-κάνος, κολ-ο-σός. — (?) Lat. *radius*, gr. ῥο-ό-δαμνος. — Gr. χορδή, norr. *garnir*, lith. *žarnà*.

### B. Devant les voyelles.

Nous venons de voir les représentants européens du *r̥* proprement dit. Il reste à le considérer sous sa forme scindée qui donne le groupe *rr* (skr. *ir*, *ur*), et ici les phénomènes du GREC prennent une signification particulière. Il semblerait naturel que cette langue où *r̥* et *l̥* deviennent *αρ* et *αλ* rendit également par *αρ* et *αλ* les groupes *rr* et *ll*. L'observation montre cependant que *ορ* et *ολ* sont au moins aussi fréquents et peut-être plus normaux que *αρ*, *αλ*, en sorte par exemple que πόλις répond au skr. *puri* tout de même que κόρη répond à *čiršá*. De ce fait on doit inférer que le phonème <sup>4</sup>, en se fondant dans la liquide, lui avait communiqué, dès la période proethnique, une couleur voca-lique particulière dont le *r̥* bref est naturellement exempt.

Βορέας	} <i>girí</i> .	(?) Φορωνεύς	<i>bhuranyí</i> (Kuhn).
Ἱππερ-βόρειοι		χολάς, χόλιξ	} <i>hirā</i> .
πόλις	<i>purí</i> .	(cf. χορδή)	
πολύς	<i>purú</i> , <i>pulú</i> .	χόριον <sup>2</sup>	<i>číra</i> <sup>3</sup> .
(?) πομ-φόλυγ-	<i>bhurágate</i> (Joh. Schmidt Voc. II 4).		

1. Doit-on admettre lat. *er* = *r̥* dans *hernia* (cf. *haruspe*) en regard du lith. *žarnà* et *verbum* = goth. *vaurd* (lith. *vardas*)? On se rappellera à ce propos *cerebrum* opposé au skr. *čiras*, termes variant avec *tarmes* (racine *udāttā tere*), ainsi que l'*er* de *terra* qui équivaut à *or* dans *extorris*.

2. *χεώς* est apparemment un nom tel que *gīr*, *pūr* en sanskrit, c'est-à-dire qu'il remonte à *χṛ̥s*. Les génitifs *χεός* et *χεωτός* sont hystérogènes pour \**χορός*. Le verbe *χαίνω* paraît être un souvenir du présent \**χρα-νημι*, \**χṛ̥νημι*, qui est à *χεώς* ce que *gṛ̥nāti*, *pr̥nāti* sont à *gīr*, *pūr*. — *χεῶμα* n'est pas absolument identique à *čárman*: le groupe *εω* y a pénétré après coup comme dans *βεῶμα*.

3. Dans un petit nombre de formes indiennes, *īr*, *ūr*, par un phénomène surprenant, apparaissent même devant les voyelles; en d'autres termes *r̥* ne s'est pas dédoublé.



En regard du skr. *híraṇya* et *híri-* on a l'éol. *χρoισός* (forme ancienne de *χρῡσός*), lequel paraît égal à \**χῤῥγo*, cf. goth. *gulþa*<sup>1</sup>.

Formes verbales:

<i>βóλεται</i>	skr. <i>-gurá-te</i> <sup>2</sup> «approuver».
<i>τορεῖν</i>	skr. <i>tirá-ti, turá-ti</i> .
<i>μολεῖν</i>	skr. <i>milá-ti</i> <sup>3</sup> «convenir».

Même coïncidence dans les racines suivantes pour lesquelles le thème en *-á* fait défaut dans l'une des deux langues:

<i>ὀρ-έσθαι</i> , [ <i>ὀρ-σο</i> ]	cf. skr. <i>ír-te, ir-śva</i> (p. 253 i. n.).
<i>βορ-ά</i> , [ <i>βρω-τός</i> ]	cf. skr. <i>gir-áti, gir-ná</i> .
<i>πορ-εῖν</i> , [ <i>-πρω-τος</i> ]	cf. skr. <i>purayati</i> etc. <sup>4</sup>
<i>στορ-</i> , [ <i>στω-τός</i> ]	cf. skr. <i>stir-ati, stīr-ná</i> .
<i>αἰμα-κουρίαι</i> ,	cf. skr. <i>kir-áti</i> .

Les formes qui viennent d'être nommées ne représentent jamais qu'un des degrés vocaliques de leur racine, bien qu'en fait ce degré ait presque toujours usurpé la plus large place. La restitution du vocalisme primitif des différentes formes appartiendrait à l'histoire générale de notre classe de racines dans la langue grecque, histoire que nous ne faisons point. Voici très-brièvement les différentes évolutions normales d'une racine comme celle qui donne *στόρνυμι*:

1. *στερα*. 2. *στωρ*, *στω*. 3. *στωρ-*.

1. *στερα*, ou *σπερε*. C'est la racine pleine et normale, répondant au skr. *starī*. Dans le cas particulier choisi, le grec n'a conservé qu'une forme de ce

1. On a comparé *ἀγορά* et *agirá* «cour» (Savelsberg K. Z. XXI 148). M. Osthoff (Forsch. I 177) combat cette étymologie en se fondant: 1° sur l'o du grec, 2° sur la solidarité de *ἀγορά* avec *ἀγείρω*. La seconde raison seule est bonne, mais elle suffit.

2. Je tiens de M. Brugman ce rapprochement que le sens de *βουλή*, *βουλεύω*, rend plausible et qui ferait de *βούλωμαι* un parent du lat. *grātus*. Toutefois son auteur n'y avait songé que parce que le β panhellène rend, à première vue, inadmissible pour le linguiste rigoureux la liaison avec le lat. *volo*, le sl. *veljā* etc. Comme nous venons de reconnaître que *βóλεται* sort de *βλῆται*, il devient possible d'expliquer β pour *f* par le voisinage de la liquide (cf. *βλαστός* = *vṛddhá*). Si, en conséquence, on retourne à l'étymologie ancienne, il faut comparer le *-ol-* de *βóλεται* au *-ur-* du skr. *vur-ita* (cf. *vṛñité, vūrñá, hotr-vúrya* etc.).

3. Le parfait *mimela* est naturellement hystérogène.

4. Ainsi que l'admet M. Fick, la racine sanskrite *pari* semble correspondre à la fois au gr. *πείσ* (dans *πέλεσθρον*?) et au gr. *πορεῖν, πέπρωται* etc. Les mots indiens signifient en effet non-seulement *remplir*, mais aussi *donner, accorder, combler de biens* (cf. Curtius Grdz. 283).

degré: *τέρα-μνον* ou *τέρε-μνον*<sup>1</sup> pour \**στέρα-μνον* (Grdz. 215). C'est la continuation d'un thème en -*man*, où la racine pleine est de règle (p. 131), cf. skr. *stārī-man*. — Autres exemples: *πέρα-σαι*, *περά-σω*; — *τερά-μων*, *τέρε-τρον*, *τέρε-σεν* (*ἔτρωσεν*, Hes.); — *τελα-μών*, *τέλα-σσαι* (Hes.). Comme le font voir déjà ces quelques formes, le degré en question est resté confiné très-régulièrement dans les thèmes qui veulent la racine non affaiblie.

2. *τρον*, *τρον*, degré réduit dont nous nous sommes occupés spécialement ci-dessus, et qui répond au skr. *stīr*. En regard de *τέρα-μνον* on a *σρω-τός*, en regard de *πέρα-σαι*, *πόρ-νη*, en regard de *τερά-μων*: *τορ-εῖν*, *τορ-ός*, *τι-τρώ-σκω*, etc.

3. *τράρ-*, ou *τρά-* = *str*. Cette forme, dans le principe, appartient uniquement au présent en -*νημι* ou aux autres formations nasales que le grec lui a souvent substituées. La théorie de ce présent a été suffisamment développée plus haut, p. 240 seq. — Exemples: *μάρναμαι*, corcyr. *βάρναμαι*<sup>2</sup>, = skr. *mṛnāti* de la rac. *marī*; *τε-τραίνω* de *τερα*.

Les trois formes précitées se mélangent continuellement par extension analogique. La troisième est de ce fait presque complètement supprimée. Exemples. Parallèlement à *μάρναμαι*, Hésychius rapporte *μόρναμαι* dont l'o est sans doute emprunté à une forme perdue, du même genre que *ἔτορον*. Parallèlement à *πέρνημι* — qui est lui-même pour \**παρνημι*, grâce à l'influence de *περάσω* —, le même lexicographe offre *πορνάμεν* (cf. *πόρνη*). L'aoriste *ἔθορον* fait soupçonner dans *θόρνημαι* le remplaçant d'un présent en -*νημι*, -*ναμαι*; en tous cas l'o, dans ce présent à nasale, est hystérogène, et en effet Hésychius donne *θάρνηται* et *θαρνεύω* (*θάρνηται* : *ἔθορον* = *στῆνāti* : *stirāti*). L'omicron est illégitime aussi dans *θόρνημι*, *στόρνημι*, *βούλομαι* = \**βολνομαι* etc. — Le degré qui contient *ορ*, *ρω*, empiète d'autre part sur le degré non affaibli: de là p. ex. *στρωμνή*, *βρωμα*, *ἔβρων*<sup>3</sup>. — On peut croire en revanche que *ἔβαλον* de la rac. *βελε* ne doit son α qu'au prés. *βάλλω* = \**βαλνω*. Régulièrement il faudrait \**ἔβολον*.

L'o résultant des groupes phoniques dont nous parlons a une certaine propension à se colorer en *υ* (cf. p. 99). Ainsi *πύλη* est égal à -*pura* dans le skr. *gopura* (Benfey), *μύλη* a une parenté avec *mūrṇā* «écrasé»<sup>4</sup>, *φύρω* et *πορφύρω* rendent *bhurāti* et *garbhurīti*<sup>5</sup>, *μύρκος* est l'ind. *mūrkhá*. Il serait facile de multi-

1. La variabilité de la voyelle sortie de <sup>4</sup> est fort remarquable. Il y a d'autres exemples pareils, ainsi *τέρε-τρον* et *τερά-μων*, *τέμε-νος* et *τέμα-χος*.

2. Le β de cette forme me paraît une preuve directe, entre beaucoup d'autres, de l'r-voyelle grec.

3. La flexion pure d'un aoriste de cette espèce serait: \**ἔ-βερα-ν*, plur. *ἔ-βρω-μεν*.

4. La même souche a produit *μάρναμαι* qui répond directement à *mṛnāti*.

5. La racine de ces formes sanskrites est, autant qu'on peut le pré-

plier les exemples en se servant de la liste que donne M. J. Schmidt Voc. II 333 seq. — Le groupe *υρ* (*υλ*) paraît même sortir quelquefois du *ρ* bref.

Voici les exemples peu nombreux où le grec a développé *α* devant la liquide:

<i>βαρύς</i> <i>gurú.</i>	<i>πάρος</i> <i>purás.</i>
(?) <i>γαλέη</i> <i>giri</i> «souris».	<i>ψάλυγ-ες</i> <i>sphulínga.</i>
<i>παρά</i> <i>purá.</i>	(?) <i>φάρυγξ</i> <i>bhuríg</i> (Bugge).
(?) <i>καλιά</i> <i>kuláya</i> (plus probablement, composé de <i>kúla</i> ).	

Ajoutons: *ξ-βαλ-ον* de la rac. *βελε* (*έκατη-βελέ-της*, *βέλε-μνον*), *γάρ-ον* de la même souche que *βορ-ά*, *φαρ-όω*<sup>1</sup> (zd. *bare-neñti*, 9<sup>e</sup> classe).

A propos des cas énumérés ci-dessus, il faut remarquer qu'entre autres formes plus ou moins certaines que prend en grec le phonème *ř*, outre *ορ*, *ολ*, il semble représenté parfois par *αλα*, *αρα*. Exemples: *τάλα-* (forme forte dans *τελα-*); *παλάμη* = germ. *folma*, lat. *palma* (forme forte dans *πελεμίζω*?); *κάλαθος* qui serait à *κλώθω* ce que *dirghá* est à *drághīyas*; *σφαραγέω* = skr. *sphūrṡāyati*; *βάραθρον* à côté de *βορ-*, *βρω-*.

Le LATIN présente tantôt *ar*, *al*, tantôt *or*, *ol*:

1. *ar*, *al* (*ra*, *la*, lorsqu'une sonante-voyelle qui suivait s'est changée en consonne):

<i>grāvis</i> <i>gurú.</i>	<i>trans</i> <i>tirás</i> <sup>2</sup> (?).
<i>haru-spez</i> <i>hirā.</i>	<i>parentes</i> gr. <i>πορόντες</i> (Curtius).
<i>mare</i> <i>míra.</i>	<i>caries</i> goth. <i>hauri.</i>

2. *or*, *ol*:

<i>orior</i> gr. <i>όρ-</i> (p. 265).	<i>molo, mola</i> gr. <i>μύλη</i> (p. 266).
<i>corium</i> skr. <i>ćíra.</i>	<i>torus, storea</i> skr. <i>stir-</i> (cf. p. 110
<i>vorare</i> skr. <i>gir-</i>	et 111).

Quand le grec montre *α* au lieu d'*ο*, le latin semble éviter les groupes *ar*, *al*, et donner décidément la préférence à *or*, *ol*;

sumer, \**bhari* ou \**bhrā*. Elle paraît être la même qui se cache dans le présent *bhrṡāti* «rôtir» (gramm.).

1. Le rapport de *ćras* avec *άρη* est obscurci par l'*η* final de la dernière forme.

2. L'identité en est douteuse: *trans* et *tirás* se concilieraient tous deux avec un primitif *trṡns*, si le mot sanskrit n'avait le ton sur la dernière. En conséquence *-as* n'y peut facilement représenter *-ns*. Peut-être *trans* est-il le neutre d'un adjectif qui répondrait au gr. *τεῤῥνής* (lequel n'a qu'un rapport indirect avec *tirás* comme *πεῤῥνής* avec *purás*).

*gravis* = βαρύς fait exception. Les exemples sont consignés à la p. 107: *volare*, gr. βαλ-<sup>1</sup>; *tolerare*<sup>2</sup>, gr. τάλ-; *dolere*, *dolabra*, gr. δαλ-; *por-*, gr. παρά; *forare*, gr. φαρῶω.

Il est douteux que le latin puisse réduire le groupe *rr* ou *ll* à un simple *r* ou *l*, quoique plusieurs formes offrent l'apparence de ce phénomène. Ce sont en particulier *glos*, (*g*)*lac*, *grando*, *prae*, comparés à γαλώω, γάλα, χάλαξα, παραι. Les parallèles indiens font malheureusement défaut précisément à ces exemples. Mais pour *glos*, le paléosl. *zlūva* appuie le latin et donne à l'*α* du grec γαλώω une date peu ancienne; γαλακτ- est accompagné de γλακτο-φάγοι, γλάγος etc. Quant à χάλαξα — *grando*, c'est un mot en tous cas difficile, mais où le grec -αλα-, vu le skr. *hrāduni*, doit évidemment compter pour un tout indivisible<sup>3</sup>, et adéquat au lat. -ra-. Le rapprochement de *prae* et παραι est fort incertain. Il reste *glans* en regard du paléosl. *želādī* et du gr. βάλανος. En lithuanien on a *gilė*, et M. Fick en rapproche, non sans vraisemblance, skr. *gula* «glans penis»<sup>4</sup>. Mais cet exemple même prouve peu de chose: le groupe initial du mot italique, slave et grec a pu être *gl̥*.

LITHUANIEN. *girė* «forêt», skr. *girī*; *gilė* «gland», skr. *gula* (v. ci-dessus); *pilis*, skr. *puri*; *skurà*, skr. *ćira*; — *marės*, skr. *mīra*; *malū* = lat. *molo* (v. plus haut).

PALÉOSLAVE. *gora*, skr. *girī* (la divergence du vocalisme de ce mot dans le lithuanien et le slave coïncidant avec le groupe *ir* du sanskrit est des plus remarquables); *skora*, skr. *ćira*; *morje*, skr. *mīra*.

GOTHIQUE. *kaur*s ou *kaurus*, skr. *gurī*; *faura*, skr. *purā* (Kuhn); germ. *gora*, skr. *hirā* (Fick III<sup>3</sup> 102); goth. *fulan*, gr. τάλ-; v. h<sup>t</sup>-all. *poran*, gr. φαρῶω; — goth. *marei*, skr. *mīra*; *mala* = lat. *molo*.

1. Il est vrai de dire que l'*α* de βαλεῖν semble plutôt emprunté au présent βάλλω, v. ci-dessus.

2. Cependant le son *a* apparaît dans *lātus*.

3. On le peut ramener peut-être à \*-λα̯-; ou bien, si c'est une forme faible liée au skr. *hrād* de la même façon que *dirghā* l'est à *drāgh*, on tirera -αλα- de ṛ, cf. p. 267, l. 13 seq.

4. Si l'on n'avait que les formes du latin et du slave, on penserait au skr. *granthī*.

*filu* = skr. *purú* est une exception des plus extraordinaires, qui rappelle norr. *hjassi* (= *hersan-*) en regard du skr. *çirśán*.

Abordons la série des nasales. Elle demande à être éclairée par la précédente, plutôt qu'elle ne répand elle-même beaucoup de lumière autour d'elle.

#### A. Devant les consonnes.

Les phénomènes grecs paraissent liés à la question si compliquée de la métathèse. C'est assez dire sur quel terrain scabreux et incertain nos hypothèses auront à se mouvoir.

Remarques sur les phénomènes grecs compris généralement sous le nom de *métathèse*.

Nous écartons tout d'abord le groupe  $\varphi\omega$  ( $\lambda\omega$ ) permutant avec  $\sigma\varphi$  ( $\sigma\lambda$ ): l'un et l'autre ne sont que des produits de  $\bar{\varphi}$  (p. 263).

I. La transformation d'un groupe comme  $\pi\epsilon\lambda-$  en  $\pi\lambda\eta-$  est inadmissible, ainsi qu'on en convient généralement.

II. La théorie représentée en particulier par M. J. Schmidt suppose que  $\pi\epsilon\lambda-$  s'est changé par svarabhakti en  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$ ; c'est ce dernier qui a produit  $\pi\lambda\eta-$ . — Nous y opposerons les trois thèses suivantes:

1. Dans la règle, le groupe  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  sera originaire, et on n'a point à remonter de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  à  $\pi\epsilon\lambda-$ .  $\pi\epsilon\lambda\epsilon$  est une racine *udātā*.

2. Si vraiment  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  a produit parfois  $\pi\lambda\eta-$ , c'est à coup sûr la moins fréquente de toutes les causes qui ont pu amener les groupes radicaux de la dernière espèce.

3. Toujours en admettant le passage de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  à  $\pi\lambda\eta-$ , on devra placer le phénomène dans une époque où le second  $\epsilon$  (=  $A$ ) de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon$  était fort différent et beaucoup moins plein que le premier, qui est  $a_1$ .

III. Avant tout rappelons-nous que chaque racine possède une forme pleine et une forme privée d' $a_1$ . Il faut toujours spécifier avec laquelle des deux on entend opérer. La différence des voyelles qui existe par exemple entre  $\gamma\epsilon\nu$  (plus exactement  $\gamma\epsilon\nu\epsilon$ ) et  $\kappa\alpha\mu$  n'a rien de nécessaire ni de caractéristique pour les deux racines. Elle est au contraire purement accidentelle, la première racine ayant fait prévaloir les formes non affaiblies, tandis que la seconde les perdait. Si les deux degrés subsistent dans  $\tau\alpha\mu\epsilon\acute{\iota}\nu$  :  $\tau\acute{\epsilon}\mu\alpha\gamma\omicron\varsigma$ ,  $\beta\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu$  :  $\beta\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$ , c'est encore, à vrai dire, un accident. Donc il est arbitraire, quand on explique  $\gamma\nu\eta-$ ,  $\kappa\mu\eta-$ ,  $\tau\mu\eta-$ ,  $\beta\lambda\eta-$ , de partir, ici de  $\gamma\epsilon\nu$ , là de  $\kappa\alpha\mu$ , et ainsi de suite, au hasard de la forme la plus répandue.

Il y a plus. Quand on aura acquis la conviction que le type «à métathèse» a régulièrement pour base la même forme radicale, la forme faible par exemple, encore faudra-t-il se reporter à l'ordre de choses préhistorique, où l' $\alpha$  des formes telles que  $\tau\alpha\mu\epsilon\acute{\iota}\nu$  n'existait point encore; en sorte que  $\tau\mu\acute{\alpha}\tau\omicron\varsigma$  peut fort bien — le fait est même probable — n'être venu ni de  $\tau\alpha\mu\tau\omicron\varsigma$  ni de  $\tau\epsilon\mu\tau\omicron\varsigma$  ni de  $\tau\epsilon\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ .

IV. Le type où la voyelle suit la consonne mobile ne procède pas nécessairement de l'autre en toute occasion. Au contraire, il est admissible par exemple que la racine de *θανεῖν* (= *θηνεῖν*) soit *θνᾶ*. On aurait alors :

$$\begin{aligned}\theta\alpha\nu\text{-}\epsilon\iota\nu : \theta\nu\bar{\alpha} &= \text{skr. dhám-atí} (*\text{dhmm-átí}) : \text{dhmā} \\ &= \text{skr. pur-ú : prā-yas, etc.}\end{aligned}$$

Un exemple très-sûr, en-dehors du grec, nous est offert dans le lith. *žin-ai*, *pa-žin-tis*, goth. *kun-þs* (p. 273 seq.). Ces rejets de *gnā* « connaître » ont pour base la forme faible *gn̥-* (devant les voyelles : *gn̥n*), qui est pour *gn<sup>A</sup>-*.

Dans le cas dont nous parlons, le type *θανεῖν* est forcément faible, et la voyelle *y* est donc toujours anaptyctique.

V. Enfin les deux types peuvent être différents de fondation. Il y aura à distinguer deux cas :

a) Racine *udāttā* et racine en *-ā* (ne différant que par la position de l'*a*<sub>1</sub>, cf. p. 260). En grec on peut citer peut-être *τελα* (*τελαμών*) et *τλα* (*τλάμων*), *πελε* (*πέλεθρον*) et *πλη* (*πλήρης* etc.), cf. skr. *parī* et *prā*.

b) Racine *anudāttā* et racine en *-ā*. La seconde est un élargissement (proethnique) de la première. Exemple : *μεν*, *μένος*, *μένα*, *μέμαμεν* et *μν-ā*, *μνήμη*, *μμνήσκω* (skr. *man* et *mnā*).

C'est proprement à ce dernier schéma que M. Brugman, dans un travail récemment publié, voudrait ramener la presque totalité des cas de « métathèse ». Il admet un élément *-ā* s'ajoutant à la forme la plus faible — nous dirions la forme faible — des racines, et qui échapperait à toute dégradation. Le fait de l'élargissement au moyen de *-ā* (*-a<sub>1</sub>A*) est certainement fort commun; nous le mettons exactement sur la même ligne que l'élargissement par *-a<sub>1</sub>i* ou par *-a<sub>1</sub>u*, qu'on observe entre autres dans *k<sub>1</sub>r-a<sub>1</sub>i* (skr. *ṛe*) « incliner », cf. *k<sub>1</sub>a<sub>1</sub>r* (skr. *ṛármān*); *sr-a<sub>1</sub>u* (skr. *sro*) « couler », cf. *sa<sub>1</sub>r*. Mais *ṛe* et *sro* ont leurs formes faibles *ṛi* et *sru*. Aussi ne pouvons-nous croire à cette propriété extraordinaire de l'élément *ā*, que M. Brugman dit exempt d'affaiblissement. Cette hypothèse hardie repose, si nous ne nous trompons, sur le concours de plusieurs faits accidentels qui, en effet, font illusion, mais, considérés de près, se réduisent à peu de chose.

Premièrement certains présents grecs comme *ἄημι* gardent partout la longue, ce qui s'explique facilement par l'extension analogique. En sanskrit tous les présents en *ā* de la 2<sup>e</sup> classe offrent la même anomalie (p. 146). Il est clair dès lors que des comparaisons telles que *ἄημι* : *vāmās* ne prouvent rien.

En second lieu les racines sanskrites en *-rā*, *-nā*, *-mā*, gardent l'*ā* long dans les temps généraux faibles. Ainsi on a *sthítā*, mais *snátā*. Nous avons cru pouvoir donner à la p. 257 la raison de ce fait, qui est de date récente.

Restent les formes grecques comme *τητός*, *τητός*. Mais ici la présence de l'élément *-ā* étant elle-même à démontrer, on n'en saurait rien conclure à l'égard des propriétés de cet *-ā*.

En ce qui concerne plus spécialement le grec, nous devons présenter les objections suivantes.

1. Les formes helléniques demandent à être soigneusement distinguées, dans leur analyse, des formes indiennes telles que *trātā*, *snātā*. Pour ces dernières la théorie de la métathèse peut être considérée comme réfutée. Elles sont accompagnées dans la règle de toute une famille de mots qui met en évidence la véritable forme de leur racine : ainsi *trātā* se joint à *trāti*, *trāyati*, *trātār* etc. ; nulle part on ne voit *tar*<sup>1</sup>. Au contraire, en grec, les groupes comme *την*-, *την*-, sont inséparables des groupes *τερ*-, *τεμ*- (*τερε*-, *τεμα*-), et c'est visiblement dans les formes faibles qu'ils s'y substituent.

2. On n'attribuera pas au hasard le fait que les groupes comme *την*-, *την*-, *γνη*-, lorsqu'ils ne forment pas des racines indépendantes du genre de *μνη*-, viennent régulièrement de racines appartenant à la classe que nous nommons *udāttās*.

3. Que l'on passe même sur cette coïncidence, je dis que, étant donnée par exemple la racine *udāttā ga*,<sup>n4</sup> et l'élément *ā*, leur somme pourrait produire *gān-ā* (gr. « *γανη* »), mais jamais *gn-ā* (gr. *γνη*)<sup>2</sup>. Il suffit de renvoyer aux pages 257 seq.

Nous reconnaissons aux groupes « métathétiques » trois caractères principaux :

1° Ils montrent une préférence très-marquée pour les formations qui veulent la racine faible.

2° Ils n'apparaissent que dans les racines *udāttās*.

3° La couleur de leur voyelle est donnée par celle que choisit le <sup>4</sup> final de la racine *udāttā* :

-γνη-τός : γενε-τήρ	κμā-τός : κάμα-τος
-κλη-τός : καλέ-σω	τμā-τός : τέμα-χος
βλη-τός : -βελε-της	1 δμā-τός : δαμά-τωρ
την-τός : τέρε-τρον	2 δμā-τός : δέμα-ς
σκλη-ρός : σκελε-τός	κρā-τήρ : κέρα-σσαι
	πλā-τίον : πέλα-σσαι
	πρā-τός : πέρᾱ-σσαι

Dans la série nasale, ces trois faits se prêtent à merveille à une comparaison directe avec les groupes faibles indiens tels que *gā*- de *gāni*, *dām*- de *dāmi*. En effet leurs primitifs sont, selon ce que nous avons cru établir plus haut (p. 251) : *gā*<sup>4</sup>-, *dām*<sup>4</sup>-. Le son <sup>4</sup> étant supposé subir le même traitement dans les deux degrés de la racine, on obtient la filière suivante :

1. Sur *manati* et *dhamati* à côté de *mnā* et *dhmā* v. p. 259.

2. Grassmann commet la même erreur, quand il voit dans les racines *prā* et *crā* des « amplifications de *pur* et *cir* ». On aurait alors, non *prā*, *crā*, mais *purā*, *cirā*.

[Forme forte: \*γεν<sup>ε</sup>-τήρ, γενετήρ.]

Forme faible: \*γῆ<sup>ε</sup>-τός, -γνητος.

[Forme forte: \*τέμ<sup>α</sup>-χος, τέμαχος.]

Forme faible: \*τῆ<sup>α</sup>-τός, τμᾶτός.

La variabilité de la voyelle étant ainsi expliquée et la règle d'équivalence générale confirmée par l'exemple

νῆσσα (dor. νᾱσσα) = skr. ātī<sup>1</sup>,

nous identifions -γνητος, κμᾶτός, δμᾶτός, avec skr. gātā, cāntā, dāntā<sup>2</sup>. Tout le monde accorde que γνήσιος correspond au skr. gātya.

Nous ne pouvons, il est vrai, rendre compte de ce qui se passe dans la série des liquides. Là, toute forme faible primitive devait avoir un  $\bar{r}$  pur et simple — et non point  $\bar{r}^A$  —; ce  $\bar{r}$ , nous l'avons retrouvé en effet dans les groupes ορ, ολ, et ρω, λω. Où classer maintenant les formes comme πρᾱτός, βλητός? Par quel phénomène le degré faible correspondant à πέρᾱ-σαι nous offre-t-il parallèlement à πόρ-νη, type normal, cette formation singulière: πρᾱτός? C'est à quoi nous n'entrevoions jusqu'à présent aucune solution satisfaisante.

#### Observations.

I. Le grec, si l'hypothèse proposée est juste, confond nécessairement le degré normal et le degré faible des racines en -nā et en -mā. Qu'on prenne par exemple la racine γνω « connaître »: la forme réduite est \*gn<sup>o</sup>, lequel produit γνω. Il est donc fort possible que la syllabe γνω-, dans γνώμων et γνώσις, réponde la première fois au v. h<sup>t</sup>-all. chnā- (skr. gñā-), la seconde au goth. kun- (skr. gñ-), cf. plus bas. — Une conséquence de

1. M. Fick met en regard de kᾱńcāna, κνητός, qui serait alors pour \*κμητός; autrement il faudrait « kᾱcāna ». Le rapprochement est des plus douteux. — Dans εινάτηρ = yātār (type premier yṇ<sup>o</sup>Atār) on peut conjecturer que l'ε grec est prothétique, et qu'ensuite le y devenant i fit prendre à la nasale la fonction de consonne: \*eyṇ<sup>o</sup>Atér, ein<sup>o</sup>Atér, εινάτερ. — Dans cette hypothèse, l'ῆ ayant été éludé, εινάτηρ ne peut nous fournir aucune lumière.

2. Il est intéressant de confronter les deux séries:

tatá: τατός; matá: -ματος; hatá: -φατος; gatá: βατός.

gātá: γνητός; cāntá: κνητός; dāntá: δμητός.

Les formes telles que γεγάτην de γεve sont imitées de la première série, et intéressantes comme telles, mais aussi peu primitives que γί-γν-ομαι, ou que le skr. sá-sn-i (p. 259); γίγνομαι est très-certainement une modification analogique de l'ancien présent de la 3<sup>e</sup> classe qui vit dans le skr. gáganti.



cette observation, c'est que l' $\alpha$  bref de  $\tau\acute{\epsilon}\theta\nu\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu$  doit s'expliquer par l'analogie: la loi phonétique ne permet point de formes radicales faibles en  $-\nu\acute{\alpha}$  ( $-\nu\epsilon$ ,  $-\nu\omicron$ ) ou en  $-\mu\acute{\alpha}$  ( $-\mu\epsilon$ ,  $-\mu\omicron$ ). M. J. Schmidt, partant d'un autre point de vue, arrive à la même proposition.

II. On connaît le parallélisme des groupes  $-\alpha\nu\alpha-$  et  $-\nu\eta-$ ,  $-\alpha\mu\alpha-$  et  $-\mu\eta-$ , p. ex. dans  $\acute{\alpha}\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma$  :  $\theta\nu\eta\tau\omicron\varsigma$ ; —  $\acute{\alpha}\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$  :  $\acute{\alpha}\delta\mu\eta\varsigma$ ; —  $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$  :  $\kappa\mu\eta\tau\omicron\varsigma$ . Deux hypothèses se présentent: ou bien  $-\alpha\nu\alpha-$ ,  $-\alpha\mu\alpha-$  sont des variantes de  $-\nu\eta-$ ,  $-\mu\eta-$ , qui ont leur raison d'être dans quelque circonstance cachée; ou bien ils proviennent de  $-\epsilon\nu\alpha-$ ,  $-\epsilon\mu\alpha-$  — formes fortes — grâce au même mélange du vocalisme qui a produit  $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\iota$  à la place de  $\tau\acute{\epsilon}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\iota$ <sup>1</sup>. Ainsi  $\pi\alpha\nu\text{-}\delta\alpha\mu\acute{\alpha}\text{-}\tau\omega\varsigma$  serait pour  $*\pi\alpha\nu\text{-}\delta\epsilon\mu\acute{\alpha}\text{-}\tau\omega\varsigma$  et n'aurait pris l' $\alpha$  que sous l'influence de  $\delta\acute{\alpha}\mu\nu\eta\mu\iota$  et de  $\xi\delta\alpha\mu\omicron\nu$ .

Les exemples LATINS sont:

<i>anta</i>	skr. <i>ātā</i> <sup>2</sup> .	<i>gnā-tus</i>	} skr. <i>gā-tā</i> .
<i>anāt-</i>	<i>ātī</i> .	<i>nātio</i>	
<i>janitrices</i>	<i>yātār</i> .	cf. <i>geni-tor</i> = <i>gāni-tār</i> .	

C'est encore  $-\alpha\nu-$  que présente *man-sio*, qui est au gr.  $\mu\epsilon\nu\epsilon\text{-}\tau\omicron\varsigma$  ce que *gnātus* est à *geni-*: puis *sta(n)g-num*, contenant la racine réduite de  $\tau\acute{\epsilon}\nu\alpha\gamma\text{-}\omicron\varsigma$ . Il est possible que *gnā-* dans *gnārus* soit la forme faible de *gnō-*. Il répondrait alors au second des deux  $\gamma\nu\omega$ -helléniques dont nous parlions plus haut. Quant à *co-gnītus* il appelle le même jugement que  $\tau\acute{\epsilon}\theta\nu\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu$ .

Ainsi  $-\alpha\nu-$ ,  $-\alpha\nu\iota-$  ou  $-\nu\acute{\alpha}-$ , voilà les équivalents italiques du phonème nasal que nous étudions. Qu'on ne s'étonne pas de l' $\bar{a}$  de *gnātus* en regard de l' $\eta$  de  $\gamma\nu\eta\tau\omicron\varsigma$ . Rien n'est au contraire plus normal. On a vu qu'à l' $\epsilon$  grec sorti de <sup>4</sup>, le latin répond régulièrement par  $a$ , au moins vers le commencement des mots:

*gnātus* ( $*g\bar{n}^{\alpha}\tau\omicron\varsigma$ ) :  $\gamma\nu\eta\tau\omicron\varsigma$  ( $*g\bar{n}^{\eta}\tau\omicron\varsigma$ ) = *sātus* : *étos*.

Dans les idiomes du nord nous trouvons en général les mêmes sons que pour la nasale sonante brève. Le phonème <sup>4</sup> dont  $\bar{n}$ , selon nous, était suivi, n'a pas laissé de trace. Il a été supprimé pour la même raison que dans *dūšti*, goth. *dauhtar* =  $\theta\nu\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$ , etc. (p. 179 seq.).

LITHUANIAN: *gimtis*, cf. skr. *gātī*; *pa-zin-tis* «connaissance» de *gnā*. Cette dernière forme est des plus intéressantes. Elle nous montre ce degré faible  $g\bar{n}^{\alpha}$  que les langues ariennes n'ont con-

1. Cette forme se trouve dans Hésychius.

2. Osthoff K. Z. XXIII 84.

servé que dans le prés. *gā-nāti*<sup>1</sup> et qui est à *gnā* ce que skr. *çīr-* est à *çrā*, v. p. 256 et 259. — Au skr. *āti* répond *ántis*. — PALÉO-SLAVE: *jetry*, cf. skr. *yātár*.

GERMANIQUE: goth. (*gina*)-*kunda-* = skr. *gātá*; *kunþja*<sup>2</sup>, cf. lith. *-zintis* «connaissance»; anglo-s. *thunor* «tonnerre» = skr. *tāra* «retentissant» (évidemment de *stani* ou *tani* «retentir, tonner»); anglo-s. *sundea* «péché», comparé par M. Fick au skr. *sāti*; v. h<sup>1</sup>-all. *wunskan*, cf. skr. *vāñchati*<sup>3</sup>; — v. h<sup>1</sup>-all. *anut* = skr. *āti*.

#### B. Devant les voyelles (groupes *-ṇn-* et *-ṇm-*).

Le GREC change, comme on s'y attend, *ṇn* et *ṇm* en *αν* et *αμ*.

Les aoristes *ἔταμον*, *ἔδαμον*, *ἔκαμον*, *ἔθανον*, font pendant aux formes sanskrites *vanāti*, *sanāti* pour *\*vñāti*, *\*sñāti* (p. 258), et supposent comme elles des racines *udāttas*. On a en effet

en regard de *ἔταμον*: *τέμε-νος*, *τέμα-χος*, *τμη-τός*.

— *ἔδαμον*: skr. *dami-tár*, *παν-δαμά-τωρ*, *λαο-δάμα-ς*, *δμη-τός*.

— *ἔκαμον*: skr. *çami-tár*, *κάμα-τος*, *ἀ-κάμα-ς*, *κημη-τός*.

— *ἔθανον*<sup>4</sup>: *θάνα-τος*, *θνη-τός*.

Dans *ἔτανον* en regard de *κατός* (p. 46) le groupe *αν* ne se justifie que par la consonne double *κτ*.

Comme on aurait grand peine à retrouver les formations de ce genre dans d'autres langues d'Occident que le grec, nous nous bornerons à consigner quelques exemples paneuropéens remarquables dont l'analyse morphologique est du reste douteuse. Il

1. Le zend a les formes très-curieuses *pāiti-zañta*, *ā-zaiñti*. Il nous semble impossible d'y reconnaître des formations organiques, car celles-ci seraient *\*pāiti-zāta*, *\*ā-zaiñti*. Mais, devant les voyelles, *zan-* (= *zñn-*) est effectivement le degré faible régulier de *znā*; en sorte que *-zañta*, *-zaiñti* ont pu être formés sur l'analogie de mots perdus, où la condition indiquée se trouvait réalisée.

2. C'est un autre *un* qui est dans *kunnum* = skr. *gāñimás*, car nous avons vu que cette dernière forme est un métaplasme de *\*gāñimás*, *\*gññimás* (p. 256).

3. La racine ne peut être que *vami*; elle paraît se retrouver dans *vām-a*.

4. La racine est peut-être non *θενα* mais *θνᾶ* (v. p. 270). Pour la théorie du *-αν-*, cela est indifférent.

s'en trouve même un, *tnn-ú*, qui vient certainement d'une racine *anudāttā* (*tan*). A la rigueur on pourrait écarter cette anomalie en divisant le mot ainsi: *tn* + *nú*. Cependant il est plus naturel de penser que le suffixe est *-u*, que la forme organique devait effectivement produire *tn-ú*, seulement que le groupe *-nn-* naquit du désir d'éviter un groupe initial aussi dur que *tn-*.

Skr. *tani*, gr. *τανυ-*, lat. *tenuis*, v. h<sup>t</sup>-all. *dunni*.

Skr. *sama* «quelqu'un», gr. *ἀμός*, goth. *suma-* (cf. p. 95 i. n.).

Goth. *guma*, lat. *homo*, *hemonem* (*hūmanus* est énigmatique), lith. *žmũ*.

Gr. *κάμαρος*, norr. *humara-* (Fick).

[Il est probable que sl. *žena* = goth. *qino* est un autre thème que le gr. *βανά*, *γυνή* (p. 99). Ce dernier étant égal au skr. *gnā* (et non «*ganā*»), paraît n'avoir changé *n* en *nn* que dans la période grecque. — Le mot signifiant *terre*: gr. *χαμαί*, lat. *humus*, sl. *zemja*, lith. *žemė*, skr. *kṣamā*, a contenu évidemment le groupe *mm*, mais il était rendu nécessaire par la double consonne qui précédait.] Les syllabes suffixales offrent: le skr. *-tana* (aussi *-tna*) = gr. *-tavo* dans *ἐπ-ηε-τavo-ς*, lat. *-tino*; skr. *-tama* = goth. *-tuma* dans *aftuma* etc., lat. *-tumo*.

A la page 30 nous avons parlé des adjectifs numéraux comme skr. *daṣamā* = lat. *decumus*. Dans la langue mère on disait à coup sûr *da<sub>1</sub>k<sub>1</sub>mmā*, et point *da<sub>1</sub>k<sub>1</sub>amā*. Le goth. *-uma*, l'accentuation, la formation elle-même (*da<sub>1</sub>k<sub>1</sub>m + ā*) concourent à le faire supposer. Le grec a conservé un seul des adjectifs en question: *ἑβδομος*. M. Curtius a déjà conjecturé, afin d'expliquer l'adoucissement de *πτ* en *βδ*, que l'o qui suit ce groupe est anaptyctique. Sans doute on attendrait plutôt: «*ἑβδαμος*», mais l'anomalie est la même que pour *εἰκοσι*, *διακόσιοι* et d'autres noms de nombre (§ 15). A Héraclée on a *ἑβδεμος*.

## § 15. Phénomènes spéciaux.

### I.

Le groupe indien *ra* comme représentant d'un groupe faible, dont la composition est du reste difficile à déterminer.

1. Dans l'identité: skr. *raṣatā* = lat. *argentum*, deux circonstances font supposer que le groupe initial était de nature

particulière: la position divergente dans les deux langues de la liquide, et le fait que la voyelle latine est *a* (cf. *largus* — *dirghá* etc.). Ces indices sont confirmés par le zend, qui a *ērēzata* et non «*razata*».

2. Le rapport de *ērēzata* avec *raǵatá* se retrouve dans *tērē-çaiti* — appuyé par l'anc. perse *tarçatīy*, et non «*ðraçatīy*» — en regard du skr. *trásati*. On ne peut donc guère douter que la syllabe *tras-* dans *trasati* n'offre, en dépit des apparences, le degré faible de la racine. Il serait naturel de chercher le degré fort correspondant dans le véd. *tarás-antī*, si le même échange de *ra* et *ara* ne nous apparaissait dans l'exemple 3, où on aurait quelque peine à l'interpréter de la sorte.

3. Le troisième exemple est un cas moins limpide, à cause de la forme excessivement changeante du mot dans les différents idiomes. Skr. *aratni* et *ratnī*, zd. *ar-e-θnāo* nom. pl. (gloss. zend-p.) et *rāθna*; gr. *ᾠλένη*, *ᾠλέ-κρᾶνον* et *ᾠλέ-κρᾶνον*, lat. *ulna*; goth. *aleina*. Peut-être le lith. *alkūnė* est-il pour *\*altnė* et identique avec le skr. *ratnī*. Le groupe initial est probablement le même dans une formation parente: gr. *ἄλαξ· πῆχυς*. *Ἀθαμάνων*, lat. *lacertus*, lith. *olektis*, sl. *lakūti*. V. Curtius Grdz. 377.

## II.

Dans une série de cas où elles se trouvent placées au commencement du mot, on observe que les sonantes ariennes *i*, *u*, *z*, *ŋ*, *m*, sont rendues dans l'européen d'une manière particulière et inattendue: une voyelle qui est en général *a* y apparaît accolée à la sonante, qu'elle précède. Nous enfermons entre parenthèses les formes dont le témoignage est indécis.

Série de l'*i*:

1. Skr. *īd-e* pour *\*īzd-e*: goth. *aistan* (cf. allem. *nest* = skr. *nīdā*).
2. Skr. *inā* «puissant»: gr. *αἰνός*(?).

Série de l'*u*:

3. Skr. *u* et *uta*: gr. *αὔ* et *αὔρε*, goth. *au-k*.
4. Skr. *vī*: lat. *avis*, gr. *αἰετός*.
5. Skr. *ukṣāti*: gr. *αὔξω* (*vákṣati* étant *ἀέξω*).
6. Skr. *usás*: lat. *aurora*, éol. *αὔωσ*.

7. Skr. *usrá*: lith. *auszrà*.  
 8. Skr. *uv-é* «appeler»: gr. αὔω<sup>1</sup>(?).

Série de l'r:

9. Skr. *ṛ̥ca*: lat. *alces* (gr. ἄλκη, v. h<sup>t</sup>-all. *elaho*).

Série des nasales:

10. Skr. *a-* (néгат.): osq. ombr. *an-* (lat. *in-*, gr. *á-*, germ. *un-*).  
 11. Skr. *ágra*: lat. *angulus*, sl. *aglŭ*.  
 12. Skr. *áhi*, zd. *azhi*: lat. *anguis*, lith. *angis*, sl. *azŭ*, gr. ὄφις<sup>2</sup> (v. h<sup>t</sup>-all. *unc*).  
 13. Skr. *áhati* (pour \**aháti*): lat. *ango*, gr. ἄρχω (sl. *v-ęzq*).  
 14. Skr. *ahu*, parallèlement à *amhú*, dans *paro'hvī* (v. B. R.): goth. *agvus*, sl. *azŭkŭ*, cf. gr. ἔγγυς.  
 15. Skr. *abhí*: lat. *amb-*, gr. ἀμφί, sl. *obŭ* (v. h<sup>t</sup>-all. *umbi*).  
 16. (Skr. *ubhai*: lat. *ambo*, gr. ἄμφω, sl. *oba*, lith. *abū*, goth. *bai*.)  
 17. Skr. *abhrá*: osq. *anafriss* (lat. *imber*), gr. ὄμβρος<sup>3</sup>.

La dernière série présente une grande variété de traitements. Il n'est évidemment pas un seul des exemples cités, auquel on soit en droit d'attribuer, en rétablissant la forme proethnique, la nasale sonante brève ou la nasale sonante longue ou le groupe plein *an*. Mais cela n'empêche pas les différents idiomes d'effacer parfois les différences. En germanique, le son que nous avons devant nous se confond d'ordinaire avec la nasale sonante (*un*); cependant *agvus* montre *an*. Le letto-slave offre tantôt *an*, tantôt *a*, et une fois, dans *v-ęzq*, le groupe qui équivaut à l'*un* germanique. En latin, même incertitude: à côté de *an* qui est la forme normale, nous trouvons *in*, représentant habituel de *ŋ*, et il est curieux surtout de constater dans deux cas un *in* latin opposé à un *an* de l'osque ou de l'ombrien<sup>4</sup>. Le grec a presque toujours *av*,

1. L'hiatus, dans αὔσας, rend ce rapprochement douteux. Cf. cependant ἀφύτοϋ (Corp. Inscr. 10) = αὐτοϋ.

2. La parenté de ὄφις avec *áhi* a été défendue avec beaucoup de force par M. Ascoli (*Vorlesungen* p. 158). Le vocalisme est examiné plus bas. Quant au φ grec = gh<sub>2</sub>, νείφει en est un exemple parfaitement sûr, et l'on peut ajouter τέφρα (rac. dha<sub>1</sub>gh<sub>2</sub>, p. 111 i. n.), πεφνεῖν, φάτος = skr. *hatá*, τρυφή = skr. *druhā*, peut-être aussi ἀλφή (Hes.) et ἄλφοι, cf. skr. *arghá*, *ārhati* (Fröhde Bezz. Beitr. III 12). Sur ἔγγυς v. p. 279, note 2.

3. Faut-il ajouter: skr. *agní*, sl. *ognŭ*, lat. *i(n)gnis*?

4. Ce fait se présente encore pour *inter*, ombr. *anter*; aussi est-il sur-

*αμ*, une fois seulement *α*. Dans *ὄμβρος* la voyelle a pris une teinte plus obscure, enfin *ὄφρις* a changé *om* en *o* par l'intermédiaire de la voyelle nasale longue *ō*. Homère, Hipponax et Antimaque emploient encore *ὄφρις* (*ōphis*) comme trochée; pour les références v. Roscher Stud. I<sup>p</sup> 124. Il n'est pas absolument impossible qu'une variante de *ὄφι-* se cache dans *ἀμφίσμαινα* et *ἀμφίσθμαινα* (Etym. Mag.), formation qu'on pourrait assimiler à *σκύδμαινος* (Hes.), *ἐριδμαίνω*, *ἀλυσθμαίνω*. — *ἀμφίσβαινα* (Eschyle) serait né par étymologie populaire.

En raison des difficultés morphologiques que présente le type *usás* — *αῶς*, *abhí* — *ἀμφί*, etc. (v. p. 280 seq.), il n'est guère possible de déterminer la nature du son que pouvaient avoir dans la langue mère les phonèmes initiaux de ces formes. On peut supposer à tout hasard que la voyelle faible <sup>4</sup> (p. 178 seq.) précédait la sonante, et qu'il faut reconstruire <sup>4</sup>*usas*, <sup>4</sup>*mbhi*, etc.

Les formes comme *ἀμφί*, *ὄμβρος* et *ὄφρις* nous amènent à des cas analogues qu'on observe sur certains groupes à nasale médiaux. Avant tout: gr. *εἰκοσι* et *ἐκάντιν* (Hes.) = skr. *vimśáti*. Cf. *ὄφρις* et *anguis* = skr. *áhi*. Le second élément de *εἰκοσι* prend la forme *-κον-* dans *τριακόντα*<sup>1</sup> (skr. *trimśát*) — cf. *ὄμβρος*: *abhrá* —; il n'accuse dans *ἐκατόν* qu'une nasale sonante ordinaire, et reprend la couleur *o* dans *διακόσιοι*. Si d'une part certains dialectes ont des formes comme *ῥίκατι*, en revanche *δεκόνταν* et *ἐκοτόμβοια* (p. 102) renforcent le contingent des *o*<sup>2</sup>. Enfin le slave n'a point «*seto*» (cf. lith. *szimtas*), mais *sūto*. — Un second cas relativement sûr est celui du préfixe *ὀ-* alternant avec *ἀ-*<sup>3</sup> (cf. *ἐκατόν* : *διακόσιοι*), dans *ὄπατρος*, *ὄζυξ* etc., en regard de *ἀδελφεός* etc. En lithuanien on trouve *sa-*, en paléoslave *sa-* (*saľogŭ* : *áľochos*); l'équivalence est donc comme pour *ὄφρις* : *aži*<sup>4</sup>.

prenant qu'en sanskrit nous trouvions *antár* et non «*atár*». Il faut observer cependant que l'adjectif *ántara*, dont la parenté avec *antár* est probable, se trouve rendu en slave par *v-ŭtorŭ*. Or le nom de nombre *sūto* nous montrera ci-dessous que l'apparition de l'*ŭ* slave, en tel cas, est un fait digne de remarque.

1. Nous ne décidons rien quant à l'analyse de *τριακοστός* (*trimśattamá*).

2. Cf. p. 102.

3. Non pas *á-*, lequel est forme faible de *ἐν-* (p. 34).

4. Autres exemples possibles d'un *o* de cette nature: *βρόχος*, cf. goth.

Ces faits engagent pour le moins à juger prudemment certains participes qu'on s'est peut-être trop pressé de classer parmi les formes d'analogie, en particulier *ὄντ-*, *ῥόντ-* et *ὀδόντ-*. La singularité de ces formes se traduit encore dans d'autres idiomes que le grec, comme on le voit par le v. h<sup>t</sup>-all. *zand*, parallèlement au goth. *tunhus*, le lat. *euntem* et *sons* à côté de *-iens* et *-sens*. Ces trois exemples sont des participes de thèmes consonantiques. Il est facile de recourir, pour les expliquer, à l'hypothèse de réactions d'analogie. Mais quelle probabilité ont-elles pour un mot qui signifie «dent», et dont l'anomalie se manifeste dans deux régions linguistiques différentes? Elles sont encore moins admissibles pour le lat. *euntem* et *sons*, les participes thématiques (tels que *ferens*) étant dépourvus de l'o (p. 197). Remarquons de plus que *ὄσιος* est très-probablement identique avec skr. *satyá* (Kern K. Z. VIII 400).

Le groupe grec *-εν-*, dans certains mots tout analogues, mériterait aussi un sérieux examen. Ainsi dans *ἐντι*, *ἐντασσι*, si ces formes sont pour *\*σ-εντι*, *\*σ-εντασσι*. C'est comme groupe initial surtout qu'il peut prendre de l'importance. Nous avons cité déjà *ἐγγύς*, en regard du goth. *aggvus*<sup>1</sup>, du skr. *ahu*. On a ensuite *ἐγγελευς*<sup>2</sup> = lat. *anguilla* (lith. *ungurys*); enfin *ἐμπίς*, l'équi-

*vruggo*; *στόχος* comparé par M. Fick au goth. *staggan*; *κοχώνη*, cf. skr. *gaghána* de *gāmḥ* (d'où *gānghā* «gamba»); *πόθος* à côté de *παθεῖν* (cf. p. 103); *ἀρμόξω* de *ἄρμα*, etc.

1. Cf. *ἐγγουσα*, variante de *ἄγγουσα*.

2. De même qu'il y a échange entre *ον* et *ο* (*τριάνοντα* : *εἰκοσι*), de même *ε* équivaut à *εν* dans *ἐχίς* comparé à *ἐγγελευς*. Le parallélisme de ce dernier mot avec *anguilla* semble compromettre le rapprochement de *ὄφις* avec *anguis* et *āhi* (p. 277), et on se résoudra difficilement en effet à séparer *ἐχίς* de ces formes. Mais peut-être une différence de ton, destinée à marquer celle des significations et plus tard effacée, est-elle la seule cause qui ait fait diverger *ἐχίς* et *ὄφις*; ils seraient identiques dans le fond. Peut-être aussi doit-on partir d'un double prototype, l'un contenant *gh<sub>2</sub>* (*ὄφις*) et l'autre *gh<sub>1</sub>* (*ἐχίς*). La trace s'en est conservée dans l'arménien (Hübschmann K. Z. XXIII 36). Quoi qu'il en soit, le fait que l'*ε* de *ἐχίς* rentre dans la classe de voyelles qui nous occupe est évident par le grec même, puisque la nasale existe dans *ἐγγελευς*. — L'*ε* de *ἐτερος*, en regard de *ἄτερος* (dor.) et de *θάτερον*, n'est dû qu'à l'assimilation analogique telle qu'elle a agi dans les féminins en *-Fεσσα* (p. 35).

valent du latin *apis*<sup>1</sup> dont la forme germanique, v. h<sup>t</sup>-all. *bīa-*, rappelle vivement *ἄμφο* = goth. *bai*<sup>2</sup> (p. 277).

Dans la série des formes énumérées p. 276 seq. le propre des langues ariennes est de ne refléter le phonème initial en question que comme une sonante de l'espèce commune. Mais, ce qui est plus étrange, la même famille de langues nous montre encore ce phonème encastré dans un système morphologique pareil à celui de toutes les autres racines et obéissant, au moins en apparence, au mécanisme habituel.

*Premier cas.* Dans la forme forte l'*a* précède la sonante. — A côté de *áhati* (pour \**ahāti*) = lat. *ango*, on a le thème en *-as* *ámhas*, et à côté de *abhrá*, *ámphas*. L'identité de *ukšáti* et *av̄ξω* fait supposer que l'*u* de *ugrá*, dont la racine est peu différente, serait *au* dans les langues d'Europe, et qu'on doit lui comparer lat. *augeo*, goth. *auka*; or il est accompagné des formes fortes *ógas*, *ógiyas*. Semblablement *usás* (= *av̄as*) est lié au verbe *ósati*.

*Deuxième cas.* Dans la forme forte l'*a* suit la sonante. — Au présent de la 6<sup>e</sup> classe *ukšáti* (= *av̄ξω*) correspond dans la 1<sup>e</sup> classe *váksati*. Au skr. *ud-* (p. ex. dans *uditá* «dit, prononcé») répond le gr. *av̄δ-* dans *av̄δῆ*<sup>3</sup>; mais le sanskrit a en outre la formation non affaiblie *vádati*.

C'est la question de la représentation des deux séries de formes fortes dans les langues européennes qui fait apparaître les difficultés.

1. Cette forme a probablement passé par le degré intermédiaire *āpis*, ce qui ferait pendant aux évolutions qu'a parcourues en grec *ὄφις*.

2. Cf. aussi *ἔνθα* = skr. *ádha*(?).

3. *av̄δῆ* ne se dit que de la *voix humaine* et renferme toujours accessoirement l'idée du sens qu'expriment les paroles. Cela est vrai aussi dans une certaine mesure du skr. *vad*, et cette coïncidence des significations donne une garantie de plus de la justesse du rapprochement. — Remarquons ici que l'*a* prothétique ne s'étend pas toujours à la totalité des formes congénères. Ainsi l'on a *v̄δω* parallèlement à *av̄δῆ*; *ὄγιγς* en regard de *augeo*; *ὑτθόν* (Curtius, Stud. IV 202) à côté de *av̄ω*, *av̄στηρός*. Sans doute *ἀπο-ύρας* et *ἀπ-αυράω* offrent un spécimen du même genre. A la p. 276 nous avons omis à dessein le v. h<sup>t</sup>-all. *eiscōn* en regard du skr. *ic̄hāti*, parce que le lith. *j-ėškóti* accuse la prothèse d'un *e* et non d'un *a*. Si l'on passe sur cette anomalie, le gr. *ἰ-ότης* comparé à *eiscōn* (skr. *iś-*) reproduit le rapport de *v̄δω* avec *av̄δῆ* (skr. *ud-*).



Reprenons le *premier cas* et considérons cet échange qui a lieu entre *us-ás* et *ós-ati*, *ug-rá* et *óg-as*, *abh-rá* et *ámbh-as*, *áh-ati* et *ámh-as*. Il est difficile d'imaginer que l'*a* des formes fortes puisse représenter autre chose que *a*<sub>1</sub>. Mais, cela étant, nous devrions trouver en Europe, parallèlement à une forme faible telle que *angh* par exemple, une forme forte contenant *e*: *engh*. De fait nous avons en grec *εὔω* (lat. *uro*) = *ósati* à côté de *αῦω* «allumer», *αὐαλέος*, *αὐστηρός* (mots où *αὐ(σ)* équivaut au skr. *us*, comme l'enseigne *αῦας* — *usás*). D'autre part la valeur de cet indice isolé est diminuée par certains faits, entre lesquels l'identité du skr. *ándhas* avec le gr. *ἄνθος* nous paraît particulièrement digne d'attention. Il est remarquable que l'*a* de cette forme soit un *a* initial et suivi d'une sonante, précisément comme dans *ámbhas*, *ámhas*. L'analogie s'étend plus loin encore, et ce sera ici l'occasion d'enregistrer une particularité intéressante des types radicaux d'où dérivent les formes comme *\*usas*. Ils sont régulièrement accompagnés d'une racine sœur où la place de l'*a* est changée<sup>1</sup>, et dans cette seconde racine l'*a* accuse toujours nettement sa qualité d'*a*<sub>1</sub>.

1° RACINE		2° RACINE
Forme faible	Forme forte, observable dans l'arien seulement, et où la qualité de l' <i>a</i> est à déterminer	(Forme forte)
<i>usás</i> — <i>αῦας</i>	<i>ósati</i>	<i>wa<sub>1</sub>s</i> : skr. <i>vāsara</i> , <i>vasanta</i> , gr. (F)έ(σ)αφ.
<i>ugrá</i> — <i>augeo</i>	<i>ógas</i>	<i>wa<sub>1</sub>g</i> : lat. <i>vegeo</i> , zd. <i>va-zyañi</i> <sup>2</sup> .
<i>ahati</i> — <i>ango</i>	<i>ámhas</i>	<i>na<sub>1</sub>gh</i> : lat. <i>necto</i> , gr. <i>νέξας·στροφάματα</i> .
<i>abhrá</i> — <i>anafriss</i>	<i>ámbhas</i>	<i>na<sub>1</sub>bh</i> : skr. <i>nābhas</i> , gr. <i>νέφος</i> , etc.
skr. <i>a-</i> , osq. <i>an-</i> (nég.)	—	<i>na<sub>1</sub></i> : skr. <i>na</i> , lat. <i>ně</i> .

1. Nous ne parlons, bien entendu, que des exemples qui rentraient dans le *premier cas*. Le type radical du second cas est précisément (au moins en ce qui touche la place de l'*a*) celui de la racine sœur en question.

2. Le zend prouve que la gutturale est *g*<sub>1</sub>, tandis que la première ra-

Revenons au mot *ándhas*. Pour nous il n'est pas douteux que la nasale qui s'y trouve n'ait été primitivement *m* et que la souche de ce mot ne soit la même que dans *mádhu* «le miel». Nous écrivons donc:

— | *ándhas* | *ma<sub>1</sub>dh*: skr. *mádhu*, gr. *μέθυ*.

Mais comme *ándhas* est en grec *ἄνθος*, il s'en suivrait que *ámbhas* représente \**ἄμπος*, non «*ἔμπος*», et que le lat. \**angos* dans *angustus* doit se comparer directement à *ámhas*. En un mot les *a* radicaux de la seconde colonne ne seraient pas des *a<sub>1</sub>*. Ce résultat, qui paraît s'imposer, nous met en présence d'une énigme morphologique qu'il est sans doute impossible de résoudre à présent.

Nous passons à l'examen du deuxième cas. Ici les langues occidentales permettent encore de distinguer la forme forte. Si *ukśāti* est rendu en grec par *αὔξω*, *vákšati* l'est par *ἄ(F)έξω*. Autre exemple analogue: la rac. skr. *vas* «demeurer» se retrouve dans le gr. *ἄ(F)ε(σ)-σα*, *ἄ(F)έσ-(σ)κοντο*, dont la forme faible (en sanskrit *uś*) apparaît dans *αὐλή*, *ἐ-αύω*<sup>1</sup>.

A première vue la clef de toutes les perturbations que nous observons semble enfin trouvée dans la nature de la sonante initiale (pour les cas précités, *u*, *w*). On n'aurait à admettre qu'une prononciation plus épaisse de cette sonante, effacée secondairement dans l'arien, traduite dans l'européen par la prothèse d'un *a*, et s'étendant aussi bien à la forme forte qu'à la forme faible. Rien de plus clair dès lors que notre diagramme:

cine montre *g<sub>2</sub>*. Nous pensons néanmoins, vu d'autres cas analogues, qu'il n'y a pas lieu d'abandonner le rapprochement.

1. Sous l'influence de l'*u* (cf. p. 101), l'*α* de ce groupe radical *αῤσ-* se colore en *o* dans différentes formes rassemblées par M. Curtius, Grdz. 273. Ainsi *οὔαι· φυλαί*, et *ὠβά* traduction stricte de *οὔή* en dialecte laconien (p. 169 i. n.). Puis *ὕπερ-ῶιον*, formation de tout point comparable au skr. *antar-uśya* «cachette». L'*ω* n'est dans ce mot qu'un allongement d'*o* exigé par les lois de la composition grecque. On remonte donc à *ὕπερ-οιον* (cf. *οἴη* = *κώμη*), *ὕπερ-οῦιον*, *ὕπερ-αυ(σ)-ιον*. — Le verbe *ἄ(F)είδω* serait-il à *αὔδῃ* ce que *ἄ(F)έξω* est à *αὔξω*? De toute manière la diphthongue en est inexplicable. Cf. *ἀηδάν*. — *ἄλέξω* répond à *rákšati* comme *ἄFέξω* à *vákšati*, mais la forme réduite manque aux deux idiomes. Il est vrai que celle-ci peut se suppléer en recourant à la racine plus courte qui donne *ἤλ-αλκ-ον* et lat. *arc-eo*.

$$\alpha\text{-}\upsilon\xi = uk\acute{s} \qquad \alpha\text{-}\mathfrak{F}\epsilon\xi = vak\acute{s}.$$

Cet espoir d'explication tombe devant une nouvelle et fort étrange particularité des mêmes groupes radicaux. On observe en effet parallèlement aux types tels que  $\alpha\mathfrak{F}\epsilon\xi$  ou  $\alpha\mathfrak{F}\epsilon\varsigma$  une sorte de type équivalent  $\mathfrak{F}\alpha\xi$ ,  $\mathfrak{F}\alpha\varsigma$ . Ce dernier apparaîtra soit dans les langues congénères soit dans le grec même.

$\alpha\mathfrak{F}\epsilon\xi\text{-}\omega$ : goth. *vahs-ja* (parf. *vohs*, peut-être secondaire).

$\alpha\mathfrak{F}\epsilon\varsigma\text{-}(\sigma)\kappa\omicron\nu\tau\omicron$ :  $\mathfrak{F}\acute{\alpha}\sigma\text{-}\tau\nu$ .

Voici d'autres exemples fournis par des racines qui se trouvent être restreintes aux idiomes occidentaux:

$\alpha\mathfrak{F}\epsilon\theta\text{-}\lambda\omicron\nu$ : lat. *vas*, *vad-is*; goth. *vad-i*.

$\text{'}\mathfrak{A}\rho\epsilon\pi\text{-}\upsilon\acute{\iota}\alpha\text{'}$ <sup>1</sup>: lat. *rap-io*.

$\alpha\lambda\epsilon\gamma\text{-}\epsilon\iota\nu\acute{o}\varsigma$ <sup>1</sup> (et  $\alpha\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omega$ ?):  $\lambda\alpha\gamma\text{-}\epsilon\iota\nu\acute{\alpha}$ ·  $\delta\epsilon\iota\nu\acute{\alpha}$  (Hes.).

Cette inconstance de la voyelle révélerait, dans d'autres circonstances, la présence du phonème <sup>4</sup>; mais si telle est la valeur de l' $\epsilon$  dans  $\alpha\mathfrak{F}\epsilon\xi\omega$ , la relation de cette forme avec *vákšati*, *ukšáti*, *αῦξω*, aussi bien que sa structure considérée en elle-même cessent d'être compréhensibles pour nous.

---

1.  $\acute{\alpha}\rho\pi\text{-}$  est à  $\acute{\alpha}\rho\epsilon\pi\text{-}$  ce que  $\alpha\upsilon\xi$  est à  $\alpha\mathfrak{F}\epsilon\xi$ . C'est la forme réduite. Il en est de même de  $\acute{\alpha}\lambda\gamma$  dans son rapport avec  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma$ .  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota\nu\acute{o}\varsigma$  prouve qu'on a dit d'abord  $\text{'}\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\omicron\varsigma$ ;  $\acute{\alpha}\lambda\gamma\omicron\varsigma$  est dû à l'influence des formes faibles.

## Additions et Corrections.

P. 7. La présence de l'*r*-voyelle en ancien perse paraît se trahir dans le fait suivant. Au véd. *mártia* correspond *martiya* (ou plus simplement peut-être *martya*); au véd. *mṛtyú* est opposé (*uvā-*)*marshiyu*, soit (*uvā-*)*marshyu*. Indubitablement la différence des traitements qu'a subis le *t* tient à ce que l'*i*, dans *martia*, était voyelle et dans *mṛtyú* consonne. Mais cette différence n'est déterminée à son tour que par la quantité de la syllabe radicale, et il faut, d'après la règle de M. Sievers, que la syllabe radicale de *-marshyu* ait été brève, en d'autres termes que l'*r* y ait fonctionné comme voyelle. Peut-être le *r* existait-il encore à l'époque où l'inscription fut gravée, en sorte qu'on devrait lire *uvāmṛshyu*.

P. 9, note. M. Curtius admet une déviation semblable d'imparfaits devenant aoristes pour les formes énumérées Verb. I<sup>2</sup> 196 seq.

P. 10, lignes 11 seq. On peut citer en zend *çc-a-ñtu* de *çac* et en sanskrit *r-a-nte*, *r-a-nta* de *ar*.

P. 11, note. Biffer *sīdati* (cf. p. 172, ligne 14).

P. 15. L'hypothèse proposée (en note) pour *ιάλλω* est comme je m'en aperçois, fort ancienne. V. Aufrecht K. Z. XIV 273 et contre son opinion A. Kuhn ibid. 319.

P. 16. L'étymologie présentée pour goth. *hauru* est insoutenable. La forme runique *horna* (acc.) suffit à la réfuter.

P. 20. *A παθεῖν* de *πενθ* se joignent *λαχεῖν* de *λεγχ*, *χαδεῖν* de *χενδ*, *δακνεῖν* de *\*δεγκ*; v. le registre. — Pour l'aoriste redoublé, cf. p. 107, l. 13.

P. 21, lignes 11 seq. Depuis l'impression de ces lignes M. Brugman a publié sa théorie dans les *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. Signalons une forme intéressante omise dans ce travail: *ἀπ-ἐφατο· ἀπέθανεν* (Hes.) de *φεν*. Contre la reconstruction de formes comme *\*ἐκνμεν* de *kau* (Brugman p. 253) cf. ci-dessus p. 182 i. n.

P. 30, ligne 2. Ajouter: «lorsqu'il ne le supprime pas.» Il n'est pas besoin de rappeler l'acc. *pan-a* et les formes semblables.

P. 32, note 2. La vue du travail en question, réimprimé à présent dans le second volume des *Studj Critici*, nous eût épargné de parler de plusieurs points (p. 30 seq.) qui s'y trouvaient déjà traités, et de main de maître, par M. Ascoli.

P. 33, ligne 12. Vérification faite, il faut joindre à *açmāsyā* le composé *uksānna* de *uksān* et *anna*.

P. 37. La note 1 devait être ainsi conçue: Le moyen *punate* (= *punte*),

où l'absence d'*a* suffixal est manifeste, ne permet pas d'hésiter sur la valeur du groupe *an* dans *punānti*.

P. 42, ligne 1. «L'*e* ne termine le mot que dans ce cas-là.» Cela est erroné. Nous aurions dû prendre garde à *korē* et aux pronoms *mē*, *tē*, *sē*, formes où *e* final est notoirement sorti de *ē* long + nasale. Néanmoins l'opinion mise en avant relativement à *imē* ne nous paraît pas de ce fait improbable.

P. 42, note. Comme, dans le travail cité, M. Osthoff ne vise qu'un cas particulier de l'*r*-voyelle, il est juste de rappeler que l'existence de ce phonème n'a été affirmé d'une manière générale que dans l'écrit de M. Brugman sur les nasales sonantes. Ce qui revient exclusivement au premier savant, c'est d'avoir posé *or* comme représentant latin de l'*r*-voyelle. Cette dernière règle, dont nous devons la connaissance à une communication verbale de M. le prof. Osthoff, avait été publiée avec son autorisation dans les Mémoires de la Soc. de Linguistique (III 282), et il ne pouvait y avoir indiscrétion à la reproduire ici. — On sait que l'existence de l'*r*-voyelle dans la langue mère a toujours été défendue en principe soit par M. Hovelacque soit par M. Miklosich. Seulement ces savants n'indiquaient pas quels étaient les groupes spéciaux qui correspondaient dans les langues d'Europe au *r* indien.

P. 44, note 2. Le skr. *amā* ne saurait représenter *nmā*, car cette forme eût produit «*anmā*».

P. 46, ligne 10. Une forme semblable à *μ-λα* se cache peut-être dans *μ-ωννξ*, si on le ramène à \**μ-ωννξ*. En outre *μόνος* est pour \**μ-όνος* et identique sans doute au skr. *samānā*, équivalent de *eka* (pour \**sm-ānā* par svarabhakti). Toutefois la forme *μωνος* ne s'explique pas.

P. 52. Pendant l'impression du présent mémoire a paru le premier cahier des *Morphologische Untersuchungen* de MM. Osthoff et Brugman. Dans une note à la p. 238 (cf. p. 267), M. Osthoff reconnaît, à ce que nous voyons, l'existence de la voyelle que nous avons appelée *Λ* et pour laquelle il adopte du reste la même désignation que nous. L'idée que M. Osthoff se fait du rôle morphologique de cette voyelle ainsi que de sa relation avec l'*ā* long n'est autre que celle contre laquelle nous avons cru devoir mettre le lecteur en garde, p. 134 seq. Nous ne pouvons que renvoyer au § 11 pour faire apprécier les raisons, à nos yeux péremptoires, qui militent contre cette manière de voir.

P. 53, ligne 12. L'étymologie proposée à présent par M. Fick et qui réunit *κεφαλή* au goth. *gibla* (Beitr. de Bezzenb. II 265) contribuera à faire séparer définitivement *caput* de *κεφαλή*. — Ligne 14. Sur *quattuor* cf. L. Havet, Mém. Soc. Ling. III 370.

P. 56. On joindra peut-être à la liste *ptak* (*ptāk*): gr. *πτείν*, lat. *taceo* (cf. goth. *pahan*).

P. 58, ligne 2. Le mot *χομφεύς* «alêne» est fait pour inspirer des doutes sur la justesse du rapprochement de M. Bugge. Il indiquerait que la racine de *ῥάπτω* est *βευφ* et que l'*α* y représente la nasale sonante.

P. 60. Le nom latin *Stator* est placé parmi les formes de la rac. *stā* qui ont un *ā* long. C'est une erreur; l'*a* est bref. — Le suff. lat. *-tāt* = dor. *-tāt* (Ahrens II 135) aurait pu être mentionné.

P. 70, lignes 13 seq. Cf. plus bas la note relative à la p. 121.

P. 78, ligne 11. Ajouter goth. *hlai-na-* « colline », de *k<sub>1</sub>la<sub>1</sub>i* « incliner ».

P. 81, ligne 13. Ajouter: *λέμφο-ς* « morve », *πειθός-ς* « parcimonieux ».

P. 84, note 1. Il nous semble probable d'admettre pour des cas sporadiques une seconde espèce d'*s* indo-européen, d'un son plus rude que celui de l'espèce ordinaire. En effet l'apparition de *ç* pour *s* en sanskrit coïncide dans plusieurs cas avec des exceptions aux lois phonétiques qui frappent cette sifflante en grec, en latin ou en slave. Skr. *çuška*, *çúsyati*: gr. *συν-κός*, *συνσπός*. Skr. *çevala* « matière visqueuse »: gr. *σάλον* « salive ». Skr. *kéçara*: lat. *caesaries*. L'ancienne identification de *ἴσος* avec skr. *viçva*, bien que désapprouvée par M. Curtius, nous paraît des plus convaincantes<sup>1</sup>; or le slave a de son côté *visi* (et non *visi*). Le cas de *ἡμι-σ* ne diffère point, comme on va le voir, du cas de *ἴσος*. M. Ascoli a reconnu dans *-σ* l'élément formatif du zd. *θri-shva* « le tiers »<sup>2</sup>. Or n'est-il pas évident que la seconde moitié de *wi-s<sub>2</sub>u* (skr. *viśu*), et de *wi-s<sub>2</sub>wa* (*ἴσος*) qui n'en est qu'une continuation, offre cette même syllabe *-s<sub>2</sub>u* composée avec *wi-* pour *dwi-*<sup>3</sup> « deux »? — Notons delph. *ἡμισσον* = *ἡμι-σFo-v*.

P. 102, lignes 16 et 17 Ajouter *frūstra*, *lūstrum*, en regard de *fraus*, *lavare*. — Ligne 20. Ce qui est dit sur le rapport de *incolumis* à *calamitas* est faux, le vieux latin possédant un mot *columis* synonyme de *incolumis*.

P. 103, ligne 10 d'en bas. Après la correction apportée plus haut à la page 58, l'exemple *δάπτω* — *δομπεύς* doit disparaître.

P. 108, liste b. Ajouter: [*δολιχός* — *largus*], v. p. 263.

P. 119, ligne 23. La forme *κάνδαλος* n'est évidemment qu'une variante de *κάννδαλος* et ne doit point être comparée à *kandarā*.

P. 121, lignes 5 seq. Il convient de remarquer que la séparation de *a<sub>2</sub>* et *a<sub>1</sub>* est consacrée à peu près partout dans le système de Schleicher. Son tort consistait seulement à confondre *a<sub>2</sub>* avec *ā*. On a peine à concevoir à présent comment les yeux du grand linguiste ne se dessillèrent point sur une pareille erreur, qui, en elle-même, a quelque chose de choquant,

1. Sans doute *visu*, base de *viçva*, n'a pas le *ç*. Mais c'est là une oscillation fort explicable.

2. Signalons cependant ce qui pourrait venir troubler cette analyse. M. Justi propose de voir dans *θriśhva*, *éaθrushva*, des dérivés de *θris* « ter », *éaθrus* « quater ». Cette opinion prendrait de la consistance, si l'existence de l'élément *-va*, employé de la sorte, se confirmait d'ailleurs. Or le sanskrit offre en effet *éatur-va-ya* (*-ya* comme dans *dva-yá*, *ubhá-ya*). D'autre part M. Ascoli mentionne comme inséparables de *θriśhva*: *haptanīhu*, *ashtanīhu*, ce qui changerait la question. *Studj Crit.* II 412.

3. On sait que la chute proethnique du *d* est constatée dans le nom de nombre vingt.

puisqu'elle conduit à identifier l'o et l'ā grecs. Les faits propres à la révéler ne faisaient cependant pas défaut. Ainsi Schleicher affirme très-bien, contrairement à l'opinion d'autres autorités, que l'a thématique de *φέρομεν* — *bhārāmas* diffère de celui de *φέρετε* — *bhārātha*; en revanche il le confond aussitôt avec la voyelle longue de *δάμναμι* — *punāmi*. Or, considérons l'imparfait, qui offre une syllabe fermée. Le sanskrit lui-même prend soin d'y marquer et d'y souligner la divergence, puisqu'à l'o d'*ἔφερον* répond l'ā d'*ābharām*, tandis que *āpunām*, en regard de *ἑδάμναν*, maintient la longueur de l'ā.

P. 124 seq. Les vues que nous exposons sur le *gouna* paraissent avoir surgi simultanément dans l'esprit de plusieurs linguistes. Tout dernièrement M. Fick a proposé dans les *Beiträge de Bezzenberger* (IV 167 seq.) la théorie défendue ci-dessus.

P. 140, ligne 4 d'en bas. Le mot *θωή* «punition» va, semble-t-il, avec *θωμός*, rac. *θη*. Cf. *θωήν ἐπι-θήσομεν*, *Odys.* II 192.

P. 147. M. Brugman indique dans les *Morphologische Untersuchungen* qu'il publie en collaboration de M. Osthoff et dont le premier cahier a paru pendant l'impression du présent mémoire une autre explication de l'au de *dadhai*, *āvau* etc. Ce savant croit y voir le signe distinctif des ā longs finaux du sanskrit qui contenaient a, dans leur seconde moitié (loc. cit. 161). — A la page 226, M. Osthoff l'approuve et présente en outre sur le type *dadhai* des observations qui s'accordent en partie avec les nôtres.

P. 148. Nous sommes heureux de voir exprimer sur *πέφη* par M. G. Mahlow une opinion toute semblable à la nôtre. V. K. Z. XXIV 295.

P. 150, lignes 12 seq. Nous aurions dû mentionner l'exception que font les causatifs tels que *snāpayati* de *snā*, exception du reste sans portée, vu le caractère moderne de ces formes.

P. 160 seq. Le mot *γρομφάς* que M. Curtius (*Grdz.* 57) ne peut se décider à séparer de *γράφω* prouverait que cette dernière forme est pour \**γρομφά* (rac. *γρεμφ*); *γράφω* n'a donc rien à faire dans la question du phonème 4 et ne doit pas être identifié au goth. *graba*.

P. 167. *δῶρον* «largeur d'une main, écartement» pourrait se ramener, avec *διήεις* «division, discorde», à une rac. *dēr*.

P. 171, ligne 6. Ajouter *dur-gāha*. — Ligne 21. Ajouter *hlādate* : *prahlātti* (Benf. Vollst. Gramm. p. 161).

P. 172, ligne 10. Ajouter *ṣākvarā* «puissant».

P. 174, ligne 13. Nous citons ailleurs (p. 258) deux exceptions des plus intéressantes, *vanāti* et *sanāti*. Trop isolées pour infirmer la règle, elles viennent à point pour témoigner de son caractère tout à fait hystérogène dans la teneur absolue qu'elle a prise dans la suite.

P. 179, ligne 7 d'en bas. Ajouter: *naclus* et *ratis*, de racines a, n<sup>4</sup>k<sub>1</sub><sup>1</sup> et a, r<sup>4</sup><sup>1</sup>. D'après les lois exposées au § 14, le phonème 4 aurait dû, dans

1. Skr. *anaç* dans *anaçāmahai*, gr. *ἐνεκ* (pour *ἐνεκ*, bien que plus tard ce soit le second ε qui alterne avec o<sub>2</sub> : *ἐνένοχα*); — skr. *ari*, gr. *ἐπε*. Les formes germaniques *nōh* et *rō* ont accompli, comme d'autres racines de

ces formes, donner naissance à des sonantes longues, et on attendrait \**anctus* ou \**anactus* et \**artis*. Il serait trop long de rechercher ici pourquoi le phénomène n'a point eu lieu. Mentionnons le goth. *-nauhts*, qui coïncide entièrement avec *nactus*.

P. 183, note. Ajouter *μάνδρα* «étable» en regard du skr. *mandirā*. Ce rapprochement est douteux.

P. 191 seq. Dans le moment où nous corrigions l'épreuve de ce feuillet, le Journal de Kuhn (XXIV 295 seq.) nous apportait une savante dissertation de M. Johannes Schmidt traitant des optatifs. Il y a entre les résultats auxquels il arrive et les nôtres une conformité flatteuse pour nous. — Ce que nous cherchons vainement dans le travail de l'éminent linguiste, c'est une explication du fait que les formes faibles ont converti *ia* en *i*.

P. 197, ligne 1. L'r-voyelle devient en effet *ar* dans l'arménien: *artsiv* = skr. *ṛgīpyā*; *arj* = skr. *ṛkṣa*; *gail* = skr. *vīka*, etc.

P. 198, ligne 4 d'en bas. L'adjectif ind. *gau-rā* apporte quelque confirmation à l'hypothèse *ga au*, car autrement la diphthongue *āu* n'aurait pas de raison d'être dans ce dérivé.

P. 204, note. Ajouter *dānā* de *dāmān*.

P. 220, lignes 20 seq. Nous aurions dû prendre en considération les composés de *φρήν*, tels que *ᾗφρων*. Nos conclusions en auraient été modifiées.

P. 259 en bas. La racine du mot *ūrdh-vā* pourrait être *rādh*, *rādhati*. En ce cas, ce serait un exemple à joindre à *dirghā*: *drāghīyas*.

P. 263, ligne 3. Noter le dor. *κάρρα* = *κόρη*. Il semble indiquer que le son qui précédait *ρ* ne s'est fixé que fort tard.

---

cette espèce (ainsi *knō* = skr. *ḡani*, *hrō* «glorifier» = skr. *kari*) une évolution métathétique.



## Registre des mots grecs.

N. B. — Les mots dont se composent différentes listes énumératives compactes  
ne sont pas portés sur ce registre.

ἀ- (cop.) 278	ἀφυτοῦ 277 i. n.	ἀλεγεινός 283
ἀ- (nég.) 276	ἀξηχῆς 156	ἀλέγω 283
ἀ- 278 i. n.	ἄζομαι 157, 173	ἀλειφα 29
ἄανθα 114	ἀηδών 231, 282 i. n.	ἀλέξω 282 i. n.
ἀβλαδέως 16 i. n.	ἄημι 141, 270	ἀλεύομαι 84 i. n.
ἀβλοπές 100	ἀήρ 220	ἀληθής 156
ἄβρομος 263	ἄθῆρ 116	Ἀληθέρεσης 129
ἀγ- 103, 116	αἶγλη 99 i. n.	ἀλλινειν 74
ἀγαρρίς 15	αἰγυπιός 99 i. n. 104	ἄλις 101 i. n.
ἀγερός 75	ἄιδ- 202	ἀλιτεῖν 75
ἄγη (aor.) 154	αἰδώς 219	ἄλη 277
ἄγιος 45 i. n. 117	αἰετός 101, 276	ἄλκι 202
ἀγκών 104	αἰφέι 214	ἄλλανῆς 61
ἀγορά 265 i. n.	αἰθήρ 220	ἄλλος 96
ἀγός 228 i. n.	αἶκλον 55, 99	ἄλλότερος 46
ἄγος 117, 156	αἶμακονορία 265	ἄλλυ 98
ἄγος 117	αἰνός 276	ἄλοιμός 74
ἀγοστός 53	αἶξ 116	ἄλοιτός 75
ἄγυρις 98	αἰπόλος 104	ἄλοξ 262 i. n.
ἀγυρτής 76 i. n.	αἰῶ 214	ἄλυκεῖν 60
ἄγχω 96, 277	ἄκμή 229 i. n.	ἄλυσκᾶζω 84 i. n.
ἄγω 96, 159 seq. 173	ἄκμων 64, 181	ἄλφῆ 277 i. n.
ἀγωγός 156	ἄκόλουθος 81	ἄμα 46
ἀδάμας 273	ἄκρος 157	ἄμαχεί 91
ἀδαχέω 101	ἄκτις 24	ἄμειψεται 129
ἀδμής 273	ἄκωκή 156	ἄμερφές 129
ἀεθλον 54, 283	ἄκων 116	ἄμείω 104
ἀείδω 282 i. n.	ἄλαλκεῖν 282 i. n.	ἄμῖξι 101
ἀέξω 282, 283	ἄλαξ 276	ἄμμε 25
ἄεσα 282	ἄλάνες 61	ἄμνός 56
ἀέσκα 54, 282, 283	ἄλαστος 157	ἄμός 96, 275
ἄετρα 131 i. n.	ἄλγος 283 i. n.	ἄμπωτις 150

- ἀμφαδόν 148  
 ἀμφήν 99  
 ἀμφί 277  
 ἀμφικτίονες 219  
 ἀμφιρρεπής 129  
 ἀμφίσβαινα 278  
 ἀμφω 277, 279, 280  
 ἀναιδής 220  
 ἀναρ 104  
 ἀνδάνω 151, 158, 173  
 ἀνέωσθαι 140  
 ἀνεν 46  
 ἀνήνωρ 220  
 ἀνήρ 219, 230  
 ἀνησις 168  
 ἀνθος 281  
 ἀνθρήνη 167  
 ἀντηρίς 202  
 ἀνυται 22  
 ἀνύω 244 i. n.  
 ἀνφότηαρος 55  
 ἀναγα 140, 155  
 ἀνάγω 140  
 ἀνώνυμος 99  
 ἄξων 227  
 ἄζος 103  
 ἄλλης 101 i. n.  
 ἀορετήρ 132  
 ἀορετής 76 i. n.  
 ἀοσητητήρ 109  
 ἄπαξ 34  
 ἀπαυράω 280 i. n.  
 ἀπείρων 221 i. n.  
 ἀπέφατο 284  
 ἀπήμων 220  
 Ἀπία (γῆ) 56  
 Ἀπιδανός 56, 218  
 ἄπλετος 142  
 ἀπλόος 34  
 ἀπό 116  
 ἀπολαύω 54, 57, 181  
 ἀπορρώξ 167  
 ἄπος 156  
 ἀπούρας 280 i. n.  
 ἀποφεῖν 100  
 ἄπτω 158  
 ἀπυδόας 39 i. n.  
 ἀραμέν 166  
 ἀραρίσκω 181  
 ἀραρυία 155  
 Ἀρεπυία 283  
 ἀρήγω 167  
 ἀρηγών 167, 231  
 ἀριθμός 180  
 ἄρκτος 16  
 ἀρμόζω 279 i. n.  
 ἀρνός 196  
 ἄροτρον 180  
 ἄρουρα 103  
 Ἄρπυια 207, 282  
 ἀρρωδεῖν 104  
 ἄρσην 219, 229  
 ἀραγός 167  
 ἀσκηθής 156  
 ἄσμενος 154  
 ἀσταφίς 101  
 ἀστεῖος 207  
 ἀστήρ 230  
 ἄστομος 220 i. n.  
 ἀστραπή 100  
 ἄστν 54, 207, 283  
 ἀσχαλάω 103  
 ἄσχετος 142  
 ἀταρπός 228 i. n.  
 ἄτερος 279 i. n.  
 ἄτρεγκτος 63  
 αὐ 276  
 ἀνάλεος 281  
 αὐδή 280, 282 i. n.  
 αὐλάξ 17, 262 i. n.  
 αὐλή 282  
 αὐξω 276, 280 seq.  
 αὐρα 101  
 αὐσας 277 i. n.  
 αὐστηρός 280 i. n. 281  
 αὐτε 276  
 αὐτμήν 131, 229  
 αὐφην 99  
 αὐχὴν 99, 219  
 αὖω (vocare) 277  
 αὖω (accendere) 281  
 αὖως 169 i. n. 276, 280 seq.  
 ἄφελμα 104  
 ἀφώκα 140, 147  
 ἄφλαστον 262 i. n.  
 ἄφρων 288  
 Ἀχαιοί 69  
 ἀχὴν 53  
 ἄχομαι 63, 160, 161  
 ἄφορος 78  
 ἄωτον 140  
 βάζω 120, 157, 173  
 βάθος 129 i. n.  
 βαθύς 24, 152  
 βάλανος 268  
 βάλλω 107, 266, 268  
 βανά 99, 275  
 βάπτω 158  
 βάραθρον 267, 268  
 βάρναμαι 266  
 βαρύνω 267  
 βασιλεύς 180  
 βάσις 231 i. n.  
 βάσκα 23, 234  
 βαστάζω 53  
 βάτην 146, 147  
 βατήρ 137  
 बातός 23, 272 i. n.  
 βάτραχος 61, 100  
 βαφή 233  
 βεβήμεν 149  
 βέβηκα 149, 154  
 βεῖομαι 127 i. n.  
 βελ- 103, 269  
 βέλεμον 88, 103, 267  
 -βελέτης 103, 267, 271  
 Βελλεροφῶν 203, 218  
 βένθος 24, 129, 152  
 βῆθι 190  
 βῆμα 137, 138  
 βήσομαι 137  
 βήσσα 152, 172  
 βία 256 i. n.  
 βιάβη 233 i. n.  
 βιάβομαι 160, 161

- βλαστός 14, 265 i. n.  
 βλητός 271, 272  
 βλωμός 111  
 βολέμενος 88 i. n.  
 βόλεται 265  
 βολή 103  
 βορ- 98, 111, 265  
 βορέας 264  
 βόσις 150  
 βόσκω 149, 180  
 βοτήρ 137, 180, 232  
 -βοτος 149  
 βουβήτις 144 i. n.  
 βουλεύω 265 i. n.  
 βούλομαι 111, 265, 266  
 βοῦς 110, 115, 150, 199,  
 200, 213  
 βραδύς 16  
 βραχεῖν 161  
 βροτός 97  
 βρότος 263  
 βρόχος 278 i. n.  
 βρωμα 266  
 βρωτός 263  
 βυθός 100 i. n.  
 βυσσοδομεύω 100 i. n.  
 βωμός 100, 138, 144, 229  
 βῶν 41, 199  
 βωρεθία 263  
 βωτάζειν 138 i. n.  
 βώτωρ 137, 232  
 γαίω 181  
 γάλα 268  
 γαλήη 267  
 γαλώς 268  
 γαμφή 101  
 γάρον 267  
 γατάλη 101, 138 i. n.  
 γαῦρος 57, 181  
 γεγάσσι 21  
 γεγάτην 21, 272 i. n.  
 γέγηθα 181  
 γεκαθά 39  
 γέλος 81 i. n.  
 γενετήρ 272  
 γένυς 133  
 γέρερος 55  
 γίγνομαι 10, 11, 272 i. n.  
 γλάγος 268  
 γλάφω 160, 161  
 γλίσσομαι 161 i. n.  
 γλύφειν 161  
 γνάθος 100 i. n.  
 γνήσιος 272  
 -γνητος 271, 272, 273  
 γνυθός 100 i. n.  
 γνύξ 221  
 γνυπτειν 228 i. n.  
 γνω- 105, 272, 273  
 γόδα (macéd.) 181  
 γόμφος 101, 115  
 γόνυ 29, 86, 221 seq.  
 γουναι- 29  
 γραφή 233  
 γράφω 160, 161, 163, 287  
 γράω 160 i. n.  
 γρόφω 100  
 γρώνη 138  
 γρωθύλος 262 i. n.  
 γύαλον 107  
 γυμνός 115 i. n.  
 γυνή 99, 275  
 δαήμων 107  
 δαήρ 220  
 δαίωμα 150  
 δαίρω 157 i. n.  
 δαίω (inflammare) 181  
 δακεῖν 152, 174 i. n.  
 δάκνω 152, 158  
 δάλλω 107, 182, 268  
 δαμάζω 107  
 -δαμάτωρ 271  
 δαμεῖν 273, 274  
 δάμνημι 240, 273  
 δαν 198  
 δαόν 107  
 δαπάνη 56  
 δάπτω 56, 158  
 δαρθάνω 107, 152 i. n.  
 δαρτός 14, 196 i. n.  
 δασύς 24  
 δαυμόν 99 i. n.  
 δαύχνα 99 i. n.  
 δάφνη 99 i. n.  
 δέδαε 107  
 δεδαρμένος 12  
 δέδηα 181  
 δεδίωχα 140  
 δέδοκται 173 i. n.  
 δέδοται 149  
 δείδιμεν 149  
 δείδοικα 149, 238 i. n.  
 δεῖδω 238  
 δεκιννυμι 22 i. n. 153,  
 187 i. n.  
 δεῖμός 75  
 δεῖπνον 55  
 δεῖράς 17  
 δέλω 157 i. n.  
 δέκα 29 seq. 102  
 δέκατος 32  
 δεκόνταν 102, 278  
 Δελφοί 81  
 δελφύς 133  
 δέμας 271  
 δέμω 95  
 δένδρεον 207  
 δέρας 260, 263 i. n.  
 -δερεκτος 14  
 δέσις 150  
 δέσποτα (voc.) 93  
 -δετός 142, 149  
 δῆγμα 152, 156  
 δηλέομαι 107, 182  
 δῆμος 95  
 δῆξομαι 152, 155  
 δῆρις 287  
 δηρός 107  
 δῆσω 140  
 δῆω 153, 173  
 διάδημα 140  
 διακόνιστοι 278  
 διδάσκα 104, 107  
 δίδημι 140  
 δίδωθι 190  
 19\*

- δίδωμι 139, 147, 238 i. n.  
 δίδεμαι 140, 142  
 διέτμαγον 153  
 διΐ-φείθεμις 92 i. n.  
 δίκειν 161  
 δίκη 233 i. n.  
 δισσός 286  
 δίφρος 228 i. n.  
 διώκω 140  
 -δημος (aedificatus) 271  
 δημητός (domitus) 271,  
 272, 274  
 δοάσατο 73  
 δόγμα 131, 173 i. n.  
 δοιοί 94  
 δολιγός 263  
 δόλος 80  
 δολφός 81, 83  
 δόμορτις 100  
 δόμος 95  
 δόρξ 217  
 δόρν 29, 86, 96, 221 seq.  
 δόσις 150  
 δοτήρ 137, 232  
 δοτός 149, 180  
 δουρατ- 29  
 δοχμός 180  
 δράμα 137  
 δραμεῖν 46, 101  
 δρατός 14, 196 i. n. 260  
 δρέπανον 79  
 δρόμος 101  
 δρόπις 85  
 δρῦς 207, 221 seq.  
 δϋ- 261  
 δυφανοίη 54  
 δυσπονής 129  
 δυσχεραίνω 227  
 δύω (num.) 147  
 δω- 115  
 δω 95 i. n.  
 δῶμα 131  
 δῶρον 139  
 δῶρον = παλαιστή 287  
 δώσω 137
- δωτήρ 137, 212, 214  
 δωτήνη 131 i. n.  
 δῶτις 131 i. n. 150  
 δωτορ- 200, 212, 214  
 δώτωρ 137, 212, 214, 232  
 εἶγα 154  
 εἶγη 154  
 εἶδα 154  
 εἶαλην 47  
 εἶαρ 68, 281  
 εἶαρ (sanguis) 225  
 εἶασι 38 seq.  
 εἶασα 39  
 εἶασφόρος 105 i. n.  
 εἶαφθη 54  
 εἶβαλον 266, 267  
 εἶβδομος 30, 275  
 εἶβην 146  
 εἶβησα 137  
 εἶβων 266  
 εἶγγύς 277, 279  
 εἶγρετο 9  
 εἶγγελυς 279  
 εἶγχουσα 279 i. n.  
 εἶγώ 93  
 εἶδ- 168  
 εἶδ- 168  
 εἶδάρην 47 i. n.  
 εἶδαισα 128, 137  
 εἶδηδών 168  
 εἶδηδώς 168  
 εἶδηξάμην 155  
 εἶδησα 140  
 εἶδομαι 127 i. n.  
 εἶ-δομεν 146  
 εἶδος 181  
 εἶδρακον 10  
 εἶδωδή 168  
 εἶδνον 77  
 εἶηκα 140  
 εἶηος 169 i. n.  
 εἶθεμεν 146  
 εἶθεται 169  
 εἶθος 169  
 εἶθηκα 140
- εἶ 56  
 εἶαρ (sanguis) 225  
 εἶδετε 127  
 εἶδομεν 127  
 εἶδώς 132 i. n.  
 εἶην 144 i. n. 192  
 εἶκλον 54  
 εἶκοσι 102, 275, 278  
 εἶκτο 71 i. n.  
 εἶκτον 12  
 εἶκών 231  
 -εἰλεχώς 71 i. n.  
 εἶλη 233  
 εἶληχα 151  
 εἶληφα 154  
 εἶλνώ 244  
 εἶμαρται 12  
 εἶμεν 192  
 εἶμεν 146  
 εἶμι 127, 146  
 εἶνάτηρ 230, 272 i. n.  
 εἶνοσίφυλλος 164  
 εἶοικνύει 238 i. n.  
 εἶπειν 238  
 Εἰραφιώτης 34  
 εἶρη 233  
 εἰρήνη 144 i. n.  
 εἶς 46  
 εἴσομαι 129  
 εἶω 127, 148  
 εἶωθα 168  
 εἶατόν 102, 278  
 ἐκέκλετο 11  
 ἐκη 169 i. n. 182 i. n.  
 ἐκομεν 105, 112  
 ἐκοτόμβοια 102, 278  
 ἐκταν 21  
 ἐλαθρά 228 i. n.  
 ἐλαφος 34  
 ἐλαφρός 157  
 ἐλαχύς 24  
 ἐλεος 81  
 ἐλεγχος 81  
 ἐλεῖν 161 i. n.  
 ἐλεος 81 i. n.

- ἐλθεῖν 161, 162  
 ἐλίκη 53  
 ἐλλός 34  
 ἐλμῖς 18  
 ἐμβραται 12  
 ἐμέμηκον 154  
 ἐμπίς 279  
 ἐμπυριβήτης 137  
 ἐνατος 32  
 ἐνδελεχής 263  
 ἐνησα 140  
 ἐνθα 280 i. n.  
 ἐνθινος 78  
 ἐνθουσιασμός 84 i. n.  
 ἐνίσπε 9  
 ἐνίσπες 10  
 ἐννέα 29 seq.  
 ἐνος 82  
 ἐντασαι 279  
 ἐντί 190 i. n. 279  
 Ευνάλιος 244 i. n.  
 ἐξήκοντα 143  
 ἐξωβάδια 169 i. n.  
 ἔορες 218  
 ἔορτή 76  
 ἔός 68  
 ἔπαρδον 10  
 ἐπασσύτεροι 98  
 ἔπεφνον 11, 277 i. n.  
 ἐπηετανός 275  
 ἔπηλος 202  
 ἐπί 93, 109  
 ἐπιβλαί 233  
 ἐπιληκία 156  
 ἐπιλήσμων 156  
 ἐπιμηθής 152, 156  
 ἐπίξηνον 181  
 ἔπιπλα 228 i. n.  
 ἐπίρροθος 169, 173 i. n.  
 ἐπίσταμαι 146  
 ἐπίτεξ 219  
 ἐπλόμην 9  
 ἔπραθον 10  
 ἐπτά 29 seq. 41  
 ἔπηχα 154  
 ἐπτόμην 9  
 ἔπωπα 214  
 ἔραμαι 22, 166  
 ἔρατός 23  
 ἔργον 81  
 ἔρεβος 130  
 ἔρείκη 233  
 ἔρετμόν 180  
 ἔρεύγα 67  
 ἔρημος 166  
 ἔρκανη 79  
 ἔρος 81 i. n.  
 ἔρράγην 167  
 ἔρρέθην 142  
 ἔρρηγείας 167  
 ἔρρηγμαί 167  
 ἔρρωγα 166 i. n. 167  
 ἔρση 233  
 ἔρσην 55, 34  
 ἔρρηγμός 229 i. n.  
 ἔρρηθός 157  
 ἔρωδιός 264  
 ἔρρην 140  
 ἔσπαρται 12  
 ἔσπερος 68  
 ἔσπέσθαι 11  
 ἔσπον 9  
 ἔσταλμαι 12  
 ἔσταμεν 149  
 ἔσταται 149  
 ἔστατο 146 i. n.  
 ἔστηκα 149, 154  
 ἔστημεν 146  
 ἔστην 146 i. n.  
 ἔστησα 137  
 ἔστία 54  
 ἔσσενα 21, 128, 182 i. n.  
 ἔσσύνανται 38 i. n.  
 ἔσχον 9  
 ἔτεΓάνδρω 207  
 ἔτεός 207  
 ἔτερος 279 i. n.  
 ἔτεμον 11  
 -ἐτός 142, 149, 180, 273  
 -έτοσσε 73  
 ἔτραγον 180  
 ἔτραπον 10, 13, 46, 50  
 ἔτνμος 207  
 εὔαδον 153, 174  
 εὔέθωνα 169  
 εὔήνωρ 165 i. n.  
 εὔηχής 156  
 εὔθενία 168  
 εὔθηνία 168  
 εὔλάκα 17  
 εὔλή 117 i. n.  
 εὔμενης 220, 221  
 εὔνή 78  
 εὔπαγής 156  
 εὔπάτωρ 220  
 εὔπηγής 156, 171  
 εὔρεῖν 161 i. n.  
 ἔϋς 169 i. n.  
 εὔω 281  
 ἐφείται 233 i. n.  
 ἔφθαρμαι 12  
 ἔφθην 143, 146  
 ἐφθορκώς 102  
 ἔχεσφιν 129  
 ἔχενα 21, 128, 146  
 ἐχθαίρω 45  
 ἐχίνος 97  
 ἔχης 279 i. n.  
 ἔωυτόν 100  
 Γάναξ 155  
 \*Γαρνός 196, 229  
 Γεσ- (vestire) 173  
 Γεσπάριος 55  
 Γίκατι 278  
 \*Γρήν 196, 229  
 ζαβρόν 228 i. n.  
 ζαχρηής 182  
 ζεά 68, 81  
 Ζεϋ 198  
 ζεύγνυμι 22 i. n. 153,  
 187 i. n.  
 Ζεύς 198, 213  
 Ζήν 41, 198  
 ζόασον 73  
 ζούσθω 154

- ζύγαινα 45  
 ζύμη 131  
 ζωμός 131  
 ζώννυμι 112, 115, 154, 172  
 ἥβη 144 i. n.  
 ἡγέομαι 156, 163, 173  
 ἡγόν 156  
 ἡδέφα 200 i. n.  
 ἡδομαι 153, 173, 174  
 ἡθος 156  
 ἡδύς 181  
 ἡειρε 169 i. n.  
 ἡθεῖος 169  
 ἡθος 168  
 ἡλικανός 58  
 ἡλίδιος 75  
 ἡμα 140, 141  
 ἡμαι 143, 181  
 ἡμαρ 28  
 ἡμβροτον 262 i. n.  
 ἡμερος 144 i. n.  
 ἡμερτόν 81 i. n.  
 ἡμί 143  
 ἡμι- 144 i. n. 173  
 ἡμισυς 286  
 ἡμων 140  
 -ηγεχνίαν 71  
 ἡος 169 i. n.  
 ἡπάομαι 158  
 ἡπαρ 18, 28, 225  
 ἡρέμα 166  
 Ἡριδανός 56  
 Ἡρώ 200  
 ἡσατο 155  
 ἡσυχος 144 i. n.  
 ἡσω 140  
 ἡτριον 260  
 ἡχος 164  
 ἡώς 169 i. n. 215, 219, 276  
 θαάσσω 155  
 θαάλλω 181  
 θαλός 156  
 θαμβος 151  
 θάνατος 273, 274  
 θανείν 270, 274  
 θάπτω 158  
 θάρννυται 266  
 θάρσος 129, 263 i. n.  
 θᾶσσαν 157  
 θεός 81 i. n.  
 θερμός 76  
 θέρος 119  
 θέρσος 129  
 θέσις 150  
 θετός 142, 145, 149, 175  
 θηγός 156  
 θήγω 153, 155  
 θηέομαι 169 i. n.  
 θηλέω 156, 181  
 -θημα 140  
 θημών 140  
 θηπόν 156  
 θήπων 156  
 θήσω 140  
 θιγγάνω 151 i. n.  
 θιγεῖν 151 i. n.  
 θίς 133  
 θνητός 273, 274  
 θολήν 77  
 θορεῖν 266  
 θόρναξ 77  
 θόρνυμαι 266  
 θόωκος 155  
 θράνος 143  
 θρασύς 129  
 θρήνος 167  
 θρόνος 77, 101  
 θρώναξ 167  
 θυγάτηρ 180, 230  
 θύραξ 99 i. n.  
 θύω (furere) 261  
 θωή 287  
 θαμός 140, 141, 144, 229  
 θᾶξι 155  
 θᾶπτω 156, 158  
 θᾶμμα 100  
 θαρχθείς 155  
 θᾶψ 156, 218  
 λαύω 282  
 λαχή 59, 156, 164  
 λγνός 221  
 λδμαι 71 i. n.  
 λδμεν 71 i. n.  
 λδμων 132 i. n.  
 λδρώω 168, 180  
 λδνία 233  
 λεμεν 142  
 λζω 45  
 λημι 140, 147  
 λθυπτίων 219  
 λκάντιν 278  
 λκταρ 226  
 λληθι 190  
 λμάτιον 81  
 λμεν 146  
 λμερος 81  
 λξον 234  
 λξός 226  
 λοδνεφής 129  
 λομεν 127  
 λοντ- 279  
 λότης 280 i. n.  
 λουλος (vermis) 117 i. n.  
 λοῦν 200  
 λιοφῶν 218  
 λσᾶμι 147  
 λσος 286  
 λστημι 143, 147, 184, 238  
 λστωρ 132 i. n.  
 λσχι 226  
 λσχιον 226  
 λωγή 155  
 καγκύλας 104  
 Καιάδας 119  
 καίλατα 119  
 καινός 119  
 καίνω 103, 157  
 καίω 182  
 κάκαλον 59, 182  
 κάλαθος 267  
 κάλαμος 107  
 καλιά 267  
 κάλον 115  
 καλός 119

- καμάρα 119  
 κάμαρος 275  
 κάματος 271, 273, 274  
 καμειν 274  
 κάμπη 119  
 κανάξω 101  
 κάνδαρος 58, 183 i. n.  
 κάπτω 158  
 καπύω 103  
 κάπων 180  
 καρδιά 16  
 κάρη 267 i. n.  
 κάρρα 288  
 κάρρων 111  
 κάρσις 15  
 κάρταλος 101  
 καρτός 14  
 κάρχαρος 17  
 κατάρκας 224  
 κάττηδα 168  
 κατύ 102  
 καχλάξω 158, 169, 171  
 κάχληξ 101  
 κείω 127 i. n.  
 κεκαθήσει 166  
 κεκαδών 166  
 κεκάσμεθα 178  
 κεκαφηώς 155  
 κέκευται 100  
 κέκηδα 154  
 κέκηφε 154, 155, 158  
 κεκλεβώς 71 i. n.  
 κέκοκε 112  
 κέκονα 103  
 κέκυφα 158 i. n.  
 κελαινός 17  
 κέλευθος 81  
 κελεφός 81 i. n.  
 κέλης 119  
 κεν-τ- 76  
 κέπφος 81  
 κεράμβυξ 16 i. n.  
 κέραμος 180  
 κέρας 220 i. n.  
 κέρρασαι 271  
 κέρδιατος 130  
 κέρκος 81  
 κεφαλή 53, 285  
 κέχανδα 152  
 κέχλαδα 158, 169  
 κήδος 156  
 κήδω 153, 176  
 κηκίω 176  
 κήρ 16, 224  
 κηρός 143  
 κήτος 156  
 κίκυς 180  
 κινέω -187 i. n.  
 κίνυται 187 i. n.  
 κιχάνω 144 i. n.  
 κίχημι 141, 144 i. n.  
 κλευσόμεθα 129  
 κληῖς 101, 169 i. n. 182  
 -κλητος 271  
 κλοιός 101  
 κλόνης 110, 112, 115  
 κλύω 160, 161  
 κλωβός 182  
 κλώθω 112, 153, 267  
 κλώμαξ 168  
 κλώψ 214  
 κμητός 271—274  
 κναδάζεται 156  
 κνηκός 272 i. n.  
 κνώδαλον 156  
 κνώδων 156  
 κνωπεύς 156  
 κνώψ 156  
 κόγχη 83  
 κογχύλαι 104  
 κοθαρός 100  
 κοίτης 113  
 κοιλογάστωρ 220  
 κοιμάομαι 75  
 κολοκάνος 263 i. n. 264  
 κολοσσός 264  
 κόλυβος 100  
 κομβολύτης 261 i. n.  
 κόναβος 101  
 κονή 103  
 κόνις 99, 108  
 κόντος 76  
 κόπη 233  
 κόπρος 103  
 κόπτω 112, 164, 180  
 κόραξ 110, 115  
 κόρζα 100  
 κόρθους 86  
 κόρση 111, 253 i. n. 262, 263, 288  
 κορσό- 78  
 κόσμος 108, 173, 180  
 κότταβος 180  
 κόχλος 101  
 κοχάνη 279 i. n.  
 κραάτος 224, 259  
 κραίνω 101  
 κράνος 107  
 κρατήρ 271  
 κρατίστιος 130  
 κρατύς 130  
 κρέας 53  
 κρείσσω 130  
 κρήμνημι 168, 173  
 κρημνός 168  
 κρήνη 101  
 κρόκος 262 i. n.  
 κροκός 86  
 κρόμβος 100  
 Κρόνος 101  
 κροτώνη 101  
 κρουνός 101  
 κρώμαξ 168, 167  
 κτώ- 21, 23, 274  
 κτανείν 46, 274  
 κτάομαι 142  
 κτείς 219  
 κτέρεις 219  
 κύκλος 99  
 κύλιξ 99  
 κυματωγή 138, 155  
 κυνός 26, 196, 231  
 κυνοφόντις 76 i. n.  
 κύρνος 107  
 κύων 105, 196, 231

- κῶπη 155  
 κωφός 164, 180  
 λαβεῖν 151, 153, 173  
 λαγᾶσσαι 166  
 λαγεινά 283  
 λαγχάνω 103, 151  
 λαθεῖν 153  
 λάθρα 157  
 Λάκαινα 45  
 λακεῖν 153, 162  
 λαμβάνω 151, 158  
 λαμπτός 151  
 λάμψομαι 151  
 λανθάνω 61, 151, 158  
 λαπτύρη 220  
 λάπτω 158  
 λάσκω 159  
 λαν- 78  
 λανκανίη 17, 25, 99  
 λανχάνη 25, 99  
 λαχεῖν 151  
 λάχνη 263  
 λάω 160 i. n.  
 λέαινα 116 i. n.  
 λειχήν 219, 229  
 λέκτρον 133  
 λελαβέσθαι 154  
 λέλαθον 154  
 λελάκοντο 154  
 λελακνύει 155  
 λέλασθαι 155  
 λελασμένος 153, 155  
 λέλεγα 71, 73  
 λέλειπται 71  
 λέληθα 153, 154, 155  
 λέληκα 135, 154, 159  
 λέλογας 73  
 λέλογχα 103, 151  
 λέμφος 286  
 λεύκη 233  
 λευκός 81  
 λήγω 166  
 λήθω 61, 153, 158  
 λῆξ 181  
 λῆμμα 156  
 ληπτός 151, 157  
 λῆρος 60  
 λήσομαι 153, 155  
 Λητώ 200, 213  
 Λητοι- 200  
 Λητοῖ 200, 214  
 λήψομαι 151, 155  
 λίβει 161  
 λιβρός 157  
 λιμήν 131, 220, 229  
 λίμινθες 18  
 λίμνη 33  
 λιμπάνω 151, 158  
 λίτομαι 160, 161  
 λόγχη 103  
 λοιγός 83  
 λοιμός 75  
 λοιτός 75, 76  
 λοξός 78  
 λοῦσον 84 i. n.  
 λυγρός 157  
 λύκος 99  
 λυμαίνομαι 75  
 λύμη 75  
 λυμνός 115 i. n.  
 λύπη 233 i. n.  
 λυσκάξει 84 i. n.  
 λύχνος 229 i. n.  
 λύω 161, 261  
 λώβη 155  
 λωγός 156  
 μαδάω 56, 172  
 μαθεῖν 152  
 μάθος 156  
 μαίνομαι 182  
 μαίομαι 137, 138 i. n.  
 μακεῖν 161  
 μακσάω 155  
 μακρός 63, 156, 157  
 μάλλον 157  
 μάνδρα 287  
 μανθάνω 151, 152  
 μάντις 182  
 μάρναμαι 266  
 μάρτυρ 207  
 μασάομαι 61  
 μάσσον 157  
 μάσσα 56  
 μάσταξ 99  
 μασχάλη 101  
 μαῖτηρ 137  
 ματίον 142  
 -ματος 23, 272 i. n.  
 ματύναι 99  
 μάχη 233 i. n.  
 μάχος 100  
 μάχομαι 160, 161  
 μέγας 53, 54  
 μέδιμνος 80  
 μέθη 233  
 μέθυ 282  
 μέλων 130  
 μέλε (ῶ) 81  
 μεμακνύει 155  
 μέμαμεν 270  
 μέματον 21  
 μεμανύει 21  
 μέμβλεται 11  
 μεμηκώς 154  
 μέμηλα 169  
 μέμηνα 182  
 -μεναι (inf.) 92, 204  
 μενετός 273  
 μενθηραι 152  
 -μενο (suff.) 88  
 μεσόδημη 233  
 μεταμώνιος 138 i. n.  
 μέτερος 46  
 μετήορος 169 i. n.  
 μέτρον 142  
 μήκιστος 156  
 μήκος 137 i. n. 156  
 μήκων 143, 231  
 μήνις 182  
 μήτηρ 61, 65, 230, 232  
 μήτις 143  
 Μητρώ 200  
 μήχος 60, 156  
 μία 46  
 μιμνήσκω 270



*μῑμνω* 10, 11 i. n.  
*μινύς* 130  
*μισθοφορά* 84  
*μνήμη* 270  
*μοῖτος* 76  
*μόκρων* 109  
*μολειν* 265  
*μολπίς* 85  
*μόμφις* 85  
*μόννος* 106, 114  
*μόνος* 285  
*μόρναμαι* 266  
*μόρσιμος* 78  
*μορετή* 76  
*μόσχος* 101  
*Μοῦσα* 76  
*μυκλός* 100  
*μύλη* 266, 267  
*μύρκος* 266  
*μύσταξ* 99  
*μῶκος* 155  
*-μῶν-* (suff.) 131, 219  
*μῶννῆς* 285  
*ναίω* 54  
*νάπη* 233 i. n.  
*ναῖρός* 101  
*ναυαγός* 156  
*ναῦτος* 54  
*ναύω* 54  
*νάω* 54  
*νείφει* 83, 277 i. n.  
*νέκες* 219  
*νέκταρ* 210  
*νέκνς* 133, 199  
*νένοται* 112 i. n.  
*νέξας* 281  
*νεογνός* 228 i. n.  
*νεοθηλής* 156  
*νέομαι* 54  
*νέος* 68, 82, 211  
*νέποδες* 227 i. n.  
*νέφος* 67, 129, 281  
*νέω* 54  
*νήθω* 141  
*νῆμα* 140

*νηός* 169 i. n.  
*νήσος* 101  
*νήσσα* 58, 272  
*νόα* 103  
*νόθος* 156  
*νομάς* 156  
*νόος* 54, 108, 112 i. n.  
*νόσος* 78  
*νόσφι* 179 i. n.  
*Νότος* 101  
*νύκτωρ* 196 i. n.  
*νύμφᾶ* (voc.) 93, 135, 217  
*νύξ* 99, 100, 114, 180, 227  
*νῶ* 111, 147  
*νάγαλον* 156  
*νωθής* 156  
*νωτον* 105  
*ξαίνω* 181  
*ξένος* 81  
*ξόανον* 78, 79  
*ό* 93  
*ό-* 278  
*όαρ* 218 i. n.  
*όγκος* 104  
*όγμος* 102, 103, 139 i. n.  
*όδάξω* 101  
*όδερος* 181  
*όδούς* 279  
*όζος* 115  
*όζος Ἀρηος* 103  
*όζω* 96, 115  
*όθη* 233 i. n.  
*όθομαι* 112, 160, 161  
*όλδα* 71  
*όλη* 282 i. n.  
*όλκοι* 91  
*όλκος* 83  
*όλμα* 131  
*όλνος* 77  
*όλνώψ* 214  
*όλτομαι* 112  
*όλός* 201  
*όλς* 114, 201  
*όλοπάτη* 138 i. n.

*όλοπατή* 138 i. n.  
*όλστρος* 101  
*όλσῦα* 231  
*όλωνός* 101  
*όκνος* 77  
*όκ-* 115  
*όκτα-* 30 i. n.  
*όκτώ* 109, 114, 147  
*όλβος* 103  
*όλεζων* 130  
*όλέκρانون* 276  
*όλκας* 156  
*όμαλός* 100  
*όμβρος* 97, 277, 278  
*όμχεῖν* 101  
*όμνημι* 112, 244  
*όμοκλή* 233  
*όμός* 95  
*όμφαλός* 180  
*όναρ* 104  
*όνητός* 137  
*όνητωρ* 137  
*όνομα* 97, 99  
*όντ-* 279  
*όνυξ* 97, 99  
*όνω* 100  
*όξύς* 108  
*όπάων* 109, 114  
*όπιθεν* 109  
*όπισ* 109  
*όπός* 115  
*όρ-* 110, 265  
*όργανον* 79  
*όργή* 263  
*όργυια* 207  
*όρεσφι* 216  
*όρθός* 263  
*όρκάνη* 79  
*όρνις* 115  
*όρνημι* 266  
*όρόδαμνος* 264  
*όρός* 83  
*όρπηξ* 167  
*όρρατω* 73  
*όρρος* 115

- ὀρωθεῖν 104  
 ὀρσο 253 i. n. 265  
 ὀρσο- 262 i. n.  
 ὀρφανός 115  
 Ὀρφεύς 262 i. n.  
 ὄρφνη 77  
 ὄρχαμος 103  
 ὀρχέομαι 262 i. n.  
 ὄρχις 262 i. n.  
 ὄσιος 279  
 ὄσσε 97, 114, 225, 226  
 ὄσσητήρ 109  
 ὄσταφίς 101  
 ὄστέον 225, 226  
 ὄστινος 226  
 ὄστρεον 226  
 ὄτλος 228 i. n.  
 ὄταβος 180  
 οὐθαρ 18, 225  
 οὐλαμός 75  
 οὐλος 263  
 οὐρανός 181  
 οὐρός (ventus) 101  
 οὐς 114, 224, 225  
 οὐσία 45  
 οὐτάω 101, 138 i. n.  
 ὄφρις 277, 278, 279 i. n.  
 ὄφλοι 228 i. n.  
 ὄχανον 79  
 ὄχέω 73, 129  
 ὄχθέω 103  
 ὄχμα 131  
 ὄχος 129  
 ὄψ 97, 203, 214, 217  
 παγερός 157  
 παθεῖν 20, 24, 61, 103, 152, 279 i. n.  
 πάθος 129 i. n.  
 παῖς 101  
 πακτώω 157  
 παλάμη 267  
 παλίνορσος 78  
 παλίντονος 85  
 πᾶμα 137  
 πανδαμάτωρ 273, 274  
 πανδημεῖ 91  
 πάομαι 119 i. n.  
 παρά 107, 111, 267, 268  
 παραβλώψ 214  
 παραι 268  
 παραλέξομαι 129  
 παρανά 114  
 παρήϊον 114  
 παρθένος 101  
 πάρος 267  
 Παρρασία 34  
 πᾶς 119 i. n.  
 πάσχω 61, 152  
 πατάρα 55  
 πατήρ 175, 180, 230 i. n.  
 πάτος 24  
 πατράσι 18, 209  
 πατροκτόνος 85  
 πατρόκτονος 85  
 Πατρώ 200  
 πατρῶν 209  
 παῦρος 60, 181  
 παχύς 23  
 πέδη 233  
 πέδον 81  
 πεῖραρ 221 i. n.  
 πέλασσαι 271  
 πέλεθος 81 i. n.  
 πέλεκυς 133  
 πελεμίζω 267  
 πελιός 105  
 πέλιμα 132  
 πελός 81  
 πέμπτος 32  
 πένθος 129, 152  
 πέντε 31  
 πενήτημοντα 143  
 πεπαγοίην 154  
 πεπαθούα 22  
 πεπαρεῖν 101  
 πεπαρμένος 12  
 πέπεισμαι 71  
 πέπηγα 154  
 πεπορασμένος 101  
 πέποσθε 22  
 πέποσχα 103  
 πέποται 149  
 πεπιτώας 140  
 πέπτοκα 140  
 πέπων 219  
 πέραςαι 266, 271  
 περκνός 17, 81  
 πέρκος 81  
 πέρνημι 266  
 Πέρραμος 46  
 Περσέφαττα 203  
 πευθήν 219, 229  
 πεύδομαι 67  
 πεύκη 233  
 πέφονται (φεν) 21 i. n.  
 πέφεται 21  
 πέφενγα 71 i. n.  
 πέφη 148  
 πέφηνα 154  
 πεφήσεται 148  
 πήγμα 156  
 πήγνυμι 59, 152  
 ηκτηός 157  
 πήμα 144 i. n. 152  
 πήξαι 152, 155  
 πήξω 155  
 ηηρός 60, 181  
 ηήσας 152  
 ηήσομαι 152  
 ηήτω 158  
 ηήχως 96, 173, 199  
 ηικρός 157  
 ηίμπλαμεν 13, 253  
 ηίνω 180  
 ηίπισκω 180  
 ηίπω 11, 140  
 ηίστις 230  
 ηιφάνσκα 182  
 ηιφράναι 13  
 ηίων 219  
 ηιλᾶτιον 271  
 ηιλᾶτός 16  
 ηιλέθρον 16  
 ηιεύμων 132  
 ηιευρά 132 i. n.

- πλήων 169 i. n.  
 πλησίον 271  
 πλόκαμος 75  
 πλοῦτος 76  
 πλώω 67  
 πῶδ-97, 134, 213, 215, 217  
 πόθος 103, 279 i. n.  
 ποιμαίνω 45  
 ποιμήν 131 i. n. 220  
 ποίμνη 33  
 ποιμνιον 45 i. n.  
 ποινή 74, 77, 78, 138  
 πολίος 105  
 πόλις 264  
 Πόλυτος 213  
 πόλυντρα 100 i. n.  
 πολύρρην 196  
 πολὺς 264  
 πολύφανος 138 i. n.  
 πόμα 137  
 πομφόλυξ 264  
 πόπανον 79  
 πορεῖν 265  
 πόρκος 110, 115  
 πορνάμεν 266  
 πόρρη 78, 266, 272  
 πορόντες 267  
 πόρπαξ 167  
 πόρρω 111  
 πορεῖ 111  
 πόρις 263  
 πορφύρεω 266  
 Ποσειδάων 227  
 πόσθη 110  
 πόσις (conjux) 96, 97, 98,  
 114, 227  
 πόσις (potio) 150  
 πότερος 89, 94  
 ποτήριον 137  
 ποτί 113  
 πότμος 74  
 πότνια 227  
 ποτός 149  
 ποῦς 213  
 ποῦς (puer) 101  
 πρακνός 17  
 πράσον 17  
 πράτος 271, 272  
 πρεγευτάνς 40  
 πρηνής 107, 267 i. n.  
 πρόβαςις 180  
 πρόβατον 114, 180  
 πρόσσω 111  
 προσώπατα 29  
 προτί 111, 113, 114  
 πρόφρασσα 29  
 πρόχυν 221  
 πρωῖος 263  
 πρωκτός 262 i. n.  
 Πρωτεύς 156  
 παίρω 103  
 πακίων 153, 285  
 πτήξει 155  
 πτήσσω 153, 157  
 πτοία 101  
 πτολίπορθος 85 i. n.  
 πτόρθος 101  
 πτόρμος 103  
 πτώμα 140 i. n.  
 πτώξ 156, 218  
 πτώσις 140 i. n.  
 πτωχός 155  
 πυγμή 229 i. n.  
 πυθμήν 131, 220, 229,  
 232  
 πύλη 99  
 πύματος 110  
 πυνθάνομαι 151  
 πυνός 110  
 πῶμα 137  
 πῶς 213  
 ραγνός 166  
 ραγῆναι 167, 180  
 ρακτοῖ 17 i. n.  
 ράμφος 99 i. n.  
 ράνα 196 i. n.  
 ραπίς 101  
 ράπται 17 i. n.  
 ράπτω 58, 103, 286  
 ραφή 233  
 ρεγενός 166  
 ρέξω (tingere) 166  
 ρέμβος 81  
 ρηγνός 166  
 ρήγνυμι 153, 166 i. n. 167  
 ρήγος 166, 173  
 ρήτωρ 144 i. n.  
 ρογενός 166  
 ρόδον 97  
 ρόθος 164  
 ρόμος 18  
 ρομφενός 103, 285  
 ρόος 80  
 ρόπαλον 101  
 ρόπτρον 133  
 ροφέω 74  
 ρύγχος 99  
 ρωγαλέος 167 i. n.  
 ρωδιός 264  
 ρώθινες 99 i. n.  
 ρώθων 164  
 ρώομαι 153, 169  
 ρωχμός 167, 229  
 ρώψ. 214  
 σάγη 233 i. n.  
 σαίρω 181  
 σαπῆναι 153, 154  
 σαπρός 56, 157  
 σάττω 157  
 σανκός 286  
 σανσαρός 69, 84, 183 i. n.  
 286  
 σέρφος 81  
 σεσαρῶνα 155, 181  
 σέσηπα 154  
 σῆμα 137, 147  
 σῆπω 153  
 σιάλον 286  
 σκαληνός 101  
 σκάλλω 181  
 σκάπτω 158  
 σκελετός 271  
 σκέπη 233  
 σκηνή 101  
 σκήπτω 158

σκήπων 60, 231  
 σκίρον 113  
 σκληρός 271  
 σκοιός 101, 112  
 σκολιός 101  
 σκοπέω 73  
 σκοτομήνιος 120 i. n.  
 σκότος 101, 112, 120 i. n.  
 129  
 σκώληξ 167, 181  
 σκώπτω 158  
 σκώρ 225  
 σκώψ 214  
 σμῶδις 138  
 σμώνη 138  
 σοῦται 127 i. n.  
 σοφός 103  
 σπάνις 142  
 σπαργάω 103  
 σπαρέσθαι 46  
 σπαρνός 229 i. n.  
 σπάρτον 14  
 σπαρτός 14  
 σπατῖλη 138 i. n.  
 σπινθήρ 220  
 σπλάγχνον 180  
 σπυράς 156  
 σποργαί 103  
 στάλεις 15  
 στάσις 150  
 στατός 136, 149, 175, 180  
 σταυρός 54  
 στέγη 233  
 στέγω 168  
 στένιον 81  
 στένος 81 i. n.  
 Στένωρ 80, 132  
 στεῦται 127  
 στέφανος 79  
 -στημα 137  
 στήμων 136, 137  
 στήσω 137  
 στίβος 228 i. n.  
 στιγμή 229 i. n.  
 σιτηρός 157

στίλβειν 161  
 στίλος 228 i. n.  
 στορ- 111, 263 i. n. 265  
 στόρνυμι 266  
 στόχος 279 i. n.  
 στραβός 228 i. n.  
 στραγγός 101  
 στρατός 260  
 στρογγύλος 101  
 στροπά 100  
 στρότος 100  
 στρόφις 85  
 στρωμνή 266  
 στρωτός 260, 263, 266  
 στυγεῖν (aor.) 161  
 στῶμιξ 138  
 -συ (suff.) 286  
 συβώτης 137  
 σύζυξ 202  
 σύμπαντι 190  
 σφάζω 157  
 σφαραγέω 267  
 σφεδανός 138  
 σφοδρός 138, 157  
 σχέις 10  
 σχῆμα 140  
 σχολή 103  
 σωρός 181  
 σῶτερ 214  
 ταγός 156, 158  
 τακερός 157  
 τακῆναι 154  
 ταλ- 107, 268  
 ταλα- 267, 273  
 ταλαιπώρος 181  
 ταμεῖν 269, 274  
 -τανο (suff.) 275  
 τάννυται 22, 244  
 τανν- 275  
 ταρβέω 107  
 ταρνόν 229 i. n.  
 ταρσός 228 i. n.  
 ταρτημόριον 17  
 ταρπύς 50  
 τάσσω 158

-τᾶτ (suff.) 285  
 τατός 23, 272 i. n.  
 ταφείν 151, 161  
 ταφή 233  
 ταχύς 157, 181  
 τέγος 168  
 τεθαλυῖα 155  
 τέθηκα 149  
 τέθηλα 181  
 τέθηπα 151, 154  
 τέθνᾶμεν 273  
 τεθνηῶτα 169 i. n.  
 τέθραμμαι 50  
 τεθωγ- 155, 159  
 τεῖδε 91  
 τειμή 75  
 τεῖος (cret.) 119 i. n.  
 -τειρα (suff.) 212 i. n.  
 τείρω 157 i. n.  
 τεῖσαι 74  
 τεῖχος 129, 151 i. n.  
 τέκμαρ 28  
 τέκνον 77  
 τέκταινα 45  
 τέκτυνες 98  
 τελαμών 131, 266, 270  
 τέλασσαι 266, 273  
 τέλσον 81  
 τέμαχος 266 i. n. 269,  
 271, 272, 274  
 τέμενος 266 i. n. 274  
 τέμμαι 118 i. n.  
 τέναγος 273  
 τενθρήνη 167  
 -τέο (suff.) 207  
 τεράμων 131, 266  
 τέρεμνον 88, 266  
 τέρετρον 266, 271  
 τέρεσεν 266  
 τέρην 219, 229  
 -τερο (suff.) 89  
 τέσσαρες 53, 119, 210  
 τετάρπετο 11  
 τέταται 21  
 \* τετεκαμεν 71 i. n. 134

- τέτευχα 71 i. n.  
 τέτηκα 154, 159  
 τέτλαμεν 12, 149  
 τετμείν 74  
 τετραίνω 266  
 τέτυγμαι 71 i. n.  
 τέχνη 77  
 τέφρα 111 i. n. 277 i. n.  
 τῆθος 156  
 τηκτός 157  
 τήκω 63, 153, 163  
 τήξω 155  
 τιθασός 142  
 τίθειμι 142  
 τίθημι 140, 143, 147  
 τίνυται 244  
 τιταίνω 45  
 τιτρώσκω 266  
 τλήθι 190  
 τλήμων 137, 270  
 τμάγεν 153, 154  
 τμήγω 153  
 τμητός 269—272, 274  
 τό 92  
 τοί 93  
 τοίχος 80  
 τοκάς 156  
 τόνος 80  
 τόξον 78, 108  
 τόργος 262 i. n.  
 τορεῖν 265, 266  
 τόρμος 74  
 τοντεῖ 91  
 τοφιών 111 i. n.  
 τραῦνής 267 i. n.  
 τράπελος 17  
 τραφεῖν 50  
 τράφω 55  
 τράχω 55  
 τρητός 271  
 τριάκοντα 278  
 τριακοστός 278 i. n.  
 τριπός 213  
 τριχάϊκες 69  
 τρόνος 262 i. n.  
 τροπέω 74  
 τρόφισ 85  
 τρόχισ 85  
 τρυφή 233, 277 i. n.  
 τρώγω 153, 180  
 τρωννύω 244  
 τρωπάω 165 i. n. 214  
 τρώω 263  
 τύκειν 161  
 τύκος 228 i. n.  
 ύάλη 117 i. n.  
 ύγής 212 i. n. 280 i. n.  
 ύδω 280 i. n.  
 ύδωρ 225  
 ύλάω 60  
 ύμήν 131  
 ύμνος 34  
 ύπά 102  
 ύπέρ 89  
 ύπερβόρειοι 264  
 ύπερῶϊον 282 i. n.  
 ύπνος 77  
 ύπό 102  
 ύπόδρα 16  
 ύρειγαλέον 167 i. n.  
 ύσμήνη 131 i. n.  
 ύτθόν 280 i. n.  
 φαγ- 83, 96, 116, 154, 161, 173, 177,  
 φαγεῖν 154, 161  
 φάεα 169 i. n. 182  
 φαμέν 146, 147  
 φαρῶω 107, 268  
 φάρυγξ 267  
 φάρω 55  
 φάσκω 149  
 φάτις 150  
 -φατος (φεν) 23, 272 i. n.  
 277 i. n.  
 φατός (φᾶ) 149  
 φαῦος 154  
 φειδός 286  
 φέριστος 130  
 φέρμιον 75  
 φερνή 77  
 φερτός 14  
 φῆμα 137  
 φήμη 138  
 φημί 146, 147  
 φήσω 137  
 -φητωρ 137  
 φθάμενος 146  
 -φθαρτος 14  
 φθείρω 157 i. n.  
 φθίησομαι 137, 143  
 φθόη 112  
 φθόσις 112  
 φιλήρετμος 165 i. n.  
 φιλαδεῖν 161  
 Φλέγω 18  
 φλέγω 173 i. n.  
 φλόξ 217  
 φοβέω 73  
 φοινίκανς 40  
 φοινός 78  
 φοξός 164  
 φόρεβν 86  
 φορέω 73  
 φόρμιγξ 85  
 Φορωνεύς 264  
 φρασί 26  
 φράτηρ 230  
 φρήν 26, 219, 229, 288  
 φρόνις 85  
 φροντίς 76 i. n.  
 φῦ- 261  
 φυγή 233  
 φύξις 230  
 φύρω 266  
 φάγω 110, 115, 153, 163,  
 164  
 φάζω 153, 157  
 φωνή 138  
 φῶρ 214  
 χάζω 157  
 χάλαζα 263 i. n. 268  
 χαμαί 93, 101, 275  
 χανδάνω 151  
 χάος 54  
 χαρμονή 88 i. n.

χάσκω 60	χολή 115	ψήχω 155
χατίζω 150	χορδή 262, 263 i. n. 264	ψυδρός 157
χάτις 150	χόριον 264	ψωμός 138
χαῦνος 54	χόρτος 76, 77	ψώρα 138
χειή 102 i. n.	χοῦς 217	ψῶχος 155
χείρ 227	χραίνω 264 i. n.	ψῶχω 155 i. n.
χεῖσσομαι 151	χράομαι 142	ῶβά 282 i. n.
χέλνς 133	χράνω 182	ῶδῖς 168
χέρσος 14, 81	χρόμις 85	ῶθέω 112, 164
χθών 101, 218	χρυσόκερκας 220 i. n.	ῶκός 108, 156, 172
χίλιοι 81	χρυσοραγές 166	ῶλέκκρانون 276
-χιμος 229	χρυσός 263 i. n. 265	ῶλένη 276
χιών 212, 218	χρῶμα 264 i. n.	ῶμησης 168
χλεύη 233	χρώς 264 i. n.	ῶμός 155, 172
χλιερός 55	χυμός 131	ῶμος 104, 115
χλούνης 262 i. n.	χώομαι 153, 173	ῶνησα 137
χόανος 79	χώρα 138, 156	ῶνος 78
χόδανος 79	ψάλυξ 267	ῶτειλή 138 i. n.
χολάς 263 i. n. 264	ψευδής 129, 201, 220	ῶχρός 156, 157.
χοῖρος 262 i. n.		

## RENOIS.

Lat. *sanguis* 28 i. n. 225.Skr. *sasaván* 22, 35.

## Errata.

P. 17, l. 5 d'en haut,	lire <i>fornus</i>	au lieu de * <i>fornus</i> .
P. 20, note 3,	— la « vridधि »	— le « vridधि ».
P. 22, l. 16 d'en haut,	— <i>δημαι</i>	— <i>δημαι</i> .
P. 28, ll. 2 et 4 d'en bas,	— <i>ημαρ</i>	— <i>ημαρ</i> .
P. 61, l. 6 —	— vieux latin	— vieux-latin.
P. 65, l. 7 d'en haut,	— <i>svōtja-</i>	— <i>svōtya-</i> .
P. 70, l. 4 —	— intimement	— intimément.
P. 79, l. 1 d'en bas,	— la règle	— le règle.
P. 86, l. 12 —	— <i>φερβ</i>	— <i>φερβ</i> .
P. 92, note 2,	— différencié	— différencié.
P. 107, l. 7 d'en bas,	— allusion	— allusions.
P. 113, l. 2 d'en haut,	— <i>chāyā</i>	— <i>chāyā</i> .
P. 125, l. 1 d'en bas,	— veut	— vent.
P. 166, l. 3 —	— rac. ληγ, gr. λήγω	— rac. ληγ.
P. 207, l. 5 —	— <i>yantūr</i>	— <i>yantūr</i> .
P. 228, note,	— <i>ἀταρπός</i>	— <i>ἀταρπός</i> .
P. 229, l. 8 d'en bas,	— 196	— 195.
P. 254, l. 8 —	— <i>cro</i>	— <i>cro</i> .
P. 256, l. 10 d'en haut,	— <i>ūti</i>	— <i>ūti</i> .
P. 272, l. 4 d'en bas,	— * <i>gñō</i>	— * <i>gñō</i> .

1000









